



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LA VÉRITÉ

PAR LES PHILOSOPHES PAÏENS

OU

MOYENS THÉRAPEUTIQUES

CONTRE LES AFFECTIONS PHILOSOPHIQUES.

PAR

THÉODORET, ÉVÊQUE DE CYRE.

Traduit sur le grec

*Par M<sup>r</sup> Ant. Tairac.*

---

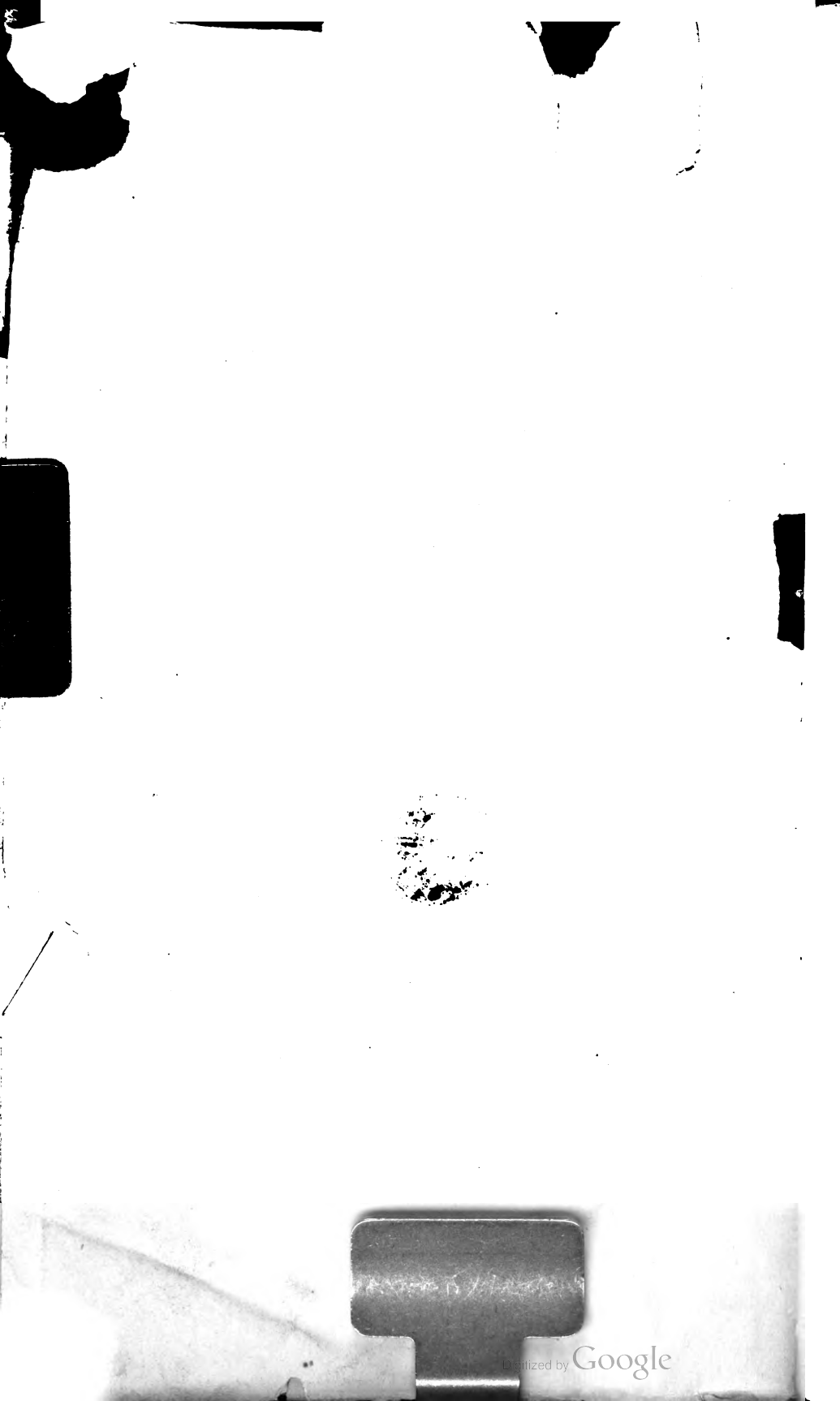
LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon,

GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

Paris,

RUE POT-DE-FER-S.-SULPICE, 8.



**DÉMONSTRATION**  
DE  
**LA VÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE**  
PAR LES PHILOSOPHES PAÏENS.





1837 bis  
Ms. B-2 f. 444

*Propriété.*

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

TRAITÉ HISTORIQUE ET DOGMATIQUE des Fêtes principales et  
mobiles, et des temps de pénitence de l'Église : 2 vol. in-12.

LETtres DE S. FRANÇOIS XAVIER, Apôtre des Indes, suivies des  
Lettres du Japon : 3 vol. in-8.



LYON. — IMPRIMERIE D'ANT. PERISSÉ,  
IMPR. DE N. S. P. LE PAPE ET DE S. É. MOR LE CARDINAL ARCHEVÊQUE.

330457

DÉMONSTRATION  
DE  
LA VÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE  
PAR LES PHILOSOPHES PAÏENS  
OU  
MOYENS THÉRAPEUTIQUES

CONTRE LES AFFECTIONS PHILOSOPHIQUES,

# PAR  
THÉODORET, ÉVÊQUE DE CYRE.

Traduit sur le grec

*Par Mr Ant. Faivre.*



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon,

GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

Paris,

RUE POT-DE-FER-3.-SULPICE, 9

1842

**Tout Exempleire qui ne portera pas l'Epitre dédicatoire ct-  
jointe, signée de l'Auteur, sera réputé contrefait.**

A SON ÉMINENCE

Mgr le Cardinal de Bonald,

Archevêque de Lyon et Vienne, Primat des Gaules, &c.

*Monseigneur,*

*L'auteur du livre de l'Ecclésiaste a dit :  
Tous les fleuves retournent au lieu d'où ils sont  
partis pour couler encore (1. 7). Ces paroles tra-  
duites du sens littéral au sens moral, semblent  
nous avertir que nous devons rapporter à nos  
maîtres les fruits que nous avons recueillis à  
leur école.*

*Comme c'est dans le sein de l'Eglise, notre  
mère commune, que j'ai puisé ce peu de sciences,  
qui a fait mon soutien dans le cours d'une vie  
longue et agitée, et qui fait ma consolation dans  
ma vieillesse, il est juste que je lui apporte le*



dernier tribut de ma reconnaissance et de mon attachement inviolable.

C'est donc pour l'acquit de ma conscience que je dépose aux pieds du successeur des Bouthin et des Tréncé, ces Princes de la Gaule Chrétienne, la traduction des douze discours que le savant Evêque de Cyre adressa jadis aux peuples de son diocèse pour les guérir de la maladie du philosophisme.

Dieu, qui a permis que son Eglise fût constamment harcelée dans sa course à travers les siècles, par de nombreux ennemis qui, comme des essaims malfaisants, paraissent, disparaissent et reviennent sans cesse au combat, n'a jamais manqué de lui susciter de vigilants pasteurs, pour la défendre contre leurs attaques incessantes.

Telle est la glorieuse destinée qu'il a réservée à votre Eminence et la consolation qu'il a donnée aux fidèles confiés à vos soins.

J'espère que, sous vos auspices, le mécréant trouvera dans cet ouvrage matière à reconnaître

son erreur ; le fidèle, à se tenir en garde contre les pièges du sophiste ; l'érudit, à confesser combien ses connaissances qui ne reposent pas sur la religion sont trompeuses, combien sa raison est fragile ; l'ignorant, à se conserver dans son humilité, sans essayer un vol que sa faiblesse ne lui permet pas de tenter ; l'homme enfin, à trembler de sa propre misère.

Je ne puis offrir mon travail au public sous des auspices plus favorables, ni témoigner d'une manière plus flatteuse pour moi le très-profond respect et la soumission parfaite avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

de Votre Eminence

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

*Th. de la Rivière*



## PRÉFACE.

De tous les ouvrages des Pères de l'Eglise grecque que les siècles d'ignorance et de barbarie ont laissés venir jusqu'à nous, il en est peu, à notre avis, qui soient plus dignes, et qui aient en même temps plus besoin d'interprètes, que l'ouvrage de Théodoret dont nous donnons ici la traduction.

Theodoret, Evêque de Cyre, capitale de la Cyrrestique, province de la Syrie, vivait sous le règne de Théodose-le-Jeune, vers l'an 420.

A cette époque, les écoles philosophiques d'Alexandrie et d'Athènes avaient disséminé dans toute l'étendue de l'Empire d'Orient, des nuées de sophistes qui, sous le nom de *Néoplatoniciens* ou d'*Eclectiques*, travaillaient à renverser l'édifice de l'Eglise en suscitant dans son sein de nombreuses hérésies, à l'arrêter dans sa course en opposant à ses dogmes sévères la morale versatile et contagieuse de Platon, à retenir dans les ténèbres de l'idolâtrie une multitude de Gentils subjugués par des



préjugés de naissance , en les dégoûtant de la lecture des livres saints en raison de la simplicité de leur style comparé avec la pompe et l'élégance de leurs écrits et de ceux de Platon , et en opposant aux prophéties les oracles d'Apollon Pythien , aux miracles de Jésus-Christ et des Apôtres , les prestiges de la magie et de la théurgie.

C'est en faveur de cette dernière classe d'hommes malheureux , que le zélé et savant Évêque entreprit de mettre en parallèle avec les hautes et sublimes vérités de l'Évangile , toutes les sottises , toutes les absurdités , toutes les turpitudes que le cerveau de ces prétendus Sages avait jetées dans le monde sous la dictée des esprits infernaux.

A la lecture de cet ouvrage , je fus frappé du rapprochement qui se faisait dans mon esprit , entre l'époque qui l'avait inspiré et celle où nous vivons. Il était impossible de ne pas reconnaître tous les diagnostics de la maladie endémique dont notre siècle est depuis longtemps travaillé. Je pensai qu'on pouvait combattre l'identité du mal par l'identité du remède.

de , sans cependant me dissimuler la différence qu'il y avait entre les deux époques , différence qui n'était pas en faveur de la nôtre.

Théodoret ne s'adressait qu'à des Gentils , encore retenus hors du sein de l'Église , par des préjugés de naissance, qui s'étaient formé une morale, une règle de conduite sur des systèmes qu'ils avaient choisis entre tous ceux que leur présentaient tour-à-tour Platon , Zénon , Epicure, Pythagore, etc., et qu'ils changeaient ensuite ou modifiaient à leur gré , mais fuyant avec obstination le flambeau de la vérité, dont leurs yeux chassieux redoutaient l'éclat. Tels étaient les Éclectiques de cette époque. Tel est le *libre examen* ou eclectisme des Protestants de nos jours.

Mais aujourd'hui , les discours de Théodoret ne pourraient s'adresser qu'à des apostats , qu'à des hommes qui ont eux-mêmes éteint dans leurs mains le flambeau de la vérité , pour se jeter , de gaieté de cœur , au milieu des mêmes ténèbres d'où nos pères s'étaient hâtés de sortir, au péril de leur vie. Ces discours ne pourraient s'adresser qu'à des

hommes qui , dans la phrénésie de leur cœur , ont dit : *Non est Deus* , il n'y a point de Dieu.

A leur vue , le saint Évêque détournerait ses regards , verserait des larmes , et dirait avec saint Augustin : Il nous est difficile d'atteindre cet homme qui dit : Il n'y a point de Dieu : *Difficile est ut incurramus in hominem qui dicat, non est Deus.*

A qui destinez-vous donc votre travail , me dira-t-on ?— De même que Théodoret présentait le sien aux Gentils ignorants , comme un remède contre le philosophisme , je présenterai le mien comme un puissant préservatif à cette jeunesse chrétienne et inexpérimentée , qui est forcée d'aller boire à la coupe empoisonnée de l'athéisme. Dans ce cours de *philosophie métaphysique et morale* , Théodoret fera voir au jeune homme , que dans ce siècle , qu'on lui dit être un siècle de *progrès et de lumières* , on ne présente à son intelligence , comme des découvertes de l'esprit humain , que des rêveries renouvelées des Grecs , dont l'Eglise a triomphé dès sa naissance.

C'est aux pères de famille, c'est aux maîtres chargés de l'éducation de la jeunesse, que le malheur des temps met dans la nécessité d'envoyer leurs enfants et leurs élèves boire à des sources empoisonnées, que nous adressons notre travail, comme un répulsif énergique, contre le virus philosophique dont on inocule les jeunes intelligences.

C'est dans ce dessein que nous avons fait précéder l'ouvrage de l'Évêque de Cyre d'une esquisse historique de la philosophie profane, depuis son origine jusqu'à nos jours, de son influence sur les destinées des nations et des malheurs irréparables qu'elle attira sur la dernière génération. De cette esquisse, qui servira d'introduction, jaillira une vérité frappante; c'est que l'esprit de mensonge ne peut aujourd'hui que repomper le poison qu'il a jadis vomé, pour le revomir encore.

Cet ouvrage porte dans l'original un double titre : celui de *Thérapeutique ou Guérison des affections dont les Grecs sont atteints*, ou : *Démonstration de la Vérité évangélique par les philosophes païens*.



Nous avons reproduit ces deux titres, comme étant le résumé le plus complet de tout l'ouvrage.

Nous avons placé à la fin de chaque discours des notes qui nous ont paru nécessaires pour l'intelligence du texte et quelque fois pour combattre quelques opinions communes à plusieurs Pères grecs et latins des six premiers siècles de l'Eglise, opinions qui sont, au reste, totalement étrangères aux dogmes.

Nous avons coupé chaque discours par des paragraphes numérotés en chiffres romains, pour nous donner la faculté de faire une ample table des matières, indépendante de toute pagination, suivie d'une autre sur les notes.

Nous prévenons le lecteur que tous les textes de l'Ecriture sainte sont traduits sur le texte grec des LXX. Enfin, nous avons donné en forme d'*appendice*, une traduction sur le Grec, de la *raillerie d'Hermias*, philosophe chrétien, sur les *philosophes*, opuscule très-spirituel et très-analogue à celui de Théodoret.

**COUP-D'ŒIL**  
**HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE**  
SUR  
**LA PHILOSOPHIE ANCIENNE ET MODERNE.**

*Nostra omnis philosophia de porticu Salomonis est.*

(TERTULL. *de Proscript.* n° VII.)

En lançant dans l'espace cet univers, le Créateur traça à chacune de ses œuvres des règles, imposa des lois fixes et imprescriptibles, qui devaient les toutes contenir, visibles et invisibles, dans une harmonie parfaite, malgré leurs variétés, leurs contrariétés et leurs discordances.

Au centre de ce vaste univers, Dieu en plaça un autre infiniment inférieur au premier par sa masse, mais bien supérieur par sa nature et sa raison, je veux dire l'homme, appelé *microcosme*, parce qu'il réunissait en lui toutes les merveilles de la création et qu'il surpassait toutes les créatures corporelles par le flambeau dont il avait été doué au moment de son existence, je veux dire la raison qui devait l'éclairer et le guider dans ses voies. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*, (Ps. IV). A l'aide de ce flambeau, il pouvait et devait lire gravés dans son cœur en caractères indélébiles, les préceptes et les lois que son auteur lui avait imposés.

Un autre don infiniment précieux, le libre arbitre, le plaçait encore au-dessus de tous les êtres vivants qui décorent la terre. Il pouvait par sa fidélité mériter plus

qu'il ne possédait, comme aussi il pouvait tout perdre par son infidélité. Ce don précieux lui fut fatal. A l'instigation de l'ennemi de Dieu, il oublia, il enfreignit la loi que son créateur lui avait imposée. Son bonheur s'éclipsa pour lui et sa postérité; la mort suivie d'un cortège innombrable de maux entra dans le monde; la nature se révolta contre son roi, comme celui-ci s'était révolté contre son créateur.

Dieu prenant pitié de l'homme et de sa misère, fit descendre vers lui la sagesse, lui suscita des maîtres et des docteurs, pour l'éclairer dans les voies qui devaient adoucir la rigueur de son exil, pour lui montrer le bonheur qui l'attendait au terme de son pèlerinage, s'il était fidèle à ses leçons, pour l'initier à la connaissance de son créateur.

Ces maîtres ou docteurs, sans remonter aux siècles anti-diluviens, furent les chefs de famille, tels que Noé, Héber, Abraham, Jacob. Car la tradition judaïque nous apprend que ces patriarches tenaient des écoles publiques où ils enseignaient aux peuples le culte, c'est-à-dire les devoirs de l'homme envers Dieu, le droit civil, c'est-à-dire les devoirs d'homme à homme, le droit public, c'est-à-dire les devoirs de famille à famille, de nations à nations. (Voyez la note H, 2<sup>d</sup> discours).

La sagesse divine ne borna pas là ses faveurs. Elle vint révéler à l'homme les arts qui devaient contribuer à embellir son séjour, à conserver sa vie et sa santé. Car, comme l'observe très-bien Platon dans le *Protagoras*, « c'est bien moins à son industrie qu'aux » bienfaits des dieux, que l'homme est redevable de » la philosophie, la mère de tous ces arts, objets de » son orgueil, »

C'est aux dieux que Cicéron attribue l'initiation de l'homme à la philosophie, qu'il appelle la *source de tous les biens, la médecine de l'âme, la mère de tous les arts*, (*Lib. de oratore*).

Mais écoutons le plus ancien docteur dont les siècles ont respecté les oracles. Prêtons l'oreille au Saint homme Job :

*Où se trouve la sagesse? Où se tient l'intelligence? L'homme n'en connaît pas même le prix; elle ne se trouve point sur la terre où nous vivons. L'abyme dit: elle n'est pas en moi; la mer dit: elle n'est pas en moi.... D'où vient donc la sagesse? Où l'intelligence se trouve-t-elle? Nul homme ne peut la découvrir par sa propre lumière. Dieu seul connaît le chemin qui conduit jusqu'à elle.... Et il a dit à l'homme: Sachez que la sagesse est la crainte du Seigneur, et que l'intelligence est la fuite du mal. (Job, xxviii).*

Voici un autre prophète qui s'écrie :

*Qui a trouvé le lieu où réside la sagesse?... Il l'a trouvé, celui qui a affermi la terre pour jamais; il l'a trouvé, celui qui envoie la lumière. Il l'a appelée, et elle lui a obéi avec tremblement. Il a appelé les étoiles, et elles lui ont dit: nous voici, et aussitôt elles ont lui, pour plaire à celui qui les avait créées. C'est lui qui a trouvé les voies de la vraie science, qui l'a donnée à Jacob son serviteur, à Israël son bien-aimé. « Après cela, IL » A ÉTÉ VU SUR LA TERRE, ET IL A CONVERSÉ AVEC LES » HOMMES. » (Baruch. Cap. III.)*

Cette fille descendue du ciel depuis l'instant de la création, n'a jamais cessé de tenir ses écoles ouvertes, d'avoir des docteurs unanimes et des disciples fidèles. Mais l'enfer lui suscita une rivale qui retint quelques-



uns de ses dogmes , en corrompit beaucoup , et en forgea de monstrueux. C'est sous le nom mensonger de philosophie , ( amour de la sagesse ) que cette odieuse prostituée travailla à la corruption des familles et des nations. Cette fille du Prince des ténèbres était cependant facile à reconnaître et à distinguer d'avec la Fille du ciel. Car elle portait écrit sur son front les caractères distinctifs de son origine: ceux de l'orgueil , de la discorde, de l'hypocrisie et de l'imposture.

C'est autour du berceau du genre humain que cette célèbre Magicienne dissémina ses poisons , là même où la Sagesse éternelle, comme une mère tendre, travaillait à l'éducation d'une nouvelle race d'hommes échappés du naufrage universel.

C'est l'Orient que doit interroger celui qui veut connaître l'antique vérité et les premières erreurs. C'est de l'Orient qu'est venue la vérité toujours une , et l'erreur sous mille formes. C'est de l'Orient qu'est sortie cette philosophie mensongère qui a empoisonné toutes les îles de la Grèce, toute l'Italie et tout l'Occident.

La Providence ne permit cependant pas au démon d'éteindre entièrement le flambeau qu'elle avait mis entre les mains de nos pères. Elle força les démons à être les archivistes des monuments historiques qui déposaient contr'eux. Les Prêtres des idoles devinrent les dépositaires des preuves de leurs impostures, comme les juifs sont aujourd'hui dépositaires des preuves de leur aveuglement. *In cordibus hostes , in codicibus testes.*

C'est dans les temples de l'Égypte que se conser-

vaient les écrits d'Hermès, ou Mercure Trismégiste, (trois fois très-grand) qui contenaient les traditions déjà altérées de Cham, fondateur de la monarchie égyptienne. (Voyez la note H, 2<sup>d</sup> disc.)

Les Brames, les Gentoux Indiens, sont encore aujourd'hui possesseurs de livres antiques appelés *Vedas*, qui rendent témoignage à la sagesse divine. C'est dans les livres sacrés des Chinois, c'est dans le *Tchong-Yong*, que se trouvent les monuments les plus antiques et les plus intéressants de la foi des Patriarches en un rédempteur à venir qui sera *le saint par excellence*. (Voyez les *Mémoires de la Chine*, T. 1, P. 487 et suivantes).

Les Prêtres de l'Égypte et de la Chaldée détenteurs des antiques traditions, en vendaient la communication à ceux qui les payaient, et ne laissaient aux intelligences vulgaires que des contes stupides à dévorer. Comme c'est de la Grèce que nous est venue cette prétendue science que nous appelons philosophie, nous allons essayer d'en esquisser l'histoire.

C'est de l'Ionie province de l'Asie mineure que sortit Thales qui ouvrit le premier un cours de morale au milieu des Grecs, et qui le premier travailla à leur civilisation vers l'an 640 avant Jésus-Christ.

Pythagore vient ensuite vers l'an 580 et fonda en Italie une autre école. Ces deux écoles furent connues sous le nom de Secte Ionique et de Secte Italique. La première cultiva spécialement la Physique et l'Astronomie, la seconde s'adonna à l'Éthique ou Morale et aux mathématiques.

Depuis Thales la Secte Ionique eut successivement pour chefs, Anaximander, Anaximène, Anaxagore,

Archélaüs, puis Socrates que l'oracle de Delphes avait proclamé le plus sage des Grecs, et que Cicéron appelle le prince des philosophes (Voyez v. *Disc.* n° 15). Après la mort de ce dernier la Secte Ionique, vers l'an 400 avant Jésus-Christ, se démembra pour former six écoles différentes que nous allons énumérer.

L'ACADÉMIQUE qui prit son nom d'une maison appartenante à un citoyen d'Athènes nommé Académus, où Platon chef de cette école réunissait ses disciples. Il eut pour successeurs : Speüsippe, Xénocrates, Polemon, Crates, Arcésilaus, Lacydes, Carnéades, Clytomaque, Bryson ; puis Pyrrhon fondateur de la secte Pyrrhonienne.

LA CYNIQUE, du mot grec *kunikos*, qui signifie *mœurs de chiens*, eut pour fondateur Antisthènes disciple de Socrates. A Antisthènes succédèrent Diogènes, dit le Cynique, fameux par la dissolution de ses mœurs, Crates le Thébain, puis Zénon fondateur de la sixième secte.

LA CIRÉNAÏQUE fut établie par Aristippe de *Cirène*, autre disciple de Socrates. Outre sa fille Arêta, il eut plusieurs disciples, entr'autres Hégésias qui faisait une peinture si vive des maux de l'humanité, que la plupart de ses auditeurs avaient recours au suicide pour s'en mettre à l'abri. Ce qui fut cause qu'un des Ptolémées lui défendit de traiter cette matière en public.

LA PÉRIPATÉTIQUE, fut ainsi appelée du verbe *peripatedô* (je me promène) parce que ces philosophes disputaient en se promenant dans le Lycée, temple consacré à Apollon, bâti par Lycus, fils de Paudion. Ce Lycée était composé de portiques et complanté d'arbres en quinconces. C'est Aristote qui ouvrit cette école. Théophraste et Cléarque lui succédèrent.

LA STOIQUE prit son nom d'un portique appelé *Stoa* où Zénon fondateur de la secte réunissait ses disciples. De là sortirent Cléanthes et Chrysippe. Zénon était d'abord de la secte Cynique ; mais un oracle lui ayant recommandé de changer son teint frais contre la couleur des morts, il se livra à l'étude pour devenir pâle, couleur assez commune chez les gens de lettres. ( Voy. la note H, 12° Disc. )

LA SCEPTIQUE ou *contemplante* du mot *skeptesthai* (examiner) fut fondée par Pyrrhon qui , à l'exemple d'Aristote, abandonna Platon pour établir une secte qui fut encore appelée, *Pyrrhonienne*, du nom de son chef. Les Pyrrhoniens , en opposition avec les dogmatiques, faisaient profession de douter de tout et de nier tous les principes.

De l'école Italique ou Pythagoricienne , sortit, vers l'an 370 avant Jésus-Christ, LA SECTE D'EPICURE, fils de Néocles. Horace tout Epicurien qu'il était , l'appelait un troupeau de cochons (*Epist. L. 1 iv vers. 16*), et Pline une pépinière de vauriens. *Seminarium nefuriorum*. Il fut l'auteur du système des atômes incréés qui, dans leur rencontre fortuite, avaient produit le monde.

Polémon, platonicien, contemporain d'Auguste, jeta à Alexandrie les fondements d'une nouvelle secte qui devint célèbre dans la suite. Entre l'incertitude des Pyrrhoniens et la présomption des Dogmatiques , il prit le milieu. Il emprunta aux différentes sectes les doctrines ou opinions qui lui paraissaient les plus rationnelles. De là vint à cette école, le nom d'*Eclectique*, du verbe *eklegô* (je choisis), et plus tard celui de Néoplatonicienne, parce qu'elle réformait en plusieurs points la doctrine de Platon.

Jusqu'alors la philosophie grecque n'avait été qu'un monstrueux amalgame d'antiques vérités et d'anciennes erreurs sorties des archives égyptiennes, chaldéennes, indiennes, avec les stupides rêveries que les prêtres et les poètes avaient répandues dans le peuple. Car on peut comparer les temples de l'Égypte et de l'Orient à des foires où les prêtres vendaient fort cher aux Grecs vaniteux de la science bonne et mauvaise, que ceux-ci venaient ensuite revendre à Athènes et à Rome, à deniers comptants, comme le produit de leur cerveau.

Ne soyons donc pas surpris de l'affinité que nous rencontrons entre la doctrine de Zarade ou Zoroastre, inventeur de la magie (a), celle d'Hermès ou Mercure Trismégiste et celle de Platon et d'Aristote; si nous trouvons dans les écrits de ces derniers tant de contradictions et d'incohérences; si Platon parle tantôt avec Hermès de l'unité d'un Dieu créateur de toutes choses; si, tantôt avec les Mages ou les Brames, il admet deux principes créateurs, l'un bon, l'autre mauvais; la raison en est simple: c'est qu'il écrivait à des époques éloignées les unes des autres. Avant d'aller en Égypte, il était pur disciple de Socrate; il était déiste; à son retour, il entrevoit le mystère de la sainte Trinité. Il part ensuite pour l'Asie; à son retour, il a oublié l'unité de Dieu pour nous parler de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et également puissants.

Dans Platon, toutes les sectes pouvaient trouver un patron, Beaucoup de chrétiens croyaient voir en lui

(a) *Rex Bactrianorum Zoroaster qui primus dicitur artes Magicas inventisse.* (Just. abrégé, de Trog. Pomp.)

celui de tous les philosophes , qui était arrivé le plus près sur les confins de l'Évangile. Numenius ne craignait pas de dire que c'était *Moïse parlant attique*. Les Orientaux retrouvaient chez lui toutes les rêveries cosmogoniques qui faisaient la base de leur théologie, l'éternité de la matière , le système des émanations , origine de toutes les âmes.

Par la versatilité de sa doctrine , Platon devait être le Prince de la philosophie éclectique. Car, sans sortir de son école, on pouvait être tour-à-tour Monothéiste, Dualiste, Panthéiste ou Athée et toujours être Platonicien.

Voici au reste le jugement qu'en a porté Cicéron :

« Pour ce qui regarde Platon, il faudrait un long discours pour exposer ses variations sur cette matière (l'essence divine). Dans le *Timée*, il dit que le père de ce monde ne saurait être nommé ; et dans ses livres *des lois* il dit qu'il ne faut pas être curieux de savoir ce que c'est que Dieu. Quand il prétend que Dieu est incorporel, c'est pour nous parler d'un être incompréhensible qu'il dépouille de tout sentiment, de toute sagesse, de toute volonté, attributs cependant essentiels à la divinité. Dans le *Timée* et dans *les lois* il ne fait qu'un seul Dieu du monde : du ciel, des astres, de la terre, des âmes et de toutes les divinités que nos pères nous ont fait connaître. Opinions qui sont par elles-mêmes évidemment fausses qui se contredisent prodigieusement. *Quæ et per se sunt falsa perspicue , et inter se vehementer repugnantia* ( *De nat. Deor.* L. 1 n. 30 ).

Toutes les hérésies que l'Église a eues à combattre, ont toutes porté le type des divers systèmes de philo-

sophie qui dominaient dans les lieux où elles avaient pris naissance. Ainsi toutes les sectes de Gnostiques sorties de l'Orient, quoiqu'elles différassent entr'elles en plusieurs points importants, s'accordaient toutes à dépouiller le Dieu suprême, être souverainement bon, du titre de créateur, pour l'attribuer à des esprits sortis de lui par émanation, principe de la philosophie orientale.

Soit que Dieu parlât aux hommes de sa bouche, soit qu'il fût entendre sa voix par celle de ses prophètes ou de ses docteurs, sa parole était toujours confirmée par des prodiges qui constataient sa puissance et sa volonté. Le prince du mensonge ne resta pas en arrière. De même qu'il opposait l'erreur à la vérité, de même aussi opposa-t-il prestiges à prodiges.

La magie et la théurgie (a), ou l'art de se mettre en communication avec les démons et d'opérer par leur entremise des choses surnaturelles, est dans le monde aussi ancienne que l'idolâtrie et la philosophie. Cet art diabolique que nos philosophes modernes appellent *science occulte*, est sortie de l'Egypte et de l'Asie avec ses deux compagnes. Il a régné conjointement avec elles sous tous les climats, sur tous les gouver-

(a) On distingue deux sortes de magie : *La théurgie et la goétie*. Les théurges prétendaient ne s'adresser qu'aux bons génies, *Agathodaimones*. Nos dévots magnétiseurs ne s'adressent, disent-ils, qu'à leurs bons anges. Les goétiens étaient accusés par les théurges de n'être en rapport qu'avec les mauvais génies ou *Kacodaimones*. Jamais le Christianisme n'a fait cette distinction ; il les a tous également condamnés sous le nom générique de *Magie*, parce que les anges sont les ministres de Dieu et non pas des hommes, parce qu'ils n'obéissent qu'à la voix de Dieu, tandis que les démons se font les valets complaisants des hommes, pour les mieux tromper et les séduire.

nements, sur tous les individus, au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Perse, en Egypte, en Grèce, à Rome, chez les Bonzes, les Druides, les Bardes et chez toutes les peuplades d'Amérique.

C'est à la magie que tous les gouvernements et tous les individus confiaient leurs intérêts les plus chers et les plus positifs. C'est sur une mauvaise statue de bois vermoulu de la déesse Pallas, échappée des ruines de Troyes que reposait le salut de la République Romaine. C'est à la peau d'un serpent venu d'Epidaure, sous le nom du Dieu Esculape, que Rome a recours pour se guérir de la peste, et fait bâtir un temple dans une île du Tibre. C'est de Pessinonte, ville d'Asie, que Rome fait venir une grosse pierre noire brute sous le nom de la déesse Cybèle, pour se garantir des malheurs dont la chute de quelques aérolythes la menaçait. C'est de la cage des poulets sacrés que sortaient les plus importantes délibérations du Sénat. C'étaient les augures, les songes, les astres, les sorts de Préneste, les oracles, les pronostics, les prodiges, les éternuements qui réglaient les actes des gouvernants et des gouvernés.

C'est à la magie, aux sciences occultes que recourait la médecine dans toutes les maladies qu'Hippocrates appelait *divines*, telles que la *catalepsie* et l'*épilepsie*, contre lesquelles la science médicale est encore aujourd'hui impuissante; c'est à la thérapeutique mystérieuse des incantations, des attouchements, des insufflations, des amulettes, des talismans, des songes faits dans les temples, qu'on confiait sa vie; et tous les philosophes, sans exception, baissaient la tête sous le joug des superstitions magiques et fléchis-



saient le genou devant une pierre taillée en forme de dieu, ou mieux encore, devant une pierre brute posée sur un grand chemin, arrosée d'huile. (Voyez *Arnob. L. VI.*)

A peine le christianisme eut-il paru sur la terre, que les oracles se turent, que les idoles tombèrent, que les prêtres virent leurs temples abandonnés, et les philosophes leurs écoles désertes. (Voyez les *Disc. v, n° 23, x, n° 14, XII, n° 36.*)

Dans cet état d'abandon la philosophie et la théurgie remontèrent vers leur source, se réfugièrent à Alexandrie, en Egypte, la terre et la patrie des dieux, c'est-à-dire des démons. (Voyez la *note D. x Disc.*) pour s'y toutes réunir sous une seule et unique bannière, dans l'espoir sans doute de s'y fortifier contre la vérité qui les débordait de toutes parts. L'école d'Alexandrie, fondée par Potamon, devint leur rendez-vous. Un certain Ammonius, dit *Saccas*, l'avait déjà rendue célèbre vers le commencement du 2<sup>e</sup> siècle (a).

C'est là que les nouveaux Platoniciens ou Eclectiques entreprirent de réformer le paganisme et de le rendre moins absurde et moins ridicule, en allégorisant toutes les fables. De cette nouvelle école sortirent de nombreux et de fougueux ennemis de la vérité, qui n'avaient entr'eux d'autres liens qu'une haine commune contre le Christ et sa religion, tels

(a) Quelques-uns ont voulu faire d'Ammonius, le fondateur de cette école, sans doute en raison de ses talents personnels; car Plotin, qui avait long-temps erré d'école en école, sans pouvoir se fixer à aucune, ayant été un jour entraîné par un ami aux leçons d'Ammonius, s'écria en sortant : *Voilà celui que je cherchais.* Origène fut de ses disciples.

que Plotin , Celse , Porphyre , Libanius , Jamblique , Maxime , Julien , Hiérocles , Eunape , Apulée de Madaure.

La magie chaldéenne , et la théurgie égyptienne vinrent prêter leur appui à ces sophistes conjurés contre les miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Les sacrifices humains que la civilisation semblait avoir détruits , se renouvelèrent dans les cavernes théurgiques.

« Quand la superstition cherche les ténèbres , disent les auteurs de l'*Encyclopédie* ( V<sup>o</sup> *Ecclesiaste* ) et se retire dans les lieux souterrains pour y verser le sang des animaux , elle n'est pas loin d'en répandre du plus précieux. Quand on a cru lire l'avenir dans les entrailles d'une brebis , on se persuade bientôt qu'il est gravé en caractères beaucoup plus clairs dans le cœur d'un homme. C'est ce qui arriva aux philosophes théurges ; leur esprit s'égara , leur âme devint féroce , et leurs mains sanguinaires. »

Le lecteur observera que ce sont les *Encyclopédistes* , les Philosophes du dix-huitième siècle qui viennent de parler ici.

« Ce fut à la théurgie , nous dit Libanius panégyriste de Julien l'apostat , ce fut à son heureux commerce avec les démons qu'il fut redevable de tant de succès. Ces génies officieux , dit le sophiste visionnaire , le servaient en amis fidèles ; ils le réveillaient , ils l'avertissaient des dangers. C'était avec eux qu'il tenait conseil. » ( *Panégyr. Julien.* )

Aussi l'histoire raconte-t-elle que , marchant contre les Perses , Julien s'arrêta à Carres , ville de la Mésopotamie.

potamie, et inmola, sous les yeux de son favori Maxime, plusieurs victimes humaines pour connaître l'issue de la guerre qu'il avait entreprise (a).

Il est facile de concevoir qu'une société ne peut être en repos, lorsqu'elle porte dans son sein une race d'hommes qui ont la prétention de soulever le voile de l'avenir, d'avoir entre leurs mains la vie, la santé, la fortune de tous les citoyens, même des chefs de l'état.

C'est la crainte que ces êtres inspiraient, qui déterminait l'empereur Valère, l'an 366, à faire arrêter, juger et condamner à mort plusieurs de ces curieux qui, dans la théurgie, cherchaient à connaître l'année de sa mort et le nom de son successeur. Maxime, le favori, le maître de Julien, fut de ce nombre, il expira à Ephèse dans les tortures l'an 366. Au reste, cet Empereur Arien poursuivait les *magico-sophistes* bien moins dans l'intérêt public que dans le sien propre. Car ayant appris lui-même de la bouche d'un magicien que le nom de son successeur commencerait par *Théod*, il fit périr tous ceux dont les noms commençaient ainsi, et le Comte Théodose, père de Théodose-le-Grand, se trouva malheureusement de ce nombre.

Dans la loi de proscription portée l'an 530 par Justinien contre les païens et les hérétiques, furent comprises les écoles de philosophie, d'astronomie et de jurisprudence, qui n'étaient alors que des repaires

(a) En partant il fit fermer les portes du temple où il avait fait ses opérations. Après sa défaite et sa mort, on brisa les portes dont il avait emporté les clefs. On y trouva plusieurs cadavres humains mutilés, entr'autres celui d'une femme, suspendu par les cheveux, les bras étendus en forme de croix, et le ventre ouvert.

de Théurges qui avaient leur siège principal à Athènes et à Alexandrie. Beaucoup se retirèrent chez les Barbares, mais plusieurs continuèrent à pratiquer en secret leurs funestes superstitions.

Il serait facile de faire remonter à cette date l'origine des sociétés secrètes , dites, des francs-maçons et des illuminés. C'est dans les mystères théurgiques de l'Égypte que les Templiers , lors des croisades, puisèrent les horribles doctrines dont ils se trouvèrent imbus à leur retour.

Il est aisé de reconnaître l'école à laquelle ils avaient été initiés, à la nature des crimes dont ils furent atteints et convaincus sur toute la surface de l'Europe. 1° De renier Jésus-Christ à leur réception dans l'ordre, de cracher sur la croix. 2° De commettre entr'eux des impudicités abominables ; 3° D'adorer une idole à tête dorée. 4° De pratiquer la magie. 5° De s'obliger par serment au secret le plus impénétrable. N'oublions pas que les Francs-maçons se sont toujours dits les successeurs, les héritiers légitimes des Templiers et les vengeurs sur la tête des rois de la mort de Jacques Molai leur chef et leur patron. Cet ordre si puissant, né en 1118, aboli comme corporation religieuse l'an 1311, ne put jamais être tellement détruit, qu'il ne laissât sur toute l'Europe de nombreux affidés qui, comme en Orient, se dérobaient aux yeux de la justice et qui ne parurent en public que sous la protection de Cromwel et des princes protestants d'Allemagne et de Hollande.

Platon, poursuivi par les lois de l'Empire d'Orient et plus activement encore par le Coran, vint chercher un asile sous le beau ciel de l'Italie, et la protection illustre des Médicis à Florence. C'est là que se fonda

publiquement la première école Platonicienne qui reprit son nom d'Académie. C'est de ce moment qu'à l'instar des Académiciens de Florence, toutes les réunions de savants prirent en Europe le titre d'*Académie*. Platon jusqu'alors moins connu en Occident qu'Aristote, reconquit sa célébrité par la traduction latine que Marcile Ficin fit de ses œuvres sur la fin du quinzième siècle.

C'est de l'apparition de ce sophiste Grec en Europe, que datent les plus grandes tribulations de l'Eglise Catholique. En 1517 parut Luther le plus fameux hérésiarque que *le Nord eût porté dans les flancs*. Calvin le suivit de près ; l'un et l'autre jetèrent les bases du philosophisme actuel ; ils ouvrirent la porte à toutes les impiétés que l'étude de Platon et de l'Eclectisme Egyptien avait fait fermenter dans les têtes. En 1531, parut Michel Servet, antitrinitaire. En 1546 un certain nombre de Gentilshommes sortis de l'Académie de Florence, se réunirent à Vicence dans les états de Vénise, avec le projet de réformer le christianisme, et de le dégager de tous ses mystères. C'est de Faust Socin l'un d'eux, que la secte prit le nom de Socinienne, et vint à Racovie en Pologne en 1579 se greffer sur le Luthérisme qui y était déjà implanté.

Vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, en 1670 parut en Hollande un nouveau commentateur de Platon. Spinoza, juif de naissance, puis calviniste, puis athée, sut extraire du sophiste Grec, une doctrine plus hardie que celle des Sociniens de Racovie.

Platon avait dit que la matière était coéternelle à Dieu, que l'univers n'était autre chose qu'un animal dont Dieu était l'âme et la vie ; le philosophe Hollan-

dais partit de ce principe pour établir l'unité de Dieu dans l'universalité des *Êtres*, que le *το παν*, l'univers, était Dieu, qu'il n'existait qu'une seule substance.

De là la conséquence immédiate, comme le prouve très-bien le Pyrrhonien Bayle dans son dictionnaire (*V<sup>o</sup> Spinoza*), était que vices et vertus étaient des mots vides de sens; que Dieu n'est plus un être simple, mais un composé d'un corps et d'une âme dont toutes les âmes, soit des hommes, soit des animaux, soit des éléments, ne sont que des parties; que tous les êtres en mouvement sont autant de dieux particuliers, aussi dignes d'être adorés les uns que les autres. Ce qui faisait dire au Stoïcien Balbus que chaque partie du monde est Dieu, animée, douée d'intelligence, *adorable* par conséquent. (Cicer. *de Naturâ Deor. lib. 1. n<sup>o</sup> 8.*)

Voilà donc toutes les rêveries mythologiques réalisées, et justifiées par le Panthéisme; on pourra adorer l'*air* sous le nom de Junon, le *feu* sous celui de Vulcain, la *terre* sous celui de Vesta, l'*eau* sous celui de Neptune; tout sera Dieu, excepté Dieu.

Dieu étant essentiellement uni à la matière, comme l'âme l'est au corps, il en résulte qu'il est nécessairement soumis à un être phantastique, idéal, supérieur à lui, qui s'appelle *nature*, qu'il est sujet à toutes les vicissitudes qu'elle lui impose. C'est en effet l'objection que l'Epicurien Velleius fait au Stoïcien Balbus (*Loco citat. L. 11.*) et qu'Origène répète contre Celse.

Que deviennent les âmes après la dissolution du corps? Il faut supposer nécessairement que réunies à l'âme universelle, elles n'ont plus d'existence indi-

viduelle, qu'elles sont incapables de plaisirs, de peines, de douleurs, et de récompenses; que de même que la grande âme est subordonnée aux lois du destin, il n'y a plus dès lors, pour elles, de liberté. Absence complète de morale. Ou bien, pour sauver la morale, il faudra avec les Gentoux indiens, les Bonzes du Thibet, les Poëtes Grecs, avec Empédocles, Pythagore et Platon recourir à un jugement des âmes au sortir des corps, les faire errer pendant plusieurs milliers d'années, pour subir un purgatoire dans des corps d'oiseaux, de tigres, de lions, de chiens, de chats, de poissons, de fourmis, enfin dans des corps humains de l'un ou de l'autre sexe.

Pour sauver la morale, il faudra donc recourir à la métempsicose. Mais Spinoza n'a pas osé se faire transplantateur d'âmes; il a préféré les toutes noyer, pures ou impures, dans l'océan de l'âme universelle, comme le font aujourd'hui nos Panthéistes modernes.

Dans le xviii<sup>e</sup> siècle le Nord produisit encore d'autres Philosophes anomaux. L'Angleterre, cette fle si féconde en poisons, engendra Tindal, Toland, Bolingbrocke. Le premier fut l'auteur de l'ouvrage intitulé : *L'Évangile, seconde publication de la religion de nature*. Toland publia *la religion chrétienne sans mystères*. Sous le nom de Mylord Bolingbrocke, parut un autre écrit, sous le titre d'*Examen important de la religion chrétienne*. C'est à leur école qu'acheva de se corrompre le fameux Arouet, dit Voltaire, dont la plus grande partie de la nation française fit son idole, qu'elle encensa, couronna, dont elle fit l'apothéose sur un théâtre public.

Mais laissons pour un moment la philosophie, pour jeter un coup-d'œil sur l'hérésie, sa compagne.

Un des types les plus frappants de la divinité du Christianisme , c'est l'unité , c'est la perpétuité dans son chef , c'est l'indéfectibilité dans sa doctrine .

Dès sa naissance jusqu'à nos jours , l'Église de Jésus-Christ n'a pas cessé un seul instant d'être harcelée par deux ennemis , qui portent écrit sur leur front le caractère indélébile de leur origine infernale , celui de la discorde. Ces deux redoutables ennemis , l'Hérésie et la Philosophie , qui n'ont entr'eux d'autres liens de confraternité , qu'une haine égale contre la vérité , tout en se détestant souverainement se soutiennent mutuellement et marchent constamment et de front contre l'Église.

Le caractère particulier de l'Hérésie , c'est l'hypocrisie. Elle est redoutable , en ce qu'elle jette sous le masque de la religion , des racines plus ou moins profondes dans les familles et dans les nations. Elle serait indestructible , si de sa nature elle ne portait pas avec elle tous les germes de la discorde , si la philosophie , sa haineuse compagne , par son seul contact , ne la minait pas sourdement , et ne la faisait pas tomber en ruines sous les pas du Christianisme , qui les foule en traversant les siècles (a).

(a) Le *Nouvelliste Vaudois* écrivait en 1838 , dans son 27<sup>e</sup> numéro :

« Le Protestantisme ne prétendait d'abord que réformer quelques abus de l'Église catholique à laquelle il voulait rester uni. Mais le principe de la souveraineté individuelle qui l'avait engendré et conduit à s'insurger contre les abus , le poussa à se séparer de l'Église , puis à se diviser et à se subdiviser à l'infini par l'intermédiaire du Socinianisme et d'autres sectes de ce genre. Le même principe le jeta dans la Philosophie. Avec celle-ci , il fallut parcourir l'Idéalisme , le Matérialisme , le Scepticisme , le Rationalisme , l'Eclectisme , et je ne sais combien de systèmes divers , pour tomber dans le Panthéisme enfin..... La dernière logique et le der-

THÉODORE. *Discours.*

c



La Philosophie, au contraire, semblable au Protée de la fable, depuis dix-neuf siècles reste debout, enrôlant sous ses drapeaux tous ceux qu'elle a vaincus. Son caractère particulier, c'est l'orgueil. Infatigable, elle est toujours sous les armes, tantôt sous le masque hideux du blasphème insolent, tantôt sous celui du patelinage le plus souple. C'est un lion rugissant, un chat caressant, un singe divertissant.

*Quo teneam vultus mutuamtem Protea modo? (Horat.)*

Moins compacte que l'Hérésie, elle n'a pu encore formuler aucun corps de doctrines, jeter les bases d'aucune société, sans appeler à son secours tout au moins l'hérésie qu'elle méprise. Elle gangrène les individus, mais elle ne devient héréditaire nulle part, parce qu'elle a en horreur le mot, *religion*, sans laquelle on ne peut former aucune société.

Voilà les deux ennemis constants et perpétuels de la vérité, dont celle-ci triomphera toujours, mais qu'elle n'anéantira pas, parce qu'elle est condamnée à être ici-bas sans cesse sous les armes et aux prises avec eux.

La démonolâtrie ou culte des démons, était restée enfouie jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, dans la plus basse classe de la société, chez les paysans, (*Pagani*, païens). C'est chez eux que se maintinrent le plus long-temps les superstitions les plus grossières de

- » nier terme du Protestantisme sont donc l'Individualisme; c'est sa
- » destinée providentielle de réduire l'Eglise Protestante en poudre et
- » en atomes et de la dissoudre. C'est un dissolvant si actif, un agent
- » tellement corrosif, qu'il finit par se dévorer lui-même, après avoir
- » tout renversé, tout démoli, tout détruit. »

l'antique idolâtrie et le culte très-réel des esprits infernaux, sous le nom de *sorcellerie*, quelque effort qu'eût fait le Christianisme pour l'en déraciner. C'était surtout chez les peuplades les plus éloignées du foyer des lumières, c'était dans les montagnes, chez les pâtres du Dauphiné et des Pyrénées, que la sorcellerie était le plus en vogue et héréditaire dans de nombreuses familles. La *clef de Salomon* était le manuel des paysans. Dans ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société, on s'occupait aussi de magie sous le nom de *sciences occultes*, cabalistiques, alchimiques, astrologiques. Les œuvres de Paracelse, de Guillaume Postel, de Flamel, de Raymond Lulle, du comte de Gabalis, de Saint-Martin, étaient dans les bibliothèques de ceux qui avaient des prétentions à la science. En tendant la main, on se faisait dire sa bonne fortune par une Bohémienne, on cherchait la Pierre philosophale, on travaillait au *grand œuvre*, on consultait les astrologues pour connaître sa *nativité*; on se moquait de la *Magie* en public, et on consultait en secret la tireuse de cartes.

Ce ne fut qu'au commencement du dix-huitième siècle que l'impiété philosophique sortie d'Angleterre vint, sous la régence, s'introniser dans nos palais, nos académies, nos théâtres, nos salons, même dans nos tribunaux, et qu'elle vint au secours de la *Magie* sa compagne fidèle, persécutée depuis tant de siècles par le *fanatisme*.

Tous les esprits forts, tous les *libres penseurs* firent chorus, pour crier de concert que la *Magie* n'était qu'un vain mot, pour traîner sur la claie de l'opinion publique, pour honnir et bafouer les magistrats qui, fidèles

à leur conscience , à leur conviction et aux lois , jugeaient et condamnaient les magiciens et les sorciers.

On vit alors des ministres de l'Eglise protester contre les saints Canons , faire alliance avec les illuminés modernes , mêler leurs voix aux échôs académiques et maçonniques , et s'écrier avec eux qu'il n'y avait que les esprits faibles ou bizarres qui crussent à la Magie , fille de l'ignorance et de la stupidité. Ce n'était plus alors d'ignobles paysans , des pâtres allant au sabbat, adorant un bouc , qui étaient seuls magiciens, c'était la France lettrée et titrée.

C'est au milieu des esprits ainsi préparés par les sophistes , que le nord jeta sur la France le fameux Mesmer , qui de la médecine avait passé à l'astrologie, de l'astrologie au somnambulisme indien, au Congfou des Tao-Tsée chinois , à l'aide duquel il se mettait en communication avec le fluide animal (a), qui embrasse et vivifie l'univers entier , c'est-à-dire *l'âme universelle des Panthéistes*.

En face de ce nouvel Archiâtre , toutes les maladies devaient s'éclipser. Encore quelques pas de plus , et la mort devait faire place à l'immortalité : « Il semble, » disait l'avocat Thouret (b) , tenir en ses mains et » manier à son gré *le principe créateur de toutes choses*.... Sa présence , *semblable à celle de la divinité* , opère sur les individus qui l'entourent. *Le bien et le mal sont dans ses mains, la santé et la ma-*

(a) Xénocrate, philosophe carthaginois , avait déjà découvert l'origine et le principe du monde dans un fluide perpétuel. *Voyez le IV<sup>e</sup> Discours*, n<sup>o</sup> 2.

(b) L'avocat Thouret , président de l'Assemblée constituante , fut emporté par le *fluide révolutionnaire* sur l'échafaud , en avril 1793.

» *ladie sont départies à sa volonté...* Chaque homme  
 » enfin est imprégné par lui d'une portion de ce  
 » pouvoir , de *cet agent céleste* par lequel il opère  
 » inévitablement sur ses semblables. »

A la vue de tant de merveilles , les enfants d'Esculape se prirent de frayeur ; ils s'assemblèrent , ils délibérèrent ; ne pouvant se soustraire à l'évidence des faits surnaturels dont ils étaient témoins , ils n'osèrent pas , en face de leur siècle, proclamer la vérité. Car , comme le dit M. Dupotet dont nous nous occuperons bientôt, que de gens qui affronteraient la pointe d'une épée ou un coup de pistolet, et qui fuient à toutes jambes devant un ridicule, fût-ce celui de rendre hommage à la vérité! Les Docteurs préférèrent donc signaler Mesmer comme un charlatan , tous ses suppôts qui étaient innombrables , comme des visionnaires, que de convenir de ce qu'ils avaient vu (a).

Après avoir rempli toute l'Europe du bruit de ses cures merveilleuses, à l'aide des trompettes de la Franc-maçonnerie , et après avoir fondé de nombreuses écoles, ce Thaumaturge fut contraint de quitter le sol de la France par ordre supérieur.

(a) Mesmer n'était que le plagiaire de Vanhelmont et de Rodolphe Goclenius , disciples enthousiastes de Paracelse, autrement dit, Bombast de Hohenheim. Tous les trois étaient enfants du nord. Le premier, Van Helmont, publia à Paris, en 1621, un livre intitulé , *De magneticâ vulnerum curatione*.

Le second, Goclenius, docteur médecin, publia en 1613 à Nuremberg, plusieurs ouvrages en faveur des *Divinations*, et un traité : *De magneticâ vulneris curatione*. Le Père Robera, jésuite, attaqua cet ouvrage en 1616, et prouva que ce n'était qu'un amas de faussetés, de superstitions et de *magie*, s'il y avait quelque chose de réel. Van-Helmont et Goclenius se disaient alors, comme Mesmer et ses disciples, *les grands réformateurs de la médecine*.

A peine fut-il parti, qu'il en parut un autre, âgé de 1400 ans, toujours jeune, toujours frais, élevé sur les ruines de Memphis en Egypte, par le grand Copte, comme Achille par le centaure Chiron. C'est encore dans le Nord qu'il débuta en venant de Malte. Après avoir établi dans toutes les loges maçonniques du Nord la loge Egyptienne et le grade de *Kadosch* (le saint), il vint à Strasbourg où toutes les loges réunies l'accueillirent comme une divinité descendue du ciel, bienfaitrice de l'humanité. Là *il imposa les mains* à de nombreux émissaires, chargés de parcourir toutes les loges de France, de les réformer en son nom, et d'y établir la loge Egyptienne, se réservant celles des principales villes (a).

De Strasbourg, Joseph Balsamo se rendit à Paris en 1785, sous le nom de comte de Cagliostro, porté sur les ailes d'une prodigieuse réputation de bienfaisance et de savoir-faire, recevant sur toute sa route les hommages des loges maçonniques. Il s'y annonça avec toute l'hypocrisie d'un illuminé, toute la jactance d'un charlatan et toute l'impiété d'un athée.

Bien supérieur à Mesmer, qui ne promettait qu'une longue vie, celui-ci possédait de plus le secret de l'immortalité, et celui plus précieux encore, de rajeunir les vieilles coquettes. Il n'était bruit à Paris que des cures prodigieuses et nombreuses qu'opéraient ses

(a) Il est encore à Lyon beaucoup de vieillards qui se rappellent les fêtes magnifiques, plus que royales, que lui firent en cette ville, aux Brotteaux, toutes les loges réunies à celle du Grand-Orient, où assistèrent les députés maçons de toutes les villes environnantes, même de la Suisse.

poudres et ses fioles ; mais de tous ses secrets le plus important fut celui de la nécromantie , dont il donnait le spectacle aux Princes , aux personnes assez riches pour en payer les frais. A la clarté de mille flambeaux , vous pouviez causer , souper , vous promener , vous entretenir tête à tête avec Cléopâtre , Marc-Antoine , avec Voltaire , Rousseau , etc. , peu importait au Hiérophante égyptien (a).

Voilà une très-légère esquisse des prestiges de cet homme qui , sur la fin du siècle dernier , fit tourner la tête à tant de milliers de savants qui , outrepassant les limites du savoir , cherchaient à se rendre supérieurs à eux-mêmes , s'indignaient de ce qui pouvait les arrêter , se croyaient assez forts pour s'opposer aux lois de la nature , pour enfreindre celles du sanctuaire , pour escalader les cieux , pour calculer ce que *l'oreille n'a point entendu , ce que l'œil n'a point vu , ce que le cœur de l'homme n'a pu comprendre* , pour braver le ciel et s'écrier : Il n'y a ni Dieu ni diable ; ou bien Dieu et diable , c'est tout un.

*O ! cæcas hominum mentes et inania corda !*

Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire ? se demande l'auteur *des considérations sur la France..* Comme il avait créé la lumière d'un seul mot : FAITES, a-t-il dit, et à l'instant l'abyme s'entr'ouvrit , entra en ébullition , pour vomir au milieu de nous des myriades de démons. Le fluide magnétique se

(a) Voyez l'histoire de Cagliostro , extraite de la procédure instruite contre lui à Rome en 1790 , où il mourut en 1795 , dans le fort Saint-Léon.

convertit en torrents de sang. On vit le crime puni par le crime, l'anarchiste dévoré par l'anarchiste ; les impies se poursuivre, se combattre, se détruire, s'effacer les uns les autres, comme les flots d'une mer en furie, tous ensemble réaliser ici-bas cet enfer dont ils avaient nié l'existence.

*Quis tanta fando..... temperet à lacrymis ?*

A peine cette longue et effroyable tempête parut-elle se calmer, que les clubs se fermèrent et les loges maçonniques se rouvrirent. Il ne fut plus question de Cagliostro ; son procès à Rome, son jugement, sa prison, sa mort, avaient couvert de confusion ses stupides adorateurs. Les sophistes furent quelque temps indécis sur le choix du Patron qu'ils adopteraient. Ils étaient dégoûtés des Voltaire, des Raynâl, des Diderot, des d'Alembert, des Helvétius dont les disciples avaient péri dans les bûchers qu'ils avaient eux-mêmes allumés. Incapables de former entr'eux une secte nouvelle, ils se tournèrent encore vers le Nord, séjour de ténèbres. *Ab aquilone enim veniet fumus.* (Isaïe, XIX, 31.) (a). Ils allè-

(a) Une chose digne de remarque, c'est que c'est du Nord que sont sortis toutes ces sectes qui ont désolé l'Eglise romaine depuis le commencement du XV<sup>e</sup> siècle, les Wiclefistes, les Hussites, les Bohémiens, les Luthériens, les Herruhutes, les Moraves, les Méthodistes, les Illuminés de Weishaupt, toutes les folies qui, sous le nom de philosophie, ont désorganisé toutes les têtes et la société.

C'est des brouillards de la Tamise qu'est sortie l'école de Voltaire. C'est du Nord, c'est de la Germanie que nous est venue cette littérature tudesque, boursoufflée, à effet, qui se noie dans un amas de grands mots vides de sens, cette poésie qui fait grincer les dents, et écorché les oreilles.

rent aux écoles de Kant , de Fichte , de Straus et revinrent Saint-Simoniens , Fourieristes , Idéalistes , Néocatholiques , enfin Panthéistes , avec un Platon sous le bras , traduit par Victor Cousin , pour en faciliter l'intelligence aux professeurs universitaires.

Avec eux le Mesmérisme revint d'exil. Mais sous de nouvelles formes. L'édition en avait été revue, corrigée , simplifiée et sagement perfectionnée dans les souterrains de l'Illuminisme. Tandis que l'Université professe dans toutes ses écoles les impiétés du Panthéisme , elle a pour suppôts des professeurs ambulants qui parcourent les provinces , et en font la démonstration expérimentale.

N'allons pas accuser ce siècle d'impiété ; gardons-nous-en bien. Car il a fait un pas immense vers la *Réligiosité*. Le siècle dernier était, avec Voltaire et les siens , Matérialiste et Déiste. L'homme n'était autre chose qu'une matière organisée qui n'avait aucun avenir quelconque au delà du tombeau. Le siècle dernier avait nié l'immortalité de l'âme ; mais celui-ci a renchéri sur la parole de Dieu même. Elle n'était qu'im mortelle , il l'a faite coéternelle à Dieu lui-même. *Alii immortalem negant animam ; alii, plus quàm im-*

C'est du détroit des Dardanelles, au Nord de la Palestine , que partit avec ses légions , Tite , l'exécuteur des vengeances du ciel contre le peuple déicide. C'est le Nord qui a abattu et anéanti l'Empire romain ; c'est encore lui qui , dans la personne des Turcs , a pulvérisé l'empire d'Orient. Enfin , pour l'abrégé , c'est au Nord que ce soldat conquérant , qui faisait naguères trembler l'Europe , trouva le terme de ses victoires. *Ab aquilone pandetur malum.* ( Jérémie , 1 , 14 ). C'est avec raison que le Goth Jornandes , *de rebus Geticis* , appelle le Nord la fabrique des instruments destinés à briser les fers de la tyrannie forgés au Midi.



*mortalem , imò coæternam Deo adfirmant. (Tertull. De animo, n° 3. )*

Puisque nous avons vu , scruté , examiné le Spinosisme universitaire et ses conséquences , voyons à son tour le Mesmérisme qui s'en est fait le démonstrateur public et officiel. Ce sera M. Dupotet , ce célèbre magnétiseur ambulante , de Paris à Bordeaux , Reims , Rouen , Besançon et Londres , que nous prendrons pour guide. Nous le suivrons dans son livre intitulé : *Le Magnétisme opposé à la médecine*. Nous ne le traiterons pas , comme le font les disciples d'Hippocrates ; nous ne dirons pas qu'il est un charlatan , un hâbleur. Nous prendrons tout ce qu'il dit pour des vérités , par la raison que ses confrères en magnétisme , l'accusent d'imprudence , d'indiscrétion , et d'avoir trop parlé (a).

Qu'est-ce que le magnétisme ?

C'est , avons-nous dit , le Panthéisme expérimental.

*C'est , dit M. Dupotet , folio 82 , la Magie. Les Sibylles , les Pythies , les Hiérophantes , les Devins , les Augures , les Oracles de Trophonius , d'Amphilocus , étaient tous Magnétisants , ou magnétisés , ainsi que les trembleurs des Cévennes , les convulsionnaires de saint Médard , (f° 339. ) ( b )* Voilà qui est vrai ; mais c'est peut-être

(a) C'est ce que me dit , il y a peu de jours , un magnétiseur , en présence d'un médecin de ma connaissance.

(b) En effet les opérations des démons étaient aussi manifestes dans les pythonisses anciennes. Les démons les rendaient furieuses , ou les endormaient , parlaient par leur bouche , prédisaient l'avenir , découvraient les choses cachées. Les Calvinistes des Cévennes avaient aussi leurs *prophétesses*. Les démons les endormaient , les rendaient somnambules ; et dans cet état les fanatiques les consultaient.

trop indiscret. Au reste, la preuve que le Magnétisme est de la magie, c'est que le blasphème est et doit être dans la bouche de tout magicien. Voilà pourquoi ledit Sieur ajoute : *C'est la source d'eau vive* (° 91.) *C'est la puissance du Christ*, (° 81.) *C'est une vérité peut-être plus morale que physique*, (° 11.)

Quelle est son origine ?

C'est, disons-nous, la théurgie, compagne inséparable de l'idolâtrie et de la philosophie. Elle remonte à Cham, fondateur de l'Empire Egyptien. (Voyez la note D. x<sup>me</sup> Disc.) M<sup>r</sup> Dupotet se contente de nous montrer le premier magnétiseur dans la personne de *Joseph fils de Jacob* (° 338.) *Moïse n'était qu'un grand magnétiseur, puisqu'il fit gagner à Josué par l'imposition des mains la bataille contre les Amalécites. Jésus-Christ était le grand magnétiseur de son temps, ainsi que les Apôtres instruits à son école, puisque par l'imposition des mains il guérissait les malades et chassait les démons.... Les prophètes n'étaient que des magnétiseurs du second ordre.* (° 339.) Toutes ces assertions reposent sur l'autorité du docteur Foisac, médecin magnétisant. *Bien avisé, ajoute M. Dupotet, à qui serait assez hardi pour le contredire !*

Quelle est sa puissance ?

« Celle de *pouvoir tuer un homme*, SUBITO, et de  
 » *le ressusciter, si on veut*, (° 14.) C'est une puis-  
 » sance qui découle de l'âme, qui peut venir à bout  
 » de tout, qui parcourt l'étendue avec la rapidité  
 » des esprits, *qui vient de la Divinité*, qui rend  
 » l'homme grand, noble, *égal aux Dieux*, (° 33,  
 » 34,) qui dépouille du moi, le seul patrimoine qui

» reste à l'homme , pour le rendre esclave de tel autre , (f° 92.) » (a)

Quelles sont les dispositions nécessaires pour un magnétiseur ?

*La foi est inutile ; mais la volonté est nécessaire , (f° 14) .*

En effet il est fort inutile de croire au Diable , ou pour mieux dire : Il est essentiel de ne pas y croire. Car qui croit au Diable , croit à Dieu , et c'est précisément ce qu'il ne faut pas. *Dieu et le Diable sont le fondement de la religion , comme l'a dit le célèbre Nicole , l'auteur des Essais de morale.*

Quelles sont les effets thérapeutiques du magnétisme ?

Il donne l'Epilepsie , sauf à la guérir ensuite , (f° 65,) Il produit la folie , (f° 75.) MM<sup>rs</sup> Recamier et Husson médecins magnétiseurs vous appliquent des Moxas , vous brûlent des cylindres d'agaric dans les fosses nasales , M<sup>r</sup> le docteur Oudet vous arrache les dents , M<sup>r</sup> le chirurgien Cloquet vous fait l'amputation des seins , le tout à votre insu , (f° 354.) Nous avons enfin la panacée universelle. Plus d'infirmes , plus d'esclopés , (f° 356.)

Que de blasphèmes viens-je de transcrire ! Pardon,

(a) C'est ainsi que M. le marquis de Saint-W.... , Mesmérisme enthousiaste , tenait attaché à sa personne un aveugle magnétisé , qui lui prédisait tout ce qui lui était relatif. Un jour , il entra chez son notaire , lui dit en ma présence : Venez demain chez moi pour recevoir mon testament : — Je ne puis pas dimanche , c'est un jour où les gens de la campagne affluent dans l'étude. — Eh bien ! lundi au plus tard. — Qui vous presse tant ? — Mardi , je serai mort. — Qui vous l'a dit ? Votre aveugle ? — Oui , c'est sûr. — Le mardi il mourut d'apoplexie.

Lecteur chrétien, si je vous ai mis en présence d'un de ces *Esprits*, qui sous la puissante main de Dieu sont souvent contraints de dire la vérité et de dire ce qu'ils sont. Vous l'avez entendu : Le magnétisme est la magie. C'est le même démon qui agitait la Pythie, qui inspirait les devins et les augures. M. Dupotet a dit la vérité ; mais, comme les démons, il l'a dite en blasphémant.

*O præsumptio nequissima ! unde orta es ?*

(Eccli. xxxvii, 3.)

Nous terminerons par une réflexion importante. Mesmer n'avait rien de plus à cœur que de détourner de dessus ses opérations toute idée quelconque de magie. Il voulait faire croire au vulgaire que ses œuvres étaient le résultat d'un fluide émanant de la nature animale et persuader aux savants du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il avait découvert un fluide inhérent à la nature, tel que celui de l'électricité ou du galvanisme. C'est pourquoi il se servait de baquets d'eau, de magnétogues, de chaînettes de fer. Voilà où était le charlatanisme, et la jonglerie ; car tout cela était inutile. Mais le siècle s'étant aguerri contre le mot de *magie*, les Théurges se sont mis à découvrir, ont fini par tirer le rideau, et ont opéré sans aucun appareil. C'est en cela, disent-ils, qu'ils se sont perfectionnés, tandis que c'est le siècle qui les a mis à leur aise.

Écoutez encore M. Dupotet : « Ayez un peu de patience, dit-il aux savants du XIX<sup>e</sup> siècle, attendez quelque temps. Ne voyez-vous pas que les *préventions s'affaiblissent et que l'on commence à croire à l'existence de certains phénomènes* ? Les magnétiseurs prouveront ceux que l'on conteste encore, et

» bientôt moi-même, je viendrai ici devant vous, pro-  
» duire *la série de miracles* que vous n'aviez pu voir  
» encore. » ( Disc. prononcé à Paris en présence de  
l'Athénée , le 11 octobre 1839. Voy. pag. 314 ).

FIN.

**DÉMONSTRATION**  
DE  
**LA VÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE**  
PAR  
**LES PHILOSOPHES PAÏENS.**

---

**DISCOURS PRÉLIMINAIRE.**

---

**EXPOSITION DU PLAN DES DOUZE DISCOURS SUIVANTS,  
FAITE PAR THÉODORET.**

Il m'est arrivé souvent de m'entretenir familièrement avec des personnes très-entichées des rêveries mythologiques grecques, qui parlaient avec un souverain mépris du Christianisme, prétendant que nous ne savions autre chose qu'inculquer une foi aveugle dans l'esprit de ceux que nous initiions à nos mystères. Ils accusaient les Apôtres d'ignorance, de barbarie en raison de la rudesse de leur style. Ils tournaient en ridicule les honneurs que nous rendons aux martyrs, regardant comme une étrange folie pour des hommes pleins de vie, d'espérer et d'attendre des secours ou des bienfaits de ceux qui avaient payé le tribut de la mort. A côté de ces paralogismes ils en entassaient

THÉODORET. *Discours.*

1

beaucoup d'autres que nous discuterons en temps et lieu dans le cours de cet ouvrage. Je répondais alors à leurs objections, et je les pulvérisais. Mais ensuite j'ai pensé que ce serait me rendre criminel, et coupable d'une insigne impiété, si je gardais un plus long silence; que ce serait conniver avec les méchants, si je ne mettais pas à l'abri de leurs discours astucieux les hommes simples, si je ne leur mettais pas entre les mains les armes que nous fournissent les Livres saints, pour repousser et pulvériser ces objections aussi futiles que ridicules que les impies ne cessent de ressasser.

Après avoir long-temps médité mon sujet, je me suis mis à l'œuvre, j'ai divisé mon travail en douze discours. J'ai tâché de simplifier mon style, et de me mettre à la portée de tous les lecteurs. Mais comme il me fallait faire entendre de nombreux témoins tels que Platon et beaucoup d'autres, j'ai dû faire mon plan de manière à les introduire les uns après les autres, sans confusion, et faire en sorte qu'ils parussent se présenter d'eux-mêmes et sans contrainte.

#### 1. De la Foi.

*Dans le 1<sup>er</sup> Discours* le Christianisme et les Apôtres seront justifiés par les philosophes grecs eux-mêmes du reproche de grossièreté et d'ignorance dont les Gentils les accusent.

#### 2. Du principe de tous les Etres.

*Dans le 2<sup>e</sup>* nous parcourrons les diverses opinions et les doctrines des Sages les plus célèbres, et de quelques uns de ceux qui prirent dans la suite le

nom de philosophes , sur l'origine et le principe de tous les êtres. Nous les mettrons tous en face de Moïse, qui leur est à tous antérieur. De ce parallèle ressortira nécessairement la véritable théologie. L'évidence de l'une mettra dans tout son jour la fausseté, l'absurdité de l'autre.

### 3. Des Anges et des Dieux.

*Dans le 3<sup>e</sup>* nous mettrons en parallèle les contes des Grecs sur la nature de leurs dieux du second ordre , et ce que l'histoire sacrée nous apprend sur les êtres incorporels, mais créés. C'est ainsi que nous rendrons plus facile le jugement que l'on doit porter sur notre vénération pour eux, et notre mépris pour les fables abominables, obscènes et fétides débitées par les Grecs.

### 4. De la Matière et du Monde.

*Dans le 4<sup>e</sup>* nous traiterons de la matière en général, ensuite du monde, et de son origine. Nous exposerons notre *cosmogonie* ; nous montrerons combien elle est plus rationnelle que toutes celles qu'ont supposées Platon et les autres philosophes.

### 5. De la nature de l'Homme.

*Dans le 5<sup>e</sup>* nous parlerons de la nature de l'homme , à l'aide de la comparaison que nous ferons entre les opinions des Gentils, et les dogmes du Christianisme. C'est alors que la vérité jaillira comme un éclair au milieu des ténèbres.

### 6. De la Providence.

*Dans le 6<sup>e</sup>* nous signalerons la Providence. Car il était naturel, qu'après avoir établi l'existence d'un



Dieu , et sa puissance créatrice, nous missions la Providence dans son jour, pour combattre l'athéisme de Diagoras , les blasphèmes d'Epicure , pour faire voir la stérilité d'Aristote sur un sujet aussi important , pour donner de justes louanges à Platon , à Plotin et aux philosophes qui, à leur exemple, en ont parlé avec sagesse et discernement. C'est dans la nature des choses que nous considèrerons la Providence divine. C'est dans le détail de chacune de ses œuvres qu'elle se manifesterà à nos yeux.

#### 7. Des Sacrifices.

*Dans le 7<sup>e</sup>* nous démontrerons par des raisons philosophiques, l'inutilité des nombreux sacrifices qui constituent le culte des Gentils , et par l'autorité des Prophètes la puérilité des Juifs dans leur attachement littéral à la loi qui leur fut jadis donnée.

#### 8. Des Martyrs.

*Dans le 8<sup>e</sup>* nous répondrons aux objections qu'on nous fait sur le culte que nous rendons aux Martyrs. Nous puiserons nos moyens de justification chez les philosophes, les historiens, et les poètes. Nous prouverons que les Grecs et les Gentils ont offert non-seulement des libations , mais même des sacrifices à la mémoire des morts qu'ils plaçaient tantôt parmi les dieux , tantôt parmi les semi - dieux , tantôt parmi les héros , quoique la vie de la plupart d'entr'eux n'eût été qu'un tissu de crimes et de scélératesse.

#### 9. Des Lois.

*Dans le 9<sup>e</sup>* nous établirons un parallèle entre les plus célèbres législateurs de l'antiquité , et nos arti-

sans promulgateurs de la doctrine chrétienne ; car plusieurs étaient pêcheurs ; l'un d'eux était cordonnier, un autre était collecteur des deniers publics. Nous comparerons les lois de ces savants avec celles de ces ignorants. Les unes ont subi le sort de leurs auteurs ; elles sont méprisées , périmées , tombées dans l'oubli , tandis que celles de ces pêcheurs sont en pleine vigueur , non-seulement au milieu de la Grèce , mais chez les Scythes , les Sauromathes , les Perses , et chez toutes les nations barbares.

#### 10. Des Oracles.

*Dans le 10<sup>e</sup>* les oracles divins seront l'objet de nos considérations ; nous en démontrerons la divinité et la sagesse ; nous examinerons ensuite ceux d'Apollon pythien , de Jupiter de Dodone , et de tant d'autres vantés et préconisés chez les Grecs et les autres nations. Car c'est dans leurs oracles ou prophéties que se manifestent l'esprit de mensonges et d'imposture , et l'ignorance de ces prétendus Dieux. L'homme le plus grave ne peut qu'éclater de rire à la vue des inepties et des stupidités qu'ils débitent solennellement , et qu'un homme de bon sens rougirait d'avoir dites dans un accès de délire.

#### 11. De la fin du Monde.

*Dans le 11<sup>e</sup>* pour l'instruction du lecteur , nous exposerons la doctrine chrétienne relative à la fin du monde , et au jugement dernier comparativement à celle des Gentils.

## 12. De la Vertu mise en pratique.

Dans le 12<sup>e</sup> nous établirons un tableau de comparaison entre la morale pratique des chrétiens et celle des gentils. Comme nous avons toujours entendu vanter parmi les Grecs la vie cénobitique que menaient leurs anciens Sages, nous ferons voir dans ce discours que la vie de ces hommes si vantés, bien loin d'avoir la dignité qui convient à de graves philosophes, n'était pas même digne d'honnêtes esclaves.

A ce tableau nous opposerons celui de la vie des Apôtres, et de ceux qui ont marché et qui marchent encore sur leurs pas. Nous ferons voir combien leur vie s'éloigne de l'humanité pour se rapprocher de celle des immortels qui, affranchis des liens qui les tenaient à la terre, habitent les célestes demeures.

Le titre de notre livre sera : *Moyens thérapeutiques pour guérir les Grecs de leurs préjugés, ou, Démonstration de la vérité évangélique par l'exposition de la philosophie des Grecs et des Gentils.*

Cet ouvrage aura un double but, celui de guérir ceux qui sont frappés de cécité et de concerver la vue à ceux qui l'ont bonne.

J'engage tous ceux entre les mains de qui les ouvrages d'autrui tombent, s'ils les approuvent, à louer Dieu de ce qu'il a gratifié les auteurs du don de bien écrire, et de prier pour eux ; comme aussi s'ils y remarquent quelques défauts, de ne pas pour cela rejeter tout-à-fait l'ouvrage, mais de faire leur profit de tout ce qu'ils y auront trouvé de bon et de salutaire.

*Le Traducteur se joint à cette pieuse recommandation.*

---

## PREMIER DISCOURS.

### DE LA FOI. (a)

I. L'homme, composé d'un corps et d'une ame, est exposé à de fréquentes maladies qui attaquent l'une ou l'autre partie constitutive de son être. Mais de même qu'il y a une médecine destinée à combattre les affections du corps, il en est une aussi contre celles de l'ame. Il y a cependant cette différence notable entre les infirmités corporelles et les infirmités spirituelles, c'est que les unes sont absolument indépendantes de notre volonté, et que les autres sont généralement l'effet de notre libre arbitre.

II. Dieu, auteur et créateur des corps et des ames, et de tout ce qui existe, dans la plénitude de sa sagesse n'a pas laissé l'homme sans remèdes et sans secours contre les divers genres de maladies qui devaient l'assaillir, soit dans son corps, soit dans son âme. Il a préposé des médecins spéciaux à chacune des maladies corporelles ou spirituelles, pour les combattre énergiquement. Mais le traitement des unes est bien différent de celui des autres. Car tel qui est affecté corporellement, souffre impatiemment son mal, se hâte de recouvrer la santé; il appelle un médecin, se soumet sans murmure à tout ce que celui-ci exige, soit qu'il lui présente des remèdes répugnants, soit qu'il vienne avec le fer ou le feu, soit enfin qu'il lui impose une diète fatigante et pénible. Et lorsqu'il a recouvré la santé, l'objet de tant de désirs, il se hâte de ré-

compenser généreusement celui qui l'a soumis à de si cruelles épreuves. Car il voulait la santé à tout prix , et peu lui importaient les moyens curatifs.

Mais le malheureux dont l'âme est infectée du vice pestilentiel de l'impiété , ou de l'infidélité , loin de sentir la gravité de son mal , se croit au contraire dans un état parfait de santé. Et si un habile médecin se présente à lui avec des remèdes efficaces , aussitôt il s'emporte , il s'irrite , il entre en phrénésie ; il fuit avec horreur tous les remèdes comme autant de maladies qu'on veut lui inoculer.

C'est alors que le médecin vraiment habile s'arme en sa présence d'une inexpugnable patience contre son irritabilité , ses aigreurs , ses injures , que dis-je , ses mauvais traitements. Car dans leur délire ces malades ne savent garder aucun ménagement. Mais rien de tout cela n'étonne et ne surprend un habile médecin. Il fait d'abord lier son malade , puis faire sur sa tête , bon gré , mal gré , des frictions émollientes ou des aspersions réfrigérantes. Il ne néglige enfin aucun des remèdes que l'art prescrit pour dompter le mal et rétablir un équilibre salutaire.

III. Telle est la marche que nous devons observer. Quoiqu'il y ait des malheureux tellement abrutis par la maladie qu'on pourrait les comparer à ces matières épaisses qu'on ne peut ni filtrer ni clarifier , il ne faut pas pour cela en désespérer ni les abandonner. Il faut au contraire redoubler d'ardeur et se mettre à la recherche de quelque nouveau moyen pour leur lever la cataracte et leur rendre la lumière intellectuelle.

Si un habile laboureur ne se contente pas d'arracher de son champ beaucoup d'épines , mais s'il les arra-

che toutes sans exception en fouillant jusqu'aux dernières racines, si c'est ainsi qu'il se ménage une moisson facile et abondante, combien plus encore ne devons-nous pas prendre de peines et de soins ! Car il ne s'agit pas pour nous d'extirper des épines, mais Dieu veut, et telle est sa loi, que nous cultivions ces épines, et qu'à force de travaux nous en fassions des arbres à fruit.

Armons-nous donc de courage, soit qu'il faille nous armer d'un hoyau à deux tranchants pour arracher quelques épines, soit qu'il faille pousser profondément le soc de la raison, pour soulever des intelligences incultes, afin que rien ne s'oppose aux effets bienfaisants des irrigations et des pluies. Mettons-nous à l'œuvre, arrosions les plantes jeunes et faibles; apportons à nos malades tous les soins que leur état exige; et ne négligeons aucun moyen salulaire et efficace.

IV. La première maladie à la quelle nous allons donner nos soins, sera celle des préjugés. Car parmi ceux qui sont familiers avec les poètes, les orateurs et l'élégant Platon (*b*), on en rencontre quelques-uns qui repoussent avec un air de mépris et dédain nos Livres saints, parce qu'ils sont, disent-ils, dépourvus de toutes grâces et de toute élégance, et qui regardent comme au dessous d'eux d'apprendre les premières vérités de la bouche de quelques pêcheurs (*c*) tandis que nous voyons ces mêmes hommes, lorsqu'ils veulent employer un ouvrier ou un artiste quelconque, se soucier fort peu de la langue, de l'idiome qu'il parle. Ils ne s'informent pas si leurs cordonniers, leurs serruriers, leurs maîtres-maçons, leurs peintres, leurs charpentiers de marine, bien moins encore

leur pilote , parlent l'attique. Qu'ils soient Scythes , Sauromates, Espagnols ou Egyptiens, ils les emploient tous avec plaisir , n'exigeant d'eux autre chose que de la fidélité et de l'exactitude dans leurs travaux , sans se soucier du pays qui les a vus naître. L'amatteur de musique ne demande qu'à entendre de belles voix bien concertantes et ne s'informe pas si celui qui le charme, est un Grec ou un barbare.

Ce n'est donc que dans la recherche de la vérité que ces hommes se montrent si délicats , si difficiles à satisfaire. Ils pensent donc que c'est leur faire un affront, que c'est les insulter , si un barbare se présente à eux pour les mettre sur la voie de la vérité. Voilà donc la vanité dont ces petits hommes sont enivrés ; vanité , au reste , qu'on est loin de rencontrer parmi ceux qui sont parvenus au faite de la philosophie grecque ; vanité qu'on ne trouve que chez ces hommes qui ont seulement approché leurs lèvres de la coupe des sciences , et qui n'ont dans la mémoire que quelques adages recueillis par ci , par là.

V. Ne vit-on pas jadis les plus illustres philosophes grecs dont la mémoire est encore aujourd'hui en vénération chez tous ceux que la Grèce compte aujourd'hui parmi ses savants et ses orateurs, ne vit-on pas un Phérécyde de Syrie , un Pythagore de Samos , un Thalès de Milet, un Solon d'Athènes , enfin un Platon le fils d'Ariston , le disciple de Socrates , ce Platon qui efface , qui emporte dans le torrent de son éloquence toutes les écoles philosophiques, ne vit-on pas , dis-je , tous ces grands hommes parcourir l'Égypte (*d*) , remonter jusqu'à Thèbes , pour chercher la vérité et revenir ensuite en Italie et en Sicile ?

Toutes ces contrées ne faisaient pas comme aujourd'hui partie d'un seul et même empire ; chaque pays, chaque ville formaient alors autant de petits états gouvernés par leurs lois particulières. Les uns étaient démocratiques, les autres oligarchiques. Ceux-ci avaient à leur tête des rois absolus ; d'autres des rois, dont l'autorité était modifiée et tempérée par les lois.

Cette variété de gouvernement ne put retenir l'ardeur de ces anciens philosophes, pour courir à la recherche de la vérité chez les nations barbares, dans l'espoir de trouver chez elles, mieux que ce qu'ils possédaient chez eux. Ils ne se contentèrent pas de consulter les prêtres Egyptiens ; c'est des Hébreux eux-mêmes qu'ils reçurent la connaissance du vrai Dieu et de sa doctrine, si l'on en croit Plutarque le Béotien, et surtout ce Porphyre cet ennemi fougueux du nom chrétien, Numénius le pythagoricien et beaucoup d'autres. Pythagore fut, dit-on, circoncis en Egypte. C'était une pratique que les Egyptiens (*e*) avaient reçue des Patriarches hébreux. Car Abraham ayant reçu de Dieu, l'auteur et le principe de toutes choses, l'ordre de se circoncire lui et toute sa maison, cette loi a passé dans sa postérité et y a été constamment et fidèlement observée. Dans la suite des temps, les Hébreux s'étant trouvés en rapport de séjour et de voisinage avec les Egyptiens, ceux-ci les imitèrent et adoptèrent l'usage de la circoncision. Mais la preuve qu'ils ne la tiennent pas de leurs pères, c'est que la fille de Pharaon ayant trouvé sur les bords du Nil le petit Moïse qui y était exposé, reconnut à la circoncision qu'il appartenait à une famille d'Hébreux.

Voilà donc ces hommes, qui après avoir parcouru



toute l'échelle de la science , brûlent encore d'un tel désir d'apprendre et de s'instruire , qu'ils affrontent mille dangers , les tempêtes sur mer , les guerres qui désolent les pays étrangers, pour courir chez les nations barbares, et recueillir chez elles tout ce qu'ils pensaient devoir augmenter le trésor de leurs connaissances.

Socrates, le fils de Sophronisque, de tous les philosophes incontestablement le meilleur, ne pensa pas qu'il fût indigne de lui de s'instruire à l'école des femmes, ne rougit pas de se déclarer disciple de Diotime et même d'assister aux leçons d'Aspasie.

VI. Au reste, la plupart de ceux qui aujourd'hui outragent le nom chrétien, sont des ignorants. Ils ne savent pas même ce que c'est que la colère d'Achille, le fils de Pélée, qui est pour la jeunesse studieuse la porte des premières études. Ils n'ont qu'une connaissance superficielle des poètes et des orateurs; ils ignorent jusqu'aux noms des philosophes, à l'exception de deux ou trois des plus célèbres. Et voilà les hommes qui osent traiter de barbares nos livres sacrés, qui se croiraient deshonorés, s'ils y trouvaient la vérité! C'est leur crasse ignorance qui fait la base et le principe de leur sottise vanité; car, s'ils avaient étudié l'histoire de leur pays, ils sauraient que c'est des barbares que la Grèce a emprunté toute sa science et la plus grande partie de ses arts et de ses métiers; que ce sont les Egyptiens qui sont les inventeurs de la géométrie et de l'astronomie; que c'est aux Chaldéens qu'elle doit la connaissance des temps; aux Arabes, aux Phrygiens, celle des augures; aux Thyrréniens, l'usage des trompettes; aux Phrygiens, celui des flûtes. C'est

aux Phéniciens que les Hellènes furent redevables de leur alphabet ( *f* ), c'est Cadmus qui le premier le leur apporta. Les plus anciens monuments helléniques nous apprennent que ce fut Apis l'Egyptien qui le premier pratiqua la médecine, qu'Esculape (Asclepius) en étendit la science ; que ce fut Orphée le Thrace ( *g* ) qui apporta d'Orthrysie à Athènes les mystères de Bacchus , ceux d'Eleusis , les panathénées et les thermophories ; qu'ayant ensuite voyagé en Egypte , il en rapporta les mystères d'Isis et d'Oziris ( *h* ), sous le nom des orgies de Bacchus et de Cérés. Voilà ce que nous apprennent Plutarque de Chéronée , Diodore de Sicile , et Démosthène l'orateur ; car ils s'accordent tous à attribuer à Orphée ces *très-saintes* et *pieuses initiations* , ainsi que les mystères de Rhéa , ou si vous aimez mieux , de *Cybèle* ou de *Brimo* , quel que soit le nom que vous vouliez donner à votre Déesse. Car vous êtes aussi fertiles en noms que stériles en faits positifs. Enfin c'est sur la foi de ces mêmes auteurs que nous disons que toutes les fêtes de Cérés ont été introduites par Orphée de la Phrygie dans la Grèce.

VII. Puisque c'est des barbares que les Grecs ont reçu ou emprunté leurs arts , leurs métiers , leur démonolâtrie , et que même ils s'en font gloire , pourquoi , je vous le demande , ne pouvant comprendre leurs écrits , refusez-vous d'entendre la vérité de la bouche de ceux qui l'ont reçue de Dieu lui-même ? Si vous ne voulez pas leur prêter l'oreille sous le prétexte qu'ils sont étrangers à votre pays , ne dites donc plus que Thalès fut un sage ; cessez de compter parmi les philosophes Pythagore et Phérécyde son maître. Ce dernier était Syriaque de nation , étranger à Athènes,

à Sparte , à Corynthe. Quant à Pythagore , Aristoxène , Aristarque , Théopompe le disent natif de Thyrrène , et Néanthes le dit originaire de Tyr. Pour Thalès , quelques-uns le disent natif de Milet ; d'autres, comme Hérodote et Léander, le disent Phénicien. Aristote était de Stagyre , Diogène était de Synope ; Alchman, fils de Pérynthe, était Crotoniate. C'est, dit-on , le premier qui ait écrit sur la nature des choses. Empédocles était Agrigentain.

Direz-vous que ces hommes , à qui vous donnez le nom de philosophes , quoique nés et élevés hors de la Grèce , en avaient néanmoins cultivé la langue et adopté les mœurs ? Je vous répondrai que c'est d'abord convenir que chez les autres nations il est des hommes dignes du nom de sages. Vous n'avez pu refuser votre admiration , en raison de leur haute sagesse , à Zamolxis le Thrace , à Anacharsis le Scythe. Les Brachmanes qui sont chez vous en grand honneur , en haute réputation , sont cependant des Indiens qui n'ont rien de commun avec les Grecs.

VIII. Vous prétendez encore qu'un discours fleuri, bien écrit, bien composé vaut mieux que la vérité toute brute. C'est encore là une erreur dont il est facile de vous montrer l'absurdité. Ne dites-vous pas tous les jours que Socrate, le fils de Sophronisque, était de beaucoup supérieur à tous les autres philosophes ? Qui était-il ? C'était le fils d'un marbrier, qui exerça long-temps la profession de son père. Nous en avons le témoignage de plusieurs historiens, entr'autres celui de Porphyre dans son troisième livre de *l'Histoire de la philosophie*. Voici ses paroles : « Parlons de Socrate, et disons de lui ce que d'autres

» en ont jugé digne de mémoire, ce que les bons écrivains ont raconté, soit à son avantage, soit à son désavantage ; nous souciant fort peu de porter un jugement, nous laisserons hors de toute discussion la question de savoir s'il a exercé avec son père la profession de tailleur de pierre, ou si son père l'a exercée tout seul. S'il ne l'avait exercée que peu de temps, cela n'aurait apporté aucun obstacle à ses études philosophiques. Mais si, au lieu d'être un simple tailleur de pierre, il eût été sculpteur, l'obstacle eût été bien moins grand ; car c'est un art honnête, qui n'a rien de honteux. »

Il est certain, dira-t-on, que Socrate a passé les premières années de sa vie à tailler la pierre, et que s'étant ensuite épris de la beauté de la poésie et de l'éloquence, il s'est entièrement adonné aux études. Mais il n'en est rien. Le même Porphyre raconte la chose tout autrement. « Car il dit que Socrate était loin d'être un imbécile, et un inepte, quoiqu'il ne fût pas lettré, et qu'il sût à peine lire ; qu'on avait l'habitude de rire lorsqu'il parlait ou lisait, parce qu'il hésitait et balbutiait comme un enfant. »

Platon dans son apologie le fait ainsi parler : « J'en prends à témoin Jupiter, citoyens d'Athènes, que vous n'entendrez point aujourd'hui un de ces discours fleuris, riches en termes recherchés, en expressions choisies, tels que ceux de ces citoyens. Mais vous m'entendrez parler simplement, et je me servirai des mots tels qu'ils me viendront à la bouche. »

Puis il ajoute un peu plus loin : « Maintenant, je vous supplie, Athéniens, de n'avoir d'égard qu'au

» but de ce discours que je crois juste , d'un style  
 » peut-être bon , peut-être fade. Ne portez votre  
 » attention que sur la justice de ma cause , et non  
 » sur la forme de mon discours. »

Voilà cependant un homme sans science et sans lettres , que la vénération publique a porté au-dessus de tous les autres philosophes, et même au dessus de Platon, qui l'emportait lui-même sur tous les Grecs par la beauté de sa diction ; ce que le fils d'Ariston ( Platon ) ne contesterait pas. D'ailleurs comment le ferait-il, lui qui dans tous ses discours affecte toujours de parler comme Socrate , de manière à faire croire que tout ce qu'il dit n'est autre chose que l'expression de la pensée de ce Sage ?

IX. Pour que vous compreniez combien ce Platon , qui étonna non - seulement toute la Grèce , mais les Athéniens eux-mêmes par sa prodigieuse faconde , par la pureté de son style, et le choix merveilleux de ses expressions , attachait cependant plus de prix à la solidité des pensées qu'au style fleuri et recherché , écoutez-le parler à un jeune homme dans son livre de la *Politique* : « Plus vous éviterez la recherche des mots,  
 » plus dans votre vieillesse vous paraîtrez discret et  
 » prudent. » Ecoutez encore ce qu'il dit dans son 5<sup>e</sup> livre de la république : « Est-ce que nous ne mettrons pas  
 » au rang des philosophes ceux-là qui se sont livrés  
 » à quelques-unes de ces sciences et qui en ont ap-  
 » pris toutes les finesses ? Non , dis - je , nous ne les  
 » appellerons que les singes de la philosophie. — Alors  
 » à qui donnerez-vous donc le nom de vrais philoso-  
 » phes ? — A ceux-là qui sont animés du désir réel  
 » de chercher et de trouver la vérité. Car le philoso-

» phe ne se renferme pas dans les questions de géométrie , dans une dialectique sophistique et hypothétique , dans la musique conjecturale , ni dans l'astronomie qui se perd dans les vérisimilitudes obscures de la physique ; mais il doit être essentiellement occupé de la science du vrai et du bien. »

L'avez-vous entendu , ô Grecs , ce philosophe par excellence , ranger , non pas parmi les philosophes , mais parmi les singes de la philosophie , les savants musiciens , les géomètres et les autres érudits de cette espèce , ne réservant ce respectable nom qu'à ceux - là seuls qui font profession d'aimer la vérité ?

Mais écoutons-le encore dans son 3<sup>e</sup> *Livre des lois*.

« Ce doit être un principe sacré et inviolable , qu'on ne doit confier aucune espèce d'autorité à quelque citoyen que ce soit qui ignore ces choses-là ; qu'on doit même le honnir comme un ignorant , quelqu'habile dialecticien qu'il soit , quelque étude qu'il ait faite de toutes les sciences qui peuvent orner , aiguïser et développer l'esprit. Le nom de *Sage* ne doit appartenir qu'à ces citoyens qui suivent une toute autre voie , quoiqu'ils ne sachent peut-être , comme dit le proverbe , *ni lire , ni écrire , ni nager (i)*. Voilà ceux auxquels on doit confier les charges et les emplois publics , comme étant gens prudents. »

A-t-on jamais confondu d'une manière plus vraie et plus énergique l'ignorance présomptueuse qui domine partout aujourd'hui , que ne le vient de faire le coryphée de la philosophie ?...

Ce n'est point dans la connaissance des belles lettres , mais dans celle de la vérité , que réside , selon lui , le

vrai mérite. Il n'appelle savants que ceux - là qui sont en possession de la vérité , lors même qu'ils ignorent les premiers éléments de la littérature ; comme aussi il rejette avec mépris loin de lui , et écarte de toutes les charges publiques, ces hommes qui n'ont d'autres mérites que de posséder toutes les sciences , hors celles de la vérité et de la justice.

Voici en quels termes il fait le procès à ces sublimes parleurs (*météorologues*) dans son *Théastée*.

« De même , mon cher Théodore , qu'une servante » pleine de finesse et d'esprit, ayant vu, dit-on, Thalès » tomber dans un puits, au moment où il était à la » poursuite des étoiles , le railla fort ingénieusement » de ce que lui qui n'avait pu voir ce qui était à ses » pieds , avait la prétention de courir après les étoi- » les. »

« Il est, dit-il encore , dans l'ordre (*j*) des choses » qu'un homme qui vit renfermé dans les murs de sa » ville, tout occupé de la gestion de ses affaires, ne soit » guères moins ignorant et rustique que ce pâtre qui » vit parqué avec ses moutons sur le sommet des » montagnes. Si on parle à ce dernier d'un proprié- » taire qui possède dix mille arpents de terre , il re- » gardera cela comme peu de chose en comparaison » de toute la terre qu'il a l'habitude de considérer » du haut de ses montagnes.»

Et de plus il ajoute :

« Voilà la connaissance qui constitue la vraie et so- » lide vertu, comme l'ignorance de ces mêmes cho- » ses est le vice le plus évident. Car toutes les scien- » ces ou facultés qui paraissent tenir lieu de sagesse, » sont plutôt à charge qu'à profit dans la gestion des

» affaires publiques et dans l'exercice du pouvoir ;  
 » mais elles s'avilissent dans la pratique des arts. »

X. Vous venez d'entendre ces hommes qui passent parmi vous à juste titre pour posséder toutes les ressources de l'éloquence , pour être versés dans toutes les sciences. Vous les avez entendus apprécier à sa juste valeur cette science qui ne s'exerce que sur l'arrangement des mots , des noms , des verbes et des périodes ; ils vous ont montré combien la vérité lui était supérieure et combien elle était indépendante de tout ornement du discours.

Que direz-vous pour justifier votre dédain pour la doctrine des Apôtres sous l'unique prétexte que leur langage est barbare , tandis que vos Sages sont les premiers à accuser les Grecs de s'être , avec leur urbanité , égarés dans la voie de la vérité , tandis que cette vérité a été trouvée et proclamée par les barbares ?

Ecoutez encore Porphyre , cet ennemi mortel du nom *Chrétien* ; écoutez ce qu'il dit dans sa *Philosophie des Oracles* (k). « La voie qui nous conduit à la » connaissance des dieux , est fermée d'une barrière » d'airain. Elle est extrêmement pénible et fatigante. » Les Barbares en ont découvert plusieurs sentiers ; » mais les Grecs s'en sont de beaucoup écartés. Ceux » qui en étaient d'abord en possession , l'ont ensuite » perdue. Selon le témoignage du Dieu lui-même » (Apollon) , les premiers qui l'ont découverte ont » été les Egyptiens , les Phéniciens , les Chaldéens , » les Lydiens et les Hébreux (l). »

Or, si un homme, ennemi déclaré du nom *Chrétien*, accuse ses compatriotes les Grecs d'avoir honteusement marché dans des routes fausses et mensongères , s'il



reconnaît que les Hébreux, les Phéniciens, etc. ont été en possession de la vérité, s'il appuie son témoignage de celui même d'Apollon, pourquoi, Grecs, n'écoutez-vous pas la voix de votre philosophe ? Pourquoi rejetez-vous un oracle sorti du trépied de Delphes ? Pourquoi sur leur témoignage ne prêtez-vous pas l'oreille aux prophètes hébreux et aux Apôtres ? Ce sont ceux-là mêmes que Apollon Pythien vous a signalés comme les possesseurs primitifs de la vérité. S'il leur adjoint les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, c'est parce que les Egyptiens ont dû avoir des notions plus exactes sur la divinité que les autres nations, vu le très-long séjour des Hébreux en Egypte (*m*) ; c'est parce que les Phéniciens, voisins de la Judée, ont pu et ont dû avoir quelque connaissance de la vérité par suite de leur relation avec les Hébreux ; c'est parce que les Chaldéens ont pu également y parvenir pendant la captivité des Hébreux à Babylone ; c'est parce que les miracles qui s'y opérèrent en faveur des captifs, tels que celui de la fournaise, celui de la fosse aux lions, ont bien pu déterminer les vainqueurs à prendre des leçons des vaincus ; car on ne doit pas douter que Cyrus, père de Cambyse, qui était en relation d'intimité avec Daniel, n'ait été instruit des mystères de la véritable théologie. Quant aux Lydiens vaincus et soumis par Cyrus, il n'y a pas doute qu'il ne leur ait communiqué les lumières qu'il avait reçues de Daniel.

Ainsi le témoignage d'Apollon, qui attribue aux Hébreux la possession primitive de la vérité, la mention que Porphyre en a faite, prouvent suffisamment la réalité de ce que nous avons avancé.

**XI.** Ecoutez maintenant comment ce même Por-

phyre accuse les philosophes grecs de folie et de profonde ignorance. Ouvrez son livre *de l'âme* dédié à Boëthe, vous y lirez entr'autres ces paroles : « Quel » raisonnement me trouvera-t-on dans les livres de » philosophie, qui ne soit un tissu d'ambiguités, d'in- » certitude et de motifs à disputes ? »

Puis, dans sa lettre à Anebon, prêtre Egyptien, vous l'entendrez dire : « C'est aux Dieux mêmes, c'est aux » bons génies, *bonis dæmonibus*, c'est aux mystères » de la philosophie, qui ne sont connus que des Dieux » et des génies, que je suis redevable de mon amitié » pour vous. Ces mystères ont été surabondamment » débattus par les philosophes grecs, mais plutôt con- » jecturalement que par conviction. »

Et quelques lignes plus loin il ajoutera :

« Parmi nous règne une grande logomachie, comme » si nous devons chercher le bien dans les opinions » humaines. C'est avec de pareils moyens que nous » nous mettons à la poursuite du mieux, et que nous » laissons de côté ce après quoi nous courons tou- » jours. »

XII. Puisque donc les dogmes professés dans les écoles grecques sont toujours incertains et sujets à discussion, (car ils ne sont que le produit de la raison humaine), puisqu'il règne dans vos écoles une guerre de mots aussi implacable qu'interminable, qui ne connaît point de suspension d'armes; puisque c'est à des étrangers, à des barbares que Porphyre est contraint de s'avouer tributaire de la connaissance de Dieu, et que ce sont eux qu'il est forcé de supposer en relation immédiate avec la divinité; pourquoi, je vous prie, vous laissez-vous capter par des raisonnements purement humains?

Pourquoi repoussez-vous avec mépris la doctrine de ces hommes comblés des faveurs et de l'amitié de Dieu lui-même ? Car si vous les repoussez comme des barbares indignes de votre attention, vous êtes en contradiction positive avec vous-mêmes ; vous prêtez l'oreille à Pythagore, Toscan suivant les uns, Tyrien suivant les autres ; vous prenez pour autant d'oracles les paroles du philosophe de Stagyre ( Socrate ) ; vous vous extasiez à la vue de votre Synopien ( Diogène ), et de quelques autres que jamais la Grèce n'a vus naître. Cependant je vous ai fait voir que votre Solon d'Athènes, votre Platon, avaient emprunté beaucoup de leurs sciences chez les barbares.

Ecoutez le langage que Sauchile, prêtre Egyptien de Saïs, tint jadis à Solon. C'est de Platon que nous le tenons. Voyez son *Timée*.

« O Solon, Solon, vous autres Grecs vous êtes tous jours des enfants, il n'y a point de vieillard parmi vous. Vous ne possédez aucune science qui ait vieilli par vous. »

Si les sciences sont parmi vous de fraîche date, celles des Hébreux ont pour elles d'être les plus anciennes ; elles ont subi l'épreuve d'une longue série de siècles. Elles sont indubitablement plus dignes de votre attention et de votre respect que vos systèmes vagues et incertains, qui ne trouvent dans les siècles antérieurs aucun point d'appui et qui ne sont pas même assez ingénieusement combinés pour inspirer tant soit peu de confiance.

Enfin, pour que vous ne vous prévaliez plus de l'incorrection (*n*) de la langue qu'ont parlée nos maîtres dans la science, nous vous avons fait voir Socrate, ce

philosophe par excellence de l'école grecque, dépourvu de toute espèce de grâces dans l'élocution, dénué de cette érudition brillante qui a pour vous tant de charme ; vous avez entendu Platon lui-même qui vous a dit que la vérité toute nue était préférable à tous ces discours limés, et à toutes les sciences d'apparat.

XIII. Mais, comme je vous entends répéter chaque jour que nous ne savons produire aucune preuve ou démonstration de nos dogmes, que nous imposons à nos catéchumènes l'obligation de croire sur paroles, sans preuves quelconques, nous allons répondre à cette accusation, ou plutôt à cette insigne calomnie contre nos titres de créance. Car c'est sur des faits incontestables comme sur des témoins irrécusables que repose la certitude de notre doctrine. Mais cette accusation retombe sur vous-mêmes, et vous vous blessez, comme dit le proverbe, de vos propres armes ; car votre Pythagore, le fils de Mnésarque, le disciple de Phérécide, ce chef de la secte italique, n'imposa-t-il pas à ses disciples un silence absolu de cinq ans ? N'était-ce pas une loi positive dans son école de n'avoir des oreilles que pour ses leçons, de tenir pour vraies toutes ses paroles, sans discussion quelconque, de croire avec simplicité tout ce qui leur était dit, et cela pour garantir les disciples de tout esprit de vaine curiosité, et par conséquent de tout doute ? Voilà pourquoi tout Pythagoricien répondoit à quiconque lui demandait la preuve ou la démonstration de ce qu'il avançait : *Il* (le maître) *l'a dit*, regardant comme supérieure à toute démonstration la parole de son maître. Voilà la certitude qu'il s'efforçait d'inculquer aux autres. Si donc, dans cette école, les maîtres, comme les disciples, regar-

daient comme incontestables tous les dogmes et tous les préceptes de Pythagore , qui est-ce qui sera assez fou, que dis-je , assez stupide pour révoquer en doute la parole de Dieu lui-même , du maître de la nature, et ne pas lui accorder le même degré de confiance que les Pythagoriciens accordaient à la parole de leur maître ?

XIV. Quoi ! mes amis , n'est-il pas déplorable d'entendre le divin Platon , comme vous l'appellez , vous exhorter à avoir une foi pleine et entière, sans discussion quelconque, dans les fables qu'ont débitées les poètes , et de vous voir trouver étrange que nous exhortions les hommes à croire sur la parole de Dieu lui-même enseignant ? Ne sont-ce pas ici les paroles mêmes de Platon ?

« Parler des autres démons , et raisonner sur leur » origine , c'est au-dessus de nos forces. Il faut là- » dessus s'en rapporter à nos ancêtres, qui se sont » dits enfants des Dieux, et qui connaissaient sans » doute bien leur origine. Nous ne pouvons leur re- » fuser notre croyance , quoiqu'ils n'aient appuyé » leurs assertions sur aucuns signes certains, sur au- » cunes de ces preuves partout ailleurs nécessaires. » Nous devons les croire sur leurs paroles , en vertu » de cette loi qui veut que nous croyions nos pères sur » tout ce qu'ils affirment relativement à leurs affaires » personnelles et domestiques. »

Voilà ce que nous lisons dans le *Timée* de Platon. Il pose donc en principe qu'on doit ajouter foi à Homère (o) , à Hésiode et à tous les poètes , à toutes les fables qu'ils débitent , quelque dépourvues de raisons, de preuves et de démonstrations , quelque condamna-

bles qu'elles soient, comme il le dit ailleurs et comme nous le ferons voir en son temps et lieu.

Si donc Platon prescrit une pleine et entière croyance à des fables pleines d'absurdités et d'obscénités invraisemblables, combien n'est-il pas plus juste, plus digne de notre soumission envers Dieu, de croire à ses prophètes, à ses envoyés, qui ne présentent à notre croyance rien de honteux, rien de fabuleux, rien d'incroyable, rien qui ne soit très-digne de sa majesté, très-saint et très-salutaire pour nous-mêmes!

XV. Au reste, quiconque a étudié les dogmes des différentes sectes philosophiques, reconnaîtra aisément que ceux qui font partie de telle ou telle secte, qui marchent sous la foi de telle ou telle bannière, sont par conséquent par la foi attachés aux opinions et aux doctrines des autres. Par exemple: les uns disent que l'âme est immortelle, d'autres qu'elle est mortelle, tandis que ceux-ci en font un être mixte, un composé de je ne sais quoi, partie mortel, partie immortel. Quant à ce qui tombe sous nos sens, les uns ont dit que la matière était éternelle, d'autres qu'elle avait un principe générateur; les uns ont dit que le monde avait pour principe générateur la terre, d'autres la matière, d'autres les atomes; les uns ont fait de l'univers un être doué d'une âme, les autres l'ont fait purement matériel. Quelle que soit leur divergence d'opinions, leur contrariété de doctrines, tous ces faiseurs de systèmes ont trouvé des gens qui les ont crus sur parole. Or ceux-ci n'auraient pas soumis leur jugement à celui des autres, si une foi intérieure ne les eût pas subjugués.

Le Socrate de Platon dans Gorgias, après avoir beau-

coup disserté sur ceux qui sont punis dans les enfers et sur ceux dont la piété très-connue est récompensée, ajoute : « Voilà , Callicles , ce que je ne sais que par » simple ouï-dire, et cependant je tiens tout cela, » pour très-vrai. » Or tout cela ne lui était point démontré. Il n'avait jamais vu ni les enfers, ni les champs élysées. Beaucoup n'y croyaient pas. Socrate dit cependant qu'il y croit et qu'il tient tout cela pour très-vrai. Il n'apporte aucune preuve de ses motifs de croyance, et personne ne lui en demande.

XVI. Voici comme Platon a établi dans son premier livre *des lois* ce que nous appelons la foi. « Quoi- » que ce que nous avons dit sur les lois soit plus que » suffisant, il en est une cependant de la plus haute » importance pour vous, c'est qu'il ne soit permis à » aucun jeune homme de critiquer les lois que j'ai » écrites, et de mettre en question si elles sont bon- » nes ou mauvaises, en un mot, de les discuter. » Mais il faut que tous et tout d'une voix fassent pro- » fession de les reconnaître pour bonnes, et hors » de toute discussion. »

Voilà donc Platon qui veut que personne ne se permette de contrôler ses lois ; qu'on les accepte de bonne foi, quels que soient leur contexte et leurs dispositions. Il interdit, en un mot, toute espèce d'examen, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Le poète Sicilien, Théognis, fait l'éloge de l'homme fidèle à sa croyance.

« L'homme fidèle, Cyrné, dans les dissensions, est » plus précieux que l'or et l'argent (*p*). »

Or si Théognis met au-dessus de l'or et de l'argent l'homme qui dans les temps de séduction reste fidèle

aux lois de son pays, quelle estime n'accordera-t-il pas à celui qui reste inébranlable dans la foi à sa religion?

XVII. Je serais tenté de vous adresser, ainsi qu'à tous mes contradicteurs, ce mot d'Héraclite l'Ephésien: « Les hommes sans conscience qui écoutent, ressemblent aux sourds ; c'est pourquoi, le proverbe dit qu'ils sont toujours absents, quoique présents. » C'est dans le même sens qu'Empédocles d'Agrigente a dit : « C'est un oracle certain de notre muse, qu'on ne doit ajouter aucune foi à la parole des méchants qui sont puissants ( *q* ). » Parmi les méchants, l'Agrigentain compte les hommes de mauvaise foi. C'est la même pensée que celle d'Héraclite. Mais Parménides l'Eliate, disciple et compagnon de Xénophane de Colophone, nous avertit que ce n'est que par la foi que nous allons au-devant de ce qui ne tombe que sous notre seule intelligence. « Car notre esprit voit comme présents les objets qui sont absents. » Parce que c'est notre esprit seul qui peut atteindre ce que saisit notre intelligence. Mais, sans la foi, notre intelligence ne peut voir ce qui est d'ailleurs fort intelligible ; c'est ce que donne à entendre Solon dans ces deux vers :

« Il est difficile de déterminer la mesure obscure de l'intelligence,  
 » laquelle seule peut embrasser les confins de toutes choses.

Or, si une chose est difficile à penser, il est encore plus difficile d'en parler. Ce qui fait dire à Empédocles, en parlant des objets invisibles :



- « Car telles choses sont invisibles et impalpables ,  
 » Les yeux, les mains ne peuvent y atteindre, la voie  
 la plus sûre  
 » Pour y arriver est celle de l'âme qui pénètre toutes  
 choses.

Antisthènes lui-même, d'abord disciple de Socrates, puis chef de la secte des Cyniques, s'exprime ainsi en parlant de Dieu :

- « Aucune image, aucun simulacre ne peut nous le  
 » faire connaître, nos yeux ne peuvent l'atteindre ; ne  
 » ressemblant à rien, personne ne peut se le figurer. »

XVIII. Il faut donc que celui qui veut voir ce que comprend son intelligence, s'en rapporte à la foi, et à la foi toute seule. Car il est impossible que l'imagination, qui ne vit que de figures, puisse lui en trouver une qui puisse lui convenir. Xénophon l'Athénien, le fils de Gryllus, le disciple de Socrates, dit à-peu-près la même chose en ces termes : « Celui qui tout ébranle est lui-même  
 » inébranlable. Nous savons qu'il est grand, qu'il est  
 » puissant, mais nous ignorons sa forme et sa figure. »

Ce n'est donc que par la foi que l'homme peut atteindre ce qui est hors de la portée de ses sens.

Écoutez encore ce que dit Basilides dans un de ses Péans :

« Car il n'est pas facile de trouver la porte des mots ineffables. » Nous avons donc besoin des yeux de l'intelligence pour saisir et comprendre ce que l'esprit peut seul atteindre. De même que nos yeux nous servent à percevoir les objets matériels, nous avons également besoin de la foi pour contempler les choses divines. Car, nous le répétons, la foi est à l'âme ce

que l'œil est au corps. Ou plutôt, ainsi que la lumière est nécessaire à l'œil corporel, la foi est indispensable à l'intelligence des choses divines pour en conserver une perception stable et constante.

Ecoutez les reproches que Platon adresse à ceux qui se refusent à la contemplation intellectuelle des objets immatériels. « Voyez, regardez autour de vous, » si un homme non initié entend et comprend ce qui » se passe autour de lui ( dans les mystères ), considérez ce que sont ces hommes qui ne croient qu'à » ce qu'ils peuvent toucher et palper de leurs mains, » qui regardent comme nul et hors de toute existence » tout ce qui se soustrait à leur vue. »

Ne pourrais-je pas à juste titre vous placer dans la même catégorie, sans vous offenser ? Vous vous morfondrez dans ce qui n'est que matière, vous adorez des statues, ouvrages de la main des hommes, et vous détournez soigneusement votre esprit de toute science qui traite des choses invisibles ; et ne pourrais-je pas vous dire avec Epicharme le poète comique, que *vous ressemblez à des outres pleines de vent ?*

XIX. Il est de la prudence de ne se pas livrer inconsiderément aux nouvelles doctrines, et de n'avoir pas un attachement trop servile aux usages et aux mœurs de son pays, mais de rechercher la vérité et d'en faire de tout côté une ample provision. N'est-ce pas cela que Socrates répétait si souvent à Criton ? « Quant à moi, je désire ardemment d'être tel, non- » seulement aujourd'hui, mais toujours, que je ne » sois jamais dominé par aucun des miens, qu'autant » que je le verrai conforme à la raison, qui me paraît » être le guide le plus sûr dans une délibération. »

Vous le voyez, Socrates manifeste le désir constant qu'il a de parvenir à la vérité à l'aide du flambeau de la raison, bien résolu à ne se laisser dominer par aucun préjugé. Dans les leçons qu'il donne à Alcibiades, il exhorte son disciple à purger son esprit de toutes sciences systématiques. Pour débiter, le philosophe lui apprend que lui Alcibiades ne sait rien ; et sur ce que celui-ci lui dit : *Est-ce que vous croyez que je n'aie rien découvert ?* Socrates réplique : *beaucoup, si vous avez recherché.* — *Quoi ! vous seriez tenté de croire que je n'ai fait aucune recherche ?* — *Je le croirai, si vous êtes convaincu que vous ne savez rien.* Ainsi donc ce philosophe pose pour principe de toute science qu'il faut savoir qu'on ne sait rien ; en sorte qu'il faut purger et nettoyer son esprit de toutes mauvaises doctrines, pour y implanter les sciences divines et sacrées.

C'est encore ce que nous apprend Platon, lorsqu'il dit : *Il n'est pas permis de toucher des choses pures à celui qui n'est pas pur lui-même.* C'est la même pensée que nous retrouvons dans ce vers d'Orphée :

*Je n'adresserai la parole qu'à ceux à qui il est permis d'entendre ; Profanes, sortez, et que les portes soient fermées.*

Et dans cet autre d'Euripides :

*Mystères inénarrables pour ceux qui ne sont pas initiés.* Qui serait en effet assez téméraire pour parler des mystères divins en présence de ceux qui ne sont pas initiés ? A quoi reconnaissons-nous un parfait initié, si ce n'est à la fidélité à garder par-devers lui les dogmes qui lui ont été confiés ? Comment pourra-t-il avoir foi dans les choses qu'on va lui révéler,

s'il ne commence pas par purger sa mémoire de toutes les fausses doctrines dont il a été imbu jusque là ? *Une raison malade exige des remèdes efficaces*, que Dieu, dit-il ailleurs, dans sa bonté *ne refuse pas à ceux qui les lui demandent.*

Voilà le grand mérite de la foi ; car, comme dit Epicharme le Pythagoricien, *l'esprit voit, l'esprit entend, tout le reste est sourd et aveugle.* C'est vers la foi qu'Héraclite nous invite à chercher un asile. *Si vous n'espérez pas ce qui est hors de tout espoir, vous ne trouverez jamais*, dit-il, *ce qui est inscrutable, douteux, inaccessible.* Puis encore : *Ceux qui travaillent à la recherche de l'or ne se rebutent pas, ils ouvrent beaucoup de galeries, et souvent leurs peines aboutissent à peu d'or.* C'est la foi qui les soutient.

Si nous voyons des hommes s'exposer à tant de peines, tant de fatigues et tant de périls dans l'espoir de rencontrer un léger filon d'or, quel sera donc l'homme assez lâche, assez ennemi de Dieu, qui préférera rester oisif plutôt que de s'instruire dans la science divine, source inépuisable de biens et de consolations ? O Grecs ! cessez de calomnier la foi, quand Aristote la proclamait l'unique *critérion* (tribunal) de la science, et qu'Epicure l'appelle *l'avant-courrière* de la raison et de la pensée, puisque c'est elle en effet qui nous introduit dans l'intelligence.

XX. Voici au reste comment nous définissons la foi (*r*). C'est une disposition volontaire de notre âme, ou plutôt une certaine vision ou contemplation d'un objet éloigné et latent ; c'est une adhésion fixe et constante de notre esprit à un objet qui est vrai ; c'est une compréhension naturelle d'objets invisibles ; ou

mieux encore : la foi est une disposition imperturbable qui a son siège dans l'âme de ceux qui en sont en possession. La foi a besoin de connaissance, comme la connaissance a besoin de foi. Mais elles ont entre elles cette séquence ; c'est que la foi précède la connaissance, et que celle-ci est une conséquence de l'autre ; l'une engendre l'appétit ou le désir ; celui-ci produit l'action. Tel qui veut apprendre doit d'abord croire ; lorsqu'il a appris, il éprouve un certain appétit ou désir ; il se sent intérieurement poussé à entreprendre ou à agir conformément à sa croyance. Jamais un enfant n'apprendra à lire, s'il n'a pas foi à la parole de son maître ; jamais il ne comprendra que telle lettre est la première, que telle autre est la seconde, ainsi de suite. Car si l'écolier s'obstine à nier que la première lettre doit s'appeler *Alpha* et s'il veut l'appeler *Bêtha* ou un autre nom, jamais l'écolier ne fera de progrès (*s*) ; mais il s'égarera et toujours il prendra le faux pour le vrai. Si au contraire l'écolier a foi en son maître et croit *en lui*, s'il observe les règles qu'il lui impose, sa perception et sa science seront la conséquence de sa foi.

XXI. Il faut également avoir foi au géomètre qui vous dit que le *point n'a point de parties* (*t*), que la *longueur est sans largeur*, lesquelles propositions ne sont surceptibles d'aucune démonstration ; car, si vous privez une ligne quelconque de sa largeur, la ligne aura disparu ; mais c'est cependant ainsi que le géomètre veut être entendu, et celui qui veut apprendre cette science n'hésite pas d'accorder à son maître une foi pleine et entière.

Il faut croire à l'astronomie avant d'entrer dans

une école d'astronomie. Lorsque les savants calculent le nombre des astres, les distances qui les séparent les uns des autres, le nombre de stades qui existent entre le ciel visible et la terre que nous habitons, ils ne s'accordent presque sur aucun point. Les uns mettent entre le ciel et la terre quarante sept millions de stades (*v*), d'autres moins; quelques-uns beaucoup plus. Cependant les disciples s'en tiennent au dire de leurs maîtres; ils les croient sur parole. Le soleil est encore entre ces savants un grand sujet de disputes. Car Anaximander et Anaximène prétendent qu'il est vingt-sept fois plus grand que la terre (*z*). Anaxagoras lui donne pour diamètre l'étendue du Péloponèse; Héraclite d'Ephèse ne lui accorde qu'un pied de diamètre. Qui ne rirait pas à la vue de ces graves disputes? Car elles ne roulent pas sur des calculs de minime importance, mais sur des calculs qui embrassent l'immensité, ou plutôt l'infini dont on pourrait à peine prononcer le chiffre. Quel est l'homme en effet, qui mesurera la circonférence de la terre, qui, après avoir multiplié vingt-sept fois son chiffre, en trouvera le quotient et le réduira en pieds? Et cependant chacun de nos philosophes a ses partisans qui affirment les uns ceci, les autres cela, suivant l'école à laquelle ils se sont voués et ont donné leur foi.

Pourquoi vous épuiserez-vous en louanges en faveur de cette foi que les disciples ont dans leurs maîtres, quelque monstrueuses que soient leurs erreurs, et condamnerez-vous celle que les chrétiens ont dans les leurs?

XXII. De tout ce que nous venons de dire, il faut conclure que tout homme qui désire apprendre un

art ou un métier quelconque, va trouver ceux qui sont en état de le lui apprendre, et qu'ensuite il pratique cet art, ou ce métier, que ses maîtres lui ont transmis. Car le cordonnier montre à son apprenti la manière de tenir le tranchet pour couper le cuir ; il lui montre l'art de coudre et d'ajuster son ouvrage sur la forme. L'apprenti croit à la parole de son maître ; il fait comme il lui dit, il se conforme à sa volonté. L'un possède le métier, l'autre a la foi qui le soutient, à l'aide de laquelle en peu de temps il devient aussi habile que son maître.

C'est ainsi que ce charpentier de marine forme son élève, lui apprend à manier l'équerre, le cordeau, la scie, la hache, la tarière, la doloire. L'élève apprend tout cela, exécute aisément tout ce qu'on lui dit, regarde toutes les paroles de son maître comme autant d'oracles, parce qu'il croit que sous sa conduite il sera un jour aussi habile.

XXIII. Les médecins ne se contentent pas d'enseigner l'art de guérir ; mais ils le mettent eux-mêmes en pratique. Ils possèdent les moyens de guérison. Le malade qui est totalement étranger à cet art, y a foi, il espère en son médecin, il croit que son art lui sauvera la vie, et lui rendra la santé.

Ce n'est qu'à des marins expérimentés qu'on confie le gouvernail d'un vaisseau ; et c'est sur la foi que les passagers ont en l'expérience du capitaine de vaisseau, qu'ils espèrent faire une heureuse traversée.

Vous le voyez, mes chers amis, c'est la foi qui guide tous les hommes, soit qu'ils veuillent apprendre un métier, un art, une science quelconque, soit qu'ils affrontent les périls de la mer, ou qu'ils s'a-

donnent à l'agriculture, ou qu'ils se jettent dans les bras des médecins. La connaissance de toutes ces choses n'est point du domaine de tout le monde, mais seulement de ceux qui en ont fait un apprentissage ou une étude spéciale. Si nous voulons connaître le titre d'un lingot d'or, ce n'est pas nous qui nous hazardons à en faire l'essai. Mais nous confions notre or à un essayeur expérimenté, qui, soit à l'aide de la pierre de touche, soit au feu, juge s'il est pur, ou s'il contient un alliage et à quel degré.

Si nous achetons des diamants, ou des pierres précieuses, nous ne nous en rapportons pas à nos lumières pour le choix, mais à ceux qui sont versés dans la connaissance des pierres par une longue expérience. Si quelqu'un veut faire l'acquisition d'une riche étoffe brochée d'or, il la fait estimer par d'habiles connaisseurs. Voulez-vous connaître le poids et la valeur intrinsèque de quelques vases d'or ou d'argent, ou de quelques monnaies étrangères, c'est à des changeurs publics que vous vous adressez; vous les croyez sur parole, sans aucune défiance.

Il n'est pas donné à tout le monde d'enseigner et d'instruire les autres, mais seulement à ceux qui, à la science, joignent encore l'expérience et l'art d'enseigner. Mais la foi est le propre de tous ceux qui veulent acquérir une science ou un art; c'est la base et l'entrée de toute la science. C'est bien ainsi que vos philosophes l'ont compris, lorsqu'ils ont exigé de leurs disciples une soumission volontaire de l'esprit, et l'ont définie *le lien insoluble de la science avec la raison.*

XXIV. N'est-il donc pas absurde de vouloir que par-



tout la science soit le partage des maîtres, la foi celui des disciples, et que dans la science des choses divines cet ordre imposé par la nature soit interverti, de manière que la science précède la foi, tandis que dans tous les objets que nos sens ne peuvent atteindre, c'est des yeux de la foi que nous avons le plus besoin. Ce qui a fait dire à l'Apôtre en termes si énergiques : *Il faut premièrement que celui qui s'approche de Dieu, croie qu'il y a un Dieu et qu'il récompensera ceux qui le cherchent.* (Heb. xi. 6.)

Voilà donc pourquoi nous commençons par proposer la science de la foi à tous ceux qui veulent être admis dans la religion chrétienne et apprendre les divins mystères ; et lorsqu'ensuite nous les voyons imbus de ce principe fondamental, et lorsqu'ils sont initiés, nous leur découvrons les énigmes et les symboles sous lesquels nos mystères sont cachés.

XXV. C'est ainsi que vous en agissez vous-mêmes. Vous n'expliquez pas à tous indistinctement le langage du Hiérophante. Mais un peuple nombreux ne voit et ne saisit que ce qui se passe sous ses yeux, tandis que ceux que vous appelez les hommes sacrés, *sacerdotes*, exécutent le cérémonial des *orgies* ou mystères (*x*). Il n'y a que l'Hiérophante ou chef du cérémonial qui comprend les raisons de toutes les cérémonies, qui les explique à ceux seulement qu'il juge en état d'en saisir le sens. C'est pourquoi quelques-uns de ceux qui assistent à ces mystères savent que Priape est le fils de Bacchus et de Vénus. Mais pourquoi lui donne-t-on un tel père, une telle mère ? Pourquoi représente-t-on un jeune homme d'une si petite taille avec un *ventre* si monstrueux ? C'est ce que connaît seul

l'Hiérophante ou celui entre les mains de qui ces livres abominables sont tombés. Ils donnent à la volupté le nom de Vénus, à l'ivrognerie celui de Bacchus; de l'un et de l'autre vice ils font naître l'impudicité la plus monstrueuse. C'est ainsi que par plaisanterie les poètes ont donné à Bacchus le nom de *Phallus*, et que vous appelez *Phallogie* les fêtes consacrées à ces infamies, où l'on portait en triomphe les images dégoûtantes de la débauche la plus crapuleuse, que tous ceux qui étaient de la fête adoraient et couvraient de baisers. Mais aucun des assistants ne connaissait la raison de cette monstrueuse turpitude. L'Hiérophante seul, le maître, l'interprète des mystères, sait ce que signifient Osiris, Tryphon, les membres d'Osiris jadis coupés et dispersés par Tryphon. Lui seul connaît l'histoire d'Isis, sœur d'Osiris, qui ramassa avec beaucoup de soins les membres d'Osiris dispersés, qui lui fit ériger une statue, et ordonna à tous les Egyptiens de l'adorer. Votre Orphée l'Orthrysién, à son retour d'Egypte, rapporta dans la Grèce ces abominables mystères, sous le nom de *Dionysiaques*. Si le sens mystique de ces turpitudes était enseveli dans le secret pour tous, à l'exception des seuls Hiérophantes, peut-on sans folie exiger la connaissance et la science des plus saints et des plus chastes mystères, sans avoir engagé sa foi?

Vous n'entendez donc pas votre poète Pindare qui vous dit en termes très-clairs : *Gardez-vous d'annoncer au commun des hommes les antiques vérités.*

« Prenez garde, vous crie Platon, que ces vérités » ne tombent sous les pas des ignorants. Il n'y a » presque rien qui puisse être accueilli par la multi-

» tude avec plus de huées et de risées que notre  
 » doctrine, comme aussi, il n'y a rien aux yeux de  
 » ceux qui ont reçu une bonne éducation, de plus  
 » admirable et de plus divin. Souvent répétée, sou-  
 » vent entendue même pendant plusieurs années,  
 » elle se purifie comme l'or. » (*Epist. ad Dionysium.*)

Vous avez déjà entendu ce qu'a dit Orphée. « Je ne  
 » parlerai des choses saintes que devant ceux qui en  
 » sont dignes : Profanes, sortez, que les portes soient  
 » fermées. » (*Orph. de Deo.*)

Prenez donc la foi pour guide, et la science vous  
 suivra de près; car ce Dieu, objet de notre foi, se ma-  
 nifeste généreusement à ceux qui croient en lui dans  
 toute la sincérité de leur cœur, et leur communique  
 dans sa plénitude la science de la vérité. Heureux,  
 trois fois heureux celui qui l'a obtenue!

XXVI. C'est cette béatitude que vous a signalée  
 Platon dans son livre *des Lois*. « Il faut, vous a-t-il  
 » dit, que celui qui aspire à la félicité, se mette d'a-  
 » bord en possession de la vérité, pour qu'il puisse en  
 » jouir la plus grande partie de sa vie. »

C'est à ceux qui auront joui ici-bas de la vérité,  
 qui auront mené une vie conforme à cette même vé-  
 rité, qu'est réservé le ciel et le séjour avec les anges.  
 Celui au contraire qui se sera privé de la connais-  
 sance de la vérité, qui n'aura pas été initié à nos  
 saints mystères, sera à jamais privé des biens célestes,  
 et livré à des supplices éternels.

C'est encore Platon lui-même qui vous l'annonce  
 dans son *Phédon*; car voici les paroles qu'il met dans  
 la bouche du Hiérophante, lorsqu'il donne l'initia-  
 tion. « Quiconque descend dans la tombe, sans avoir

» été initié aux mystères, restera à jamais plongé  
 » dans la fange ; tel au contraire qui aura été puri-  
 » fié et initié, habitera avec les Dieux et prendra place  
 » parmi eux. »

XXVII. Croyez - en donc au moins, mes amis ; à vos philosophes, qui, par une tradition anticipée, vous ont mis sur la voie qui mène à l'initiation de nos mystères. Semblables à ces oiseaux naturellement imitateurs de la voix et du chant de l'homme, sans comprendre ce qu'ils disent ou chantent, vos philosophes ont parlé des choses divines, sans en comprendre le sens ou la vérité. Ils sont au reste à mes yeux en quelque sorte excusables, n'ayant eu pour guides que les seules lumières naturelles, et n'ayant jamais connu les prophètes ni les apôtres. L'impiété, avec son cortège d'erreurs, avait depuis long-temps effacé les monuments que Dieu avait gravés. Mais le Créateur en a rafraîchi quelques caractères, et n'a pas permis qu'ils fussent tous et totalement effacés, pour montrer aux hommes jusqu'où s'étendait sa Providence sur l'ouvrage de ses mains.

XXVIII. C'est ce que disait l'Apôtre aux Lystriens : *Nous vous avertissons au nom du Dieu vivant... qui dans les siècles passés a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies, sans avoir néanmoins cessé de rendre témoignage de lui-même par ses bienfaits, en vous dispensant les pluies du ciel, en vous accordant les saisons favorables aux fruits de la terre, en vous donnant une abondante nourriture, en remplissant vos cœurs de joie.* ( Act. xiv. 14, 15, 16. )

Car la race descendue d'Abraham a joui d'une faveur spéciale, soit dans la loi dont Dieu lui-même fut

l'auteur , soit dans le don de prophétie dont il la gratifia. Quant aux autres nations , Dieu les dirigea vers la piété par la loi naturelle et par le spectacle de toute la création. Le Maître de la nature, dans sa providence , verse les pluies sur la terre dans l'intérêt de l'agriculture ; mais , dans sa libéralité, il arrose aussi les montagnes et les déserts. Les terres cultivées produisent , sous les bénéfiques de la pluie, des fruits plus abondants, plus savoureux , plus propres à la nourriture de l'homme, que les montagnes inhabitées, qui ne produisent que des fruits sauvages et âpres, comme nous voyons souvent le figuier sauvage croître sur les tombeaux ou les fentes des rochers. C'est ainsi que le don de science est généralement répandu , mais il l'est spécialement sur les hommes pieux. On rencontre sans doute de la science chez des hommes étrangers à toute piété ; mais c'est comme la pluie qui tombe sur des terres incultes et désertes. Celles-ci produisent encore des fruits assez recherchés qui ressemblent assez à ceux qui croissent sous la main de l'agriculteur. Mais il est facile d'en faire la différence ; ils sont privés de la culture prophétique , et portent avec eux je ne sais quoi d'âpre et de sauvage. C'est pourquoi ceux qui sont doués d'un bon jugement , distinguent aisément ce qui leur est utile et profitable , et laissent le reste ; comme ceux qui récoltent les feuilles de roses , prennent les fleurs et laissent les épines. Tel est l'instinct que la nature a donné aux abeilles. Elles ne s'arrêtent pas seulement sur les fleurs riches en sucre , quoiqu'elles recherchent la douceur , quoiqu'elles aient en aversion toute espèce d'amertume, elles ne laissent pas néanmoins de

s'arrêter sur les fleurs qui portent avec elles des suc amers. Et ce miel si précieux qu'elles recueillent est un composé de suc amers, acerbés et aigres.

C'est à leur exemple que nous avons parcouru vos prairies couvertes de plantes sauvages, et que nous avons composé pour vous un miel très-salutaire.

C'est encore à l'exemple des médecins qui composent des remèdes éminemment salutaires avec des substances extraites d'animaux venimeux, des vipères mêmes, que nous avons parcouru tous les documents que vous ont laissés vos poètes, vos historiens, vos philosophes, que nous avons laissé de côté tout ce qui était essentiellement délétère et vénéneux; pour en composer un alexipharmaque des plus énergiques. Ce sont ceux-là mêmes que vous croyez être nos plus redoutables adversaires, que nous vous avons produits comme prédicateurs et docteurs de la foi. Et avec l'aide de Dieu nous allons encore vous donner une autre instruction. Maintenant que vous avez appris à connaître la nécessité de la foi, nous vous recommanderons le silence de Pythagore, et vous prierons de nous accorder une attention particulière et de retenir fidèlement ce que nous allons vous développer. C'est ainsi qu'en peu de temps vous pourrez parvenir à la connaissance de la vérité.

FIN DU PREMIER DISCOURS.

## NOTES

## SUR LE PREMIER DISCOURS.

(a) Ce Discours qui porte pour titre *De la foi*, peut se diviser en deux parties; car, avant d'aborder la question de *la foi*, jusqu'au paragraphe XIII, l'auteur ne s'occupe que de justifier les Apôtres du reproche de grossièreté et d'ignorance, dont les Gentils les accusaient. C'est à commencer au paragraphe XIV que la question de *la foi* est discutée.

(b) *Et l'élégant Platon*. Il faut voir avec quelle gravité et quelle vigueur saint Jean Chrysostôme reproche à Platon son style affecté et recherché, tandis que lui-même loue et vante partout son Socrate d'avoir méprisé les vains ornements du style dans l'exposition de sa doctrine (*Homil. II. in Joh.*)

Malgré ses beaux préceptes, dit Denis d'Halicarnasse, Platon était passionné jusqu'à l'excès pour les beaux termes et les belles phrases (*Epist. ad Pompeium.*)

(c) *De la bouche de quelques pécheurs*. « Une des principales causes, dit Lactance, qui fait que les Livres saints n'ont pas une grande autorité sur les esprits des prétendus sages du siècle, c'est que les hommes inspirés de Dieu, qui en sont les auteurs, les ont écrits d'un style simple et commun, pour se mettre à la portée de toutes les intelligences. De là le dégoût qu'en ont ces personnes qui ne sauraient rien lire, rien entendre qui ne soit écrit d'un style poli, châtié et élégant. Pour leur plaire, il faut flatter leurs oreilles par des paroles harmonieuses. Tout ce qui est simple et sans fard leur paraît bas, vulgaire et trivial. Rien ne leur semble vrai, ni digne de foi, que ce qui chatouille agréablement leurs sens. Ce n'est pas par les vérités que renferme un discours qu'ils l'estiment, mais

» par les ornements dont il est revêtu ; et comme les Livres saints n'ont aucun de ces ornements empruntés , ils les rejettent avec mépris. » (*Lactant. Lib. v. de divin. institut. cap. 1.*) Voyez la note n. pag. 46.

(d) *Tous ces grands hommes parcourir l'Égypte.* François Patrizzi , dans son livre intitulé : *Plato et Aristoteles Mysticus*, dit que , quoique les Hiérophantes égyptiens fussent tenus de garder secrets les mystères égyptiens , ils les avaient plusieurs fois révélés aux étrangers qui les avaient vaincus ou à force d'argent ou à force d'importunités ; que le premier des Grecs qui fut initié , fut Orphée par le prêtre *Ethymus* , qu'Aglaophème eut pour maître *Ochla-phus* ; que Solon eut pour maître *Sonchile* de Saïs ; Pythagore , *Pérénite* , d'autres disent *Oinuphée*, prêtre de Hiéropolis ; Eudoxe , *Conuphée*, prêtre de Memphis ; Platon , *Frénuphède* , Egyptien , et *Sanchoniaton* de Béryte en Phénicie. C'est aussi ce que nous apprennent Plutarque et saint Clément d'Alexandrie , et Malchus , *Vita Pythagoræ*. C'est pourquoi Platon dit dans sa préface de la *Théologie mystique* que nous a transmise Aristote , qu'il voulait contempler l'univers selon la méthode de ses maîtres , c'est-à-dire , avec leurs chiffres hiéroglyphiques , afin que personne ne pût deviner les secrets de cette science.

Il paraît constant que les prêtres Egyptiens ne se contentèrent pas de révéler de vive voix à Platon leurs dogmes mystiques , mais qu'ils lui mirent entre les mains les livres de *Trismégiste*. Car c'est à ce dernier que saint Justin attribue ce mot que Platon a répété dans le *Timée* : *Qu'il était très-difficile de comprendre Dieu , et que si quelqu'un parvenait à le comprendre , il ne pouvait parler de ses perfections.* (*Ad Græcos , cap. 38.*) Voyez les notes h. o. 2<sup>o</sup> Disc. f. 4<sup>o</sup> Disc. f. 6<sup>o</sup> Disc.

(e) *C'est une pratique que les Egyptiens.* Bochart soupçonne avec raison , que les Egyptiens avaient pris cette coutume , non pas des Juifs , mais des Arabes enfants d'Ismaël , d'autant plus qu'ils ne la faisaient subir qu'à l'âge de 13 à 14 ans. Cet usage de la circoncision n'obligeait que les prêtres et les



personnes de certaines professions. (*Phil. de circumcissione.*) Il y a apparence que ce furent les Ismaélites qui initièrent les prêtres Egyptiens au dogme de l'unité de Dieu, en les soumettant à la circoncision, et que ceux-ci y obligèrent à leur tour les étrangers qui voulaient se faire initier à leurs mystères, puisque Pythagore fut circoncis en Egypte, à l'exemple des Juifs qui y obligeaient leurs prosélytes. Les Samaritains ou Chutéens reçurent la circoncision en prenant la loi de Moïse. Les Iduméens, quoique descendants d'Isaac par Esaü, ne se firent circoncire que depuis que Jean Hircan les eut vaincus et forcés à recevoir la loi de Moïse. (*Joseph. antiquit. l. xv. 17.*) On en usa ainsi envers Symmaque, qui embrassa le Judaïsme.

(f) *C'est aux Phéniciens que les Héliènes furent redevables de leur Alphabet.* Les Phéniciens le tenaient eux-mêmes des Egyptiens ou Coptes. Les premiers ne communiquèrent aux Grecs d'abord que 16 lettres; mais ceux-ci, en remontant à la source, trouvèrent 24 lettres, c'est-à-dire, leurs lettres doubles, leurs aspirées, leurs longues et leurs brèves dans les 32 lettres phoniques qui composent l'alphabet copte ou égyptien. Il y a plus, c'est que la langue grecque elle-même n'est qu'un dialecte très-élégant de l'ancien copte.

Ce mot de *Copte* qu'il ne faut pas confondre avec celui de *Cophite* que les musulmans ont donné aux chrétiens *Jacobites* ou Eutychiens qui abondent en Egypte, vient de la ville de *Coptos*, jadis célèbre métropole du nome *Coptique*, selon le témoignage de Ptolémée, de Strabon, de Flav. Josèphe, et d'Égésippe. C'était le comptoir le plus fréquenté des Arabes et des Egyptiens. Cette ville était située sous le 26<sup>m</sup> degré de lat. et le 2<sup>m</sup> de longit.

Il ne faut pas confondre l'écriture alphabétique copte avec l'écriture symbolique ou monumentale sacrée qu'on appelle vulgairement *Hieroglyphique* dont se servaient les prêtres. On peut là-dessus consulter le *Prodromus coptus*, le *lingua Ægyptiaca restituta*, et l'Obélisque de Pamphile du P. Kircher.

(g) *Que ce fut Orphée le Thrace.* « Orphée, dit Diodore,

» était fils de Dénagre, Thrace d'origine. Il passa en Egypte, » où il puisa des connaissances très-étendues. Il fut le plus » savant des Grecs, soit dans le culte des Dieux, soit dans » les cérémonies sacrées, soit dans la théologie, dans la » poésie lyrique, dans la musique. Au reste, dans ses Ar- » gonautes il avoue avoir séjourné à Memphis. » Il vivait an- » térieurement à la guerre de Troye.

(h) *Il en rapporta les mystères d'Isis.* Isis, Epouse d'Osiris régna sur l'Egypte ou une partie de l'Egypte. Osiris fut tué par Tryphon, qui en avait dispersé les membres. Diodore dit avoir vu son tombeau avec cette inscription : *Je suis Isis, reine de toute cette contrée, qui ai été instruite par HERMES, ou Mercure Trismégiste.*

Ἐγὼ εἶμι Ἴσις ἡ βασίλισσα πάσης χώρας ἢ παιδευθεῖσα ἀπὸ Ἑρμοῦ.

C'est d'ailleurs confirmé par Jamblique : *Lib. de myster. Egyptiorum.*

(i) *Ni lire, ni écrire, ni nager.* Zenobius Acciaoli le traducteur latin de Théodoret, ne connaissant pas sans doute le proverbe grec qui dit en parlant d'un ignorant : *Il ne sait ni lire, ni écrire, ni nager*, a voulu lire *Νοεῖν comprendre* au lieu de *Νεῖν nager*, ce qui fait un ridicule contre-sens. Notre manière de lire, qui est aussicelle de Sylburge, est justifiée par ce Yambe proverbial qu'on trouve dans Sénèque, *Controv. iv, lib. 9* : Πρωτὸν κολυμβᾶν, δευτέρου γράμματα, premièrement nager, ensuite lire.

(j) *Il est, dit-il encore, dans l'ordre.* Ce passage de Platon qui n'est point altéré est fort obscur. Acciaoli s'est tiré de peine en le traduisant dans un latin aussi inintelligible que le grec. J'ai suivi le sens que lui a donné Marsile Ficin, quoique je ne le crusse pas grammaticalement exact. L'élégant Platon est souvent obscur.

(k) On lit dans le texte grec : Ἐν τῶις περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας. Acciaoli a traduit : *In libris de electorum hominum philosophiâ, τὰ λόγια* signifie *oracles*. En effet Théodoret dans son 10<sup>m</sup>e discours cite souvent les livres de Porphyre qui

avait recueilli, corrigé et commenté les oracles d'Apollon. Et la même phrase grecque s'y reproduit. Ce livre, ainsi que beaucoup d'autres du même philosophe, n'est pas venu jusqu'à nous. Théodose le grand les fit tous brûler l'an 388. Il ne nous reste que son livre de *l'Abstinence des viandes*.

(l) *Le très-long séjour des Hébreux en Egypte*. Je suis persuadé que la connaissance du vrai Dieu ou d'un Dieu unique Créateur de l'univers, tel qu'Orphée l'a proclamé, est venue aux Egyptiens par la voie des enfants d'Ismaël qui habitaient l'Arabie frontière de l'Egypte; la preuve, c'est que les prêtres Egyptiens étaient circoncis à l'âge de 13 à 14 ans, âge auquel Ismaël avait été circoncis dans la maison d'Abraham, usage que les descendants suivirent dans la suite des siècles, et imposèrent aux Egyptiens leurs prosélytes, comme les Hébreux le faisaient de leur côté.

(m) *Les Lydiens et les Hébreux*. Théodoret veut sans doute parler ici de l'oracle d'Apollon que nous trouvons à la suite des vers Sybillins, sous le titre de, *Oracula vetera* pag. 40.

Μοῦνοι χηλδαῖοι σοφίαν λαβόν, ἡδ' ἄρ' Ἑβραῖοι  
 Ἀυτογενέθλου ἀνακτα σέβαζόμενοι θεοῦ ἀγνώως.

« Les seuls Chaldéens et les Hébreux sont en possession  
 « de la sagesse, ils adorent saintement le Dieu-Roi né de  
 » lui-même ( sans principe. ) »

(n) *Mais pour que vous ne prevaliez plus... de l'incorrection*. Comme Théodoret semble ici convenir avec les Grecs que nos Livres saints sont dépourvus des charmes de l'éloquence, nous placerons ici le jugement qu'un grand maître en a jadis porté, je veux dire l'Evêque d'Hippone. « Du moment que je les comprends, dit saint Augustin, je ne trouve rien non-seulement de plus sagement, mais encore de plus éloquemment écrit, et j'ose dire que ceux qui les entendent, comprennent en même temps que ces écrivains n'ont dû ni parler ni écrire autrement qu'ils

» n'ont fait. Car de même qu'il y a un genre d'éloquence  
 » qui convient plutôt aux jeunes gens qu'aux vieillards ,  
 » et qu'un discours ne peut être réellement dit éloquent  
 » qu'autant qu'il est en harmonie avec le caractère de l'o-  
 » rateur, de même aussi il est un genre d'éloquence essen-  
 » tiellement propre aux hommes extraordinaires et inspi-  
 » rés de Dieu ; et c'est celui qui caractérise les auteurs sa-  
 » crés. Autant ce genre est simple et naturel, autant sur-  
 » passe-t-il tous les autres, non pas en vaines paroles, mais  
 » en solidité et en véritable grandeur. (*Aug. l. iv. de doc-  
 » trina christiana. Cap. 6.*) »

Disons plus, c'est que si la véritable éloquence consiste à  
 instruire, à persuader, à émouvoir, c'est dans l'Écriture  
 sainte que nous trouverons ces trois caractères réunis, soit  
 dans la naïveté, de ses paraboles, dans la brièveté de ses  
 préceptes, dans la variété de ses instructions, soit dans  
 cette manière inimitable de parler au cœur des plus sim-  
 ples comme des plus éclairés, pour les tous initier aux gran-  
 des vérités qu'elle enseigne. *August. de vera rel. Cap. xviii  
 et Epist. ad Volus. III. Chrysost. Homil. 1. in Math. Homil.  
 III. de Lazaro. Isid. Pelus. l. LXVII—XCI.*

« Qu'on cherche tant qu'on voudra, dit Origène, parmi  
 » tous les philosophes de l'antiquité, on n'en trouvera aucun  
 » qui approche de cette admirable simplicité de l'Écriture ;  
 » on remarquera que ceux qui s'en sont le moins éloignés,  
 » seraient aussi les plus profitables, si à cette simplicité de  
 » tours et d'expressions ils avaient réuni quelque chose de  
 » cette solidité de principes, de cette force de motifs, de  
 » cette autorité divine, qui ne se rencontrent que dans nos  
 » Livres saints. » *Vid. Origen. L. vi. Cont. Celsum comparans  
 Epicteti stylum cum platonico.* Voyez la note c, page 42.

(o) Qu'on doit ajouter foi à Homère. Voyez le III. Disc.  
 n° XIII et suiv.

(p) Πισὸς ἀνὴρ χρυσοῦ καὶ ἀργύρου ἀνταρῶσθαι  
 Ἀξίως, ἐν χαλιεῖν, Κύρι, διχοστασίη

(q) Ἀλλὰ κακοῖς μὲν κάρτα πόλει κρατίονσιν ἀπιστεῖν  
 Ω' δὲ γὰρ ἡμετέρης κλιταὶ πισώματα μύσσης.

(r) *Voici comme nous définissons la foi.* Saint Clément d'Alexandrie la définit une connaissance anticipée volontaire et une adhésion pieuse de l'esprit aux vérités que Dieu a révélées, *fides est voluntaria anticipatio, pietatis ascensio*; c'est, dit-il encore, après l'Apôtre, le fondement des choses que l'on espère, et une preuve certaine de ce qui ne se voit pas (Hébr. XI. 1.) C'est une grâce qui, des choses qui ne peuvent se démontrer, nous fait parvenir à la connaissance de ce qui est simple, général et universel, de ce qui n'est ni avec la matière, ni matière, ni soumis à la matière; c'est un don de Dieu que ni l'amour ni la crainte de Dieu ne peut détruire, c'est la base, c'est l'appui de la charité, *fides est basis ac stabilimentum charitatis*. Enfin c'est la mère de toutes les vertus. *Maxima autem mater virtutum est fides* : *μεγίστη δὲ ἀρετῶν μήτηρ ἡ πίστις* (Clem. Alex. Strom. L. II, pag. 362 et seq.)

(s) *Jamais l'écolier ne fera de progrès.* C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : *Naturæ ordo sic se habet, ut cum aliquid discimus, rationem præcedat autoritas.* (De morib. Eccles. Cathol. Cap. XI.)

Nous lisons dans les conférences de Cassien. (Collat. xviii. § 3.) « Jamais homme qui commencera une étude quelconque par voie de discussion, n'entrera dans le chemin de la vérité, parce que l'ennemi le voyant plus attaché à son propre jugement qu'à celui de ses pères, le pousse facilement à cet excès de présomption de se persuader qu'il n'y a de vrai et de sacré que ce que dans son propre jugement et ses définitions irrationnelles il a décidé être juste et souverainement juste »!

(t) *Le point n'a point de partie.* C'est le premier axiome d'Euclide : *Quid est punctum? Est cujus nulla pars.* C'est dans le point géométrique, comme dans l'unité arithmétique, que je vois ce que saint Paul voyait en Jésus-Christ. *Ex ipso enim et per ipsum et in ipso sunt omnia.* (Rom. XI. 36). Le point est le principe, le centre et la fin de tout ce qui existe. Il est invisible, et il est partout où je puis mettre la pointe du compas. Cela correspond à ces mots de l'A-

pocalypse, XII, 13 : *ego sum A et Ω, principium et finis, primus et novissimus.*

C'est d'Hermès ou Mercure Trismégiste que Pascal a emprunté ce fameux adage : *Le point est partout, et sa circonférence nulle part.*

(v) *Quarante sept millions de stades.* Nos astronomes aujourd'hui comptent du soleil à la terre 374 millions de stades, ou 34 millions de lieues géométriques, supposant  $11 \frac{1}{5}$  stades géométriques pour une lieue géométrique, a quelques millions près de lieues nos astronomes se mettent aisément d'accord.

(u) *Anaximandre prétend qu'il est 27 fois plus gros que la terre.* Tous nos astronomes font aujourd'hui le soleil un million de fois plus gros que la terre.

(x) *Le cérémonial des orgies ou mystères.* C'est par abus, dit Servius, qu'on a exclusivement donné le nom d'*orgies* aux fêtes de Bacchus. Car les Grecs donnaient indifféremment ce nom à toute espèce de fêtes. Les uns dérivent ce mot de *orgé*, *furor* ; d'autres, de *oros*, *montagne*, parce que c'était sur les montagnes que les sacrifices se célébraient d'abord. Le mot d'*orgies* s'est souvent employé pour parler des mystères en général. C'est ainsi que Synésius (Epist. XIX.) a dit : τὰ φιλοσοφίας ὄργια. *Les mystères de la philosophie.* Lucien a dit aussi τὰ μὲν ὄργια σιωπᾶν ἄξιον των ἀμυητων ἐνεκα. *Il convient de garder le silence sur les mystères à cause des non initiés (de salt.)*

*Nota.* On peut encore voir les 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> paragraphes du V<sup>e</sup> discours sur les effets de la foi produits sur le commun du peuple, comparés avec ceux que les philosophes ont opérés dans le monde avec toute leur scientifique logomachie.

---

## SECOND DISCOURS.

### SUR L'ORIGINE ET LE PRINCIPE DE TOUTES CHOSSES.

I. C'est cette lumière sensible produite par l'astre du jour ou par un feu artificiel qui nous aide à distinguer l'or, l'argent, le fer, l'étain et les diverses matières qui tombent sous notre main ; c'est avec le secours de cette lumière que nous connaissons les couleurs et les formes sous lesquelles se présentent les plantes, les animaux, et que nous apprenons à les distinguer. Mais ce discernement varie, suivant que notre vue est plus ou moins étendue, plus ou moins pénétrante ; tandis que celui qui ne jouit pas des bienfaits de la lumière, est privé de cet immense avantage.

C'est à ces aveugles que nous pouvons comparer ces hommes qui veulent soustraire à la lumière les yeux de leur intelligence. Ils se complaisent dans les ténèbres de leur ignorance, comme ces oiseaux que nous appelons *oiseaux de nuit*, en raison de leur antipathie pour la lumière. Mais dans ces animaux il n'y a rien d'étonnant ni de merveilleux, puisque c'est la nature qui les a faits ainsi ; tandis que l'homme doué par elle des organes nécessaires pour jouir de la lumière, qui se soustrait à ses bienfaits, ne peut apporter aucune excuse, surtout aujourd'hui que la divine vérité est répandue partout, qu'elle éclaire tous les continents, toutes les îles, jusqu'aux dernières extrémités de la terre.

Avant l'apparition du Christ , avant le lever du soleil de justice sur l'horizon , les hommes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie pouvaient encore apporter quelques motifs spécieux de justification ; ils étaient dans les ténèbres , et n'avaient eu pour en sortir que le pâle flambeau de la loi naturelle. Mais aujourd'hui que ce soleil brille dans tout son éclat et qu'il est , si j'ose parler ainsi , parvenu à notre zénith , quelles excuses ces hommes qui sont aveugles en plein midi , qui ferment opiniâtrément les yeux à la lumière la plus douce , pourront-ils alléguer ?

II. De toutes les passions qui aveuglent l'homme , il n'en est point de plus pernicieuse que l'orgueil. C'est lui qui les empêche d'écarter le léger rideau qui leur intercepte la lumière. De tous les mortels ils se croient seuls en possession de la vérité , parce que dans leur enfance ils ont été nourris et élevés dans des écoles célèbres par les talents oratoires de leurs chefs. Mais ils ne remarquent pas que le poisson de mer né et nourri dans des eaux salées , n'a pas moins besoin de saumure pour être conservé. Ils ne comprennent pas que la connaissance de la vérité ne s'acquiert pas dans des écoles d'éloquence , et ne gît pas dans des phrases sonores , dans des périodes artistement combinées. Qu'y a-t-il de plus chatouilleux pour l'oreille que la poésie d'Homère ? Qu'y a-t-il de plus suave ? Et cependant le coryphée de vos philosophes , vous savez duquel je parle , votre Platon , le fils d'Ariston , après avoir parfumé (de louanges) votre Poète par excellence , comme les femmes en agissent avec les hirondelles (a) , le chasse ensuite de sa république , comme un corrupteur de la jeunesse , comme



un maître imple et licencieux. « Ce poète, dit-il, prend aux jeunes gens à blasphémer ; il leur insinue des doctrines pernicieuses touchant les Dieux immortels ; il jette dans leurs tendres esprits des semences de corruption et de perversité. » (*Dialog. x. de Justo.*) Ce n'est pas là le seul chef d'accusation que ce philosophe ait porté contre ce grand poète. Ce n'est donc pas dans l'art d'arrondir des périodes que consiste celui d'enseigner la vérité.

III. Quel que soit le nombre et les talents de vos philosophes, sachez, vous dirai-je, qu'ils ont tous été le jouet d'une infinité d'erreurs ; car aucun d'eux n'a suivi la grande route ; aucun d'eux n'a marché sur les pas de ses ancêtres. Tous se sont frayé une voie particulière et isolée, tous ont ouvert des sentiers à l'infini, qui se coupaient, se croisaient les uns les autres et qui ne pouvaient qu'égarer ceux qui s'y engageaient. Voilà ce que je vais de suite vous démontrer.

Thalès, le plus ancien de ceux qu'on appelait les sept Sages, enseigna que l'eau était le principe de toutes choses, marchant en cela sur les pas d'Homère qui avait dit que l'Océan était le père et Thétys la mère des Dieux.

Anaximander, qui vint ensuite, vit le principe de toutes choses dans l'infini. Mais Anaximène son disciple et Diogène l'Apolloniate (*b*), en dépit de leurs maîtres, crurent trouver le principe de toutes choses dans l'air. Hyppase de Métaponte, Héraclite d'Ephèse le virent dans le feu ; Empédocle d'Agrigente, dans les quatre éléments ; Xénophane de Colophon enseigna l'éternité de la matière et de tout ce

que nous voyons , admettant au reste la terre comme principe universel. Parménides l'Eléate , l'ami , le compagnon de Xénophane , partagea à peu-près la même doctrine ; mais il rejeta comme faux le témoignage de nos sens , prétendant qu'ils ne pouvaient jamais nous conduire à la vérité d'une manière certaine. Démocrite l'Abdéritain enseigna que l'univers était infini et incréé. Epicure, fils de Néocles, composa un monde d'atomes éternels. Que vous dirai-je de tous les principes créateurs qu'ont forgés Métrodore de Chio , Zénon l'Eléate , Diogène de Smyrne (c).

IV. Ce furent toutes ces divagations qui allumèrent la bile satyrique de Socrates le fils de Sophronisque. Il ne cessa , vous le savez , de railler cette tourbe de savants qui s'opiniâtraient à vouloir approfondir et même savoir ce qui est inaccessible à l'esprit humain , qui se déchiraient entr'eux pour faire prévaloir leurs rêveries particulières comme autant de dogmes imperturbables.

Au reste , voici comme Platon fait parler Socrate dans *Phædon* : « Dans ma jeunesse , Cèbes , je fus » très-enthousiaste de cette philosophie qu'on appelle » *histoire de la nature* ; je regardais comme quelque » chose de sublime et de magnifique de pouvoir » me rendre compte de la cause de tout ce qui m'environnait , de savoir pourquoi et comment toutes » choses avaient pris naissance , existaient et périsaient. »

Puis il ajoute , quelques phrases plus loin :

« Je vous en apporterai une preuve évidente ; cet » examen de la nature me rendit si aveugle dans les » choses que je savais le mieux de l'aveu de tout le

» monde , que j'oubliai totalement ce que je croyais  
» savoir. »

V. Le même Platon, dans le *Théaitète*, dévoile en ces termes l'esprit d'acrimonie qui régnait dans les débats et les disputes des philosophes de son temps :

« Mais , si vous les interrogez sur quelque chose ,  
» vous les voyez se fatiguer , comme s'ils allaient  
» tirer de leur carquois quelques traits puissants , et  
» ce ne sont que des monosyllabes énigmatiques ; si  
» vous leur demandez le sens d'un mot , ils vous l'é-  
» changent contre un autre qui n'a pas plus de va-  
» leur , qui n'est pas plus intelligible que le premier.  
» Faites-y attention ; leur plus grand soin sera de ne  
» rien laisser après eux de fixe et de certain. Car ils  
» pensent , à ce que je crois , qu'il ne doit y avoir  
» chez eux rien de stable , rien de constant , soit  
» dans leurs discours , soit dans leur esprit. Ils ne  
» sont constants que dans la guerre qu'ils se font  
» entr'eux. Vous les avez peut-être vus , mon cher  
» Théodore , se quereller entr'eux , vous avez peut-  
» être assisté à leurs débats ; mais vous ne les avez  
» jamais vus faire la paix. Au reste vous ne les fré-  
» quentez pas assez. Mais je crois que c'est par dés-  
» œuvrement qu'ils entretiennent un Gymnase avec  
» leurs disciples , qu'ils voudraient assimiler à eux-  
» mêmes , auxquels ils voudraient communiquer cet  
» esprit guerroyant et querelleur. Mais avec quels  
» disciples disputent-ils ? Car parmi ces gens-là il est  
» difficile de distinguer le mattre d'avec le disciple ;  
» aucun ne veut être le disciple de l'autre. Vous les  
» voyez s'attaquer sans motifs , comme par hasard ,  
» entrer aussitôt en fureur ; chacun d'eux prend son

» adversaire pour un ignorant, et le traite comme  
» tel (d). »

Un peu plus loin Platon ajoute encore quelques traits à ce tableau. « J'oubliais presque de vous dire ,  
» mon cher Théodore, que les uns affirment ce que  
» les autres nient. Par exemple : Parménides et Mé-  
» lissus veulent que l'univers soit immuable et im-  
» mobile ; voilà aussitôt une nuée d'adversaires qui  
» se soulèvent contre eux (e). »

VI. Le même Platon, dans son livre intitulé le *Sophiste*, fait à tous les philosophes à-peu-près les mêmes reproches que je leur ai déjà faits. Ce n'est pas un de nos apôtres, ce n'est pas un de nos prophètes que vous avez entendu et que je vous ferai encore entendre. Mais c'est le premier de vos philosophes, soit qu'on voulût que ce fût Platon lui-même, fils d'Ariston, ou Socrates le fils de Sophronisque ; car c'est la doctrine de Socrates et les écrits de Platon. Au reste lequel des deux que ce soit qui va parler, voici ce qui est écrit :

« Chacun d'eux me paraît venir nous raconter  
» ses fables comme à des enfants. Car j'en vois un  
» d'eux qui nous apporte trois principes de toutes  
» choses qui de temps en temps se combattent, puis  
» se réconcilient, qui s'allient, célèbrent des no-  
» ces, procréent des enfants qu'ils nourrissent ainsi  
» que leurs petits-fils et arrière-petits-fils. Mais en  
» voici un autre qui, au lieu de trois principes, n'en  
» voit que deux : l'*humide* et le *sec*, ou bien le *chaud*  
» et le *froid*, qu'il accouple pour leur faire produire  
» *chaud* et *froid*, et *froid* et *chaud*.

» En voici d'autres encore que nous appelons *Eléa-*

» *tiques* du nom de leur chef Xénophane l'Eléate , qui  
 » remontent plus haut et qui nous ont appris , je ne  
 » sais quelle fable, que toutes choses que nous voyons  
 » ne sont qu'une seule et même chose. Déjà certaines  
 » muses de Sicile nous avaient chanté qu'il était plus  
 » sûr de ne faire des deux principes qu'un tout , et  
 » d'affirmer ensuite qu'un est égal à plusieurs , que  
 » plusieurs ne font qu'un par antipathie et sympa-  
 » thie. »

Puis il continue et ajoute :

« Leurs disputes entr'eux ressemblent, à mon avis, à  
 » cette guerre que les géants firent, dit-on, aux Dieux:  
 » tant sont grands leurs débats sur l'essence des corps.  
 » Et comment ? Quelques - uns d'entr'eux s'élevant  
 » dans le ciel , se perdent dans l'invisible , pour en  
 » extraire et ramener de là haut ici-bas d'immenses  
 » rochers , des arbres prodigieux. Assis, ensuite sur  
 » leurs conquêtes : ils vous affirment d'un ton magis-  
 » tral qu'il n'est rien que ce qui peut être vu et palpé,  
 » qu'en un mot, *essence et corps sont une seule et*  
 » *même chose (f)*. Voilà leur doctrine. »

VII. Ce ne sont pas notre Pierre , notre Paul qui font ici procès à vos philosophes ; ce ne sont pas eux qui les accusent de folies et de délires , c'est votre éloquent Platon , c'est votre Socrates qu'Apollon Pythien proclama le plus sage des Grecs. Ce sont eux qui ont accusé vos philosophes d'avoir dit que tout ce qui était occultent et palpable , que tout ce qui était corps était essence , et que toute essence était corps. Je vous le demande , comment pouvez-vous prendre pour vos guides dans le chemin de la vérité des hommes qui sont atteints et convaincus de pa-

reilles folies, qui professent des doctrines qui se contredisent, qui se font entr'eux une guerre acharnée, qui ne connaît point de trêve ? C'est à vos philosophes que s'adressent les saillies satyriques de Timon le Phlasien (*g*), dont je n'extrais que celle-ci.

- « Misérables mortels, race coupable, qui n'êtes que  
» ventre,
- » Que signifient vos querelles de mots sur de savantes  
» niaiseries ?
- » Vous n'êtes que des outres gonflées de sottise vanité.

Nous ne sommes donc ni les seuls ni les premiers qui vous reprochons votre sot orgueil ; comme vous le voyez, Timon vous avait déjà stygmatisés du sceau du ridicule.

Autre chose est de savoir quelque chose, autre chose est de croire qu'on sait, tandis qu'on ne sait rien. Car la différence est énorme entre la vérité et la conjecture de la vérité. La conjecture est très-sujette à l'erreur et s'égare souvent, tandis que la vérité ne souffre aucune contradiction. Le langage de l'une est bien différent de celui de l'autre ; l'une parle en hésitant et balbutie, l'autre affirme et s'énonce clairement.

VIII. Anaxagoras de Clazomène, fils d'Hégésibule, fut le premier qui admit dans le monde un esprit régulateur qui avait tiré la matière de la confusion, tandis que tous ses prédécesseurs n'avaient rien imaginé au delà de la matière et de ce qui tombe sous nos sens.

Pythagore, fils de Mnésarque, contemporain d'Anaxagoras, posa comme principe et origine de toutes

choses , l'*unité* ou *monades*. Après sa mort , sa veuve Théano tint son école ouverte avec ses deux fils Telanges et Mnésarque. Empédocle d'Agrigente fut disciple de Telanges ; mais Archélaüs fut celui d'Anaxagoras ; Socrates , celui d'Archélaüs.

Anaxagore et Pythagore, dans leur voyage en Egypte, avaient fait connaissance avec les savants de ce pays et ceux de la Judée (*h*). C'est à la même source que Platon vint dans la suite se désaltérer , comme nous l'apprennent Plutarque et Xénophon , fils de Grillus. Ce dernier dans sa lettre à Eschine parlant de Platon et d'un autre philosophe dit : « Tous deux furent passionnés pour l'Egypte et la monstrueuse philosophie de Pythagore. Mais leur amour pour la tyrannie et pour la bonne chère sicilienne qui convient très-bien aux vastes estomacs , nous prouve assez qu'ils furent fastueux et très-peu attachés aux leçons de frugalité que leur avait prêchée Socrates. »

IX. Voilà donc Xénophon qui raconte que Platon, après avoir abandonné l'école de Socrates , avait passé dans celle de Pythagore , à laquelle il donne l'Épithète de monstrueuse , pour aller ensuite se livrer à la bonne chère des Siciliens , chez Denis le tyran de Syracuse ; il nous apprend aussi qu'il était allé s'intruire chez les Egyptiens.

Anaxagore , Pythagore , Platon ont donc rapporté d'Egypte et de la Judée quelques énigmes concernant la divinité. Et ce sont ces hommes qui n'ont eu qu'une légère teinture des mystères , que vous autres Grecs prenez pour des oracles , tandis que vous dédaignez de prêter l'oreille à ceux qui furent les précepteurs de vos maîtres. Car tous vos plus anciens et savants , poètes,

vos philosophes, antérieurs à Platon, n'ont connu, n'ont admis que la matière et ce qui tombe sous nos sens. C'est ce que ce dernier nous apprend lui-même dans son *Cratyle*.

« Il me paraît constant, dit-il, que les anciens » Grecs n'ont connu d'autres Dieux que ceux que la » plupart des Barbares connaissent aujourd'hui, c'est- » à-dire, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, l'em- » pyrée ou le ciel. » Les voyant en mouvement, obser- » vant leur course, ils les ont appelés *Théos*, du ver- » be *thein*, courir (*j*). »

Il est certain qu'Hésiode, Homère ont totalement ignoré le Créateur de l'univers. Hésiode nous dit que le Chaos engendra l'Océan et Thétis, que ceux-ci engendrèrent le ciel et la terre, que de ceux-ci naquirent Saturne et Rhée avec leurs autres frères, que Saturne et Rhée mirent au monde Jupiter, Junon, Neptune et Pluton.

Homère fait l'Océan et Thétis père et mère des dieux. Jupiter qu'il appelle le *père des Dieux* est lui-même fils de Saturne; c'est pour quoi il le surnomme *Saturnien*. Vos poètes se sont étrangement égarés; et quoique Platon le sût très-bien, il ne laisse pas de vous exhorter à avoir foi en leurs rêveries dépourvues de toute vraisemblance, de toutes bases légitimes. Il vous dit encore que le poète est un être léger, expéditif, sacré; que nul ne peut se dire poète, s'il n'est inspiré par les Dieux.

X. Orphée l'Orthry sien fit aussi un voyage en Egypte. Aussi le voyons-nous très-instruit de ce qui concerne le vrai Dieu. Écoutons-le.

« Il est un seul Dieu, principe à lui-même, qui a



» produit toutes choses ; il est dans tout ce qu'il a fait ;  
 » aucun mortel ne le peut voir , mais il nous voit  
 » tous. Je ne puis le voir ; un nuage épais le dérobe  
 » à mes yeux , parce que nous autres mortels avons  
 » la vue trop faible, composés comme nous le sommes,  
 » de chair et d'os. Assis sur un trône d'or, il presse  
 » la terre de ses pieds ; il étend sa droite jusqu'aux  
 » extrémités des mers ; les monts sur leurs profondes  
 » bases tremblent sous ses pas. Il réside dans le ciel ;  
 » cependant tout sur la terre se fait par lui ; il est le  
 » principe , le milieu et la fin de toutes choses. »

Nous voyons ce même Orphée, si bien instruit à l'école des Egyptiens, empoisonner ses doctes leçons d'erreurs monstrueuses et apporter aux Grecs les fêtes impures des *Dionysiaques*, des *Thesmophories*, leur présenter une coupe empoisonnée dont les bords étaient enduits de miel.

XI. Il faut rendre justice à Platon, sa conduite fut supérieure à celle d'Orphée. On ne peut assez louer et admirer ce qu'il a écrit sur l'existence de Dieu dans son *Timée*. Qui ne l'aimera pas lorsqu'on l'entend parler en ces termes ?

« Qui est-il celui qui toujours est et n'a point de  
 » générations ? Qui est-ce donc que cet être qui toujours  
 » s'engendre et n'a jamais cessé d'engendrer ?  
 » C'est celui qu'à l'aide de la raison, notre intelligence  
 » perçoit comme existant toujours et toujours  
 » de la même manière ; car il est souverainement  
 » irrationnel de supposer qu'il naît et qu'il meurt, ce  
 » qui dans le fait n'arrive jamais. »

Puis il ajoute :

« Mais toutes ces expressions dont nous nous ser-

» vons en parlant de lui ; par exemple : *Il était, il sera,*  
 » supposent des fractions de temps qu'imprudemment  
 » nous adaptons à la divine essence ; car nous di-  
 » sons : *qu'il a été, qu'il est, qu'il sera*, tandis que  
 » le mot, *il est*, est le seul qui, rigoureusement par-  
 » lant, convienne à l'essence divine. Ces mots : *il*  
 » *était, il sera*, ne peuvent se dire que de la généra-  
 » tion qui s'opère dans le temps. Mais ce qui est tou-  
 » jours et toujours immuable par essence, ne peut être  
 » supposé vieillir ou rajeunir. »

Quel sera l'homme d'assez mauvaise foi pour oser critiquer et censurer cette belle définition de Dieu donnée par Platon ? Ou plutôt quel sera l'homme de bon sens qui ne se hâtera pas d'y souscrire ? Car *celui qui est* est antérieur à toute génération ; ce qui est engendré est toujours en progrès d'existence ; et comme il subit depuis le moment de sa génération plusieurs mutations, c'est avec raison que Platon dit que ce qui est engendré n'est pas véritablement un être. Voyons l'homme : avant de naître, c'est d'abord un embryon. Est-il né ? c'est un enfant. Parle-t-il ? ce n'est plus un enfant, c'est un petit garçon. Grandit-il ? c'est un jeune homme ; encore quelques années, ce sera un homme fait. Enfin cet homme se changera en vieillard. C'est donc avec raison que Platon a dit que ce qui se formait, croissait et se détériorait graduellement, ne pouvait mériter le nom d'*Etre* (*k*).

XII. Dans l'entretien de Socrate avec Criton, il dit qu'il n'y a qu'un seul être qui voie toutes choses. Voici ces termes :

« Puisque notre conversation est tombée sur ce qui  
 » est juste et injuste, honnête et déshonnête, bien et

» mal , il nous faut examiner si nous devons nous  
 » conformer à l'opinion de beaucoup de monde et la  
 » redouter , ou si nous ne devons pas plutôt res-  
 » pecter et craindre par dessus toute autre chose celui-  
 » là seul qui voit et qui entend tout. Si nous n'écou-  
 » tons pas sa voix , nous corrompons , nous vicie-  
 » rons toutes nos actions. C'est la justice qui nous  
 » rend meilleurs ; c'est l'injustice qui nous perd... O  
 » mon cher Criton ! Ce n'est pas ce que les hommes  
 » pensent et disent de nous qui doit nous occuper,  
 » mais ce que pense celui qui voit , qui entend les  
 » justes et les injustes , qui est un et la vérité même. »

Voyez - vous maintenant comment Platon et Socra-  
 tes , après avoir expulsé cette tourbe de Dieux ridicu-  
 les vous apprennent à honorer et craindre celui-là  
 seul qui est Dieu , qui seul gouverne et règle cet uni-  
 vers ?

XIII. Il est donc évident que , si Platon fait quel-  
 quefois mention de plusieurs Dieux , il ne le fait que  
 dans la crainte d'irriter les Athéniens (1) que les fables  
 des poètes avaient intérieurement fascinés. Car, à sup-  
 poser qu'il eût évité de boire la ciguë , à quelle persé-  
 cution n'eût-il pas été exposé de la part de cette  
 populace fanatique , s'il eût déclaré une guerre ouverte  
 à cette cohue de Dieux ? C'est ce que lui-même nous  
 fait assez entendre dans sa lettre à Denis.

« Je pense que vous n'avez pas oublié le signe dont  
 » je marque les lettres que je regarde comme impor-  
 » tantes , pour les distinguer de celles qui ne le sont  
 » pas. Quoi qu'il en soit, prêtez une attention sérieuse  
 » à ce que je vais vous dire : Beaucoup de gens m'en-  
 » gagent à vous écrire. Comme il m'est difficile de me

» soustraire à leurs instances, n'oubliez pas que toute  
 » lettre sérieuse que je vous écris, commence par ce  
 » mot *Dieu* au singulier, et que celles qui sont sans  
 » intérêt, commencent par celui de *Dieux* au pluriel.»

Peut-on mieux mettre à découvert son arrière-pensée ? On voit ici clairement la différence qu'il mettait entre le singulier et le pluriel du mot de *Dieu*. C'est comme s'il eût dit : Pour me conformer à l'opinion populaire, je nomme quelquefois *Dieux* au pluriel; et c'est lorsque je suis les opinions erronées de mes compatriotes. Mais toutes les fois que j'écris sérieusement, que je ne soupçonne pas la fidélité du porteur de ma lettre, ou la discrétion de celui qui la reçoit, je place le nom de *Dieu* au singulier en tête de ma lettre.

Nous le trouvons encore ailleurs parlant de Dieu avec une rare sagesse. « Ce n'est pas un petit travail,  
 » dit-il, que de parvenir à la connaissance du Père,  
 » du Créateur de cet Univers; et lorsqu'on y est par-  
 » venu, il est impossible de le faire connaître aux  
 » autres. On ne peut en parler comme on parle des  
 » autres sciences. »

Au reste, ce même philosophe, que nous entendons parler ici avec tant de sagesse et de prudence, ne laisse pas de faire, dans ses écrits philosophiques, souvent mention de plusieurs Dieux, soit, comme nous l'avons dit, qu'il craignît de se compromettre devant le peuple, soit que dans le temps qu'il écrivait, il ne connût pas encore la vérité. Voilà ce qui induit en erreur beaucoup de ses lecteurs.

XIV. Mais pourquoi, mes amis, allons-nous étancher notre soif dans des eaux fangeuses ? Pourquoi ne

nous mettons-nous pas à la recherche des sources pures et limpides ? Car ce Platon, qui a eu la faculté de puiser à ces sources, a mêlé leurs eaux pures avec d'autres impures et limoneuses.

Dites-moi, je vous prie, ne tenez-vous pas pour certain que Moïse, le législateur du peuple Juif, est plus ancien que tous vos historiens, vos poètes, vos philosophes ? Au reste, si par hasard vous en doutiez, si vous me soupçonniez de vous entretenir de fables ou de contes, voici une autorité qui ne vous sera certes pas suspecte. Ce sera Porphyre, le plus audacieux champion de l'impiété, cet homme qui n'a jamais remué la langue que pour blasphémer le nom du Dieu souverain, créateur de l'Univers. Eh bien ! voici ce que nous lisons dans les écrits mêmes où il a déposé son fiel et son poison :

XV. « Ce qu'a écrit Sanchoniathon de Béryte (*m*)  
 » sur les Juifs est de la plus exacte vérité, puisque  
 » tout ce qu'il dit est très-conforme à la topographie  
 » et à la nomenclature Hébraïque. Car ayant eu en  
 » communication des mémoires de Hiérombal, prêtre  
 » du Dieu Yaô, il composa son histoire qu'il dédia à  
 » Abelbaal, roi de Béryte. Son livre fut regardé par  
 » ce roi et par tous les scrutateurs de la vérité comme  
 » très-véridique. Les temps dont il fut l'historien sont  
 » très-antérieurs à ceux de la guerre de Troie, très-  
 » prochains de ceux de Moïse. Cette histoire contient  
 » les annales des rois de la Phénicie. Le nom de  
 » Sanchoniathon signifie en langue phénicienne : le  
 » *véridique*. Il a donné une histoire complète des  
 » antiquités judaïques, extraite des mémoires de  
 » chaque ville, des monuments conservés dans les

» temples. Il a écrit dans le temps où Sémiramis  
» régnait en Assyrie (n).»

Moïse est donc de beaucoup antérieur à la guerre de Troie. Voilà ce qui est incontestable ; car si Sauchoniaton a écrit sous le règne de Sémiramis l'Histoire juive , il a écrit ce qui s'était passé long-temps avant lui. Or , Moïse a été le législateur des Juifs ; Moïse est donc plus ancien que l'historien. Tous les chronologistes s'accordent à placer le règne de Sémiramis plus de mille ans avant la guerre de Troie ; mais ce n'est pas ici le moment de mettre au jour l'ignorance de Porphyre en chronologie. Il me suffit d'avoir établi que Moïse était antérieur à la guerre de Troie.

XVI. Homère et Hésiode n'ont vécu incontestablement que long-temps après la prise de cette ville par les Grecs. Orphée lui-même le premier des poètes grecs n'est antérieur que d'une génération à la guerre de Troie ; car il fit partie de l'expédition des Argonautes dans la Colchide avec Jason , Pélée , Télamon , Hercule , Castor et Pollux ; et l'histoire raconte qu'Eu-mée , fils de Jason , envoya du vin aux Achéens qui étaient devant Troie. Ajax était fils de Télamon ; Achille, fils de Pélée. Triptolème était fils d'Hercule. C'est lui que Sarpedon , chef des Lyciens , perça de sa lance sous les murs de la ville de Priam. Hélène ne monta-t-elle pas au plus haut des murs de Troie pour chercher des yeux , parmi les Grecs , ses frères Castor et Pollux , qu'on appela les *Dioscures* ou fils de Jupiter ? Et ne les voyant pas , ne les pleura-t-elle pas comme morts ?

Je suis entré dans tous ces détails historiques , non pas pour en faire un inutile et vaniteux étalage , mais

pour vous prouver que votre Orphée n'est que d'une génération plus ancien que le siège de Troye. Linus et Musée ont fleuri vers cette époque, Thamyris et Philammon furent leurs contemporains.

XVII. Puisque, de l'aveu de Porphyre, Moïse est de mille ans antérieur à tous ces poètes qui sont vos plus anciens auteurs, (car Homère et Hésiode leur sont très-postérieurs.) Puisque Thalès et ses disciples sont plus anciens que tous vos philosophes, pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous vers ce Moïse, cet océan de théologie, duquel, pour parler le langage poétique, tous les fleuves et toutes les autres mers sortent et découlent? Car c'est à cette source qu'Anaxagore, Pythagore et après eux Platon ont pris quelques étincelles de lumières. Socrates, contemporain d'Archelaüs et d'Anaxagore, apprit d'eux ce qu'il transmit aux autres touchant la divinité. Mais il n'en est pas de même de Moïse; il n'a marché sur les traces de personne; c'est sous la dictée de Dieu lui-même qu'il a écrit sa théologie; c'est le Dieu Créateur de l'univers, qui mit ces mots en tête de la loi qu'il lui a dictée: *C'est moi qui suis votre Dieu qui vous ai tiré de la terre d'Egypte* (Exode, xx, 2). En rappelant à Moïse le souvenir d'un bienfait très-récent, il l'exhorte à persister dans son service, et à ne reconnaître d'autre Dieu que lui-même. *Et vous n'aurez point d'autres Dieux que moi, en ma présence* (Ib. 3). C'est alors qu'il apprit à Moïse que rien de ce qui tombait sous les yeux de l'homme ne lui était comparable. C'est pourquoi il lui défendit de le représenter sous l'image de quoi que ce fût, et de prendre cette image pour celle de Dieu, puisqu'il est, de sa nature, invisible.

*Vous ne ferez aucune idole ( image ) de quoi que ce soit, ni de ce qui est dans le ciel, ni de ce qui est sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux sous la terre ; vous ne les ferez pas et ne les adorerez pas, parce que je suis le Seigneur votre Dieu ( Ib. 3, 4, 5 ).*

Vous avez entendu sa voix , mais vous n'avez pas vu sa face ; vous ne ferez donc aucune image de ce que vous n'avez jamais vu.

Après avoir convaincu les dieux des nations de faussetés et de mensonges , après avoir fait justice de l'aveuglement des Egyptiens , il s'adresse aux Hébreux et leur dit : *Écoute , Israël , je suis le Seigneur ton Dieu , et le Seigneur est un. ( Deut. vi, 4 ).*

XVIII. Telle est la doctrine que renferment les monuments historiques de Moïse. Il a basé sa théologie sur l'histoire ; il l'a appuyée de sa législation et des prophéties. Dans les cinq livres que nous avons de lui, il défend partout d'accorder aucun culte à tout être qui passerait pour être un Dieu ou qu'on dirait être Dieu. C'est à lui, seul Dieu , Créateur de l'univers, qu'il s'est réservé notre adoration. Tous les prophètes ensemble , Jésus - Christ lui-même qui reçut de Dieu son Père le pouvoir de dicter des lois à son peuple , n'ont jamais cessé de répéter et de proclamer cette loi éternelle.

XIX. Mais , direz-vous peut-être , vous qui parlez de cette loi éternelle de n'adorer qu'un seul Dieu , l'avez-vous gardée ? Ne l'avez-vous pas violée , vous qui adorez, non pas une unité, mais une trinité , tandis que les Juifs imbus de la loi de Moïse , des livres des prophètes, n'adorent qu'un seul et même Dieu ? Car



ceux-ci ont horreur de cette même trinité que vous autres chrétiens adorez.

O mes amis , j'en conviens , cette erreur est pardonnable pour vous qui n'avez pas été nourris dans la science des écritures ; mais elle ne l'est pas pour ces Juifs qui , *appelés dès le ventre de leur mère* ( Isaïe , XLX , 1 ) , à la connaissance des divins mystères , qui , dès leur enfance jusque dans leur extrême vieillesse , ont été imbus de ces ineffables mystères , sont encore aujourd'hui ignorants de cette grande vérité théologique.

Il est vrai qu'après le long séjour que ce peuple avait fait en Egypte , qu'après avoir vu long-temps pratiquer sous ses yeux le Polythéisme , Dieu dans sa sagesse ne l'initia pas ouvertement à la connaissance de l'auguste mystère de la Trinité , dans la crainte qu'il n'y vît une pluralité de dieux , qu'il n'en prît occasion de retomber dans les impiétés égyptiennes. Il ne voila cependant pas tellement le dogme de la Trinité qu'il ne pût un jour le reconnaître dans les livres dont il était porteur et qui renfermaient la matière d'une plus haute théologie , comme une semence qui devait un jour se développer et se manifester tout entière. Car dans ces paroles : *Ecoute, Israël, je suis le Seigneur ton Dieu et le Seigneur est un* (Deut. VI, 4) (o), il enseigna l'unité et indiqua la Trinité. Car , pour le nom de Dieu qu'il ne prononce qu'une fois , il fait entendre deux fois celui de *Seigneur* , pour indiquer le nombre ternaire. En disant : *est un* , il donnait au peuple hébreux la doctrine qui lui convenait alors , et lui faisait alors entrevoir le mystère de l'essence divine ;

il lui sous-indiquait alors qu'*essence, pouvoir, volonté* constituait l'unité de la Trinité divine.

C'est pourquoi les chœurs des puissances invisibles répètent trois fois : *Saint, Saint, Saint*, et ne disent qu'une fois le nom de *Seigneur*, proclamant le nombre des propriétés et l'unité de pouvoir. C'est ainsi que le mystère de la sainte Trinité fut énigmatiquement manifesté au peuple juif. Ailleurs il se développe encore d'une manière plus claire ; car Moïse, dans l'exposé de la création du monde, et la formation de l'homme, met dans la bouche du Créateur ces paroles : *faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Puis il ajoute bientôt après : *Dieu fit l'homme : selon l'image de Dieu il le fit*.

Moïse appelle donc Dieu le Créateur de l'homme, et également Dieu celui à l'image duquel l'homme fut formé. L'un n'étant pas d'une espèce et l'autre d'une autre, puisque l'unité est la nature de la Trinité. Ainsi, lorsqu'il met ces paroles dans la bouche de Dieu : *faisons l'homme à notre image et ressemblance*, et qu'il ajoute : *Dieu le fit à l'image de Dieu*, c'est pour faire voir la différence des personnes.

XX. Lorsque Dieu donna à Noé la permission de manger de la chair, et lui défendit de manger le sang des animaux, voici en quels termes il leur parla : *Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement : Je vous donne toutes ces choses comme les légumes et les herbes. Mais vous ne mangerez point du sang des animaux, qui est leur vie. Car votre propre sang me répondra de celui de tous les animaux ; celui du frère me répondra de celui de son frère ; qui aura versé le sang de l'homme, le sien sera versé, sang*

*pour sang, parce que j'ai fait l'homme à l'image de Dieu* (Genèse, ix. 3 et seq. Edit. LXX). Il ne dit pas : *J'ai fait l'homme à mon image*, mais à *l'image de Dieu*, voulant ici marquer la différence.

Lorsque les enfants de Noé, saisis d'une rage impie contre leur Créateur, s'assemblèrent pour construire cette fameuse tour qui a retenu son nom de la confusion des langues, Moïse le législateur fait tenir à Dieu ces paroles : *Venez, descendons et confondons leur langage* (Genès. xi. 7). Dans ces mots l'écrivain sacré signale évidemment ici une égalité de rang et de dignité. Il ne parle pas au singulier, il ne dit pas : *Viens, descends, confonds*, comme parlerait un supérieur à son subordonné. Dans ces mots : *descendons, confondons*, on voit clairement une égalité de rang et condition ; mais dans ce mot : *Venez*, on reconnaît le Fils et le St-Esprit qui coopérèrent à la fabrication du monde ; car dans la création de l'homme, il avait également dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*, et on reconnaît encore une unité qui s'associe le Fils et le St-Esprit.

XXI. Dans la suite, Dieu se proposant d'exterminer par la foudre Sodome et les villes voisines qui avaient participé à son impiété, Moïse, dans sa narration, nous montre une dualité de seigneurs. *Le Seigneur jeta le feu du Seigneur sur Sodome et Gomorrhe, le feu et le soufre du ciel* (Gen. xix. 24).

Mais pour que vous ne croyiez pas que Moïse soit le seul qui ait parlé de la Trinité, il faut encore, mes amis, vous faire entendre le prophète David, lorsqu'il s'écrie : *Les Cieux ont été affermis par la PAROLE du Seigneur, et tous leurs ornements ont été faits*

par le SOUFFLE de sa bouche (Ps. xxxii. 6). Ailleurs : *Le Seigneur dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je te fasse un marche-pied de tes ennemis* (Ps. cix. 1). Puis il fait dire au Père du Seigneur à son Fils : *Je t'ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin* (Ib. 4). Et dans un autre psaume, le Prophète n'est pas moins clair : *Votre trône, ô Dieu, est pour les siècles des siècles. Le sceptre de l'équité est le sceptre de votre règne. Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'iniquité : c'est pour cela que Dieu a répandu sur vous l'onction de la joie préférablement à ceux qui y ont part avec vous* (Ps. xlii. 8, 9). Nous rencontrons la même doctrine dans les prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Zacharie, Michée et dans tout le chœur des prophètes. Mais je crois au reste superflu de vous les tous exposer aujourd'hui, vous qui n'avez encore donné à l'Eglise aucune profession de foi.

XXII. Je prendrai donc une autre voie pour vous instruire. Je vous ferai toucher au doigt que Platon et tous ceux qui se disent de son école ont emprunté beaucoup des autorités que je viens de citer et des autres livres sacrés, et en ont orné leurs écrits.

Platon, dans son livre adressé à Corisque, parle ainsi :  
 « Nous jurons par l'étude sérieuse que nous avons  
 » faite, par notre éradition compagne de l'étude, par  
 » *le chef et le prince* de tous les dieux, présents et  
 » à venir, nous jurons par le Père et le Seigneur de  
 » celui qui est chef et *cause*, que vous connaissez sans  
 » doute, si toutefois vous savez philosopher. »

Voilà, mes amis, des paroles de Platon qui offrent un singulier mélange. Les unes respirent la

plus pure doctrine des prophètes et des apôtres ; les autres sont les avortons des rêveries grecques. Lorsqu'il parle de l'un, *prince cause de l'univers*, et de l'autre qui est *père de celui qui est prince et cause*, on voit évidemment la source à laquelle il a bu. Lorsqu'il donne au même le nom, le titre de *prince de tous les Dieux présents et à venir*, il en sous-entend un troisième. On voit ici que le philosophe a péché par ignorance, ou qu'il a sciemment mêlé la vérité au mensonge par affectation (*p*). Dans ce peu de mots il nous fait sentir que ce qu'on appelle vulgairement *Dieu* n'est pas des Dieux par nature. Car, à moins d'être fou, qui est - ce qui donnera le nom de *Dieu* à celui qui ne l'a pas toujours été ? En vous parlant des *Dieux présents et à venir*, il vous donne bien à entendre que les Dieux sont nés, comme ils sont encore à naître.

Or comment celui-là sera-t-il Dieu, qui ne l'est pas encore ? Qui osera donner cet auguste nom à celui-là même qui n'a pas encore l'être ? Jamais nos Livres saints n'ont donné le nom de *Dieu* par nature à des êtres créés ou engendrés. Ils ont quelquefois honoré du nom de *Dieux* au pluriel ceux-là qui étaient revêtus de la puissance de juger, parce qu'ils représentaient, autant que faire se peut, l'image sacrée de la Divinité. Mais ils ne donnent le nom de *Dieu* par nature qu'à celui qui fut toujours Dieu et qui l'est toujours en tout et partout.

Nous développerons au reste ce point de doctrine dans une occasion plus opportune. Il nous suffit pour le moment d'avoir fait voir que Platon n'igno-

rait pas complètement que la création avait eu pour auteurs le *Père*, et le *Prince* de la *cause*.

Laissons encore parler Platon dans son *Epinomis* :

« Honorons , non pas celui à qui nous attribuons  
 » la direction de l'année, ou du mois, ou d'une partie  
 » du mois , ou d'un temps quelconque dans lequel il  
 » fait sa course autour du monde que le *Verbe* le  
 » plus divin de toutes choses a coordonné et disposé.  
 » Heureux celui qui a connu et admiré le *Verbe*,  
 » le premier ( de tous les êtres. ) ! Il a été possédé du  
 » désir de savoir et de connaître tout ce qui pouvait  
 » dans la nature être connu. »

Vous le voyez ; ici il ne parle que du *Verbe* qui a présidé à l'ornement de l'univers , et ne dit pas un mot du *Père* du *Verbe*.

Voici encore en quels termes il écrit à Denis le tyran :

« Je ne puis vous parler que par énigmes , pour  
 » que , dans le cas où , par suite de naufrage ou d'em-  
 » buscades mes lettres viendraient à tomber dans des  
 » mains indiscretes , celui qui les lirait ne pût les  
 » comprendre. Au reste voici ce qu'il en est. Tout  
 » roule autour du Roi de l'univers ; tout existe à cause  
 » de lui ; il est la cause de tous les biens. Autour du  
 » second roulent les choses secondes , et du troisième  
 » dépendent celles du troisième ordre. »

XXIII. Voyez-vous avec quelle timidité, quelle lâcheté ces anciens philosophes énonçaient les dogmes les plus saillants de la vérité ? Tremblant en présence des erreurs populaires, ils n'affirmaient rien , et le peu de vérité qui leur échappait, ils l'enveloppaient d'un langage ténébreux.

C'est encore en tremblant qu'il va nous dire dans le *Timée* : « Pour le moment et dans le temps où » nous sommes, nous sommes d'avis qu'il faut s'abs- » tenir de parler de tout ce qu'on croirait devoir dire » de la cause ou des causes de l'univers, et de tout ce » qui peut paraître y avoir du rapport ; et cela parce » qu'il me paraît très-difficile de parler sur ces matiè- » res qui ne sont pas d'ailleurs très-claires. »

Numénius le Pythagoricien, dans son livre intitulé *du bien*, s'est exprimé plus clairement : « Il ne faut » pas croire que c'est le premier, ( le Père ) qui a » créé le monde, mais que le premier Dieu est le » Père du Créateur. »

Plotin, émule de Platon, dans son livre intitulé *des trois hypostases*, s'exprime ainsi : « Que dirons-nous » donc de l'être qui est au-dessus de toute perfection ? » Y a-t-il quelque chose de très-grand dépendant de » lui et après lui ? Il est après lui un esprit supérieur » à tout autre être, en quelque sorte secondaire au » premier qui le voit et le comtemple. »

Il dit encore :

« Tout ce qui engendre, désire, aime ce qu'il a » engendré, surtout si le Père et le Fils sont uniques » dans leur genre. Et comme l'engendré est excellent » par nature, il est nécessairement adhérent au pro- » ducteur, de manière qu'ils ne se distinguent l'un » de l'autre que parce que l'un est ceci et l'autre ce- » la. Nous disons que l'image de celui-ci est l'Esprit. » Mais parlons plus clairement. »

XXIV. On trouvera beaucoup d'autres passages analogues dans Plutarque, Numénius, et dans tous les philosophes de la même école ; mais ces derniers ayant paru

après l'avènement du Rédempteur, ont fait entrer dans leurs livres plusieurs mystères du Christianisme.

Plotin et Numénius, voulant expliquer le mot *Dianoia*, la pensée, dont parle Platon, disent que leur maître a posé en principe trois choses qui sont éternelles : *le bien, la pensée, puis l'âme* de l'univers.

Ils donnent le nom de *bien* à ce que nous appelons le *Père* ; le nom de *pensée* ou d'*intellect* à ce que nous nommons le *Fils* ou le *Verbe* ou *Logos* ; ils donnent enfin le nom d'*âme* à cette puissance qui anime et vivifie tout, et que nos Livres saints nous désignent sous celui de *Saint-Esprit*. Or, il est évident que tout cela est emprunté à la théologie des Hébreux. Le Roi-Prophète avait déjà chanté cette magnifique strophe : *Les Cieux ont été affermis par la parole de son Seigneur, et tous leurs ornements ont été faits par le souffle de sa bouche* (Ps. xxxii. 6)..

XXV. Plutarque et Plotin ont-ils eu connaissance de nos Évangiles ? C'est ce dont nous ne pouvons douter d'après le témoignage d'Amélius, qui occupa la chaire de Porphyre.

Voici en quels termes Amélius, plein d'enthousiasme pour le commencement de l'Évangile de saint Jean, le commente :

« C'était donc là le *Verbe* par qui a toujours été ce  
 » qui a été fait, comme Héraclite l'avait lui-même  
 » pensé. Ainsi, par Jupiter, voilà un barbare (saint  
 » Jean) qui dans la hiérarchie et la dignité du principe  
 » place le Verbe à côté de Dieu, qui le proclame Dieu,  
 » qui dit que c'est par lui que tout absolument a été fait,  
 » qui dit que c'est en lui que ce qui est fait a eu la vie  
 » et l'existence, que ce même Verbe s'est fait corps,



» s'est revêtu de chair , s'est fait voir comme homme  
 » sur la terre sans rien perdre de la majesté divine ;  
 » qu'après sa mort , il est rentré dans le sein de la  
 » divinité , redevenu Dieu tel qu'il était avant qu'il  
 » eût pris un corps et eût été homme. »

Voilà donc un chef du Platonisme , nourri , imbu des doctrines philosophiques , qui a assez étudié la théologie d'un *barbare* pour confesser que le *Verbe* a été Dieu dès le principe , que ce même *Verbe* a tout fait , qu'il a été et qu'il est l'auteur et le dispensateur unique de la vie ; que pour le salut du genre humain , il a couvert la majesté divine du voile de la chair ; que cependant sous ce voile épais et grossier il avait manifesté la noblesse de son illustre origine. Car l'Évangéliste , après avoir dit : *Et le Verbe a été fait chair* , et après avoir montré la puissance immuable de la nature divine , ajoute aussitôt : *Et il a habité parmi nous* , et nous apprend enfin que , quoique revêtu d'un corps humain , il avait néanmoins laissé échapper des rayons de sa gloire divine , inviolable et incorruptible. Car , dit-il , *nous avons vu sa gloire , sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père ; nous l'avons vu plein de grâce et de vérité*. Son enveloppe charnelle , loin d'affaiblir les rayons de la Divinité , les rendait plus sensibles , et à travers cette espèce de nuages on voyait percer tout l'éclat de son origine.

Or , si les ennemis de la vérité , subjugués de temps en temps par ses charmes , ont cru devoir orner leurs livres en y introduisant furtivement quelques-uns de ses rayons , ces légers traits de vérité , épars dans des masses prodigieuses d'erreurs et de mensonges , ne perdent pas plus de leur éclat , que des perles dans un

amas d'ordure ; elles y conservent tout leur brillant , et comme dit l'Évangéliste : *La lumière luit dans les ténèbres , et les ténèbres ne l'ont point obscurcie.* (Johan. cap. 1, 5).

XXVI. De là , il est facile de conclure avec quel respect , avec quelle reconnaissance nous devons accueillir les saintes Écritures que nous voyons dégagées , purgées de toutes espèces d'erreurs et de mensonges. Car il existe une grande différence entre une perle jetée dans un amas d'ordures et la même perle placée sur un diadème. Les différentes articulations de nos doigts changées de place , transportées d'un doigt à un autre ne nous offriraient ni la même beauté , ni la même commodité que nous trouvons dans une main régulièrement formée. Il en est de même de la vérité ; sa beauté consiste dans sa pureté et son intégrité. On la reconnaîtra sans doute au milieu de mille couleurs toutes disparates. Son éclat , sa splendeur la trahiront toujours au travers de tout mélange. Mais combien ne sera-t-elle pas plus magnifique du moment où elle se trouvera purgée , dégagée de toutes scories.

XXVII. Pour se convaincre de ce que nous disons ici , il suffit de lire les fables que les Grecs et les autres nations infidèles ont écrites et débitées , et de les comparer avec les écrits des Prophètes , des Apôtres , et d'en noter la différence. Par exemple , Sanchoniaton de Béryte a écrit la *théologie phénicienne* ; Philon de Byblos l'a traduite en grec , et Porphyre s'est constitué l'apologiste et l'admirateur de Sanchoniaton. Manéthon nous a donné l'histoire fabuleuse d'Isis , d'Osiris , d'Apis , de Sérapis et des autres divinités égyptiennes. Diodore de Sicile nous a écrit l'histoire

de l'origine du monde (Cosmogonie). Que dirai-je de la théogonie (Origine des dieux) du poète d'Ascrée (Hésiode), qui ne soit connu même des enfants ? Orphée d'Odrysie a communiqué aux Grecs les mystères égyptiens; Cadmus, ceux de la Phénicie. Le philosophe Cornutus a composé un traité de la théologie grecque. Plutarque et Aëtius ont fait des recueils des doctrines que professaient les divers philosophes. Porphyre a entrepris le même travail ; il a fait encore plus, il a mis à côté de leurs doctrines l'histoire de leur vie et de leurs mœurs. Eh bien ! mes amis, prenez, lisez tous ces auteurs, comparez-les avec nos livres, et alors vous apprendrez, non-seulement, comme dit Homère, la distance qu'il y a du ciel à la terre, mais celle qu'il y a du ciel jusqu'au fond des abîmes infernaux.

Certes, je me garderai bien de faire ici l'énumération prodigieuse de toutes les fables dont vous avez été bercés pour ne pas m'attirer de votre part le surnom d'insipide conteur. Je ne laisserai pas néanmoins d'en passer quelques-unes en revue pour les consigner dans ce discours, que j'espère, avec l'aide de Dieu, livrer au public, pour mettre sous les yeux non-seulement l'incroyable fausseté de ces prétendus dieux, mais encore la folie et les impudicités attachées à leurs cultes. Au reste, si quelqu'un désirait prendre sur cet objet des connaissances plus étendues, il pourrait consulter la *Préparation évangélique* d'Eusèbe de Césarée en Palestine.

XXVIII. Quant à moi, je me renfermerai dans des bornes très-étroites, et je me contenterai de dire que les Égyptiens, les Phéniciens, puis les Grecs, soit

poètes, soit philosophes, ont vu d'abord des dieux dans tous les éléments qui tombent sous nos sens ; qu'ils ont ensuite donné ce nom et ce titre à tous les personnages dont la mémoire leur était chère, qui s'étaient élevés au-dessus de leurs contemporains soit par leurs richesses, soit par leurs forces physiques, soit par leurs exploits; qu'ils leur ont érigé des temples et des autels; tandis que nous disons que rien n'est Dieu de tout ce qui tombe sous nos sens. Nous honorons sans doute la mémoire de ceux qui se sont illustrés par quelques vertus, mais nous n'adorons qu'un seul Dieu, le Père, le Créateur de toutes choses, et son Fils et le saint Esprit. Nous donnons à ce même Fils le nom de *Fils unique*, celui de *Verbe*, de *Vie*, de *Lumière*, de *Vérité*, et au très-saint Esprit celui de *Seigneur*, de *Vivificateur*; et dans cette Trinité, nous ne croyons qu'à une unité d'essence, de divinité et de propriété.

En chantant les louanges de la nature divine, nous avons recours à beaucoup d'autres expressions; nous la signalons, non-seulement par ses qualités essentiellement positives, mais encore par celles qui lui sont essentiellement négatives (*q*). C'est ainsi que considérant la divinité comme indépendante de tout principe antérieur à elle-même, nous appelons la nature divine *Anarque*, c'est-à-dire, *sans chef*, *incorruptible*, *immortelle*, *infinie*, *impassible*, *invisible*, *informe*, *infigurable*, *indescriptible*, *incompréhensible*, *inaccessible*.

En un mot, nous signalons sa nature par la négation de toutes les qualités qui sont étrangères à son essence par rapport à nous. Ainsi nous l'appelons *Invisible*,

parce que Dieu est hors de la portée de notre vue ; *Informe, Infigurable*, parce que nous ne pouvons lui attribuer ni forme, ni figure ; *Infini*, parce qu'il n'admet ni fin, ni commencement ; *Incorruptible, Immortel, Impassible*, parce qu'il n'est passible ni de changement, ni de mort, ni de douleurs. Par tous ces noms négatifs nous entendons exclure de sa nature tout ce qui lui est étranger.

Mais lorsque nous l'appelons *Bon, Juste, Lumière, Vie, Créateur, Conservateur*, nous entendons lui attribuer toutes les qualités qui appartiennent essentiellement à celui qui a fait le monde, qui le conserve et qui répand journellement ses bienfaits par torrents sur le genre humain.

C'est ainsi que parlant de la seconde hypostase de la sainte Trinité, nous lui donnons le nom de *Fils*, parce qu'il a Dieu pour Père ; nous l'appelons le *Verbe*, parce qu'il est engendré de toute éternité ; *Impassible*, parce qu'il n'y a eu dans sa génération aucune division entre lui et son Père. Nous le nommons encore la *splendeur de la gloire*, parce qu'il est co-éternel à son Père.

XXIX. Ne soyez pas étonnés, je vous prie, si vous nous entendez dire que le Verbe est né du Père et co-éternel au Père, vous qui êtes habitués à prendre au sérieux les plus assommantes absurdités, pourvu qu'elles sortent de la bouche de Platon ; par exemple, lorsqu'il vous dit que Dieu est l'auteur de la matière et que cependant la matière est co-éternelle à Dieu, et que *les idées sont de Dieu et avec Dieu* ; mais vous vous révoltez lorsqu'on vous dit que le Verbe de Dieu et le Saint-Esprit sont issus de Dieu et sont avec Dieu. Si vous

admettez avec Platon que la matière qui est de toute autre nature que Dieu, qui lui est totalement étrangère, est de *Dieu et avec Dieu*, pourquoi vous récalcitrez-vous contre cette autre proposition infiniment supérieure en raison, qui fait le Fils et le Saint-Esprit co-éternels à Dieu le Père ? Car nous ne disons pas que le Fils et le Saint-Esprit sont d'une autre nature que le Père ; mais nous disons et nous prêchons qu'il n'y a qu'une seule et unique essence dans ces trois hypostases de la Trinité.

XXX. D'ailleurs, si quelqu'un parmi vous demande quel est le mode de substance qui unit le Fils et le Saint-Esprit avec le Père, il est juste qu'il me dise d'abord quel est le mode de substance d'un objet non engendré ; et comment il existe, n'ayant aucun principe d'existence. Or, cette question est absolument insoluble. Il n'y a qu'une foi sincère et imperturbable qui puisse y satisfaire. Car la raison humaine admet sans répugnance qu'une cause antérieure produise un effet, mais elle ne peut admettre un effet sans cause, si la foi ne vient pas lui prêter son secours. Mais s'il faut admettre qu'il est quelque chose qui n'a été ni créé ni produit par une cause quelconque, il faudra également croire que le Verbe est engendré par l'intelligence même et que le Saint-Esprit en procède.

XXXI. Au reste, quiconque voudra consulter Timée le Locrien, apprendra que parmi les anciens il en était plusieurs qui admettaient l'éternelle existence d'un Dieu créateur de l'univers. Ecoutez-le :

« Il n'est qu'un principe de toutes choses, et ce principe est non né ; s'il eût eu une naissance, il ne serait pas principe. Mais nous tiendrons plutôt pour

» principe ce qui aura donné l'être à ce que nous appelions principe. »

Le philosophe Parménide l'Eléate dit que le monde est principe à lui-même, qu'il est seul unique, non engendré, imperturbable.

Plutarque, dans son livre sur la fameuse inscription *EI (Tu es)* du temple de Delphes, se demande à lui-même. « Qu'est-ce donc qui est éternel, incorruptible, non engendré, à qui le temps n'apporte aucune mutation ? »

Si donc nous affirmons qu'il est un être ingénéré qui est à lui seul sa cause et son principe, Parménides l'a dit aussi en faisant le monde éternel ; Platon, Timée le Locrien et Plutarque l'ont admis aussi bien que nous et dans le même sens que nous ; nous disons donc avec eux qu'il est un Dieu créateur de toutes choses.

Maintenant nous allons plus loin qu'eux, et appuyés sur des motifs de croyance beaucoup plus certains et plus solides, nous disons que de l'être ingénéré émanent le Verbe et le Saint-Esprit ; que le Verbe ou la raison est engendré par l'intelligence, que l'Esprit procède de l'un et de l'autre. Car l'Esprit s'unit au Verbe, non pas comme engendré avec le Verbe, mais comme procédant en compagnon inséparable du Verbe.

Nous ne faisons pas du Saint-Esprit un souffle, tel que celui que rend la bouche ; car Dieu n'admet aucune composition, aucune figure, et lorsque nous parlons du Verbe, nous ne le comparons pas avec celui qui sort de notre bouche et qui se répand et se dissipe dans l'air, mais nous parlons d'un *Verbe* substantiel, et d'un esprit hypostatique, tous deux considérés dans le Père isolément, séparément l'un de l'autre, étant à

la fois unis et discrets. Ils sont unis dans leur nature et discrets dans leurs propriétés , en ce sens que nous les considérons isolément et séparément.

XXXII. Personne au reste n'aura l'intelligence parfaite de ce que nous disons ici, s'il n'est pas versé dans l'étude des Livres saints, et si la grâce divine ne l'éclaire pas. Il faut donc s'appliquer à l'étude, non-seulement des écrits que les Apôtres nous ont laissés , mais encore des oracles et des prophètes. Car quiconque aura vu l'étonnante harmonie qui existe entre la théologie ancienne et la nouvelle , ne pourra que s'extasier en présence de la vérité , et rejeter loin de lui avec horreur l'athéisme de Diagoras , de Théodore le Cyrénéen , d'Evémère le Théagète , ( car Plutarque les range tous trois au nombre des athées. ) Il abjurera avec dégoût l'humiliante doctrine des Stolciens , qui font des Dieux avec des êtres corporels ; il secouera de son imagination le scepticisme désolant de Protagoras , l'auteur de ces tristes paroles : *Quant aux Dieux , je ne peux en parler , car je ne sais s'ils existent , ou s'ils n'existent pas* ; il rira des sottises méprisées de Platon et de ses disciples ; il saura discerner les larcins qu'ils ont faits à nos Livres saints , il les reconnaîtra avec étonnement ; il balayera de sa mémoire , comme un vil fumier , les sottises , les absurdités , les mensonges dans lesquels ils ont noyé les vérités dont ils se sont parés comme du produit de leurs cervelles.

C'est alors qu'il reconnaîtra la vérité de ce mot de Numénus le Pythagorien. *Qu'est-ce que Platon ? C'est un certain Moïse qui parle attique.* Numénus nous dit assez clairement que les grandes vérités qui



distinguent Platon des autres philosophes sont celles qu'il a empruntées de Moïse.

XXXIII. Il est temps, mes amis, de rechercher la vérité jusque dans sa dernière racine, comme ceux qui travaillent aux mines d'or et d'argent. A peine ont-ils découvert un léger sillon, qu'ils le poursuivent avec ardeur, jusqu'à ce qu'ils aient pénétré dans l'intérieur, et qu'ils soient arrivés à des ramifications plus étendues et plus riches; ils ne s'arrêtent dans leurs fouilles, qu'après avoir recueilli toutes les parcelles d'or ou d'argent éparses dans des masses prodigieuses d'argile et de pierres.

C'est ainsi, qu'après avoir lu Anaxagore, Pythagore, Platon et Numénus, Plutarque et Plotin, enfin tous les autres philosophes; vous vous mettez à la recherche de la source où ils ont puisé le peu de bonnes choses qui donnent du relief à leurs écrits. Après vous être convaincus de leur pauvreté personnelle; vous pourrez alors sonder les abîmes de la science; vous apprendrez quel fut l'architecte de cet univers; vous apprendrez à connaître les œuvres et surtout de quelle dignité sont douées ces créatures qui ne tombent pas sous nos sens, et les avantages dont sont gratifiées celles que nous voyons.

Instruits à cette école, vous ne hacherez plus la divinité en une foule de Dieux; mais vous vous jetterez en adoration aux pieds de celui qui toujours est, et sera l'unique et vrai Dieu, qui, par sa seule bonté inhérente à sa nature, a donné l'être à tout ce qui existe; qui a fait que vous qui êtes en guerre ouverte avec lui, serez demain admis dans son intimité, et que vous qui êtes aujourd'hui abandonnés à vous-

mêmes, qui errez à l'aventure, sans guides, armés alors du flambeau de la vérité, vous vous empresserez d'aller au devant de vos frères pour les ramener dans le sentier de la justice.

FIN DU SECOND DISCOURS.

## NOTES

### SUR LE SECOND DISCOURS.

(A) *En agissent avec les hirondelles.* Les femmes les recherchaient pour les apprivoiser. Elles les parfumaient comme leurs serins. Et malgré tous leurs petits soins, elles ne pouvaient les retenir. Plaute, dans sa comédie intitulée *l'Asinaria*, introduit l'esclave Libanus qui refuse à Philtène l'argent dont il est porteur et lui dit: C'est inutile, dis-moi: ton petit canard, ta colombe, ton petit chat, ton hirondelle.

*Dic igitur me anatcutam, columbam, vel catellum, Hirundinem.* (*Asinar. Act. III, scèn. 3.*)

L'ingratitude de cet oiseau avait donné lieu à ce proverbe; *Hirundines sub eodem tecto ne habeas.* N'habitez pas sous le même toit que les hirondelles.

(b) *Diogène l'Apolloniate* ne doit pas être confondu avec Diogène le cynique, qui était de Synope. Le premier vivait dans la LXX<sup>e</sup> olympiade, 500 ans avant Jésus-Christ. Le second vivait dans la CXIII<sup>e</sup> olympiade, 328 ans avant Jésus-Christ.

(c) *Diogène de Smyrne.* Je soupçonne que c'est le même qui fut disciple de Chrysippe le stoïcien député par les Athéniens à Rome avec Carnéades et Critolâüs, 155 ans avant Jésus-Christ.

(d) A côté de ce portrait que Platon vient de faire des philosophes de son temps, nous placerons celui des philosophes de nos jours, tracé par J. J. Rousseau. L'un ne sera pas plus suspect que l'autre. On verra qu'ils n'ont pas dégénéré.

« Que font les philosophes, si ce n'est de se donner à eux-mêmes beaucoup de louanges qui, n'étant répétées par personne autre, ne prouvent pas grand'chose à mon avis ? » Puis il ajoute avec autant de bon sens que de vérité : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines et dont le septicisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

(e) *Parménides et Méléssus*. Méléssus de Samos, disciple de Parménides, enseignait que l'univers était infini, immuable et immobile, qu'il était toujours plein, et semblable à lui-même; que le mouvement n'était pas réel, mais apparent, qu'on ne pouvait rien affirmer touchant la Divinité. Il vivait, selon Apollodore, vers la 84<sup>e</sup> olympiade, l'an 484 avant Jésus-Christ.

(f) *Essence et corps sont une seule et même chose*. Je ne traduis pas le mot *ousia* par *substance*, comme les latinis-

tes, mais par celui d'*essence*. C'est dans le grec un degré métaphysique supérieur à celui de substance ou *hypostase*. C'est cette différence de locution qui, lors de l'arianisme, donna lieu à une longue discussion entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine relativement à ces mots : *consubstantiel*, *coessential*,

*Essence et corps sont une seule et même chose.* Telle est en dernière analyse la doctrine du *Panthéisme* tant ancien que moderne, des Xénophanes, de l'École Eléate, des Spinoza, des Kant, des Fichte, des Salvador, des Kraus. Toutes ces doctrines, quelques variétés que les maîtres et les disciples apportent dans leur inintelligible *argot*, se réduisent toutes à l'*unité et identité d'essence* ou substance dont le monde et l'homme ne sont que les attributs. Avec ce principe, on sera tour-à-tour matérialiste, déiste, panthéiste et forcément athée. (Voyez le Diction. de Bayle ; V<sup>o</sup> *Spinoza*.)

(g) Timon le Phlasién ne doit pas être confondu avec Timon le misanthrope. Le premier était natif d'Apollonie, vivait sous Ptolémée Philadelphie, qui l'avait pris en amitié. Il fut poète satyrique, tragique, comique, érotique dans ses silles, espèce de vers satyriques; il fit la guerre aux philosophes dogmatiques. Dans l'un d'eux il débute ainsi :

Ἔσπετε νῦν μοι ὄσοι πολυπραγμονες ἐς τὴ σόφισται.

Dites-moi maintenant, tous tant que vous êtes, curieux sophistes.

(h) Avec les savants de ce pays, et ceux de la Judée. C'est à mon avis une opinion très-mal fondée dans laquelle ont été presque tous les Pères grecs qui ont cru que les philosophes et les poètes grecs avaient puisé dans les livres de Moïse le peu de vérités qui se trouvent éparées et noyées dans leurs nombreux écrits.

Orphée, presque contemporain au siège de Troie, vivait environ 200 ans après Moïse et dans le même temps à-peu-près que Debora et Gédéon, 1250 avant Jésus-Christ. Pythagore vivait 592 avant Jésus-Christ, époque de la transmigration de Babylone. Platon ne vint en Egypte qu'a-

vant les conquêtes d'Alexandre, et ce ne fut qu'ensuite des privilèges concédés aux Juifs par Alexandre que ceux-ci s'établirent sous les rois Grecs à Alexandrie. Ce ne fut que vers l'an 240 sous Ptolémée philadelphe qu'eut lieu la version des *Septante*. Or, on sait avec quelle peine les Juifs se résignèrent à cette traduction, quelle opposition le Grand-Prêtre éprouva de la part de la nation à cet acte de condescendance pour le roi d'Égypte. Dans une dissertation sur le secret observé dans les six premiers siècles de l'Église, nous espérons faire voir avec quelle rigueur les Juifs dérobaient aux étrangers la connaissance de leurs livres. Ne sait-on pas qu'ils en étaient et en sont encore si peu communicatifs, que leur Talmud ou *livre de tradition*, écrit dans le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> siècle, ne fut connu des chrétiens que vers le 13<sup>e</sup> siècle. (*Voyez la note o.*) Pourquoi voudrait-on qu'Orphée, Pythagore et Phocylide, Platon, etc. eussent appris des Hébreux ce que nous trouvons dans leurs écrits de plus raisonnable sur Dieu, l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, etc., tandis qu'ils n'ont rien dit que ce que l'on trouve dans les écrits de *Mercurie Trismégiste* dans le *Poëmander* qui faisait partie de ces livres dont beaucoup sont perdus ? C'était un dépôt de la tradition patriarcale depuis Noë et Mesraïm fils de Cham, confié à la garde des prêtres Égyptiens, qui en vendaient la communication aux étrangers sans les laisser copier. Ce ne fut que tard qu'ils ont été connus.

Jacques Middendorf (*Lib. 1, de Academicis in Italia*) assure d'après Bérose (*Liv. III. Antiq.*) que Noë après le déluge ouvrit une école dans l'Arménie d'abord, ensuite à Vetulonia (aujourd'hui Vetulie en Toscane) où il enseignait le droit public et divin, la Morale, et le culte.

Jonathas, fils d'Uziel, nous dit que Jacob chez Laban fréquentait l'école de Sem et d'Héber. *Domum sapientiæ*. Sur ce verset de la Genèse xxv, 22, *Rebecca perrexit ut consuleret Dominum*, le même Paraphraste dit : *Abiit ut peteret misericordiam in domo ubi concionabatur Sem.*

(Voyez Cornel. a Lapide. in *Eccli. comment. in fine.*)

Où Platon a-t-il pris ces notions fort équivoques sur la

*Trinité divine*, qui ont étonné tant de Pères de l'Eglise ? Ce n'est certes pas chez les Juifs, quoique la synagogue connût fort bien ce mystère qui faisait partie de ces doctrines secrètes qui ne se transmettaient que verbalement du maître au disciple. C'est pourquoi il est écrit au livre *Haghiga*, c'est-à-dire, de la solennité : *Il n'est permis à personne d'écrire sur la TRADITION ORALE OU CABA-BALE, on ne peut qu'en parler.* (Voyez Galatin, *arcana fidei catholicæ.*) Dans sa 2<sup>e</sup> Lettre aux Israélites, M. Drack vous dit : *il y a des choses, selon les Rabbins, qu'il est permis de prêcher à tout le monde; il en est d'autres que tu as l'obligation de tenir secrètes.* Comment la synagogue, qui seule possédait la connaissance des mystères du judaïsme, qu'elle ne communiquait pas même au peuple juif, les eût-elle dévoilés à des Grecs avec lesquels aucun Juif n'aurait pas voulu communiquer même à table ? Où donc Platon a-t-il puisé ces connaissances qui nous étonnent ? Chez les Egyptiens, qui possédaient les traditions patriarcales qu'ils conservaient sous le nom du prophète Cham. (Voyez la note e, 4<sup>e</sup> Discours).

Nous lisons dans saint Clément d'Alexandrie. (*Stromates*, liv. vi).

« Aristote dit que tous les hommes en naissant ont un ange gardien : mais il ne dit pas d'où il tient cette vérité. »  
 » Le même philosophe écrit dans son second livre : que  
 » ceux qui se donnent pour philosophes devraient appren-  
 » dre tout ce que Phérécide dans sa théologie a emprunté  
 » du prophète Cham. »

Ainsi Cham, le père des Egyptiens, est dit ici *prophète*, parce qu'il était chez eux le principe et la source de toute tradition.

Une autre raison qui me paraît frappante, c'est que tous les historiens antérieurs à Jésus Christ nous ont fait connaître par leurs noms les prêtres Egyptiens qui ont initié Orphée, Pythagore, Phérécide et Platon. Mais aucun d'eux ne les a envoyés à l'école chez les Juifs : et s'ils y étaient allés, ils l'auraient certes dit.

D'ailleurs il est inutile de supposer que les Egyptiens aient reçu de Moïse ou même de Joseph la connaissance

du vrai Dieu, comme si la vérité n'était pas antérieure à l'erreur. *Verum falso prius*. Ce n'est point d'Abraham que Melchisédeck avait appris qu'il y avait un Dieu Créateur ; ce n'est pas de Moïse que Job avait appris qu'il ressusciterait un jour dans sa chair, et verrait son Rédempteur.

Où Phérécyde maître de Pythagore, avait-il puisé le dogme de la résurrection de la chair qu'il a professé en si beaux vers? dogme que les Juifs avaient peine eux-mêmes à trouver dans leurs livres. Nous aurons encore occasion de revenir sur cette question dans d'autres notes. Voyez la note f. du iv<sup>e</sup> discours.

(j) *Ils ont appelé THÉOS du verbe THEIN, courir*. Quoi qu'en dise Platon, je pense avec le savant Huet, (*Démonst. évang.* ppo. iv. n. 3) que le tétragramme *Théos, Deus, Dieu, Thaut* phénicien, selon Philon de Biblos et Porphyre, *Teut* allemand, d'où vient le mot *Teuto* des Germains, le *Teutas* des Gaulois, le *Taüt* des Celtes et des Bretons, le *Theuté* des Mexicains, le *Tien* des Chinois, ont tous une origine commune, qui est le mot *Theuth* Egyptien, qui signifie, *le père des Dieux*.

Une chose digne de remarque, c'est que dans les langues anciennes, ce mot est écrit en quatre lettres. Ce qui lui a fait donner le nom de *tétragramme*, dont la première est toujours une dentale, ou douce, comme *Deus*, ou dure, comme *Tout* et *Täit*, *Tien* en Chinois, ou aspirée, comme *Theos*.

Ajoutez à cela que la lettre T chez les Egyptiens, Phéniciens, Grecs, et Latins, était appelée *feralis*, sinistre, parce qu'elle était la figure de la croix, supplice des esclaves. C'est encore avec un T que les Coptes chrétiens figurent la croix avec un fer chaud sur le front de leurs enfants, pour que les Musulmans qui en ont horreur ne les enlèvent pas.

Les Hébreux écrivaient en quatre lettres le nom de Dieu sans oser le prononcer. C'est du tétragramme *Jova* que les latins ont fait sans doute les déclinaisons de *Jupiter* : *Jovis*, *Jovi*, etc.

(k) *Ne pouvait mériter le nom d'Être*. Ce qu'a dit Platon, ce que dit ici Théodoret, est évidemment emprunté d'Hermès, où, Mercure Trismégiste dans son discours sur la vérité, où il prouve que *Dieu seul est vrai*.

(l) *La crainte d'irriter les Athéniens.* Cette lâcheté de Platon fut commune à tous les philosophes et poètes. Orphée veut-il parler de l'unité de Dieu, commence le discours qu'il adresse à Musée par ces mots : *je vais parler à ceux à qui il est permis d'entendre ; fermez les portes à tous profanes.*

Saint Augustin cite un passage de Sénèque (*Annus*), extrait d'un de ses livres philosophiques que nous n'avons plus et dont parle aussi Tertullien ( *in Apolog. cap. xi* ), dans lequel, après avoir tourné très-spirituellement en ridicule tous les Dieux Grecs, Egyptiens et tous ceux que Tatiüs, Romulus, Tullius Hostilius avaient introduits dans Rome, finit par dire : « Cependant nous adorerons toute cette ignoble race de Dieux en nous rappelant que ce culte tient plus à l'usage qu'à la chose même. *Magis ad morem quam ad rem pertinere.*

» Ainsi cet homme, dit saint Augustin, qui dans ses écrits proclame si haut la liberté philosophique parce qu'il est sénateur du Peuple Romain, se rend esclave des préjugés populaires, honore ce qu'il méprise, fait ce qu'il condamne, adore ce qu'il blasphème, et outrage sa propre raison dont il vante la souveraineté. (*Civité. Dei*, l. vi. cap. 10.) »

Cicéron, dans son livre de *Natura Deorum*, Lib. 1, après avoir discuté longuement sur la nature des Dieux, après en avoir montré très-savamment l'absurdité et le ridicule, finit par dire : « S'agit-il de religion, j'abandonne Zénon, Cléanthe, et Chrysippe, pour n'écouter que les Pontifes Publius Scévola, Titus Corruccanus. »

(m) *Ce qu'a écrit Sanchionathon de Beryte.* « Un grand nombre de savants, dit l'abbé Paras du Phanjas, pensent que l'historien Sanchionathon est un être fictif et supposé, qui n'a pas plus existé que dom Quichote et Sancho Pansa, et que son histoire phénicienne qui était totalement inconnue avant que Porphyre eût commencé à la citer et à l'accréditer, est un ouvrage fabriqué par les partisans de l'idolâtrie, dans le 1<sup>er</sup> siècle du Christianisme. Mais ce qui est certain, c'est que l'ouvrage qu'on lui at-



• tribue et que l'on suppose tiré des livres de Thaut ou d'Hermès et des archives sacrées des Égyptiens et des Phéniciens vers le temps de Josué ou de David, est une spéculation digne des petites maisons. »

Le motif le plus puissant à mes yeux pour regarder ce Sanchionaton comme un être supposé, c'est que l'historien Josephé, qui, dans sa réponse à Appion avait intérêt à recueillir tous les monuments qui existaient chez les nations voisines de la Judée, pour prouver l'antiquité de sa nation contre les calomnies d'Appion qui peignait les Juifs comme un misérable ramassis de malfaiteurs, n'eût pas manqué de lui opposer le témoignage de ce Sanchionathon de Beryte, qui eût été irrécusable comme Phénicien, s'il eût existé. Il produit à Appion les annales des Phéniciens, des Chaldéens, les écrits de Manéthon, ceux de Chérémon, ceux de Lysimaque Égyptiens, et il ne fait aucune mention de l'historien de Beryte. Ce silence me paraît une preuve certaine que c'est un être supposé par les ennemis du christianisme très-ignorants de l'histoire Juive. Qui est-ce *Hierombaâl prêtre du Dieu Jao*? On a voulu reconnaître dans ce nom Gédéon, parce qu'on lit au livre des Juges, cap. vi. 32. *Ex illo die vocatus est Gedeon Jerobaal*. Mais supposons que ce *Hierombaâl* fût Gédéon; fût *Jerobaal*, certes il n'était pas prêtre, puisqu'il était de la tribu de Manassès et non de celle de Lévi, laquelle seule était consacrée au service des autels, et que Gédéon dit lui-même : *familia mea infirma est in Manasse*. vi. 32.

Si nous nous sommes arrêté sur ce Sanchionathon, c'est que l'impiété moderne a voulu s'en faire une arme pour attaquer l'authenticité des livres saints. Au reste, que cet auteur soit réel ou supposé, il n'est pas moins certain que c'est l'œuvre d'un ignorant, si ce n'est pas celle d'un faussaire.

L'Exégèse socinienne et philosophique rejette le témoignage de Berosé prêtre de Belus à Babylonne, parce que dans son livre des *antiquités Chaldaïques*, il est souvent en harmonie avec la Genèse. Mais, aux yeux de ces docteurs, c'est une autorité d'un grand poids que celle d'un ancien faussaire, ennemi du christianisme: telle est leur bonne foi.

(n) *Il a écrit dans le temps où Semiramis régnait en Egypte.* Pour montrer le radotage du prétendu Sanchionathon, il nous suffit de consulter les tables chronologiques.

Semiramis a vécu 2122 ans avant Jésus-Christ.

Moïse est sorti d'Égypte 1491 »

Le siège de Troie a eu lieu 1218 »

Gédéon Jérobaal a vécu 1166 »

Ainsi, écrivant sous Semiramis, il a écrit ce qui s'est passé plus de mille ans après lui. Voilà le stupide historien dont Porphyre et nos modernes sophistes ne rougissent pas de produire le témoignage contre nos livres saints. (*Voyez les tablettes chronologiques de Lenglet Dufresnoy. T. 1.*)

(o) *Ecoute, Israël, je suis le Seigneur, etc.* Voici le texte littéral tel qu'on le lit dans l'hébreu. *Audi, Israël, DEUS, DEUS noster, DEUS unus.* Sur ce texte saint Jean Damascène se demande pourquoi Moïse a répété trois fois le nom de Dieu. C'est, dit-il, pour insinuer que les trois hypostases de la sainte Trinité ne sont pas trois Dieux, mais sont une essence, une nature, une divinité *μία ουσία, μία φύσις, μία θεότης*. Mais si la nation en général ignorait le sens que le législateur avait attaché à cette triple répétition du mot Dieu par le motif que donne Théodoret, il n'est pas moins constant que la synagogue en comprenait parfaitement le sens. Car voici ce que nous lisons au livre *Zohar* sur ce même texte commenté par Rabbi Siméon, fils de Johaï :

» *Ecoute, Israël, je suis ton Dieu.* Cette première énonciation du nom de Dieu indique le principe de toutes choses, » l'ancien des anciens, le jardin des racines, la perfection de toutes choses, celui qui est dit PÈRE. La seconde énonciation, NOTRE DIEU, indique la profondeur des fleuves, » la source des sciences qui procèdent du Père. *C'est celui qui est appelé FILS.* Enfin la 3<sup>me</sup> énonciation, Dieu, indique » LE SAINT ESPRIT qui PROCÈDE du Père et du Fils. C'est la mesure de sa voix. Il est un, parce qu'il ne fait qu'un avec les autres et que l'un ne peut être séparé de l'autre. Il fut tout, il est tout, il sera tout, » Voilà les paroles du Rabbi Juba.

« Sur quoi le Rabbi Siméon ajoute: Le secret du Fils ne sera

» pas révélé à tout le monde jusqu'à la venue du Messie ,  
 » parce qu'alors , comme l'a dit le prophète Isaïe , la terre  
 » sera remplie de sciences. comme la mer est remplie d'eau.»  
 (Voyez Galatin *de arcanis fidei catholicae veritatis*. lib. 11.  
 cap. 1).

Observez que le Paraphraste Siméon , fils de Johaï qui  
 parle ici , vivait plus de 100 ans avant Jésus-Christ.

Pourquoi , me dira-t-on , aucun des Pères de l'Eglise et sur-  
 tout saint Justin dans son dialogue contre Tryphon , n'ont-  
 ils pas combattu les Juifs avec des armes aussi puissantes  
 que celles des Paraphrastes chaldaïques dont on se sert au-  
 jourd'hui si victorieusement contr'eux ?

*In promptu causa est.* C'est que le peuple ne devait con-  
 naître que la lettre de la loi ; que le sens mystérieux , mysti-  
 que et prophétique lui était caché , et était renfermé dans la  
 synagogue ou chez les docteurs de la loi , auxquels il était  
 défendu de rien écrire , et qui ne pouvaient transmettre  
 leur science mystérieuse que verbalement.

Cene fut que 190 ans après Jésus-Christ , que , pour obvier  
 à l'extinction totale de leur tradition que leur dispersion  
 aurait amenée , ils se décidèrent à en mettre par écrit  
 une partie sous le nom de *Misna* , ou *lecture répétée*. Cent  
 dix ans après ils écrivirent la *Gémarc* , continuation de la  
*Misna*. Enfin ils publièrent , l'an 436 , le *Talmud* de Baby-  
 lone , qui fut la suite de celui de Jérusalem.

Ces livres restèrent long-temps secrets dans leurs mains.  
 On ne pouvait donc pas combattre les juifs avec des livres  
 que le peuple juif ignorait et dont les chrétiens eux-mêmes  
 n'avaient pas connaissance. Saint Augustin dans son *lib. de*  
*Hæresibus*, l. 11 , c. 10 , observe que les juifs avaient des tradi-  
 tions non écrites qu'ils apprenaient par cœur et qu'ils nom-  
 maient *Deuteroses*. Ce qui prouve que leur Talmud n'était  
 pas encore écrit de son temps.

Ce ne fut que l'an 1238 qu'un juif de la Rochelle , savant  
 hébraïssant , converti et baptisé sous le nom de Nicolas , fit  
 connaître au Pape Grégoire ix le *Talmud*. Sur cet avis on  
 fit partout saisir ce livre. C'est ainsi qu'on en a eu con-  
 naissance et que les juifs ont réalisé ces paroles de saint

Augustin : *In cordibus hostes ; in codicibus testes*, et que leurs propres écrits servent à les confondre.

(p) *Ou qu'il a sciemment mêlé la vérité au mensonge par affectation.*

« Les philosophes, dit saint Clément d'Alexandrie, débent quelquefois assez bien, mais ils ne disent jamais rien de suivi, ni d'achevé. On les voit oublier bientôt ce qu'ils ont dit, pour se jeter, suivant leurs conjectures et leurs raisonnements, dans les opinions les plus fausses et souvent les plus opposées à ce qu'ils viennent d'avancer. » (*Strom. l. vi.*) »

En effet, à les entendre parler quelquefois du Dieu souverain, qu'ils connaissaient ou de leur Jupiter, (car ils lui donnent le même nom que les poètes), on dirait qu'ils sont bien persuadés que rien ne lui est impossible, et que sa puissance est infinie. Vous entendrez Cicéron, Sénèque dire avec les poètes :

*Pater omnipotens rerum cui summa potestas.*

*O pater ! O hominum divumque æterna potestas !*

Ouvrez Sénèque et Cicéron, vous les trouverez tous exalter l'omnipotence du souverain Dieu comme les poètes. Mais s'agit-il de la reconnaître dans la manière dont il a créé le monde, c'est alors qu'oubliant tous les magnifiques éloges qu'ils lui ont prodigués, ils le font aussi faible que les hommes eux-mêmes.

(q) *Qui lui sont essentiellement négatives.*

« Je ne sais pas ce que c'est que Dieu, dit Platon dans le *Timée*, mais je sais ce qu'il n'est pas. Car je sais qu'il n'a ni corps, ni couleur, ni rien de ce genre. Mais je comprends qu'il est supérieur à tout cela. »

Saint Bernard, dans son livre sur la *nature de l'amour divin*, dit : « C'est qu'y a-t-il que la raison de l'homme avec tous ses efforts puisse saisir et trouver, de manière à pouvoir s'écrier : voilà mon Dieu ? Jamais cette raison ne pourra trouver ce qu'il est qu'autant qu'elle trouvera ce qu'il n'est pas. »

Voyez encore le traité de saint Denys l'Aréopagite sur les *noms divins*, traduit par le Père Cortasse, chap. 1<sup>er</sup>.

## TROISIÈME DISCOURS.

### SUR LES ANGES, LES DIEUX ET LES MAUVAIS ESPRITS.

I. Nous sommes dans l'habitude de nous extasier à la vue de tout ce qui porte l'empreinte d'une nature parfaite, et de tout ce qu'elle n'a ni tronqué, ni mutilé, de tout ce qu'elle nous présente dans une parfaite et constante harmonie. C'est au contraire avec répugnance que nous jetons les yeux sur tout ce qu'elle nous offre d'informe ou d'exagéré, et nous le qualifions aussitôt du mot de *monstre*.

C'est ainsi qu'à la vue de l'anarchie et de la polyarchie nous détournons les yeux, comme d'un tableau fatigant, pour les reposer avec admiration sur celui de la monarchie, et nous aimons à répéter ce vers d'Homère, comme un axiome fondé sur les lois de la nature.

« C'est une chose pernicieuse que plusieurs maîtres ;  
Il ne faut qu'un chef, il ne faut qu'un Roi. »

(*Iliad. 2. lib.*)

II. Ce n'est pas sans motifs que nous débutons par ces considérations, notre dessein étant de vous faire connaître Dieu par les choses d'ici-bas. Nous espérons que vous ne perdrez pas de vue le point de comparaison d'où nous allons partir, et que vous rendrez justice au bon sens de tous ceux qui ont embrassé la véritable théologie que la nature a gravée dès le

principe dans le cœur de l'homme, et que la parole de Dieu est venue confirmer dans la suite des temps.

Car, quant à nous, nous ne voyons que monstruosité, non-seulement dans ceux qui nient l'existence de Dieu, mais encore dans ceux-là qui divisent et morcellent entre plusieurs Dieux le culte que nous ne devons qu'à un seul, et qui dans leurs hommages confondent la créature avec le Créateur de l'univers. Ainsi, parmi les athées, il ne faut pas seulement compter Diagoras le Milésien, Théodore le Cyrénéen, Evémère le Théagète, ni leurs sectateurs, qui tous, au dire de Plutarque, ont nié l'existence des Dieux en général; mais il faut encore ranger dans la même cathégorie Homère, Hésiode et mieux encore toute cette nombreuse séquelle de philosophes, qui n'ont pas rougi de présenter à notre culte une longue série de Dieux, parmi lesquels on en compte plusieurs auxquels ils attribuent toutes les passions humaines, même les plus honteuses, passions qu'ils condamnent eux-mêmes, et dont ils s'efforcent de détourner la jeunesse.

III. Selon Diodore de Sicile, ce furent les Egyptiens qui les premiers rendirent les honneurs divins aux astres, au soleil sous le nom d'Osiris, à la lune sous celui d'Isis; et les Phéniciens, à leur exemple, cherchèrent aussi des Dieux parmi les créatures. Cependant Platon, dans son Cratyle, accuse les Grecs d'être les premiers auteurs de cet égarement de l'esprit humain. « Les Grecs, dit-il, me paraissent être les premiers qui ont imaginé tous ces Dieux dont on voit le culte répandu chez le plus grand nombre des nations barbares : à la vue du mouvement régulier

THÉODORE. Discours.

» lier des astres , du soleil , de la lune , de la terre ,  
 » des étoiles et de tout le firmament , ils leur ont don-  
 » né le nom de *Théos*, c'est-à-dire, *coureurs*, du Verbe  
 » *theô*, je cours. »

IV. Quant au Créateur , être souverainement intel-  
 ligent , souverainement heureux par lui-même , qui  
 n'a aucun besoin des créatures visibles ou invisibles,  
 il n'a tiré du néant le ciel , la terre , le soleil , la lune  
 et tout ce qui tombe sous nos sens , que dans l'intérêt  
 et le bien-être de l'homme. Dans sa magnificence et  
 sa générosité , il est allé dans la production de ses  
 œuvres au-delà des besoins de sa créature bien-aimée.  
 Car toutes les autres n'existent que pour lui rendre  
 la jouissance de la vie plus douce et plus agréable. Le  
 soleil à l'aurore se levant sur l'horison et dissipant  
 les ténèbres , semble n'être là que pour appeler l'hom-  
 me au travail. La lune en l'absence de l'astre du jour  
 vient sur l'horison pour tempérer l'horreur des ténè-  
 bres , sans troubler par un trop vif éclat le repos de  
 l'homme fatigué par un long travail et pour offrir à  
 celui qui veut voyager ou vaquer à quelque ouvrage  
 urgent , une lumière suffisante. En l'absence de la lune,  
 le firmament parsemé d'étoiles jette encore sur les  
 mortels assoupis une douce et faible , mais suffisante  
 clarté. Tant a été grande la prévision du Créateur  
 dans tout ce qui devait être le séjour de l'homme.

V. Quant à celui-ci , possesseur de tant de biens ,  
 qui eût dû par leur jouissance être conduit , comme  
 par la main , à la connaissance immédiate de son bien-  
 faiteur , qui eût dû être ravi de gratitude , chanter  
 et célébrer les louanges de ce grand et sublime archi-  
 tecte , il l'oublia , il le perdit de vue , et il ne vit plus

dans toute la création qu'un être de raison , c'est-à-dire , la nature, et pour parler le langage de l'Apôtre , *il oublia le Créateur pour servir la créature.* (Rom. 1 , 25. ) La grandeur , la magnificence des bienfaits du maître de la nature ne servirent qu'à manifester dans toute sa laideur l'ingratitude de l'homme. Il méconnut son bienfaiteur et rendit aux bienfaits eux-mêmes les honneurs qu'il devait à leur auteur.

VI. Mais Dieu dans sa sagesse , prévoyant de toute éternité cet égarement de l'homme , avait laissé dans les éléments quelques imperfections , pour que celui-ci , en les observant , malgré leur beauté et leur grandeur , pût s'élever jusqu'à la connaissance de leur Créateur , et ne fût pas tenté de rendre à des êtres imparfaits des honneurs qui ne pouvaient être dus qu'à lui-même , source de toute perfection. Car , sans grand effort d'intelligence , il est aisé de voir que le plus lumineux , le plus éclatant de tous les astres , le soleil , s'obscurcit quelquefois , ainsi que la lune ; que tous deux perdent de leur lumière en présence d'un nuage passager ; qu'un brouillard , qu'une légère vapeur suffit pour émousser leurs rayons et en ternir l'éclat. Ne voit-on pas quelquefois , à l'heure même de midi , l'astre du jour perdre tout-à-coup sa lumière , sans qu'aucune nuée lui fasse obstacle ? Le même accident n'arrive-t-il pas aussi à la lune dans sa course nocturne ? Ces défauts , cependant , sont l'œuvre de la sagesse divine ; car tandis que le soleil répand d'abord sur la terre une chaleur modérée propre à la nourriture et à la conservation des corps , à la végétation des plantes , à la germination des semences , tandis qu'on le voit ensuite donner à ses rayons une force graduelle-





ment plus active , plus intense , destinée à faire mûrir les fruits , le Créateur a voulu néanmoins que ce même soleil jetât de temps en temps des rayons trop brûlants , pernicieux même à tous les corps doués de la vie , plus propres à perdre qu'à favoriser les récoltes. Et pourquoi cela ? pour que nous ne vissions pas dans le soleil la cause et le principe de la vie , mais seulement le ministre , l'instrument de sa volonté suprême.

VII. Il a fait de l'air comme le compagnon inséparable de notre vie , tellement que nous voyons la vie de tous les animaux dépendre de l'action de leurs poumons , c'est-à-dire , de leur aspiration et de leur respiration. Il a donné à l'air la faculté de tempérer la chaleur intérieure. C'est cependant de l'air même que proviennent tant de maladies contagieuses et pestilentielles , si fatales aux animaux. Pourquoi Dieu l'a-t-il ainsi voulu ? Pour que nous ne fussions pas tentés de faire un Dieu de cet agent de sa puissance , en le voyant sujet à tant de variations bienfaisantes ou malfaisantes.

VIII. Il en est de même de la terre que nous appelons notre mère nourricière , le principe , la source de toutes les richesses , qui est commune à tous les animaux. Mais pour que nous ne soyons pas séduits par tant de biens dont elle nous paraît la dispensatrice , pour que nous ne soyons pas tentés de lui offrir des hommages que nous ne devons qu'à Dieu lui-même , il a voulu que cette même terre eût à souffrir de l'excès du chaud et du froid ; que détrempée par une surabondance de pluies , elle vît pourrir dans son sein les plantes et les semences ; que sa fécondité fût arrêtée et suspendue , si

les nuées ne viennent pas à propos lui prêter le secours de leurs eaux. Car un ciel d'airain répand sur la terre , en la desséchant , souvent la corruption, engendre mille espèces d'insectes et de reptiles , fléau terrible pour l'humanité.

Il était impossible que l'homme de bon sens , à la vue de l'inconstance et de l'infirmité de la terre , pût en elle reconnaître un Dieu. Loin d'égarer l'homme et d'exiger de lui les hommages de la Divinité, elle devait naturellement le conduire à la connaissance de son Créateur par le spectacle sans cesse renaissant des merveilles qu'elle opérait sous ses yeux ; et par l'aspect des choses visibles , elle devait l'élever jusqu'à l'invisible.

IX. C'est donc avec raison qu'un des nôtres a dit : *Par le spectacle magnifique de la création et de tout ce qu'elle renferme , l'homme pourra dans une certaine proportion contempler le Créateur. ( Sapien. XIII, 5. LXX. )* Car l'auteur de la nature est bien supérieur à ses œuvres , soit qu'on les considère dans leur qualité ou dans leur quantité. Celles-ci sont visibles, palpables ; toutes portent l'empreinte de leur infériorité dans leurs défauts et dans les bornes de leur activité. Lui au contraire est impalpable , invisible , impassible , incorruptible , incircrivable , défaut principal de toutes ses œuvres , qui sont essentiellement circonscrites dans leur étendue et la sphère de leur puissance et de leur action. C'est pourquoi l'écrivain dont nous venons de citer les paroles , a dit avec beaucoup de sagesse : *dans une certaine proportion ou par analogie.*

En effet , si nous contemplons la voûte des cieux ,

l'immense surface de notre globe, l'étendue de l'océan, la splendeur de l'astre du jour, l'éclat majestueux de la lune sa rivale, et tout ce qui peut tomber sous la puissance de nos yeux, nous n'y verrons rien, absolument rien de comparable à leur auteur, à leur créateur. La beauté, l'immensité de ses œuvres nous plongent dans l'infini, dans l'incommensurable, si nous en recherchons l'auteur primitif.

X. C'est aux paroles du Sage, que nous venons de citer, qu'a fait allusion l'Apôtre des nations, lorsqu'il a dit : *Les perfections infinies de Dieu, sa puissance éternelle, et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent.* (Rom. I, 20.)

C'est à travers ce que nous voyons, que nous apercevons l'architecte invisible. De même qu'à la vue d'un beau meuble, nous ne disons pas qu'il est l'ouvrier lui-même, mais le travail d'un ouvrier; de même qu'en voyant un navire savamment construit, parfaitement agréé, notre imagination se reporte aussitôt sur l'artiste qui a présidé à sa construction et qui est absent; de même qu'en admirant un bijou, chef-d'œuvre d'un joaillier, nos éloges retombent sur celui qui l'a confectionné, de même aussi en contemplant l'œuvre de la création, en méditant sur son immensité, sa beauté, sa utilité, notre intelligence s'élance aussitôt et spontanément jusqu'à l'ouvrier qui dans sa sagesse infinie l'a conçue et exécutée. C'est pourquoi l'Apôtre, après avoir dit que les perfections infinies de Dieu, sa puissance éternelle, sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que les créatures nous en donnent, ne

craint pas d'affirmer que ceux-là sont inexcusables et indignes de pardon, qui, après avoir examiné et considéré cet univers dans son ensemble et dans ses parties, ont détourné les yeux de dessus son auteur pour rendre à l'ouvrage les honneurs dus à l'ouvrier. *Ces hommes, dit-il, sont impardonnables (a), parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres.* (Ibid. 21.)

Il explique ensuite le genre de folie dont ils ont été atteints, après avoir motivé son accusation sur leur orgueil. *Ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de Sages... Ils ont transféré à l'image d'un homme corruptible l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible.* (Ib. 22, 23.)

Tout en nommant Dieu l'être incorruptible par essence, ils se le sont représenté sous la forme des choses matérielles et périssables. N'ayant aucune idée de l'immortalité de l'âme, ils ont rendu à l'âme les honneurs dus à la divinité. Leur impiété ne se borna pas à adorer des corps humains et des âmes humaines; mais, dit encore l'Apôtre, elle s'abaissa, elle s'avilit même jusqu'à voir des Dieux dans des *figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles*, d'animaux malfaisants, venimeux, auxquels ils ne rougissaient pas de donner le nom de Dieux sauveurs et protecteurs.

XI. Mais revenons au sujet qui nous a entraînés dans cette digression, je veux dire, à l'origine de l'idolâtrie.

Nous avons vu que Platon, Diodore de Sicile, Plutarque de Chéronée, ont signalé les Egyptiens, les Phé-

niens, puis les Grecs, comme étant les premiers peuples qui ont placé leurs Dieux dans le soleil, la lune, la terre et les astres. Ils ne s'en tinrent pas là. Dans la suite ils firent l'apothéose de ceux-là qui s'étaient signalés par des actions éclatantes, soit comme législateurs, soit comme guerriers, ou par quelques inventions utiles, dans l'agriculture ou dans la médecine. Ils leur élevèrent des autels et des temples. C'est ainsi, nous dit Sanchionathon, que Saturne, d'homme qu'il était, devint Dieu, et qu'ayant eu de sa femme Rhéa Jupiter et Junon, les Phéniciens rendirent à tous les trois les honneurs de la divinité, leur élevèrent des temples et des autels, et célébrèrent par un festin annuel leur mémoire, en reconnaissance de quelques bienfaits qu'ils en avaient reçus.

Hercule par sa force et sa valeur obtint également l'apothéose chez les Grecs. La science d'Esculape ou *Asclepius* dans l'art de guérir, lui valut après sa mort le titre de Dieu. C'est à cette science qu'Apis fut redevable du même honneur chez les Egyptiens. Cependant ce fameux Hercule, nous disent eux-mêmes les Grecs, victime des pièges de sa femme Déjanire, périt misérablement au milieu des flammes. Esculape, le savant médecin dont l'art avait été si utile à ses contemporains, périt, disent-ils encore, d'un coup de foudre dont Jupiter le frappa. Voilà ce que nous apprennent, parmi beaucoup d'autres choses merveilleuses, Diodore de Sicile dans le IV<sup>e</sup> livre de sa *Bibliothèque historique*. Et malgré cette histoire, qui n'est certes pas ignorée des Grecs, ils n'en portent pas moins leurs vœux, leur encens, leurs sacrifices sur les autels d'Hercule et d'Esculape. Ils leurs ac-

couplent encore les fils de Tyndare , Castor et Pollux , qu'ils appellent *Dioscures* , c'est-à-dire , *les petits garçons* de Jupiter. Ces Dieux ne remontent pas à une antiquité bien reculée , puisqu'ils faisaient partie des Argonautes avec Hercule , Orphée , qui de sa lyre charmaient les ennuis du voyage , et attirait les poissons autour de la barque. Nous avons vu dans le discours précédent qu'il n'y a qu'une génération d'intervalle entre l'expédition des Argonautes et la guerre de Troye.

Bacchus , pour avoir appris aux Grecs l'art de planter la vigne , et de faire le vin , a pris également rang et place parmi les Dieux. Quant à Vénus , on ne sait à quel bienfait envers l'humanité on doit attribuer sa divinité. C'est à la plus infâme débauchée , à une prostituée publique , qui tenait école de lasciveté , c'est à une misérable en proie aux fureurs les plus honteuses qui puissent déshonorer la femme , que ces extravagants ont dressé des autels , consacré des temples et des statues.

XII. Au reste , il n'y a en cela rien de bien étonnant. Car ceux qui ont divinisé des reptiles venimeux , ne pouvaient moins faire que d'accorder les mêmes honneurs à ces infâmes créatures , telles que Ganyèmède que les poètes nous disent avoir été enlevé par les Dieux pour être l'échanson de Jupiter , telles que cette Hélène si fameuse par ses nombreux et éclatants adultères , que les poètes , notamment Euripides , enlèvent de la couche de Ménélaüs pour la placer dans celle d'un aventurier Pâris , et de là au plus haut de l'Olympe.

Ce n'est donc pas seulement aux bienfaiteurs de

l'humanité, mais encore aux hommes et aux femmes fameux par leurs débauches et par leur libertinage que les Grecs ont élevé des autels. C'est d'eux que les Romains ont emprunté cette extravagance. C'est à leur exemple qu'ils ont décerné les honneurs divins à leurs empereurs que la mort venait de frapper, non-seulement à ceux qui s'étaient rendus recommandables par un règne plein de piété et de justice, mais encore à ceux dont la tyrannie, la cruauté, l'injustice avaient à jamais flétri la mémoire, tels qu'un Néron fameux par tous les genres de crimes et de débauches, un Domitien, un Commode et tant d'autres monstres de scélératesse et de cruauté. Voilà les Dieux dont ils ont enrichi leur catalogue. Telle est la deuxième espèce de déification que les hommes ont imaginée sous le nom d'Apothéose.

XIII. Il en est encore une troisième qui est l'effet de l'imagination déréglée de ceux qui ajoutèrent foi aux fables des poètes, que Platon dans son Timée nous présente sérieusement comme très-dignes de foi et par conséquent de nos respects. Écoutons-le :

« Il est au-dessus de nos forces de parler des autres Dieux et de leur origine. Car leur nature sur-  
 » passe notre intelligence. Nous devons croire ce que  
 » nos pères, nos ancêtres nous ont enseigné. Enfants  
 » des Dieux, comme ils le disent eux-mêmes, ils ont  
 » dû parfaitement connaître tout ce qui concernait  
 » leurs Pères et leurs aïeux. Nous ne pouvons nous  
 » soustraire à la croyance que nous devons aux fils  
 » et aux descendants des Dieux, quoique leur tradi-  
 » tion soit dépourvue de signes et de toute espèce

» de démonstration qui semblent nécessaires. Cependant une certaine loi nous oblige à croire ce qu'ils disent de relatif à eux-mêmes et à leur famille (b). »

Ce même philosophe vient ensuite , Hésiode à la main, nous parler du chaos , d'*Oceanus* , de *Thétys*, d'*Ouranus* ou de *Cælus*, de *Tellus* ou de la terre , des fils du ciel et de la terre , puis de Saturne et de Rhée , de Japet et de quelques autres , sans oublier la digne progéniture de Saturne et de Rhée , c'est-à-dire , Jupiter , Junon , Neptune et Pluton. Ce grave philosophe ne rougit pas de nous exhorter à croire ces faiseurs de contes , qui nous montrent des Dieux dans les plus impudiques de tous les mortels, dans des êtres souillés du sang de leurs pères et de leurs enfants. Car Saturne, nous dit-on, dépouilla son père de sa virilité , puis il dévora ses propres enfants. Jupiter, après avoir déthroné , exilé , puis tué son père , se signale devant la postérité par sa férocité, sa tyrannie, l'énormité et la multitude de ses forfaits. Il rompt, il brise tous les liens du sang ; sa sœur , sa mère, ses filles entrent pêle - mêle dans sa couche avec une infinité d'autres créatures infâmes connues sous le nom de déesses.

Platon , qui n'ignorait aucun de ces faits historiques ou fabuleux, comme on voudra, n'exige pas moins que, par respect pour les lois du pays, nous ayons foi aux rêveries des poètes , quelque dépourvues de raison, de sens , de preuves qu'elles puissent être. Il est évident que ce grand homme , subjugué par la crainte que lui inspirait le peuple d'Athènes , est resté sous le joug des erreurs populaires.

XV. Pour donner au reste à nos paroles toute la



force d'une démonstration rigoureuse , nous ne voulons apporter ici d'autre témoignage que le sien.

« Celui qui le premier a proféré le plus grave men-  
 » songe en matière de haute importance , qui a ou-  
 » tragé la vérité , c'est le poète Hésiode , lorsqu'il a  
 » raconté les actions de Cœlus, lorsqu'il a parlé de  
 » l'attentat de Saturne sur la personne de son père.  
 » Car lors même que le crime serait vrai , incontes-  
 » tablement vrai , ainsi que l'ingratitude monstrueu-  
 » se de Jupiter à l'égard de son père, il y a une excès-  
 » sive témérité à les mettre sous les yeux des insen-  
 » sés et de la jeunesse. Il vaudrait mieux les voiler  
 » sous un épais silence , ou s'il y a quelque néces-  
 » sité à en faire mention , il faudrait du moins n'en  
 » parler qu'en termes obscurs et très-obscurs. »

Puis il ajoute bientôt après :

« Car , mon cher Adymante , ces sortes de discours  
 » sont difficiles à digérer et ne sont pas admissibles  
 » dans notre république. Je ne crois pas qu'en pré-  
 » sence d'un jeune homme on puisse se permettre de  
 » parler des choses qui n'ont rien de choquant , rien  
 » d'insolite que pour celui qui est profondément cor-  
 » rompu et qui se croit tout permis envers un père  
 » méchant et injuste , par cette raison que c'est ainsi  
 » que les premiers de tous les Dieux en ont agi envers  
 » les auteurs de leurs jours. Je ne crois pas , non plus,  
 » qu'il soit convenable d'entretenir les jeunes gens,  
 » ni qui que ce soit, de ces guerres que les Dieux ont  
 » faites aux Dieux , des embûches qu'ils se sont dres-  
 » sées mutuellement. Car, outre qu'elles ne sont pas  
 » vraies , c'est qu'il n'y a aucune utilité , si toutefois  
 » nous devons croire que ceux qui nous succéderont

» dans le gouvernement de notre ville, ne verront pas  
 » avec indifférence les inimitiés, les haines, les guer-  
 » res intestines. Il faut donc bien se garder de pré-  
 » senter à la jeunesse le tableau de ces combats fa-  
 » bleux des géants, de l'entretenir de toutes ces  
 » embûches que les Dieux, les héros se dressent les  
 » uns aux autres et contre leurs parents et contre  
 » leurs amis. »

XVI. Enfin notre philosophe, après avoir tracé dans sa loi le plan d'études auquel on devait soumettre la jeunesse, ajoute, « qu'on ne lui doit jamais  
 » parler, ni dans un sens allégorique, ni autrement,  
 » de cette Junon enchaînée par son fils, de ce Vulcain  
 » chassé par son père qui venait au secours de la  
 » mère que son fils battait, non plus de ces combats  
 » des Dieux, fruits de l'imagination d'Homère. »

J'espère qu'il n'y a personne, quelque ignorant qu'on le suppose, qui ne comprenne la contradiction qui se trouve entre ce qu'a dit Platon dans le *Timée* et les paroles que nous venons de citer. Dans l'un, il veut que, sans discussions, sans controverse, on tienne pour vrai tout ce que les poètes ont dit, lors même qu'ils n'apportent à l'appui de leur récit, aucun témoin, aucunes preuves d'autant plus nécessaires que les faits dont ils parlent sont plus extraordinaires. Dans l'autre, il les accuse sans détours d'avoir fabriqué, inventé et mis sur le compte des Dieux des faits faux, mensongers et infâmes. C'est pourquoi on le voit ailleurs, surtout dans le *Cratyle*, s'épuiser en vains efforts pour couvrir et voiler par des allégories (c) les turpitudes attachées aux noms et à l'histoire des Dieux. Dans le dialogue de *Cratyle*, tantôt il veut que *Cronos* (Sa-

turne) s'appelle *Coronos*, tantôt *Chronos* (le temps). Il appelle *Rhea* la nature *liquide* ou *fluide*, du verbe *rheô* (je coule.) Quant à Junon dont le nom grec est *Hera*, il en fait celui d'*Aer* (Air), car, dit-il, dans la bouche de celui qui répète plusieurs fois lentement sans intervalle le mot *Hera*, *Hera*, *Hera*, on entendra distinctement *aer*, *aer*, *aer*. Neptune s'appelle en grec *Posidôn*; ce nom, dit-il, lui vient de ce que par sa nature humide, il lie, il enchaîne les pieds des hommes et les empêche d'aller plus avant : *Podas-deôn*.

Platon, Orphée et d'autres ont donné à *Cérès* le nom de *Démétera* comme étant l'image de la terre, la *matrice* universelle ou la mère nourricière de tout ce qui a vie sur la terre.

Mais les Egyptiens veulent qu'*Isis* soit la lune, et qu'*Osiris* soit le soleil. Mais du mot grec *Dia* qui signifie à *travers*, les Allégoriciens en dérivent celui de *Dios*, nom grec de Jupiter. C'est, disent-ils, l'esprit qui souffle, qui pénètre toutes choses, *Dia pantôn*.

*Héphaïtos*, c'est-à-dire Vulcain, désigne le feu. *Oceanos*, l'Océan, indique l'élément de l'eau. C'est ce que nous lisons dans Manéthon (*d*) et Diodore de Sicile. Ils ont donné à la terre le nom de *Hestia*, fixité, que les Latins ont traduit par *Vesta*, pour désigner l'habitation de l'homme. Sous le nom de *Rhea* ils ont désigné ce qui était *pierreux et montueux*; sous celui de *Demetra*, ils prétendent voir une plaine. C'est à *Dionysius*, ou Bacchus, qu'ils ont attribué la puissance végétative. Ils ont dérivé le mot de (*Sélène*) lune, de *selas*, éclair. Ils ont encore donné à la lune ou à Diane le nom d'*Artemis* qu'ils ont dérivé, et *Acro-tomin*, qui

coupe, qui fend l'air. C'est en l'honneur de cet astre que les Egyptiens nourrissent un jeune taureau sous le nom d'*Apis* (e). Mais c'est un bouc qu'ils sacrifient au soleil.

XVII. C'est ainsi que quelques philosophes ont essayé de voiler sous des figures allégoriques les turpitudes de la mythologie poétique. Mais les Romains n'ont jamais voulu les admettre. C'est ce que nous apprend Denys d'Halicarnasse dans ses *Antiquités Romaines*. « Car , dit-il , la théologie Romaine ne dit pas » que Cœlius fut dépouillé de sa virilité par ses enfants, que Saturne dans la crainte d'une sédition fut tué par son fils , que Jupiter déthrona son père Saturne , et le renferma dans le tartare. »

Il est donc constant que les Romains n'admettaient pas toutes les ridicules explications et les sens mystérieux que les Grecs donnaient à leurs fables.

Voilà le troisième moyen dont ils se sont servis pour accréditer leur bizarre théologie dans l'esprit des peuples , et peupler leur ciel de Dieux.

XVIII. Mais il en est encore un quatrième qui est le comble de la folie et de la fureur. Ils ont divinisé cette fraction de nous-mêmes , principe de notre vie animale (f) , qui est purement passive et dépourvue de raison , et que la raison doit , disent-ils , subjuguier. Ils ont divinisé ces passions animales , telles que la concupiscence sous le nom de *Vénus* , d'*Amour* ou de *Cupidon* ; la colère sanguinaire , sous le nom de *Mars* , l'ivrognerie , sous celui de *Bacchus* , de *Dionysius* , c'est-à-dire *Père libre* (g) ; le vol , sous celui d'*Hermès* ou de *Mercuré* ; la raison , ou le bon sens , sous celui d'*Athènes* ou *Minerve*. C'est sous la protection de

Vulcain ou d'*Hephaistos* qu'ils ont mis tous les arts qui emploient le feu comme agent principal. Et ces hommes qui font profession de détester la luxure , la débauche , qui font des lois rigoureuses contre les voleurs , les malfaiteurs , ne rougissent pas d'ériger en divinité le vol et la luxure ; ces hommes dont les lois déclarent infâmes les prostituées , les prostituants , qui condamnent à la strangulation les adultères , qui font empaler , écarteler les homicides , n'ont pas honte de diviniser la source et le principe de tant de crimes , d'ériger des autels , de consacrer des prêtresses et des prêtres au culte infâme de la luxure , de la colère , de la crapule , de l'ivrognerie , et tout cela aux frais du fisc. Ils ne rougissent pas , après avoir établi des lois sévères contre ces vices affreux , d'honorer ces mêmes vices dans la personne de leurs Dieux (*h*) , et cela par des lois également positives et précises ; ils ne rougissent pas de faire dans leurs discours l'éloge le plus pompeux des vertus opposées à ces vices , et dans la pratique , de les bannir de leurs sociétés comme incommodes et superflues.

XIX. Si , comme ils le disent eux-mêmes , le feu de la concupiscence n'est autre chose que l'action immédiate d'un Dieu sur nous , celui-là qui lui résiste , est nécessairement un impie et un sacrilège. Si l'ivrognerie , la colère doivent être attribuées aux Dieux , celui-là qui leur oppose la tempérance , la patience , se constitue évidemment en révolte ouverte contre les Dieux. Il faudra donc fuir la vertu comme ennemie des Dieux. Il faudra se jeter à corps perdu dans les bras de l'incontinence comme ceux-mêmes de la di-

vinité ; au reste, ces contradictions monstrueuses sont plus absurdes que les fables de leurs poètes et sont beaucoup plus pernicieuses. Il est un proverbe bien sage qui dit que les Grecs, pour éviter la fumée, se jettent dans les flammes. Car le mensonge a cela de dangereux qu'en voulant nous faire éviter la grande route, il nous jette dans des chemins de traverse plus pénibles et plus laborieux. Telle est la quatrième manière usitée chez les Grecs pour peupler l'Olympe de Dieux.

XX. Antisthène, le disciple favori de Socrate , le précepteur de Diogène , faisait, dit-on , un tel cas de la vertu de continence , qu'il disait, en parlant de la déesse Vénus : « Si je pouvais saisir cette divinité , » je n'hésiterais pas à la percer de mes flèches , tant » elle seule a corrompu de femmes honnêtes, belles et » sages. »

Le même Antisthène disait que l'amour était un vice de la nature ; et c'est à ce vice que les misérables qui y sont adonnés, qui en sont infectés, donnent le nom de Dieu. Aussi ce philosophe demandait-il aux Dieux de tomber plutôt dans la démence que d'être exposé à cette funeste passion.

XXI. Quant au système allégorique dont les philosophes grecs ont essayé de voiler les turpitudes de leurs divinités , il n'est personne tant soit peu versé , dans la lecture de leurs ouvrages , qui ne sache qu'il n'existe entr'eux aucune espèce d'accord. Platon veut que Janon soit l'air ; Plutarque dit que c'est la terre. Dans le nom de Latone , il voit l'image de l'oubli, qui se dit en grec *léthé*, ou celle de la nuit, qui nous fait oublier dans le sommeil les pensées du jour... Orphée a donné à la terre qui produit, le nom de Cérés, la

mère des richesses. *Tellus omniparens Ceres omnem præbet opem.*

Nous voyons encore ces mêmes philosophes effacer aujourd'hui ce qu'ils ont dit hier à l'occasion des Dieux. Platon nous servira encore d'exemple dans son *Epinomide* : « Comme dans nos discours précédents nous n'avons pas exposé convenablement, à ce qu'il me paraît, ce qui concerne les Dieux et la génération des animaux, nous reviendrons aujourd'hui sur notre dernier discours, et nous apporterons des raisonnements pieux. »

Plutarque dans son livre de *la cessation des oracles*, dit en parlant des hommes qui ont été mis au rang des Dieux : « L'histoire des Géants, des Titans et de leurs monstrueux forfaits, si célèbre chez les Grecs, les combats de Typhon contre Apollon, l'expulsion de Bacchus, les tours et détours de Cérès me paraissent être la répétition des histoires d'Osyris et de Tryphon mêlées de fables aussi honteuses qu'impudentes. »

Puis il ajoute : « J'entends dire que les Solymes (j), voisins de la Lycie, ont en grande vénération *Saturne*; qu'après que celui-ci eut fait périr leurs princes *Arsale*, *Argus* et *Tosobin*, il prit la fuite, sans savoir de quel côté il était parti, (car les Syriens n'en savent rien,) et que depuis ils ne s'en sont aucunement mis en peine. C'est dès ce moment, dit-on, qu'ils ont donné le nom de Dieux à *Arsale* et ses compagnons, qui étaient des Dieux durs et difficiles, et que c'était en leur honneur qu'ils avaient institué d'impitoyables imprécations à faire tant en public qu'en particulier. »

Porphyre, dans sa lettre à Anebon l'Égyptien, nous est témoin que dans le bourg d'Anabis en Égypte les habitants dressaient des autels et rendaient les honneurs divins à un d'entr'eux, lui sacrifiaient et lui offraient en un certain temps de l'année un festin auquel seul il prenait part.

XXII. Les hommes ne s'en tinrent pas à ce quatrième genre de superstitions et d'erreurs, ils en inventèrent encore un cinquième. Jusque chez les démons et les plus méchants démons ils sont allés chercher des Dieux (*k*). Instruits par eux dans les impostures de la magie, ils ont honoré leurs mattres par des sacrifices et un culte spécial; c'est ce que nous apprend Porphyre en termes très-clairs dans son traité de la *philosophie éclectique*, nous allons vous mettre sous les yeux ses propres paroles.

« C'est à l'aide des démons ennemis que toute œuvre magique s'opère. Voici la manière dont ceux qui s'adonnent aux maléfices honorent la puissance active de ces génies malfaisants qui ont à leur disposition un grand nombre de fantômes et de spectres, qui peuvent, à l'aide de ces apparitions phantastiques, à l'aide des philtres amoureux dont ils connaissent la parfaite composition, tromper les mortels. Car c'est en eux que les faibles humains mettent leur espoir pour obtenir des richesses et des honneurs. Et c'est en cela que consiste la principale fourberie de ces mauvais génies. C'est leur propre de mentir et de tromper. Ils exigent impérieusement de leurs suppôts les honneurs divins, et ceux-ci dans leur égarement croient voir un Dieu très-puissant dans leurs actes qui



» surpassent les forces humaines. Ces mauvais génies  
 » se plaisent au milieu de l'odeur des viandes brû-  
 » lées en forme de sacrifices , et semblent savourer  
 » les libations dont s'entretiennent et s'engraissent  
 » leurs forces corporelles et spirituelles. »

XXIII. Que l'on compare les paroles de Porphyre avec les discours qu'Homère met dans la bouche des Dieux. En entendant ceux - ci qui disent s'identifier avec les libations et qui disent se plaire à savourer les puantes odeurs des sacrifices , n'est-il pas évident que les cacodémons de Porphyre ne sont autre chose que les Dieux d'Homère ?

Il nous reste à rechercher quelle est cette puissance qui réside , selon Porphyre , dans les Cacodémons qui usurpent si audacieusement le titre et les droits de la divinité , cette recherche ne sera ni longue ni pénible. C'est encore Porphyre qui nous mettra sur la voie dans le livre que nous avons cité.

« Ce n'est point témérairement et sans raison que nous soupçonnons que ces génies malfaisants sont sous la puissance de Sérapis (1). Ce ne sont pas tant les symboles qui ont fixé notre opinion , que la nature des offrandes qu'on fait pour apaiser ou conjurer la colère de Pluton , comme nous l'avons fait voir dans le livre précédent , ( c'est Porphyre qui parle ). Ce Sérapis n'est donc pas un autre être que Pluton , et par conséquent le chef suprême des esprits infernaux. » Puis il ajoute :

« Est-ce bien l'autorité de Sérapis qu'ils reconnaissent ? Pluton et Sérapis ont le même symbole , un chien à trois têtes. C'est le symbole du Cacodémon qu'on rencontre dans les trois éléments , l'eau , l'air ,

» la terre. Tous les démons renfermés dans ces trois  
 » éléments sont sous la puissance immédiate de la  
 » lune ( Hécate ), qui les domine tous en ce sens  
 » qu'elle les contient tous dans un triple élément. »

XXIV. Ce n'est point Moïse, le législateur des Hébreux, ce n'est ni Pierre, ni Paul, ni Jean l'Évangéliste que vous venez d'entendre. C'est Porphyre lui-même, cet ennemi de la vérité évangélique, qui vous a signalé les Cacodémons ou Génies malfaisants. C'est lui qui vous a montré, dans Pluton et dans Hécate, les chefs de ces puissances ténébreuses; c'est lui qui vous a dit qu'ils mentaient impudemment lorsque chacun d'eux se disait en son particulier le plus puissant des Dieux. Ce prodige de vérité dans la bouche de ce fauteur de mensonge, ressemble à cette énigme que Samson proposa jadis aux Philistins : *Celui qui dévore a fourni la nourriture, et la douceur est sortie de la force.* (Jud. xiv, 14 ). En effet, c'est de la bouche de Porphyre, ce suppôt de l'esprit de mensonge, que nous avons recueilli ce témoignage de la vérité. C'est lui qui est ici forcé par une puissance supérieure de lui rendre hommage. Au reste, ce prodige n'est pas nouveau. Dieu ne mit-il pas jadis des paroles de bénédiction dans la bouche de Balaam qui ne voulait que lancer des malédictions, et c'est ainsi que dans sa puissance il enchaîne la langue pestiférée de cet impie, et ne la délie que pour dévoiler pleinement les mensonges et les turpitudes des Dieux dont il est l'adorateur.

\* XXV. Ce n'est pas dans ce seul ouvrage de Porphyre que se manifeste cette espèce de prodige; on le rencontre encore dans une de ses lettres à Anébon l'Égyptien :

« Parmi ces esprits qu'on nomme Dieux, on ne peut  
 » disconvenir qu'il en est beaucoup de fort méchants.  
 » Et c'est pour moi un fort grand embarras que de  
 » me rendre compte comment il se fait que les êtres  
 » qu'on invoque comme supérieurs aux hommes en  
 » bonté, en puissance, deviennent leurs inférieurs  
 » en obéissant à leur commandement et deviennent  
 » pires que ceux mêmes qui leur commandent. On les  
 » entend eux-mêmes proclamer que l'esclave qui a  
 » enfreint ses devoirs, doit être puni, et on les voit  
 » eux-mêmes sur l'ordre qui leur en est donné, se  
 » rendre les instruments des plus exécrables forfaits.  
 » Ils refusent, disent-ils, leurs services à celui qui  
 » s'est souillé par un inceste, et cependant ils ne se  
 » font aucun scrupule d'entraîner les hommes dans  
 » toute espèce d'impureté. Ils exigent de leurs prê-  
 » tres et des interprètes de leurs oracles, qu'ils s'abs-  
 » tiennent de toute nourriture animale; pour qu'ils  
 » ne soient pas souillés par des vapeurs charnelles;  
 » tandis qu'eux-mêmes mettent toute leur jouissance  
 » dans la fumée des sacrifices, comme nous la met-  
 » trions dans une nourriture délicieuse. C'est, disent-  
 » ils, une impiété pour celui qui préside aux sacri-  
 » fices et aux divins mystères, que de toucher un ca-  
 » davre; ce n'est cependant que sur des autels en-  
 » sanglantés, couverts de cadavres d'animaux, qu'ils  
 » se rendent aux vœux des mortels.

» Mais voici quelque chose de plus extravagant en-  
 » core. C'est de voir un homme du peuple, je dis plus,  
 » un esclave, adresser, non pas à un démon subalterne,  
 » non pas à l'âme de quelque défunt, mais au soleil  
 » lui-même que les Mages proclament le souverain

» des Dieux , mais à la lune , mais à un astre quel-  
 » conque , de terribles menaces ; c'est d'entendre  
 » cet homme se vanter de faire trembler les Dieux  
 » dans l'Olympe , et de les forcer à dire la vérité sur  
 » les questions qu'il leur adresse ; c'est d'entendre  
 » un de ces Hiérophantes vous annoncer que révéler  
 » les mystères d'Isis , les secrets du sanctuaire , c'est  
 » déchirer la voûte des cieus , c'est arrêter la bar-  
 » que de Carron , c'est livrer à Typhon les mem-  
 » bres d'Osiris. Et si l'on considère le personnage qui  
 » parle , son impossibilité de faire et d'exécuter ses  
 » menaces , qui est-ce qui ne sera pas surpris d'un  
 » tel excès d'audace , d'impudence et d'extravagan-  
 » ce ? Si d'un autre côté je vois un Dieu ou un dé-  
 » mon qui tremble devant un homme , n'ai-je pas à  
 » craindre d'être la dupe d'une chose imaginaire  
 » dont on épouvante les enfants ? »

Chéremon lui-même , scribe et prêtre égyptien , qui a écrit sur les mystères, dit que de ceux qu'on célébrait en Egypte, les plus renommés et les plus vantés , étaient tous d'un effet très-violent. Puis ilajoute : *Au reste, quant au bonheur, ces mystères n'ont rien de positif, rien qui soit digne de foi, ce ne sont donc ni des Dieux ni des bons génies, mais c'est le mensonge personnifié.* Quel est l'homme probe qui a en horreur toute espèce de fraude et de prestige , qui aurait dévoilé avec plus d'énergie les fourberies de ces prétendus Dieux, que Chéremon ?

C'est Porphyre , c'est l'ennemi même de la vérité , c'est le séducteur des chrétiens qui nous apprend et nous révèle que dans tous ces prétendus mystères il

n'y a pour agents ni Dieux ni bons génies ; mais des *Cacodémons* , des artisans de mensonges , et de méchanceté , et de scélératesse.

XXVI. Platon , dans son *Timée* , ne veut pas qu'on les croie immortels par nature. C'est de Dieu seul que , selon lui , ces génies bons ou mauvais tiennent l'existence ; voici en quels termes il fait parler le Créateur à ces génies ses créatures : « Souvenez-vous que vous » n'êtes point immortels , que vous n'êtes point indestructibles. Lorsque vous serez anéantis , ce sera l'effet de ma volonté suprême. »

Mais Homère n'en juge pas ainsi. Il les reconnaît partout pour des êtres immortels. « Car , dit-il , ils ne » partagent pas la nourriture de l'homme , ils sont incorporels ; on les dit immortels. »

Voilà ces êtres sur la nature desquels ni les philosophes ni les poètes ne s'accordent , qui de leurs aveux ne sont pas des Dieux , et que cependant vous appelez Dieux , auxquels vous élevez des temples et des autels. Vous offrez des sacrifices , vous consacrez des statues de bois , de marbre , de bronze , et d'autres matières , et c'est à ces ouvrages de vos mains , sortis des ateliers de Phidias , de Polyclet , ou de Praxitèle que vous donnez ensuite le nom de Dieux.

XXVII. Cette extravagance fut l'objet de la raillerie de Xénophane le Colophoniate. « Que les mortels sont » foux , dit-il ! Ils croient que les Dieux naissent semblables à eux ; ils leur donnent un corps , des sens , une voix comme à eux-mêmes. Si les bœufs , si les éléphants pouvaient avec des mains peindre , sculpter , faire ce que nous faisons avec les nôtres , vous

» verriez des Dieux cornipèdes comme les chevaux ,  
 » bicornes comme les bœufs ; car ils ne les représen-  
 » teraient pas autrement qu'ils ne sont eux-mêmes. »

Pour rendre plus sensible encore cette extravagance , il en démontre l'imposture par les couleurs dont ces statues sont surchargées. « L'Ethiopien donne à  
 » ses Dieux une peau noire comme la sienne , un nez  
 » camard comme le sien. Le Thrace donne à ses  
 » Dieux sa propre couleur verdâtre et ses joues en-  
 » luminées. Le Mède , le Perse habillent leurs Dieux  
 » chacun à leurs modes. L'Egyptien taille leurs ha-  
 » bits sur les siens. »

C'est pourquoi Zénon le Citien , frappé de ces monstruosités , ne voulait pas qu'on bâtît aux Dieux des temples , ni qu'on leur érigeât des statues. Platon ne poussa pas si loin la rigueur de ce principe , craignant sans doute la haine du peuple Athénien , peut-être aussi qu'on ne lui fit subir le même sort qu'à Socrates. Il se contenta de signaler son mépris pour les statues et les images des Dieux par quelques sentences éparées dans ses OEuvres.

« Que nul autre que le prêtre , dit - il dans le *Ti-  
 » mée*, ne fasse aux Dieux de consécration. L'or , l'ar-  
 » gent qu'on emploie à cet objet dans les autres villes ,  
 » soit dans les temples , soit chez les particuliers , ne  
 » font qu'exciter la cupidité. L'ivoire qui n'est que la  
 » dépouille d'un animal privé de la vie , est une of-  
 » frande indigne de la divinité ; le fer , l'airain des-  
 » tinés à former des instruments de guerre , ne peu-  
 » vent être consacrés aux Dieux. Quant au bois ou  
 » à la pierre , chacun pourra les dédier ou consacrer  
 » soit en public soit en particulier. »

XXVIII. Il est aisé de reconnaître dans ce passage que c'était la frayeur que lui inspirait le peuple d'Athènes qui lui empêchait de proscrire entièrement les statues et les images des Dieux. Il les interdit d'abord aux particuliers, puis il en bannit l'or, l'argent, comme une matière indigne de la majesté des Dieux; le fer, l'airain comme destinés à l'effusion du sang. Il n'admet d'autres statues que celles faites de pierres ou de bois. Car il prévoyait sans doute que les spectateurs ne pourraient pas s'habituer à voir dans de vils matériaux des Dieux dont ils avaient une si haute idée. En effet, c'est un reproche que le Créateur, le Père de l'univers, Dieu, en un mot, adresse par la bouche de son prophète, aux idolâtres qui se font des Dieux de bois et de pierres, et qui les adorent.

*L'ouvrier, dit-il, choisit un bois incorruptible, puis dans sa sagesse il cherche comment il pourra consolider sa statue. (Isa. XL, 20.)*

Pour arriver à son but, il coupe, il taille tout ce qui lui paraît superflu, il cherche dans ce bloc, à l'aide de son ciseau, une image de la forme humaine, il en travaille soigneusement toutes les parties. Son travail fini, il lui cherche une place convenable et n'épargne rien pour le consolider. Voilà la matière et la manière dont vous avez fait ce que vous appelez votre Dieu. *La moitié de ce Dieu est allée au feu, dit encore le même prophète, l'ouvrier en a fait rôtir sa viande, et a dit : Il m'est fort agréable de m'être chauffé et de m'être éclairé. Puis de ce qui lui reste de bois, il l'adore et lui adresse sa prière: Sauvez-moi, lui dit-il, car vous êtes mon Dieu. (Isa. XLIV, 16-20) — (m).*

Après cette raillerie aussi fine que sage , le prophète ajoute : *Sachez que leur corps n'est que de la poussière , et qu'ils sont le jouet des vents.*

XXIX. Quant à moi , je suis de plus en plus stupéfait à la vue de ceux qui sont encore entichés des folies de l'idolâtrie. Car , tandis que l'univers entier a rendu hommage à la vérité , qu'il est revenu de ses antiques erreurs , qu'il s'est rangé sous les lois de la décence et de la tempérance , nous les entendons , il est vrai , avouer avec confusion que tout est mensonge et imposture dans les écrits des poètes ; mais nous les voyons encore , en dépit de leur conscience accusatrice , vivre sans honte dans la pratique de cette religion mensongère. Nous les voyons encore fléchir les genoux aux pieds de ces statues , parmi lesquelles on distingue celle de cette Vénus plus impudente que toutes ces malheureuses qui dans les carrefours publics font un trafic de leur corps. Qui a jamais vu en effet sur la place une femme débauchée , nue , sans voile et sans ceinture ? Car ces fabricants de Dieux n'ont pas honte de mettre dans une nudité complète , dans l'attitude la plus lascive , sous les yeux du public , cette Vénus , cette déesse protectrice de ces femmes , l'horreur de leur sexe.

Ne voyons-nous pas partout , tantôt sur la toile , tantôt en bronze , tantôt en marbre , Europe assise sur un taureau ? Tous ces artistes , peintres , statuaires , fondeurs , ne donnent-ils pas tous à Bacchus l'allure du plus crapuleux débauché ? Leur Dieu Pan , leurs Satyres ne semblent-ils pas tous hennir comme des ânes et des chevaux de Haras ? Rougissent-ils de nous montrer Jupiter ivre de volupté , tantôt



sous la forme d'une aigle qui emporte Ganymède dans son aire, tantôt sous la forme d'un cigne qui se livre avec Léda aux plus honteux ébats, tantôt sous la forme d'une pluie d'or violer l'asile de Danaë ? Le pinceau, le ciseau de tous ces artistes ne répètent-ils pas sous toutes les formes imaginables les monstrueuses et iniques rêveries des poètes ? Et si ces rêveries poétiques sont, comme vous le dites vous et moi, aussi impies qu'absurdes, pourquoi, je vous prie, permettez-vous à vos peintres, à vos statuaires de leur donner, autant qu'il est en eux, de la vie et de la réalité, et de les consacrer par leurs talents ? Pourquoi les encouragez-vous, en leur prodiguant l'or, l'argent, en ceignant leur front sacrilège de couronnes auxquelles la vertu seule a droit d'aspirer ?

Si le bon sens et la justice vous forcent à condamner comme impies tous ces poètes, si vous croyez que, sous une législation bien entendue leurs écrits corrupteurs doivent être proscrits, comment n'enveloppez-vous pas dans la même proscription ces artisans d'images impudiques ? Pourquoi n'appellerez-vous pas sur leurs têtes criminelles le glaive vengeur de la morale publique outragée, pour étouffer à jamais cet art pernicieux et corrupteur ? Pourquoi ne pas abattre et briser ces monuments d'infamie qui sont autant d'outrages faits à la gloire de ceux que vous appelez *Dieux*, et par là prouver aux peuples que tous ces faits que les poètes ont imputés aux divinités sont autant de mensonges ? Mais vous n'en faites rien. Vous agissez dans un sens diamétralement opposé. Nous vous voyons au contraire fléchir les genoux devant ces simulacres odieux, offrir vos vœux, vos sacrifices à

ces mêmes statues pour lesquelles vous nous dites avoir un souverain mépris.

XXX. Que dirai-je de ce petit monstre hideux que vous appelez *Phalus*, dont vous faites un Dieu, de ce *Phalus* consacré à Bacchus, que vous portez en triomphe dans vos fêtes dites *orgies* ou *Dyonisiaques*, dans ces processions appelées *Phallagogies*? de ce *Pecten* exécrable, symbole de lubricité, auquel les femmes initiées aux mystères de Cérès rendent les honneurs divins dans les *Théomorphies*. C'est à un bouc (*n*), comme à l'animal le plus lubrique qu'il y ait au monde, que les Egyptiens donnent le titre de Dieu. C'est à ce puant animal que les habitants de Mendes rendent de très-grands honneurs. C'est à un taureau que ceux de Memphis rendent leur culte. C'est un loup qui est le Dieu protecteur de Lycopolis; un lion, celui de Léontopolis; un chien, celui de Cynopolis; un poisson du Nil; le Latus, celui de habitants de Laton. Ici c'est un Ibis qui a ses temples, ses fêtes et ses autels; là c'est un crocodile; partout on prépare la pâture de ces Dieux à grands frais et avec grande solennité; on leur offre des sacrifices; viennent-ils à créver, on se ruine en obsèques et en frais de sépulture.

Telles étaient les monstrueuses erreurs dans lesquelles toute la terre était plongée, et qui se sont dissipées amplement à l'apparition de ce Dieu que nous adorons, nous autres chrétiens. Tel était l'état d'ivresse et de démente d'où le Christianisme a tiré le genre humain pour lui faire embrasser et pratiquer la frugalité et la tempérance.

XXXI. Mais, me direz-vous, est-ce que vous autres

chrétiens n'admettez pas certaines puissances intermédiaires entre l'homme et Dieu et que l'œil ne peut atteindre ? Ne les appelez-vous pas Anges , Archange , Principautés , Puissances , Dominations , Trônes , etc ?

A l'instar des Hébreux , ne leur donnez - vous pas aussi les noms de Chérubiûs , de Séraphins ? D'où vient que vous vous échauffez si fort contre nous , si , entre Dieu qui est de sa nature un être immuable , inaltérable , et nous , nous admettons des êtres secondaires , espèces de divinités bien inférieures au Dieu suprême et<sup>a</sup>auxquels êtres nous rendons un culte ?

Je vais vous satisfaire en peu de mots : Je conviens que les Livres saints nous ont appris qu'il existe des puissances invisibles qui chantent les louanges du Créateur et qui sont les ministres de sa volonté. Mais nous nous gardons bien d'en faire des Dieux , de leur rendre un culte divin , et nous ne confondons pas celui que nous devons à Dieu avec celui que nous devons aux anges.

Quelque supérieurs qu'ils soient à l'homme , nous les regardons comme des créatures dépendantes de Dieu , ainsi que nous. Dans leur nature incorporelle nous n'admettons aucun sexe. Car cette différence de sexe est ce qui constitue la nature de tout être soumis aux lois de la mort. C'est la mort qui a réduit l'homme en servitude , c'est la mort qui a rendu nécessaire le mariage pour réparer les pertes qu'elle occasionne. C'est ainsi que l'homme animal a reçu du Créateur cet organe destiné à lui procurer une sorte d'immortalité dans la procréation des enfants. Et voilà ce qui rend à nos yeux nécessaire à l'homme la présence de

la femme, nécessité qui eût été superflue pour les anges immortels de leur nature , puisqu'ils n'ont aucun besoin de propagation et de multiplication , qu'ils ne peuvent ni augmenter ni diminuer en nombre , et n'ont, étant incorporels , aucun besoin du mélange de sexe.

XXXII. La preuve de ce que nous disons se trouve dans la création des deux espèces. Car Dieu dans le principe ne forma pas avec de la terre un grand nombre d'hommes , mais il ne forma qu'un homme et qu'une femme. C'est de leur réunion que la terre et les îles ont été peuplées. Mais il n'en est pas de même de ces êtres spirituels qui sont invisibles ; il ne les constitua pas de deux espèces différentes, mais il les créa tous à la fois de nature homogène. La création spontanée de tant de milliers d'êtres spirituels fut égale en nombre à celui que le Créateur avait déterminé dans le principe , de manière que le sexe féminin fut d'une inutilité absolue parmi eux , puisqu'étant immortels, ils n'avaient besoin d'aucune postérité, qu'étant incorporels, ils ne pouvaient subir aucun mélange. Nous les appelons Saints, *Hagïoi*, comme n'ayant rien de commun avec la terre ( $\sigma$ ), exempts de toutes les infirmités inséparables des choses terrestres. Nous les disons occupés à célébrer en chœur les louanges de leur créateur , à remplir les fonctions auxquelles le Maître suprême de la nature les appelle dans le gouvernement de cet univers et pour le salut du genre humain. Car , comme dit l'Apôtre des nations , *Tous les anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres , étant envoyés pour*

*exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ? ( Heb. I, 14. )*

C'est sur leur exemple qu'ont marché tous ces hommes qui se sont consacrés au service de Dieu , qui ont fui , quelque légitime qu'il fût , tout commerce avec un autre sexe , comme détournant leur esprit de la contemplation des choses divines. Ils ont abandonné leur patrie , leurs parents les plus chers , pour se consacrer entièrement au service de Dieu ; ils ont rompu tous les liens qui s'opposaient à la transmigration de leur âme intellectuelle dans les régions célestes. Enflammés du désir de voir et de contempler la majesté divine qui est inaccessible aux yeux des mortels , ils ont foulé aux pieds tous les biens de la terre. Nos villes , nos campagnes sont peuplées de ces hommes intérieurs ; ils habitent le sommet des montagnes ; ils sont enfoncés dans l'intérieur des forêts , dans le creux des vallons. Les uns , dans la vie cénobitique , ou commune , font de leur cœur un sanctuaire de sagesse et de piété. Les autres , réunis au nombre de deux ou trois , quelquefois même éloignés de toute communication avec les autres mortels , s'interdisent pour toujours la vue des objets terrestres , pour se livrer tout entiers à la contemplation des choses célestes.

Si donc nous voyons tant de cénobites , tant de solitaires embrasser , en dépit des liens de la chair et du sang , en dépit des affections inséparables de l'humanité , une vie si sublime , si céleste , quelle idée nous formerons-nous de celle de ces esprits incorporels , dégagés de toute passion , de toute inquiétude , qui ne sont sujets à aucun trouble ?

**XXXIV.** C'est dans les Livres saints que nous avons puisé tout ce que nous savons sur la nature de ces esprits qui ont été créés, mais qui sont inaccessibles à l'œil de l'homme. Et ce sont ces mêmes esprits célestes dont vous faites des héros d'impudicité et de débauche. Car c'est dans le ciel même que vous placez le foyer de toutes les espèces de turpitudes.

Vous leur attribuez tant de querelles, de guerres, d'actes odieux et tyranniques, que les plus scélérats des hommes ne pourraient jamais porter sur leurs têtes tous les crimes que vous imputez à chacun d'eux. Parmi les hommes, on en rencontre beaucoup qui se livrent à ce détestable crime contre nature qui attira le feu du ciel sur les villes de la Pentapole, mais qui respectent en même temps la couche nuptiale de leurs voisins. Si encore ils se livrent à ces derniers excès, ils auront du moins des égards pour leurs amis, et leurs propres parents; si un homme a poussé la brutalité jusqu'à attenter à l'honneur de sa sœur, il a du moins respecté sa mère, bien plus encore sa fille. Enfin le même homme, en outrageant les lois publiques de la décence et des mœurs, ne sera pas venu en même temps se ranger dans la classe des plus vils animaux.

Je dois cependant excepter de cette règle générale les Perses. Car, de toutes les nations de la terre, ce sont les seuls qui, d'après une antique et abominable coutume qui a presque force de loi chez eux, s'abandonnent entr'eux à tout ce que la luxure a de plus dégoûtant, sans distinction de sexe, de sang ou de parenté quelconque, et ne voient en cela, comme les animaux, rien que de naturel et de légitime.

XXXV. Mais celui qu'Homère a jadis appelé le père des Dieux et des hommes, eut pour femme Junon sa sœur germaine, brûla d'un amour infâme pour *Rhèa* sa mère, que les poètes ont aussi nommée *Déon* ou *Démètera* ou *Cérés*. De cet exécrable inceste ne vit-on pas sortir Proserpine, et ne vit-on pas ce père des Dieux se proclamer dans l'Olympe le mari de sa fille.

Le lecteur m'épargnera la honte de lui remettre sous les yeux ce que les poètes ont raconté de l'enlèvement de Ganymède, de ses amours avec Léda, Danaé, Sémélé, Alcmène et avec mille autres concubines et de ramener ce cloaque poétique.

Et vous qui rougissez de toutes ces infamies, qui nous dites que ce sont autant d'horribles mensonges, vous tenez cependant pour vraie et pour constante la théologie qui en découle et dont ces infamies sont la base.

Comparez, je vous prie, toutes les fables que vous débitez touchant ces êtres spirituels, mais créés, avec la doctrine que nous venons de vous exposer. La différence est assez palpable. Armés des seules lumières de la raison, voyez et jugez vous-mêmes quelle est celle des deux doctrines, ou de la vôtre ou de la nôtre, qui a le plus d'analogie avec la nature de ces êtres supérieurs à l'humanité. Et si vous voulez parler franchement, ou chercher la vérité de bonne foi, vous serez forcés de convenir que vos prières, vos adorations, vos sacrifices, votre culte en un mot, bien loin de s'adresser aux saints anges, ne s'adressent en effet qu'à des génies ou démons malfaisants.

XXXVI. Puisque le mot de *Démon* m'est échappé,

je pense que c'est ici l'occasion de vous exposer la doctrine de nos maîtres en ce qui les concerne. Nous croyons que ces êtres que les Livres saints désignent sous le nom de *Satan* en hébreu , c'est-à-dire , *Apostat* , celui de *Diable* en grec , c'est-à-dire , *contradictueur* ; nous croyons , dis-je , que ces mêmes êtres n'ont point été créés méchants , mais qu'ils se sont volontairement rendus tels , et que du bien ils se sont portés au mal , de plein gré. Nous disons que non satisfaits de leurs attributs , ils avaient aspiré à des rangs supérieurs par un excès d'orgueil ; qu'en punition de leur révolte , ils ont été dépouillés des dignités dont ils avaient été revêtus dans le principe.

Nous croyons que Dieu le Créateur a préposé les anges à la garde de l'homme pour le soutenir , l'aider contre les violences et la tyrannie du démon , de cet ennemi du genre humain , de cet ennemi aussi cruel que jaloux. Nous croyons cependant que Dieu n'a point voulu éteindre cette guerre allumée entre l'homme et le démon ; il a voulu que cette lutte perpétuelle engendrât et lui manifestât de généreux athlètes , et lui donnât le moyen de couronner de magnifiques exploits de force , de courage et de vertu.

Quoique l'homme eût dans les anges des auxiliaires assez puissants pour abattre et terrasser son ennemi , Dieu a cependant permis au Démon de harceler l'homme partout , et en tout temps , dans ses actions , dans ses pensées , dans ses discours , et cela , pour que l'homme se rendît digne de la couronne qui lui est réservée. Car ce n'est pas Dieu qui a armé le démon contre le genre humain , mais dans l'intérêt de l'homme il a permis que le Démon mît tout en œuvre pour



le perdre. C'est ainsi, dit-on, que pour rendre la vie et la santé aux malades, les médecins ont recours aux vipères, quelquefois aux serpents les plus venimeux.

Voilà ce que les Livres saints nous enseignent sur la nature de ces puissances ennemies du genre humain.

XXXVII. Quelle a été l'opinion de Platon touchant la nature des esprits infernaux ? C'est ce qu'il nous sera facile d'apprendre si nous ouvrons son dixième livre des lois. Voici ce que nous y lisons :

« Puisque vous dites qu'il existe une ame qui gouverne et meut toutes choses, puisque vous avouez qu'il faut qu'une ame préside au gouvernement du ciel et de la terre, je vous demanderai alors si vous n'admettons qu'une ou plusieurs ames pour régir cet univers ? Je vais répondre pour vous ; n'en admettons pas moins de deux ; une qui est *principe de tout bien*, et l'autre *principe de tout mal*. »

Voilà ce qu'a dit Platon. Il nous reste à examiner les inepties contenues dans ce peu de mots. Il a d'abord donné le nom d'*Ame* à une certaine puissance qui est supposée modérer et gouverner toutes choses visibles et invisibles. Puis sur cette question, s'il faut admettre une ou plusieurs ames, il répond qu'on ne peut pas en supposer moins de deux, l'une *principe du bien*, l'autre *principe du mal*, toutes deux égales en puissance et en facultés. De manière que, selon lui, le ciel même est sous le gouvernement de cette ame principe du mal.

XXXVIII. Quelle distance de cette doctrine - là à la nôtre ! car nous disons que c'est par le Saint-Esprit

( que les Livres saints appellent le *Paraclet* ) que sont gouvernés , sanctifiés non-seulement les anges et les archanges , toutes les puissances et hiérarchies célestes , mais encore tous les mortels sans exception , qui ont voulu pratiquer la piété et se livrer à la contemplation des choses divines. Nous croyons que non-seulement Satan et les démons ses suppôts ont été chassés honteusement du Ciel ; mais nous les voyons frappés de terreur , saisis d'épouvante , fuir à la vue des généreux athlètes qu'enfante le Christianisme. Nous ne les voyons dominer et régner en souverains que sur les transfuges et les déserteurs de la vérité , et qui ont fait alliance avec lui ; car , comme dit l'Apôtre , *il n'exerce sa puissance que sur les fils de l'in-crédulité* ( Eph. II , 2 ).

Voici ce que dit encore Platon sur ces mauvais génies.

« Il y a donc encore d'autres maux. Mais un certain démon les a mélangés d'une volupté momentanée dont il se sert comme d'une amorce ; à l'aide de ce perfide hameçon il trompe , il égare , il perd les humains. Quelques-uns cependant d'une intelligence supérieure découvrent les pièges et savent les éviter. » ( *Phædrus.* )

XXXIX. Maintenant que vous connaissez notre doctrine tant sur les anges, les démons, que sur d'autres points et que vous pouvez la comparer avec la vôtre, voyez, je vous prie, laquelle des deux est la plus conforme à la majesté divine, ou de celle qui d'un Dieu bon par essence en fait la source et le principe du mal, qui livre aux caprices de ce Dieu le gouvernement non-seulement de la terre, mais encore des Cieux

mêmes , ou bien de celle qui établit que Dieu n'est la cause d'aucun mal quelconque , mais qui en rejette le principe sur les seuls démons qui , volontairement et de leur libre arbitre, se sont eux-mêmes précipités dans le mal , comme le font la plupart des méchants ; je ne doute pas que dans la sincérité de votre cœur, vous ne soyez forcés d'avouer que nos dogmes sont bien supérieurs à ceux dont jusqu'ici vous avez fait profession. Que sera-ce , lorsqu'ouvrant nos Livres saints , vous en aurez soigneusement étudié l'esprit ? C'est alors que vous comprendrez combien des livres dictés par l'Esprit saint sont supérieurs à la sagesse humaine , la différence prodigieuse qui existe entre les dogmes du Saint-Esprit et la doctrine des démons.

FIN DU TROISIÈME DISCOURS.

---

## NOTES

### SUR LE TROISIÈME DISCOURS.

- (a) *Ces hommes sont impardonnables.* Pourquoi trouve-t-on , parmi les savants qui passent leur vie à scruter la nature , à lui arracher ses secrets , si peu d'hommes religieux , tant de matérialistes , et si souvent des athées ? « C'est que , dit saint Augustin , il se fait une assimilation » entre notre ame et les objets auxquels elle s'attache. Si » elle s'accoutume à ne voir que la matière , elle se maté- » rialisera sans pouvoir s'élever plus haut ni s'en dégager. » (*De Morib. Eccl. cathol. cap. XXI.*)
- » Il y a des gens , dit le savant Euler, qui ne veulent rien » croire ni admettre que ce qu'ils voient de leurs yeux et » qu'ils touchent leurs mains. Tout ce qu'on leur prouve

» par les raisonnements les plus solides leur demeure tous  
 » jours suspect, à moins qu'on ne le leur mette sous les yeux.  
 » Cela se remarque surtout dans les chymistes, les anatomi-  
 » mistes et les physiciens, qui ne s'occupent qu'à faire des  
 » expériences. Tout ce que les uns ne sauraient fondre  
 » dans leur creuset, ou les autres disséquer avec leur sca-  
 » pel, ne fait aucune impression sur leurs esprits. On a  
 » beau leur parler des qualités et de la nature de l'ame,  
 » ils ne conviennent de rien, à moins que leurs sens n'en  
 » soient frappés. »

Le célèbre Gallien, philosophe et médecin, qui écrivait sous Marc-Aurèle, s'écrie à la fin de son traité sur la formation du fœtus :

*Laudent alii Deos suos thure et victimis : Ego verò hujus tam stupendi operis auctorem laudabo stupore et admiratione;*  
 « Que d'autres honorent leurs Dieux par de l'encens et des victimes ; pour moi, j'offrirai ma stupeur et mon admiration à l'auteur d'un si merveilleux ouvrage. »

Voilà le langage d'un médecin philosophe payen ; comparez-le avec celui de tant d'autres médecins de nos jours qui, le scapel à la main, n'ont jamais su découvrir l'auteur de la nature, et admirer son chef-d'œuvre.

(b) *Ce qu'ils disent de relatif.* Voyez le 1<sup>er</sup> Discours, n<sup>o</sup> xv.

(c) *Pour couvrir et voiler par des allégories.* C'est en pure perte, dit Cicéron, que les philosophes ont voulu justifier par des allégories les turpitudes de leur théologie. Zénon d'abord, puis Cléanthe, puis Chrysippe, se sont donné beaucoup de peines fort inutiles pour donner une apparence de raison à des fables fort ridicules. *Magnam molestiam suscepit et minime necessariam primus Zeno, post Cleantes, deinde Chrysippus, commentitiarum fabularum reddere rationem.* (De Nat. Deor., Lib. III, n. 63.)

(d) *C'est ce que nous lisons dans Manéthon.* Manéthon, prêtre égyptien, natif d'Héliopolis, florissait du temps de Ptolémée Philadelphie, l'an 304 avant J. C. Il composa l'histoire de l'Égypte souvent citée par Josèphe. Il l'avait tirée, si on l'en croit, des écrits d'Hermès ou Mercure Trismégiste et des archives des temples confiés à sa garde.

Cette histoire est perdue. Jules l'Africain en avait fait un abrégé dont il ne nous reste que des fragments que nous a conservés George Syncelle.

(e) *Un jeune taureau sous le nom d'Apis.* Le bœuf Apis devait porter sur le front une tache blanche en forme de croissant. Son nom signifie fort puissant. Le mot *Apis* est le même que celui d'*Abir* que nous trouvons dans Jérémie, texte hébreu XLVI, 15, où il se moque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur *Apis* ou *Abir*. Ce que les Septante ont traduit par ὁ ἄπις ὁ μόσχος, et expliqué ensuite par ὁ ἐλεγκτοῦ σοῦ, *Vifulus dilectus tuus, votre veau Apis le bien-aimé.* Ce que la Vulgate a traduit par : *Quare computruit fortis tuus? Pourquoi votre puissant a-t-il péri.?*

(f) *Principe de notre vie animale.* Sous le nom d'*âme, anima*, les anciens comprenaient ce que nous appelons *vie animale*, qui nous est commune avec tous les animaux; telle que la circulation du sang, la digestion, etc., tout ce qui est indépendant de notre volonté et qui suscite en nous les passions, proprement dites animales, telle que la colère, la luxure, etc. Sous le nom d'*animus* ils entendaient l'âme intellectuelle. *Anima est qua vivimus, animus vero quo sapimus.* L'une périt avec le corps, l'autre est immortelle.

(g) *Bacchus ou le Père libre.* Bacchus fut ainsi appelé, dit Sextus Pompeius, parce que ceux qui sont pris de vin donnent un libre cours à leur langue. *Liber repertor vini, ideo sic appellatur quod nimio vino usi libere loquantur.*

(h) *Ils ne rougissent pas d'honorer ces mêmes vices dans la personne de leurs dieux.* « Le peuple et le commun des philosophes, dit Denis d'Halicarnasse (L. II), prennent la théologie grecque toujours du mauvais côté : il en résulte deux inconvénients. Les uns conçoivent du mépris pour des Dieux sujets aux infirmités humaines, et les autres se fondent sur leur exemple pour se livrer aux crimes les plus honteux. »

En effet, dans l'Eunuque de Térence Cherea s'enhardit au

crime à la vue d'un tableau de Jupiter qui séduit Danaé. Écoutez-le : « Je me suis mis aussi à le regarder ; et comme il » avait fait justement ce que j'avais projet de faire, j'étais » d'autant plus ravi de voir qu'un dieu se fût métamorphosé » en homme, et que pour tromper une fille, il fût descendu à la sourdine par les tuiles d'une maison étrangère. Mais quel dieu ! Celui qui de la voix de son tonnerre ébranle toute la vaste étendue des cieux. Et moi » qui ne suis qu'un misérable mortel, je serais plus sage ? » Non assurément. » (*Eunuch. Act. III, Scen. 5.*)

(j) *Lorsque j'entens dire aussi que les Solymes.* Les Grecs connaissaient deux villes sous le nom de *Solyne* : *Solyne* de Palestine ou Jérusalem ; *Solyne* de Lycie ou *Menteseli* dans la Natolie d'Asie.

(k) *Jusque chez les démons... ils sont allés chercher des dieux.* Voici le principe et la source de cette théurgie que nous trouvons dans un de ces livres que les Prêtres égyptiens présentaient à leurs initiés sous le nom d'*Hermes*, comme nous l'apprend saint Clément d'Alexandrie, et dont Apulée nous a laissé une traduction latine.

*Mercur* ou *Hermes* : « C'est ainsi que l'humanité se rapprochant toujours de sa nature et de son origine, imite sans cesse la divinité. De même que Dieu, le Seigneur, s'est fait des êtres pareils à lui, c'est-à-dire éternels ; de même l'homme se fait des dieux configurés comme lui.

*Asclépius* : « Vous voulez sans doute, Trismégiste, parler des statues ?

*Hermes.* « Oui, des statues, *Asclépius* ; vois-tu jusqu'où se porte la méfiance ou plutôt la mécréance ? Oui, des statues animées, pleines de sens et d'esprit, qui opèrent de grandes et de belles choses, des statues qui connaissent l'avenir, qui sont de puissants prophètes, soit par les songes, soit par mille autres voies, qui envoient et guérissent les maladies, qui répandent la joie ou la tristesse au gré de leurs intercesseurs. Ignorestu, *Asclépius*, que l'Égypte est l'image du ciel, disons

» mieux, qu'elle est le séjour habituel des dieux; que c'est  
 » en Egypte que sont venus descendre, où peut-être ont été  
 » transportés tous les esprits célestes qui gouvernent le  
 » monde, ou qui ont un emploi dans le ciel, et que l'E-  
 » gypte est le temple de l'univers? » — *Ailleurs.*

« Tout ce que nous avons dit de l'homme est admirable,  
 » mais moins admirable encore que ce qui nous reste à  
 » dire. De toutes les merveilles, il en est une qui surpasse  
 » tous les transports de l'admiration. C'est la voie mys-  
 » térieuse par laquelle l'homme est parvenu à découvrir  
 » la nature divine et à la créer lui-même. Nos aïeux dans  
 » leur incrédulité s'égarèrent beaucoup en ce qui concer-  
 » nait Dieu et son culte, et, sans s'occuper des rapports  
 » de l'homme avec le créateur, ils trouvèrent *l'art de*  
 » *faire des dieux*. A cette invention, ils réunirent une puis-  
 » sance empruntée de la nature du monde. Amalgamant  
 » cette puissance avec cette nature, ne pouvant cependant  
 » créer des âmes, ils évoquèrent celles des démons ou des  
 » anges, ils les incorporèrent dans de saintes images à  
 » l'aide de divins mystères. Au moyen de ces statues, ces  
 » seules idoles acquièrent le pouvoir de nuire ou de se-  
 » courir. » *Voy. Apulei Opera*, t. II, f° 293 et 96.

Ce passage d'Hermès a suggéré à saint Augustin des réflexions fort curieuses qu'on trouvera dans sa *Cité de Dieu*, liv. VIII, 24,25.

(1) *Sont sous la puissance du Dieu Sérapis*. Voici ce que saint Clément d'Alexandrie nous apprend sur le compte de cette célèbre divinité égyptienne : « Pourquoi m'arrêté-je  
 » si long-temps sur tous ces Dieux, lorsqu'il faut que je  
 » vous fasse voir quel est ce Dieu fameux, ce Sérapis dont  
 » le culte l'emporte sur tous les autres. Ce serait un blas-  
 » phème que de dire que sa statue est un ouvrage de la  
 » main des hommes. Car les uns disent qu'elle fut un don  
 » des habitants de Sinope fait à Ptolémée Philadelphe en  
 » reconnaissance des blés que ce prince leur avait envoyés  
 » dans un temps de famine. C'était, disent les uns, une  
 » statue de Pluton que Ptolémée fit placer sur le promon-  
 » toire appelé Racotis, dans un temple dédié à Sérapis

» dans le voisinage d'une métairie. Dans ce même temple  
 » il fit enterrer une célèbre courtisane nommée Blitiche  
 » de Canope. D'autres disent que cette idole fut amenée  
 » du Pont à Alexandrie. Au reste, Athénodore, fils de  
 » Sandon, voulant montrer l'antiquité de Sérapis, en est  
 » venu jusqu'à prouver que Sérapis n'était autre chose  
 » que l'ouvrage d'un statuaire grec nommé Briaxes, que  
 » Sésostris avait amené de la Grèce. Il lui commanda la  
 » statue d'Osiris dont il se vantait d'être le descendant.  
 » Ce statuaire fit entrer dans la composition de la statue,  
 » de l'or, de l'argent, de l'airain, du fer, du plomb,  
 » de toutes les espèces de pierres qui sont en Egypte,  
 » jusqu'à des émeraudes, des haematiles, des saphirs,  
 » des topases, le tout broyé, trituré, porphyrisé avec le  
 » baume extrait des momies, ou cadavres embaumés  
 » d'Osiris et d'Apis. C'est de cette pâte qu'il composa sa  
 » statue, et comme c'était un alliage extrait de deux tom-  
 » beaux, on l'appela *Osirapis* et par corruption vulgaire  
 » *Sarapis*. (*Orat. protreptrica ad Gentes.*) »

(m) Ce passage du prophète Isaïe me rappelle cette satire d'Horace où il fait parler le Dieu des jardins qui a été témoin des œuvres nocturnes de *Canidie* et de *Sagana*, célèbres sorcières de Rome.

*Olim truncus eram ficulnus inutile lignum ,  
 Cum faber incertus , scamnum , faceretne Priapum ,  
 Maluit esse Deum.*

« Je fus jadis un tronc de figuier qui n'était propre à rien.  
 » Un ouvrier doutant s'il ferait de moi un banc ou un Dieu,  
 » jugea que je n'étais bon qu'à faire un Dieu. Me voilà  
 » donc, grâce à son choix, une divinité formidable aux  
 » voleurs et aux oiseaux. » (*Horat. l. 1, Sat. 8.*)

(n) *C'est à un bouc.* Mendes ville d'Egypte près Lycopolis, adorait, dit Strabon *Lib. xvii*, un bouc et une chèvre.

(o) *Comme n'ayant rien de commun avec la terre.* Quelques-uns dérivent le mot *Hagios*, saint, de *Hagos*, chose pure. Théodoret, ainsi que d'autres, le dérive de l'*A* privatif et de *Gé*, terre, comme non terrestre. Vide Scapula, *verbo : Hagios.*



---

## QUATRIÈME DISCOURS.

### SUR LA MATIÈRE ET LE MONDE.

On attribue à Démocrite l'Abdéritain fils de Damasippe, ce mot : « Que la meilleure doctrine était »  
 » celle qui se rapprochait le plus de la nature, qu'elle  
 » était le vrai moyen de réformer notre âme, de ra-  
 » frachir et de renouveler en elle les anciens carac-  
 » tères tracés par la nature et effacés par le temps. »

J'adopte cette opinion tout entière ; car, si l'on en croit Porphyre, Socrate le fils de Sophronisque fut enclin dès sa jeunesse à la luxure et à la débauche. Mais l'étude et l'instruction avaient, dit-il, effacé en lui ces odieux caractères, pour lui en imprimer de plus justes et de plus conformes à la morale. Cette doctrine se trouve en harmonie parfaite avec celle de nos livres saints.

Ce fut par ses instructions et ses exhortations que notre Sauveur arracha aux abîmes de la perversité des publicains, race d'hommes vouée à tous les genres d'iniquités et d'injustices, la femme la plus impudique qu'il eût été possible alors de rencontrer parmi les prostituées, le brigand le plus insigne, et tant d'autres qui avaient jusqu'alors croupi dans le péché, pour en former des modèles de la plus haute vertu. Mais de combien parlé-je ! de trois, de quatre, de dix, de quinze conversions ? Eh ! n'avons-nous pas sous les yeux toute cette multitude d'hommes qui peuplent

notre globe, jadis plongés, tous sans exception, dans un abîme de corruption, transformés aujourd'hui en de hommes nouveaux? Par quelle voie? Par la seule prédication de quelques hommes qui avaient reçu leur mission de l'auteur du salut. Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes qui dans leur conduite ressemblaient à des forcenés, devenus tout-à-coup des modèles de tempérance et de sagesse? Convaincus de l'excellence de notre doctrine, nous vous l'apportons; aucune peine, aucune fatiguenne nous détournera du dessein que nous avons formé de travailler à votre guérison, quels que soient d'ailleurs vos efforts pour repousser la coupe salutaire que nous vous présentons, quels que soient vos répugnances, vos dégoûts, vos objections. De l'éponge de nos discours nous humecterons, nous amollirons ce calus d'incrédulité qui repose sur votre cœur.

Déjà nous vous avons adressé trois discours; nous vous avons exposé les avantages incommensurables de la foi; ce que nous devons penser et croire de l'essence divine, de la nature des êtres créés qui ne tombent cependant pas sous nos sens. Nous avons mis sous vos yeux dans leur hideuse nudité les fables de vos poètes; nous avons pulvérisé les ridicules allégories auxquelles vos philosophes avaient recours pour en justifier les obscénités. Mais n'ayant jamais rien pu dire de vrai, n'ayant jamais pu s'accorder entr'eux sur la nature des êtres visibles, ils se sont divisés en mille sectes ennemies. Comme des hommes surpris par les ténèbres, ils se sont livrés entr'eux des combats aussi honteux qu'acharnés. C'est pourquoi nous avons cru qu'il était de notre intérêt que vous missions en parallèle leur délirante doctrine avec les dogmes de nos

livres saints. Ce tableau de comparaison vous fera aisément comprendre combien sont pitoyables les raisonnements des hommes abandonnés à eux-mêmes, et combien *leurs pensées sont vaines*, comme l'a fort bien dit un de nos Sages. (1 Cor. III, 20).

II. J'entends Xénophane de Colophone, fils d'Orthomène chef de la secte Eléatique, qui dit que « Tout » ce qui tombe sous nos yeux est un, de forme orbiculaire, circonscrit, non engendré, mais éternel, » et immobile. »

Puis oubliant tout-à-coup son prologue, il dit ensuite que c'est la terre qui est la génératrice de toutes choses. *Tout sort de terre, tout rentre dans la terre*, telles sont ses paroles.

Voilà, certes, en peu de mots, des doctrines bien discordantes; car, si le monde est éternel, comme notre philosophe l'a posé en débutant, il est donc sans principe et sans cause. S'il en est ainsi, il n'a donc pas la terre pour mère. Mais si la terre est le principe et la cause de l'univers, comme notre philosophe l'a dit ensuite, il n'est donc pas sans cause; s'il n'a pas de cause, il n'a pas de principe; s'il a un principe, il n'est donc pas éternel.

Parméides, disciple de Xénophane, a suivi, en ce point, la doctrine de son maître. C'est de lui qu'on cite cet axiome, en parlant de l'univers :

Il est seul, unique, immobile, ingénéré.

Mais ce n'est pas à la terre, mais au feu qu'il attribue le principe de toutes choses.

Mélisse de Milet, fils d'Ithagène, fit partie de cette école; mais il ne fut pas très-fidèle à la doctrine de

ses maîtres ; car, tandis que ceux-ci assignaient des bornes à l'univers , celui-ci le déclarait infini.

Démocrite l'Abdérivain , fils de Damasippe , fut le premier auteur du système des solides et du vide. Mais c'est dans les solides indivisibles , et dans le vide , que Métrodore de Chio posa le principe et la cause de toutes choses. Epicure l'Athénien , fils de Néocles , vint 150 ans après Démocrite. C'est lui qui donna le nom d'*atomes* ou *insectibles* à ces corpuscules que ses prédécesseurs avaient appelés *solides* , soit , comme disent les uns , parce qu'il les considérait comme tellement durs et compactes , qu'ils ne pouvaient être ni fractionnés ni entamés , soit , comme disent les autres , parce que leur exigüité ne pouvait supposer aucune sous-division. Car c'est ce nom qu'ils donnent aux corpuscules agités dans l'air , que nous voyons à l'aide d'un rayon du soleil qui pénètre dans une chambre , par une fente légère.

Diaphante de Syracuse , qui était Pythagoricien , suivit le même système , quant au principe de l'univers.

Mais Platon , de son côté , plaça la cause primordiale de tout ce que nous voyons dans *Dieu* , *la matière* et *les idées*.

Aristote de Stagyre , fils de Nicomaque , la plaça , de son côté , dans la matière , la *forme* et la *privation*.

Aux quatre éléments , il en ajouta un cinquième qu'il appela *éthérée* et *immuable*.

Xénocrate de Carthage prétendit que le principe universel était une matière constamment fluide.

Zénon de Chite , fils de Moasée , disciple de Cratès , donna pour principe de l'univers Dieu et la matière. C'est lui qui fonda la secte des stoïciens.

Hyppasus de Métaponte , Héraclite d'Ephèse firent du monde une masse immobile , circonscrite , qui avait le feu pour principe.

III. Diogène l'Apolloniate constitua l'air pour principe universel. Mais Thalès ne le reconnut que dans une matière changeante et fluide , ainsi que Pythagore , Anaxagore , Héraclite et toute la secte des stoïciens.

Quant à Platon , il assimilait la matière à un corps sans forme , sans espèce , sans figure , dénuée de qualité quelconque.

Aristote fit la matière corporelle ; les stoïciens en firent un seul corps. Démocrite et son école admirent le vide pour le jeu des atomes. Tous les autres rejetèrent cette opinion. Et pour ne pas nous étendre plus loin , voici un des axiomes d'Empédocle : *Dans le tout rien de vide , rien de superflu*. Les stoïciens n'admettaient aucun vide dans l'intérieur de l'univers ; mais en dehors , le vide était infini. Straton , au contraire , n'admettait aucun vide en dehors du monde ; mais il en admettait la possibilité à l'intérieur.

Ce n'est pas seulement sur ces questions , mais c'est sur mille autres que régnait entr'eux un entier désaccord. Thalès , Pythagore , Anaxagore , Parménides , Mélissus , Héraclite , Platon , Aristote , Zénon , s'accordent pour ne faire de l'univers qu'un tout. Anaximandre , Anaximène , Archelaüs , Xenophane , Diogène , Leucippe , Démocrite , Epicure , supposent des mondes à l'infini. Les uns ont donné au monde la forme sphérique ; les autres lui en ont supposé de toutes les espèces.

Ceux-ci ont dit que la machine roulait comme une

meule de moulin ; ceux-là , comme la roue d'un chariot ; ceux-ci , que le monde était un grand animal ; ceux-là , qu'il était inanimé. Selon les uns , il était le produit de l'intelligence et non du temps ; selon d'autres , il était incréé, ingénéré, et n'avait aucune cause génératrice. Tels le disaient corruptible ; tels autres le disaient incorruptible.

IV. Les étoiles, selon Thalès, étaient tout à la fois de terre et de feu. Non , dit Anaxagore , ce sont des pierres détachées du globe par le mouvement de rotation , qui se sont ensuite embrasées et sont restées fixes dans les régions supérieures. A cela , Démocrite applaudit. Mais Diogène n'est pas de cet avis : ce sont, dit-il , des pierres volcaniques semblables à du tuf, et douées de respiration. Ce n'est pas cela , dit Anaximandre , ce sont certaines compositions aériennes réduites en globes ignés qui lancent des flammes par certaines ouvertures.

Au reste , dit Diogène , la preuve qu'elles sont de nature ignée, c'est que lorsque quelques-unes se détachent du ciel et tombent jusqu'à terre , elles s'éteignent. Témoin , ajoute-t-il , ce globe de pierre qui tomba tout enflammé du ciel dans Aigopotame , ville de l'Hellespont (a).

Quant à Platon , il veut bien qu'elles soient ignées de nature , mais ce n'est pas sans mélange d'autres éléments.

Pour Aristote , il les affine à un cinquième élément. Mais Xénophane les a vues tout autrement. Les étoiles sont un composé de nuages ignés qui s'éteignent à l'approche du jour et se rallument comme des chandelles aux approches de la nuit.

D'autres, tels qu'Héraclite et quelques sectes de pythagoriciens, nous ont dit que chaque étoile était un monde, et que tous ces mondes renfermaient la terre et son atmosphère. C'est un amas de globules, ont dit de plus savants; Cléanthes le stoïcien leur a donné la forme de cône.

Au reste, pour nous résumer, selon Xénophane, le soleil et la lune sont des nuées en feu; du fer et des pierres enflammées, selon Anaxagore, Démocrite, Métrodore; de la terre, suivant Thalès; de la pierre ponce, suivant Diogène; un globe composé d'un cinquième élément, suivant Aristote, un mélange de feu et de beaucoup d'autres substances, d'après Platon.

Je ne vous ai pas parlé de Philolaüs le Pythagoricien, qui a fait le soleil de verre. Et la preuve, c'est qu'il absorbe en lui tous les rayons lumineux de ce feu qui émane de ce monde que nous habitons, pour nous refléter et la lumière et la chaleur, à l'instar d'un corps quelconque.

Il est beaucoup d'autres opinions philosophiques, relatives au soleil, toutes divergentes les unes des autres, que je crois inutile d'énumérer ici, pour ne pas entasser un plus grand nombre d'absurdités.

V. S'agit-il de déterminer sa grandeur et sa figure? C'est encore un autre et vaste sujet de disputes entre ces mêmes philosophes. Les uns le font sphérique; d'autres plat et concave au centre d'autres, rond comme une roue de chariot.

Anaximander le fait vingt-sept fois plus grand que la terre; Empédocles le réduit à la grandeur de notre globe. Anaxagore lui donne un peu plus d'étendue

qu'au Péloponèse. Mais Héraclite sourit et le réduit à un pied.

VI. Leurs discussions sur la lune ne sont pas moins extravagantes. Demandez à Thalès ce que c'est; il vous répondra que c'est un corps terrestre. Non, disent Anaximène, Parménides, Héraclite; c'est une pure masse de feu dans laquelle on distingue des montagnes, des plaines et des vallées.

Pythagore n'en fait qu'un rocher; Héraclite, une terre enveloppée de brouillards. Mais quant à sa grandeur, selon les uns elle est beaucoup plus grande que la terre, selon les autres elle lui est égale; selon d'autres encore beaucoup plus petite. Il en est enfin qui l'ont réduite à une palme de diamètre.

VII. Pourquoi parlerai-je ici de toutes les innombrables rêveries que ces savants ont débitées sur les phases, les éclipses, les absences de cet astre? Pas un d'eux ne s'accorde sur les distances que les planètes gardent entre elles ni sur celle qui les sépare de la terre. Les uns leur donnent quatre millions de stades (500 lieues), qui se divisent de la terre à la lune et de la lune au soleil. Ecoutez-les: vous les entendrez se vanter impudemment de connaître jusqu'à une once le poids de l'atmosphère qui enveloppe la terre, tandis qu'ils ignorent la profondeur de la mer qu'il leur est facile de connaître à l'aide de la sonde. C'est en vain que le poète Eschyle leur a dit:

« Ne perdez pas votre temps à chercher ce qui vous est inutile. »

Toutes ces recherches, quelque facile qu'il soit de s'assurer de leur exactitude, sont en général oiseuses



et d'un minime intérêt. Celui-là qui se met à la poursuite de ce qu'il ne peut atteindre, ne ressemble pas mal à un homme qui voudrait écrire sur la surface d'un étang, ou qui voudrait porter de l'eau dans un crible. L'un et l'autre perdent également leur temps et leur peine (b).

C'est cette réflexion qui détermina Socrates à abandonner ces philosophes qui ne s'occupaient que de ces corps suspendus sur nos têtes, pour, de son côté, se livrer à la seule étude de la morale. « Il engageait, dit Xénophon dans ses *Commentaires*, tous ses disciples à ne point s'occuper de ce que Dieu faisait dans la voûte céleste, parce qu'il était convaincu que l'homme ne pouvait y atteindre; et que ce n'était pas plaire aux dieux que de scruter ce qu'ils ont voulu dérober à notre connaissance; que celui-là qui se livrait entièrement à de pareilles études, courait le danger de perdre la tête et s'exposait à devenir aussi fou qu'Anaxagore qui se vantait d'avoir été admis dans les conseils et les desseins de la Divinité. »

VIII. Le même auteur nous dit encore en parlant de Socrates :

« Jamais personne n'a vu faire ou entendu dire à Socrates quelque chose d'impie ou de criminel. Jamais il ne dissertait, à l'exemple de beaucoup d'autres, sur la nature des choses qui sont hors de notre portée. Il ne s'occupait nullement de ce qui regarde le gouvernement de cet univers, et ne cherchait point à se rendre compte des divers phénomènes célestes. Il signalait comme des fous (c) tous ceux qui en faisaient leurs principales études. Il croyait qu'avant tout il fallait considérer si ceux qui se livrent à ces

» sortes de sciences , possédaient à fond celles qui  
» concernent les choses d'ici-bas, ou si , laissant de  
» côté les choses d'ici-bas pour se livrer à ces études  
» transcendantes , ils pensaient n'être pas sortis de  
» leur sphère.

» Il s'étonnait de ce que les hommes n'avaient pas  
» encore compris que toutes ces choses étaient au-  
» dessus de l'intelligence humaine , tandis qu'on  
» voyait tous les jours ceux qui paraissaient le plus  
» versés dans ces sortes de sciences et qui en parlaient  
» avec le plus d'assurance , ne point s'accorder en-  
» tr'eux , et comme des insensés , se disputer avec  
» acharnement et animosité sur des questions insol-  
» bles de leur nature.

» N'y a-t-il pas de la folie , disait-il encore , chez  
» les uns , à affronter, de gâté de cœur, des dangers  
» sérieux et imminents , et chez les autres , à pâlir de-  
» vant des futilités ? N'est-il pas honteux de voir les  
» uns porter le mépris pour le public jusqu'à se per-  
» mettre dans une assemblée , de dire et de faire tout  
» ce qui leur passe par la tête, et d'autres au contrai-  
» re timides à l'excès , ne pas oser se présenter de-  
» vant d'autres hommes et les fuir ? N'est-il pas odieux  
» de voir des hommes ne reconnaître ni temples ni au-  
» tels , et fouler aux pieds tout ce qu'il y a de plus sa-  
» cré , tandis que d'autres fléchissent les genoux de-  
» vant la première pierre qu'ils rencontrent , de-  
» vant toutes sortes d'arbres , devant des bêtes sauva-  
» ges et leur adressent des prières , des vœux , et  
» leur font des sacrifices ?

» Parmi ceux que nous voyons sérieusement occu-  
» pés à surprendre les secrets de la nature , combien

» n'en trouvons-nous pas qui n'admettent qu'un seul  
 » être, tandis que tant d'autres en supposent des mul-  
 » titudes infinies; qui voient le mouvement partout,  
 » tandis qu'aux yeux des autres tout est immobile;  
 » qui ne voient dans la nature que naissance et mort,  
 » tandis qu'aux yeux des autres, rien ne meurt, tout  
 » est éternel?»

IX. C'est ainsi que par d'autres nombreux exemples, Xénophon met aujour les savantes niaiseries, les grandes puérités qui faisaient fermenter les têtes philosophiques de son temps.

Remarquez que ce n'est pas un des nôtres qui fait ici le procès à vos grands discoureurs. C'est Xénophon, c'est Socrate, qui tous deux passent parmi vous pour des hommes supérieurs. Chacun peut à ce sujet consulter les *Commentaires* du disciple de Socrate, et se convaincre par soi-même de l'exactitude de notre citation. Mais si quelqu'un s'obstinait à voir dans le choix que nous avons fait des paroles de cet auteur, un esprit calomniateur, nous l'engagerions à ouvrir pour sa satisfaction le recueil qu'Aëtius nous a donné des diverses doctrines philosophiques, ainsi que celui que Plutarque nous a légué. *L'Histoire des philosophes* écrite par Porphyre (d), jette encore beaucoup de lumières sur cette question.

X. Quant à nous, laissant de côté toute cette tourbe de philosophes, nous rendrons à Platon la justice qui lui est due avec la même impartialité que nous apportons à mettre dans toute leur nudité ses bévues et son ignorance. Car, il ne faut pas le dissimuler, il y a des choses admirables dans son *Timée*, telles que celles-ci :

Il se demande pourquoi l'Auteur de la nature a créé tout ce que nous voyons , et pourquoi il a établi une génération successive de tous les êtres terrestres. A cette question, voici sa réponse , qui est aussi sage qu'admirable.

« Il était bon ; or , avec la bonté , aucune espèce de  
 » jalousie ne pèut exister. Exempt de cette vile pas-  
 » sion , il a voulu que tout lui fût assimilé autant que  
 » possible. Assimilé , disons-nous , non par nature ,  
 » mais par leur mode d'existence. Car , de même  
 » qu'il est , il a voulu que tout ce qui n'était pas prft  
 » existence , devînt et fût. Mais comme son essence  
 » est de n'avoir reçu l'être d'aucun autre être , il a  
 » voulu donner l'être à tout ce qui existe (e). »

Ce qui suit n'est point inférieur :

« Ce n'est par aucun motif d'utilité personnelle que  
 » Dieu a créé le monde. Ce n'est pas , par exemple ,  
 » pour recevoir les hommages des humains , ou des  
 » esprits , ou des autres dieux ; car il n'a attaché à  
 » leur génération aucune rétribution quelconque ,  
 » telle que , par exemple de notre part , la fumée des  
 » sacrifices , ou de la part des dieux , démons , et  
 » génies , leurs services ou ministères. »

XI. Platon nous représente ici Dieu comme au-dessus de tout besoin quelconque , qui n'a écouté dans la création de l'univers que sa seule bonté. Il donne ici le nom de *dieux* ou de *démons* à ces esprits que nous appelons *anges*, et il en fait les ministres de sa volonté divine.

Nous lisons encore , dans son livre de la *République* , ces paroles également dignes d'éloges :

« Il ne suffit pas de dire que ce qui existe a été créé

» et produit par le *Dieu bon* , mais il faut encore con-  
 » fesser que tout ce qui existe a reçu de lui l'être mé-  
 » me , l'essence même , puisque la bonté n'est pas  
 » une substance , mais au-dessus de toute substance,  
 » soit en dignité , soit en puissance. Car Dieu n'a pas  
 » seulement donné à sa créature une forme commu-  
 » ne , comme le ferait un fondeur en cuivre ou un or-  
 » fèvre , mais il lui a donné de plus l'être et la subs-  
 » tance , étant lui-même doué d'une nature bien su-  
 » périeure à celle de ses créatures. Car Dieu est au-  
 » dessus de toute nature, non-seulement par son éter-  
 » nité , mais encore par sa puissance , et par consé-  
 » quent bien supérieur à toutes ses œuvres. »

Il est évident par ces paroles , que Platon n'admet pas ici une matière quelconque antérieure à la création , mais qu'il reconnaît une production spontanée, opérée par Dieu , de tout ce qui n'était pas.

XII. Voici encore une autre question qu'il se propose et qu'il résout aussi d'une manière fort juste et très-exacte :

« Le monde a-t-il toujours été tel qu'il est ? n'a-t-il eu  
 » aucun commencement ? Ou bien a-t-il été engendré,  
 » et par conséquent a-t-il eu un principe quelcon-  
 » que ? » A cela il répond et dit : *Il a été engendré.*  
 Et voici comme il prouve son assertion :

« Le monde est visible , il est palpable ; or , ce qui  
 » est visible et palpable est un corps , et par consé-  
 » quent sensible , et ce que nous pouvons saisir par  
 » les sens , nous pouvons le saisir par notre intelli-  
 » gence ; il est donc engendré. Notre raison nous  
 » force à admettre une cause productrice de tout être  
 » créé et produit. »

Après avoir ainsi parlé des créatures, il ne s'exprime pas avec moins de sagesse touchant le Créateur :

« C'est chose fort difficile que de s'élever jusqu'à la  
 » connaissance de l'auteur et du fabricant de cet  
 » univers ; et lorsque vous l'aurez découvert , vous  
 » serez dans l'impossibilité de le manifester aux au-  
 » tres. Car il est , pour l'homme , supérieur à toute  
 » expression , à toute espèce de science. »

Ce philosophe , qui avait fouillé dans les monuments historiques des Hébreux (*f*) , nous parle aussi de la création opérée par la parole ou le verbe de Dieu , en termes précis et exacts.

« C'est par la parole , par l'esprit de Dieu que le  
 » soleil , la lune et tous les astres que nous nommons  
 » planètes ont été produits, disposés à régler, par leur  
 » cours, le temps , et après que Dieu eut produit ces  
 » corps planétaires , il les plaça dans les sphères cé-  
 » lestes.

Il résulte de ce que dit ici Platon , que Dieu par sa parole est non-seulement l'auteur de ce monde terrestre , mais que le soleil , la lune et le firmament sont des corps créés , et qu'ils ne sont ce qu'ils sont que par la volonté du Créateur. Ainsi , d'après ce philosophe , il est évident que tous ces êtres ne sont pas des dieux , mais ont été créés dans l'intérêt de l'homme. C'est aussi ce que dit Euripide dans ses *Phéniennes*.

« Tandis que le flambeau du jour et la silencieuse nuit *sont au service de l'homme* (*g*)

» Tu ne souffriras dans ta maison rien qui te soit égal.»

Le poète tragique reconnaît ici que les astres du jour et de la nuit sont placés au firmament *pour le service*

*de l'homme*, et vous, Grecs, vous n'avez ni honte ni répugnance à fléchir le genou devant ces esclaves, d'en faire des dieux, et de leur rendre un culte que vous ne devez qu'à celui qui les a commis à votre service.

XIII. Mais revenons encore à Platon ; car j'aime beaucoup entendre ce philosophe raisonner sur la fin du monde et la consommation des siècles, et tenir à peu près le même langage que nous.

« Si le monde est bon, son auteur est évidemment » bon, puisque dans l'un comme dans l'autre l'éternité » se manifeste. »

S'il parle du ciel, c'est en ces termes :

« Le ciel est de toute la création ce qu'il y a de » plus beau, donc Dieu son auteur est la plus excel- » lente de toutes les causes. »

Après avoir dit que Dieu a fait le ciel qui tombe sous nos sens, il ajoûte : « Le temps a pris naissance » avec le ciel ; créés ensemble, ils périront ensemble, » s'ils doivent jamais rentrer dans le néant. »

XIV. Voici ce que nous lisons encore dans son *livre de la politique*.

« Il n'y a que les choses essentiellement divines qui » ont le privilège d'être constamment les mêmes quant » au fond et quant à la forme. On ne peut y com- » prendre les corps. Nous donnons au ciel le nom de » monde en raison de sa beauté et de son élégance; car » Dieu le créateur semble l'avoir fait participer au » bonheur des plus heureuses créatures. Cependant il » participe à la nature des corps et par conséquent il ne » peut être totalement affranchi des lois de mutation. »

Ce qui suit n'est pas moins digne de remarque.

« Soit que le maître, le gouverneur de cet univers

» en eût abandonné le timon, ou qu'il en eût négligé la  
 » surveillance, le destin et la cupidité sa sœur jumelle  
 » entrèrent dans le monde et le bouleversèrent. C'est  
 » alors que tous les Dieux qui n'étaient placés qu'en  
 » second ordre se liguèrent avec le principal démon  
 » leur chef. S'étant aperçus de ce qui se passait, ils  
 » abandonnèrent le soin des diverses parties qui  
 » avaient été confiées à leur surveillance. C'est alors  
 » que, le principe et la fin se trouvant confondus, le  
 » monde se trouva sans dessus dessous et que jeté en  
 » sens contraire de sa destinée, après avoir subi une  
 » violente commotion, il engendra une corruption gé-  
 » nérale parmi tous les animaux. »

Ce passage de Platon est d'autant plus digne de remarque qu'il reconnaît ici avec nous le bouleversement que la nature a subi. Il suppose que, Dieu ayant abandonné les rênes du gouvernement, les puissances invisibles commises par lui à la direction de telles ou telles parties de cet univers cessèrent de vaquer à leurs fonctions, et que c'est alors que s'opéra la dégradation de tous les êtres qui tombent sous nos sens. Ce qu'il dit au reste que la cupidité, sœur jumelle et inséparable du destin et de la matière, avait bouleversé le monde, n'est autre chose qu'un sacrifice que ce philosophe fait de son bon sens à l'erreur dominante de son siècle.

XV. Au reste où ce philosophe a complètement déraisonné, c'est lorsqu'il a parlé de la fabrication du monde. De concert avec Pythagore, Aristote et les Stoïciens du portique, il a fait la nature coéternelle à Dieu, à laquelle il a donné de temps en temps l'épithète de *mauvaise*.

Voici les termes dans lesquels il parle du monde.



« C'est du Dieu créateur que le monde tient tous les  
 » biens qu'il possède. C'est de son état primitif que le  
 » ciel tient tous les désordres que nous y remarquons.  
 » C'est de la même source que sortent tous les maux  
 » qui inondent le monde, et que celui - ci a transmis  
 » à tous les êtres animés. »

Puis il ajoute :

« La cause de ces maux , c'est la forme corporelle  
 » qui est inhérente à l'ancienne nature. Car elle était  
 » excessivement grossière avant qu'elle eût reçu des  
 » mains du créateur cet état d'ordre dans lequel nous  
 » la voyons aujourd'hui. (k) »

Quel est l'homme de bon sens qui ne sera pas révolté d'entendre Platon ainsi déraisonner ? Car il est évident qu'il fait de la matière un être essentiellement vicieux et si intraitable que le Dieu fabricant du monde s'est trouvé dans l'impuissance de l'améliorer. Quoiqu'elle ait reçu de Dieu la forme , elle a conservé ses vices primordiaux , et sous la main de Dieu elle n'a rien perdu de son antique férocité. C'est de là qu'ont découlé, non-seulement sur la terre, mais dans le ciel même tous les maux , tous les désordres que nous y voyons et qui se sont infiltrés dans tous les êtres animés.

Quelle distance entre cette philosophie grossière et les leçons sublimes que je viens de vous faire entendre de la bouche de Platon lui-même ! Celle-ci n'est que le produit d'une raison avilie, courbée sur la terre. En effet lorsqu'il affirme que dans le ciel même il existe un tel désordre qu'il ne craint pas d'y voir le mal régner, il est constant qu'il fait de la matière un être plus puissant que Dieu lui-même.

XVI. Mais continuons ; il dit encore que Dieu a construit sur un plan intellectuel. Voici ses termes que nous trouvons dans le *Timée* : « Est-ce avec raison » que nous avons dit qu'il n'y a qu'un ciel ? ou devons-  
 » nous croire qu'il y en a plusieurs et même un nom-  
 » bre infini ? C'est sans doute parler plus juste de dire  
 » qu'il n'y en a qu'un , si celui que nous voyons est  
 » construit *sur un modèle*. »

Qu'entend-il par ce *modèle* ? C'est, je pense, Dieu lui-même qu'il dit être *un*, ou l'idée qu'il dit être *la pensée de Dieu*, ou bien un ciel spirituel, intelligible, bien supérieur à ce ciel matériel que nous voyons ; ciel que les livres saints nous font connaître. Mais quel que soit le ciel qu'il suppose , visible ou intellectuel , il ne trouvera ni dans l'un ni dans l'autre le mal qu'il lui attribue.

Au reste, telles sont les incohérences, les absurdités qu'on rencontre parmi tous les dogmes de ces hommes qui se disent philosophes.

XVII. Le moment est venu de vous ouvrir nos livres saints, de faire briller à vos yeux leur lumière et de vous exposer la véritable *cosmogonie* ou origine du monde.

Tout ce que vos conteurs de fables ont débité sur la la matière, nos livres saints l'ont rejeté dans le chaos dont parle le poète Hésiode. Dieu a tout créé : voilà ce qu'ils attestent. Dieu a tout créé, mais non pas comme un maçon , un charpentier , un fondeur , un orfèvre ; non pas comme on crée du drap , des souliers , et d'autres objets. Car tous ces prétendus créateurs doivent , avant de se mettre à l'œuvre , faire provision de matériaux , pour leur donner ensuite la forme qu'ils exigent, ils doivent emprunter les uns des autres les divers outils dont ils ont besoin.

*Dieu a voulu*, dit l'Écriture, et tout ce qu'il a voulu et qui n'avait jamais existé, a reçu l'être à l'instant même de sa volonté. C'est de sa propre richesse, c'est de sa propre fécondité qu'il a tout fait jaillir. Les hommes ne peuvent rien produire sans le secours les uns des autres. Tel qui veut un vaisseau a besoin d'un charpentier, lequel s'adresse à un marchand de bois qui à son tour demande la hache au forgeron. Enfin celui qui veut un vaisseau appellera à son secours forgeurs, goudronneurs et calfateurs. Le bûcheron n'aura rien à couper, s'il n'a pas des arbres devant lui et si on ne les lui a jamais semés, plantés, cultivés, arrosés. Si le laboureur n'a pas reçu d'une autre main le soc de charrue et l'hoyau qui devait lui ouvrir le sein de la terre, elle restera couverte de ronces. Le forgeron est à son tour forcé de recourir au bûcheron pour avoir le stock de son enclume, le manche de son marteau. Enfin tous les ouvriers dépendent les uns des autres. Tous ont un égal besoin du cordonnier, du tisserand. Tous sans distinction dépendent du laboureur pour leur nourriture et leurs vêtements. Tous dépendent du charpentier, du ferreur pour leurs instruments et leurs outils.

XVIII. Il n'en est pas ainsi du Dieu créateur de l'univers ; il n'a besoin ni de matériaux ni d'outils. Mais tout ce dont les artisans ont besoin pour la confection de ce qu'ils entreprennent, matériaux, outils, temps, talents, tout se trouve réuni dans un seul acte de sa volonté.

*Tout ce que le Seigneur a voulu, il l'a fait dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes.* (Ps. cxxxiv, 6.) Voilà ce qu'attestent nos Livres saints.

Il n'a cependant point fait tout ce qu'il pouvait , mais seulement tout ce que sa sagesse lui inspirait. Car il lui eût été aussi facile de créer dix , vingt mille mondes d'un seul acte de sa volonté, que d'en créer un seul , puisque le vouloir est le plus facile de tous les actes , même pour nous , avec cette différence que la faculté d'agir ne répond pas à notre volonté , tandis que le Créateur peut et exécute tout ce qu'il veut , et que le pouvoir est essentiellement inséparable de sa volonté. Ce n'est pas sur ses œuvres que nous devons mesurer sa puissance , puisqu'il n'a fait que ce qu'il a voulu.

Comme parmi les œuvres de la création , les unes tombent sous nos sens , les autres seulement sous notre intelligence , comme les unes sont spécialement terrestres et les autres purement célestes , il a dû nécessairement reproduire la même distinction parmi les êtres animés. C'est pourquoi nous rencontrons parmi ceux-ci des êtres doués de vie , visibles et palpables, d'autres qui échappent à nos sens , que notre intelligence seule peut saisir. Ce sont ces derniers qu'il a mis en possession de l'air et du ciel, comme aux premiers il a assigné pour domaine la terre et la mer.

Quelques-uns de ces êtres purement intellectuels, s'étant constitués en révolte ouverte contre leur créateur , furent à juste titre dépossédés du ciel et relégués dans l'air et sur la terre (1), non pas pour y travailler à la ruine et à la perte des hommes, comme ils le font , ( car ces derniers sont sous la protection des anges et confiés à leur garde ), mais pour apprendre , dans cet humiliant séjour , quels supplices sont réservés aux méchants.

XIX. Comme Dieu a distribué les êtres animés en êtres raisonnables et irraisonnables, il a voulu que ces derniers fussent soumis aux premiers. Cependant on voit quelques-uns de ceux qui doivent être soumis à l'empire de l'animal raisonnable, se révolter contre leur souverain, lui tendre des embûches et lui faire une guerre ouverte, mais ce n'est pas sans motifs. Lorsque nous voyons les hommes doués de raison, établis par le Créateur souverains sur tous les êtres animés, se révolter eux-mêmes contre l'auteur de leur existence et de leur empire, lui déclarer une guerre aussi impie que furieuse, n'est-il pas juste qu'ils éprouvent eux-mêmes de la part de leurs subordonnés une pareille révolte ? N'est-il pas juste qu'ils apprennent à leur détriment combien est grave le mal qu'ils font eux-mêmes en se révoltant contre Dieu, en enfreignant les lois d'ordre et de subordination qu'il a lui-même établies, en franchissant impudemment les limites qu'il a posées.

XX. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut placer en regard de ce tableau celui des êtres inanimés, et voir avec quelle exactitude et quelle précision ils conservent les lois qui leur ont été prescrites. Considérons la mer, cet océan qui dans ses violentes tempêtes semble menacer d'engloutir les terres ; nous le voyons s'arrêter tout-à-coup, au milieu de sa fureur, au pied d'un monceau de sable, respecter cette limite que l'Eternel a posée, et se replier sur lui-même en frémissant. Comme un cheval lancé à la course, mais docile à la main du cavalier, s'arrête au plus léger signe, ainsi la mer contemplant sans cesse la loi que le doigt de Dieu lui a tracée, non pas sur

des tables d'airain , mais sur le sable , s'arrête aussitôt , comme retenue par un frein puissant. C'est ainsi que les fleuves , les rivières suivent et conservent la route qui leur a été tracée dès l'origine. C'est ainsi que les fontaines , les sources continuent de fournir leur tribut aux besoins de l'homme , que les quatre saisons de l'année viennent constamment tour-à-tour lui apporter le tribut des fruits et des commodités qu'elles sont tenues de lui offrir. Elles conservent entr'elles leur rang sans jalousie ; elles règnent chacune le temps qui leur est prescrit , sans anticiper l'une sur l'autre. A cette même loi sont également fidèles les jours et les nuits ; si l'un vient à prédominer sur l'autre , c'est sans jactance d'un côté , comme sans dépit de l'autre. Destinés tous deux à mesurer alternativement les temps , fidèles aux lois de la raison suprême , sans contester , sans murmurer , ils s'acquittent de leur emploi. L'un ne s'oppose point à l'autre ; tous deux sont fidèles à se rendre mutuellement ce qu'ils se sont prêté.

**XXI.** Considérons la sagesse et la puissance infinies du Maître de la nature dans cette constante et perpétuelle fécondité de la terre. Depuis tant de milliers d'années que le laboureur avide lui déchire le sein pour lui confier ses semences et ses espérances , quoique foulée , creusée , hersée , tantôt inondée de pluies , tantôt cachée sous les neiges , tantôt exposée aux rigueurs du froid , tantôt aux ardeurs du soleil , elle n'a rien perdu de sa première jeunesse. Egale ment féconde , elle répond toujours aux vœux de l'agriculteur.

**XXII.** La mer elle-même , quelque prodigieux que soit le tribut qu'elle ne cesse de payer aux nuées pour

alimenter les fontaines, les rivières et les fleuves, pour arroser les campagnes par d'abondantes pluies, n'est pas plus épuisée dans un temps que dans un autre; elle conserve encore les mêmes rivages qui lui furent jadis assignés, et quelle que soit l'abondance des eaux que lui versent tous les fleuves de la terre, jamais elle n'est plus riche.

Je n'indiquerai pas ici les réservoirs d'où les fleuves tirent cette prodigieuse abondance d'eau qu'ils roulent dans les plaines.

Question difficile, que je n'essaierai pas de résoudre. Au reste, nous savons que le soleil jouit de la faculté de soulever dans l'atmosphère une partie considérable des eaux et d'en diminuer le volume. C'est ce dont il est aisé de se convaincre. Car personne n'ignore que dans les chaleurs de la canicule, les marais se dessèchent, les torrents tarissent, et que nos propres corps perdent beaucoup de leur humidité. Nous voyons même les fleuves ralentir leur cours et ne porter à la mer qu'un faible tribut, lorsque le soleil passe des régions australes vers les boréales.

C'est la même raison pour laquelle, dit-on, le Nil se gonfle tout-à-coup, inonde toute l'Égypte dans le même temps où tous les autres fleuves sont altérés. C'est qu'alors, au milieu de l'été, dans le moment même où le soleil entre dans le signe du lion, où ses rayons dardent avec effort sur la surface des autres fleuves et qu'il en diminue le volume, il s'écarte des régions qui donnent naissance à ce fleuve; l'hiver y règne; les pluies y sont abondantes et fournissent au Nil cette prodigieuse quantité d'eau qu'il porte en Égypte pour suppléer à la sécheresse.

Si l'on veut attribuer au débordement du Nil une autre cause, je ne m'y oppose pas, ne pensant pas qu'il soit de mon sujet de m'en occuper davantage, moi surtout qui exhorte les autres à ne pas scruter avec trop de curiosité les secrets de la Providence, mais à admirer plutôt ses œuvres et à chanter ses louanges.

XXIII. Il est encore pour moi un autre sujet d'admiration ; c'est celui de l'inconsomptibilité de l'air, lorsque je le considère mettant en jeu les poumons de tous les hommes et de tous les animaux, et continuellement traversé par les rayons brûlants du soleil et ceux de la lune et de tous les autres astres.

XXIV. Au reste, de quelque côté que je considère cet univers, je ne vois partout que prodiges entassés sur prodiges, et peu s'en faut que je ne me hasarde à dire que le merveilleux n'est plus merveilleux. Car, puisque le Dieu créateur est tout-puissant, aucune de ses œuvres ne doit nous étonner. Il ne nous reste qu'à chanter ses louanges. Rien de ce qui convient d'être fait ne se trouvant au-dessus de sa puissance, à toutes ses œuvres il a imprimé un caractère de fixité et de stabilité proportionné à la durée qu'elles doivent avoir et qu'il a décrétée dans sa sagesse éternelle. Voilà pourquoi cette terre que nous habitons est telle qu'elle était dans son principe, que la mer n'a ni cru ni décréu, que l'air n'a rien perdu de sa pureté primitive ; que le soleil avec tous ses feux ne peut dissoudre le firmament qu'il ne cesse de parcourir, que les eaux répandues en abondance dans l'air comme sur la terre, n'ont pu éteindre ni amortir l'ardeur de ses rayons.

Tous ces éléments ont été religieusement fidèles à la disposition qui leur avait été intimée dans le principe



par l'auteur de la nature. L'humide et le sec, le chaud et le froid ont constamment maintenu entr'eux les rapports d'union qui avaient été établis.

XXV. Lorsque nous voyons le soleil se porter tantôt du nord au midi, tantôt du midi au nord, et s'arrêter dans l'équateur, la lune croître et décroître; les étoiles conserver exactement, soit à l'orient soit à l'occident, les postes qui leur ont été confiés; indiquer au laboureur, toujours avec la même précision, le temps des semailles, celui des moissons; annoncer au marin le calme et la tempête; gardons-nous, mes amis, de prendre pour des dieux ces êtres qui ne font qu'exécuter les ordres qui leur ont été donnés; mais chantons les louanges, célébrons par des cantiques d'admiration la gloire de leur auteur, de leur moteur et de leur conservateur.

Franchissant les objets qui tombent sous nos sens, qui excitent notre admiration, élevons notre esprit et notre cœur sur les ailes de la foi, vers celui qui se dérobe à la vue des mortels. Oui, c'est la foi, la foi toute seule qui peut nous introduire dans son sanctuaire.

Lorsque nous voyons les saisons succéder aux saisons, les pluies féconder la terre, la terre se parer de verdure, les moissons ondoyantes dans nos plaines, les prairies émaillées de fleurs, les forêts interposer leur riche chevelure entre nous et les rayons brûlants du soleil, les arbres chargés de leurs riches tributs, se courber vers nous, que notre langue soit aussitôt l'interprète de notre reconnaissance envers le dispensateur de tous ces biens.

XXVI. Oublions les nymphes des montagnes, celles des fontaines, des fleuves; oublions les filles de Nérée:

elles ne furent jamais ni dieux ni déesses ; oublions les chants consacrés à Cérès , le *lythiersan* (*m*), consacré à Rhéa , le dithyrambe de Bacchus , les *Peans* d'Apolon le Pythien , l'Hypoïpe de Diane (*n*) , et adressons au Dieu créateur de cet univers les hymnes de David ; écrivons-nous avec lui : *Que vos œuvres sont magnifiques , Seigneur ! Vous avez tout fait avec sagesse. La terre est remplie de vos bienfaits.* (Ps. CIII, 25.)

Prêtons l'oreille aux mille chantres des bois , à l'infatigable cigale ; oublions les muses et les syrènes ; adorons ce Dieu qui , dans son infinie sagesse et puissance , a su faire de tous ces petits gosiers autant d'instruments de musique pour récréer l'homme.

XXVII. Maintenant, mes amis, comparez notre doctrine qui est une , avec celles de vos philosophes , qui sont entr'elles toutes discordantes. Venez avec une attention sérieuse ; examinez , cherchez parmi toutes celles que nous avons passées en revue, s'il en est une qui soit plus digne de la majesté de Dieu que la nôtre. Vaut-il mieux supposer que ce monde est éternel , ou bien que le hasard en est l'auteur , ou bien encore que c'est le produit des atomes qui se débattent dans le vide , ou bien que c'est le fait d'un Dieu agissant sur une matière co-éternelle avec lui ? Réfléchissez ; n'y a-t-il aucune impiété à supposer toutes ces absurdités devant un Dieu ?

XXVIII. Nous disons avec raison et vérité que Dieu est auteur et créateur de toutes choses , qu'il n'a eu aucun besoin , comme les artisans , d'une matière antérieure à l'œuvre qu'il allait commencer , qu'il a donné l'être à tout ce qu'il a voulu et qui n'avait aucune existence. Il est en effet aussi facile à Dieu de créer ce qui

n'est pas , comme il l'a fait dans le principe , que de faire quelque chose avec ce qui est , comme il le fait chaque jour , et à chaque instant. Ne le voyons-nous pas à toute heure produire des corps d'animaux avec d'autres corps préexistants ; créer des âmes. Je parle des âmes humaines et non de celles des animaux. En l'absence de toute matière , c'est lui qui procrée des volatiles avec des volatiles , des poissons avec des poissons , et conserve toutes les espèces dans leur homogénéité. C'est avec des plantes toujours renouvelées , des semences toujours rafraîchies que la terre ne cesse de pourvoir aux besoins de l'homme.

Jadis la terre n'étant ni labourée , ni ensemencée , produisit dans sa germination l'archétype de toutes les plantes qu'elle était destinée à nourrir ; elle engendra dès le principe tous les genres d'animaux reptiles et quadrupèdes. La faculté génératrice communiquée à l'eau , ne cessa jamais de répondre aux vues du Créateur et de produire des animaux aquatiques ; et l'animal pourvu d'ailes ne dérogea jamais à sa destination.

XXIX. Au reste , jamais il n'y eut matière antérieure à la formation de l'univers , d'où soient sortis , même sur l'ordre de Dieu , ou la terre , ou le ciel , ou l'air , ou l'eau , ou le feu , ou la lumière. Mais tous sont l'œuvre immédiate du créateur sans aucune antériorité quelconque de matière. Le même qui a conçu et exécuté avec tant de sagesse ce vaste vaisseau que nous appelons le monde , est encore celui qui le gouverne et qui le dirige.

Voilà ce que nous ont appris non-seulement les évangélistes et les apôtres , mais encore les prophètes et surtout le Prince et le chef des prophètes qui a écrit la Genèse ou cosmogonie , et ce que nous ont appris long-

temps avant eux Abraham, Melchisédeck et le chœur entier des patriarches. Car il n'est aucun d'eux qui n'ait théologiquement enseigné que le monde n'a qu'un auteur et non pas plusieurs. C'est ce dont vous pouvez aisément vous convaincre, si vous ouvrez les divines écritures.

XXX. Maintenant que vous êtes instruits par la comparaison que nous avons faite entre les doctrines que contiennent nos livres saints, et les discours incohérents de vos philosophes, fuyez, nous vous en conjurons, fuyez l'erreur, attachez-vous à la vérité dont les rayons sont plus éclatants que ceux du soleil même, afin que, conduits par leur lumière, vous saisissiez le sens divin qu'elles renferment, afin que, saisis d'admiration pour nos maîtres et nos docteurs, vous *prosternant la face contre terre*, pour parler le langage des apôtres, vous rendiez témoignage que Dieu est véritablement parmi nous. (1 cor. XIV, 25).

FIN DU QUATRIÈME DISCOURS.

---

## NOTES

### SUR LE QUATRIÈME DISCOURS.

(a) *Ce globe de pierre qui tomba tout enflammé.* Diogène-Laërce raconte qu'Anaxagore avait prédit la chute de cette pierre qui devait se détacher du soleil, disant que toute la voûte céleste était de pierre, et que dans sa rotation elle en laisserait tomber bien d'autres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui des aéroolithes.

(b) *L'un et l'autre perdent également leurs temps et leurs peines.* C'est ici le cas de se rappeler ces paroles du Sage : « Tout ce qu'il a fait est bon en son temps, même en ce qu'il a livré le monde à leurs disputes, sans néanmoins que l'homme puisse trouver la voie par laquelle Dieu a opéré depuis le commencement jusqu'à la fin. »

*Cuncta fecit bona in tempore suo et mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniatur homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.* (Ecclesiastes, III, 11.)

Comment l'homme comprendra-t-il la perfection des œuvres de Dieu les plus magnifiques, les plus éclatantes, puisqu'il ne peut même se rendre compte de la nature d'une mouche et du plus petit insecte ?

*Eminet in minimis maximus ipse Deus.*

(c) *Il signalait comme des fous.* « Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous; et ne tâchez pas de pénétrer ce qui surpasse vos forces, mais pensez toujours à ce que (Dieu) vous a commandé, et n'ayez point la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages. »

*Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris, sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus.* (Sirach, III, 22.)

« De même qu'il n'est pas bon de manger trop de miel, de même aussi celui qui veut pénétrer dans la gloire de Dieu en sera accablé. »

*Sicut qui mel multum comedit non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis opprimetur ab eâ.* (Prov. xxv, 27.)

(d) *L'histoire des philosophes écrite par Porphyre.* Il est assez étonnant que Théodoret ne fasse ici aucune mention de Diogène-Laërce, philosophe épicurien, qui a écrit aussi la vie de quatre-vingt philosophes. Peut-être cet auteur, qui vivait plus d'un siècle avant l'évêque de Cyre, était-il peu connu ou peu estimé.

(e) Tout ce que dit ici Platon n'est qu'une réminiscence de ce qu'a dit Hermès dans son XIV<sup>me</sup> Discours. Voici les paroles de ce dernier :

« Quoi! les hommes font, disent-ils, profession d'honorer Dieu, et ils en méconnaissent l'essence, jusqu'à lui

- » contester le pouvoir de tout créer et de tout conserver,
- » et ce qui est pis encore, jusqu'à lui attribuer les pas-
- » sions des mortels, la jalousie, l'orgueil, l'ignorance et la
- » faiblesse; à Dieu qui n'a d'autre passion que celle du
- » bien qui exclut toute espèce d'orgueil ou d'impuissance.
- » Il est Dieu en ce qu'il est bon et omnipotent, etc. »

En général tout ce qu'a dit Platon, de beau et de juste sur Dieu, sur l'âme, sur la matière, sur les esprits, n'est qu'une pâle copie de tout ce qu'avait dit Hermès.

(f) *Dans les monuments historiques des Hébreux.*

Voyez la note F, fo 87.

Écoutons Hermès raconter la création du monde telle que, selon lui, l'Esprit de Dieu la lui a fait connaître dans une vision.

*Hermès.* Qui es-tu ? lui dis-je. — Je suis *Pæmander* (le créateur de l'homme). L'Esprit de la toute puissance. Je sais ce que tu veux et je suis à toi en tout et partout. — Je désire connaître le principe et la nature de tout ce qui est; je veux connaître Dieu. Voilà ce que je voudrais qu'on m'appriât. Retiens bien dans ton esprit ce que je te dirai, et je t'apprendrai tout ce que tu veux savoir. — A ces mots, je le vis changer de forme, et aussitôt il souleva le voile qui couvrait la nature. Un spectacle immense se déroula à l'instant sous mes yeux. Toute la nature se trouva éclairée d'une lumière douce et délicieuse, et mon âme fut ravie. Mais bientôt j'aperçus d'un côté du tableau un nuage sombre, épais, chargé de tonnerre venu obliquement couvrir une partie de l'horizon. Je vis les ténèbres se changer tout-à-coup avec un effroyable fracas en un prodigieux déluge d'eau, puis une épaisse fumée sortir en tourbillons comme d'un immense foyer d'où partait un bruit sinistre et lamentable. Du centre de cette fumée se fit entendre une voix inarticulée qui me parut être la voix de la lumière. Que dit donc la lumière ? Le *Verbe saint* descendit sur la nature, et un feu pur s'élança avec violence du sein de la nature humide. Il était tout à la fois léger, actif et pénétrant. L'air, à la voix de l'esprit, prit son essor pour se dégager de la terre et de l'eau, et s'éleva

jusqu'à la région dont le feu avait pris possession, et resta là comme suspendu. La terre et l'eau se trouvèrent mêlées ensemble de manière cependant que la terre était invisible. Mais ensuite toutes les deux, mises en mouvement, semblaient prêter l'oreille au *Verbe que l'Esprit portait de toutes parts*.... Cette lumière que tu as vue, c'est moi-même qui suis Esprit, qui suis *ton Dieu*, qui suis antérieur à cette nature humide que tu as vue sortir des ténèbres. *Ce Verbe lumineux que l'Esprit a fait entendre, est le Fils de Dieu.* (V, le Pœmander, 1<sup>er</sup> Discours.)

(g) *Sont au service de l'homme.* Théodoret eut pu se dispenser de citer le second vers qui est ici fort inutile pour la conséquence qu'il voulait tirer du premier.

(h) *Nous donnons au ciel le nom de monde.* Le mot grec *Kosmos* et le mot latin *mundus*, ont absolument le même sens tant au figuré qu'au propre : l'un et l'autre signifient l'univers, et signifient aussi ce qui est *beau, élégant, propre*. L'un et l'autre se reproduisent dans des adjectifs français *im-monde*... *Kosmétique*, ce qui sert à la toilette, à l'ornement.

(j) *Le bouleversement que la nature a subi.* Dans tout ce qui nous reste des livres d'Hermès, je n'y ai rien trouvé de relatif au déluge. Comme, d'après saint Clément d'Alexandrie, le nombre de ces livres était considérable, c'est-à-dire de 42, et que nous n'en avons que très-peu, on doit supposer que c'est dans ceux qui sont perdus que Platon a puisé ce qu'il dit ici.

(k) *Dans lequel nous le voyons aujourd'hui.* Voilà la source et le principe du manichéisme, ainsi que le démontrent fort bien saint Justin dans son *Exhortation aux Gentils*, Lactance dans son *épitome*, cap. 1x. Les Platoniciens supposant une matière éternelle, icrée dont Dieu n'avait pu corriger les défauts, établissaient deux principes, ou deux dieux opposés l'un à l'autre, l'un auteur de tout bien, l'autre auteur de tout mal.

Quelque monstrueuses que soient ces absurdités platoniciennes, je m'en étonne beaucoup moins que du stupide aveuglement des stoïciens qui, loin de rechercher l'origine

du mal, et la source de la corruption qui se trouve dans l'homme, semblent ne s'être pas aperçus de cette dégradation, quelque évidente qu'elle soit pour toute personne qui veut y faire attention, comme le montre saint Augustin.

En effet les stoïciens, directement opposés à ceux qui se plaignaient de la nature ou qui y reconnaissaient des contrariétés, en étaient les panégyristes perpétuels et n'y trouvaient rien que de bon, jusque là qu'ils mettaient le souverain bien et la parfaite sagesse à vivre conformément à ses inclinations, supposant qu'elles étaient toutes d'elles-mêmes fort droites et vertueuses. C'est de là qu'on les entendait dire souvent que la nature ne nous porte à aucun vice, mais toujours à la vertu. (*Senec. Epist. 1.*) Qu'elle nous donne en naissant une intégrité et une liberté parfaites, qu'on ne peut suivre de meilleurs guides, et qu'il faut lui obéir comme à Dieu.

On voit assez les conséquences de cette affreuse doctrine, C'est ce qui faisait dire à Lactance : « Écoutons Zénon qui » rêve quelquefois de la vertu. Mais quand il dit que le » souverain bien est de conformer sa vie à la nature, n'est- » ce pas nous dire que nous devons vivre comme les bêtes? » Car nous retrouvons en elles tous les vices dont l'homme » doit se purifier. Elles courent après les voluptés, elles crai- » gnent, elles trompent, elles tendent des pièges, elles » tuent, elles dévorent, et, qui plus est, elles ne connaissent » point de Dieu. (*Lactant. Lib. III. n. 8.*) Il ne faut donc pas s'étonner des égarements affreux que reprochent aux stoïciens Origènes, (*Lib. III. cont. Celsum*), Théophile d'Antioche, (*Lib. III, ad Autoly. n. 6.*), Sextus Empiricus (*sub fine operis advers. mathematicos*).

(1) *Relégués dans l'air et sur la terre.* L'opinion de presque tous les anciens théologiens orientaux et occidentaux a été que les démons chassés du ciel avaient été relégués dans les régions sublunaires, dans l'air et sur la terre, pour y attendre le jugement dernier, après lequel ils seraient jetés et fermés à jamais dans les abîmes infernaux, pour y être punis selon la rigueur de l'arrêt qui sera alors porté contre eux. On peut sur cette question consulter le



traité du P. Maldonat sur les anges, p. 146 et suiv. Après avoir cité de nombreuses autorités en faveur de cette opinion, il ajoute: « Il semble que cette opinion se puisse prouver par deux témoignages de l'écriture; l'un de la 11<sup>e</sup> Epître de saint Pierre, cap. II, v. 4. *Si enim Deus angelis peccantibus non pepercit sed rudentibus inferne detractos in tartarum tradidit cruciandos, in iudicium reservari.* L'autre de l'Epître de saint Jude, v. 6. *Angelos vero qui non servaverunt suum principatum sed dereliquerunt suum domicilium, in iudicium magni diei vinculis æternis calcigine reservavit.* Cette opinion n'est pas condamnée de soi (qu'il m'en souviene) en aucun concile: mais d'autant qu'une semblable a été condamnée au concile de Florence, touchant les âmes damnées, celle-ci semble encore condamnée, car si les hommes mourant en péché sont incontinent tourmentés, il est beaucoup plus croyable que les diables le sont de même, attendu que les supplices, comme Jésus-Christ déclare au xxv. ch. de saint Matthieu, n'ont pas été en premier lieu institués pour les hommes, mais pour les diables.

Aux deux textes cités par Maldonat en faveur de l'opinion des anciens, il faut ajouter celui-ci qui me paraît encore plus positif. Nous lisons dans saint Matth. VIII, 29, que les démons crièrent en présence de Jésus-Christ. *Quid nobis et tibi, Jesu Fili Dei? venisti huc ante tempus torquere nos?* Etes-vous venu nous tourmenter avant le temps? Ces mots semblent dire ici avant le jugement dernier auquel nous sommes réservés; donc ils ne sont pas encore tourmentés.

(m) *Le Lithyersan consacré à Rhéa.* Le Lithyersan ou *Lythieras*, était une chanson des moissonneurs en l'honneur de Lithyersas, qui était, dit Hésychius, un bâtard de Midas et un célèbre chanteur. Athénée et Pollux en font mention; il fut, selon eux, roi de Célène (Apamée) en Phrygie, aussi cruel que vorace.

(n) *L'hypoïpe de Diane.* Ainsi nommait-on l'hymne des chasseurs. *Le Lityeras* était consacré à Rhée et le *Dithyrambe* à Bacchus. (Voyez l'*Onomasticon* de Pollux).

---

## CINQUIÈME DISCOURS.

### SUR LA NATURE DE L'HOMME.

I. Il est constant que la pierre d'aimant est douée de la propriété d'attirer le fer à l'exclusion de toute autre matière , quelquefois même de l'enlever et de le tenir suspendu à une certaine hauteur, et cela , par la seule force secrète que la nature lui a exclusivement communiquée.

Telle est à-peu-près la force attractive et saisissante qui se rencontre dans les livres saints et dans toutes les paroles qui émanent de la bouche de Dieu, comme il sera facile à tout le monde de s'en convaincre, s'il y prête une sérieuse attention. Beaucoup, je dirai presque tout le monde, prêtent l'oreille à la parole de Dieu ; mais elle n'attire et n'enlève que ceux qui sont nourris de la foi, qui ne tiennent ici-bas à aucune des consolations de la terre. Les liens qui les tiennent attachés aux choses célestes, sont invisibles aux yeux du vulgaire, parce que leur ame, leur esprit sont totalement livrés à des espérances d'un ordre supérieur. C'est pourquoi l'Apôtre a dit que *la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais qu'elle est la puissance de Dieu pour ceux qui se sauvent.* (I. Cor. 1, 18.)

II. La pierre dont nous parlons a la propriété physique d'attirer nécessairement le fer. Mais la grâce attachée à la parole de Dieu n'agit pas ainsi ; car elle appelle les uns, elle repousse les autres. Elle offre

d'abondantes sources à ceux qui viennent pour y éteindre une soif ardente. C'est du choix, c'est de la volonté de ceux qui viennent entendre la parole de Dieu, que dépend l'admission des uns, parce qu'ils ont soif, le rejet des autres, parce qu'ils sont indifférents, ne souhaitent et ne désirent rien.

III. Il est du devoir de celui qui se dit médecin des ames, de ne point brusquer ni contraindre celui qui se révolte contre les remèdes, puisque le Créateur qui a fait l'homme, l'a doué de son libre arbitre et s'est contenté de le détourner, par ses exhortations du mal, pour le ramener vers le bien. Jamais il n'a usé de violence pour le faire entrer dans les voies du mieux, parce qu'il ne veut pas franchir les bornes qu'il a lui-même posées.

C'est pourquoi il nous crie par la voix des prophètes: *Si vous voulez, si vous m'écoutez, vous serez rassasiés des biens de la terre.* (Isa. I, 19.) Puis ailleurs: *Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Quel est l'homme qui veut vivre, qui aime à voir des jours heureux?* (Ps. XXXIII, 11, 12.) Puis, pour nous détourner de la voie de perdition, il nous indique la route à suivre: *Gardez votre langue de tout mal; que vos lèvres se préservent de tout discours artificieux; détournez-vous du mal et faites le bien; cherchez la paix, et qu'elle soit l'objet de vos poursuites.* (Ibid. 13, 14.) Il annonce enfin les récompenses qu'il promet à ceux qui entrent dans la lice qui leur est ouverte. *Les yeux du Seigneur sont ouverts sur les justes, et ses oreilles sont attentives à ses prières.* (Ibid. 15.)

Comme la crainte entre nécessairement dans l'édu-

cation des enfants qu'on forme à la vertu , voici les menaces qu'il adresse aux lâches et aux déserteurs : *Les regards d'un Dieu irrité sont fixés sur ceux qui font le mal, pour exterminer leur mémoire de dessus la terre.* (Ibid. 16.)

Celui qui avait ainsi parlé par la bouche des prophètes, ne se servit, pour nous instruire dans les saints Evangiles, d'aucun autre organe que celui de ce corps qu'il avait pris en se faisant homme pour notre salut. Voici les paroles qu'il nous adresse : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.* (Jean, VIII, 37.) Et ailleurs : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth. XI, 28.)

Mille autres invitations de ce genre , adressées aux hommes jouissant de leur libre arbitre et de leur pleine volonté , se trouvent pour quiconque les cherche , dans les Evangiles et les monuments que nous ont laissés les apôtres.

IV. C'est dans ce but que je vous adresse , ô Grecs mes amis, cette cinquième exhortation. Je ne vous demande pas seulement, mais je vous prie , mais je vous conjure de ne pas rejeter témérairement cette coupe salutaire que je vous offre , et de ne pas renvoyer votre salut à demain, qui n'est pas à nous, et que nous ne verrons peut-être pas. Mais rappelez-vous plutôt ce vers du poète d'Ascre (Hésiode).

» N'attends pas au lendemain, ni au surlendemain. »

Car, vous dit-il ailleurs,

« Celui qui diffère éprouve souvent de tristes accidents. »

Puisque dans notre dernier Discours nous vous avons appris ce qu'étaient le monde et la matière ,

et l'énorme distance qu'il y avait entre la doctrine évangélique et celle des philosophes, il nous reste à vous apprendre ce que les Livres saints nous enseignent touchant la nature de l'homme, et à vous faire toucher au doigt toutes les absurdités que vos maîtres en sagesse vous débitent dans leurs livres avec un fastueux étalage d'éloquence, de mots, de noms scientifiques et prétentieux.

Nous laisserons pour le moment de côté tout ce que sur ce sujet vos poètes vous ont conté, *et nous ne les parfumerons pas*, quoiqu'en dise Platon. Mais nous nous tiendrons plutôt en garde contre leurs fétides exhalaisons. Car non-seulement ils ont fait naître les hommes de la terre comme des champignons, mais ils les ont fait venir de semence, que dis-je, de semence de dents de serpents. Nous ne mettrons en parallèle avec les maîtres de la vérité, que vos philosophes et vos historiens.

V. Il faut d'abord parler de leurs extravagantes dissensions, de leurs pitoyables querelles sur l'origine du genre humain.

Les premiers ont dit qu'il était éternel et que la terre avait été de toute éternité, peuplée d'hommes et d'animaux; d'autres ont fait de l'Attique le berceau du genre humain. Ceux-ci l'ont placé dans l'Arcadie, ceux-là dans l'Égypte. Et ce fut pour d'autres villes un grand sujet de rivalité et de jalousie (a).

L'homme est-il heureux ou malheureux? Il est heureux, ont dit les uns; très-malheureux, ont dit les autres. Homère en fait un être débile et misérable. Théognis le Sicilien, le citoyen de Mégare, s'écrie :

« Pauvres mortels, quel malheur pour vous de naître

- » tre ! Mieux vaudrait pour vous n'avoir jamais ouvert  
 » les yeux à la lumière, ou être tout aussitôt descendus  
 » sur les sombres bords. »

Nous retrouvons dans Euripide la même pensée.

- « Il nous faudrait pleurer la naissance de cet en-  
 » fant destiné à de grandes calamités, et après qu'il a  
 » été épuisé de travaux, nous devrions le porter en  
 » terre avec joie et l'accompagner avec des chants  
 » d'allégresse. »

Hérodote rapporte le mot de Solon, législateur d'Athènes, adressé à Crésus : « O Crésus ! l'homme est une grande calamité. »

Pythagore et Platon présupposent un peuple d'âmes (*b*) dénuées de corps, unies ensuite à des corps, en punition de quelques péchés.

Platon, dans le *Cratyle*, au lieu d'appeler le corps *sôma*, l'appelle *sêma*, c'est-à-dire, *tombeau*, voulant dire que le corps est le tombeau de l'âme.

Philolaüs le Pythagoricien s'exprime dans le même sens. « Les anciens théologues et poètes, dit-il, s'accordent à dire que c'est en punition de quelques fautes que l'âme est prisonnière dans le corps comme dans un tombeau. »

VI. Mais voici encore Platon qui, oubliant ce qu'il a dit dans le *Cratyle*, nous apporte, dans son troisième livre de la *République*, une autre doctrine.

« Nous devons soigner notre corps, dit-il, à cause de l'harmonie qui existe entre lui et l'âme. C'est lui qui porte la vie et le bonheur de la vie, si nous voulons à haute voix rendre témoignage à la vérité. »

Mais si c'est du corps que l'âme reçoit la vie et une vie heureuse, elle ne fut donc pas préexistante à l'âme;

si, au contraire, elle existait avant sa jonction avec le corps, elle vivait donc, elle jouissait donc déjà d'une nature immortelle et rationnelle. Et si elle était antérieure au corps, et si elle n'était pas heureuse isolée d'un corps, elle a dû le devenir par son adjonction à un corps et par les jouissances que celui-ci lui procurait. Pourquoi donc a-t-il dit ailleurs que son corps était son tombeau ?

Tout ce que nous venons de dire suffit, je pense, pour prouver que les philosophes de la gentilité ont été sur cette question non-seulement discordants entre eux, mais en contradiction avec eux-mêmes.

Au reste, pour pousser jusqu'à ses dernières limites la démonstration de cet esprit de discorde qui dominait dans toutes les écoles, nous allons encore mettre sous vos yeux les diverses opinions qui régnaient tyranniquement parmi elles sur la nature de l'âme. C'est là que l'on verra, comme dit Homère, que la vanité leur mit les armes à la main.

VII. Tout ce que je vais dire avec l'aide de Dieu, je l'emprunterai des écrits de Plutarque, de Porphyre et d'Aëtius.

Selon Thalès, l'âme était de nature immobile; Alkman lui accordait un mouvement spontané; Pythagore et son disciple Xénocrates ne faisaient de l'âme que le nombre qui se ment de lui-même; selon Platon, c'est une substance intellectuelle, mobile par elle-même; Aristote en fait la première *entéléchie* (le premier acte) du corps organique qui porte la vie virtuellement. Au mot *entéléchie*, habituellement pris pour *perfection*, il donna la valeur de celui d'*acte*.

Mais voici Cléarque , qui dit que l'ame est l'harmonie des quatre éléments : Anaximène , Anaximandre , Anaxagore et Archelaüs l'ont faite de nature aérienne. Les stoïciens la disent un esprit , mais de nature chaude.

Parménides , Hyppasus , Héraclite la disent lumineuse.

Epicure en fait un mélange de feu , d'air , d'esprit et d'une quatrième substance innommée. Empédocles la compose d'air et d'éther ; Critias , de sang et d'eau. Enfin les uns l'ont faite d'une chose , les autres d'une autre.

Quant à la division de l'ame , c'est un autre vaste sujet de contestation.

Pythagore et Platon la divisent en rationnelle et irrationnelle , et sous-divisent cette dernière en cholérique et libidineuse.

Xénocrate qui succéda dans l'école de Platon , à Speusippe son neveu du côté de sa mère , divisa l'ame en sensitive et rationnelle.

Mais Aristote lui attribua cinq facultés : appétitive , nutritive , sensitive , locomotive , cogitative.

Les stoïciens rejetèrent ce nombre quinaire , mais la divisèrent en un octave complet ; d'abord d'après les cinq sens : la vue , l'ouïe , le goût , l'odorat et le toucher , auxquels ils ajoutèrent la vocale , la séminale : vient ensuite l'octave ou la huitième partie , qui est la principale et la source des sept autres : c'est cette dernière qui communique aux autres leurs diverses facultés . Ils ont encore comparé l'ame à un polype qui s'étend à tout et embrasse tout.

Les descendants de Pythagore ont composé l'âme



des quatre éléments, plus d'un cinquième qu'ils appellent *æther*. A chacun de ces éléments ils attribuent autant de facultés : l'intellect, la prudence, la science, l'opinion et le sens.

VIII. Où est le siège de l'âme ? Autre vaste champ de dispute.

Hippocrate (*c*), Démocrite, Platon décident qu'elle réside dans le cerveau ; Straton, dans les frontaux ; Erasistrate médecin, la place dans cette membrane du cerveau qu'on appelle *épicranide* ou les *méninges* ; Hérophile, dans les ventricules du cerveau ; Parménides et Epicure, dans le thorax ; Empédocles et Aristote et tous les stoïciens, dans la région cardiaque. Mais parmi ceux-ci il en est qui logent l'âme spécialement dans les ventricules du cœur ; d'autres, dans le sang ; d'autres, dans le péricarde ; d'autres enfin, dans le diaphragme.

IX. Est-elle mortelle ?

Pythagore, Anaxagore, Diogène, Platon, Empédocles, Xénocrate ont tous déclaré l'âme incorruptible.

Héraclite a enseigné que l'âme humaine, dégagée du corps, allait rejoindre l'âme universelle qui anime le monde, étant de même substance et de même nature.

Les stoïciens, au contraire, ont pensé que, séparée du corps, elle se suffisait à elle-même pour vivre ; que celle qui était faible survivait peu de temps à son corps, et que les plus fortes vivaient jusqu'à la conflagration de l'univers (*d*).

Démocrite, Epicure, Aristote (*e*) ont impudemment avancé qu'elle était mortelle et périssable.

Platon et Pythagore n'ont accordé l'immortalité qu'à

cette partie de l'ame qu'ils appellent *raisonnable*, abandonnant à la mort la partie *irrationnelle*.

Platon a rangé les plantes parmi les animaux, avec cette différence qu'elles n'ont que cette troisième faculté de l'ame, celle de la concupiscence.

Mais Aristote s'élève avec feu contre cette doctrine. Il ne voit d'animaux que dans les êtres capables de sentir. Il reconnaît cependant une ame végétale, dont les propriétés sont de croître et de décroître, de se nourrir et de produire.

Les stoïciens du Portique n'ont pas admis cette distinction. Ils ont pensé que c'était ravalier le mot d'ame que de le donner à la faculté végétale.

Au reste, voici la doctrine que Zénon le Citien chef des Stoïciens a établie relativement à l'ame, parmi ses disciples. C'est du sperme humain composé d'eau et d'esprit, que se forme une partie de l'ame, et d'un mélange confus de celui de nos pères et de nos aïeux, que se forme l'autre partie. Voilà pourquoi, disent-ils, elle est corruptible.

X. Numénius combat cette doctrine et dit : « Quoi !  
 « ces gens-là font naître et mourir l'ame, mais ils ne la  
 » font pas mourir en même temps que le corps ; car  
 » ils vous disent qu'en vertu de ses propres forces elle  
 » survit au corps qu'elle animait ; que l'ame des bons  
 » lui survit jusqu'à la conflagration de l'univers ; que  
 » celle des méchants ou des fous lui survit plus ou  
 » moins long-temps. »

Longin leur adresse les mêmes reproches : « Qu'est-  
 » ce qui pourrait entendre sans indignation Zénon et  
 » Cléanthe parler de l'ame avec tant de mépris ? Car

» l'un et l'autre ont dit qu'elle n'était qu'une évaporation, une exhalaison d'un corps solide. »

Pythagore et Platon se sont également mis en opposition avec Zénon et Cléanthe ; ils ont fait de l'âme intelligente ( *Nous* ) ( *f* ) une émanation de la divinité. En cela ils sont d'accord avec Aristote. Car , quoique celui-ci eût dit que l'âme était périssable , il a fait une distinction entre l'âme animale  $\psi\upsilon\chi\eta$  et l'âme intellectuelle , *Nous* ( *Inter animam quâ vivimus et animum quo sapimus.* ) Mais les Platoniciens et les Pythagoriciens prétendent que l'intelligence de l'homme lui vient du dehors.

XI. Plusieurs d'entr'eux pensent que l'intelligence est maîtresse d'elle-même (*autocrate*) et peut agir à sa guise , jouissant de son libre arbitre. D'autres , au contraire , ont pensé et dit que l'intelligence était l'esclave du destin et de la nécessité , et que tous ses actes étaient filés par les Parques , que tous dépendaient du mouvement du ciel et du concours des astres. Doctrine que Platon a positivement combattue ; car il a dit que l'âme (  $\psi\upsilon\chi\eta$  ) était libre et maîtresse de toutes ses affections , que tous ses actes , tous ses mouvements étaient spontanés ; que dans toutes ses luttes la victoire , comme la défaite dépendait de sa seule volonté. Voici ses propres termes , tirés de son livre *des Lois* :

« O mon cher hôte , la première , la plus glorieuse »  
 » des victoires est celle qu'on remporte sur soi-même ,  
 » comme aussi la plus honteuse des défaites ,  
 » c'est d'être vaincu par soi-même. Car on ne peut se  
 » le dissimuler , il existe quelque chose en nous qui  
 » nous tient en état de guerre continuelle avec nous-  
 » mêmes. »

Plus loin il ajoute :

« Nous savons que ces affections sont comme autant  
 » de nerfs, de petites cordes qui nous tiraillent en  
 » tous sens, tantôt en avant, tantôt en arrière. Op-  
 » posées les unes aux autres, ces affections nous en-  
 » traînent dans des actes diamétralement contraires,  
 » au point qu'on ne sait déjà plus en quoi consiste  
 » vice ou vertu. La raison nous crie que ces affections  
 » doivent être toutes également soumises à une seule  
 » et même autorité ; que, si nous nous décidons à les  
 » réprimer d'une main ferme et constante, nous sen-  
 » tirons bientôt ces passions qui nous tyrannisent et  
 » nous paraissaient indomptables, perdre insensible-  
 » ment de leur violence ; et nous disons que c'est à la  
 » raison qu'appartient cette autorité puissante et vic-  
 » torieuse. »

Voilà donc Platon qui nous enseigne, en termes très-clairs et très-précis, que la nature humaine n'a pas été viciée dans le principe, et que l'homme n'est soumis par aucune loi du destin, ou de la fatalité, à la nécessité de pécher, qu'il n'est dominé ni par les Parques, ni par le concours des astres, à faire ou à ne pas faire, mais que l'âme est constamment en guerre avec elle-même, que la victoire lui est constamment assurée, pourvu qu'elle veuille se porter à la vertu. Sans doute l'homme penche vers la volupté ; sans doute la colère le tyrannise ; mais la raison lui offre la liberté de combattre, et de vaincre, ou de se soumettre sans combat, de résister ou de céder. La raison doit faire en nous les fonctions de cocher ; c'est à elle à tenir les brides ; c'est à elle à conduire et non pas à se laisser conduire.

XII. Ces raisonnements sont encore fortifiés, parce qu'il dit au dixième livre *des Lois* :

« Dieu a rendu indépendantes de notre volonté les causes de nos qualités personnelles ; il ne dépend pas de nous de dire quelle sera notre passion dominante, quel sera notre génie. Nous naissons tous à peu près de la même manière les uns que les autres. »

« L'âme est donc plus puissante que le vice ou la vertu, puisqu'elle se modifie elle-même par sa propre volonté et par une forte habitude. C'est pourquoi lorsqu'elle participe à la vertu divine, elle se transforme en cette même vertu, et va habiter d'autres lieux plus dignes d'elle. Mais, lorsqu'usant de son libre arbitre elle se sera jetée dans des voies contraires à la vertu, c'est aussi dans un séjour tout opposé qu'elle passera sa vie et sera placée. »

Platon a donc voulu nous apprendre ici que Dieu, créateur de notre âme, a mis en son pouvoir la faculté de choisir entre le bien et le mal. C'est son choix, sa détermination qui la jette ou vers l'un ou vers l'autre. La conversation, la fréquentation engendre en elle une forte habitude. Lorsque l'âme s'est passionnée pour la vertu, elle se transforme en vertu ; alors elle quitte ces lieux terrestres pour en aller habiter d'autres plus heureux et plus saints que ceux que nous habitons. Mais si elle a donné la préférence au vice, si elle a marché dans une voie fangeuse, c'est alors qu'elle est séquestrée dans un lieu digne d'elle.

XIII. Nous retrouvons encore à peu près la même doctrine dans le Dialogue du second livre de la *République*, du même philosophe :

« Dieu n'est-il pas bon , parfaitement bon ? — C'est » certain.—Or, rien de tout ce qui est bon ne peut » être mauvais ou nuisible. — Rien , autant que cela » me paraît.—Ce qui n'est pas nuisible , peut-il nuire ? — Non , sans doute. — Ce qui ne fait aucun » mal , peut-il être la cause d'un mal quelconque ? » — Comment pourrait-il l'être, et que s'ensuit-il ? — » Ce qui est bon, est-il utile ? — J'en conviens. — Il » sera donc la cause et le principe des bonnes et heu- » reuses actions ? — Sans contredit. — Ce qui est bon » ne sera donc pas la cause de tout ce qui est , mais » seulement de tout ce qui est bon ? — Il n'y a pas » de doute.—Dieu est bon , disons-nous, il n'est donc » pas la cause efficiente de tout ce qui arrive aux hom- » mes , mais seulement de peu de choses ; il est donc » hors de cause pour beaucoup de choses , car les » biens sont moindres en quantité que les maux. Dieu » seul étant la cause des biens , il faut donc chercher » hors de Dieu le principe et la cause des maux. — » Cela me paraît juste. — Il faut donc bien se garder » de prêter l'oreille à Homère (*Iliade* Ω) et à un autre » poète (Hésiode), qui ont blasphémé et dit, en par- » lant des Dieux, qu'aux pieds de Jupiter étaient pla- » cés deux tonneaux pleins de sorts, l'un d'heureux, » l'autre de malheureux ; que si le Dieu du tonnerre » vient à les mêler, notre vie sera entrecoupée de maux » et de biens ; que s'il n'y a point de mélange et si » notre sort coule du tonneau fatal , nous ne rece- » vrons en partage que la hideuse misère , que les » tristes peines qui nous livrent au mépris et aux in- » sultes. » On trouve dans Hésiode et Eschyle la même doctrine que dans Homère.

Platon, continuant son discours, ajoute :

« Nous ne devons donc permettre à qui que ce soit  
 » de faire de Dieu qui est la bonté même, la cause  
 » et le principe des maux de cette vie. Si l'on veut  
 » qu'une ville soit bien gouvernée, il ne doit être  
 » permis à personne, soit jeune, soit vieux, de prê-  
 » ter l'oreille à de pareils discours, soit en vers, soit  
 » en prose, parce qu'ils sont indignes de la majesté  
 » de Dieu, parce qu'ils n'ont rien d'utile et qu'ils  
 » outragent la raison.—J'applaudis à ce projet de loi.  
 » Je suis parfaitement de votre avis. Parmi les lois  
 » qui concernent les Dieux, il est essentiel qu'il y en  
 » ait une qui force un chacun à professer que Dieu  
 » n'est point l'auteur du mal, mais seulement du  
 » bien, et à agir en conséquence. »

Voilà ce que Platon nous enseigne touchant les sentiments que nous devons avoir à l'égard de Dieu, et à l'égard de nous-mêmes. Il a voulu qu'on chassât de sa république tous ceux qui accuseraient Dieu d'être l'auteur du mal. En effet, outre qu'une pareille doctrine est blasphématoire, elle est antisociale et outrage le sens commun; car si Dieu est bon, comme il l'est en effet, ( Et qui oserait le révoquer en doute ? ) il ne pourra jamais être l'auteur du mal.

XIV. Au reste il convient de nous expliquer sur ce que nous entendons par le mot *mal* (*g*).

Nous ne donnons pas ce nom, ainsi que le vulgaire, à la pauvreté, à la maladie, etc., et à tout ce qu'on nomme inconvénients; mais nous appelons *mal* la méchanceté, la volupté et tous les vices. Si donc on a dit que Dieu n'est pas l'auteur du mal, nous sommes parfaitement d'accord, et nous disons de plus





» Pour les hommes, Socrates. — Que dirons-nous donc  
 » de l'âme? Dirons-nous qu'elle est visible?—Je dirai  
 » qu'elle est invisible.—Vous direz donc qu'elle est  
 » invisible ; elle l'est en effet. Elle est donc plus sem-  
 » blable à l'être invisible que le corps, et le corps plus  
 » semblable à l'être visible. — C'est une rigoureuse  
 » conséquence, Socrates. »

Puis poursuivant son discours , il ajoute :

» Auquel des deux l'âme ressemble-t-elle?—Il est évi-  
 » dent, Socrates, que l'ame ressemble à quelque chose de  
 » divin, et que le corps a de l'affinité avec ce qui est  
 » mortel. »

Encore quelques lignes plus loin il dit :

» Quoidonc? puisqu'il en est ainsi, n'est-il pas de la  
 » nature du corps, je vous le demande, de n'avoir  
 » qu'une courte durée, comme aussi n'est-il pas de la  
 » nature de l'ame ou d'être insoluble, (comme son  
 » modèle) ou d'approcher de quelque chose équiva-  
 » lent? Car comment cela ne serait-il pas? »

Après avoir fait voir comment s'opère la dissolution  
 du corps, il continue ainsi :

« C'est alors que l'ame prend son essor vers l'invi-  
 » sible ou versquelqu'autre lieu noble et digne d'elle,  
 » sans doute vers Dieu, l'être bon, sage par essence qui  
 » sera le partage de mon âme, si Dieu le veut bien. La  
 » nature de notre âme étant telle, que devient-elle  
 » après s'être échappée du corps? S'évanouit-elle? Se  
 » dissipe-t-elle comme une fumée? Périt-elle enfin? Non  
 » certes, non, mon cher Cèbes, non, mon ami Sim-  
 » mias, il n'en est rien ; les choses se passent alors  
 » comme je vous le dirai bientôt. »

Tous les raisonnements qui suivent, tendent à prou-  
 ver l'immortalité de l'âme.

XV. Il y a une telle divergence d'opinions entre les historiens, les philosophes et les poètes sur ce qui concerne l'âme, le corps, la formation et la constitution de l'homme, qu'il est impossible d'en rencontrer deux sur le même terrain. Ce n'est point la recherche de la vérité qui les occupe; c'est la vanité, c'est la sotte ambition (*h*) de se faire un nom, de passer dans le monde pour chefs de secte, pour inventeurs de systèmes et de dogmes nouveaux.

Thalès meurt; Anaximander son disciple cesse de penser comme son maître. Anaximène lui succède; mais en doctrine il abjure aussi l'héritage de son prédécesseur. Il en fut de même d'Anaxagore.

Aristote se soulève contre Platon son maître, sans attendre sa mort, il lui fait une guerre ouverte; oubliant tous les devoirs que lui imposait la reconnaissance envers un maître généreux qui l'avait gratuitement initié dans les sciences, sans respecter la gloire de cet homme célèbre à juste titre, sans redouter les traits acérés de l'éloquence platonique, il se constitue impudemment son adversaire, son ennemi acharné. Est-ce pour introduire dans les écoles philosophiques un système plus rationnel? Non; c'est au contraire pour répandre des dogmes beaucoup plus pervers, c'est pour combattre l'immortalité de l'âme, la providence de Dieu qui embrassait l'universalité des créatures; c'est pour dépouiller le créateur du gouvernement de cet univers et en revêtir la lune; c'est pour donner à un aveugle destin la direction de tous les corps sublunaires; c'est, en un mot, pour introduire des systèmes nouveaux et insolites, que le temps ne me permet pas de passer en revue.

Au reste, c'est avec raison que chaque philosophe travaillait chaque jour à démolir l'édifice construit par ses voisins. mais encore celui que la veille il avait construit avec peinc. Car le faux est non-seulement en guerre avec le vrai, mais encore avec lui-même. La vérité est une avec elle-même et n'a d'autre ennemi que le faux.

XVI. Il est donc nécessaire de consulter sur la nature de l'homme Moïse le législateur, le prophète David, Job ce vaillant athlète, puis Isafe, Jérémie, et tout le chœur des prophètes, interroger ensuite Matthieu, Jean, Luc et Marc, Paul, Pierre et tout le corps des apôtres qui tous ensemble et d'une voix unanime n'ont enseigné aux hommes qu'une seule et même doctrine.

Ce n'est point parmi eux que vous en trouverez un qui dira que tels ou tels hommes sont les archétypes du genre humain et sont enfants de la terre. Vous n'en trouverez pas un qui dira que l'ame est mortelle à côté d'un autre qui la proclamera immortelle; pas un qui dira que la raison est maîtresse souveraine des passions à côté d'un autre qui en fera la vile esclave de la chair et du corps. Tous ensemble n'ont qu'une voix pour nous apprendre que le corps de l'homme a été fait de terre (j), d'eau et des autres éléments, que l'ame n'a pas été réunie au corps de manière à faire supposer sa préexistence, mais qu'elle a été créée en même temps que le corps a été formé. *Dieu, vous disent-ils, a formé l'homme en prenant de la poussière de la terre, il a soufflé sur sa face la respiration de la vie, et l'homme a été fait en une âme vivante.* (GEN. II. 7)

Il ne faut pas croire que ce souffle soit une exha-

laison des poumons , sortie de la bouche de Dieu, car Dieu est incorporel , un être simple et non composé. Il faut donc croire que la nature de l'ame est un esprit doué de raison et d'intelligence. Voilà ce que Moïse nous apprend dans sa *Cosmogonie*, et c'est la même doctrine que nous retrouvons dans toutes les lois qu'il a écrites.

Lorsqu'il fait mention d'une femme enceinte qui dans une querelle est frappée par des hommes et vient ensuite à avorter, il dit que *l'enfant est d'abord formé dans le sein de la mère (k)*, et que c'est ensuite de cette formation qu'il est animé, et ne suppose pas qu'une ame préexistante vienne de quelque part s'adjoindre à un nouveau corps , ni que la semence lui eût donné naissance ; mais il la considère comme une création spontanée suivant les lois de la nature , établies dès le principe.

Job lui-même , dans les assauts qu'il soutient sous les yeux de son Créateur , le Juge de ses combats , lui dit : *Souvenez-vous que c'est vous qui m'avez pétri de boue et qui me ferez rentrer dans la terre. Ne m'avez-vous pas tiré vous-même comme du lait , pressé comme du lait caillé? Vous m'avez revêtu de peau et de chair. Vous m'avez soutenu d'os et de nerfs. Vous avez placé en moi la vie et la miséricorde , et votre œil vigilant gardait mon esprit.* (Job, x.)

Par ces paroles , Job fait voir que le commerce de époux n'est autre chose qu'une occasion à procréer des enfants , que le très-peu que l'homme y contribue se transforme en une multitude d'apparences de membres, et que ce n'est qu'en suite de cette transformation que l'ame est créée et annexée au corps , pour

être sous la garde et protection divine , lorsque le fœtus aura vu le jour.

Le Prophète David s'écrie de son côté : *Vos mains m'ont fait et m'ont formé. Eclaircz-moi, et j'apprendrai vos commandements* (Ps. cxviii, 73.) Le Prophète reconnaît que c'est au Créateur qu'il doit sa création, il le prie de lui accorder l'intelligence et la sagesse. Tous les prophètes tiennent le même langage en ce qui concerne la nature humaine.

Pour que nous ne soyons pas tentés de croire que les Grecs , les Romains , les Egyptiens , les Perses, les Massagètes , les Scythes , les Sauromathes ont eu des origines particulières distinctes les unes des autres, le même Moïse nous apprend que dans le principe il n'y eut qu'un seul homme formé sur la terre , et que la femme fut formée elle-même d'une de ses côtes, que de leur mariage sont sortis tous les hommes qui ont rempli l'univers , chaque génération se propageant à l'infini.

Il eût été sans doute facile à l'auteur de la nature de créer par un seul acte de sa volonté, et tout à la fois, des millions d'hommes pour peupler toute la terre , comme il l'avait peuplée d'animaux , comme il avait peuplé les mers de poissons. Mais, pour qu'on ne pût pas supposer qu'il y avait dans le genre humain différentes natures , il a voulu que d'innombrables nations n'eussent toutes qu'une souche commune dans un seul et unique couple.

XIX. C'est le même motif qui lui a fait prendre une côte de l'homme pour en former la femme, afin qu'elle ne se crût pas elle-même d'une autre nature que celle de son époux, qu'elle ne marchât pas dans une route opposée à celle de son mari. Voilà pour-

quoi il a soumis l'homme et la femme aux mêmes lois. C'est aussi pourquoi l'une ne diffère de l'autre que par des formes plus exigües, plus frêles, et nullement par l'ame. Car la femme est douée de raison tout aussi bien que l'homme. Comme lui, elle est capable de connaître ce qu'elle doit pratiquer, ce qu'elle doit éviter, et les devoirs particuliers de son sexe. Quelquefois elle juge plus sainement que beaucoup d'hommes, de ce qui est utile ou avantageux; elle n'est point inepte dans la conduite des affaires; c'est une conseillère affidée. Ce n'est donc pas seulement aux hommes, mais encore aux femmes, que les temples doivent s'ouvrir. La loi ancienne n'admettait pas indistinctement tous les hommes à la célébration des saints mystères, mais elle en excluait formellement les femmes (*n*), tandis que la nouvelle loi, non-seulement les invite, mais leur enjoint de se faire instruire et de se faire initier aux divins mystères. Des récompenses égales sont promises aux femmes comme aux hommes, et avec raison, puisque la carrière de la vertu leur est également ouverte. Car tout ce qui fait partie du genre humain, sans distinction de sexe, de langue ou de climat, y est également appelé.

XX. On voit en effet la vertu comme le vice régner chez les Barbares, de même que chez les Grecs. C'est ce que ces derniers n'oseraient ni nier ni contester. Car Anacharsis, Scythe d'origine, est le sujet de leur admiration et de leurs éloges. Il était cependant étranger à Athènes, à Argos, à Corinthe et à Tigée, même à Lacédémone. Ils ne tarissent pas sur les louanges qu'ils donnent aux Brachmanes, qui sont Indiens, qui ne connaissent ni la Dorie, ni l'Eolie, ni

l'Ionie. Ils vantent à toute outrance la sagesse égyptienne. Car c'est de là qu'ils ont reçu leurs sciences en grande partie. La différence et la variété des langues n'altère donc pas la nature de l'homme. Homère donne l'épithète de *très-justes* aux *Hypomolques* (o) qui habitent la Thrace. Xénophon le fils de Gryllus, exalte la prudence, la modération, la justice, le courage de Cyrus père de Cambyse, Persan du côté paternel, Mède du côté maternel. Ainsi, de l'aveu même des Grecs, on voit la vertu cultivée au milieu des nations barbares, sans que la différence des langues y apporte le plus léger obstacle.

XXI. Tous ceux qui ont proclamé la vérité évangélique au milieu des nations, tels que les prophètes et les apôtres, ont été totalement étrangers à l'élégance de la langue grecque; mais comme ils abondaient en véritable sagesse, ils l'ont répandue avec profusion au milieu de toutes les nations grecques et barbares; ils ont rempli toutes les terres, toutes les mers des monuments de leurs vertus et de leur piété. De là vient que tous les hommes ont rejeté avec mépris les balivernes des philosophes et se sont soumis aux leçons de quelques pêcheurs, et d'un publicain; qu'ils ont reçu avec empressement, avec vénération les écrits d'un cordonnier, et ne connaissent pas même de nom les sectes ioniques, italiques, éléatiques. Car le temps en a purgé leur mémoire, tandis qu'on voit répandus partout les écrits des prophètes, qui remontent à plus de 1500 ans au-dessus de vos plus anciens philosophes. Que dis-je? Ils connaissent tous les patriarches antérieurs aux prophètes; ils connaissent Abraham et ses enfants, et remontant plus haut, ils connaissent Noé,

Enoch , Abel , etc. , et tous ceux qui se sont illustrés par une vie pure et sainte.

XXII. Mais quant aux sept Sages , qui sont de beaucoup postérieurs au temps des prophètes , ceux-là mêmes qui sont versés dans la langue grecque les connaissent à peine. Ils ignorent même les noms de ceux qui leur ont succédé.

Au reste pourquoi les hommes de ce siècle les connaîtraient-ils , puisque l'antiquité la plus reculée n'est d'accord ni sur leur nombre ni sur leur identité ?

Au nombre des sept Sages , les uns placent Périan-dre de Corinthe ; d'autres , Epiménides de Crète ; ceux-ci , Acusilaüs d'Argos ; ceux-là , Anacharsis le Scythie ; d'autres , Phérécide le Syrien ; Platon place parmi eux Myson le Chénéen. Voilà donc des Sages qui ne sont pas connus de leurs contemporains.

Mais aujourd'hui , qui est celui qui ne connaît pas Matthieu , Barthélemi , Jacques , Moïse , David , Isaïe et tous les autres apôtres , tous les autres prophètes et même les noms de leurs enfants.

Nous rencontrons assez souvent parmi les Grecs des hommes qui , entendant nommer nos prophètes et nos apôtres , feignent de se boucher les oreilles , pour ne pas se les laisser déchirer par des noms barbares. Mais la folie de ces hommes si délicats nous fait en vérité pitié. Comment , à la vue de ces barbares qui , dans leur langage étranger , ont plus opéré de merveilles que tous les Grecs ensemble avec leur atticisme , avec leur langue épurée et châtiée , comment , en voyant tous leurs orateurs réduits au silence , tous leurs syllogismes attaqués , confondus par les solécismes de quelques pêcheurs , comment ces hommes ne rou-



gissent-ils pas à la vue d'une si honteuse défaite , ne cherchent-ils pas à cacher leur honte dans les profondeurs de quelque caverne ? Mais, non ; ils lèvent impudemment la tête , ils combattent avec une égale audace en faveur du mensonge et de l'absurdité. Ils sont , au reste , en si petit nombre , qu'on pourrait les compter ; et leur langage est si grossier , que tous les mots qui sortent de leur bouche sont autant de barbarismes. Ils se croient très-savants ; ils prennent pour des fleurs de rhétorique tous ces jurements : *Par les Dieux, par le soleil, par la lune* , dont ils parsèment leurs discours.

XXIII. Si vous croyez que j'exagère lorsque je dis qu'ils sont en petit nombre , dites-moi , mes amis où sont maintenant les écoles de Xénophane, celles des Parmérides , des Protagoras, des Mélissus , des Pythagore , des Anaxagore, des Speusippe , des Xénocrates , des Anaximander, des Anaximènes, des Arcefilaüs ou des Philolaüs ? Où sont aujourd'hui les chefs de l'école stoïcienne ? où est l'école des Péripatéticiens ? où sont les villes régies par les lois de Platon ? Où sont les hommes qui les mettent en pratique ? Vous ne trouverez nulle part une école qui fasse profession de tous ces dogmes , tandis que nous vous montrons à découvert la force inépuisable de la doctrine des apôtres et des prophètes. Toute la surface de la terre , tout ce que le soleil éclaire est déjà rempli de leur parole. Les livres hébreux sont traduits non-seulement en grec , mais en langue latine , égyptienne , persane , indienne , arménienne , scythique et même sauromathique , en un mot , dans tous les idiomes connus jusqu'à ce jour. Platon , le sage Platon , qui a écrit

plusieurs livres sur l'immortalité de l'ame, n'a pu léguer à Aristote son disciple, une pareille position dans le monde. Nos pêcheurs, nos publicains, notre cordonnier même ont établi le dogme de l'immortalité de l'ame chez les Grecs, chez les Romains, chez les Egyptiens et chez toutes les nations. Ils leur ont prouvé combien ce dogme était rationnel, combien il était puissant pour mettre un frein aux passions. Ils les ont convaincus que l'ame n'était soumise à aucune fatalité, à aucune nécessité; que lorsqu'elle péchait, c'était ou par mépris ou par négligence, mais qu'elle pouvait, par la pénitence, rentrer dans les voies dont elle s'était écartée, et qu'après s'être purifiée, elle pouvait encore recouvrer les caractères divins dont elle avait été marquée.

XXIV. Remarquez encore en passant, que nos dogmes ne sont pas l'objet de la croyance des seuls chefs de nos Eglises, mais qu'ils sont crus et mis en pratique par toutes les classes de la société, même les plus basses: par des cordonniers, des forgeurs, des tisserands, des manœuvres, et par les femmes de tout rang et de toute condition; non-seulement par celles qui, élevées soigneusement au sein de leur famille, ont été initiées aux belles-lettres, mais encore par des couturières, des fileuses, des servantes à gages, des suivantes ou femmes de chambre; ils sont crus et pratiqués, non-seulement par les citadins, mais par les habitants des campagnes, par les laboureurs, les bouviers, les manœuvres, les jardiniers qui raisonnent de la création, de la Trinité, de la nature humaine plus sagement qu'Aristote et Platon. Ils font plus encore, ils évitent le mal, ils redoutent les supplices éternels. Ils atten-

dent, avec une certitude imperturbable , le jugement dernier.

Ce sont eux qu'il faut entendre philosopher, c'est-à-dire, raisonner sur la vie éternelle ; ce sont eux qu'il faut voir supporter avec une patience héroïque les peines, les maux de cette vie passagère dans l'attente du royaume céleste. Ils n'ont eu cependant d'autres maîtres, d'autres précepteurs que ces hommes que vous appelez ignorants et barbares.

XXV. Vous rappelez-vous ce mot d'Anacharsis? « Tous les Grecs, disait-il, affectent de parler le scythisme avec moi ; » Ces paroles se rapprochent beaucoup de celles de notre cordonnier : *Si je ne comprends pas la force du langage , je serai barbare pour celui à qui je parle, et celui qui me parle sera barbare à son tour.* (1 Cor. XIV. 11.)

De même qu'aux yeux des Grecs, les Illyriens, les Panconiens, les Taulantiens, les Atintanes passent pour des barbares ; de même les Grecs passent-ils pour barbares aux yeux de ces nations et presque de toutes celles qui ne comprennent pas l'idiome grec. Car l'attique, le Dorique, l'Éolique, l'Ionique sont aussi barbares pour leurs oreilles que leur idiome vous paraît l'être. Mais l'expérience a démontré que toutes les langues ont un sens commun, une intelligence commune.

On voit chez les nations que vous appelez barbares, fleurir et les arts et les sciences ; on rencontre chez elles d'aussi bons guerriers, d'aussi savants capitaines que parmi vous ; on remarque que quelques-unes d'entr'elles ont été même plus ingénieuses que vous dans les stratagèmes militaires, qu'elles ont su dresser une

embuscade mieux que vous , tendre des pièges mieux couverts que les vôtres. Il en est même dont la langue est supérieure à la vôtre pour la concision et la finesse.

C'est ce que nous disent relativement aux Perses , tous les anciens écrivains sur le témoignage des généraux d'armée , des ambassadeurs et des marchands. Tous s'accordent à dire qu'ils saisissent parfaitement le sens d'une proposition, qu'ils y répondent en très-peu de mots avec une extrême justesse; qu'ils sont excellents dialecticiens et qu'ils se débarrassent promptement d'un sophisme.

Ils sont riches en proverbes, pleins de sens et de sagesse, en énigmes très-justes et très-profondes. Ils connaissent très-bien ce qu'Aristote et Chryssippe nomment des labyrinthes, comme si ils les avaient appris de Socrate, de Platon , ou de Démosthènes. Ils n'ont cependant point assisté aux leçons de nos rhéteurs et de nos philosophes, mais la nature leur a servi de maître.

Quant aux Indiens , vos écrivains s'accordent tous pour en faire de plus grands philosophes que les Persans.

Il n'est pas jusqu'aux peuples nomades qui nous avoisinent (j'appelle nomades ces Ismaélites qui vivent dans les déserts), qui ne soient d'une singulière finesse d'esprit, d'une rare prudence, d'un tact juste pour saisir la vérité et repousser le mensonge.

Je ne vous dirai rien des Egyptiens , puisque vos plus célèbres philosophes les ont reconnus pour leurs maîtres.

Les Romains ont vu fleurir chez eux la poésie , l'éloquence et l'histoire. Et ceux qui sont versés dans les

deux langues avouent que du côté de l'invention, ils sont plus prudents que les Grecs et beaucoup plus brefs et plus précis dans leurs sentences.

A Dieu ne plaise cependant qu'on croie que je cherche ici à décrier la langue grecque, qui m'est en quelque sorte naturelle; loin de moi la pensée d'être ingrat envers ma nourrice. Mais lorsque je rencontre de ces hommes fiers, hautains qui jettent un œil de mépris sur tout ce qui ne parle pas grec, je suis forcé de leur apprendre à baisser les yeux, à mettre un frein à leurs discours railleurs, je dis plus, à ne pas parler avec mépris, surtout, d'une langue que la vérité a choisie pour son organe, à ne pas se jacter en discours boursoufflés, en termes pompeux dépourvus de sens et de vérité; mais je les forcerai à admirer ces maîtres qui n'ont jamais su polir, orner leurs paroles des prestiges de l'éloquence, et qui cependant ont su mettre la vérité dans tout son jour, sans la parer de fleurs étrangères.

XXVI. C'est pourquoi, mes amis, je vous engage à comparer la doctrine simple de ces pauvres pêcheurs avec les niaiseries ampoulées de vos philosophes; voyez l'énorme différence qui existe entre les uns et les autres; prenez, comptez tous vos milliers de volumes; voyez s'il en est un seul dont les raisonnements ne soient pas marqués au coin de la faiblesse et de l'ignorance. Considérez que jamais les fables poétiques, les opinions philosophiques n'ont pu subjuguier entièrement l'esprit d'un homme tant soit peu prudent. Admirez au contraire la précision avec laquelle s'énoncent les auteurs sacrés, la force qui règne dans leurs écrits, la vérité qui en jaillit de toutes parts.

C'est là que vous apprendrez comment le corps de l'homme a été formé ; comment il a été doué d'une âme immortelle , comment cette âme a été éclairée du flambeau de la raison , comment elle a été investie de l'empire souverain qu'elle exerce sur toutes les passions. Vous y apprendrez à connaître de quelle utilité, de quelle nécessité même sont pour l'homme ces passions qu'il doit réprimer et souvent subjuguier , telles que la concupiscence et la colère destinée à combattre l'autre.

L'une nous excite, nous anime à la poursuite des biens célestes, à mépriser les choses d'ici bas qui tombent sous nos sens, à n'aspirer qu'à celles que notre intelligence peut saisir et qui ne se manifestent qu'à notre pensée et à notre méditation. De là vient que tout en foulant de nos pieds cette terre, nous brûlons du désir de voir et de posséder Dieu. C'est elle aussi qui protège notre corps, qui nous force à lui donner la nourriture qu'il réclame. Enfin c'est elle qui provoque en nous la génération des enfants.

L'autre, ce sentiment irascible qui est en nous fut donné jadis à la raison pour compagnon, à l'effet de réprimer cette ardeur immodérée qui nous porte à la volupté. Lorsque celle-ci s'efforce de franchir les bornes qui lui ont été posées, le créateur a placé à côté d'elle la colère pour la subjuguier et l'enchaîner, pour la dompter, comme un poulain fougueux qui se révolte contre le frein.

De même que le chaud et le froid sont opposés, si cependant on les mêle, on en forme une agréable et salubre température; de même aussi la colère et la concu-

passion tempérée l'une par l'autre, opèrent cet heureux mélange qu'on appelle vertu.

La raison seule est douée de cette puissance active par laquelle elle bride la colère et met en mouvement la concupiscence. Car la force du désir arrête la colère, comme celle-ci de son côté réprime et châtie un désir coupable. Ces deux passions forment une heureuse alliance, lorsqu'elles vivent sous le joug d'une raison forte et puissante. Mais si la raison cède aux attraits de la volupté ou à la fougue de la colère, si elle abandonne les rênes que le Créateur lui a confiées, alors ces passions s'emportent comme des chevaux qui prennent le mors aux dents, entraînent la raison à travers les précipices, et la livrent toute fracassée, toute humiliée à la risée et au mépris des spectateurs. Elle est punie comme elle le mérite.

Les législateurs frappent sans pitié les infracteurs de leurs lois. Dieu aussi a menacé du feu éternel ceux qui enfreindraient les siennes. Mais comme il est la bonté même, la justice même, il discerne dans l'application des peines, ceux-là qui dans les liens de la nécessité n'ont pas connu de loi, de même que les plus sages législateurs n'auraient porté aucune loi pour réprimer le vice ou le crime, s'ils n'eussent pas été convaincus que l'homme n'agit qu'en pleine liberté, et que ses contraventions aux lois sont le fruit d'un propos délibéré.

Les princes, les magistrats chargés de sévir contre les criminels, se garderaient bien de les livrer à la rigueur des lois, s'ils n'étaient pas convaincus qu'ils n'ont agi que de leur pleine volonté, et qu'ils n'ont pas été subjugués par une triste nécessité ou par une

absence totale de raison. Et ceux-là qui pensent qu'on ne doit pas faire grâce aux méchants, témoignent par là même que le péché n'est que le résultat d'un propos délibéré.

XXVII. Voilà ce que nous ont appris nos pères sur la nature de l'homme ; voilà ce que nous enseignons nous - mêmes aux autres mortels. Nous ne cessons d'admirer la sagesse infinie du Créateur en contemplant la structure de nos corps, lorsque nous voyons d'une source unique (le cerveau) surgir tant de fonctions si disparates les unes des autres, et comment d'autres organes payent au cerveau le tribut de ce qu'il a prêté à chacun d'eux, suivant leur nature ; l'un le gratifie de la vue ; un autre, de l'ouïe ; celui-ci, de l'odorat ; celui-là, du goût ; un autre, du tact.

Lorsque nous contemplons l'usage que l'homme fait des avantages qu'il retire de toutes les parties de son corps, soit extérieures, soit intérieures, lorsque nous méditons sur les opérations de cette mémoire qui enrégistre mille et mille objets divers, qui les tient ensuite sous clef, rangés même par ordre chronologique comme des archives, qui les retire ensuite de leurs cases au fur et mesure de ses besoins, nonobstant leurs dates, pour les y replacer ensuite ; lorsque nous passons en revue toutes ces pensées qui, dans leur confusion, se croisent, s'effacent les unes les autres et qui viennent toutes au tribunal de la mémoire, se reproduire au premier appel ; pleins de ces réflexions et d'autres semblables, écrasés sous le poids de tant de merveilles, nous nous écrions avec le Prophète : *Votre science qui jaillit de la connaissance de moi-même, est merveilleuse ; elle est fort au-dessus de mon intel-*



*ligence, et je ne pourrai jamais y atteindre.* (Ps. CXXXVIII, 6.)

Quelle est la puissance humaine qui pourra développer l'harmonie qui existe entre les différentes parties du corps de l'homme, et toute la sagesse dont son ame est empreinte ?

De combien de savants ce sujet n'a-t-il pas exercé l'esprit ! Hyppocrates, Gallien, Platon, Aristote, Théophrastes et mille autres semblent l'avoir épuisé. Mais que de choses ont-ils laissées inaperçues, et que toute la perspicacité de l'esprit humain ne peut saisir ! C'est pourquoi le prophète David, à la vue seule de ce que son génie pouvait embrasser, épanche son cœur en torrents de louanges, et confesse qu'il ne peut atteindre toutes les merveilles que la contemplation lui faisait entrevoir. Il pense ne pouvoir louer Dieu plus dignement qu'en s'avouant vaincu. Cet aveu était en effet l'hymne le plus digne de la majesté divine, que l'humanité pût chanter en l'honneur de son Créateur.

FIN DU CINQUIÈME DISCOURS.

## NOTES

### SUR LE CINQUIÈME DISCOURS.

(a) *Et ce fut pour d'autres villes un grand sujet de rivalité et de jalousie.* Généralement parlant les philosophes enseignaient que les hommes étaient *autochtones*, c'est-à-dire, produits de la terre, comme ces insectes auxquels on ne suppose d'autres principes de reproduction que la corrup-

tion et la pourriture. C'était le sentiment le plus commun, comme on le voit dans Diodore de Sicile, qui l'expose fort au long dans le début de son histoire laquelle passe pour la moins fabuleuse et la plus raisonnable de toutes celles des Grecs. Quoique ce fût là le sentiment le plus commun parmi les philosophes, c'était une espèce de cannevas sur lequel chacun d'eux brodait à sa manière. Anaximandre, par exemple, enseignait qu'au commencement la terre, étant encore mêlée avec l'eau, se trouvant échauffée par les premiers et les plus ardents rayons du soleil, avait produit des poissons enveloppés dans des écorces tout hérissées d'épines, que des enfants des deux sexes s'étaient formés, nourris et fortifiés petit à petit dans le ventre de ces poissons ou animaux; qu'après y avoir demeuré suffisamment, ils en étaient enfin sortis pleins de force et de vigueur, et en état de se nourrir et de se soutenir par eux-mêmes. (Vide *Censorin' de die natali*, cap. iv.)

Empédocles s'y prenait d'une autre manière, et ne jugeant pas que la terre eût assez de force et de vertu pour former d'abord un homme entier et parfait. Il ne l'en faisait sortir que par pièces et morceaux. C'était séparément et en différents endroits que la terre avait produit, ici des jambes et des mains, là des bras et des pieds, ailleurs des têtes et des estomacs, et que ces différentes parties étant venues d'elles-mêmes se joindre et se placer où elles devaient, il s'était formé des hommes parfaits. (Voyez *Lucrèce*, lib. 11.)

Démocrite y mettait encore moins de façon et disait simplement que la terre alors limoneuse avait engendré les hommes, comme elle engendre les vers.

Epicure renchérisant sur son maître, assurait hardiment, comme s'il l'eût vu de ses yeux, que l'on avait vu d'abord dans certains endroits de la terre mieux disposés que les autres, s'élever certaines tumeurs couvertes d'une pellicule, que, ces tumeurs s'étant développées, on en avait vu sortir de petits enfants, que les uns n'avaient point de pieds, les autres étaient sans mains, quelques-uns sans tête, ceux-ci sans bouche, ceux-là avec des membres tellement confondus qu'ils ne pouvaient se remuer en aucune manière;

que tous ces petits êtres étaient morts de faim et de misère ; que pour ceux qui étaient bien conformés , ils n'avaient point eu de peines à se nourrir , parce qu'alors un certain suc fort semblable au lait coulait abondamment de tous les pores de la terre.

Voilà les sottises, les stupidités que les philosophes avaient accréditées. (Vid. *Lactant.* l. 11, *div. inst.* n. 11 et 12. *De opificio Dei*, n. vi.)

(b) *Pythagore et Platon présupposant un peuple d'ames.* On trouve cette doctrine de Platon, non-seulement dans le *Cratyle*, mais encore dans le *Phædon* et au livre VII de la *République*. Jamblique, en dépit des lumières du christianisme, au milieu desquelles il vivait, les reproduit. Lib. 11, *de vita Pythagorea*.

Les Platoniciens comparaient les passions de l'ame à autant de bêtes féroces qui la déchirent, et ses connaissances à des ombres que de pauvres prisonniers enfermés dans un cachot, tournant le dos à la lumière, verraient réfléchies sur la voûte de leur cachot et prendraient pour des réalités. Ils assuraient que cet état si malheureux ne pouvait être qu'un supplice auquel les ames avaient été condamnées pour quelques méfaits qu'elles avaient commis antérieurement. Ils en appelaient au témoignage des plus anciens poètes, des auteurs des mystères, et à celui des Hiérophantes chargés d'en interpréter les cérémonies.

Sur ce mot de *séma*, sépulcre, il paraît, selon saint Clément d'Alexandrie (*Strom.* l. III, p. 489.), que Platon avait emprunté ce système d'Orphée qui le tenait lui-même des prêtres Egyptiens. Pindare parlant des mystères d'Eleusis, dit :

*Felix qui cum illa sub terra viderit communia,  
Novit quidem vitæ finem, novit autem datum  
Jovis imperium.*

Saint Augustin dans son IV<sup>m</sup> livre contre Julien, nous a conservé un très-bel endroit de l'HORTENSIVS de Cicéron sur ce sujet.

*Ex quibus humanæ vitæ erroribus et ærumnis fit, ut interdum veteres illi, sive vates, sive in sacris, initiisque tradendis divinæ mentis interpretes, qui nos ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ natos esse dixerunt, aliquid vidisse videantur; verumque sit illud quod est apud Aristotelem simili nos affectos esse supplicio atque eos qui quondam, cum in prædonum manus Hetruscorum incidissent, crudelitate excogitatâ necabantur, quorum corpora viva cum mortuis, adversa adversis accommodata quàm aptissime colligabantur. Sic nostros animos cum corporibus copulatos et vivos cum mortuis esse conjunctos.*

Le même docteur ajoute en parlant à Julien: *Nonne qui ista senserunt multo melius grave jugum super filios Adæ et Dei justitiam potentiamque viderunt?*

En effet ces poètes, ces auteurs des mystères du paganisme, outre une infinité de choses impies, obscènes, extravagantes dont ils les avaient composés, en avaient établi quelques-uns où l'on retrouvait quelques vestiges de l'antique tradition, comme l'ont observé saint Clément d'Alexandrie dans son *exhortation aux païens*, Firmicus dans son livre de *l'erreur des fausses religions*, Arnobe et surtout Eusèbe, l. II, cap. III de la *préparation évangélique*.

La tradition concernant le péché originel était la base de toutes ces doctrines mystérieuses. Mais les philosophes voulant se rendre compte de ce mystère, le défigurèrent. Ils supposèrent la préexistence de l'âme, sa demeure parmi les astres avant d'être renfermée dans les corps, sa lenteur et sa négligence à suivre le mouvement et les révolutions des corps célestes; de là sa chute, son exil, sa prison, son passage par différents corps d'animaux, et par les enfers mêmes jusqu'à ce que pleinement purifiée, elle retourne à son premier séjour pour retomber mille fois dans les mêmes misères.

(c) *Hypocrate décide qu'elle réside dans le cerveau. Hypocrate reconnaît dans l'homme deux âmes: une animale, anima ψυχῆ, quâ vivimus et l'autre rationnelle, νοῦς, mens, animus quo sapimus. Après avoir placé la première dans le*

cerveau, il place l'autre dans le ventricule gauche du cœur, voici ses paroles :

Γνώμη γὰρ ἡ τοῦ ἀνθρώπου πίπτουσα ἐν τῇ λοιπῇ καρδίᾳ καὶ ἀρχῇ τῆς ἄλλης ψυχῆς.

*Mens enim hominis hæret lævo cordi, et præest alteri animæ.* (Note de Hæschelius et de Sylburge.)

(d) *Jusqu'à la conflagration de l'univers.* Il est certain tant par le témoignage des Pères, (Eusèbe *præp. evang.* L. xv, cap. xx.) que par celui des auteurs profanes (Cicer. L. 1, *quæst. Tuscul.*), que les Stoïciens croyaient que l'ame ne subsistait pas toujours, et que ces subtiles particules du feu, des astres, ou des dieux, qui composaient son essence, se dissipaient enfin et se confondaient dans ces incendies universels qui, selon eux, arrivaient régulièrement dans le monde après un certain nombre de siècles.

Nous demanderons où ces philosophes avaient puisé cette opinion que c'était par le feu que ce monde devait être régénéré? Une pareille idée ne pouvait être le produit de réflexions philosophiques. Elle avait certainement pour base une antique tradition soutenue et appuyée sur l'autorité des livres sibyllins, car voici ce que nous y lisons.

*Omnia sed postquam in cineres collapsa jacebunt,  
Eternusque Deus succinsum extinxerit ignem,  
Inque hominem Deus ipse iterum formaverit ossa,  
Et cineres, mortalibus ut fuerant renovatis.*

« Dès que tout aura été réduit en cendres, et que le Dieu  
» éternel aura éteint l'incendie, ce même Dieu retirera  
» l'homme des cendres, et lui rendra ses os comme ils  
étaient auparavant. »

Ces livres sibyllins étaient donc antérieurs à l'an cxxxviii de Jésus-Christ, quoiqu'on dise Blondel le protestant, puisqu'ils avaient servi de base aux dogmes des Stoïciens.

(e) *Démocrite, Epicure, Aristote.* On a fort long-temps agité la question de savoir si Aristote avait nié ou professé le dogme de l'immortalité de l'ame. Cela n'est pas surpre-

nant, si on réfléchit que ceux qui disputaient ne faisaient pas la distinction que faisait Aristote entre *Psyché*, *anima* et *nous*, *animus*, tandis que dans la réalité il faisait périr l'ame animale, *anima*, avec le corps, et reconnaissait l'immortalité de cette ame intellectuelle, *animi quo sapimus*. C'est ainsi que nous confondons ces deux mots : *ame* et *esprit* et que nous disons : *il a rendu l'ame*; *il a rendu l'esprit*. On pourrait également dire que le Psalmiste était matérialiste, comme Voltaire l'a dit, lorsqu'on lit : *exibit spiritus ejus et revertetur in terram suam*. Ps. cXLV. Cependant il est évident que le prophète ne parle ici que de l'ame animale ou le souffle de la vie.

(f) *Ils ont fait de l'ame intelligente une émanation de la divinité*. Il ne faut pas confondre les Platoniciens postérieurs à l'établissement du christianisme, tels que Plotin et Porphyre avec leurs aïeux. Il est certain que les Platoniciens des siècles chrétiens défendaient vigoureusement l'immortalité de l'ame, puisque, comme Héraclite, ils en faisaient une émanation de l'ame universelle, c'est ce que nous apprend saint Augustin, *Serm. cxxxix de temp.*

(g) *Il est essentiel qu'il y en ait une qui force chacun*. Et que deviendrait alors la liberté de la presse, celle de tout dire et de tout écrire, ce palladium de l'impiété moderne? Je ne sais si M. Victor Cousin a fidèlement traduit ce passage de Platon. Au reste, les philosophes ne veulent de liberté que pour eux.

(h) *Ce que nous entendons par le mot MAL*. Le mal considéré sous toutes ses faces, n'étant autre chose que la négation du bien, comme le néant est la négation de l'être, les ténèbres celle de la lumière, le mensonge celle de la vérité, la mort celle de la vie, il est absurde de supposer un Dieu créateur du néant, il est absurde de supposer un Dieu créateur de rien, il est encore plus absurde de supposer deux créateurs coéternels comme Manes, l'un créateur du bien, et l'autre créateur du mal ou du néant. Le mal n'étant ni un être positif, ni une substance, ne peut être que relatif, mais seulement l'absence d'un plus grand bien. Il ne peut

donc y avoir dans le monde que des biens ou des maux relatifs, mais aucun bien, aucun mal absolu ; ils ne sont tels que par comparaison.

« C'est pourquoi, dit saint Augustin, la divine providence » nous avertit de ne pas blâmer témérairement ce qui se » passe autour de nous, mais d'en rechercher soigneuse- » ment les causes ; et du moment que notre esprit par sa » faiblesse naturelle ne peut en découvrir la cause et l'uti- » lité, elle nous avertit que nous devons croire qu'elles » nous sont cachées, comme l'étaient tant d'autres que nous » avons à peine découvertes. Car Dieu permet qu'elles nous » soient cachées, ou pour exercer notre humilité, ou pour » abattre notre orgueil. En effet, il n'y a aucune nature mau- » vaise et le mal n'est qu'une privation du bien. Mais de- » puis les choses de la terre jusqu'à celles du ciel, depuis » les visibles jusqu'aux invisibles, il y en a qui sont meil- » leures les unes que les autres. Et elles ne sont ainsi iné- » gales qu'afin qu'elles le soient toutes. » (*Cité de Dieu*, L. » XI, cap. XXII.)

(j) *C'est la vanité. C'est la sotte ambition.* « C'est, comme » le remarque saint Jean-Chrysostome, qu'ils n'ont pas » voulu lire dans le grand livre de l'univers que Dieu leur » offrait, ni suivre cette voie que sa sagesse leur avait tra- » cée pour arriver à sa connaissance. Mais pleins d'une or- » gueilleuse confiance en eux-mêmes, ils ont cru que de » leurs propres forces et par la subtilité de leur esprit et de » leurs raisonnements, ils trouveraient quelque chose de » meilleur, et se feraient à eux-mêmes une route plus sûre. » De là ils sont tombés dans mille erreurs, mille contradic- » tions, ils se sont créé mille labyrinthes inextricables pour » eux-mêmes comme pour les autres. C'est pourquoi ils » n'ont pas trouvé Dieu qu'ils cherchaient ; mais ils n'ont » pu arriver même à aucune connaissance certaine de ces » mêmes créatures auxquelles ils s'arrêtaient toujours, » sans jamais penser à s'élever par leur moyen jusqu'au » créateur. (*Homil. 4<sup>e</sup> In 5<sup>e</sup> ad Corinth.*)

(k) *C'est la vanité. c'est la sotte ambition.* Peut-on mieux peindre les philosophes de tous les temps, anciens et mo-

dernes? C'est ainsi que Voltaire est hué par ses disciples, Kaut par Fichte, Fichte par Schelling, Schelling par Hegel, par Bouterweck, Bardili, Krug et compagnie qui, pour avoir donné aux rêves de leur imagination quelques formes logiques, entortillées dans les termes d'une obscure scholastique, se persuadent avoir donné une démonstration géométrique de leur système. Cette prétention est surtout plaisante quand on voit avec quelle confiance ils viennent chacun l'un après l'autre démontrer le contraire de celui qui l'a précédé. *O cæcas hominum mentes et inania corda!* Pour guérir les esprits du matérialisme dégoûtant des Voltaire, des Helvetius, des Tracy, des Cabanis, des Volney, fallait-il les rejeter dans les rêveries absurdes et non moins impies des Fichte et des Hegel? c'est comme si, pour guérir un homme engourdi, on le jetait sur un bûcher enflammé.

« Au reste, dit Tertullien, qu'y a-t-il de commun entre » un philosophe et un chrétien? l'un est disciple de la Grèce, » l'autre du ciel. Celui-là ne travaille que pour la vaine gloire, » et celui-ci pour son salut. Celui-là ne s'applique qu'à » bien parler, celui-ci à bien faire. L'un ne cherche qu'à satisfaire son amour propre, et l'autre à le combattre. L'un » ne cherche qu'à déguiser l'erreur, et l'autre qu'à maintenir la vérité. Celui-là enfin n'en est tout au plus que le » plagiaire, l'autre en est le gardien fidèle. »

(1) *Pour nous apprendre que l'homme a été fait terre. Je demande pardon au lecteur si je le ramène si souvent en face d'Hermès qui, en dehors des livres saints, est le plus antique monument de la tradition patriarcale que l'Égypte nous ait conservé dans ses archives? Voici ce que nous lisons dans le Paganisme.*

« Enfin le père de toutes choses, celui qui est la vie et la » lumière créa l'homme à son image. Il l'aima comme son » fils. C'était la beauté personnifiée, puisqu'il portait l'image » de son père. Aussi Dieu se complut dans sa propre figure. » Il mit en sa puissance toutes les œuvres de sa création. »  
 ♦ Si nous cherchons dans le même livre la cause de sa dégénération, nous la trouverons encore dans l'orgueil et la concupiscence dont le premier homme fut atteint. Mais ici



il retombe dans les rêveries harmoniques dont Pythagore infatua son école au sortir de l'Égypte.

(m) *Que l'enfant est d'abord formé dans le sein de sa mère.* Pour comprendre ce que dit ici Théodoret, il faut recourir à la bible des LXX. Exod. XXI, 22, et comparer ensuite ce texte avec la vulgate.

*Si autem rixentur duo viri et percusserint mulierem in utero habentem, et exierit infans non formatus, mulctâ mulctabitur..... Si autem formatus fuerit, dabit animam pro animâ.* On lit dans la vulgate.

*Si rixati fuerint viri et percusserint quis mulierem prægnantem et abortivum quidem fecerit, sed ipsa vixerit, subjacebit damno quantum maritus mulieris expetierit, et arbitri judicaverint. Si autem mors ejus fuerit subsecuta, reddet animam pro animâ.*

Le mot *ejus* dans la vulgate se rapporte-t-il à l'enfant où à la mère? Sacy, Carrière, Genoude l'appliquent à la mère. Tandis que Théodoret ici et ailleurs, *quæst.* 48, et saint Augustin, *quæst.* 80, l'entendent également de l'enfant. Le texte grec ne laisse là-dessus aucun doute.

(n) *Mais elle en exclut les femmes.* Le texte grec est très-obscur, en le traduisant littéralement, on lirait: *La loi ne permet pas aux hommes d'être expiés par les divins mystères, mais elle le défend aux femmes.* Je pense que Théodoret a voulu parler ici de la loi qui ne permettait qu'aux seuls lévites l'approche des autels et en excluait même leurs femmes. J'ai ajouté ces mots; *indistinctement tous.* Puis au lieu d'*expiation*, j'ai employé le mot de *célébration*; le premier sent trop le paganisme. Je crois avoir saisi le vrai sens de l'auteur.

(o) *Aux Hyppomolgues.* Ces peuples étaient ainsi nommés, parce qu'ils se nourrissaient du lait de jument, comme a plupart des Tartares d'aujourd'hui.

---

## SIXIÈME DISCOURS.

### SUR LA PROVIDENCE.

Parmi ceux qui font de la marine l'objet spécial de leurs travaux journaliers, les uns courent les mers sur des vaisseaux armés d'un gouvernail et de rames ; les autres montés sur de frêles bâtiments, déclarent la guerre aux habitants des eaux, tandis que d'autres plus timides, assis sur un rocher, tendent une amorce perfide à la voracité du poisson. Mais, parmi ceux qui affrontent les mers et les tempêtes, combien y en a-t-il qui périssent corps et biens, soit qu'ils aient imprudemment négligé d'observer la mousson, soit que la témérité leur ait fait braver les orages ? Tel est le monde en raccourci

II. Ce n'est pas sans motifs que je débute par ces réflexions. J'espère, par une comparaison tirée de ce que je viens de dire, démontrer combien est grande la folie de ceux qui se heurtent contre la création, qui jouissent des bienfaits de la providence et qui l'accusent sans pudeur des désordres qui règnent parmi les créatures. Les uns, en considérant la constitution de cet univers, se contentent d'en admirer l'architecte ; les autres, dans leur enthousiasme pour les merveilles de ce monde matériel, font un Dieu de ce même monde qu'ils décorent de tous les attributs réservés au seul créateur. Pour quelques-uns qui dans leur juste admiration rendent gloire à son auteur, à sa sagesse, à son

administration, combien en voit-on d'autres qui dans leur humeur chagrine ont pris en dégoût tout ce qui les entoure, ne voyant rien qui les satisfasse; ils condamnent les riches, ils maudissent les pauvres; la maladie leur est aussi insupportable que la bonne santé dont jouissent les autres. Bonheur, malheur, rien ne leur plait, tout les dégoûte, tout leur est à charge! L'abondance les trouble et les met en émoi; la stérilité les effraye; déjà ils voient à leur porte la famine et la mort. Ont-ils des enfants? Quel ennui! quelle charge! N'en ont-ils pas? Quelle désolation! quel malheur! La paix—Quelle monotonie! La guerre— Quel désastre! Dans leur humeur bizarre, ils veulent ôter des mains de la Providence le gouvernail de ce monde pour le remettre entre les mains des Parques. Ce sont ces déesses, c'est le destin, c'est le hasard, c'est la fortune qui nous violentent, qui nous subjuguent, qui font de nous et malgré nous des voleurs, des adultères, des parricides.

III. Eh bien! parcourons encore une fois les diverses doctrines des philosophes grecs, et mettons-les en parallèle avec celles des prophètes et des apôtres. Mais laissons de côté les poètes avec leurs fables tissées d'impiétés. Pourrions-nous discuter sérieusement avec le prince des poètes qui nous met en scène le père des Dieux désolé, pleurant, se lamentant et hurlant de ne pouvoir venger son fils, parce qu'Atropos et Lachésis ne lui permettent pas de couper les fils de Clothos; avec cet Homère qui nous représente ce Neptune qui veut et qui ne peut venger l'affront fait à son cher Polyphème par le chef des Céphaloniens (Ulysse) qui lui a arraché un œil, parce que sa colère est étouffée

sous la main puissante du destin, parce qu'il ne peut, malgré sa bonne volonté, empêcher le retour d'Ulysse dans sa patrie, le destin en ayant décidé autrement ?

IV. Laissons donc les poètes et toutes leurs rêveries, et abordons la troupe des philosophes.

On donna jadis l'épithète d'athée à Diagoras et ses disciples, parce qu'ils niaient l'existence d'un Dieu. Protagoras n'osait, dit-on, ni nier, ni affirmer l'existence d'un ou de plusieurs Dieux. Epicure fils de Néocles et sa secte en admettaient un, mais qui se renfermait en lui-même, qui ne s'occupait de rien et qui ne voulait pas qu'on s'occupât de lui.

Aristote posait la lune pour borne à la providence divine, plaçant sous les lois du hasard ou du destin tous les êtres sublunaires. C'était ce destin qui, les yeux fermés, distribuait aux mortels les richesses, la pauvreté, la santé, les maladies, l'esclavage, la liberté, la guerre, la paix, que dis-je, les vices et les vertus. Car telle est la doctrine que lui reproche en termes formels Œnomaüs le cynique (a), ainsi qu'à Apollon le Pythien dont les oracles sont farcis d'égaux impiétés.

V. Voici ce que nous lisons dans son livre intitulé : *l'enquête des sorciers*.

- « Elle a péri autant qu'il a été au pouvoir de nos
- » savants, elle a disparu de la vie de l'homme, cette
- » liberté que nous regardions à juste titre comme la
- » maîtresse, la souveraine de toutes les nécessités, soit
- » que nous l'appellions notre timon, notre lest, ou
- » notre bordage. Démocrite, si je ne me trompe, et
- » Chrysippe ensuite, se sont efforcés, l'un de faire de
- » notre liberté une esclave, l'autre une demi-esclave.
- » C'est ainsi qu'ils ont vilipendé notre plus pré-

» cieux, notre plus bel apanage. Au reste on ne peut  
 » estimer leurs écrits, qu'autant qu'étant homme, on  
 » méprise le genre humain, et si Dieu vient à prendre  
 » fait et cause contre nous, quels châtimens n'aurons-  
 » nous pas à subir ?

Puis il ajoute quelques lignes plus loin :

« Et nous aussi, soulevons-nous contre de pareilles  
 » doctrines. Quoi donc ! si nous croyons devoir agir  
 » de telle manière, cela sera certain et positif; si nous  
 » ne le croyons pas, c'est qu'il y a en nous un je ne  
 » sais quoi qui nous subjugue, une force latente qu'ils  
 » appellent *destin, fatalité*, d'où dépend la différence  
 » des opinions de chacun de nous. Car l'un croit que  
 » son opinion lui vient de Dieu; cet autre pense qu'elle  
 » est le produit de certains atomes ou corpuscules  
 » qui, mus par la nécessité, s'élèvent, s'abaissent, s'at-  
 » tirent, se repoussent, se mêlent, se séparent, s'ap-  
 » prochent et s'éloignent. »

Un peu plus loin il dit encore :

« Si j'ai fait mention de ces folies, c'est parce que  
 » toi, Apollon Pythien, tu n'as pas absolument connu  
 » les choses qui sont en notre pouvoir. Toi qui veux  
 » tout savoir, tu n'as pas connu les choses dont la  
 » trame est entre nos mains et qui dépendent de notre  
 » volonté. »

VI. Voilà les reproches qu'OËnomaus le cynique adressait à Démocrite, à Apollon, à Chrysippe, justement indigné de ce qu'ils dépouillaient notre âme de son libre arbitre, pour la réduire en esclavage sous le joug de leur *Heimarmène*(b) et de leur *Pépromène*(c).

Pour apprécier la valeur de ces mots et le sens que ces docteurs y attachent, il faut écouter Chrysippe,

qui les explique ainsi : *Pépromène* est la construction , dit-il, de *Péprasmène* et signifie un gouvernement parfait et accompli. *Heimarmène*, comme qui dirait *Heiramène*, signifie un gouvernement dépendant, soit de la volonté divine, soit de quelqu'autre cause.

Il donne aux Parques le nom *demoiras*, part, partie, parce qu'elles sont divisées , réparties sur chaque homme en particulier.

C'est ainsi qu'il dérive le mot de *chrôn* le temps , de celui de *chréon* nécessaire , comme si par une nécessité quelconque le temps était lié aux évènements qu'il doit produire.

Le nombre des Parques indique suivant lui , trois époques où s'accomplissent toutes les révolutions. Les poètes les appellent : *Lachesis*, *Atropos*, *Clotho*. *Lachesis* vient, dit-il, du verbe *lanchanô* ou *lachêô*, je partage; parce qu'elle distribue à chacun ce que le destin lui a adjugé. *Atropos*, du verbe *trepô*, je retourne : et son *a* privatif indique l'immutabilité du sort. *Clotho* vient du verbe *klôthô*, je tors , je file , pour marquer que tout ce qui est, se trouve contourné, roulé par le destin et que la sentence des trois Parques est une.

C'est à cette série d'êtres fantastiques qu'ils ont donné le nom de Providence , parce qu'elle pourvoit aux besoins et aux commodités d'un chacun. Ils lui ont donné le nom d'*Adraste* du verbe *didrascô* ou *draô*, je fuis. L'*a* privatif désigne son inévitabilité.

VII. Ce n'est pas seulement Démocrite, Chryssippe , Epicure et leurs sectaires qui ont soumis tout aux lois de la nécessité qu'ils appelaient *Heimarmène*.

Mais le célèbre Pythagore prétendit que le monde était enveloppé des filets de la nécessité. Parménides

la désigna sous le nom de démon, de justice, de providence. Héraclite rangea tout indistinctement sous les lois de l'aveugle destin, qu'il nomma aussi *nécessité*.

Le stoïcien Chrysippe ne fit aucune distinction entre fatalité et nécessité, définissant l'*Heimarmène* par une série perpétuelle de mouvement, disposée d'avance.

Zénon prétendit que l'*Heimarmène* était la force motrice de la matière, et lui donna indifféremment le nom de providence et de nature (*d*), et dans un autre livre il donna ce nom à la série des causes qui s'enchaînaient.

C'est ainsi que d'autres ont fait un Dieu du hasard et lui ont rendu les honneurs divins sous le nom de *fortune*. Platon dit qu'elle est la cause de tous les accidents, puis un enchaînement de causes naturelles et de détermination.

Aristote dit qu'elle est la cause par accidents, mais secrète, mais inconstante des choses mêmes que nous faisons de propos délibéré. (*Physic.* l. II, cap. 5).

Anaxagore et Démocrite et tous ceux à qui le portique a décerné le nom de philosophes, disent que la fortune ou le hasard était la cause secrète de la raison humaine.

VIII. Philémon le comique, en homme de métier, les traîne tous sur les tréteaux du théâtre, et expose à la risée publique ceux qui font de la fortune une déesse.

« Non, la fortune n'est point un Dieu, non, dis-je, elle » ne l'est pas. Mais tout accident bon ou mauvais qui » survient à chacun de nous est proclamé fortune. »

Le même poète frappe également de sa verge comique ceux qui ont recours aux augures et qui consultent les sorts.

« A la vue d'un homme qui observe celui qui

» éternue, (e) celui qui parle , ou celui qui entre , je  
 » me sauve aussitôt et je le laisse sur la place. Chez  
 » nous chacun se promène, parle, éternue ; cela ne re-  
 » garde aucun de ses concitoyens. La nature chez nous  
 » a son libre cours. »

Ménandre n'épargne pas, dans sa comédie intitulée  
 le *Deisidæmon* ou le *Superstitieux*, ces hommes qui  
 mettent une importance grave à des choses très-simples  
 et très-naturelles.

« O Dieux adorables ! que m'arrivera-t-il ? Voilà  
 » qu'en attachant les cordons de mes souliers, celui  
 » du pied droit s'est cassé ! — Fort bien , c'est juste,  
 » maudit avare. Que n'en achètes-tu des neufs , puis-  
 » que ceux-là sont pourris ? »

Voilà comment ceux qui se sont voués à peindre les  
 ridicules de leur siècle, ont flétri et marqué du sceau de  
 la raillerie ces êtres pusillanimes et superstitieux.

Antiphon voyant quelqu'un tout effaré de ce qu'une  
 traie avait dévoré ses petits , « Réjouissez-vous , lui  
 » dit-il, de ce qu'étant si maigre, elle n'a pas mangé vos  
 » enfants. »

C'est à-peu-près le même propos que tient Bion à  
 quelqu'un qui était effrayé de ce qu'une souris avait  
 rongé le panier à pain. « Oh ! lui dit-il, ce n'est rien ;  
 » mais, comme l'a dit Arcésilaüs, cela serait prodigieux et  
 » de mauvaise augure, si le panier avait mangé la souris. »

Diogène voyant quelqu'un tout épouvanté comme  
 d'un funeste augure de ce qu'un serpent s'était en-  
 tortillé autour d'un pilon, le rassura en lui disant : « Ne  
 » craignez rien ; ce serait autre chose, si le pilon s'é-  
 » tait entortillé autour du serpent. »

Ce même Diogène ayant lu sur la porte d'une maison



cette inscription : « **Hercule victorieux fils de Jupiter**  
 » **habite cette maison : Qu'aucun méchant n'entre ici,**  
 » **écrivit au - dessous : « Comment le maître y est-il**  
 » **entré ? »**

IX. Telles étaient les railleries , les plaisanteries que les philosophes qui vécurent dans ces siècles de superstitions faisaient sur les augures , les sorts et sur ces prétendus prodiges dont encore aujourd'hui quelques personnes s'effraient.

Epicharme le Pythagoricien voulait que ses disciples eussent un profond mépris pour ces stupides superstitions , et leur recommandait de ne craindre que celui qui voit tout. « Car , disait-il , rien n'échappe » à la main de Dieu. Voilà ce dont nous devons être vivement persuadés. Dieu a constamment les yeux sur nous , et rien n'est au-dessus de sa puissance. »

Diphile , poète comique , qui parfumait de temps en temps ses pièces de théâtre de sentences vraiment philosophiques , dit dans une d'elles : Penses-tu , Nicerate , que ceux qui sont morts ont épuisé pendant leur vie tous les genres de volupté et qu'ils ont échappé aux regards de la Divinité ? Crois-moi , sa justice a un œil qui pénètre tout. Nous connaissons les deux routes qui nous mènent sur les sombres bords. L'une est pour les hommes pieux , l'autre est pour les méchants..... Ne t'y trompe pas ; la justice règne dans les enfers. C'est celle que dictera Dieu , le souverain maître de toutes choses. »

Puisque sur cette terre beaucoup de criminels échappent à la justice des hommes , et que ceux qui combattent ici-bas pour la vertu , ne reçoivent point ici la récompense due à leurs travaux , c'est avec raison

que Diphile a dit qu'il y avait un œil scrutateur des actions humaines , qu'il a parlé de ce jugement de Dieu , bien fait pour intimider les mortels , pour les forcer à entrer dans la carrière de la vertu , pour étouffer les murmures de ceux qui ne voient aucune récompense pour ceux qui se consacrent aux travaux pénibles qu'elle impose.

Pindare le Thébain , faisant ses adieux au destin et à la fortune , apprend aux ignorants à connaître la toute-puissance divine. « Il est , dit-il , dans la puissance de Dieu de dissiper tout-à-coup les plus épais » ses ténèbres par une lumière éclatante et merveil- » leuse. Il est dans sa puissance d'éteindre subite- » ment l'astre du jour , pour faire régner la plus pro- » fonde nuit. »

X. Le fils d'Ariston , Platon , s'explique encore plus clairement dans son livre des *Lois*.

« Dieu , comme nous le trouvons écrit dans un livre » remarquable par son antiquité (*l*) , Dieu embrasse » en lui-même le principe , la fin et le milieu de tou- » tes choses. Il est le terme de tous biens , après avoir » parcouru tous les échelons de la nature. La justice » est toujours sur ses pas comme une compagne in- » séparable , vengeresse inexorable de ceux qui se » sont fort écartés de la loi divine. Il n'y aura de » bonheur dans l'avenir que pour celui qui aura , avec » humilité et modestie , marché constamment sur ses » traces. Mais si quelqu'un , plein d'orgueil , entiché » de sa fortune , de sa noblesse , des honneurs , des » dignités dont il jouit , de ses formes corporelles , » se laisse emporter par une jeunesse folle et pré- » somptueuse , s'il secoue sans honte le joug de l'édu-

» cation , s'il se croit au-dessus de tout maître , de  
 » tout mentor , s'il se croit même capable de gouver-  
 » ner et de diriger les autres, celui-là sera abandonné  
 » de Dieu. Ainsi abandonné, il tressaille de joie au  
 » milieu de ses compagnons de débauche, jetant le  
 » désordre partout autour de lui. Il passe pour quel-  
 » que chose aux yeux de beaucoup de gens ; mais il  
 » n'ira pas loin sans recevoir de la justice divine la  
 » récompense de sa fatuité et de sa présomption , et  
 » bientôt on le verra enseveli sous les ruines de sa  
 » maison , et peut-être même de sa ville. »

Voilà en quels termes Platon nous montre un Dieu tout occupé du gouvernement de ce monde , et c'est ainsi qu'il nous explique sa patience , sa longanimité envers quelques coupables et dans quelques occasions, la punition qu'il exerce sur ces insensés , laquelle entraîne par la suite leur perte totale.

XI. Écoutons-le encore expliquer, dans le *Gorgias*, les causes et les motifs des peines auxquelles Dieu condamne les coupables.

« Il convient qu'un criminel, en subissant la peine  
 » qu'un autre lui inflige, en devienne meilleur, en  
 » fasse son profit, ou tout au moins qu'il serve d'exem-  
 » ple aux autres, pour que son supplice les ef-  
 » fraie et serve à les corriger. Parmi ceux que leurs  
 » crimes ont placés sous la main de la justice de Dieu  
 » ou des hommes, il en est qui peuvent en retirer ce  
 » profit ; ce sont ceux dont les péchés ou les délits sont  
 » expiables ici-bas, ou dans les enfers, par la voie  
 » des douleurs et des tourments, unique moyen d'ex-  
 » piation. Mais pour ceux dont les crimes sont irré-  
 » missibles et inexpiables, leurs supplices servent au

» moins d'exemple aux autres ; ces criminels , qui  
 » sont inguérissables , ne retirent de leurs tortures  
 » aucun profit personnel , tandis que les spectateurs ,  
 » les témoins des douleurs atroces et aiguës dont sont  
 » passifs ces grands criminels , en profitent d'autant  
 » plus que leurs cadavres restent à perpétuité sus-  
 » pendus pour l'exemple des générations à venir . »

Il paraît que notre philosophe avait fouillé dans les Livres saints lorsqu'il écrivait ces lignes. Je ne doute pas qu'il n'ait eu connaissance des paroles que Dieu , par la bouche de Moïse , avait adressées à Pharaon.

*C'est pour cela que je t'ai réservé ; c'était pour montrer ma puissance sur toi , et pour que mon nom fût annoncé sur toute la terre. (Exod. ix , 16.-LXX. )* Car Dieu , en frappant ce grand criminel successivement de nombreuses plaies toutes différentes les unes des autres , en agissait ainsi , moins dans l'intention de le corriger , (car il signale son endurcissement et son incorrigibilité) , que pour que son histoire , racontée aux générations futures , leur servît d'avertissements et d'exemples salutaires.

XII. De même que dans les villes on nourrit et on entretient des exécuteurs de haute justice pour punir les parricides , les voleurs et tous les criminels , de même qu'on méprise ces hommes et les fonctions auxquelles ils se sont voués , et que dans l'intérêt général de la société on les supporte , de même aussi , celui qui préside au gouvernement de ce monde , souffre les tyrans ou plutôt les bourreaux de la société , pour punir l'impiété et l'iniquité des peuples , sauf à livrer ensuite ces mêmes tyrans aux supplices qu'ils ont mérités , parce que ce n'est pas comme ministres

de la colère de Dieu qu'ils ont agi , mais parce qu'ils n'ont écouté que la voix de leurs passions criminelles.

C'est ainsi que Dieu abandonna Israël prévaricateur à la fureur des Assyriens. Mais comme ceux-ci avaient méconnu le bras dont ils étaient les instruments , Dieu mit un terme à leur tyrannie et les força à leur tour à courber la tête sous le joug des étrangers.

C'est ce que nous apprennent Isaïe , Ezéchiel et tous les prophètes , en termes non équivoques ; et c'est dans cette source , à n'en pas douter, que Platon a puisé ce principe de la justice divine, que ceux qui sont incorrigibles, sont néanmoins corrigés pour l'instruction des autres.

XIII. Voici comme, dans le *Philebus*, il explique la marche de la Providence : « Tous les sages conviennent, ( et en cela ils se font honneur à eux-mêmes, ) » qu'une intelligence règne au ciel et sur la terre , et » peut-être en cela ont-ils raison. Examinons, si vous » le voulez , un peu plus en détail, sa nature et son » genre. »

Puis après une série de syllogismes.

« Voulez-vous acquiescer aux raisonnements que » nous venons de faire et qui ont en effet la vérité » pour base ? Alors il faut cesser, non-seulement de » croire que nous pouvons sans danger parler dans » un sens contraire , mais il faut encore se bien persuader que nous sommes tous exposés à un péril » égal et commun, notés d'une égale infamie , toutes » les fois qu'un insensé dira en notre présence que » l'univers est l'effet, non d'une intelligence , mais » d'un aveugle hasard..... C'est pourquoi , si cela » n'est point ainsi, en suivant le même raisonnement,

» nous parlerons plus juste en disant ce que nous  
 » avons déjà dit, qu'il existe dans l'univers un in-  
 » fini, une fin proportionnée à cet infini ; qu'une  
 » cause digne de nos respects préside à cet univers ,  
 » laquelle dispose les ans , les mois , les jours , les  
 » heures , et qui s'appelle sagesse, intelligence. »

C'est dans les sources hébraïques que Platon a évi-  
 demment puisé tous ces raisonnements , ainsi que  
 beaucoup d'autres. Et c'est aussi à cette école que  
 nous avons appris que Dieu , par sa sagesse , avait fon-  
 dé la terre, que dans son intelligence il avait élevé les  
 cieux sur nos têtes.

XIV. Le même Platon fait encore une distinction  
 remarquable entre les choses auxquelles nous don-  
 nons le nom de *biens*.

« Les uns sont, dit-il, de nature divine ; les autres,  
 » de nature humaine : ces derniers dépendent des  
 » premiers. Quiconque possède les biens divins qui  
 » sont les plus excellents, possède également les au-  
 » tres qui sont les moindres. S'il est privé des pre-  
 » miers, il l'est aussi des seconds et n'en possède  
 » aucun.

• Parmi les biens humains, il faut placer en pre-  
 » mière ligne la santé, puis la beauté, ensuite la force  
 » du corps et cette agilité qui se manifeste à la course  
 » et dans les divers exercices gymnastiques. Vient en  
 » quatrième ligne Plutus ou les richesses, et non  
 » pas ce Dieu que quelques-uns représentent aveu-  
 » gle, mais ce Dieu très-clairvoyant, s'il marche sur  
 » les pas de la prudence.

• Parmi les biens divins, la prudence tient le pre-  
 » mier rang, ou, pour mieux dire, est à la tête de tous

» les autres. Vient ensuite , accompagnée de l'intelligence, la modération habituelle de l'ame.

» Ces deux espèces de biens , soutenus de la fermeté , donnent naissance à un troisième , qui est la justice ; la fermeté ou le courage est le quatrième.

» Tous ces biens sont, par leur nature , supérieurs aux autres. Et cet ordre ne doit pas échapper à un législateur. Car c'est sur cet ordre qu'il doit, selon moi , fonder l'édifice des lois qu'il se propose de construire. Les biens humains doivent être dirigés vers les biens divins ; et ceux-ci ne doivent jamais perdre de vue leur chef , qui est l'intelligence. »

Au reste , tout ce que dit ici le philosophe se réduit à ce peu de mots , qu'il n'y a de bien par nature que la vertu , et que tous les autres biens ne sont qu'équivoques et de nom seulement.

« Ce ne sont pas de vrais biens, dit-il encore, toutes ces choses auxquelles le vulgaire prodigue généralement ce nom. Les uns, surtout le peuple, placent dans la catégorie des biens, d'abord la santé, puis la beauté, ensuite les richesses, et une multitude d'autres facultés, telles qu'une vue perçante, une oreille subtile, la jouissance libre et constante de tous nos sens, l'exercice du pouvoir, la faculté de faire et d'agir à notre guise, sans avoir les lois à redouter. Voilà ce que la multitude appelle biens. C'est, selon elle, le terme de toute félicité, à laquelle il ne manque que l'immortalité.

» Mais vous et moi nous pensons tout autrement ; tous ces biens que nous venons d'énumérer, ne sont réellement, à nos yeux, des biens que lorsqu'ils sont

» en la possession d'hommes vertueux et justes ; qu'ils  
 » sont , au contraire , des maux et de très-grands maux  
 » dans les mains des méchants. Examinons-les en dé-  
 » tail , à commencer par la santé. Car voir , entendre ,  
 » jouir de tous ses sens , être en possession d'une  
 » longue vie qui semble braver la mort , sont un  
 » très-grand malheur pour celui qui les possède tous ,  
 » à l'exception de la justice et de la vertu ; nous di-  
 » sons que son malheur est moindre à proportion de  
 » sa courte existence....

» Quant à moi , j'estime que les maux de cette vie  
 » sont un bonheur pour les justes , et ne sont des  
 » maux réels que pour les méchants ; que ce que  
 » l'on appelle biens , n'est pour les justes que des  
 » biens accidentels , et pour les méchants toujours  
 » des maux. »

XV. Ainsi parle le fils d'Ariston. Nous sommes ici parfaitement d'accord avec lui ; non-seulement nous lui applaudissons , mais nous l'admirons. Car c'est déjà beaucoup que de savoir définir le bien réel , et de savoir que ce que les hommes sont convenus d'appeler *bien* , ne l'est toujours qu'accidentellement ; que telle chose est ici un bien , et là un mal ; que le bien est bien dans les mains de ceux qui savent en jouir ; qu'il est , au contraire , un très-grand mal dans les mains de ceux qui ne le poursuivent que pour en abuser. Car la santé , les forces du corps , la beauté , les richesses ne sont des avantages que pour ceux qui , dans leur usage , se montrent dignes de les posséder ; tandis qu'entre les mains des méchants , tous ces prétendus biens ne sont que des moyens pour mettre en pratique leur perversité , et donner un libre cours à



leur incontinence. La tempérance, la justice et autres vertus semblables, sont le partage exclusif de l'âme seule. Elles sont utiles à tous ceux qui les possèdent, et ne nuisent jamais à ceux qui les cultivent. C'est à ces hommes que les accidents de fortune que le vulgaire appelle *biens*, peuvent être très-avantageux, parce qu'ils en usent avec justice et modération. Mais ces mêmes biens, si heureusement placés dans des mains probes, sont extrêmement funestes dans des mains iniques. Car ces hommes n'ont d'yeux et d'oreilles que pour voir et entendre ce qui ne doit être ni vu ni entendu, et consacrent leurs autres sens à la luxure et à la débauche.

Ne confondons donc pas, mes amis, la nature des choses; mais appliquons-nous à distinguer ce qui est réellement *bon* d'avec ce qui est mauvais, et à connaître ce qui tient le milieu entre l'un et l'autre; et ne donnons pas légèrement le nom d'heureux aux riches et à ceux qui sont haut placés dans les régions du pouvoir.

Habitons-nous, au contraire, à plaindre ces hommes qui nagent au centre des richesses, lesquelles ne sont pour eux que des occasions fréquentes de perversité et de scélératesse; disons qu'ils sont malheureux, et trois fois malheureux, parce que tout ce qu'ils possèdent, tout ce qui les entoure, les sollicite, les pousse, les entraîne dans l'iniquité.

Si un homme de bien, aux prises avec le besoin et même l'indigence, se présente à votre vue, ne le qualifiez pas de malheureux et n'accusez pas la Providence d'injustice; parce que d'abord, tel qui nous paraît juste, ne l'est pas toujours en réalité; parce que

l'œil qui voit tout, voit bien autrement que nous, comme Dieu lui-même le fit entendre un jour au prophète Samuel. *L'homme*, lui dit-il, *ne voit pas comme Dieu lui-même ; l'un ne voit que la face, et l'autre le cœur.* (I. Reg. xvi, 7.)

Mais supposons qu'un véritable juste fût en proie à quelque grande infortune, tout le monde conviendra qu'il ne peut en résulter pour lui aucun notable dommage ; car, comme un vigoureux athlète, il saura lutter contre l'adversité ; il vaincra, il triomphera avec de la prudence et de la patience.

De même que les méchants se font des biens terrestres un moyen de perdition, l'homme de bien met à profit ce que le vulgaire appelle malheur, pour s'élever à la plus sublime philosophie.

En faisant ainsi la distinction du vrai bonheur d'avec le malheur ; nous nous garderons d'accuser d'injustice l'Auteur de la nature, et nous dirons comme Platon dans son *Théète*, que Dieu est souverainement juste, et que rien n'approche plus de la divinité que celui d'entre nous qui est rigoureusement juste.

XVI. Voici encore en quels termes le fils d'Ariston essaie, dans son dixième livre des *Lois*, de guérir la raison de ceux qui rejettent toute providence :

» Celui, dit-il, qui dans son opinion admet l'existence des Dieux et en fait des êtres indifférents au gouvernement de ce monde, se guérira aisément de cette funeste doctrine, mon cher Démophon, s'il se dit à lui-même : Tu crois à l'existence des Dieux, c'est qu'il existe en toi une certaine parenté avec eux, qui te force à les reconnaître et à les respecter. Le bonheur des méchants, les accidents pu-

» blics et particuliers te semblent quelquefois être  
 » des malheurs. Mais il n'en est rien ; tu dois au con-  
 » traire les regarder comme autant d'évènements heu-  
 » reux, quelle que soit la présomption qui te porte à  
 » une pareille impiété, »

Après avoir fait le tableau du bonheur imaginaire des méchants, il ajoute :

« Il ne sera peut-être pas fort difficile de démontrer  
 » que les Dieux entrent dans le gouvernement de ce  
 » monde, dans les détails même les plus minutieux  
 » comme dans les plus importants. Car ils sont ici,  
 » ils sont là, ils viennent ici, ils vont là ; ils confè-  
 » rent entr'eux. Et comme ils sont bons et possèdent  
 » toutes les vertus, ils réclament comme leur domaine  
 » le gouvernement et la direction de tout ce qui est. »

Après avoir établi ce point de doctrine par une série de solides raisonnements, il continue et dit :

« Gardons-nous de croire que le Créateur soit d'une  
 » nature inférieure à celle des mortels. Ceux-ci sont  
 » d'autant plus estimables qu'ils apportent plus d'at-  
 » tention, plus de soins, plus de perfection dans tout  
 » ce qu'ils entreprennent. Croira-t-on que Dieu, in-  
 » finiment sage, infiniment puissant, trouvera plus  
 » aisé de ne s'occuper que de grandes choses et d'a-  
 » bandonner au hasard les choses d'ici-bas, comme  
 » trop minimes et au-dessous de sa sagesse, au-des-  
 » sous de son pouvoir ? Ne serait-ce pas là le sup-  
 » poser un être indolent, qui se repose exténué de  
 » fatigues ? — Non, mon ami, ayons une toute au-  
 » tre idée de Dieu. Car celle-là serait aussi impie  
 » qu'erronée..... Tout médecin, tout artiste tra-  
 » vaille dans l'intérêt général ; tous ne cherchent

» que le bien commun. Pour le tout, chacun sacrifie  
 » la partie, et jamais le tout pour la partie. Et vous  
 » vous indignez ! Vous qui ignorez jusqu'à quel point  
 » le bien-être que vous ambitionnez peut entrer en  
 » harmonie avec le bien-général... Vous trouverez la  
 » même raison dans ces hommes que vous verrez sur-  
 » gir tout-à-coup de la poussière et s'élever comme des  
 » cèdres, quelque dépourvus qu'ils soient de mérite  
 » quelconque, quelque grande que soit leur impiété,  
 » quelque énormes que soient leurs forfaits. A la vue  
 » de cette subite exaltation, vous vous êtes aussitôt  
 » imaginé que le bonheur était venu se reposer sur la  
 » tête de ces malheureux, de ces misérables, et vous  
 » avez cru avoir pris sur le fait l'indolence et la né-  
 » gligence des Dieux, tandis que vous ignorez la fin  
 » de toutes ces choses, tandis que le dénouement de  
 » la pièce qui se joue sous vos yeux, vous est incon-  
 » nu, ainsi que le rapport de tel acte et de telle  
 » scène avec la solution, et surtout la péripétie mo-  
 » rale qui en sera le résultat, dans l'intérêt de tous. »

XVII. C'est ainsi que Platon dissipe à nos yeux les nuages qui couvrent les voies que suit la Providence pour amener toutes choses au bien général. Car ce n'est pas pour une très-exiguë partie que le tout a été créé, mais c'est pour entrer en harmonie avec le tout, que les molécules ont été faites. On ne couvre certes pas tout le corps d'un cataplasme pour une inflammation du bout du doigt, parce que c'est pour tout le corps que les doigts et leurs articulations ont été faits.

Puisque donc l'homme est mortel de sa nature, et que son état éphémère le rend passible de mille be-

soins, tels que celui du labourage, de l'exploitation des forêts, il faut autour de lui des architectes, des maçons, des forgers, des charpentiers, des tisserands, des cordonniers et mille autres métiers nécessaires à la vie. Ce n'est donc pas sans dessein que l'Auteur de la nature a jeté sur la terre des pauvres et des riches, pour que les uns donnassent aux autres l'occasion d'employer au travail leur bras vigoureux. Il a voulu que les uns, fiers de leurs richesses, fussent par la nécessité engagés, liés les uns avec les autres, qu'ils fussent dans la dépendance des pauvres pour satisfaire à leurs besoins. Les riches ont besoin non-seulement de boulangers, de cuisiniers, d'échansons, mais encore d'architectes, de laboureurs, de tisserands, de cordonniers. Les plus opulents appellent à leur secours les peintres, les sculpteurs et tous les artistes, pour la décoration de leur palais.

D'un autre côté, tous les bras des manœuvres, des ouvriers, des artistes invoquent les secours de la richesse qui répand parmi eux les trésors dont elle est dépositaire.

Ainsi donc, que ceux-là qui murmurent contre cette inégalité de conditions, qui gémissent de cette disparité de rang et de fortune qui règne ici-bas, s'arrêtent un moment devant l'atelier d'un peintre et lui demandent pourquoi dans ses tableaux il emploie tant de couleurs si différentes et si variées; qu'ils interrogent ce facteur de guitares, et lui demandent pourquoi il ne met pas toutes ses cordes à l'unisson, pourquoi l'une rend un son grave, celle-ci un aigu, et celle-là un *medium*.

Pourquoi ne s'indignent-ils pas contre ces géomètres

qui ne se contentent pas d'une seule ligne pour enseigner les principes de leur art, mais qui ont recours aux trilatères, aux quadrilatères, aux semi-lunaires, aux cercles, aux ambligones, aux oxigones, aux isoscèles, aux scalènes? Pourquoi ne font-ils pas aussi le procès aux financiers, à tous les monétaires, de ce que leur science ne nous parle que de nombres pairs ou impairs, de pairs dispairs et de dispairs impairs, de cubes et de doubles cubes, sur doubles cubes? Si donc il y a nécessité de varier les espèces numériques, leurs types, leurs valeurs; si le musicien est forcé de multiplier ses sons et ses accords, si le peintre est contraint de charger sa palette de mille couleurs et de mille nuances, pourquoi voulez-vous être tous des Crésus, des Midas, et des Darius?

XVIII. Car vous qui courez après cette chimérique égalité, qui n'ambitionnez rien que cette suprématie de fortune; vous ne voulez pas autre chose que la destruction du genre humain, opérée par la faim, et la pénurie des choses nécessaires à la vie, pourvu que vous soyez Crésus. Car qui est-ce qui voudra, si tous les hommes sont égaux en dignités et en fortunes, travailler pour le soulagement de son prochain? Qui labourera, qui sèmera, qui moissonnera, qui plantera, qui vendangera, qui mettra sous le pressoir le raisin ou l'olive? Et comme personne ne voudrait déroger à cette égalité de rangs et de dignités, qui est-ce qui pourrait être tout à la fois bouvier, chevrier, berger de brebis, porcher, tisserand, cordonnier, forgeur, boulanger, cuisinier, laboureur, jardinier, matelot, charpentier de marine, capitaine de vais-

seau ? Et quel est celui d'entre nous qui n'a pas plus ou moins besoin de tous ces arts ou métiers ?

Quoi ! votre orgueil se soulève contre cette distribution merveilleuse de rangs et de conditions, qui vous procure par les services que vous rendent vos valets, vos servantes, vos fermiers, etc., toutes les jouissances et les commodités de la vie !

Mais votre fermier est content de son sort, votre valet l'est aussi, ce manœuvre que vous employez ne murmure pas contre son pénible service ; il se livre avec calme aux travaux auxquels il s'est consacré. Et vous, qui êtes fatigués des dégoûts que vous donne cette surabondance de voluptés, vous, qui êtes entourés, escortés des nombreux ministres de vos plaisirs, de vos jouissances, de votre luxe, vous accusez le ciel ! Vous calomniez l'auteur de tout bien. Tandis que vous vous rendez esclaves de l'intempérance et de la débauche, croyez-vous avoir trouvé dans ce torrent d'impiétés que vous vomissez, la justification de votre vie licencieuse ? Il n'y a point de providence, dites-vous, le monde gémit sous l'empire d'un aveugle destin. Non-seulement tout ce qui est corps et matière lui est soumis, mais encore notre volonté, nos déterminations. — Eh bien ! Ouvrez Platon qui vous enseignera une doctrine diamétralement opposée. Car il vous dit que la vertu ne reconnaît ici-bas aucun maître, que celui qui la cultive ici-bas ou la néglige plus ou moins, est plus ou moins heureux ; puis il ajoute :

« La faute provient de nous-mêmes et de notre libre »  
 » détermination. Dieu y est totalement étranger ; car »  
 » il n'est la cause d'aucun mal. »

XIX. Lorsqu'il nous peint Socrate en face de ses juges sous le poids d'une accusation capitale, voici le langage qu'il lui fait tenir sur la providence et sur le peu de crainte que la mort doit nous inspirer.

« Mais, vous Athéniens, qui êtes ici mes juges, »  
 » la mort doit être pour vous tous, comme pour moi,  
 » un motif d'espérance; il faut nous tous convaincre  
 » de cette vérité que pour l'homme de bien la vie ou  
 » la mort ne peut lui faire aucun tort, puisqu'il  
 » est sous la sauvegarde de Dieu. C'est pourquoi, je  
 » dis que la mort, la pauvreté, l'esclavage et la ma-  
 » ladie ne sont des maux qu'aux yeux des insensés,  
 » mais sont un bien pour ceux qui savent les mettre  
 » à profit, (*Plat. Apol. Socr.*)

Atticus le Platonicien (*g*) n'hésite pas à poser en principes que la perversité de l'homme est plus ou moins grande suivant son plus ou moins de confiance en une providence qui gouverne cet univers. « Ce qui »  
 » approche le plus de l'iniquité, dit-il, c'est de désespérer de la providence. »

XX. Voici ce que nous lisons en tête du livre que Plotin (*h*) a écrit sur la providence. C'est un des plus fameux philosophes sortis de l'école de Platon.

« C'est une si grande folie d'attribuer au hasard la »  
 » création et la composition de cet univers, qu'il faut »  
 » être absolument dépourvu de sens et de raison. C'est »  
 » une chose qui a été si évidemment et si abondam- »  
 » ment prouvée et démontrée par tant d'autres, qu'il »  
 » serait inutile presque de m'en occuper. »

Après avoir réuni plusieurs raisonnements purement philosophiques en faveur de sa thèse, il termine par ces mots : « Il est donc certain que c'est d'un seul esprit,



» que c'est d'une seule parole que cet esprit a été  
 » émis, que le tout a été produit et que le tout a été  
 » révélé. »

Ce n'est certes pas du cerveau de ce philosophe qu'une pareille vérité est sortie. Il l'avait extraite du sanctuaire des saintes Ecritures. Il n'a point, il est vrai, entendu l'Apôtre proclamer cette sublime doctrine : *tout a été fait par le Verbe, et rien n'a été fait sans lui*. Car il est venu long-temps après les Évangélistes. Ceux-ci ne commencèrent leur prédication que sous le règne de Tibère auquel succéda C. Caligula, puis Claude, Néron, Vespasien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le premier, Vérus et Commode. C'est sous ce dernier (j) qu'Ammonius Saccas, après avoir jeté de côté les sacs à blé, ouvrit une école de philosophie. Origène et Plotin furent ses disciples, comme Porphyre fut celui de Plotin. Ce n'est pas sans dessein que je me suis appesanti sur cette généalogie. Mais c'est pour prouver que ce n'était pas dans les traditions Hébraïques, comme Platon, que Plotin avait puisé sa science, mais que c'était à l'école de nos pêcheurs et de notre cordonnier qu'il avait appris que c'était de l'*Esprit et du Verbe* que tout était émané, que le Verbe avait été engendré par l'*Esprit*, et que le *Verbe* avait tout coordonné.

XXI. Plotin combat en outre avec chaleur la folie de quelques philosophes de son temps qui s'opiniâtraient à voir des défauts et des vices dans quelques parties de la création. Voici ses termes :

« Dieu a créé cet univers dans un état complet de  
 » beauté et de perfection, et se suffisant à lui-même,  
 » ami de lui-même et de tout ce qui en fait partie.

» On doit donc regarder comme un être dépourvu de  
 » sens et de raison, celui-là qui dans son délire veut  
 » voir dans ce chef-d'œuvre des vices et des imperfec-  
 » tions. Car, pour s'en rendre compte, il faut exami-  
 » ner si toutes et chacune de ses parties sont en har-  
 » monie entr'elles et avec le tout. Tel qui considère  
 » le tout, ne doit pas s'appesantir minutieusement sur  
 » certains détails. Autrement ce n'est pas faire la cri-  
 » tique du monde (*k*), mais seulement de quelques-  
 » unes de ses parties prises isolément. C'est comme  
 » si un homme portait toute son attention sur un  
 » des poils d'un animal, ou sur un de ses ongles,  
 » sans considérer l'animal en entier, sans considérer  
 » l'homme le chef de tous les animaux, le chef-d'œu-  
 » vre du créateur, l'image en quelque sorte de la di-  
 » vinité. En vérité ne serait-ce pas comme si, laissant  
 » de côté tous les êtres animés de la terre, on ne vou-  
 » lait arrêter sa vue que sur le plus vil d'entr'eux ; ou  
 » bien comme si, en écartant tout un genre, par  
 » exemple le genre humain, on ne voulait le voir que  
 » dans un Thersite (*l*) le plus ignoble, le plus vil des  
 » mortels ?

• Mais si l'homme prenait sur lui de contempler  
 » tout ce qui est fait, c'est-à-dire cet univers, peut-  
 » être ces mots qui parlent des quatre coins de l'ho-  
 » rizon viendraient frapper ses oreilles: *C'est Dieu qui*  
 » *m'a faite : voilà pourquoi je suis commise à la garde*  
 » *de tous les êtres animés, puissante par moi-même,*  
 » *suffisante à moi-même, sans besoins, sans nécessité;*  
 » *c'est moi, nature, qui porte, qui nourris toutes les*  
 » *plantes, tous les animaux ; c'est en moi que réside*

» la puissance génératrice et productrice que vous  
 » appelez NATURE. »

Dans ce peu de mots Plotin met son plagiat à découvert. Car il est évident qu'il ne fait que paraphraser le chantre de Sion : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains.* (Ps. xxii, 1.)

XXII. Quelques lignes plus loin, le même philosophe parcourt les différences qui existent entre les divers objets de la création : « Les uns , dit-il , paraissent nous » donner d'eux-mêmes d'autres connaissances que » celles de leur être , d'autres que celles de leur vie, » d'autres que celles de leurs sensations, d'autres que » celles de leur raison. Il en est enfin qui portent avec » eux une perfection de vie ; car il ne faut chercher » l'égalité nulle part. La fonction de l'œil est de voir, » et non pas celle des doigts. L'être appartient au » doigt, l'usage en appartient à un autre. »

Ainsi, selon Plotin, les pierres et tout ce qui leur ressemble ne participent qu'à l'être, tandis que les plantes jouissent non-seulement de l'être, mais encore de la vie. Les brutes jouissent tout à la fois de l'être, de la vie, mais encore des sensations. Au-dessus de ces trois classes s'élève le genre humain qui possède de plus la raison. Enfin la plus parfaite de toutes ces vies est celle de ces esprits qui sont dégagés de toute matière et de tout corps. « Aussi, ne soyez point » étonnés, ajoute notre Platonicien, si l'eau éteint le » feu, et si le feu évapore l'eau, c'est que ce sont » deux natures différentes qui agissent l'une sur l'autre » suivant leur caractère propre. »

XXIII. Dans le même traité Plotin compare encore

les vices avec les vertus. « Il en est qui sont travaillés  
 » par des passions qui les entraînent malgré eux vers  
 » un but autre que celui qu'ils ambitionnent. Les ani-  
 » maux qui jouissent librement de leurs facultés , qui  
 » se meuvent d'eux-mêmes peuvent tomber dans une  
 » condition pire ou meilleure. C'est peut-être un triste  
 » spectacle de voir celui qui est maître de ses mou-  
 » vements se jeter à gauche plutôt qu'à droite. Car  
 » en effet le plus léger mouvement qu'il fait hors de la  
 » ligne l'entraîne de suite dans une faute qui en en-  
 » gendre de plus graves et de plus nombreuses. La  
 » constitution du corps est telle que la concupiscence  
 » lui est nécessairement innée. Si dès le principe on  
 » lui lâche la bride , si on ne le relève pas immédiate-  
 » ment après sa chute , il arrive qu'il se jette bientôt  
 » et de gaieté de cœur dans le précipice. Cependant  
 » la justice marche sur ses pas , et ne le perd pas de  
 » vue. Car il est de son essence d'infliger à celui qui  
 » aura donné un libre cours à ses passions , la peine  
 » qui lui est due. En effet, tel qui n'a rien fait qui soit  
 » digne de la béatitude ne peut avoir aucun droit pour  
 » y prétendre. Il n'y a que l'homme de bien qui puisse  
 » y aspirer et qui puisse être heureux. Voilà pourquoi  
 » nous faisons de la béatitude le partage des dieux.  
 » S'il en est ainsi , si les âmes peuvent jouir de la fé-  
 » licité dans cet univers , il ne faut donc pas accuser  
 » ce même univers, si quelques âmes n'y jouissent pas  
 » du bonheur dont d'autres sont en possession. C'est  
 » à leur faiblesse même qu'elles doivent s'en prendre.  
 » C'est parce qu'elles n'ont apporté ni chaleur ni vi-  
 » gueur dans les divers assauts qu'elles ont eu à sou-  
 » tenir , pour remporter les prix destinés à la vertu.

» Quant à ceux qui ne sont point entrés en partage  
 » avec la divinité, qui ne jouissent pas de la vie des  
 » dieux, que leur sort paraît déplorable et cruel ! »

XXIV. Vient ensuite une longue énumération des maux qui assiègent l'humanité et qui ne sont, suivant notre philosophe, que le partage nécessaire des méchants.

• La pauvreté, les maladies ne doivent être comptées pour rien à l'égard de l'homme de bien, tandis qu'elles sont d'une grande utilité aux méchants. Il est d'ailleurs de toute nécessité que ce qui est corrompu soit sujet aux maladies, qui ne sont, au reste, pas inutiles, car elles servent à maintenir l'ordre dans cet univers. »

Plotin montre ensuite à combien de mortels les exemples de cette nature ont été profitables.

« La malice des hommes mêmes entre pour beaucoup dans la sagesse providentielle de cet univers; elle contribue beaucoup à notre perfection par les châtimens que la justice des hommes lui inflige, et qui nous servent d'exemple, et par de nombreux avantages particuliers qu'elle nous procure. C'est la malice des hommes qui nous fait veiller sur nous-mêmes, qui tient aux aguets les magistrats destinés à réprimer le vice. Les maux que les méchants redoutent ou subissent, nous apprennent ce que c'est que le bien, ce que c'est que la vertu. Nous ne prétendons pas dire que c'est pour cela que le mal est sur la terre, mais seulement que les gens de bien en peuvent faire leur profit. Car il y a un très-grand mérite à savoir supporter le mal; c'est une sublime vertu que de savoir tirer avantage du mal qui nous assiège, et de puiser des forces dans la faiblesse

» même. De là il faut conclure que le mal n'est que  
 » l'absence du bien. »

XXV. Après beaucoup d'autres raisonnements , le  
 Philosophe Égyptien nous engage à ne pas chercher un  
 bien parfait dans un animal qui est par essence un être  
 mixte et composé.

« Il faut d'abord, dit-il, prévenir ceux qui se mettent  
 » à la recherche du bien , qu'ils ne doivent pas s'ar-  
 » rêter aux êtres matériels ou mixtes, ni espérer de le  
 » rencontrer ici-bas , mais qu'ils doivent se conten-  
 » ter de celui dont un être composé est suscepti-  
 » ble (*m*) ; qu'on ne doit pas exiger des êtres du se-  
 » cond ordre, des qualités qui n'appartiennent qu'à  
 » ceux du premier ordre ; qu'on doit être indulgent  
 » envers tous ceux qui sont revêtus d'un corps , pour  
 » de là , s'élever à la contemplation du tout, c'est-à-  
 » dire , de l'univers. On ne doit exiger de la raison  
 » d'autre perfection que celle que son alliance avec la  
 » matière est capable d'admettre. On doit se borner à  
 » examiner sérieusement si elle possède les qualités  
 » dont elle est susceptible. »

XXVI. Plotin donne ailleurs un libre cours à son in-  
 dignation contre ceux qui ne veulent faire aucun effort  
 sur eux-mêmes pour acquérir la vertu , et qui préten-  
 dent cependant qu'il est de la justice de Dieu qu'il veille  
 à leur conservation.

« Dans le nombre des humains , dit-il, les uns  
 » sont faibles et sans armes ; les autres sont armés ,  
 » puissants , en possession des richesses de la terre.  
 » Faudra-t-il que Dieu s'arme en faveur des faibles  
 » contre leurs oppresseurs ? — Non. Si par les lois de  
 » la guerre on fait quartier à de braves soldats qui ont

» cherché à vendre chèrement leur vie ; si , au con-  
 » traire , on n'en fait aucun à ceux qui , à genoux ,  
 » demandent grâce ; si ce n'est pas à ceux qui ont fait  
 » des vœux , mais à ceux qui ont labouré le champ ,  
 » qu'appartiennent les récoltes ; si la santé n'est pas le  
 » partage de ceux qui en abusent le plus , il ne faut pas  
 » pour cela s'étonner si le hasard fait souvent tomber  
 » entre les mains des méchants ou des paresseux une  
 » plus grande partie des produits de cette terre qu'à  
 » ceux qui l'ont cultivée , à qui la totalité semble de-  
 » voir appartenir .

» N'est-il pas , en outre , souverainement ridicule  
 » que les hommes prétendent pouvoir faire et exécute-  
 » ter tout ce qui leur passe par la tête , quelque dépit  
 » que puissent en avoir les Dieux , et exiger de ces  
 » mêmes Dieux une protection toute spéciale , tandis  
 » qu'ils n'ont rien fait de tout ce que de puissants pa-  
 » trons exigent de leurs clients pour les défendre et les  
 » sauver ? La mort est préférable pour ces hommes à  
 » une vie qui est en contradiction perpétuelle et fla-  
 » grante avec toutes les lois de la nature . Et si le con-  
 » traire arrivait , on verrait bientôt régner une paix  
 » constante parmi les insensés et les méchants ; c'est  
 » en vain qu'on leur parlerait d'une providence qui  
 » permettrait au vice de prendre un si grand empire .  
 » Mais , dira-t-on , l'autorité et le pouvoir sont entre  
 » les mains des méchants . Cela se peut ; mais c'est par  
 » la lâcheté des sujets . Comme ce sont des hommes  
 » sans cœur et sans énergie , il vaut mieux que cela  
 » soit comme cela qu'autrement . De là il ne faut pas  
 » conclure que la providence soit isolée , comme si  
 » elle n'avait rien à gouverner , comme si nous n'é-

» tions rien nous-mêmes. Car si elle est tout ou si on  
 » la suppose seule, on fait disparaître tout objet sur  
 » lequel elle puisse exercer son empire. Dieu sera  
 » donc tout seul.»

Parlant ensuite des récompenses réservées aux justes, il dit :

» Une vie heureuse est réservée à ceux qui auront  
 » marqué leur passage sur cette terre par une vie sage  
 » et réglée, et elle les attend à la fin de leur carrière, tandis qu'aux méchants un sort tout contraire est réservé.... Les méchants qui espèrent que d'autres les sauveront, forment des vœux aussi impies qu'inutiles, ne s'étant jamais occupés eux-mêmes de leur propre salut.»

XXVII. Voici ce que dit encore le même Philosophe en parlant des animaux.

« Tandis que tout homme sage et réfléchi supporte  
 » patiemment ces animalcules qui font l'ornement de  
 » la terre, quelle que soit leur exiguité, n'est-il pas  
 » ridicule d'entendre celui-ci se plaindre de leurs  
 » morsures ou de leurs piqûres, comme s'ils ne devaient avoir qu'une vie léthargique ? Dans l'ordre  
 » universel, leur existence est nécessaire ; je dis plus :  
 » elle porte avec elle des avantages incontestables  
 » pour nous, avantages qui ont été long-temps méconnus, et que l'expérience a aujourd'hui démontrés, de manière à prouver que tout ce qui existe a  
 » été fait dans l'intérêt de l'homme. Il est également  
 » absurde de murmurer contre les nombreux animaux  
 » sauvages et féroces qui désolent par intervalles  
 » quelques contrées, tandis que la terre est peuplée  
 » d'hommes tout aussi cruels et féroces..... Ces con-



» tempteurs de la nature ressemblent à ces personnes qui , totalement étrangères à l'art de la peinture , reprocheraient à un artiste de n'avoir pas employé partout des couleurs également vives , également éclatantes , tandis qu'il a jeté sur la toile les ombres , les teintes , les demi-teintes , les couleurs sombres ou vives , toutes analogues à son sujet. On peut encore les comparer à un homme qui exigerait que tous les personnages qui figurent sur la scène tragique fussent des héros , qui s'indignerait d'y voir des confidants , des valets , des soubrettes , des paysans et même des esclaves. Cependant il est certain que cette œuvre dramatique serait nulle , sans couleurs , sans effets , si on en retranchait ces personnages qui , par leurs contrastes , donnent du relief aux héros du drame. »

Tout l'ouvrage de Plotin , qu'on le prenne depuis le commencement jusqu'à la fin , est un tissu de pareils raisonnements.

XXVIII. Pour ne pas outre-passer les bornes que nous nous sommes prescrites , nous nous abstiendrons de faire comparaître en face de nos adversaires un plus grand nombre de témoins , quelque avantage que nous puissions tirer de Xénophon le socratique , d'Epictète le stoïque et d'une foule d'autres , quelque force qu'eussent prêtée à nos raisonnements contre l'ignorance de l'incrédulité , les démonstrations et les preuves tirées de la physique et des études de la nature. D'ailleurs , nous sommes convaincus que ceux que nous avons produits sont suffisants , sion surabondants pour convaincre tout homme de bonne foi.

Nous avons pensé qu'après avoir établi d'une ma-

nière incontestable qu'il existait un Dieu créateur qui d'un œil providentiel gouvernait toutes choses, nous avons atteint la démonstration de ce Verbe divin, notre Sauveur, qui a présidé à l'économie de notre rédemption. Convenait-il en effet que le maître, le possesseur de toute la création, qui avait donné l'être au néant, méprisât la nature humaine déchue, pour laquelle il avait cependant tout produit ? La terre est le séjour de l'homme, le ciel est son toit ; l'air, les mers, les fleuves, tout ce que les nuées engendrent et produisent, les rosées, les vents, les arbres stériles ou à fruits, tous les animaux terrestres, tous les habitants de l'air, des eaux, toutes les plantes, tous les métaux, tous les minéraux ; toutes les richesses du centre de la terre apportent leurs tributs aux pieds de l'homme.

C'est pour lui que l'astre du jour et celui de la nuit, ces légions innombrables d'étoiles partagent le temps en deux portions égales, auxquelles tous les animaux participent. L'aurore chasse la nuit et appelle tous les êtres animés à leurs fonctions. La lune dominant sur une armée d'étoiles, porte le flambeau au milieu des ténèbres.

Ainsi donc, le Créateur n'a pas cru devoir mépriser, malgré ses crimes, cet être pour lequel il avait fait toutes ces merveilles.

XXIX. Voilà pourquoi il a pris la forme humaine sous laquelle il a voilé son impénétrable divinité. Depuis lors il a conservé cette forme dans toute sa pureté. De l'alliance que sa divinité a faite avec l'humanité, elle n'a contracté aucune de ses souillures. Il eût été sans doute très-facile au Verbe de consommer

le salut du genre humain sans prendre cette humiliante enveloppe. Il eût pu , par un seul acte de sa volonté , briser les portes de l'enfer et anéantir à jamais l'iniquité , la mère de la mort ; exterminer de la terre le père du mensonge et le reléguer au fond des abîmes éternels , dont il l'avait menacé immédiatement après qu'il eut corrompu le père du genre humain. Mais il ne voulait pas montrer jusqu'où pouvait s'étendre sa puissance , mais exécuter tout ce que la justice de sa providence exigeait.

Il eût pu , s'il l'eût voulu , faire entendre sa voix aux humains , et par la terreur ramener à leur devoir ces êtres indolents et lâches. Il ne l'a cependant pas fait , connaissant la faiblesse de la nature humaine , sachant combien elle était incapable de soutenir et de supporter le son terrible de sa voix ; il n'avait encore apparu aux mortels que rarement , et avec des précautions toutes paternelles ; il avait modifié ses diverses apparitions sur la faiblesse de leurs organes ; il leur avait fait entendre sa volonté , il leur avait dicté ses lois par l'intermédiaire d'autres hommes. Pour les exhorter , les corriger , les retirer de leurs égarements , il avait eu recours à la voix des prophètes. Mais , à la suite des temps , il résolut d'apporter au monde entier une régénération salutaire. Sans employer le ministère des Anges et des Archanges , sans faire entendre aux humains sa voix éclatante et sonore portée sur les quatre vents , qui eût infailliblement frappé au même instant les oreilles de toute l'espèce humaine , il descendit lui-même dans le sein d'une vierge , dont il ne se dégagea que pour paraître parmi nous sous une forme visible et manifester son adorable divinité. On vit pa-

raître sur la terre le Fils de Dieu, d'essence égale à son Père, engendré avant tous les siècles, n'ayant de la Vierge, sa mère, que ce qui était apparent et corporel, né d'hier, étant de toute éternité, sans confusion de nature, sans être soumis au temps dont il était l'auteur et le créateur, sans prétendre néanmoins que ce qui était en lui né dans le temps, fût antérieur au temps, sans altération quelconque de l'une ou de l'autre des deux natures.

Dans l'une des deux, il fut passible de toutes les infirmités inhérentes à l'humanité : de la faim, de la soif, du sommeil, de la fatigue, de la croix et de la mort.

Dans l'autre, il manifesta tous les caractères de la divinité par des actes de toute-puissance, soit en affermissant la mer sous ses pieds, soit en nourrissant plusieurs milliers d'hommes avec cinq pains, soit en changeant l'eau en vin, soit en rendant aux aveugles, aux boiteux, aux paralytiques l'usage de leurs organes et de leurs membres, ou en créant avec de la boue à l'usage de celui-ci des yeux que la nature lui avait refusés dans le sein de sa mère, ou en rendant à l'usage de cet autre des membres tombés en dissolution, ou en arrachant au sommeil du tombeau des cadavres en putréfaction, enfin en laissant aux hommes tous les monuments de sa bonté et de sa puissance, que les évangélistes ont consignés dans leurs écrits.

XXX. Si vous êtes étonnés, stupéfaits, comme cela doit être, à la vue de ces prodiges ; si vous convenez qu'ils sont dignes de la toute-puissance divine et si vous accusez d'indécence le mode dont Dieu s'est servi pour sauver le genre humain, n'est-ce pas tout à la fois porter au suprême degré la folie et l'impudence ? Que

sera-ce, si vous êtes assez audacieux pour vous proclamer plus sages que la sagesse incréée et créatrice de cet univers ; si vous êtes assez téméraires pour la citer à votre tribunal, vous établir les censeurs de ses actes, n'est-ce pas dire que vous auriez mieux fait qu'elle n'a fait elle-même ?

Quant à moi, je reste convaincu que tout autre mode que la sagesse divine eût adopté pour opérer notre salut, ne vous eût pas plus satisfaits, et que vous n'en seriez pas moins ses contempteurs et ses blasphémateurs. Ennemis jaloux et implacables, toute votre science consiste à verser sur les voies mystérieuses de la providence des torrents de bile, à exhaler en sarcasmes, en plates injures le poison qui vous consume.

Si dans l'effervescence de votre juvénile présomption, vous croyez vous être élevés au-dessus des abîmes de la sagesse de Dieu, indiquez-nous, je vous prie, le mode de restauration que vous avez conçu. Vous vous taisez ; c'est ici que votre science est en défaut.

Dieu a usé d'un tel excès de douceur et d'amour pour les hommes qu'il surpasse votre intelligence et celle de vos semblables. Vous ne pouvez croire que Dieu ait envoyé sur la terre son Fils unique, antérieur à tous les siècles, le Dieu verbe, le créateur de toutes choses pour se revêtir de notre humanité, pour se faire homme au milieu de nous et travailler ainsi à notre rédemption.

XXXI. Mais n'avez-vous pas l'habitude d'exalter jusqu'aux nues ces médecins qui dans vos maladies graves ne vous abandonnent pas aux soins d'un jeune aspirant, mais qui, jetant de côté le manteau, relevant leur robe sous leur ceinture, prennent eux-mêmes

le fer en mains, ouvrent, si besoin y est, un ulcère purulent, sans témoigner la plus légère répugnance à l'aspect, à l'odeur méphitique de la sanie qui en jaille, l'absorbant avec l'éponge, et font eux-mêmes les applications dictées par la science médicale ? Ne préconisez-vous pas ces rois qui, nourris dans l'intérieur du palais, au sein de la volupté et de la mollesse, ont la force de s'en arracher pour courir, au péril de leur vie, au secours de leurs sujets, qui, couverts d'un casque et d'une cuirasse, marchent avec intrépidité à la tête d'une vaillante milice pour combattre ses ennemis et ceux de son peuple.

Mais si dans votre étonnement vous demandez encore pourquoi le Verbe n'est pas venu plus tôt au secours de l'humanité, pourquoi le maître du monde ne s'est pas plus tôt incarné, répondez-moi à votre tour : pourquoi ce médecin attend-il au dernier moment pour employer ces remèdes puissants, mais extrêmes ? Pourquoi n'a-t-il recours à ces derniers que, lorsqu'il a épuisé les plus lénitifs et les plus doux ? Voyez et comparez ; telle est la marche qu'a suivie le médecin de nos ames.

Après avoir employé d'abord tous les remèdes pour ramener les hommes à la vérité et à la piété en leur mettant sous les yeux le tableau de tout ce qu'il avait fait pour eux depuis la création de cet univers, d'abord dans les lois qu'il avait imposées à la nature, dans les prophètes qu'il avait envoyés aux Hébreux, dans le législateur qu'il avait suscité au milieu d'eux et qui leur avait donné une loi écrite, Dieu en vint enfin au plus puissant, au plus efficace de tous les remèdes, celui qui devait mettre un terme à tous nos maux.

**XXXII.** Ecoutez-moi et prêtez-moi , je vous prie , une oreille attentive. Le monde entier applaudit à nos paroles. Cet univers, tant en deçà qu'au delà des mers, délivré à jamais des ténèbres de l'ignorance, des horreurs de l'impiété , des honteuses supercheries de l'idolâtrie , cet univers que les rayons de la science de Dieu ont pénétré, applaudit à nos paroles. Entendez-vous ces Grecs , ces Romains , ces Barbares qui font tous de concert avec nous l'apothéose du crucifié ? Voyez-vous tous ces peuples aujourd'hui prosternés au pied de cette croix , jadis symbole d'infamie , objet d'horreur pour nos pères , rendant à la divine trinité le culte que des dieux faux et mensongers avaient usurpé au milieu d'eux ? Promenez vos regards sur ces temples abattus , sur les ruines de ces autels jadis voués à des dieux imaginaires. Voyez ces autres temples magnifiques qui surgissent de toutes parts dans les villes , les bourgs et les hameaux ; ces temples érigés aux extrémités de nos frontières à l'honneur des saints martyrs. Elevez les yeux vers les sommets de ces monts , jadis déserts, aujourd'hui sanctifiés par la présence de pieux anachorètes. Parcourez ces vastes solitudes , peuplées aujourd'hui de colonies de saints.

Voilà des témoins permanents et irrécusables des prodiges opérés par la providence de notre rédempteur. Voilà des témoins de la vérité évangélique et de la certitude de nos antiques prophéties. Celles-ci annoncent ce que contiennent nos évangiles , et ceux-ci sont le complément de celles-là.

Les prophètes ont annoncé l'accouchement de la Vierge et les évangiles l'ont vérifié. Les prophètes ont prédit le mystère de la croix , et les évangiles l'ont

confirmé. Ils ont prédit la passion du Sauveur, et les évangiles l'ont racontée. Ils ont chanté le salut des hommes, et nous sommes témoins du terme des oracles. Ils ont pleuré sur la perfidie des enfants d'Israël, sur les rigoureux châtimens que la justice divine leur réservait, et nous sommes témoins de leur honteuse dispersion, de leur humiliante servitude.

Ah ! si je ne craignais pas de me jeter dans une discussion trop longue et peut-être fatigante pour vous et pour ceux qui dans la suite jetteront les yeux sur cet écrit, je déroulerais ici toutes ces prophéties, et les faits, en fortifiant ma voix, corroboreraient la vérité. Mais l'abondance des matières ne me permettant pas de me livrer à cet entraînement, ô Grecs, je vous en conjure, prenez, lisez les prophètes, et voyez ce qui est autour de vous. Vous croirez aux prophètes, parce que vous serez subjugués par la voix étourdissante des faits. Écoutez tout au moins Euripide dans son *OEnomaüs*.

« Nous connaissons ce qui est caché par ce qui est. »  
Et ce qu'il dit encore dans les *Phéniciennes*.

« Nos conjectures les plus positives ne reposent que sur la connaissance du passé. »

Si comme poète, Euripide est pour vous un témoin peu digne de foi, prêtez au moins l'oreille à l'orateur Hypérides. *Ce qui est obscur, dit-il, ne peut s'éclaircir qu'à l'aide des conjectures et des diagnostics.* C'est dans le même sens qu'Isocrates a dit que *c'était du passé qu'il fallait conjecturer l'avenir*, et qu'Au-toclyde, un des dix orateurs, vous a dit : *il faut dans des signes avant-coureurs voir et connaître l'avenir.*

Comme les charmes de l'élocution ont sur vous un



grand empire, c'est à votre goût particulier que nous avons sacrifié pour rendre notre démonstration plus intelligible et vous amener sur les voies de la vérité, pour que, dans la revue rapide des évènements antérieurs à nous, vous écoutiez avec bienveillance notre discours sur l'apparition, sur l'économie de notre Dieu sauveur et rédempteur, et pour vous faire entrer dans les sentiers doux et agréables qui mènent au salut.

## NOTES

### SUR LE SIXIÈME DISCOURS.

(a) *Cœnomais le cynique*. Philosophe et orateur du II<sup>e</sup> siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit des mensonges d'Apollon un recueil dont une partie notable nous a été transmise par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*.

(b) *Heimarmène*. Ce mot dont se sert également Némésius dans son livre *De natura hominis*, est traduit par Ellébodius purement et simplement par celui de *fatum*, destin. Si on remonte à l'origine de ce mot, on est embarrassé pour l'expliquer. Il vient, disent Scapula et Henri-Etienne, de *Meiromai, je suis divisé*. Suivant Cœlius. Lib. vi. cap. 2. *C'est une série de causes*. Voy. la note. D.

(c) *Pépromène*. Syncelle dérive ce mot de Peperatômai, *fait destinor*, je suis vendu au destin. Pour remonter à la racine de ce mot, il faut aller au verbe Praômai, Pérázomai, *je suis vendu*, avec redoublement attique, Poperázomai, Peperázomenos, *vendu*, avec contraction: *peprasmenos*.

(d) *Sous le nom de providence et de nature*. Sénèque élevé à l'école de Zénon ou des stoïciens, qui avait, dit-on, entendu saint Paul, tâche de concilier la doctrine de Zénon

avec celle de l'Apôtre. « Le maître de l'univers, dit-il, est » une âme intelligente (*animus*) un esprit. Tout nom con- » vient à ce grand ouvrier, à ce souverain Seigneur. Vou- » lez-vous l'appeler *Destin*? Vous le pouvez; car c'est de » lui que tout dépend; il est la cause de tout. *La providen-* » *ce*? vous direz bien; il est cette sagesse qui gouverne » le monde et dispose les raisons de cette vaste machine. » *La nature*? vous ne vous tromperez pas; c'est de lui » qu'est née toute chose et c'est de son souffle vivifiant que » nous avons été animés. Voulez-vous encore l'appeler le » monde? j'y consens: car il est tout ce que vous voyez; » il est répandu partout, dans chacune de ses parties, se » soutenant par ses propres forces. » (*Quæst. natur. Lib. II, cap. 45.*)

(e) *Qui observe celui qui éternue.* Siffredus, dans sa chronique abrégée de Fabricius, dit qu'on vit à Rome une peste inguinale, si terrible qu'on voyait les hommes mourir subitement dans les rues, à table, au jeu, en conversation, en éternuant. De là vient, dit-il, que dès que quelqu'un éternuait, on accourait à lui en lui disant: *Deus te adjuvet*, que Dieu t'aide. De là vient, ajoute-t-il, l'usage de dire à celui qui éternue: *Dieu te benisse*. Mais cet usage vient de bien plus haut. Car Eustathius nous apprend que les Grecs saluaient celui qui éternuait avec ces mots: Ζεῦ σώσον que *Jupiter le conserve*. Nous lisons dans Pétrone qu'Eu- molpe couché avec Gyton qui éternue, lui dit: *salvere Gytona jubet*. Apulée fait aussi mention d'un pareil souhait. L. IX, ch. 7. Voyez aussi Pline L. XXVIII, 2.

Au reste l'éternuement passait pour être tantôt de bon, tantôt de mauvais augure. Aristote nous apprend que l'éternuement du matin était de sinistre augure, que celui de midi, surtout si on se tournait à droite, était de bon augure, (*Lib. 1, de nat. animal.*) Voyez aussi Plutarque, *Vie de Thémistocle*, Properce a dit, L. II, Eleg. III, 24 :

*Candidus augustum sternuet omen amor.*

On lit aussi dans Catulle, épigr. XLVI :

*Hæc ut dixit, amor sinistra, ut ante  
Dextra, sternuit approbatione.*

Il paraît évident que l'usage de saluer celui qui éternue et de lui dire: *Dieu vous bénisse*, vient du paganisme, qui prenait l'éternuement pour un augure tantôt bon, tantôt mauvais, et pour détourner le mal qu'il semblait présager. Saint Augustin traite cet usage de superstition et indigne d'un chrétien. *Illas vero non solum sacrilegas, sed etiam ridiculas sternutationes considerare et observare nolite.* (Serm. CCXLI, de tempore.)

(f) *Dans un livre remarquable par son antiquité.* Ce livre ne peut être autre que celui de Hermès. Comme nous l'avons dit ailleurs, les livres de Moïse étaient inconnus à Platon, quoiqu'en dise Théodoret. D'ailleurs tout ce que dit ici Platon se trouve dans le 2<sup>e</sup> discours de *Pœmander* intitulé, *Dicours universel*. Voyez la note D 1<sup>er</sup> discours, H 2<sup>e</sup> discours, F 4<sup>m</sup>. discours.

(g) *Atticus le Platonicien.* Théodoret semble introduire un autre philosophe nommé *Atticus*, pour lui faire dire les paroles qu'il va citer; mais Sylburge les attribue à Platon lui-même.

(h) *Plotin, ce philosophe célèbre* né à Lycopolis en Egypte, étudia sous Ammonius qui avait succédé à Potamon dans l'école d'Alexandrie, et qui était alors le chef de la philosophie éclectique, ou des nouveaux Platoniciens. Plotin ouvrit ensuite à Rome une école. Il possédait au plus haut degré un des caractères distinctifs des philosophes, l'orgueil. Amélius son disciple l'ayant prié un jour d'assister à un sacrifice qu'il faisait aux dieux, *c'est à eux*, répondit le maître, *de venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux*. Il avait conçu le projet de constituer une république d'après les lois de Platon, dans la Campanie où il mourut l'an 270 âgé de 66 ans. C'est encore ce rêve que les Saint-Simoniens, les Communistes, les Phalanstériens cherchent à réaliser.

(j) *C'est sous ce dernier (Commodè) qu'Ammonius.* Cette date est difficile à concilier avec celle où les historiens font

vivre Ammonius Saccas, c'est vers l'an 243, sous le règne de Gordien III, que florissait Ammonius à Alexandrie. Commode fut tué l'an 192: il y aurait donc une erreur de 51 ans dans le calcul de Théodoret. Suivant Suidas, Plotin fut disciple d'Ammonius avec Origène. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cet Origène dont il est ici question n'est pas le célèbre Origène élève de saint Clément, Patriarche d'Alexandrie. Mais c'était un de ces Néoplatoniciens éclectiques, ennemis déclarés du christianisme. Au reste Ammonius natif d'Alexandrie avait été élevé dans la religion chrétienne. Il avait fait une concordance des 4 évangélistes qu'on trouve dans la *bibliothèque des Pères*, et que saint Jérôme loue beaucoup.

(k) *Autrement ce n'est pas faire la critique du monde.* Dans cette phrase nous suivons le texte grec de Plotin dans l'édition de Marsile Ficin. Celui qu'a donné Acciaoli est inintelligible même dans sa traduction latine.

(l) *Un Thersite.* C'était le plus difforme, le plus insolent de tous les Grecs qui assiégèrent Troye. Ses sottises et insultantes provocations lui attirèrent de la part d'Achille un coup de poing dont il fut tué. Son nom est devenu l'antonomase de la difformité, de la bassesse, de la lâcheté et de l'insolence réunies.

(m) *Dont un être composé est susceptible.* Il ne faut pas oublier que les francs Platoniciens soutenaient que les maux de cette vie et tous les crimes qui en sont les suites, venaient originairement de la matière employée par Dieu dans ses ouvrages et dont il n'avait pu corriger les défauts, vu qu'elle était créée et éternelle comme lui-même. Plotin Néoplatonicien, tout en reconnaissant l'œuvre de la création, d'accord avec les anciens platoniciens, n'attribuait pas moins de la faiblesse à Dieu qui n'avait pu dégager la matière de ses défauts primitifs.

Voy. le *iv Disc. sur la mat. et le monde.* Eusèb. *præpar. Evang.* L. VII, cap. 22. Lactant. in *Epitome*, cap. IX. Justin. *Adhort. ad Græcos.*

---

ERRATA. Page 236, 19<sup>e</sup> ligne, au lieu de: *que ce n'était pas dans*, lisez: *que ce n'était pas seulement dans.*

---

---

## SEPTIÈME DISCOURS.

### SUR LES SACRIFICES.

I. C'est par le plaisir , les jeux et les ris que la plupart des hommes se laissent emporter ; la gravité, la réflexion se rencontrent difficilement au milieu d'eux ; on ne voit partout que dissipation et légèreté. Voilà d'où vient cet empire si facile que le démon a sur eux. Car ce n'est pas lui qui entraînera les mortels dans ce sentier droit , mais étroit , scabreux , difficile et montueux. Non , c'est lui , au contraire , qui les poussera dans cette route large , facile , et d'une pente douce. Ce n'est pas lui qui a jamais donné aux hommes des préceptes de justice et de tempérance ; mais c'est lui qui leur inspira l'audace de braver les lois divines et humaines ; c'est lui qui les plongea dans la fange de la volupté ; c'est lui qui leur ouvrit la carrière de tous les vices et de tous les crimes. Il ne lui fut pas difficile d'enrôler parmi ses esclaves, ces hommes qui fuyaient les exercices laborieux de la vertu, qui cherchaient à se soustraire aux difficultés , aux contraintes que leur imposait la loi divine. Comme de lâches transfuges, ces hommes désertèrent le service de Dieu pour se jeter dans le camp ennemi , où la discipline n'était ni sévère, ni pénible, et où régnaient les fêtes et les plaisirs. Lorsque la désertion fut à-peu-près complète, l'ennemi de Dieu travailla à déraciner du cœur humain tou-

tes les notions du juste et de l'injuste que le Créateur y avait implantées dès le principe.

Imbus des dogmes pervers qu'avait semés au milieu d'eux l'esprit de mensonge et de ténèbres, les hommes s'empressèrent de porter les hommages qu'ils devaient à un Dieu seul et unique, de les porter, dis-je, à cette tourbe de génies malfaisants ; et cet exécrable culte devint la source, le principe, la base de tous les monstrueux égarements où, dans la suite, se trouva plongé tout le genre humain.

II. En effet, lorsque l'homme pécha, une inquiétude secrète s'empara de lui ; sa conscience fut en proie aux remords ; non-seulement elle émoussa le plaisir que lui promettait le péché, mais elle l'enduisit d'amertume ; elle en fit l'instrument d'un long et cruel supplice. Témoins ces sicaires, ces voleurs de grands chemins, ces perceurs de murs, ces adultères, ces brigands, ces traîtres et tous ces hommes qui sont en révolte ouverte contre les lois divines et humaines. Et c'est alors que le rusé maître d'iniquité inventa la fatale coupe de l'oubli qui enivra le pécheur, qui assoupit ses remords pour effacer de son esprit le souvenir d'un Dieu vengeur, et se substituer, lui et les siens, aux hommages que l'homme ne doit qu'à son Dieu.

Il lança bientôt l'humanité tout entière dans un abîme d'iniquités. Il prit à tâche de la plonger dans la fange des plus sales voluptés. On vit surgir de toutes parts la pédérastie, les adultères réciproques, les parricides, la violation de la couche paternelle, les incestes entre les mères et les enfants, les frères et les sœurs, les viols, les supplantations de progéniture. Ajoutez à cela la vengeance et ses fureurs, les rail-

leries sanglantes dont un peuple corrompu poursuivait les victimes ou les dupes de la débauche.

III. D'où ce torrent d'iniquités prenait-il sa source? De dessous les autels consacrés à ces démons qui, non contents d'avoir corrompu les hommes, tentèrent de souiller le ciel en le peuplant de prétendus dieux, auteurs, complices et patrons de tous les crimes qui se commettaient ici-bas; de souiller la terre, la mer, les montagnes, les forêts, les vallons, en les peuplant de démons sous le nom de dieux, de déesses et de nymphes fameux dans l'histoire par leurs débauches.

Dans l'invention ou fiction de ces divinités phantastiques, l'imagination des poètes ne fut pas seule coupable; car on entendit les écoles des théologues et des philosophes retentir de toutes ces fables aussi impies qu'absurdes, parce que tous avaient également bu à la coupe du mensonge et de la fourberie.

La masse générale des peuples, plongée dans une ignorance profonde, sans connaissance des lettres, était incapable de comprendre les poètes et de saisir le sens que les philosophes attachaient au jargon des écoles. C'est pourquoi le rusé père du mensonge composa pour cette classe d'hommes des filets tout exprès; il créa des peintres, des statuaires, des fondeurs chargés de donner à la toile, à la pierre, aux métaux, la forme, la figure de ces dieux dont les poètes avaient chanté les turpitudes, afin que ce peuple ignorant et grossier eût sous les yeux les exemples matériels et palpables de ces mêmes crimes dont leurs dieux étaient tout à la fois complices et patrons, afin que ce peuple pût, à l'aide de ses yeux, saisir et comprendre ce que le dé-

faut de lecture refusait à son intelligence, afin qu'habitué, dès l'enfance, à la vue de ces infâmes images, il se révoltât moins contre l'exécrable doctrine qui en découlait.

IV. Bientôt on vit non-seulement les temples et leurs portiques encombrés des plus dégoûtantes peintures ou sculptures, mais encore les places publiques, les rues, les maisons des riches. De quelque côté que vos regards se fussent portés, partout vous n'eussiez rencontré que les images de ces êtres que vous appelez dieux, en proie aux transports de l'amour le plus effréné, livrés à toute la rage de la passion vénérienne. Ici c'est le Père des dieux qui, sous la forme d'un taureau, d'un aigle, d'un cygne, séduit et corrompt les femmes. Là c'est Mercure, le dieu de la parole, qui se fait bouc et qui engendre également un Dieu aux pieds et aux cornes de bouc, et ce fils Dieu s'appelle *Pan*.

Que dirai-je des ardeurs amoureuses d'Apollon le Pythien et de la chasteté de la vierge Daphné; de cet Apollon qui dans ses bras phrénétiques serre un tronc de lauriers; de cette Proserpine enlevée par Pluton, et des courses vagabondes de Cérès sa mère?

V. Voilà les sottises que vous content vos poètes, aux grands applaudissements de vos théologues. Quant à vos philosophes, nous les voyons se battre les flancs pour voiler avec des allégories aussi ineptes que mal tissées, la hideuse nudité de ces honteux mystères.

C'est à ces dieux que l'ennemi de l'homme consacra des jours de fête; c'est en leur honneur qu'il institua des liturgies, prescrivit des cérémonies, établit des



repas publics, sous le nom de chacune de ces divinités imaginaires.

A Jupiter furent consacrées les *Paudies*, les *Diasies*; à Junon, les *Hérées*; à Minerve, les *Panathénées*; à Bacchus, les *Dyonisies*; à Cérès, les *Eleusiniés* et les *Thesmophories*; à Apollon, les *Pythies* et les *Déliés*.

Tous ces dieux, dont la race est inépuisable, eurent chacun leurs solennités particulières désignées sous leur nom. Les *Hermées* furent consacrées à *Hermès* ou Mercure; les *Posidonies*, à *Poseidon* ou Neptune; les *Héraclées*, à Hercule; les *Asclepiés* (*a*) et les *Panacées*, à *Asclepius* ou Esculape. Ce n'est pas seulement à des êtres phantastiques décorés du nom de dieux, mais c'est à des hommes mêmes qu'on rendit les honneurs divins.

VI. Au reste, leurs assemblées secrètes, qu'ils appelaient *mystères*, étaient le rendez-vous de tous les genres d'infamies. Aux initiations de Cérès, aux orgies (*b*) de Bacchus, on exposait aux yeux du public les symboles les plus sales; on voyait, aux mystères d'Eleusis, des ktenophores (*c*); à ceux de Bacchus, des phallophores. Quel est l'homme, quel est le débauché qui osa jamais se livrer, dans l'intérieur le plus secret de sa maison, aux excès d'infamie dont le cœur des saïres donnait au public de si hideux exemples, en promenant en plein jour des ivrognes sous le nom de Silène et de Pan? On voyait d'un côté celui-ci, saisi des fureurs et de la rage de Vénus, se ruer sur un troupeau de Bacchantes, et de l'autre, on voyait le Mentor ou le pédagogue du jeune voluptueux, gisant mort ivre. Et c'est à ces Dieux que vos pères sacri-

fiaient des cent, des mille bœufs, immolaient des troupeaux entiers de brebis, de taureaux, brûlaient l'encens, faisaient des libations de vin. Et voilà le culte que vous prescrivait vos Hiérophantes !

VII. Vos poètes vous ont dit que les Dieux se plaisaient à goûter les libations, qu'ils savouraient l'odeur des viandes grillées et brûlées, qu'ils avaient l'habitude d'en témoigner leur reconnaissance et d'en laisser quelques gages à leurs adorateurs, que c'était pour cela qu'ils fréquentaient de préférence l'Ethiopie, qu'Hector leur avait été d'autant plus cher qu'il avait entretenu un feu perpétuel sur leurs autels (V. l'*Odysée*, chant I<sup>er</sup>.)

Mais Chrysès, ce prêtre si zélé d'Apollon, ne parle à son Dieu ni de sa probité, ni de sa modestie, ni des autres vertus qu'il aurait pu avoir pratiquées en son honneur, il l'entretient seulement avec complaisance des cuisses grasses de taureaux et de chèvres qu'il a brûlées sur ses autels, des couronnes, des guirlandes, des festons dont il a constamment orné son temple. (V. l'*Iliade*, chant I<sup>er</sup>.)

Au dire de vos poètes, la fumée des victimes avait tant d'attraits pour les Dieux, qu'on pouvait aisément les comparer à ces êtres qu'on nomme vulgairement *Piliers de cabaret*. Encore cette comparaison ne serait-elle pas exacte; car ces derniers ont sur eux l'avantage du goût, de l'odorat dans les mets qu'ils se font préparer. Mais vos Dieux ne savourent que la fétide et puante fumée des os brûlés. Quant à nous, si le hasard nous fait passer non loin de quelque autel fumant, nous nous hâtons de nous boucher les narines, tant nous avons de répugnance pour cette infection.

Tel est cependant le goût délicat de vos Dieux qui , dit-on , ne boivent que le nectar et l'ambroisie !

VIII. On sera peut-être assez téméraire pour rétorquer mon raisonnement contre le Dieu de toute vérité et de toute éternité. On citera contre nous les lois contenues dans les Livres saints, relatives aux sacrifices. Mais il n'y a qu'une aveugle ignorance des desseins et des vues du souverain Législateur , qui puisse soulever une pareille objection.

Il faut ne pas savoir que les enfants d'Israel avaient long-temps séjourné en Egypte, et qu'ils étaient fortement imbus des mœurs de ce peuple corrompu au milieu duquel ils avaient pris accroissement ; qu'ils y avaient appris à immoler des victimes aux idoles et aux démons , à faire intervenir dans leurs fêtes les jeux et les danses , et en avaient contracté l'habitude ; que Dieu voulant guérir son peuple choisi de cette coutume pernicieuse , lui permit de sacrifier , mais avec d'importantes restrictions , non pas aux Dieux d'Egypte , mais à lui seul, unique et vrai Dieu.

Or, comme les Egyptiens avaient pour divinités les bœufs, les béliers, les boucs et les chèvres, les colombes et les tourterelles, et quelques autres animaux dont la chair n'est pas friande, mais qui sont réputés impurs ; pour ne pas brusquer ces hommes grossiers qui auraient eu peine à renoncer totalement aux cérémonies pratiquées dans les sacrifices par les peuples au milieu desquels ils avaient été élevés, le législateur du désert leur défendit de sacrifier à tout autre Dieu que celui du ciel, et leur prescrivit, dans un but diamétralement opposé à leurs anciennes habitudes , de ne lui offrir

que des animaux que la stupidité égyptienne avait divinisés.

Parmi les quadrupèdes, il choisit la chèvre, le mouton, le bœuf; parmi les oiseaux, il désigna la colombe, la tourterelle, tous animaux domestiques vivant sous le toit de l'homme et apprivoisés. C'est ainsi que ce très-sage médecin, en usant d'indulgence pour la faiblesse de ce peuple matériel, sut remédier au poison qu'il avait sucé en Egypte, en lui enjoignant surtout de lui sacrifier les animaux que jusque-là il avait regardés comme des Dieux. Par le même motif, il leur défendit de manger de la chair de porc, la seule nourriture des Egyptiens, qui d'ailleurs faisaient grâce à tous les autres animaux, comme à autant de divinités. C'était en effet le plus sûr moyen d'éloigner de l'imagination dépravée de ce peuple toute idée de soupçonner des Dieux dans des êtres qui étaient constamment la matière de leur digestion. Dans la même loi il abandonna à son appétit tout ce que les habitants des bords du Nil rejetaient et repoussaient comme immondes. Mais comme il savait que son peuple était naturellement aussi gourmand que superstitieux, il opposa maladie à maladie, la gourmandise à la superstition.

Ainsi Dieu qui certes n'a pas besoin de victimes, qui est peu jaloux de la fumée des sacrifices, en institua néanmoins par condescendance pour la faiblesse de son peuple (d).

IX. C'est par le même motif qu'il lui permit les instruments de musique dans ses solennités. N'allez pas croire que les oreilles de Dieu soient sensibles à une musique quelconque, quelque belle, quelque bien concertante qu'elle vous paraisse. Mais c'était

pour le tenir en garde contre les prestiges de l'idolâtrie. Que serait-il arrivé, si tout-à-coup séparé du peuple Egyptien dont il avait contracté les habitudes, on lui eût aussitôt présenté des lois parfaites? Ne se serait-il pas aussitôt cabré, révolté et hâté de retourner à ses vieilles habitudes? Ou il eût fallu l'anéantir.

Si, malgré ces lois dictées par la tolérance et l'indulgence, ils se sont si souvent révoltés, que n'eussent-ils pas fait, si Dieu leur eût imposé, dès le principe, la loi de l'Évangile?

Pour vous convaincre du peu de besoin que Dieu a des sacrifices que lui offrent les humains, du peu d'intérêt qu'il attache à leurs concerts, à leur musique, écoutez-le parlant par la bouche de ses prophètes. *Je ne prendrai point de veaux dans vos maisons ni de boucs dans vos troupeaux. Je suis le maître de tous les animaux qui errent dans les forêts et dans les montagnes et de tous les bœufs. Je connais tous les oiseaux du ciel, et la beauté des campagnes est en ma puissance.* (Ps. XLIX, 10, 11, 12.) Voilà le mépris que Dieu témoigna jadis de tous ces sacrifices que la loi même prescrivait. Ce n'est pas seulement des animaux de la terre, des oiseaux du ciel dont il parle avec dédain; c'est encore de ces libations de vin et d'huile, de ces gâteaux faits de fleur de farine que l'on offrait dans le temple et qu'il désigne ici sous le nom de la *beauté des champs*. En nous rappelant que tout est l'ouvrage de ses mains, il nous apprend combien peu il a besoin de toutes ces choses. Puis, sous le voile d'une élégante et fine ironie, pleine en même temps d'instructions, il reproche aux juifs leur grossière ignorance, et leur montre tout à la fois sa puis-

sance et son autorité. *Si j'ai faim, ce n'est pas à vous que je m'adresserai ; car c'est à moi qu'appartient la terre tout entière et tout ce qu'elle contient.* (Ib. 13.) Et pour corriger l'âcreté de son ironie, il ajoute : *Est-ce que je mangerai la chair des taureaux, est-ce que je boirai le sang des boucs ?* (Ib. 14.)

X. Après avoir fait sentir combien ces sacrifices étaient absolument inutiles et entièrement indignes de sa nature divine, il indique par la bouche du même prophète un nouveau mode de sacrifices, qui ne souille pas de sang ses autels, mais qui s'opère sur la langue et les lèvres. *Immolez à Dieu un sacrifice de louanges et rendez au Très-Haut le tribut de vos prières. Invoquez-moi au jour de vos tribulations, et je vous délivrerai et vous m'honorerez.* (Ib. 15, 16.) Voici ce qu'il promet à la fin de ce même cantique. *Le sacrifice de louanges m'honorera, et sachez que c'est là la voie qui m'est agréable, par laquelle on parvient au séjour de la béatitude, et où je montrerai à celui qui s'acquitte de ce devoir le salut de Dieu, c'est-à-dire l'étendue de ma miséricorde.* (Ib. 24.)

Car il ne suffit pas de célébrer les louanges du Dieu qui nous comble de bienfaits, mais nous devons encore marcher dans cette voie dont le terme est notre salut. C'est ce que le même prophète nous dit dans un autre cantique. *Vous n'avez point voulu de sacrifices ni d'offrandes : mais vous m'avez perfectionné le corps (e), vous n'avez point demandé d'holocaustes pour le péché. Alors j'ai dit: voici que je viens.* Ps. XXXIX, 9). Puis ailleurs : *je louerai le nom du Seigneur par des cantiques et je l'exalterai dans mes louanges. Et ce sacrifice lui sera plus agréable que celui d'un jeune*

*taureau dont les cornes et les ongles commencent à parattre. (Ps. LXVIII, 32.)*

XI. Mais gardez-vous de croire que c'est le langage d'un seul prophète ; écoutez ce que Dieu nous dit encore par la bouche d'Isaïe : *Que me sert cette multitude de victimes que vous m'offrez ? j'en suis rassasié ; je ne veux plus de vos holocaustes de bœufs , de la graisse de vos agneaux , du sang de vos taureaux et de vos boues , lors même que vous paraitrez en ma présence. Car qui vous a demandé de telles offrandes ? Ne soyez pas si téméraires que de fouler mon parvis. Car si vous m'offrez de la farine , c'est inutile ; votre encens est abominable. Je ne puis plus supporter vos néoménies , vos sabbats , votre grand jour ; mon ame rejette avec dégoût vos jeûnes , vos repas , vos fêtes , vos personnes mêmes. (Isaïe I, 11 , 12 , 13 , 14.)*

Par ces paroles du prophète , il est évident que Dieu n'a pas imposé au peuple juif ces lois comme nécessaires , constantes et immuables , mais pour s'accommoder à sa faiblesse. Voilà le véritable sens de ces mots : *Qui vous a demandé de telles offrandes ?* Voilà donc deux prophètes , Isaïe et David , qui sont parfaitement unanimes. Tous deux ont écarté loin des autels du Seigneur non-seulement les taureaux , les boues , les agneaux , mais ils ont repoussé les offrandes de farine et même les vapeurs de l'encens ; ils ont effacé cette série de solennités. Au lieu de ces sacrifices sanglants , à la place de ces rites , ils substituent tous deux le sacrifice de louanges. Mais Isaïe va plus loin , il annonce le baptême d'incorruption et de régénération. Car il dit : *Lavez-vous , purifiez-vous. (Ib. 1 — 16.)*

Et pour que vous ne croyiez pas que le prophète voulût ici parler de ces ablutions légales dont le juif était zélé observateur, il ajoute aussitôt, comme étant de nécessité absolue, ces paroles : *Otez le mal de vos ames et de dessous mes yeux. Cessez de faire le mal en ma présence.* — Paroles qui indiquent clairement les effets du saint baptême. *Maintenant, Jacob, ce n'est pas moi qui t'ai appelé ; ce n'est pas moi qui t'ai fait travailler ; ce n'est pas à moi que tu as offert les prémices de tes troupeaux ; ce n'est pas moi que tu as glorifié dans tes sacrifices ; ce n'est pas à moi que tu as fait l'hommage de tes dons ; l'encens que tu as brûlé en mon honneur ne t'a pas coûté cher ; ce n'est pas pour moi que tu as acheté des parfums ; je n'ai point recherché la graisse de tes troupeaux. Et cependant c'est moi qui t'ai protégé, malgré tes péchés, tes prévarications.* (Ibid. XLIII, 22, 23, 24.)

XII. Après avoir montré combien étaient futiles toutes ces différentes espèces de victimes prescrites par la loi, il promet le pardon des péchés, qui nous a été octroyé depuis dans le saint baptême. *Car, dit-il, c'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi et je ne me ressouviendrai plus de vos péchés.* (Ibid.) Ce n'est point en effet par nos bonnes œuvres, mais par la foi que nous sommes entrés en possession des biens spirituels. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre : *C'est par la grâce que nous avons été sauvés et non par nous-mêmes. C'est un don de Dieu ; que personne ne s'en glorifie.* (Eph. II, 9.) Voilà ce qui explique ces paroles d'Isaïe, *Pour l'amour de moi.*

C'est encore à peu près le même langage que tient le prophète Jérémie : *Eh bien ! entassez holocaustes sur*



*holocaustes, victimes sur victimes ; mangez-en les chairs, puisque ce n'est pas moi qui ai parlé à vos pères ; puisque ce n'est pas moi qui les ai tirés d'Égypte, qui leur ai prescrit ce qui concerne les holocaustes et les victimes. (Jer. VII, 21, 22.)*

Pour revenir ensuite à ces sacrifices prescrits par la loi et pour prouver qu'ils n'en ont fait partie qu'à cause de la grossièreté de ce peuple, et non dans un intérêt quelconque de Dieu lui-même, ni même à perpétuité, Jérémie dit ailleurs : *vos holocaustes me déplaisent, vos sacrifices me répugnent... Portez plus loin le son de vos cantiques ; que je n'entende plus celui de vos instruments. (VI, 22.)* Combien d'autres passages de nos livres pourrions-nous entasser ici, pour démontrer que Dieu n'a aucun besoin de nos sacrifices, qu'il est très-indifférent à la fumée des holocaustes et aux vapeurs de l'encens, au son bruyant des instruments, qu'il ne les a prescrits que pour condescendre à la faiblesse du peuple Hébreu !

Aussi n'espérez donc pas justifier vos sacrifices par l'exemple de ceux qu'ont offerts les enfants d'Israël. Dieu a suffisamment manifesté par la bouche de ses prophètes son intention, son dessein, son but dans la loi qu'il leur avait dictée.

XIII. Porphyre qui avait fait de nos livres saints une longue étude, perdit beaucoup de temps pour en extraire des armes contre nous. Mais cette étude lui servit à démontrer que ces sacrifices matériels et charnels étaient totalement étrangers à la véritable piété. En cela il arriva à Porphyre ce qui arrive d'ordinaire aux singes. Car, de même que ceux-ci imitent assez bien certains actes humains, mais ne peuvent

jamais se transformer en hommes et restent fidèles à leur nature ; ainsi Porphyre, après avoir pillé çà et là dans nos livres ce qui lui a plu , après avoir assaisonné ses écrits de quelques sentences qu'il en avait détachées , laissa la vérité de côté sans s'en soucier , restant toujours singe et rien de plus. Pour mieux dire encore, il ne fut qu'un geai paré des plumes d'autrui ; en voulant prouver dans de nombreux écrits que l'homme devait s'abstenir de toute espèce de viandes. Il cite Théophraste qui avait dit que les anciens n'offraient aux dieux ni encens, ni sacrifices, ni victimes, mais qu'ils se contentaient d'élever vers le ciel une poignée d'herbes ou de foin comme une partie des productions de la terre ; qu'ils y mettaient ensuite le feu, et que les dieux se contentaient de pareils sacrifices ; puis il ajoute : « Comme les sacrifices se multipliaient en » raison de l'iniquité des hommes, l'usage des victimes » s'introduisit peu à peu et devint une source fé- » conde de cruauté, de manière que si quelques malé- » dictions ont été jadis portées contre le genre hu- » main , elles paraissent avoir reçu aujourd'hui leur » exécution , lorsque nous voyons des hommes cou- » verts de sang venir encore en arroser les autels des » Dieux... On ne peut, on ne doit pas considérer » comme des Dieux ces esprits, quels qu'ils soient, qui » se plaisent à voir le sang répandu sur leurs autels. » Car c'est une injustice , c'est une impiété , un exé- » crable crime d'égorger des animaux dans l'espoir de se » rendre les dieux favorables..... C'est donc avec rai- » son, ajoute-t-il, que Théophraste ne veut pas que ceux » qui font profession d'une sincère et solide piété fas-

» sent des sacrifices d'animaux ; ce qu'il prouve par  
 » une longue série de raisonnements. »

XIV. Porphyre entre ensuite dans le détail des objets qu'il convient d'offrir aux dieux.

« On ne peut, dit-il, rien leur offrir qui puisse,  
 » étant sacrifié, porter préjudice à qui que ce soit. Car  
 » rien ne doit être plus innocent, moins nuisible qu'une  
 » offrande faite aux dieux ; on ne peut donc leur  
 » immoler aucun des animaux..... »

Pais il passe en revue tout le sang humain dont les autels ont été arrosés. Au VI du mois *Métagianon* (le VI octobre), on sacrifiait à Rhodes un homme en l'honneur de Saturne. De là est venu l'usage chez eux de réserver un des condamnés à mort pour crimes pendant l'année pour sacrifier ce jour-là consacré à Saturne.

Il nous apprend encore qu'à Salamine, ville de Chypre, on sacrifiait tous les ans un homme en l'honneur d'Agraulle fille de Cécrops ; qu'à Hiéropolis en Egypte on immolait tous les jours trois hommes. Bien plus, sans sortir de la Grèce, on sacrifiait, dit-il, à Lacédémone un homme au Dieu Mars. C'est avec de semblables victimes qu'on honorait les Dieux à Laodicée ville de Syrie, ainsi qu'à Carthage capitale de la Libye. Avant d'entreprendre une guerre, c'était dans les entrailles palpitantes d'un homme que les Grecs cherchaient les auspices.

Porphyre, outre ces exemples, en cite encore mille autres.

Philon l'historien (*f*) rapporte qu'Aristomène le Messénien sacrifia trois cents hommes à Jupiter Ithomète. Plutarque, ainsi que beaucoup d'autres, fait également mention de plusieurs faits de même espèce.

XV. Les poètes eux-mêmes ont chanté sur le théâtre les tragiques dévouements que le démon imposait aux mortels, tels que celui de Ménécée chez les Thébains, celui de Codrus et des filles de Léos (*g*) chez les Athéniens. Au reste, ce sont des faits dont il est facile de se convaincre à l'ouverture de l'histoire. Là on apprendra que tout ce sang humain versé sur les autels ne l'a jamais été que par l'ordre de ces démons qu'on prenait sotttement pour des Dieux, tandis que nous entendons le père et le maître de la création maudire par la bouche de son prophète David ces exécrables sacrifices : *Ils ont, dit-il, sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons ; ils ont versé le sang innocent, celui de leurs fils et de leurs filles aux idoles de Chanaan.* (Ps. cv, 37, 34) ; tandis que nous entendons le maître de l'univers adresser par la bouche du prophète Ezéchiel à son peuple ces reproches : *Tu as pris tes fils et tes filles dont j'ai gratifié ta couche, et tu les a immolés, donnés à dévorer aux Dieux que tu me préfèrais. Y eut-il jamais prostitution comparable à la tienne?* (Ezech, xvi, 20, 21).

XVI. Voilà les crimes dont les Grecs, les Romains et les Egyptiens, les Hébreux et toutes les nations se sont rendus coupables. Depuis l'apparition sur la terre du Dieu le Christ, le Sauveur des hommes, ces feux monstrueux sont éteints sur les autels et les lois sacrées de l'Évangile ont appris aux nations à respecter davantage l'humanité.

Parmi les auteurs Grecs il faut distinguer le poète tragique Sophocle, qui a parlé des Dieux avec une sagesse supérieure, qui a couvert d'exécration ces sacrifices humains et déclaré la guerre aux idoles des démons. Voici ses termes :

« Il n'y a qu'un seul Dieu et ce Dieu est un , c'est  
 » le Dieu qui a fait la terre et le sommet des pôles, les  
 » mers orageuses et les fleuves bruyants. Mais nous,  
 » tristes mortels, dans les égarements de notre cœur ,  
 » nous avons mis notre consolation dans nos maux  
 » mêmes, dans des simulacres de Dieux faits d'airain ,  
 » de marbre éclatant, d'ivoire, d'or pur, auxquels nous  
 » offrons des sacrifices, autour desquels nous dansons  
 » et que nous couronnons de fleurs ; et c'est ainsi que  
 » nous croyons nous acquitter de nos devoirs envers  
 » la divinité (*h*). »

XVII. Vous le voyez, ce n'est pas seulement nous, mais encore vos poètes, vos historiens, vos philosophes qui ont tourné en dérision à juste titre vos cérémonies, que vous appelez saintes et divines. Quant à moi, je pense que lorsque le fils de Sophronisque (Socrates) demanda qu'on immolât un coq à Esculape (ou à Mercure), c'était pour repousser l'idée d'athéisme dont il avait été accusé par Mélitus et Anytus. Car ce même philosophe avait assez hautement fait profession de croire que les Dieux n'avaient aucun besoin du sang des victimes. Au reste, voici ses paroles, si toutefois Platon nous les a fidèlement transmises. « Ce n'est ni par  
 » une nécessité, ni par un motif quelconque d'intérêt  
 » que Dieu a créé ce monde, comme serait, par exem-  
 » ple, le besoin qu'il aurait eu de hommages des mortels  
 » et des autres esprits célestes, comme s'il eût exigé  
 » d'eux un tribut pour sa peine de présider au gouver-  
 » nement d'ici-bas, comme s'il eût requis des mortels  
 » la fumée des entrailles, et des esprits supérieurs la  
 » peine de le servir pour le soulager chacun dans l'ad-  
 » ministration particulière qui leur était dévolue. »

Socrates vous fait voir ici clairement que les Dieux n'ont aucun besoin de vos sacrifices et que l'unique profit qu'ils en retirent est une fétide fumée, une détestable puanteur.

XVIII. Apprenez donc à l'exemple de vos mattres et à la lecture des livres sacrés où vos docteurs ont puisé ce qu'ils ont dit de plus sage, à détester ces monstrueux sacrifices qui ne conviennent qu'à des cabaretiers et à des bouchers.

Puisse la lecture de ces divins monuments vous confirmer dans la recherche de la vérité, vous apprendre à offrir au Dieu créateur le véritable sacrifice de louanges, sans vous laisser ébranler par les lois des puissances du siècle, par la crainte des supplices. Courbez la tête sous le joug de la vérité qui s'étend aujourd'hui sur toutes les contrées de la terre, même les plus éloignées.

Ainsi soit-il.

## NOTES

### SUR LE SEPTIÈME DISCOURS.

(a) Au lieu d'*asclépiés* d'autres ont lu *anaketa*, les *anakées*; si cette leçon était vraie, ce serait la fête des Dioscures ou Castor et Pollux appelés *Anakas*. Voyez le paragr. x, du discours suivant et la note.

(b) Le nom d'*orgies* qui vient d'*orgè*, désir effréné, se donnait indifféremment à tous les mystères. Il est resté parmi nous pour désigner les excès de la crapule et de la débauche.

(c) On nous dispensera d'expliquer la valeur de ces mots. Voyez dans le discours suivant le paragraphe x et la note G.

(d) *Pour la faiblesse de son peuple.* On ne saurait pas dire pourquoi Théodoret envisage l'institution des sacrifices sanglants, comme une concession faite par Dieu lui-même à la faiblesse, disons mieux, à la grossièreté du peuple juif, comme si cette institution ne remontait pas, sinon à Abel, du moins à Noé par les Patriarches. Comment Théodoret feint-il d'ignorer que les sacrifices sanglants sont antérieurs à la loi de Moïse, en présence des païens qui avaient entre les mains l'ancien Testament? C'est que, parlant à des gentils, il était forcé par la loi du secret de se taire sur l'institution Eucharistique dont les sacrifices sanglants étaient la figure prophétique. Ne pouvant leur expliquer le motif de cette institution, il aime mieux la condamner, *ab initio*. Mais nous sommes loin de l'approuver en cela; il valait mieux se taire sur cette question que de défigurer la vérité. (Voy. notre dissertation sur le secret dans les vi premiers siècles.)

(e) *Vous m'avez perfectionné le corps.* C'est ainsi qu'on lit dans les *Septante* et qu'ont lu saint Ambroise, saint Augustin et Cassiodore, tandis que nous lisons dans la vulgate: *vous m'avez perfectionné les oreilles*. Un scholiaste Grec dit que c'est à ce verset des *Septante* que saint Paul fait allusion dans l'Épître aux Hébreux, X, 9, 10, quoique, dit-il, il sût l'hébreu. Cassiodore fait la même remarque. (Voy. les notes de Nodding sur la bible des *Septante*.)

(f) C'est de Philon de Byblos, le traducteur de l'histoire phénicienne de Sanchionaton, qu'il est ici question.

(g) Ménécée fils de Créon Roi de Thèbes se suicida sur la foi d'un oracle pour le salut de sa patrie.

Codrus dernier Roi d'Athènes, pour mettre fin aux ravages que les Héraclides commettaient dans l'Attique, consulta l'oracle qui annonça que la Victoire appartiendrait à celle des deux armées, dont le chef périrait dans le combat. Codrus déguisé en paysan se fit tuer par un soldat qu'il atta-

qua dans le dessein d'accomplir l'oracle. Ce fait date de l'an 1095 avant Jésus-Christ. Dans le discours suivant, paragraphe x, nous expliquerons ce qu'étaient les filles de Leos.

(h) Saint Clément d'Alexandrie cite les mêmes vers de Sophocle dans son *Exhortation aux Gentils*, ainsi que ceux d'Orphée qui, après avoir établi les mystères *des orgies*, a chanté la Palinodie, et dit sous le secret à Musée :

« Je parlerai à ceux à qui il m'est permis de parler. Prophane, bouche tes oreilles, qui que tu sois : mais toi, noble Musée, écoute ; je te dirai la vérité : il n'y a qu'un Dieu, engendré de lui-même. De lui seul tout est produit. C'est en tout ce qui est, qu'il existe. Il est inaccessible à la vue de tout mortel ; mais il ne les voit pas moins tous ; c'est de lui que viennent sur la terre et le bien et le mal, et l'horrible guerre et les lamentables douleurs. Il n'y a point d'autre auteur. Tout te sera facile à reconnaître, lorsqu'il viendra enfin un jour sur cette terre. Mon fils, je te le montrerai, puisque je vois déjà ses pas et que je reconnais le bras d'un Dieu puissant.

Euripide avait dit aussi :

« Si tu considères le ciel et la voûte Ethérée, regarde, et songe que c'est Dieu. »

Hésiode avait également, mais plus obscurément, fait pressentir l'unité et la puissance de Dieu.

« Il tient tous les hommes sous son empire, et aucun des immortels ne le partage avec lui. »

## RÉFLEXIONS

### SUR LES SACRIFICES ANCIENS,

Pour faire suite au septième Discours.

Long-temps avant d'entreprendre la traduction de cette partie des Œuvres de Théodoret, nous avons fait un travail particulier sur les sacrifices des anciens. Le comparant ensuite avec le discours de ce Père émi-



nement savant, nous avons été singulièrement frappés de la discordance qui existait entre nous, moins sur la nature que sur l'origine des sacrifices sanglants et des offrandes faites d'abord à un seul Dieu, puis aux Dieux ou aux démons; sacrifices d'animaux, offrandes de pain, de vin, d'huile, de gâteaux, de parfums; sacrifices et offrandes usités chez toutes les nations barbares ou civilisées, suivant le genre de nourriture ou de richesses que le climat qu'elles habitaient leur fournissait, long-temps avant Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ chez toutes les nations où le christianisme n'a pas pénétré, ou n'a pas prévalu.

Théodoret considère les sacrifices des Juifs faits au vrai Dieu, *comme absolument inutiles et indignes de la majesté divine* (a), et bien plus encore ceux des Gentils, vu que le démon en avait été le premier instigateur. Quant à ces derniers, il n'y a pas de discussions.

Après une hideuse, mais fidèle peinture des sacrifices du paganisme, il conclut par en regarder l'origine comme un outrage positif fait à la majesté divine, puisque c'était supposer que Dieu avait des besoins réels et se nourrissait de la fumée des victimes, tandis que dans la réalité ces idées grossières n'étaient que la corruption d'idées plus nobles et plus relevées que les païens avaient eues en sacrifiant au Dieu du ciel et de la terre.

Théodoret se fait ensuite une objection qu'il met

(a) Διὰ πάντων περιττά δεῖξας τὰ θύματα, καὶ τῆς θείας ἀνάξια φύσεως. Cum ostendisset (propheta) penitus esse superflua sacrificia et divinæ naturæ indigna. (n° 10.)

dans la bouche d'un philosophe éclectique qu'il suppose versé dans la lecture des Livres saints. Cette objection, présentée avec très-peu de développement, consiste dans le rapprochement de la condamnation qu'il a faite en général, de tous les sacrifices que les hommes peuvent faire à la Divinité sous le point de vue que *Dieu n'a aucun besoin quelconque*, avec les lois du Lévitique, qui non-seulement en permettaient l'usage, mais en ordonnaient rigoureusement l'observance et en prescrivaient même, sous peine de mort, le sévère et strict cérémonial.

C'est ici que Théodoret nous a paru faible et bien au-dessous de l'objection qu'il s'était proposée.

Sa réponse consiste à dire que dans les lois données par Moïse au peuple Juif, Dieu s'était rapproché, autant qu'il avait pu, des mœurs de cette nation matérielle et grossière, qui était née, qui avait été élevée, qui avait même grandi sous la domination tyrannique d'un peuple idolâtre, et qui en avait contracté les honteuses et pernicieuses habitudes. En conséquence, il regarde toutes ces lois, comme étant, de la part de Dieu, de pures lois de tolérance. A l'appui de son opinion, il entasse tous les reproches que les prophètes ont adressés au peuple Juif *prévaricateur*, tout ce qu'ils ont dit sur le mépris que Dieu faisait des victimes qu'il lui offrait. C'est dans ce mot de *prévaricateur* dont Théodoret fait abstraction, que consiste néanmoins toute la solution du problème qu'il s'était proposé à lui-même.

Car, supposé qu'un de ces philosophes *éclectiques* ou *nouveaux platoniciens*, qui aurait fouillé dans les Livres saints, lui eût dit : « Soit, nous convenons

» avec vous que toutes les lois du Lévitique ont été  
 » dictées par l'esprit d'un Dieu condescendant à la  
 » faiblesse d'un peuple grossier et matériel ; mais les  
 » offrandes que faisaient à Dieu Abel et Caïn , l'un ,  
 » des prémices de ses troupeaux , l'autre , de ses  
 » fruits ; mais les holocaustes de tous les animaux  
 » purs et de tous les oiseaux offerts au sortir de l'ar-  
 » che par Noé , dont Dieu *savoura l'odeur de suavi-*  
 » *té* (a) ; mais les sacrifices d'Abraham prescrits par  
 » Dieu lui-même , ceux de Melchisédech , d'Isaac , de  
 » Jacob étaient-ils aussi l'effet de leur grossier capri-  
 » ce ? Aucun de ces saints Patriarches n'avait été élevé  
 » en Egypte ; aucun d'eux n'avait participé à l'idolâ-  
 » trie des autres peuples. Ce n'est donc pas dans un  
 » esprit de tolérance que Dieu dicta jadis les lois du  
 » Lévitique. » Qu'aurait répondu le savant évêque ?

Supposons encore que le même philosophe eût ajou-  
 té : « Si , comme vous le dites , le Dieu du ciel et de la  
 » terre n'a aucun besoin des sacrifices que lui offrent  
 » les humains , et si de sa nature il est fort insen-  
 » sible à leurs chants , à leurs hymnes , à leur musi-  
 » que , vu qu'il se suffit à lui-même et qu'il a dit par  
 » la bouche de son Prophète : *Je ne puis plus sup-*  
 » *porter vos néoménies, vos sabbats. Mon ame rejette*  
 » *avec dégoût vos jeûnes, vos repas, vos fêtes, vos per-*  
 » *sonnes mêmes. Qui vous a demandé de telles offran-*  
 » *des* (b) ? il n'a aucun besoin des hommages de ses  
 » créatures. Que lui importe donc qu'elles soient in-  
 » grates ou qu'elles ne le soient pas envers lui , que

(a) *Odoratus est Dominus odorem suavitatis. Gen. viii.*  
 20-21.

(b) *Neomeniam , sabbatum et festivitates alias non fe-*

» l'homme l'aime et qu'il aime son prochain? Vices  
 » ou vertus parmi les hommes ne sont-ils pas in-  
 » différents, puisqu'il se suffit à lui-même? »

Mais il est une réponse à l'objection que s'est faite Théodoret, qui nous paraît plus décisive.

Supposé qu'un Juif eût assisté à la discussion du savant Evêque, il n'eût pas manqué de prendre la parole et de dire : « Nous sommes, tout aussi bien que vous, con-  
 » vaincus de l'indignité de nos sacrifices, de nos prières  
 » et de nos offrandes. Quel rapport de dignité peut-il  
 » exister en effet entre une chétive créature et le Créa-  
 » teur ; entre une race coupable et la justice éternelle  
 » d'un Dieu justement irrité? Il nous suffit de savoir  
 » que le Maître du ciel et de la terre nous ait imposé  
 » telles ou telles lois civiles et religieuses, pour que  
 » nous nous croyions strictement obligés à leur obser-  
 » vance, de laquelle dépendent, comme de funestes  
 » expériences nous l'ont souvent appris, notre bon-  
 » heur et notre conservation. Ce n'est que dans notre  
 » soumission à la volonté suprême de notre divin Lé-  
 » gislateur, que peut se rencontrer entre Dieu et  
 » nous un mérite quelconque. S'il ne me demande  
 » pas le sacrifice de ma vie, de quelle utilité pourrait  
 » être l'effusion de mon sang et mon séjour dans la  
 » corruption? La poussière chantera-t-elle ses louan-  
 » ges, annoncera-t-elle sa vérité (a) ?

» La seule question qui puisse exister sur la nature  
 » des sacrifices, est de savoir s'ils ont été prescrits à

ram.... Odivit anima mea.... Laboravi sustinens.... Quis  
 quæsit hæc de manibus vestris? (Isaïe l. 12, 13, 14.)

(a) Ps. xxix. 11, 12.

» l'homme par l'Auteur de la nature. Or, nous disons  
 » à toutes les nations : Voilà notre histoire, notre  
 » code, notre rituel. Tout cela ne fait qu'un livre qui  
 » est plus ancien que toutes vos annales, toutes vos  
 » chroniques. C'est de Dieu lui-même, notre unique  
 » législateur, que nous le tenons. Et lorsque nous nous  
 » sommes écartés de sa loi, en dépit de nos sacrifices,  
 » le châtement a suivi de près nos infractions. Il a ré-  
 » pudié nos holocaustes comme des offrandes hypo-  
 » crites faites par des enfants rebelles. Mais vous, na-  
 » tions de la terre, dites-nous, où est l'histoire de vo-  
 » tre législation religieuse ? Où, quand, comment vos  
 » Dieux se sont-ils réunis, se sont-ils concertés pour  
 » vous dicter un code quelconque de liturgie ? Vos  
 » pères les ont-ils vus ? les ont-ils entendus ? vous  
 » ont-ils jamais prescrit ce que vous deviez croire  
 » et ne pas croire, faire et ne pas faire ? Vous ont-ils  
 » jamais fait entendre leurs menaces contre les té-  
 » méraires infracteurs de leurs volontés ? Ils ne vous  
 » ont rien prescrit, rien commandé ; de quel droit  
 » vous peuvent-ils punir, peuvent-ils se fâcher ?

» Vous avez, dites-vous, des lois liturgiques. De qui  
 » les tenez-vous, si ce n'est de mille cerveaux exaltés  
 » qui, sous le nom de devins, d'aruspices, d'archi-  
 » galles, vous ont, dans chacune de vos détresses, pré-  
 » senté un Dieu nouveau, tout-puissant, qui venait à  
 » l'aide de votre Jupiter Olympien, Capitolin, qui ve-  
 » nait suppléer à sa faiblesse et vous prendre sous sa  
 » protection contre vos ennemis ? C'est ainsi qu'en dé-  
 » pit des lois de Numa, au mépris de tous vos Dieux  
 » protecteurs, en dépit de la déesse Vesta, jadis le Pal-  
 » ladium et la compagnie de vos pères fugitifs de Troie,

» c'est ainsi qu'Esculape vint d'Epidaure, sous la forme  
 » d'un monstrueux serpent, pour vous délivrer de la  
 » peste et convaincre d'impuissance toutes vos divi-  
 » nités tutélaires (a). Si les Carthaginois sont aux  
 » portes de la *Ville éternelle*, c'est à Pessinonte, dans  
 » la Phrygie, que vous courez chercher une grosse  
 » pierre brute dont vous a fait hommage Attalus,  
 » roi de Pergame, sous le nom de la déesse Cybèle, la  
 » mère des Dieux. Et bientôt cette pierre est dotée,  
 » au nom de la république, d'un temple, d'une litur-  
 » gie écrite en latin barbare, sous la dictée d'un  
 » Hiérophante Phrygien (b). C'est sous la dictée d'une  
 » fille nommée Egérie que votre Numa rédigea votre  
 » code liturgique que vous avez depuis long-temps  
 » échangé contre d'autres plus burlesques, tels que  
 » celui de la déesse Isis.

» La différence qui existe donc entre vous et nous,  
 » c'est que nous connaissons notre législateur civil et  
 » religieux comme notre maître et le vôtre, tandis  
 » que vous ne reconnaissez pour législateurs civils  
 » que des hommes tels que vous, qui n'ont d'empire  
 » sur vous que celui que vous leur avez accordé ; tan-  
 » dis que vous n'avez les uns ou les autres, pour ga-  
 » rants de votre législation religieuse, que des bate-  
 » leurs Egyptiens, Chaldéens, Phrygiens, Grecs ou  
 » Etrusques, dont l'origine, les noms mêmes vous sont  
 » aujourd'hui inconnus et perdus dans vos annales.

» La différence qui existe entre nous, c'est que nous  
 » attribuons nos malheurs à nos prévarications, et

(a) Tite-Liv. Epit. xi. Valer. Max. 1, 8, 2. Ovid. Metamorph. xv.

(b) Tit. Liv. xxix. 10, 11, 14. Appian. Bell. Annib. 345.

» que vous attribuez votre bonheur à vos apostasies ,  
 » à votre confiance en mille Dieux étrangers que vos  
 » pères n'ont jamais connus. »

« Que nous importe, au reste, que notre culte, nos  
 » sacrifices soient jugés, au poids de la raison humaine  
 » ne, dignes ou indignes de la majesté divine ? C'est  
 » à celle-ci à en juger. Tout ce que nous, misérables  
 » créatures, pouvons savoir, c'est que nous ne pou-  
 » vons plaire à Dieu que par une obéissance et une  
 » soumission aveugle à sa divine volonté. Dieu ne  
 » nous a-t-il pas dit : *Si quelqu'un, quel qu'il soit,*  
 » *garde mes jours de sabbat, pour ne les point violer,*  
 » *et demeure ferme dans mon alliance, je le remplirai*  
 » *de joie dans ma maison de prières. Les holocaustes*  
 » *et les victimes qu'ils offriront sur mon autel, me*  
 » *seront agréables.* (Is. LVI, 7) selon les LXX. »

« Vous dites que Dieu ne prescrivit au peuple Hé-  
 » breu des sacrifices sanglants que pour le guérir des  
 » superstitions égyptiennes dans lesquelles il avait été  
 » élevé et nourri. Mais c'est une supposition purement  
 » gratuite ; qui est en contradiction formelle avec nos  
 » Livres sacrés. Lorsque Pharaon voulut permettre  
 » aux Hébreux de sacrifier à leur Dieu unique, mais  
 » sans sortir de l'Egypte, Moïse ne lui répondit-il pas :  
 » *Cela ne se peut ; car nous immolerons au Seigneur*  
 » *notre Dieu les abominations des Egyptiens ; et si de-*  
 » *vant eux nous sacrifions les animaux qu'ils adorent,*  
 » *ils nous lapideront ?* (Exod. VIII, 25.) Or, les Hébreux  
 » n'avaient point encore reçu la loi du Lévitique, ils  
 » n'avaient encore, pour se diriger dans le choix des  
 » animaux qui devaient être offerts au Seigneur, que  
 » la tradition des Patriarches, à laquelle ils étaient en

» général restés fidèles. » Voilà ce qu'aurait dit un Juif qui aurait assisté à une conférence entre l'Évêque de Cyre et le philosophe platonicien,

Au reste, Théodoret n'est pas le seul des Pères qui ait pensé que l'institution des sacrifices ne date que de la loi de Moïse. Car saint Justin, dans son dialogue contre Tryphon, ne fait remonter qu'à cette époque non-seulement les oblations ou sacrifices, mais même l'établissement des fêtes ou du sabbat, c'est-à-dire du repos du septième jour. « De même, dit-il, qu'avant Abraham, nul n'était tenu à la circoncision ; ainsi, avant Moïse, il n'était besoin d'aucun sabbat, d'aucune fête, d'aucune offrande (a).

Athenagore (b) combat les sacrifices des Gentils par les mêmes raisonnements que Théodoret, et si les Pères de la primitive Eglise n'ont pas abordé les diverses objections que nous venons de reproduire, et qui se présentent naturellement, c'est que tous présentaient sans doute que leur solution les aurait infailliblement conduits à parler du sacrifice eucharistique, dont il n'était pas permis de parler en face même des catéchumènes non baptisés.

(a) *Εἰ γὰρ πρὸ τοῦ Ἀβραάμ οὐκ ἦν χρεια περιτομῆς, οὐδὲ πρὸ Μουσῆν σαββατισμοῦ καὶ ἡμερῶν καὶ προσφορῶν. Sic enim nec ante Abraham circumcissione nec ante Moysen, sabbato, feriis et oblationibus opus erat. Mais au rapport de Philon, ( de opificio mundi et de vita Mosis ), de Josèphe ( Lib. 11. Cont. App.) les anciens Juifs faisaient remonter l'institution du sabbat et des sacrifices jusqu'à la création. Plusieurs Pères ont partagé cette opinion. Vid. Tertullien. Lib. adv. Jud. et lib. adv. Marcion. Saint Augustin. Epist. ad Caz. Théophile d'Antioche ad Autolyicum. Lactance ( L. 7. n° XIV ). J. Chrysostom. ( Hom. x. in Gen. 1 ).*

(b) *Legatio pro Christianis. n. 13.*



---



---

## HUITIÈME DISCOURS

### SUR LES MARTYRS.

Nous lisons dans la vie de Pythagore de Samos, philosophe célèbre parmi vous, qu'il avait l'habitude de dire que les Muses étaient préférables aux Sirènes. Quoique ce philosophe, comme beaucoup d'autres, fût dans l'usage d'envelopper sa doctrine d'apophtegmes énigmatiques, comme des écueils cachés sous les eaux, tels que ceux-ci : *N'attisez pas le feu avec l'épée ; ne vous asseyez pas sur le boisseau ; ne mangez rien de ce qui a la queue noire ; ne franchissez pas la balance ;* il est cependant pour moi hors de doute qu'il entendait donner la préférence au langage simple et modeste des Muses sur le chant séducteur des Sirènes, c'est-à-dire sur les discours fleuris, artistement peignés (a). En effet autant une beauté ingénue est préférable à tout ce que la toilette la plus recherchée peut produire, autant l'emporte l'exposition simple et naturelle de la vérité sur tous les discours préparés avec art, où l'artifice perce de toute part. O Grecs, croyez-en, sinon aux autres philosophes, du moins au plus célèbre d'entr'eux, qui l'a dit avant nous ; et ne rejetez pas avec dédain nos livres sacrés, sous le futile prétexte que le style en est commun, dénué de tout ce que vous admirez dans vos orateurs, pourvu que vous y trouviez la vérité dans toute sa simplicité et néanmoins dans tout son éclat.

N'était-il pas d'une extrême facilité à l'auteur de

toute sagesse, qui a versé sur tant d'hommes même impies des torrents d'éloquence, de faire des apôtres de la vérité des hommes supérieurs à Platon en facon-de, à Démosthène en véhémence, à Thucydite en rondeur de style, à Aristote dans l'art de tordre des syllogismes et de serrer des nœuds sophistiques.

II. Au reste Dieu, aussi riche que libéral, ne voulut pas que les eaux salutaires du baptême ne fussent le partage que de cinq, dix, quiaze, ni même de cent ou deux cents êtres privilégiés. Mais il voulut y faire participer toutes les nations, grecques et barbares, non-seulement les hommes dont l'esprit avait été cultivé par les belles-lettres, mais encore les artisans, les cordonniers, les tisserands, les forgerons, les pauvres, les laboureurs, les bûcherons, les femmes riches, comme celles qui vivent péniblement du travail de leurs mains. C'est pourquoi il a appelé à son service un cordonnier, des pêcheurs, un publicain, pour répandre parmi les hommes sa doctrine divine et salutaire ; et, sans changer leur langue maternelle, il a, par leur entremise, répandu dans le monde des torrents de sagesse d'un éclat jusqu'alors inconnu. Il a agi comme un père de famille qui servirait à ses convives dans des vases d'argile des vins délicieux. Ceux-ci altérés, sans se soucier de la grossièreté des vases placés devant eux, n'en savoureraient pas moins à longs traits le vin qu'ils contiennent, et n'en vantaient pas moins la bonté et l'excellence.

Voilà ce dont nous sommes partout témoins. Tous boivent aujourd'hui à la source des doctrines sacrées. Loin de désapprecier la simplicité du langage apostolique, tous l'admirent, tous s'étonnent de ce que les

Apôtres, étrangers aux prestiges oratoires, habitués dès leur enfance, les uns à manier des filets de pêcheurs, les autres à faire des souliers, ceux-ci à compter les deniers publics, aient paru tout-à-coup sur la scène du monde comme ministres, comme organes de la divinité, dispensateurs des biens célestes, appuis et soutiens des malheureux, flambeaux extraordinaires dont la lumière franchissant tous les espaces, alla comme l'astre du jour éclairer toutes les nations de la terre.

III. L'univers est dans l'admiration. Les Apôtres sont morts ; et leurs œuvres se perpétuent ; la conversion des peuples se propage avec une égale rapidité. Que dis-je ? Les prodiges qu'ils opèrent aujourd'hui, long-temps après leur mort, surpassent de beaucoup ceux qu'ils faisaient, lorsqu'ils étaient revêtus, comme nous, d'une chair mortelle. Ils vivaient alors au milieu des humains ; on les voyait partout au milieu de toutes les nations. Tantôt c'était aux Romains, tantôt aux Espagnols, tantôt aux Celtes qu'ils prêchaient l'Evangile. Mais, quoique celui qui les avait envoyés, les eût rappelés à lui, tous les peuples, toutes les nations n'ont pas cessé de jouir de leurs prédications. Non-seulement Rome et tous les peuples qui vivent sous sa domination, mais les Perses, les Scythes, les Massagètes, les Sauromates, les Indiens, les Ethiopiens, en un mot tous les peuples connus de la terre jouissent de la lumière qu'ils ont apportée. Ces écrits qu'ils nous ont laissés, quoique très-simples, quoique dépourvus de cet oripeau de style dont les Grecs sont si jaloux, quoique très-courts, sont des monuments que le monde entier conserve précieusement, excepté vous et tous ceux qui, comme vous, enve-

loppés des bronillards de l'impiété, redoutent l'éclat de la lumière que la vérité répand autour d'elle.

IV. Je dis plus : ces monuments apostoliques sont non-seulement dénués de tout le faste attique, mais n'ont même rien de magnifique dans leur contenu, rien de séduisant aux yeux de l'homme matériel. Car ce n'est pas d'un royaume qui tombe sous les sens des futurs possesseurs, que ces livres flattent leurs espérances; ce n'est pas d'un roi couvert de la pourpre, portant une riche couronne, redoutable par le nombre et la taille de ses gardes, marchant à la tête d'une puissante armée, commandant à des chefs vaillants et expérimentés dans l'art de la guerre, qu'on leur fait l'histoire ou le tableau. Non, ils n'y voient rien de ce que les hommes appellent gloire et splendeur.

C'est d'une grotte, d'une ignoble étable, que ces livres font le tableau. Le lecteur n'y rencontre qu'une pauvre vierge, un enfant enveloppé dans de misérables langes. Au sortir de là, il ne voit qu'une chétive bourgade. On lui parle ensuite d'un enfant élevé dans la pauvreté, en proie dans le cours de sa vie, à la faim, à la soif et à mille autres misères; enfin d'un homme qui termine ses jours sur un infâme gibet, comme un insigne malfaiteur, qui, après avoir été souffleté, baffoué, battu de verges, après avoir porté lui-même sa croix, y a été élevé, cloué des pieds et des mains, y a été percé d'une lance, y a été dans sa soif abreuvé de vinaigre, y a enfin expiré au milieu du plus cruel et du plus infâme des supplices. C'est cependant, en racontant ces faits et d'autres semblables, que les apôtres ont persuadé à toutes les nations éparées sur le globe, que celui dont ils racon-

taient l'histoire était le Fils de Dieu, Dieu lui-même, engendré avant tous les siècles, qu'il s'était revêtu de la nature humaine pour opérer le salut des hommes.

La foi qu'ils ont implantée dans le cœur des mortels par leurs paroles et leurs écrits n'a pas été une croyance superficielle et éphémère. Mais elle y a jeté d'abord de si profondes racines qu'on a vu surgir une multitude d'hommes qui affrontaient la mort pour le maintien et l'intégrité des dogmes sacrés dont ils étaient imbus. On les vit, non pas argumenter avec leurs contradicteurs, mais se courber sous les coups de fouet, se laisser déchirer le corps par des ongles de fer, brûler par lambeaux, disloquer les membres par des cordes et des tympanes, percer de bas en haut sur des pieux, dévorer par les tigres et les lions.

V. Celui qui présidait à ces combats, couronna d'une gloire immortelle ces généreux athlètes, et attacha à leurs glorieux exploits une mémoire impérissable qui franchira tous les siècles à venir. Car en dépit du temps qui flétrit et qui détruit tout, leur gloire n'a point pâli.

Les âmes de ces témoins triomphateurs sont entrées en possession du ciel leur patrie; là, ils vivent en la société des anges. Leurs corps sont, non pas entiers dans leurs tombeaux, mais ils sont partagés, divisés, disséminés dans les villes, les bourgs et les villages. Les communautés ne cessent d'invoquer leur puissante protection contre les maladies du corps et de l'âme et de proclamer leurs généreux offices. Ils sont partout vénérés comme les gardiens, les anges tutélaires des lieux où ils reposent en tout ou en partie. C'est à leurs prières, à leurs intercessions près de Dieu

que les peuples sont redevables des bienfaits de sa providence.

Quelque divisés, quelque épars que soient leurs corps, chaque partie même la plus petite jouit d'une vertu tutélaire égale à celle des corps entiers. Elle se répand sur ceux qui les invoquent avec autant de force et d'énergie. Leur libéralité ne connaît de mesure que dans la foi de ceux qui les prient.

VI. Quant à vous, hommes de la Grèce, ce spectacle, loin d'exciter en vous l'admiration pour le Dieu des martyrs, n'obtient de vous qu'un sourire de mépris. Vous vous moquez de ceux qui apportent des offrandes sur leurs tombeaux; et vous croiriez avoir commis un grand crime si vous vous en étiez approchés. Mais quand l'univers entier tournerait en dérision les honneurs que nous rendons aux généreux athlètes qui ont combattu pour la foi, les Grecs en auraient-ils le droit? Ne sont-ce pas eux qui ont introduit dans le monde les libations, les expiations, qui ont créé les héros, les semi-Dieux, inventé les apothéoses?

Ne sont-ce pas eux qui d'un homme mortel, du fils d'Amphitryon et d'Alkmène, d'Hercule en un mot, en ont fait un Dieu, et l'ont enrôlé parmi leurs divinités?

Quant à Platon, il n'a jamais cru qu'Hercule fût le fils de Jupiter; il vous sera facile de vous en convaincre si vous ouvrez son *Théaïte*: « Celui, dit-il, qui se vante » de remonter par 25 générations jusqu'à Hercule fils » d'Amphitryon, me paraît très-présomptueux à cause » de la difficulté des calculs. Quant à celui qui, remon- » tant encore plus haut, fait descendre Amphitryon de

» Lais par 25 autres générations, je l'engage à se  
 » purger l'esprit d'une aussi fastueuse folie (b). »

Le rhéteur Isocrates a dit aussi : « Jupiter ayant  
 » engendré Hercule et Tantale, comme le dit la fable  
 » et comme tout le monde le croit, etc. » C'est ainsi  
 que se moquaient des croyances populaires ceux d'entre  
 les Grecs qui avaient la faculté d'en pénétrer la faus-  
 seté. Car, quoique cet Hercule ne différât en rien des  
 autres hommes, quoiqu'il eût été contraint de servir  
 comme un esclave à la cour d'Euristhée, les Grecs ne  
 lui érigèrent pas moins des autels, lui bâtirent des tem-  
 ples, lui offrirent des sacrifices, lui consacèrent des  
 jours de fêtes. Cette folie ne fut pas le partage des seuls  
 Athéniens et des Spartiates, mais encore de toute la  
 Grèce, d'où elle se répandit dans plusieurs contrées de  
 l'Europe (c) et de l'Asie. Les Tyriens et beaucoup  
 d'autres peuples élevèrent à grands frais des temples  
 au fils d'Amphitryon. Ils ne se contentèrent pas de lui  
 consacrer un jour dans l'année, mais ils établirent  
 en son honneur de quatre ans en quatre ans des fêtes,  
 des jeux, des combats. Ils n'ignoraient cependant pas  
 que cet Hercule était un homme mortel, un intem-  
 pérant, un débauché. Et pour ne pas parler de ses  
 crimes, il suffit de raconter que dans une seule nuit  
 il viola cinquante vierges. C'est, si je ne me trompe,  
 son treizième exploit. Celui-là suffit pour nous donner  
 une idée juste de sa vie et de ses mœurs. Ajoutez que  
 c'est à ses débauches qu'il fut redevable d'une mort  
 prématurée. Car, après avoir épousé Déjanire, il eut  
 un commerce adultère avec une autre femme qu'il avait  
 séduite. Il périt dans les filets de Déjanire, qui de son  
 côté, était en proie aux fureurs de la jalousie. Car celle-

ci, après avoir préparé un philtre qui dans son opinion devait ramener à elle son époux, en enduisit sa tunique, et sur sa demande elle la lui fit parvenir. Mais elle fut bien trompée dans son espoir. Car à peine le poison eut-il enveloppé le corps d'Hercule, qu'il se sentit à l'instant saisi d'une fièvre brûlante. Ne pouvant résister aux douleurs aiguës qui le dévoraient, il se précipita au milieu d'un bûcher, et c'est ainsi qu'il termina ses jours par une fin digne de sa criminelle carrière *d.*

VII. Ce ne sont pas les exercices journaliers auxquels se livrait cet homme fameux qui lui ont valu de votre part les honneurs de la divinité. Quoique vos pères n'eussent pas ignoré les forfaits de ce puissant brigand (car ils sont consignés dans les plus anciens monuments), ils n'ont pas laissé de lui prodiguer les titres de *père*, de protecteur, de sauveur; et toutes les fois que quelque chose les frappait d'étonnement, ils s'écriaient : *O roi Hercule!* Et Vous, encore aujourd'hui, vous tirez vanité de cette ridicule interjection; vous croyez donner aux autres une haute idée de votre érudition en laissant à tout propos échapper de pareilles exclamations.

VIII. Mais passons à d'autres Dieux: Appollodore (*e*) nous apprend qu'Esculape (*f*) était le fils, selon les uns, d'Arsinoë, selon les autres, de Coronis qui avait été violée par Apollon et qui l'avait ensuite exposé. Le même auteur ajoute qu'il fut découvert par des chasseurs qui le portèrent à Chiron, qui lui donna une chienne pour nourrice. Celui-ci l'éleva, et l'instruisit dans l'art de la médecine dont il fit les premiers essais à Tricca et à Epidaure. Sa réputation fut bientôt telle



qu'il passa, non-seulement pour rendre la santé la plus solide aux malades les plus désespérés, mais pour avoir ressuscité des morts. Ce qui indigna tellement Jupiter, que de colère il le tua d'un coup de foudre.

Ainsi donc ce Dieu ne fut qu'un homme sujet à la mort comme les autres, quoique son éducation eût été différente, puisque ce fut d'une chienne qu'il suçà le lait, et qu'il dut la vie à la pitié des chasseurs. Ce n'est point à la sagesse divine qu'il dut sa science médicale, mais aux leçons du Centaure Chiron, qui fut aussi le précepteur d'Achille. Ce qui prouve qu'ils furent contemporains, quoiqu'Esculape fût un peu plus âgé qu'Achille, puisqu'il fit le voyage de Colchos avec les Argonautes et que son fils Machaon se trouva au siège de Troye avec le fils de Pélée. Ce coup de foudre et la mort qui s'ensuivit ne sont certes pas des signes certains d'une vie absolument intègre et d'un esprit sans faiblesse.

IX. Voilà l'homme dont vous venez de voir la naissance, l'éducation, la combustion, puis la mort, que vos pères ont rangé parmi les Dieux, à qui ils ont élevé des temples, consacré des autels, fait des libations, brûlé des victimes. Autrefois ce culte était public; mais c'est encore à ce Dieu, c'est à ses images que vous adressez en secret vos vœux dans l'intérieur de vos maisons, et que vous rendez les honneurs divins.

Dans votre admiration pour un serpent qui est roulé, vous le proclamez le symbole de la médecine, parce que, dites-vous, de même que le serpent se rajeunit en changeant de peau, de même les malades recouvrent la santé à l'aide de la médecine.

Au reste, votre Dieu ne fut pas toujours Dieu. Il ne

l'était pas encore du temps d'Homère, puisque ce chantre de la guerre de Troie fait panser les blessures du Dieu Mars, non pas par Esculape, comme cela convenait, s'il eût été Dieu, mais par Paeon. En vérité, il fait beau voir des Dieux tels que les vôtres, blessés par des mortels et se faire guérir par d'autres mortels. Si votre poète parle de Machaon, il n'en fait pas le fils d'un Dieu ni même d'un demi-Dieu, mais il lui donne pour père un simple mortel, car il dit :

Faites venir de suite Machaon fils d'Esculape savant médecin.

*Iliad. iv. vers 194, 195.*

X. Ce Dionysius que vous appelez Bacchus, n'est autre chose, au dire d'Homère, d'Euripide et de beaucoup d'autres, que le fils de Sémélé (et de Jupiter, faute d'autres), fille de Cadmus. C'était un homme mou, efféminé, moitié homme, moitié femme, dont vous avez fait un Dieu. Et pourquoi pas? N'était-il pas digne d'un tel honneur, celui qui promettait, en récompense des services qu'on lui rendait, non pas de l'or ni de l'argent, mais l'abandon de son corps à la plus infâme des lubricités? Quelque honteux, quelque abominable que fût son engagement, il n'en fut pas moins fidèle exécuteur, car son engagiste étant mort avant le terme de son engagement, il trouva le moyen de le remplir. Je me tais sur ce morceau de figuier taillé en forme de phalus, que l'on portait jadis en procession et en solennité (*g*).

XI. Sous les noms de *Dioscures* (*h*), d'*Ephesiens*, d'*Anaques* (c'est-à-dire, fils de Jupiter). Vous adoriez Castor et Pollux fils de Tyndare. Vous en faisiez vos Larres, vos Dieux domestiques. Ils eurent des temples,

non-seulement à Lacédémone, mais encore à Athènes. Car Démosthènes en a fait mention lorsqu'il a dit : *A l'hospice public, près le temple des Dioscures*. Sous le nom de *Leocasion*, les filles de Leos eurent aussi un temple (j).

Combien d'êtres ignobles et misérables vos pères n'ont-ils pas logés dans l'Olympe et honorés d'un festin public! N'est-ce pas sur le dire d'Apollon Pythien qu'ils décernèrent les honneurs divins à Cleomède d'Astipalée, fameux athlète. Voici les termes de l'oracle :

- « Le dernier des héros est Cléomède d'Astipalée.
- » Ce n'est plus un mortel; c'est un Dieu auquel
- » vous devez sacrifier.»

Or, pour que vous sachiez à quel magnifique exploit ce héros du pugilat dut l'honneur d'être agrégé à Jupiter et aux autres habitants de l'Olympe, je vais vous le raconter :

Ayant un jour tué son adversaire d'un seul coup de poing à Epidaure, dans les jeux publics, il l'éventra et lui arracha les entrailles. Cette cruauté ayant soulevé d'indignation les spectateurs, les juges du combat le condamnèrent à une amende. Furieux, il sortit de l'arène, et passant sur la place publique, il rencontra une espèce de halle sous laquelle se promenaient par hasard une foule de jeunes gens avec leurs précepteurs. Il arracha une des colonnes qui soutenaient le toit. L'édifice croula à l'instant et ensevelit sous ses ruines toute cette jeunesse. Voilà l'exploit héroïque qui lui valut, de la part d'Apollon le Pythien, les honneurs de l'apothéose.

Adrien, l'empereur romain, ne fit-il pas ériger un temple à l'honneur d'Antinoüs, son Ganymède ? Ne rendit-il pas un décret pour que dans tout l'empire on lui rendît les honneurs divins ?

La fête du beau Hyacinthe était célébrée à Jacedémone avec la plus grande solennité, et suivie d'un festin des plus somptueux.

XII. Dites-moi, Hommes de la Grèce, à quel titre pouvez-vous faire le procès aux honneurs que nous rendons, après leur mort, à des hommes qui ont rendu à Dieu un éclatant témoignage de leur fidélité et dont cependant nous ne faisons pas des Dieux, tandis que vous rendez les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul, à une foule méprisabile d'hommes morts depuis long-temps ? Sous quel rapport regardez-vous comme souillés ceux qui approchent des tombeaux ? Ce ne peut être que l'effet de la plus crasse ignorance et de la folie la mieux caractérisée. Le corps de Cécrops ne repose-t-il pas dans la citadelle d'Athènes, à côté de la statue de Minerve, protectrice de la ville, ainsi que nous le lisons dans le neuvième livre de l'historien Antiochus ? Ne trouve-t-on pas à Larysse en Thessalie, le corps d'Acrysius dans le temple même de Minerve ? Nous lisons dans Léander que Cléomaque repose à Dydime, lieu sacré de la ville de Milet. Zénon le Myndien rapporte que Lycophon fut enterré à Magnésie, dans le temple de Diane. On dit même que l'autel d'Apollon le Thelmésien n'est autre chose que le tombeau d'un certain devin nommé Thelmèse. Ceux qui ont donné à ces hommes des sépultures, n'ont pas cru que les autels fussent souillés par la pré-

sence de ces corps, et les sacrificateurs ne se sont pas crus obligés à des expiations ?

Cette ridicule opinion vous appartient exclusivement. Ce n'est pas de vos pères que vous en avez hérité ; jamais pareille folie ne leur est venue dans la tête. Ne lisons-nous pas dans Homère , qu'Achille fils de Pélée et de la déesse Thétis , qui descendait en droite ligne, dites-vous, de Jupiter, et petit-fils d'Eacus, serra dans ses bras le corps mort de son ami Patrocle, qu'il coupa sa chevelure pendant que ses Mirmidons le disposaient sur le bûcher, qu'il avait ensuite recueilli ses cendres dans un vase d'or et l'avait porté dans sa tente ?

XIII. Thucydides l'historien ne fait-il pas une longue description des honneurs que l'on rendit aux guerriers morts sur le champ de bataille , dans la guerre du Péloponèse ? Ne dit-il pas que chacun s'empressa de recueillir les restes de ses parents pour leur rendre les derniers devoirs, et que, pour ceux dont on ne put retrouver les corps , on fit une pompe funèbre où l'on portait des cercueils de cyprès au milieu d'une foule de citoyens qui précédaient, escortaient et suivaient le convoi, qu'enfin on éleva un immense cénotaphe pour tous ceux qui avaient été la proie des vautours , des chiens et des lynx ?

Les mêmes honneurs furent rendus à tous ceux qui restèrent sur le champ de bataille , à Marathon. Vous savez très-bien que vos ancêtres faisaient des libations pour les morts. Et c'est encore à leur exemple que , profitant des ténèbres de la nuit , en dépit des lois , vous allez encore les faire.

Au reste, Homère nous raconte qu'Ulysse , fils de

**Laërce , cédant aux instances de Circé, avait creusé la terre pour y faire des libations. Voici en quels termes Ulysse raconte celles qu'il fit en l'honneur d'Alcinouïs , roi des Phéaciens.**

- Là Euriloque et Périclès saisissent les victimes. Armé
  - » de mon glaive
- Etincelant, je creuse une fosse large et profonde : sur
  - » ces bords coulent
- D'amples libations de miel, de vin et d'eau limpide ,
  - » mêlée de pure
- Farine pour les habitants des rives du Styx. J'adressai
  - » ensuite
- Beaucoup de vœux à ces ombres errantes. Je leur promis
  - » mis de leur
- Brûler aussitôt après mon retour à Ithaque sur un bû-
  - » cher
- De bois odorant, les entrailles de la meilleure génisse
  - » de mon troupeau. Je promis
- A Tyrésias en particulier la plus belle brebis, l'honneur
  - » de mon troupeau ,
- Aussi noire que la nuit. Après avoir adressé aux tristes
  - » habitants
- De l'Erèbe mes prières et mes vœux, j'égorgeai les bre-
  - » bis sur la fosse ;
- Un sang noir coula par torrents, lorsque nous vîmes
  - » sortir de l'abîme
- Un peuple d'ombres. »

Il raconte ensuite comment ces ombres se hâtaient et se pressaient d'accourir autour de la fosse pour absorber les libations. (*Odyssée*. lib. XI.) (*k*)

Mais pourquoi vous citer un poète ? Aristocles le Péripatéticien affirme, sur le témoignage de Lycon, de la même école, qu'Aristote fils de Nicomaque, rendait à son épouse défunte le même culte que les Athéniens rendaient à la déesse Cérés.

XIV. Quant à nous, Hommes de la Grèce, ce ne sont ni des sacrifices ni des libations que nous offrons aux martyrs ; nous les honorons, sans doute ; nous les vénérons comme des saints, comme les amis et les favoris de Dieu. Ils ont été embrasés d'un amour si vif et si ardent pour le Créateur et le Sauveur du genre humain , qu'ils ont préféré se laisser égorger que de trahir la foi qu'ils lui avaient jurée.

Si vous étiez, au reste, dans la persuasion que les âmes des justes sont totalement étrangères à ce qui se passe sur la terre et n'en ont aucun sentiment, etsi vous doutiez du bonheur parfait dont elles jouissent, pour lequel elles ont sacrifié leur vie, vous n'auriez qu'à prêter l'oreille au chantre de Thèbes, à Pindare. Ecoutez-le :

- « Les âmes des justes qui habitent les-cieux
- » Chantent dans des concerts de louanges leur bon-  
» heur
- » Et la grandeur du Très-Haut. (l) »

Si donc le ciel est le partage de ceux qui ont mené une vie pure, il est incontestablement aussi celui de ceux qui ont sacrifié leur vie pour ne pas trahir la vérité. Car il n'est aucune piété au-dessus de celle-là.

Empédocles, le philosophe d'Agrigente, établit ainsi le bonheur futur de quelques hommes.

- « A la fin les devins, les poètes lyriques, les médecins
- » Marchent devant tous les mortels ; au sortir d'ici-bas
- » Ils revivent avec les Dieux, plus riches en honneurs  
» et en prospérités. (m) »

XV. Si, d'après Empédocles, les médecins, les poètes et les devins sont dignes de tant d'honneurs, que dirons-nous de ceux qui nous ont légué de si généreux.

exemples de piété et de zèle pour leur foi, dont la vie n'a été qu'une alliance perpétuelle de force, de courage, avec la justice, la constance, la sagesse et la prudence ? Où trouva-t-on jamais des exemples plus magnifiques de constance, que parmi ces hommes qui ont tout sacrifié pour ne pas se départir des dogmes qu'ils ont eu une fois embrassés, après les avoir longtemps examinés et jugés bons ? Qui donnera jamais des exemples de justice, comparables à ceux que nous ont laissés ces hommes qui ont su se faire égorger, pour se mettre en possession des biens éternels, qui ont livré leurs corps à tous les genres de supplices, pour celui qui lui-même s'était livré pour nous au supplice de la croix ? Où rencontra-t-on plus de prudence, plus de sagesse, que parmi ces hommes qui surent mépriser et fouler aux pieds tous les biens de la terre, comme futiles et passagers pour n'aimer, de toutes les puissances de leur ame, que ce qu'aucune langue ne peut définir ? Où vit-on plus de force et d'héroïsme que dans ces hommes qui, dans de nombreux et différents combats consécutifs, lassèrent, fatiguèrent, terrassèrent alternativement plusieurs bourreaux ?

Tels sont en vérité ceux que nous regardons comme les chefs de l'humanité, nos princes, nos défenseurs, nos protecteurs, qui détournent de dessus nos têtes les infortunes et nous couvrent de leurs boucliers invisibles contre les traits que nous lancent les esprits infernaux.

XVI. Héraclét proclama au-dessus de tout éloge et de tout honneur ceux qui étaient morts pour le salut de la patrie :



« Les Dieux et les hommes, dit-il, comblent de gloire  
» et d'honneur les victimes du Dieu Mars. »

Ailleurs il dit encore :

« Car *ils sont seuls plus grands que nous* ; ils sont  
» en possession d'un sort bien supérieur au nôtre. »

Ce n'est pas que je partage ici l'opinion du philosophe. Combien n'a-t-on pas vu de scélérats périr de mort violente ! Si nous devons notre vénération à la mémoire de tous ceux qui sont morts sur un champ de bataille , serons-nous donc tenus d'honorer aussi la mémoire d'Étéocles et de Polinice qui, après avoir détrôné et expulsé leur père Œdipe , ont ensuite tourné l'un contre l'autre la rage qui les possédait, et sont périés tous deux , les bras teints du sang fraternel ? Faudra-t-il aussi célébrer la mémoire des Pisistrates , qui furent , à juste titre , mis à mort par Harmodius et Aristogilon ? Ce n'est cependant pas ainsi qu'en ont pensé les Athéniens. Car ils ont élevé des statues de bronze à ceux qui avaient frappé les tyrans, et leur postérité fut déclarée à jamais exempte de tout tribut.

Toutes les victimes de la guerre ne sont donc pas , comme le dit Héraclète , dignes de nos respects. Mais ceux-là le sont sans contradiction , qui ont généreusement affronté une mort certaine pour leur piété envers Dieu , et , pour me servir des expressions du philosophe d'Ephèse , *ceux-là seuls sont plus grands que nous*, et leur sort est préférable au nôtre. C'est donc pourquoi tous les mortels, dans toutes les régions, même les plus éloignées , rendent les honneurs les plus distingués à ceux qui ont su mourir dans l'attente d'une vie éternelle.

Au reste, j'admire bien plus cet autre mot d'Héraclète :

XVII. Platon dans le Phédon nous montre les heureux fruits que les justes recueillent à leur mort.

« Pour ceux qu'on a vus s'être mis au-dessus des autres mortels par la sainteté de leur vie, la mort n'est que l'affranchissement des misères d'ici-bas et la voie qui les conduit au céleste séjour où règne une pure félicité..... A ce séjour infiniment supérieur à celui-ci, qu'il est difficile de faire connaître et que le temps ne me permet pas d'expliquer. »

Mais de peur que quelqu'un en l'entendant ainsi parler ne se sentît porté à attenter à ses jours et ne crût faire un acte méritoire, dans le désir d'entrer plus tôt en possession de cette vie divine, il ajoute :

« Mais c'est un grand crime d'abandonner volontairement le poste que nous occupons, de prendre la fuite comme un lâche déserteur et, pour le dire en un mot, de penser que la matière est un mal. »

Il dit encore que l'âme rentrant en elle-même, peut s'élever à la véritable sagesse, acquérir des forces et des facultés surhumaines, surtout lorsque l'amour lui fera prendre son essor à travers la vie philosophique jusqu'au terme de ses espérances où elle entrera en possession d'une autre vie. Dans le même dialogue nous lisons encore, que les âmes des gens de bien sortent de cette vie, pleines d'espérances, tandis que celles des méchants n'ont qu'une triste perspective. Le même Platon nous dit aussi que *la philosophie n'est autre chose que la méditation de la mort.*

« Ceux-là, dit-il, qui marchent droit dans le sentier de la philosophie courent le risque de rester inconnus au milieu des autres hommes, parce qu'ils

» n'ont d'autres désirs , d'autre ambitions , que de mourir , si déjà ils ne sont pas morts. »

Voilà ce que nous lisons dans le *Phædon*.

Dans son x<sup>e</sup> livre de la *République* il dit encore :

« Parmi ces hommes que les poètes ont nommés » *Race d'or*, ne mettrons-nous pas celui qui a terminé » avec gloire sa vie sur un champ de bataille? Quoi » donc, ajoute-t-il, nous qui leur survivons ne devons-nous pas vénérer leur sang, les adorer même » comme des génies? et si cela est ainsi, je pense » que nous sommes tenus aux mêmes devoirs envers » celui qui, sous le poids des années ou de toute autre » infirmité, termine une vie pure et pleine de probité. »

XVIII. Mais Platon développe encore mieux sa pensée dans le *Cratyle*. Là il fait l'éloge d'Hésiode et des autres poètes qui ont dit que l'homme de bien recevait une récompense de sa vie passée, un sort très-fortuné, de grands honneurs de la part des Dieux immortels, qu'il devenait *Démon*, c'est-à-dire savant. Car tel est l'origine de ce nom.

Voici ce que dit Hésiode de ces hommes qu'il appelle *race d'or* :

- « Et lorsque la mort a fait disparaître cette heureuse » race ,
- » On donne à ces âmes pures le juste titre de *démons* » terrestres :
- » Ils sont nos gardiens, nos protecteurs; ils veillent » sur tout ce qui nous appartient »

Or, si le poète Hésiode donne le nom de gardiens, de protecteurs à ceux qui ont mené une vie irréprochable, si le plus célèbre et le meilleur de vos philo-

sophes applaudit à la pensée du poète, et la renforce même par cette autre opinion que l'on doit vénérer, adorer même les tombeaux des hommes morts dans la justice, quelle accusation légitime pouvez-vous élever contre les honneurs que nous rendons aux martyrs ? Nous donnons les titres de *protecteurs*, de *médecins* même à ceux qui ont illustré leur vie par la pratique de toutes les vertus et qui, pour la défense de leur religion et de leur foi, se sont laissés égorger et massacrer. Mais nous n'en faisons pas des *démons*, loin de nous une pareille folie. Nous les appelons les amis, les fidèles serviteurs de Dieu, qui ont usé à la face des puissances du siècle d'une liberté pleine et entière pour nous montrer au-delà du tombeau les biens véritables et solides auxquels l'homme peut et doit aspirer.

XIX. C'est encore à cela que tendent les paroles du Prince de la philosophie lorsqu'il a dit dans son *Epiménide* :

« Je ne dirai certes pas que tous les hommes peuvent-être heureux en cette vie à l'exception d'un très-petit nombre. La meilleure espérance que l'homme puisse avoir en mourant, c'est d'entrer en possession de tous les biens. »

C'est la même pensée que nous rencontrons dans nos livres saints.

*Ne proclamez personne heureux avant sa mort.*

(Eccles. XI.)

*La lumière est pour les justes dans l'éternité.*

(Proverb. XI.)

*Les ames des justes sont dans la main de Dieu, etc., etc. (Sap. III.)*

Nous croyons que Dieu le créateur soumet les justes à l'épreuve des injures, des outrages et même des mauvais traitements. En cela nous nous rencontrons encore avec votre Platon, qui dit dans sa *République* :

« Car le juste ainsi disposé, sera battu de verges, »  
 » torturé, garrotté, on lui arrachera les yeux. Après »  
 » avoir épuisé tous les genres d'outrages, il finira par »  
 » être attaché au gibet. Les plus misérables sont ceux »  
 » qui s'attachent ainsi à tourmenter les autres, et les »  
 » plus heureux sont les victimes de la cruauté. »

Le même philosophe est encore d'accord avec nous lorsqu'il croit et dit : (*Livre XI<sup>m</sup> des lois*), que les ames des justes, dépouillées de leurs corps, veillent au bonheur des autres mortels. Voici ses paroles :

« Ce n'est donc pas à ce qu'il me paraît hors de »  
 » propos, lorsque en abordant les questions ci-des- »  
 » sus, nous avons dit que les ames des défunts, au »  
 » sortir de cette vie, pouvaient s'immiscer dans les »  
 » affaires qui intéressent les mortels. Cette opinion »  
 » qui est dominante est vraie et consolante. Oui, il »  
 » faut croire aux histoires qui en font mention. D'ail- »  
 » leurs elle est répandue et très-ancienne. Il faut en- »  
 » core, sur la foi des législateurs, croire que la chose »  
 » est ainsi. »

Voilà le coryphée de la philosophie qui pense que l'on doit ajouter foi aux opinions qui circulent, et vous, non - seulement vous nous refusez toute espèce de croyance, mais vous vous bouches les oreilles pour ne pas entendre des faits qui crient et assourdissent toutes les têtes, et vous ne voulez pas même croire à votre philosophe par excellence lorsqu'il est d'accord avec nous. C'est lui cependant qui vous assure que

les ames des justes , dégagées de leurs corps , veillent au bien de l'humanité.

XX. Nous disons que c'est , de notre part , un devoir d'honorer la mémoire de ceux qui ont aimé Dieu de toutes les puissances de leur ame, qui ont marché constamment et d'un pas ferme dans le sentier qu'ils avaient adopté dès le principe , et sont restés imperturbables dans leur croyance.

Voilà notre doctrine. Ecoutons maintenant Platon dans l'*Apologie* de Socrates. « Quoi qu'il en soit , ô » Athéniens , je suis convaincu qu'en quelque place » qu'un homme ait choisie, comme étant la meilleure, » ou que le prince l'ait mis, il doit y rester, et qu'il » doit bien se persuader que le moindre danger qu'il » ait à courir, serait celui de la mort, et le plus grand, » celui de l'infamie. Car la crainte de la mort, ô Athéniens, ne peut entrer que dans la tête d'un faux sage..... Plutôt que de tomber dans des maux qui » me sont connus et certains, je préfèrerai encourir » ceux que je ne connais pas assez , pour savoir s'ils » ne sont pas des biens réels.... Au reste ce que je » sais, c'est que les habitants de l'autre monde sont » plus heureux que ceux qui vivent ici-bas. Car du » moins la mort n'a plus de prise sur eux dans la suite » des temps. »

Voici encore d'autres paroles que Platon met dans la bouche de Socrates et que j'abandonne , mes amis , à votre méditation.

« Soyez convaincus que ni Melitus ni Anytus ne » me nuiront pas et ne peuvent me nuire. Car , dans » mon opinion , l'homme de bien est hors de la portée

» des traits des méchants. Ils pourront sans doute  
 » parvenir à me faire ôter la vie, à me faire bannir,  
 » à me couvrir d'infamie. Je conviens que ce sont des  
 » maux aux yeux de tels ou tels, mais quant à moi je  
 » ne range pas ces accidents parmi les maux. Je mets  
 » au-dessus de tous les maux l'action que fait ici cet  
 » homme en attendant à la vie de son concitoyen con-  
 » tre toute justice. »

XXI. C'est ainsi que raisonnait Socrates en défendant en présence de ses juges sa tête contre ses ennemis. Et nous ne voyons cependant pas qu'il ait obtenu les honneurs que la postérité a décernés aux martyrs du Christ. Car ceux qui ont été témoins des derniers moments de ce héros de la philosophie, qui ont assisté à ses plaidoyers, ne lui ont élevé aucun temple, ne lui ont érigé aucun autel, ne lui ont consacré aucun lieu, n'ont institué aucune solennité. Mais ils ont souffert que sa sépulture restât sans monuments, quelque sage, quelque courageux qu'ils le proclamèrent. Oui, sans doute, Socrates fut frappé d'une mort inique. Mais ne nous faisons pas illusion. Jamais il ne fut doué d'une véritable et sincère piété. Car il était imbu de beaucoup d'erreurs qui tyrannisaient alors toute la terre. Voilà, je pense, la raison pour laquelle sa mémoire est restée sans honneurs (p).

Anaxarque qui, broyé dans un mortier, disait à ses bourreaux : « Vous frappez sur le sac, mais non » sur Anaxarque », est également resté sans honneur, ainsi que Zénon l'Eléate. Ce Zénon, mis à la torture, préféra endurer les tourments les plus atroces, plutôt que de révéler les secrets d'une conjuration dont il faisait partie ; il se coupa la langue

avec les dents , et la cracha à la face du tyran , (Néarque) , ainsi que nous le lisons dans les livres d'Erastothène *sur les biens et les maux*.

Théodote le Pythagoricien , Paul l'intime ami de Lacydas ont laissé chacun au souvenir de la postérité des traits égaux de courage et d'énergie , si nous en croyons Timothée de Pergame dans son livre *Du courage des philosophes* , et Achaïque dans ses livres *de morale*.

XXII. Cependant aucun d'entr'eux n'a été jugé digne des honneurs que nous rendons aux martyrs , pas même ceux à qui vos pères ont élevé de si glorieux trophées , ni Miltiade , ni Cimon , ni Périclès , ni Thémistocle , ni Aristide fils de Lysimaque , qui fut non-seulement le plus généreux défenseur de sa patrie , mais qui fut estimé le plus juste des Grecs , ni Brasidas le Spartiate , ni Agésilaüs , ni ce Lysimander qui abattit la puissance d'Athènes , ni Pélopidas ce chef des Béotiens , ni cet Epaminondas qui ravagea la Laconie , qui osa mener son armée jusque sous les murs de Sparte. Je n'en excepte pas même les plus illustres généraux romains , tels que Scipion l'ancien , tels que ce Brutus l'homonyme de l'expulseur des Tarquins , ni Caton , ni Sylla , ni Marius , ni Pompée , ni César lui-même. Non , malgré tous leurs exploits militaires , toute leur valeur guerrière , leur science stratégique , jamais ils n'ont obtenu des mortels les honneurs que nous rendons aux martyrs.

XXIII. Mais pourquoi parler des généraux , et des guerriers , quand , parmi tous les rois de la terre , on n'en rencontre aucun qui ait joui d'un pareil honneur. Ni Cyrus , ni Darius , ni Xercès , ni Alexandre fils de Philippe. ( Car je ne parle ici que de ceux que l'his-



toire a le plus exaltés ;) ni Auguste , ni Vespasien , ni Trajan , ni Adrien , ni Antonin , n'ont été l'objet d'une telle vénération. Tous cependant ont illustré leur vie par de glorieux exploits et de mémorables victoires remportées sur les barbares. La mort les a surpris au milieu de leurs triomphes et les a mis de niveau avec le reste des mortels. Ceux-ci n'ont pas même daigné honorer leur sépulture de quelques monuments capables de transmettre leur mémoire à la postérité, n'ont institué aucun repas annuel en leur honneur.

Quel est le savant qui puisse vous montrer le lieu où furent inhumés les Xercès, les Darius, cet Alexandre qui, en si peu de temps, rangea sous son sceptre tant de nations barbares ? Et pourquoi remonter si haut, tandis que nous ne voyons aucun vestige du tombeau de César, d'Auguste, ni d'aucun de ceux qui leur ont succédé et qui, comme eux, ont méconnu le Dieu principe et auteur de leur puissance. Nous ne voyons aujourd'hui que les tombeaux des princes qui furent fidèles adorateurs du vrai Dieu.

Si cependant on découvre par-ci, par-là, quelques débris de sépulture, échappés aux ravages du temps, qui aient jadis couvert les restes de quelques-uns de ces rois impies, ils gisent sur la terre sans honneur quelconque, ils ne jouissent pas même de celui dont les tombeaux des plus simples particuliers sont en possession.

XXIV. On a cependant vu des hommes assez extravagants, pour faire leur propre apothéose, pour s'ériger à eux-mêmes des temples, comme Antiochus, Caius (Claude) successeur de Tibère, Vespasien et

Hadrien. Mais ces monstrueuses et criminelles folies n'eurent d'autre durée que celle de leur vie, tandis que, de toutes parts, on voit s'élever en l'honneur des Sts Martyrs des temples magnifiques par leur grandeur, la noblesse de leur architecture, la variété et la splendeur de leurs ornements. Nous n'y entrons pas seulement deux ou trois fois par an; nous y célébrons souvent des fêtes particulières. Dans plusieurs nous y chantons tous les jours les louanges de Dieu et des hymnes en l'honneur des Sts Martyrs. Ceux qui jouissent d'une bonne santé viennent y invoquer leur protection pour la conserver; les malades s'y font porter pour la leur demander (9). Les époux stériles y accourent pour obtenir de leur puissante intercession près de Dieu, un terme à leur calamité. Les pères et mères viennent y prier pour la conservation des enfants que le ciel leur a accordés. Tels qui se disposent à un voyage, viennent y prier les Sts Martyrs de les accompagner dans leur route ou plutôt d'être leurs guides. De retour dans leurs foyers, ils viennent encore à eux pour les remercier de leur protection.

XXV. Mais n'allez pas croire que ceux qui les invoquent ainsi, les prennent pour des dieux. Non certes, ils leur adressent leurs prières, comme à des hommes divins, comme à de puissants intercesseurs près de Dieu. Combien est puissante et efficace cette intercession! c'est ce que vous attestent ces millions d'*ex-voto*, ces témoignages de reconnaissance qui couvrent la surface des temples des Sts Martyrs. C'est à leur intercession que les fidèles reconnaissent que leurs vœux ont été exaucés, lorsqu'ils suspendent des figures d'yeux, de bras, de pieds, de mains, en or, ou en argent.

Car Dieu accepte avec plaisir tous ces dons, quelque pauvres, quelque vils qu'ils soient par leur matière, quand ils sont relatifs aux facultés de celui qui les dépose. Ces tableaux, tous ces souvenirs exposés aux yeux du public, sont des témoignages non équivoques de l'efficacité de l'invocation des Sts Martyrs sur les lieux mêmes de leur sépulture, et leur puissance ici-bas proclame la vérité du Dieu créateur qu'ils ont adoré pendant leur vie et pour lequel ils ont versé leur sang.

XXVI. Repassons un instant dans notre esprit quels furent ces hommes pendant leur vie mortelle, quelle fut leur origine, quels furent leurs talents. Comparons tout cela avec les honneurs dont Dieu les gratifie ici-bas.

Étaient-ils de ces hommes illustres par leur naissance, recommandables par leurs richesses, distingués, peut-être même redoutables par leurs emplois et leurs dignités? Rien de tout cela. Ce furent pour la plupart des hommes du peuple, je dirai même, de la lie du peuple. Beaucoup étaient esclaves et de faibles servantes qui combattirent généreusement sous une légère enveloppe dans un corps frêle et débile pour la défense de la vérité. Parmi ces derniers les uns vivaient péniblement, mais chastement, sous le joug du mariage; d'autres portaient encore en mains le flambeau de la virginité. J'en reconnais encore d'autres qui, voués dès leur jeunesse au métier d'histrions, changent de rôles tout-à-coup, et viennent se ranger au nombre de nos athlètes. (r) Vainqueurs des bourreaux, la palme du martyre à la main, on les vit porter la terreur dans l'empire des démons, dont ils avaient été jusqu'à ce moment les plus fidèles suppôts. On vit encore des prêtres, des

gardiens de temples, désertent les autels des démons, et par leurs victoires s'ériger à eux-mêmes de magnifiques trophées des dépouilles qu'ils avaient remportées sur l'impiété.

Voilà les hommes, voilà les femmes dont se compose le chœur des Sts Martyrs.

XXVII. Vos philosophes, vos célèbres orateurs sont tombés dans l'oubli. La multitude ignore aujourd'hui les noms de vos Empereurs, de vos illustres capitaines, tandis que les noms des martyrs sont dans la bouche de tout le monde, plus fréquents, et plus connus que celui des plus intimes amis. C'est de leurs noms révéérés qu'ils consacrent la naissance de leurs enfants, voulant par là leur assurer des protecteurs dans le Ciel.

Pourquoi vous parler ici de vos philosophes, de vos Empereurs, de vos capitaines, quand nous voyons les Martyrs avoir effacé de la mémoire de chacun, les noms mêmes de ces êtres phantastiques qu'on présentait comme des Dieux à la crédulité publique, avoir rasé, détruit jusque dans leurs fondements tous les temples, brûlé les bois sacrilèges qui les environnaient, au point que personne ne pourrait indiquer aujourd'hui le lieu qu'ils occupaient et la forme qu'ils avaient. Et la terre jadis souillée par leur présence se trouve aujourd'hui purifiée par les autels élevés en l'honneur des Martyrs. Le Seigneur notre Dieu a inthronisé ses saints dans les temples mêmes que vos Pères avaient construits pour leurs Dieux imaginaires. Il les en a honteusement expulsés et chassés, pour y glorifier les siens.

Là où l'on célébrait les infâmes mystères de Jupi-

ter, de Bacchus, de Cérés, on célèbre aujourd'hui les fêtes de Pierre, de Paul, de Sergius, de Marcellus, de Léontius, d'Antonin, de Maurice et d'autres Sts Martyrs par des banquets populaires. Au lieu et place de ces honteuses orgies pleines d'impudence et d'obscénités, on voit des solennités modestes et chastes, où regnent la tempérance, l'ordre et la décence, d'où sont exclus l'ivrognerie, la crapule, les rires immodérés. Les temples ne retentissent que de divins cantiques. Les oreilles n'y sont frappées que par des instructions qui élèvent les âmes à la piété. Enfin les prières des fidèles sont accompagnées de saintes larmes, de tendres et d'affectueux soupirs.

Maintenant que vous venez de voir les avantages que nous retirons des honneurs que nous rendons aux Sts Martyrs, hâtez-vous de sortir de ce cloaque d'erreurs où les Démons vous retiennent encore; hâtez-vous de marcher sur les pas des martyrs, et d'entrer dans la voie qui conduit au Seigneur pour y jouir pendant l'éternité de leur présence et de leur triomphe.

Ainsi soit-il.

## NOTES

### SUR LE HUITIÈME DISCOURS.

(a) On lit dans certains manuscrits : Ἐφην ἄν αὐτον, ὡς ἰδιώτην, τῶν μουσῶν προκίρκιναι τὴν φωνήν, *dicerem eum, ut idiotam, musarum prætulisse vocem*. C'est ainsi qu'a lu et traduit Acciaoli. On lit ailleurs : Ἐφην ἄν αὐτὸν, ὡς ἡδίω τὴν τῶν μουσῶν προκίρκιναι φωνήν. *Dicerem eum, ut suaviorem musarum*

*prætulisse vocem*. C'est à cette dernière leçon que nous nous sommes attaché. La première qu'a suivie Acciaoli est un contre-sens manifeste.

(b) Ce passage de Platon, tel qu'il est ici cité, est totalement étranger à la question, il est d'ailleurs fort obscur, je crois avec Sylburge qu'il est défiguré.

(c) En Italie ce fut Evander qui le premier, sur l'avis de sa mère Carmenta, érigea à Hercule un autel et lui sacrifia un jeune taureau 60 ans avant la guerre de Troie. Il était originaire du Péloponèse. Hercule eut des temples à Rome, sous les noms de *cubans* (couché), de *trionphateur*, de *défenseur*, de *très-grand*, de *Sylvain*, de *victorieux*, de *Musagète*. (Vid. *Rosini Antiq. Rom.* Lib. II, 86, 87.) Les médailles et les inscriptions lui attribuent plusieurs autres titres, tels que ceux de *pacifique*, d'*invincible*, d'*olivarius*, etc. (Vid. *Thesaur. Huberti Gottzii*.)

(d) Ce n'est pas sans raison que les poètes flétrirent la divinité d'Hercule, de cette odieuse épithète *Δυσλοεργων*, *perpetrator nefariorum*, infâme scélérat. (Vid. S. Clemens Alexand. *Adhort. ad gentes*.)

(e) Apollodore, grammairien Grec, vivait 104 ans avant Jésus-Christ. Il avait écrit XVII livres sur *l'origine des dieux* qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

(f) Esculape se dit en grec *Asclepius*. De là est venu celui d'*Asclepiade* dont beaucoup de médecins anciens se sont parés comme descendants d'Esculape ou *Asclepius*.

(g) Ceux qui veulent connaître l'histoire de Dionysius, à laquelle Théodoret fait allusion, peuvent consulter saint Clément d'Alexandrie, *Adhortat. ad gentes*.

(h) Le nom de *Dioscures* (enfants de Jupiter) était chez les Grecs commun à plusieurs autres individus. Cicéron, *de natura Deorum*, Lib. III, n. 21, en signale huit. Voici ses termes : « Il en est trois qu'on appelle à Athènes, *Anaque*, » enfant de Jupiter, roi très-ancien, et de Proserpine. *Triton*, » *patracus*, *Eubuleus*, *Dionysius*. Deux autres, un d'un 3<sup>me</sup>

- » Jupiter et de Leda, *Castor et Pollux*. Enfin trois que  
 » quelques-uns appellent: *Alco, Melampus, Emolus*, fils  
 » d'Atrée, fils de Pelops.»

(j) Athènes et tout son territoire étant affligés de la famine, consultèrent l'oracle de Delphes, qui répondit qu'elle cesserait si quelqu'un lui immolait ses enfants. Quel Dieu bienfaisant! Leos fils d'Orphée offrit en sacrifice ses trois filles: *Pasithée, Theope et Eubule*. Les Athéniens leur érigèrent un temple appelé *Leocorion*, sacrifice-des filles de Leos. Il était situé au milieu du Céramique. (Vid. Suidas.)

(k) On retrouve dans Silius Italicus le même mode d'évocation ou de *nekyomantie* opérée par Scipion, dans Stace par Tyrésias, dans Flacchus par Aïton, dans Horace par Canidie, dans Lucain par Erychton. Outre les libations indiquées par Homère, on trouve dans les autres poètes des œufs, du lait, de l'huile, et chez quelques-uns de l'écume de chiens, des entrailles de lynx, espèce de cerf que la plupart des naturalistes modernes regardent comme fabuleux et dont Johnston ne lase pas de donner une ample description.

(l) Φύχαι δ' ἐν σεβῶν ἐν οὐρανοῖς κατοῦσαι  
 Animæ piorum cœlorum incolæ  
 Μολπαῖς μάκαρα μέγαν ἀείδουσιν ἐν ὕμνοις  
 Lyricis felicem et magnum canunt in hymnis. (Pindar.)

(m) Εἰς δὲ τέλος μαντεῖς τε ρὶ ὕμνοπόλοι καὶ ἰητροὶ  
 Ad finem vates, hymnidici et medici  
 Καὶ πρόμοι ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισι πέλονται.  
 Antesignani hominibus in terris versantibus sunt.  
 Ἐνθ' ἀναβλασάνουσι θεοὶ τιμῆσι φέριςτοι  
 Ubi repululant Dii honoribus optimè.

Platon dans le *Cratyle* dérive effectivement le mot de *démon* ou *daimoon* de *Δαίωμα* *doctus sum, doceor*. *Δαίμων* *doctus peritus*. D'autres le dérivent aussi du verbe *Δαίωμα* qui veut dire aussi *uror*, je brûle. Mais je crois avec Platon qu'il faut le dériver de *δαίμων* et non de *daimon*, parce que ce mot chez les anciens n'indiquait que des esprits immatériels bons ou mauvais, protecteurs ou ennemis de

l'homme. De là les épithètes de *kacodémons*, *agathodémons*.

(o) *Il finira par être attaché au gibet.* Ce passage de Platon, ainsi que d'autres que nous signalons ailleurs, a fait regarder ce philosophe par Grotius et Bossuet, comme un des hérauts précurseurs de l'Évangile. Mais était-il prophète ? Non certes ; et personne ne s'est avisé de le dire. Où donc a-t-il puisé ce portrait du juste qui, après mille outrages finira sa vie pure et innocente sur un gibet, sur une croix ? Ce n'est pas dans l'ancien Testament, car on ne l'y trouve pas. Ce n'est pas dans le commerce des Juifs, chez lesquels ce genre de supplice n'était pas admis. Ce ne pouvait être que dans les livres sibyllins où la mort du Christ est décrite d'une manière évangélique, et très-conforme à ce que dit Platon.

Nous dirons donc à MM. les protestants et à ceux qui parmi les catholiques ont parlé après eux : « Si les prophéties des sibylles qui concernent le Christ sont l'œuvre de quelques chrétiens faussaires, si elles ne datent, comme vous le dites, que de l'an cxxxviii après Jésus-Christ, alors Platon est lui-même un prophète, antérieur de quelques siècles à Jésus-Christ, ou bien vous nous direz où il a puisé le portrait du juste que nous reproduirons plus tard, et surtout cet espoir en un législateur futur que nous trouvons dans son *Alcibiade*. »

Pour nous, nous restons convaincu que Platon a connu les livres sibyllins, puisqu'Athenagore nous dit, en citant des vers de la Sibylle. *La Sibylle dont Platon a fait mention.* Voyez la note (c) du 12<sup>me</sup> discours.

(p) Les crimes dont Melytus accusait Socrates étaient 1<sup>o</sup> de ne pas reconnaître les mêmes dieux que ses concitoyens, mais d'admettre de nouveaux démons. θεους διδάσκοντα μὴν ομιζων, οὗς ἡ πόλις νομιζει, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινά ; 2<sup>o</sup> de corrompre la jeunesse. Quant au premier chef d'accusation, il se justifie du crime d'athéisme, en avouant avec Melitus qu'il reconnaissait pour dieux des démons qui sont,



dit-il, ou des dieux ou les enfants des dieux. (*Apol. socr. apud Platonem*, p. 21.) On sait d'ailleurs qu'il jurait habituellement par un platane, un chien, une oie, et qu'enfin le dernier acte de sa vie fut un sacrifice à Esculape. (Voyez *Théophil. ad Autoli*. Lib. III, n. 2.) Quant au second chef, il n'était que trop certain, témoin le dialogue: *Phædrus vel de Pulchro*, où Platon introduit Socrate discutant avec Phædrus, *de commodo vel incommodo pæderastiæ*, e tnon pas de *hujus monstruosâ vitiositate*.

(q) *Les malades s'y font porter*. Nous lisons dans l'*Asclepius* d'Apulée ces paroles d'Hermès à Asclepius :

« Ton aïeul, Asclepius, fut le premier inventeur de la médecine. Un temple lui fut consacré sur une montagne de la Libye près le rivage des crocodiles. Là reposent ses dépouilles mortelles ; car le reste, ou pour mieux dire le tout, si toutefois l'homme est un tout, mais au moins le meilleur de lui-même dans le sens de la vie, est retourné dans le ciel. De là, il continue aujourd'hui à rendre aux infirmes par l'effet de sa divinité (nous dirions de sa sainteté) tous les secours qu'il leur rendait autrefois. »

Voilà donc l'invocation des hommes morts, qui ont été pendant leur vie les instruments de Dieu pour le soulagement de l'humanité, établie dans l'antiquité, comme ayant après leur mort un pouvoir égal. Voilà le principe dont Satan s'empara pour faire tomber le culte du vrai Dieu, et se substituer à sa place, sous le nom d'hommes fameux ou célèbres.

Le principe est vrai ; et c'est sur ce principe que le diable a fondé l'idolâtrie, et a fait disparaître le culte du vrai Dieu. C'est sur ce principe de toute antiquité, que nous honorons les saints et que nous adorons Dieu.

Voilà le principe sur lequel repose l'invocation des saints constatée par le témoignage de la plus haute antiquité profane, quoi qu'en disent les protestants. N. B. Tous les protestants antitraditionnaires rejettent les livres d'Hermès, parce qu'ils établissent les principaux dogmes de la religion patriarchale.

(r) Voy. *Godeseard*, *Edit. de Lyon*, in-8, t. VIII, p. 4.

---

## NEUVIÈME DISCOURS.

### SUR LES LOIS.

I. Hommes de la Grèce, qui ne voulez entendre que des discours artistement composés, élégamment écrits, qui ne cherchez que de brillantes périodes, qui tournez en dérision, qui insultez même ceux-là qui méprisent vous fasciner les oreilles, qui affectez d'être sourds à tout ce qu'ils vous disent, vous n'ignorez cependant pas que la nature nous présente presque toujours ce qu'elle a de plus précieux sous l'enveloppe la plus grossière. Cette perle si magnifique, l'objet de tant de convoitises, ne se trouve que dans un ignoble coquillage dont ne font aucun cas ceux qui payent un grand prix. C'est sous une croûte grossière et pierreuse que la nature vous cache ce caillou, ce diamant étincelant de feu, destiné à orner le front des rois. Mais que le lapidaire s'en empare, qu'il le décharge de cette croûte crasseuse et terreuse, qu'il ne lui laisse rien d'impur, alors il brillera dans tout son éclat.

L'or, objet de tant d'ambitions, dont la soif est si ardente et si impérieuse chez la plupart des humains, l'argent, le cuivre, le fer sont enfouis dans la terre et dans le sable. C'est dans les entrailles mêmes de la terre que l'homme doit descendre et fouiller, en extraire des masses prodigieuses de terres et de pierres, avant d'atteindre quelques filons plus ou moins

riches en métal. Il faut qu'il recueille jusqu'aux moindres parcelles, qu'il les lave, les épure de toutes leurs scories. Et lorsque cet or, cet argent sont sortis des mains de l'affineur, et qu'ils ont reçu le type du souverain, on ne les renferme pas dans des caisses ou dans des boîtes d'or, mais dans des bourses de cuir ou dans des caisses de fer ou de bois.

Ce n'est donc pas sans raison que nous disons que les vérités les plus importantes, celles qui traitent des rapports de l'homme avec Dieu, doivent être proclamées dans un langage simple, intelligible pour tous, dépouillé de tous les prestiges oratoires, de tout faste, parce que c'est un trésor inappréciable, lors même qu'il se présente sous une enveloppe grossière et méprisable.

II. Quant à la force, à l'énergie qui est divinement attachée à la simplicité de nos saintes Ecritures, il sera facile de vous en convaincre à l'aide d'un parallèle que nous établirons entre les législateurs grecs et romains, et nos Pêcheurs et nos Publicains. C'est alors qu'on verra que les premiers n'ont pu donner à leurs lois d'autre extension que celle de leur autorité particulière; qu'ils n'ont jamais pu les faire agréer des autres nations limitrophes de leurs Etats, tandis que nos Galiléens ont rangé sous les lois du Christ, non-seulement les Grecs et les Romains, mais encore toutes les nations barbares.

C'est en vain que Minos se vanta d'être le fils de Jupiter, qu'il courut de temps en temps se cacher dans une caverne consacrée à son père, qu'il en rapporta un code de lois dictées par le Dieu lui-même. Il put sans doute les imposer aux crédules Crétois;

mais il ne put jamais persuader aux Siciliens , aux Carthaginois et aux Grecs ses voisins, de les adopter. Roi de Crète , son influence se borna avec sa puissance, dans son fle. Et lorsqu'elle tomba sous le joug des Romains , les lois de Minos disparurent pour faire place aux lois romaines.

Charondas (*a*) fut , dit-on , le premier législateur de l'Italie et de la Sicile ; mais il ne put faire adopter ses lois aux Tyrrhéniens , aux Celtes , aux Ibériens , aux Celtibères, quoiqu'ils fussent ses plus proches voisins.

Au reste , pourquoi parler ici du peu d'influence de ce législateur sur ses voisins ? Ceux qui avaient admiré et adopté ses lois , comme le fruit d'une haute sagesse, qui les avaient religieusement observées , ne les ont-ils pas ensuite abandonnées en passant sous le joug des Romains ?

Zaleucus (*b*) fut le législateur de la ville de Locres, sous l'inspiration de Minerve , disent les amateurs de fables. Mais ses lois furent repoussées par tous ses voisins, les Arcaniens, les Phocéens, par une partie même des Locriens, qui se séparèrent de la métropole.

Ceux qui aiment à s'appuyer de l'autorité de Lycurgue , disent que c'est à Delphes , sous l'inspiration d'Apollon Pythien , qu'il rédigea son code de lois. Ils citent même un oracle de ce Dieu , conçu en ces termes :

- O toi , Lycurgue , qui naguère es entré sous mes
- portiques , enfant chéri de Jupiter et de tous les ha-
- bitants des demeures célestes, je demande si tu es
- Dieu ou un simple mortel. Mais j'aime mieux croire,
- Lycurgue , que tu es un Dieu, toi qui es venu sous

» mes portiques pour apprendre à connaître la justice  
 » et pour la faire régner. Bientôt je me rendrai à tes  
 » vœux et je te dicterai des lois. »

Tel est l'oracle du Dieu de Delphes en faveur de Lycurgue. Nonobstant cette illustration et la splendeur de Sparte, les habitants d'Argos, de Tégée, de Mantinée, de Corinthe, leurs voisins, ne furent pas tentés d'adopter son code et de prendre modèle sur les lois qui régissaient Lacédémone.

Les Phlasiens eux-mêmes (c), qui habitaient un très-petit bourg aux portes de Sparte, alliés constants et fidèles de cette ville en temps de paix, comme en temps de guerre, ne s'y soumièrent jamais.

Et sans parler des autres législateurs, tels que d'Apis chez les Argiviens, de Mnésone chez les Phocéens, de Démonacte chez les Cyréniens, de Pagondas chez les Achéens, d'Archias chez les Cnidiens, d'Eudoxe chez les Mylésiens, de Philolaüs chez les Thébains, de Pittacus chez les Mytiléniens et de ce Nestor dont les lèvres, dit Homère, distillaient le miel, chez les Pyliens. Que dirons-nous d'Athènes? Cette ville ne reçut-elle pas des lois du célèbre Solon, puis de Dracon, puis de Clysthènes? Et jamais ses orateurs, avec toute leur faconde, ne purent les faire adopter aux habitants de Mégare, de l'Eubée, de Thèbes, leurs voisins immédiats. Je dirai plus, c'est que tous ces Grecs, Athéniens, Lacédémoniens, Locriens, Thébains, etc., ont tous abjuré leurs codes particuliers pour se soumettre à celui des Romains.

Enfin ces derniers, après avoir fait une ample collection de toutes les lois qui régissaient les Grecs et les Barbares, en composèrent leur code et forcèrent

toutes les nations qui leur étaient soumises, à y souscrire. Je dis *toutes*, je me trompe ; car combien en est-il , parmi celles que l'Aigle romaine a subjuguées, qui ont conservé leurs *us* et *coutumes*, et qui ont résisté aux voies de persuasion , de menaces et de violences , tels que les Ethiopiens , peuples limitrophes de la Thébaidé d'Egypte, plusieurs tribus des enfants d'Ismaël, les Lazés , les Sannes , les Avâges , et tant d'autres nations qui , quoique soumises et tributaires des Romains, ne suivent, dans leurs transactions, que les lois qui ont régi leurs pères.

III. Mais nos Pêcheurs, nos Publicains, notre Cordonnier ont porté la loi de l'Évangile chez toutes les nations, non-seulement au Capitole et chez les peuples qui vivent sous son empire , mais encore chez les Scythes , les Sauromates , les Indiens , les Ethiopiens , les Perses , les Seres, les Hircaniens, les Bretons , les Cimmériens, les Germains, en un mot dans tout l'univers (connu). Toutes ces nations ont souscrit avec joie à la loi du Crucifié.

Ce n'est pas les armes à la main ; ce n'est pas à la tête de nombreuses armées d'élite ; ce n'est pas en exerçant d'atroces cruautés, à la manière des Perses , mais par la prédication, la persuasion , la démonstration des avantages que présente cette loi ; mais c'est en affrontant mille périls ; c'est en s'exposant, dans toutes les villes où ils passaient, aux outrages , aux avanies , aux mauvais traitements ; c'est en se laissant tourmenter , lier , garrotter ; c'est en désolant , par leur inexpugnable patience, la férocité de leurs bourreaux, qu'ils ont triomphé du prince des ténèbres. Ces bienfaiteurs du genre humain , ces généreux médecins fu-

rent partout accueillis comme des espions ou comme des ennemis adroits et déguisés. Ici on les chassa ; là on les lapida ; les uns les chargèrent de chaînes , les étendirent sur des tympan , les empalèrent ; d'autres les jetèrent aux lions (d).

IV. Les bourreaux ont pu tuer, massacrer les prédicateurs de la loi de Jésus crucifié , mais ils n'ont pu en suspendre le cours. C'est dans le sang même des Evangélisants qu'elle a puisé sa force et sa vigueur. Car ce n'est qu'après la mort des premiers apôtres qu'elle a franchi les limites de l'empire romain , et inondé la Scythie, la Perse , et qu'elle a pénétré chez toutes les nations barbares.

En dépit des efforts réunis, non-seulement des Barbares, mais encore des Romains, ces fiers dominateurs de la terre, l'Evangile a conservé toute sa force, toute son intégrité. Loin d'anéantir la mémoire du Pêcheur et du Cordonnier, ils n'ont fait que la rendre plus glorieuse et plus durable.

Rome a pu effacer les lois de Lycurgue, de Solon, de Zaleucus, de Charondas, de Minos et de tant d'autres, sans que leurs sectateurs osassent apporter la moindre résistance ; à peine les peuples ont-ils conservé la mémoire de leurs premiers législateurs, jadis si célèbres parmi eux. Les lois de Rome ont tout envahi. Athènes a vu fermer son aréopage (e), son héliée, son delphinat, son sénat des cinq cents ; elle a vu disparaître ses onze-virs, ses docteurs interprètes des lois, ses maîtres de cérémonies, son préfet militaire, son prince annuel et tant d'autres établissements, dont les noms ne se retrouvent que dans les pages de l'histoire.

V. Il n'est plus donné aux Lacédémoniens de chasser de leur territoire tous les étrangers , à l'exemple de leurs pères , de partager leur population en citoyens et en ilotes , de faire une distinction entre les personnes libres et les affranchis , de donner au plus exécutable de tous les vices , la pédérasie , l'autorisation légale de rompre les liens sacrés du mariage , au caprice des époux. Car ce Lycurgue , si vanté parmi les Sages de la Grèce , comme le prince des législateurs , a laissé , dit l'histoire , écrit dans ses lois qu'il était libre à tout homme engagé dans les liens du mariage , d'avoir commerce avec une femme étrangère , et à toute femme , de rechercher des enfants hors de la couche nuptiale , et cela impunément (f).

VI. Voilà ces lois qui étaient pour Platon un sujet d'admiration , et qu'il veut introduire dans sa république. Mais renvoyons à un autre moment l'examen des lois de ce philosophe qu'on nous vante , comme le coryphée de la philosophie et de la législation. Occupons-nous du code Pythien ou Lycurgique , car c'est tout un. Nous allons en démontrer la faiblesse et l'inéptie , et le peu de racines qu'elles avaient jetées dans le cœur des peuples. Car à peine Rome en eut-elle ordonné l'abolition , qu'elles disparurent aussitôt. Voilà l'inpugnabilité que ce fameux législateur a su imprimer à son ouvrage , tandis que le code de l'Évangile , promulgué par nos Pêcheurs , nos Publicains , notre faiseur de tentes (saint Paul) , ont résisté aux coups formidables que leur ont portés les Calus (Caligula) , les Claude et leur successeur Néron. Ce dernier , le plus féroce des trois , avait fait périr les deux



chefs de la nouvelle législation (Pierre et Paul) , mais elle leur survécut.

Parurent ensuite Vespasien , Tite , puis ce Domitien dont tous les efforts , tous les stratagèmes vinrent échouer et se briser contre ce rocher. Ce ne fut cependant pas faute de supplices , de meurtres , de carnages , ni d'imagination dans l'art d'inventer des tortures. Ce fut en vain que Trajan , Hadrien qui leur succédèrent , déployèrent , contre cet Evangile , de grands moyens , et surtout une forte volonté. Trajan sut humilier l'empire des Perses , réduire l'Arménie sous les serres de l'Aigle romaine , forcer les Scythes à se prosterner devant elle. Mais toute cette formidable puissance vint s'abattre devant la loi du Crucifié.

Hadrien acheva de détruire et effaça de dessus la terre cette Jérusalem déicide , mais il ne put réduire ceux-là qui s'étaient faits les esclaves du Crucifié.

Antonin et son fils Vêrus , si célèbres par leurs victoires sur les Barbares , qui imposèrent le joug de Rome à tant de peuples jaloux et fiers de leur liberté , ne purent , ni par caresses , ni par menaces ou tortures , gagner le plus petit terrain sur tous ces hommes qui portaient avec joie le joug de la croix.

Passant ensuite sous silence Commode , Maximien et leurs successeurs pour arriver aux règnes d'Aurélien , de Carus et de Carinus , qui est-ce qui ignore la rage , la fureur dont furent animés , contre la religion du Christ , les Dioclétien (g) , les Maximien , les Maxence , les Maxime , les Licinius ? Ils n'attaquèrent pas les chrétiens un à un , en détail , mais par milliers et dizaines de milliers , et dans quelques villes , ils firent

mettre le feu dans les églises pleines d'hommes, de femmes et d'enfants.

Enfin, pour mettre le comble à l'impiété et à leur cruauté satanique, c'est le jour même de la passion et de la mort du Sauveur, et celui de Pâques où nous célébrons sa glorieuse résurrection, qu'ils choisirent pour inonder de sang tout l'empire et en détruire toutes les églises. Mais quelque grande que fût la rage qu'ils déploierent contre des pierres, des bois, de vils matériaux, elle vint expirer d'impuissance contre l'inébranlable fermeté des chrétiens.

VII. Quel est l'homme tant soit peu avancé en âge qui ne raconte pas à ses enfants, comme témoin oculaire, les entreprises aussi audacieuses que furibondes de Julien l'apostat contre l'Eglise chrétienne. C'est de la bouche même des témoins oculaires que nous tenons l'histoire de ces scènes tragiques.

Au reste, c'est un fait constant qu'une grande série d'Empereurs, qui a tenu le monde entier sous sa domination, qui a abattu et humilié les barbares, qui s'est couverte de gloire dans mille combats, par de nombreuses et brillantes victoires, a vu toute sa puissance gigantesque dans son opiniâtreté, dans son étendue, et dans ses moyens, venir se briser et expirer contre de malheureux ouvriers, des manœuvres, des hommes grossiers, illittérés, contre des femmes vivant du travail de leurs mains, je dis plus encore; contre des enfants qui connaissaient à peine les premières lettres de leur alphabet. On a vu toutes les puissances de la terre, comme des Corybantes, courir partout pleines de fureur et de rage, armées de fer et de feu; on les a vues, comme des serpents, employer tour-à-

tour, promesses, menaces, caresses, toutes les voies de l'astuce et de la séduction; et loin d'effacer un *iota* du code de lois qu'avaient promulguées les pêcheurs, ils les ont confirmées, sanctionnées, et leurs attaques n'ont servi qu'à les rendre ineffaçables. Comme des insensés qui, pour éteindre une incendie, jetteraient de l'huile sur les flammes, ils n'ont fait qu'alimenter celles de la vérité et les rendre plus vives et plus éclatantes.

Tel que le buisson ardent qui apparut à Moïse et qui restait inconsumptible au milieu des flammes, ainsi vécut et grandit le christianisme au milieu des traits enflammés que lui lancaient de toutes parts les puissances infernales.

Tel encore que ces arbres tombés sous le fer impitoyable du bûcheron et dont les racines fécondes se hâtent de réparer les pertes par de nombreux et vigoureux rejets, de même vit-on surgir des cendres de tant de chrétiens immolés, une multitude innombrable de nouveaux et fervents néophytes; et le sang des victimes vint arroser et féconder cette pépinière pleine de sève et de vigueur.

VIII. Ce que nous disons ici, se prouve par ce que nous voyons. Le nombre de ceux qui s'honorent aujourd'hui du titre de Chrétiens surpasse dans une proportion infinie le nombre des premiers fidèles. Les enfants dégoûtés, fatigués de la folie et de la rage de leurs pères, ont fini par passer dans le camp que leurs aïeux avaient si long-temps et si opiniâtrément assailli. Voilà d'où vient que nous sommes témoins aujourd'hui de l'extinction totale des rites impies de la gentilité, de l'oubli profond dans lequel ils ont été jetés, de la

propagation merveilleuse de la loi évangélique ; que nous voyons régner dans l'univers le Dieu que de pauvres Pêcheurs ont annoncé aux nations. Les villes, les bourgs, les villages sont peuplés de chrétiens. Les sommets mêmes des montagnes sont purgés des démons qui y dominaient.

Là, à la place de ces autels où la pudeur venait se faire étouffer dans les bras des plus sales voluptés, à la place de ces temples où régnaient des jongleurs, des imposteurs, des fourbes, résident des chœurs d'Anachorètes qui chantent les louanges de Jésus crucifié, celles de Dieu son Père et du Saint-Esprit.

IX. On pourrait peut-être croire que c'est aux Empereurs convertis à la foi chrétienne, que celle-ci est redevable de son accroissement et de sa propagation. Mais, tel qui ferait cette objection fournirait lui-même un puissant argument en faveur de la force irrésistible que portent en eux et avec eux les dogmes du Christianisme. Comment supposera-t-on que ces Empereurs sont venus tout-à-coup à regarder d'un œil de mépris, les lois que leurs ancêtres leur avaient léguées, à fouler aux pieds tous les monuments consacrés par l'antiquité, à secouer toutes les habitudes dans lesquelles ils avaient été élevés, tous les dogmes dont ils avaient été imbus dès leur enfance, s'ils n'eussent pas été d'abord frappés d'admiration pour la vérité chrétienne et si tout le reste ne les eût pas soulevés d'indignation, de dégoût et de mépris.

Pourquoi ne repassez-vous jamais dans votre mémoire ces longues et terribles guerres que vos pères ont faites à la religion du Christ ? Alors toute erreur, toute illusion se dissiperait chez vous nécessaire-

ment. Car si tant d'Empereurs plus formidables les uns que les autres, ont combattu la vérité avec tant d'opiniâtreté, s'ils n'ont négligé aucun moyen pour la déraciner, il faut être tombé au dernier degré de stupidité et d'idiotisme, pour ne pas reconnaître une puissance surnaturelle et divine dans ces hommes grossiers qui l'ont implantée au milieu de nous, et pour s'imaginer que c'est des puissances du siècle qu'elle tient aujourd'hui son énergique propagation.

X. Pour vous rendre encore cette vérité plus sensible et plus palpable, écoutez, je vous prie, les excès atroces auxquels les Perses viennent de se livrer. Quel genre de cruauté ne viennent-ils pas d'exercer contre ceux qui se disent chrétiens? Ne les ont-ils pas déchirés à coups de fouet? Ne leur ont-ils pas coupé les pieds, les mains, le nez, les oreilles? Ne les ont-ils pas écorchés vifs? Ne leur ont-ils pas disloqué les membres dans des entraves? Ne les ont-ils pas ensuite enterrés tout vifs jusqu'au cou, puis enduit la figure de miel, pour les livrer aux aiguillons des mouches, des guêpes et des abeilles, pour les faire vivre et mourir longuement, consumés des vers, des insectes, de la faim et de la soif? Quel qu'ait été l'excès de leur rage, quelque genre de supplices qu'ils aient inventé, jamais ils n'ont pu déraciner la foi du cœur des chrétiens. Ils ont pu soumettre à leurs lois d'autres nations, mais jamais ils n'ont pu faire renoncer aux dogmes prêchés par les Galiléens. Les Perses régis depuis long-temps par les lois de Zarade (Zoroastre), regardaient comme très-légitimes les mariages entre les fils et les mères, les pères et les filles, les frères et les sœurs. A peine eurent-ils entendu prêcher la loi du Christ, qu'ils eu-

rent horreur de ces monstrueuses alliances et préférèrent aux lois iniques du philosophe Zarade , la tempérance que prescrivait l'Évangile. Le philosophe leur avait appris à livrer les corps de leurs parents à la pâture des chiens et des oiseaux carnivores ; mais à peine la foi eut-elle pénétré dans leurs cœurs , qu'ils se hâtèrent de confier à la terre les dépouilles mortelles de leurs proches , et qu'ils bravèrent les lois du prince qui prohibaient toute inhumation. La crainte des jugements du Fils de Dieu leur fit perdre toute l'horreur qu'inspirent les tortures , les supplices et la mort elle-même.

Ils voient avec indifférence ce qui se passe autour d'eux ; ils n'ont présent à l'esprit que ce qui échappe à leurs sens. Cela seul leur inspire du respect et de la crainte. Oui , ces Perses qui ont bravé la puissance Romaine , se sont soumis de gaieté de cœur aux nouvelles lois que leur ont présentées de pauvres Galiléens au nom d'un Juif crucifié. En face des Perses , la puissance des Auguste , des Trajan trouva ses bornes et ses limites. Et ce sont ces mêmes hommes qui ont reçu de la main des Apôtres , l'Évangile comme un livre descendu du ciel. Malgré leur aversion innée pour toute espèce d'étrangers , ils se sont soumis à des lois que ceux-ci leur ont imposées.

XI. Les Massagètes , persuadés que le plus grand malheur pour l'homme était de mourir d'une mort naturelle , avaient une loi qui leur prescrivait d'égorger les vieillards et d'en manger les chairs. Mais à peine eurent-ils connu la loi de l'Évangile qu'ils renoncèrent à ces sacrifices inhumains et à ces festins abominables.

La prédication de l'Évangile fit également disparaître de chez les Tyrrhéniens, l'exécrable coutume où ils étaient de précipiter leurs vieillards du haut des rochers, et de chez les Hyrcaniens et les habitants des bords de la mer Caspienne, celle de donner aux chiens les cadavres humains à dévorer ; de chez les Scythes, celle d'enterrer vifs avec un mort, ceux qu'il avait le plus aimés de son vivant.

XII. Tels sont les prodiges qu'a opérés parmi les barbares la prédication des Pêcheurs galiléens. Ils ont pu faire adopter leurs lois chez des nations presque sauvages, tandis que votre Platon que vous appelez à juste titre le coryphée des philosophes, n'a pu introduire les siennes dans Athènes sa ville natale. Ce n'est pas au reste sans raison, car elles sont frappées au coin du ridicule et de l'absurdité.

Pour écarter de moi tout soupçon de légèreté, lorsque j'accuse d'aliénation mentale un si grand philosophe, écoutez, je vous prie, quelques-unes de ses institutions.

Après avoir d'abord établi qu'on devait exposer nues, à la vue du public, non-seulement les jeunes filles, mais encore les vieilles femmes, s'apercevant que cela faisait rire ses interlocuteurs, il ajoute : « Tel qui » rit de l'idée de voir des femmes nues dans un but » utile, et qui tourne en ridicule cette conception de » la sagesse, ne comprend sûrement pas ce dont il rit. » Puis ailleurs.

« Voilà ce que nous avons à dire sur les femmes : » nous allons vous entretenir de ce qui regarde les » hommes. Ils doivent pratiquer la gymnastique de » même que les femmes, et je ne craindrai pas d'affir-

» mer que l'équitation et la gymnastique ne sont pas  
 » des exercices purement virils, mais qu'ils convien-  
 » nent également aux femmes. » (*Voyez la note M.*)

Qui est-ce, dites-moi, je vous prie, qui, en écoutant de pareilles rêveries, pourrait ne pas éclater de rire ? La nature n'a-t-elle pas distribué à chacun des deux sexes ses fonctions spéciales ? Elle a voulu que la femme s'occupât de travaux sédentaires, tels que la filature, et que l'homme s'adonnât aux travaux champêtres, et s'habitât aux fatigues de la guerre.

Homère connaissait très-bien celle-là dictée par l'auteur de la nature, lorsqu'il a fait dire à Hector parlant à Andromaque.

Allez à la maison, mêlez-vous de vos affaires,  
 De vos toiles, de vos fuseaux et de la filature de vos  
 femmes ;  
 C'est aux hommes que sont réservés les soins de la  
 guerre.

(*Iliad. Chant. VI in fine.*)

Votre grand philosophe paraît ne s'être pas douté de cette division établie par la nature et que les poètes n'ont pas méconnue. Mais il confond tout, il veut que les femmes comme les hommes se livrent nues aux exercices du corps et apprennent à dompter les chevaux.

XIII. Ce qui suit s'accorde fort bien avec ce qui précède, lorsqu'il dit : « Il faut que le magistrat appelé pour juger de l'âge où il convient d'allier les deux sexes, fasse comparaitre devant lui les futurs époux nus jusqu'à la ceinture. »

Celui qui prescrivait de pareilles sottises, ne se rappelait sans doute pas la réponse que fit à Candaule son épouse, sur la demande qu'il lui fit de paraître



nue devant lui : « Toute femme qui se dépouille de son dernier vêtement, se dépouille de toute pudeur (k).

Voilà donc notre philosophe qui, dans l'intérêt de la morale, donne des leçons d'impudicité, en faisant comparaître devant un juge des fiancées dans un honteux état de nudité.

Dans son X<sup>m</sup>e livre *des lois* on retrouve la même doctrine. « C'est dans ce motif, dit-il, qu'il faut établir » des danses publiques de jeunes garçons et de jeunes » filles pour qu'ils voient et soient vus, et avec l'âge » et la raison qui donnent des motifs probables de » rapprochement entre les deux sexes, il convient » que les uns et les autres paraissent nus, sans toute- » fois offenser la pudeur. »

Quant à moi, je vois jaillir de cette loi des désordres affreux, sans y entrevoir un avantage quelconque. N'est-ce pas donner des leçons d'impudicité aux femmes qui se verraient et se présenteraient aux yeux du public dans ce honteux état, qui auraient sous les yeux des hommes dans un état également infâme? N'est-ce pas provoquer les deux sexes à la débauche la plus révoltante? Car le résultat nécessaire d'un pareil tableau, c'est celui d'allumer dans l'un comme dans l'autre sexe, des passions infernales, d'exciter des appétits monstrueux de lasciveté.

XIV. Mais, pour ne pas paraître ici un ennemi déclaré de Platon, qui cherche plutôt à le couvrir de boue et d'infamie qu'à le réfuter, nous continuerons de mettre au jour les dangereuses maximes qu'il étale dans son livre *des lois*. Ouvrons encore son magnifique code sur les noces, et citons-en quelques-unes. Voici

ce que nous lisons dans son livre sur *la République*.  
(*Dial.* v.)

« Tous ces hommes auront leurs femmes communes; aucune femme ne pourra s'attacher à un homme en particulier; les enfants seront communs; aucun père ne pourra dire: mon fils; aucun fils ne pourra dire: mon père. Plus loin il ajoute:

» Qu'un seul soit préposé pour choisir les hommes et les femmes et les marier ensuite; il aura soin néanmoins de chercher, autant que possible, des rapports d'inclination, de mœurs et de caractères. Ceux qui seront ainsi conjoints, habiteront tous en commun, n'auront tous ensemble qu'une seule table, et rien en propre. Ainsi mêlés et confondus, ils s'abandonneront à leur aise soit dans les gymnases (*m*), soit dans toute autre rencontre, aux impulsions, aux appétits réciproques dont la nature a fait une nécessité. — Ne viens-je pas de prononcer le mot de nécessité? — Sans doute, car votre thèse repose sur des raisonnements et des démonstrations de nécessité (*n*). Ce ne sont certes pas des théorèmes de géométrie, mais des raisonnements d'amoureux. Or, il est bien à craindre qu'ils ne soient beaucoup plus puissants sur l'esprit du peuple pour le persuader et l'entraîner, que les démonstrations géométriques. »

Voilà donc Platon bien convaincu d'avoir posé en principe que les femmes devaient vivre pêle-mêle avec les hommes. Il en a même fait une loi positive en la supposant basée sur une loi antérieure, celle de la nécessité. « Car, dit-il, vivant tous sous le même toit, mangeant tous en commun, ils se recherche-

» ront mutuellement par cet instinct que la nature a  
» mis en nous. »

De là il prend motif pour établir que les enfants produits de ce mélange confus d'hommes et de femmes appartiendront à toute la société, puisque chacun pourra momentanément adopter telle femme qui lui plaira, sera tenu de regarder comme sienne toute progéniture qui en résultera.

Comme un des interlocuteurs paraissait réfléchir sur ces étranges doctrines, le sage Socrate, dans la bouche de qui Platon met toujours ses propres pensées, demande à celui qui paraît étourdi de ces doctrines : « Est-ce que je ne parle pas ici le langage de la *nécessité* ? Oui, répond l'autre, vous établissez votre thèse sur des arguments et des démonstrations de *nécessité*. »

XV. En lisant ce passage, je ne puis m'empêcher d'être stupéfait de l'impudence de ceux qui cherchent à colorer les expressions de Platon, à leur donner un sens qu'elles n'ont jamais pu avoir. Si on écoute ces apologistes de Platon, jamais ce philosophe n'a prétendu établir une communauté charnelle entre les deux sexes, mais seulement une société fondée sur des rapports de bienveillance et d'amitié (o), mais ces insensés se bouchent donc les oreilles lorsqu'il leur crie :

« Mêlés ainsi ensemble, confondus sous le même  
» toit, à la même table, dans les gymnases et autres  
» offices, ils suivront à leur aise les impulsions réciproques, ces appétits dont la nature a fait une *nécessité*. »

C'est en vain que, rougissant intérieurement des ri-

dicules et grossières leçons de leur maître, ils essayent d'en couvrir la turpitude par des commentaires sophistiqués et plus absurdes encore. Ils feraient beaucoup mieux de se rappeler cette sentence Platonique :

« *Un homme est un ami. Mais la vérité est au-dessus de tout ami.* »

XVI. Mais continuons d'examiner les lois de ce divin philosophe. « Je dis qu'il convient que la femme ne commence qu'à vingt ans à donner des citoyens à la république jusqu'à quarante ans ; que l'homme doit attendre pour engendrer, qu'il ait atteint la force et la vigueur de l'âge, celui de trente ans jusqu'à cinquante-cinq accomplis. »

Jusque là ces préceptes n'emportent rien avec eux d'évidemment mauvais ; mais ce qui suit cesse d'être ridicule ; c'est déplorable. Il n'y a que le feu qui puisse faire justice de ces lois si fameuses : écoutez-le :

« Dès que l'homme ou la femme auront passé le temps légal d'engendrer, ils seront libres d'aller vivre où ils voudront, en les prévenant d'avance de ne plus mettre au jour d'enfants. Si une femme vient à violer cette loi, si elle amène un fœtus à terme, elle sera tenue de l'exposer, pour le priver de toute espèce d'aliments. »

Trouva-t-on jamais dans les lois d'Echetus et de Phalaris d'aussi monstrueuses atrocités ? Qui osa jamais prescrire un pareil genre de parricide ? Car, vous l'avez entendu, il ne veut pas que le fœtus vienne à terme ; il veut, il ordonne que la mère le fasse avorter, et que si l'enfant vient à surmonter la force du poison, cet être malheureux soit exposé pour qu'il périsse faute d'aliments, de faim, de froid, ou sous la

dent des animaux carnassiers. Vit-on jamais dans un législateur la cruauté portée à un tel excès?

Telles sont les dispositions législatives de ce philosophe pour le bonheur des époux et des générations à venir.

XVII. Quant à ce qu'il a écrit sur cette autre espèce de débauche qui fait crier la nature, chacun peut à son aise le consulter. Il me suffit de dire qu'il qualifie d'heureux et de fortunés, ceux qui, en s'y abandonnant, bravent les lois sacrées de la nature, et qu'il leur promet le bonheur de l'autre vie, au sortir de celle-ci (*p*).

« C'est à eux que l'amour réserve ses plus hautes  
 » faveurs. Il n'est aucune loi qui ordonne de marcher  
 » dans les ténèbres et dans des chemins souterrains à  
 » ceux qui sont sur la voie céleste, ils doivent être  
 » heureux et vivre avec gloire, voler ensemble sur les  
 » ailes de l'amour..... O enfant! c'est ainsi que l'a-  
 » mour te prodiguera ses divines faveurs par ton  
 » amant. »

Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est pas de chastes amours que parle ici Platon, mais de tout ce que la débauche a de plus hideux et de plus dégoûtant. Qu'on consulte ses dialogues, et il sera facile de se convaincre de ce que nous disons.

Jamais Néron le plus infâme des Romains, jamais Sardanapale l'Assyrien, si fameux par ses crapuleuses débauches, ne s'avisèrent de proclamer une pareille loi. Pour moi, je pense que ceux qui sont plongés dans ces sales voluptés ne sont pas tentés d'en faire l'apologie, mais qu'ils regardent cette infâme passion comme une triste maladie de l'ame, comme une fata-

le habitude dont ils sont les esclaves, que le temps à fortifiée et qu'ils déplorent en secret.

XVIII. Faut-il encore vous ouvrir le code pénal de ce philosophe à l'égard des meurtriers et des paricides ?

Il commence par déclarer innocent celui qui tue son propre esclave (9) ; celui qui dans un accès de colère tue l'esclave d'un'autre ne doit être passible que du prix qu'a coûté l'esclave. Celui qui dans la colère tue un homme libre ne doit être exilé que pour deux ans. Celui qui a tué à la suite d'embûches dressées, en sera quitte pour trois ans d'exil. Mais la peine de celui qui, pendant le temps de son exil, aura tué son père, sera perpétuelle. Il frappe des mêmes punitions le père qui a tué son fils, et le fils qui a tué son père, et les maris qui ont tué leurs femmes et les femmes qui ont tué leurs maris.

Voilà les lois qu'a mises au jour ce sublime génie. Il n'a pu cependant les faire adopter ni par ses concitoyens ni par les étrangers, ni par les citadins, ni par les habitants des campagnes, ni par les Grecs, ni par les barbares, ni par les esclaves, ni par les personnes libres, ni par les jeunes, ni par les vieux, ni par les savants, ni par les ignorants.

XIX. A ces lois nous allons opposer celles que les Galiléens ont établies chez toutes les nations. Vous comparerez les unes avec les autres, et vous serez contraints d'admirer le cachet de la divinité dont elles sont frappées.

Platon préconise le plus détestable des crimes, béatifie ceux qui en sont esclaves. Mais le Sauveur des hommes ne punit pas seulement le crime consommé,

mais encore les regards provocateurs et lascifs. *Celui qui aura jeté des yeux de concupiscence sur une femme, est déjà adultère dans le cœur.* (Matth. v, 28.) Et votre philosophe établit en principe l'impunité, que dis-je, la liberté d'user des femmes étrangères. Mais l'auteur de la nature et de la nature humaine ne créa, dans le principe, qu'un homme et qu'une femme, et déclara le mariage indissoluble. Il n'a admis qu'un seul cas de dissolution; c'est lorsqu'il a dit : *Tout homme qui renvoie sa femme hors le cas de fornication, la rend adultère, et celui qui l'épouse est lui-même adultère.* (Matth. xix, 3.) Par là il est enjoint à tout homme de supporter patiemment les défauts de sa femme babillarde, ivrogne ou insolente.

Mais si elle porte atteinte à son contrat de mariage, si elle se jette dans les bras d'un autre, alors il prononce la dissolution. Et c'est ce qu'il a répété par la bouche de l'Apôtre : *Il est avantageux à l'homme de ne toucher à aucune femme. Néanmoins, pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari* (I. ad Cor. vii, 1, 2.)

XX. Voyez-vous la différence qui existe entre la loi du philosophe et celle de l'Apôtre? L'un donne à chaque homme une femme, et à chaque femme un mari. L'autre permet à tous les hommes d'user et d'abuser de toutes les femmes. Tout en donnant des préceptes de continence, l'Évangile ne permet pas à la femme de s'isoler de son mari sans son consentement. *Car, dit-il, le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle de son mari; de même que le corps du mari n'est point en sa puissance, mais en celle de sa femme; ne vous refusez point l'un à*

*l'autre ce devoir , si ce n'est d'un commun accord.* (Ib. 4.) Car celui qui est réduit à la continence malgré lui , se croit privé de ses droits. Venant ensuite au conseil de perfection , il ajoute : *Pour un temps, pour vous livrer à la prière et au jeûne ; vivez ensuite ensemble comme auparavant.* Après avoir ainsi mesuré les lois de la nature , il expose le motif du précepte : *De peur que Satan ne vous tente ; et pour que nous sachions que c'est en nous-mêmes qu'il prend occasion de nous tenter , il ajoute : à cause de votre incontinence.* (Ibid.)

Quant au célibat , il ne prescrit aucune loi , mais il donne un conseil en en faisant voir les avantages dans cette vie même : *Celui qui n'est point marié, s'occupe des choses du Seigneur et de ce qu'il doit faire pour lui plaire ; mais celui qui est marié s'occupe des choses d'ici-bas et recherche comment il plaira à sa femme.* (Ibid, 32, 33. ) Voilà ce que dit l'Apôtre à l'égard des femmes, en nous apprenant toutefois que la virginité et le célibat nous procurent une vie pleine de repos et exempte d'inquiétude.

XXI. O mes amis ! n'admirez-vous pas ce langage de l'Apôtre , n'adorez-vous pas ce Dieu dont il fut l'oracle ? Consultez, si vous voulez, nos lois relatives aux meurtriers et aux parricides. Votre philosophe ne condamne pas même à la peine du talion le fils parricide. Mais notre Sauveur et notre vengeur déclare digne de châtement celui qui, hors de propos, s'exhale en injures , se livre à la colère sans cause légitime ; car il dit : *Quiconque se mettra en colère, SANS MOTIFS (r), passera en jugement : celui qui dira à son frère BACA (s) sera justiciable du sanhédrin ; celui qui le*



*traitera de FOU sera condamné au feu de l'enfer. (Matth. v, 22.)*

Il ne nous fait pas seulement une loi d'être bienfaisant envers nos amis, mais encore envers nos ennemis. *Aimez*, dit-il, *vos ennemis et priez pour vos persécuteurs*. Puis, il se hâte de nous montrer la magnifique récompense réservée à ceux qui auront combattu leurs passions dans l'intérêt de la loi. *Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever le soleil sur les méchants et sur les bons, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes. (Ibid. 44.)* Quant au jurement, il l'a proscrit entièrement, lorsqu'il a dit que pour confirmer la vérité de ce qu'on alléguait, il suffisait de dire *oui* et *non*. (Ibid. 37.) Il nous a présenté la pauvreté, comme le type de la vie la plus parfaite. *Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. (Luc. xiv, 33.)* Cependant, tout en nous traçant dans ses lois notre conduite en cette vie, il ne nous a fait voir en perspective que pauvreté, misère, outrages, mauvais traitements, persécutions, tortures et la mort. *Vous aurez à souffrir bien des afflictions en ce monde. (John. xvi, 33.)* *Vous serez heureux, lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront, vous calomnieront à cause de moi. Réjouissez-vous; tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. (Matth. v, 11, 12.)*

C'est ainsi qu'il montre à ses disciples les travaux, les périls qui les attendent dans la carrière apostolique, qu'en même temps il leur fait voir les récompenses, et les couronnes qui leur sont réservées après cette vie de tribulations.

*S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé mes paroles, ils garderont aussi les vôtres. (Joh. xv, 20.) S'ils ont appelé le Père de famille Beel-ze-bub, combien plus de mauvais traitements ne feront-ils pas encore aux domestiques et aux serviteurs ! (Matth. x, 25.)*

Telles sont les lois que le Sauveur des hommes a prescrites.

**XXII.** Maintenant, il n'est pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur ces hommes qui ont porté chez les nations la parole de Dieu, et sur ceux qui ont cru à leur prédication. Car les apôtres, en entendant parler le Sauveur, ne purent pas se tromper sur la nature des promesses qui leur étaient faites. Ce n'étaient ni des richesses, ni des dignités temporelles, ni la santé, ni la force du corps que leur maître leur avait promises en les appelant à lui.

Pendant ils crurent à de vastes promesses, mais qui ne portaient que sur des objets invisibles de leur nature. Et c'est sur ces promesses qu'ils ont entrepris les travaux de leur apostolat, qu'ils ont affronté tous les genres de périls, qu'ils ont parcouru toute la terre habitable, qu'ils ont disséminé sur toutes les nations le grain salutaire de la parole de Dieu.

En faisant l'éloge des apôtres, il est également juste de jeter un œil d'admiration sur les premiers qui crurent et se sou mirent à leur prédication. Ils ne virent d'abord dans ces nouveaux maîtres, rien de grand, rien de fastueux. Leur idiome était grossier, leur accent était étranger. C'étaient, en un mot, des hommes pauvres, dénués de tout, n'ayant pas même leur existence assurée pour le lendemain. Et comment l'auraient-ils eue, puisque la loi même qu'ils prêchaient

leur défendait d'y songer ? Cependant les premiers chrétiens crurent non-seulement à la parole de ces étrangers, de ces nouveaux docteurs, mais ils abandonnèrent leurs coutumes, leurs mœurs héréditaires; ils réglèrent à l'instant, sur la doctrine de ces maîtres jusqu'alors inconnus, leur vie et leur conduite ultérieure, en bravant toute espèce de dangers. Marchant ensuite sur les pas de leurs guides, ils se lancèrent dans la carrière de l'apostolat; ils affrontèrent les outrages d'une populace aussi vile qu'ignorante; ils furent frappés, battus de verges, incarcérés; et c'est à travers les mêmes tempêtes qu'ils arrivèrent au port du salut.

Vos pères concurent de la vénération pour des hommes qui savaient affronter la mort avec autant de piété; et cette vénération s'est emparée de toutes les populations; et partout leurs tombeaux sont considérés comme des sources abondantes de toutes sortes de biens.

XXIII. Voyez, considérez, Hommes de la Grèce, admirez la force, la puissance et l'énergie de la loi évangélique. Elle a résisté aux efforts de l'Empire romain, des Perses et des nations barbares. Pendant trois siècles le Capitole a épuisé ses forces contre elle. Ses édits, dictés par la fureur et la rage, n'ont rendu son triomphe que plus éclatant. Jamais les lois de Lycurgue et de Solon n'obtinrent les honneurs de pareilles proscriptions, et cependant elles sont tombées d'elles-mêmes en dissolution. Apollon Pythien, Pallas (t) ont vu leurs lois déchirées et bafouées; et cela, au premier ordre que Rome leur a intimé.

Montrez-mous, hommes de la Grèce, au moins un

seul Spartiate qui se soit fait tuer pour la défense des lois de Lycurgue, un seul Athénien pour celles de Solon, un seul Locrien pour celles de Zaleucus, un seul Crétois pour celles de Minos. Vous n'en citerez aucun, tandis que nous, au contraire, nous avons à vous montrer d'innombrables milliers d'hommes, de femmes qui ont affronté et subi la mort avec toutes ses horreurs, pour le soutien des lois qu'ils avaient embrassées.

Nous avons pour témoins de ces témoins, c'est-à-dire, de ces martyrs, ces temples érigés en leur honneur, qui font l'ornement des villes et des campagnes, qui contribuent à leur illustration, qui sont une source intarissable de bienfaits pour les indigènes et pour les étrangers.

Maintenant que vous avez vu dans tout son jour la prodigieuse distance qui existe entre nos législateurs et les vôtres, entre les lois des uns et celles des autres, comprenez enfin, Hommes de la Grèce, que les unes sont d'invention purement humaine, et que les autres sont un don gratuit éminemment salutaire du Dieu créateur, aussi magnifique que généreux envers les hommes. Ne le repoussez pas, ce don précieux. Vous en apprécierez de plus en plus la valeur et la dignité, à mesure que vous vous dépouillerez de tout funeste préjugé, et que vous vous nourrirez de la lecture des Livres saints.

## NOTES

## SUR LE NEUVIÈME DISCOURS.

(a) *Charondas fut, dit-on, le premier législateur.* Charondas, disciple de Pythagore, né à Catane en Sicile, donna des lois à la ville de Thurium, aujourd'hui *Sibari Rouinata* dans la Calabre. Dans une de ces lois il avait défendu à tout citoyen sous peine de mort, de paraître dans les assemblées publiques avec des armes. Un jour ayant appris qu'une assemblée du peuple était très-tumultueuse, il y courut pour l'apaiser, oubliant de quitter son épée. Sur l'observation qu'on lui fit qu'il contrevenait à sa propre loi, il répondit: *Je vais la confirmer, et sur-le-champ il tira son épée et se la plongea dans le sein.* Charondas vivait 650 ans avant Jésus-Christ.

(b) *Zaleucus fut législateur.* Zaleucus vivait l'an 500 avant Jésus-Christ. Il ne nous reste de son code de lois que le préambule. Par une de ces lois il condamnait l'adultère à avoir les yeux crevés. Quelque temps après, son fils ayant été convaincu de ce crime, le peuple voulut lui faire grâce. Zaleucus s'y opposa; mais en bon père il voulut partager la peine de son fils, il se priva d'un de ses yeux pour lui éviter la moitié de la peine.

(c) *Les Phlisiens eux-mêmes.* Philius aujourd'hui *Photca* était anciennement une très-petite ville du Péloponèse. Ce n'est maintenant qu'un village de la Sacanée en Morée, à 6 ou 7 lieues de Corynthe, vers le midi occidental ou le sud-ouest.

(d) *D'autres les jetèrent aux lions.* Et comme disait Arnobe encore Catéchumène, *ils ne firent pas beaucoup de frais, ils jetèrent aux patens leurs membres, ils leur donnèrent leurs entrailles à déchirer.*

(e) *A un fermer son Aréopage, son Héliée, son Delphinat.* L'Aréopage d'Athènes dont l'étymologie signifie *Bourg de Mars*, siégeait dans la citadelle au nombre de 12 juges. C'est devant ce tribunal que se portaient les accusations capitales. Lorsque Mars eut tué Hallirhodium fils de Neptune qui avait violé sa fille Alcippe, il fut accusé d'homicide par devant douze dieux et absous à la parité des voix de six contre six. Tous les jugements de l'Aréopage se décidèrent depuis à cette égalité en faveur de l'accusé. (*Scit Aug. civit. Dei. L. XVIII, cap. 10.*)

Héliée était le plus grand tribunal d'Athènes dont les membres s'appelaient *Héliastes*, parce qu'ils siégeaient en plein air, exposés aux ardeurs du soleil. (Vid. *l'Onomasticon* de Pollux.)

Le Delphinat, *forum Delphinatum* était un tribunal où se portaient les causes des homicides qui s'avaient tels, mais pour causes légitimes. Il existait encore à Athènes un autre tribunal nommé *Palladium* qui connaissait des homicides involontaires.

(f) *Et cela librement et impunément, Voilà les lois qui étaient pour Montesquieu, notre Platon législateur, un sujet d'admiration. A Sparte, dit-il, avec les lois de Lycurgue, on y a les sentiments NATURELS; et on n'y est ni enfant, ni mari, ni père; la pudeur même est ôtée à la chasteté. C'est par ces chemins que Sparte fut menée à la grandeur et à la gloire.*

(Esprit des lois, L. IV. chap. 6.)

(g) *Dont furent animés les Dioclétians.* C'est de la première année du règne de Dioclétien, l'an 284 après Jésus-Christ, que date chez les Coptes l'ère chrétienne, en mémoire du massacre qui fut fait dans la haute Egypte de 144 mille chrétiens en un seul jour. Cette ère s'appelle encore aujourd'hui *l'ère des martyrs*. (Voy. le *Prodromus Kircherii*, f. 25.) C'est à la suite de ce massacre, qui fut général dans tout l'empire, que les païens se vantèrent dans diverses inscriptions, d'avoir aboli le nom et la superstition des Chrétiens et relevé le culte des Dieux. On peut encore consulter Scaliger. L. v, f. 245.

(k) Hérodote (Lib. 1) et Justin (Lib. 1), racontent bien différemment l'histoire de Candaule et de son épouse.

(j) *Le dépouille de toute pudeur.* Hérodote (Lib. 1), dit que chez les Lydiens et chez presque tous les barbares c'était une honte, une infamie, même à un homme, de paraître nu. Cicéron dit que, chez les Romains, un fils en âge de puberté, ne se trouvait jamais aux bains avec son père, ni le gendre avec son beau père, qu'ils regardaient cette loi de modestie comme inspirée par la nature elle-même, dont la violation était un crime. Ne pourrait-on pas reconnaître ici la tradition de la malédiction de Noé sur Cham son fils.

(k) Il ne faut pas perdre de vue que dans la langue grecque le mot de *Gymnase* vient de *Gymnos*, Nu ; que tout exercice *gymnastique* se pratiquait dans un état de nudité complète. On comprend combien est ridicule le mot *gymnastique* adapté à nos exercices corporels, dont le vrai nom serait *somatascétiques*.

(l) Il faut observer que, dans le commencement de son traité de la République, Platon avait dressé une invocation à la déesse Adraste, c'est-à-dire, l'inflexible nécessité ou le *fatum*. C'est le fatalisme qui est le principe législatif de Platon. Il l'avait déjà énoncé dans le *Phaedrus*.

(m) Ces reproches peuvent s'adresser à tous nos philosophes romanciers qui nous parlent d'*amour platonique*, mais surtout à Marcile Ficin dont on ne peut lire sans indignation l'argument qui est en tête de ce 7<sup>m</sup>e dialogue de la République et de tous les traducteurs Français qui ont voulu faire de ce philosophe un Héraut précurseur du Christianisme, pour quelques vérités que l'étude de la tradition lui avait révélées.

(n) Pour se convaincre de l'immoralité de Platon, il ne faut que lire le dialogue *Phaedrus de pulchro*, où Socrate traite de l'amour charnel d'homme à homme et ne l'envisage que sous l'unique point de vue de *commodo et incommodo*.

(o) La loi de Moïse envoie devant les juges tout homme qui a fait périr son esclave sous les coups. (Exode XXI, 20.)

(p) C'est sans doute chez les peuples du nord que Platon avait médité son code pénal. Car les lois Ripuaires, Bourguignonnes, Saliques, Lombardes, n'imposent d'autre peine pour la mort d'un serf étranger qu'une peine pécuniaire.

(q) C'est sans doute à la lecture de Platon que nous devons les progrès philanthropiques de nos modernes utopistes qui veulent l'abrogation de la peine de mort pour tous les crimes. Mais ce même Platon, qui ne veut pas que le parricide soit puni de mort, condamne à cette peine, les avocats, les médecins qui reçoivent des rétributions pour l'exercice de leurs talents. (*De legib. Dial. XII, in fine.*)

(r) Dans la vulgate on lit: *Qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio.* Dans le texte grec nous lisons: *Ὁ ὀργιζόμενος ἀδελφῷ αὐτοῦ ἰκῆ, ἔνοχος ἔσται τῇ κρίσει.* C'est-à-dire qui se mettra en colère sans motifs.

(s) Ligtfoort assure que le mot *Raca* dans la langue Hébraïque est un terme de mépris qu'on prononce avec des gestes d'indignation et de dégoût, comme de cracher en détournant la tête. De là vient le mot grec, *Racos*, homme de rien, vil, méprisable. C'est peut-être aussi de là que nous vient la signification de mépris que nous donnons au mot de *race*, lorsque nous disons, en parlant de certaines personnes méprisables, *c'est de la race.*

(t) Je dis: *Pallas*. Le texte grec a dit: *Folias*. Selon Hesychius ce serait le surnom de Palla. Acciaoli a traduit par: *Dodones Colomba*, la Colombe de Dodone. Je ne sais sur quoi il s'est fondé.



---

## DIXIEME DISCOURS.

### SUR LES ORACLES VRAIS ET FAUX.

I. Ceux qui sont travaillés de l'esprit de domination, saisissent toujours l'espèce de pouvoir qui est le moins à leur portée, et ne voient la tyrannie que du côté qui leur convient le moins. Ils s'enveloppent de tout le faste de la royauté, c'est-à-dire, de la pourpre, de la couronne, du trône, du char de triomphe, et ne marchent qu'au milieu d'une formidable escorte, sans songer à se revêtir des vertus qui sont l'apanage des vrais rois. Peu jaloux du titre de Pères, ce sont des tyrans soupçonneux, atrabilaires. Loin d'être les défenseurs, les protecteurs des peuples, ils n'en sont que les maîtres durs et féroces. De là vient que souvent ils descendent du trône pour faire place à des rois légitimes, saisis de commisérations pour des peuples opprimés et écrasés sous les roues de la tyrannie. Souvent aussi ce qui constituait leurs forces, se tourne contre eux-mêmes. Ce sont leurs satellites mêmes qui travaillent à affranchir les peuples et qui les culbutent d'un trône usurpé.

Tel est le sort qu'ont subi les démons. Peu contents de celui qui leur était échu lors de la création, ils ont voulu se soustraire à la domination du plus juste des maîtres; ils ont voulu usurper la puissance de Dieu; ils se sont constitués les tyrans du genre humain; dans leur extravagant orgueil, ils ont osé blas-

phémer le saint nom de leur maître et se dire Dieux ; ils ont séduit les stupides mortels ; ils se sont arrogé les honneurs et le culte qui ne sont dus qu'au créateur (a).

II. C'est alors que , pour se maintenir dans cette monstrueuse usurpation et dans leur tyrannie, ils ont eu l'insolente prétention de connaître et de prédire l'avenir. Sur tous les points de la terre ils ont étendu leurs filets ; partout ils ont établi des ateliers de mensonges, de prestiges et de supercherie. C'est de leur école qu'on vit sortir les Aleuromantes , les Engastri-miques ou Ventriloques, les necyomantes. Les mêmes démons vous donnèrent la fontaine de Castalie, le torrent de Colophone, le chêne sacré, le trépied de Cyrhée, les chaudrons de Dodone et de Thesprotie (b).

Dans la Libye ils firent entendre l'oracle d'Ammon, à Dodone celui de Jupiter, aux Branchides, à Delos, à Delphes, à Colophone, ceux d'Apollon le Clarien, le Détien, le Pythien, le Didyméen ; à Orope, celui d'Amphiaraus. A Lébadié on courait à l'autre de Trophonius. Chez les Tyrrhéniens et les Chaldéens on descendait dans des hypogées (souterrains) pour consulter les morts. Ici c'était Amphiloque, là Glaucus, ailleurs Moptus, et tant d'autres noms fameux qui déroulaient l'avenir à tout allant et tout venant, moyennant salaire compétent.

III. Il n'y a pas de doute que ces prétendus oracles n'aient été les œuvres des esprits infernaux, puisque nous les voyons aujourd'hui réduits au silence. Car depuis l'apparition du Sauveur sur la terre, tous ces ateliers de mensonges et d'impostures ont disparu et n'ont pu supporter l'éclat de la divine lumière (c).

C'est ce que nous apprend Plutarque qui certes n'était pas Hébreu, mais qui était natif de Chéronnée, qui était Grec et de naissance et de langage, très-entiché d'ailleurs de vos opinions et qui néanmoins ne faisait aucun doute que tous ces oracles ne fussent des supercheries des démons. Car la Chéronnée sa patrie était limitrophe de Delphes, de Lébadie et d'Orope.

Plutarque, homme plein de science et d'expérience, nous a laissé beaucoup d'écrits parmi lesquels on en trouve un intitulé : *des oracles qui ont cessé*, et dans lequel nous lisons ce qui suit.

« Je pense, comme beaucoup d'autres, que ce ne sont pas des Dieux qui président dans ces lieux où l'on rend des oracles, parce qu'on doit prudemment supposer que les Dieux ne s'occupent pas de ce qui se passe ici-bas, mais que ce sont des démons ministres de ces Dieux. Quant à ceux qui basent leur opinion sur les vers d'Empédocles, supposent que ce sont des démons scélérats, méchants et perfides, sujets à la mort comme les hommes, je crois qu'ils vont trop loin et que cette opinion tient de la barbare. »

IV. Ce n'est pas un de nos prophètes, un de nos apôtres ni un de ceux qui ont cru à leur prédication, qui a pensé devoir par ces paroles confirmer la doctrine qu'il avait embrassée. Non, c'est un des Vôtres; c'est un homme versé dans toutes les sciences, fort entêté des anciennes doctrines philosophiques. C'est ce philosophe qui vous dit que les Chresmologues ou diseurs d'oracles n'étaient pas des Dieux, mais des démons. Il dit encore que les prêtres attachés à leurs temples étaient inspirés par les démons, que leur fureur

était démoniaque, que leurs oracles ne s'obtenaient qu'à prix d'argent et qu'ils ne prédisaient rien de vrai. Il accuse ces prêtres qui se vantent d'être remplis de l'esprit de ces démons, de beaucoup de crimes, de mille fourberies et surtout d'avoir procuré la mort à beaucoup de gens. Il prétend que les vers qu'ils proféraient n'étaient pas improvisés, ni le produit d'une inspiration ou d'une fureur divine instantanée, mais des vers d'Empédocles, extraits d'une ancienne compilation.

C'est ce qui résulte évidemment de ce qui suit :

« Toutefois, quant aux mystères et cérémonies  
 » secrètes qui peuvent nous donner les plus grands  
 » éclaircissements sur la nature des démons, taisons-  
 » nous, ayons bouche close, comme dit Hérodote.  
 » Mais, quant à certaines fêtes, certains sacrifices,  
 » certains jours néfastes où l'on mange de la viande  
 » crue, où l'on met son corps à la torture, où l'on  
 » jeûne, où l'on se harasse de fatigues, quant à ces  
 » jours où en certains lieux on fait entendre pendant  
 » les sacrifices des paroles sâles, obscènes en se se-  
 » couant, s'agitant, criant comme des furieux, se  
 » frappant la tête contre des murs; non, ce n'est point  
 » en l'honneur des Dieux que ces contorsions ont été  
 » instituées, mais dans le but de détourner de des-  
 » sus nos têtes, la colère des mauvais démons pour les  
 » calmer, et les dédommager, et les consoler des sa-  
 » crifices humains dont on était autrefois dans l'ha-  
 » bitude de les régaler. »

V. Dans ce passage Plutarque dit que les oracles étaient l'œuvre, non des Dieux, mais des mauvais génies ou démons; ici il leur donne l'épithète de *mauvais*, il apporte en preuves manifestes les abomina-

tions qu'ils commettaient ou faisaient commettre. Car à qui pouvaient être agréables ces repas de viandes crues, ces dislocations de membres, ces sales vociférations, ces abominables obscénités, ces fureurs, ces tournoiemens, ces agitations épouvantables ? A qui ces horreurs pouvaient-elles plaire, si ce n'est à ces démons qui se font un plaisir d'accabler le genre humain de mille calamités, qui aimaient jadis savourer le sang des victimes humaines, mais qui voyant les hommes fatigués, dégoûtés de ces horribles sacrifices qu'ils exigeaient, ont échangé ces abominations contre des tortures, des festins dégoûtants et d'autres turpitudes de cette espèce.

Plutarque ajoute à ce que nous venons de lire :

« Lorsqu'Ammonius eut cessé de parler, je repris la parole et m'adressant à Cléombrote : dites-nous donc quelque chose de l'oracle d'Ammon. Car il fut autrefois célèbre et passait pour divin, mais il parait s'être aujourd'hui totalement éclipsé. Voyant Cléombrote se taire et tenir les yeux baissés, Démétrius reprit et dit : il est inutile de parler et de s'informer de ce qui se passe à Ammon, et bien moins encore de tergiverser, puisqu'à l'exception d'un ou deux nous les avons tous vus s'éclipser les uns après les autres. »

VI. Voilà ce qu'écrivait Plutarque après l'incarnation du Dieu sauveur. En fixant l'époque il n'a laissé aucun doute sur le motif du silence des oracles.

Porphyre dans son livre sur la *philosophie des oracles* dit : « Quant à la connaissance exacte du pourquoi, les oracles sont ainsi tombés, nous pensons, quoiqu'on en dise, que les hommes n'en peuvent comprendre le motif, et que même plusieurs démons

» l'ignorent. De là vient que lorsque nous les interrogeons, nous les trouvons si souvent en défaut de la vérité. »

Puisque donc, Hommes de la Grèce, vous n'ajoutez pas foi à nos paroles, lorsque nous vous parlons de vos oracles; croyez tout au moins à votre ami le plus chaud et à notre adversaire le plus déterminé. Car cet ennemi implacable a déclaré une guerre ouverte au Christ et à la religion. C'est cependant lui qui accuse de fausseté et de mensonge les démons qui président dans ces lieux où l'on devine, où l'on rend les oracles. Dans le même livre vous l'entendez néanmoins donner à ces démons le nom de *Dieu*, mais attribuer leur science divinatoire plutôt à leurs connaissances astrologiques qu'à leur préscience divine. « Quoi que disent les Dieux, pourvu qu'ils parlent de ce qui dépend du destin, ils le savent par la connaissance qu'ils ont du mouvement des astres. C'est ce qu'ont fait connaître tous les Dieux qui ne sont pas menteurs. »

En vérité Porphyre est admirable; il donne ici le nom de *Dieu* à ces mêmes êtres qu'ailleurs il a dit n'être pas des Dieux. Cette contradiction ne se trouve pas égarée dans un autre ouvrage; mais c'est dans le même livre qu'elle est plusieurs fois répétée. Car, après avoir rapporté l'oracle d'Apollon qui prescrit le rit qu'on doit observer dans les sacrifices aux Dieux infernaux et terrestres, aux Dieux marins, aux Dieux célestes, aux Dieux aériens, il réfute cet oracle comme absurde, en disant « qu'il ne faut pas réputer pour Dieux ceux qui se plaisent à voir leurs autels arrosés du sang des animaux, que ces sortes de sacri-

» fices étaient souverainement injustes, abominables,  
 » nuisibles, indignes de la majesté divine. »

Il apporte ensuite le témoignage de Théophraste, qui dit que les sacrifices d'animaux ne convenaient pas aux Dieux, mais aux démons. Après quelques plaisanteries amères sur les sacrifices humains pratiqués chez les anciens dont il cite de nombreux exemples, il dit :  
 « Ainsi donc un homme prudent et modéré se gardera bien de faire usage de ces sacrifices, pour attirer à lui ces démons. Il s'appliquera à purifier son âme de toutes les manières. Car ils s'attaquent moins aux âmes purifiées. »

VII. Apollon Pythien est ici en opposition formelle avec le philosophe Porphyre. Car il ordonne à tous ceux qui viennent le consulter de faire des dons au mauvais démon, comme un tribut d'affranchissement ; de leur offrir, par exemple, des libations, un bûcher, du sang noir, du vin noir, et quelque autre chose encore. Il a même tracé la prière que le Sacrificateur devait prononcer.

« O Démon ! toi qui es en possession des âmes pécheuses  
 » Sous la voûte des cieux, sur ce globe terrestre. »

Ainsi voilà Porphyre qui, dans son livre, établit en principe que le démon n'est pas un Dieu, parce qu'il n'est pas possible que des Dieux se plaisent à savourer l'odeur des viandes sacrifiées ; et qui, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de son opinion, n'hésite pas à la confirmer par ce serment :  
 « Je prends les Dieux à témoin que je n'ai ni ajouté  
 » au sens des oracles que j'ai produits, ni rien re-

» tranché de leur valeur , si ce n'est que j'ai quel-  
 » quefois corrigé un mot évidemment faux , ou éclair-  
 » ci un mot obscur , ou terminé un vers incomplet. »

Voilà donc Porphyre qui accuse le Dieu Pythien d'ignorance ; car il a corrigé des mots évidemment mensongers , il a éclairci les obscurités du langage Pythien ; il a rectifié les vers qui clochaient , allongé ceux qui étaient trop courts.

VIII. Voici encore comme Diogénien s'explique en parlant de l'imposture des Dieux qui amusent les peuples par des oracles :

« Il n'est pas un homme qui n'ait pu , dans toute sa  
 » vie , se convaincre que mille faits , mille évènements,  
 » ont mis en défaut la sagacité des oracles et des de-  
 » vins ; et j'en appelle à ceux-mêmes qui se donnent,  
 » dans l'art de la divination , pour les plus infailli-  
 » bles. »

Un peu plus loin il ajoute : « Je dirai encore que , si  
 » quelques consultants les ont rencontrés justes dans  
 » leurs prédictions , ils en sont bien plus redevables  
 » au hasard qu'à leur science. De même que nous ne  
 » prétendons pas que ce soit un effet du hasard , lors-  
 » que quelqu'un n'atteint jamais son but ; nous disons  
 » aussi que c'en est un , lorsque , non pas toujours ,  
 » non pas souvent , mais lorsque rarement il le tou-  
 » che contre toutes les règles de la prudence , en dis-  
 » tinguant les conceptions de notre esprit , manifes-  
 » tées et attribuées à chaque nom en particulier. »

Quant à ce que Porphyre dit que ce n'est que sur les violences et les tortures que les hommes faisaient aux Dieux (*d*) que ceux-ci prédisaient l'avenir , on peut aisément s'en convaincre en ouvrant son livre de la



*philosophie éclectique.* C'est un recueil d'oracles dans lequel on rencontre cette réponse d'Hécate, conjurée par un homme. « Apprôche ; j'ai entendu de ta bouche les prières que la sagesse des Dieux a apprises aux mortels. Puis Hécate, fatiguée des instances du dévot, lui adresse ces reproches :

« Qu'as-tu besoin de nous ? Quelle nécessité y a-t-il de m'enchaîner, moi, Déesse Hécate, pour aller dans ta maison ? »

Ailleurs Apollon fort mécontent, s'écrie :

« Ecoute ce que tu me forces à dire et que je te dirai malgré moi. » Ou bien il dit encore : « Laisse le Dieu aller en liberté ; aucun mortel ne peut le retenir. »

C'est ainsi que Porphyre et les démons eux-mêmes qui ont usurpé le nom de Dieu, prouvent que les artifices humains de la théurgie étaient plus puissants que ces prétendus Dieux, puisque c'étaient les hommes qui les contraignaient à descendre des régions supérieures, et les retenaient ici-bas malgré eux, sans qu'ils pussent se dégager des entraves dont de faibles mortels les liaient et tenaient garrottés.

IX. D'après ce que nous venons de dire et ce qui nous reste à dire, il est facile d'apprécier le torrent de maux que les divinations ont introduits sur la terre. En voici quelques exemples :

Les Athéniens, désolés par la famine, consultèrent Apollon Pythien sur les moyens de la faire cesser. Celui-ci leur répondit que l'abondance ne reviendrait qu'autant qu'ils sacrifieraient sept jeunes filles, sept jeunes garçons.

Les ambiguïtés dont les oracles étaient enveloppés

ont été une source féconde de funestes catastrophes. Aristomaque ne comprenant pas ce que voulait dire le mot *sténigra*, dont l'oracleux Pythien s'était servi, abandonna le détroit et ses galères, et mit pied à terre dans l'isthme de Corinthe, où il fut exterminé avec toute son armée. Si le Dieu de Delphes connaissait si bien l'avenir, pourquoi enveloppait-il ses réponses de tant d'obscurités ? C'est qu'en donnant une solution amphibologique, il était sûr de n'être pas pris en défaut.

Crésus fut également la dupe du Dieu amphibologique. Apollon lui ayant répondu : « *Crésus en traversant l'Alys détruira un grand empire.* » Était-ce le sien ou celui de ses ennemis, qui devait être détruit ? C'est ce qui restait à deviner. Mais, quoi qu'il arrivât, Apollon avait raison. Crésus lui avait cependant fait des dons magnifiques, dignes de son nom et de sa fortune. Ainsi Apollon était tout-à-la-fois un imposteur et un ingrat. Car ou il se vante de savoir ce qu'il ne sait pas, ou il le sait parfaitement ; dans l'un et dans l'autre cas, il se jouait des mortels qui venaient avec confiance consulter son trépied.

L'empereur Julien fut pris dans les mêmes filets, lorsque, marchant contre les Perses à la tête de son armée, il consulta l'oracle, qui lui répondit : « *Main-tenant, nous tous les Dieux réunis, nous allons nous rendre au fleuve de la bête (le Tigre) pour en rapporter les trophées de la victoire. Moi, Mars, je marcherai à la tête et je serai le tourbillon de cette guerre.* »

X. Il arriva quelque chose de semblable aux Athéniens, lors de l'invasion de Xercès dans la Grèce, à

la tête d'une armée innombrable. Les Athéniens envoyèrent consulter l'oracle, qui leur fit cette réponse: « *O ! insensés, pourquoi restez-vous oisifs ? Cette sottise trahit évidemment l'ignorance du Dieu chresmologue. S'il eût su que les Athéniens devaient être vainqueurs, il ne les eût pas traités de fainéants ni d'insensés, mais il les eût mille fois béatifiés. Car ils ont été vainqueurs de trois mille deux cents vaisseaux et d'une armée de trois millions d'hommes. Après cette brillante victoire, après ces glorieux trophées, les Athéniens ne furent plus des misérables, ni des lâches. Ajoutez à cela qu'il les avait engagés à la fuite et leur avait annoncé que Minerve, leur déesse tutélaire, était incapable de les défendre. « Il n'est pas, » disait-il, « au pouvoir de Pallas d'arrêter la foudre de Jupiter, quelques prières qu'elle lui adresse. »*

Et pour rendre la contradiction plus frappante, après avoir dit que Jupiter était inflexible aux prières de Minerve, il revient sur ses pas, et dit : « *Jupiter » foudroyant veut bien permettre à Minerve d'avoir » des murs de bois.* » Quelque désespérée que fût la situation des Athéniens, il ne leur offrit aucun moyen de salut, mais il cacha son ignorance sous des mots vagues, vides de sens, pour ne pas être pris en défaut. La fin de sa réponse ne le cède pas au commencement en obscurité et en équivoque :

- « O divine Salaminé, toi aussi tu perdras les enfants  
» des femmes
- » Ou au temps de la semaille ou au temps de la mois-  
» son. »

Comme il ignorait quels étaient ceux qui devaient succomber dans cette guerre, ou des Perses ou des

Grecs , il ne fait mention que des enfants qui devaient périr à Salamine , sans dire à qui ils appartiendraient : Et quand l'évènement devait-il se passer ? C'est ce qu'Apollon ne sait pas ? — Sera-ce au printemps ou en automne ? C'est là-dessus qu'il faudra recourir à un autre oracle.

Au reste, Thémistocle se chargea , par sa prudence et son courage , de confondre le dieu Pythien ; il fit voir que les Athéniens n'étaient ni des lâches ni des fainéants, mais au contraire des hommes pleins d'énergie et surtout très-heureux.

XI. C'est à Apollon que les Spartiates furent redevables d'une honteuse défaite , et les Cnidiens de l'esclavage sous lequel ils ont long-temps gémi.

Le Pythien , après s'être vanté d'avoir dicté à Lycurgue ses lois atroces , et après lui avoir adressé dans le temple de Delphes ces vers flatteurs :

- « O toi Lycurgue , qui naguères es entré sous mes  
» portiques ,
- » Enfant chéri de Jupiter et des habitants des cèles-  
» tes demeures ,
- » Je me demande si tu es un Dieu ou un simple mor-  
» tel.
- » J'aime mieux croire que tu es un Dieu , toi qui es  
» venu
- » Sous mes portiques chercher la Justice , pour la faire  
» régner ,
- » Bientôt je me rendrai à tes vœux . »

Dans le précédent discours nous avons vu quelles furent ces lois ; vous avez remarqué qu'elles refusaient l'hospitalité à tout étranger , qu'elles prostituaient impunément toute la jeunesse , qu'elles exposaient toutes les femmes sur la place publique , au préjudice des lois éternelles de la nature. Le lyrique Apollon , ce devin.

consommé , se proclame lui-même l'auteur et l'inventeur de ces lois. Tantôt il fait un Dieu de celui qui, sous sa dictée , les promulgua ; tantôt il dit qu'il ne sait si c'est un Dieu ou un mortel. Cependant , tout en voulant faire beaucoup d'honneur à Lycurgue , il n'en fait cependant pas un Dieu , se réservant pour lui-même l'autorité divine ; il se contente de dire : *J'aime à croire* , comme si lui-même n'était qu'un simple mortel.

XII. Voici en quels termes il fait l'apologie des femmes de Sparte , qui se prostituaient au premier venu :

- « Partout on vante les habitants d'Argos ,
- » Les juments de la Thrace emportent la palme ;
- » On célèbre partout la femme de Sparte ,
- » Et les heureux mortels qui boivent les eaux de l'A-  
» réthuse. »

Archiloque , le plus infâme , le plus obscène des poètes , obtint aussi de ce Dieu les honneurs de la célébrité et de l'immortalité. Voici la réponse que son Père en reçut :

- « Ton fils sera immortel , ô Tiésiclès ,
- » Et sera de tous les mortels le plus célèbre. »

Pour Homère , il en fit tout-à-la-fois un heureux et très-misérable mortel , parce que sans doute il était aveugle et le plus célèbre poète ; ce qui n'empêche pas Platon de l'exclure de sa république , comme on chasse les hirondelles de la maison , après leur avoir parfumé les ailes.

Cet Apollon n'était pas au reste fort avare des honneurs divins. Nous avons déjà fait connaître (e)

ce Cléomède si fameux par le sang qu'il répandit un jour dans un accès de colère. C'est à ce féroce lutteur qu'il adresse ces vers :

- Le dernier des Héros , c'est Cléomède d'Asypalée.
- Faites-lui des sacrifices , car il ne fait pas partie du  
» nombre des mortels. »

Voici le prix infâme auquel il attache le bonheur des habitants de Methymne.

*Sed et Methymnæ incolis multo melius erit  
Phalenum colentibus Dyonisii caput.*

C'est ainsi que le plus sage des Dieux , celui que les poètes appellent *Phæbus* , c'est-à-dire , chaste , impollu , engage , pour être heureux , les habitants de Méthymne , à adorer , dans la personne de Bacchus , ce qu'il y a de plus immonde.

XIII. C'est ce puissant Dieu de Delphes qui , voyant son temple livré aux flammes , n'y apporte aucun secours , qui se contente d'en accuser le destin et les Parques , de composer et de chanter une complainte dont voici les derniers vers :

- Supportez les décrets immuables des parques ,
- Car Jupiter leur a promis que jamais le cours  
» de leurs fuseaux ne serait arrêté.
- Il était donc écrit dans les destins qu'à la suite des  
» temps
- Ce temple devait crouler sous la foudre de Jupiter. »

On pourrait citer beaucoup d'autres oracles du fameux Apollon , également dignes de pitié et de risée. Non-seulement Porphyre en a fait un recueil dans sa *philosophie éclectique* , mais encore OËnomaüs , célèbre ynnique , dans le dessein d'en démontrer la fausseté.

XIV. Si je vous ai mis sous les yeux les témoignas-

nages d'Œnomaüs , de Porphyre, de Plutarque , de Diogénien , cela a été dans votre unique intérêt , devant avoir sur vous plus d'empire , étant tous totalement étrangers au christianisme , s'ils n'en sont pas les ennemis les plus déterminés. Quant à nous , un seul témoignage nous suffit , c'est celui des faits ; c'est le plus positif pour établir la vérité et convaincre tous les oracles de mensonge et d'imposture.

Avant l'apparition du Rédempteur des hommes , revêtu de notre humanité , toute la terre habitable était enveloppée d'un épais brouillard. Les démons ennemis du genre humain lui faisaient une guerre de brigands ; ils l'avaient couverte de nombreux et d'immenses filets. A peine le soleil de toute vérité eut-il paru sur l'horizon , que tous les démons prirent la fuite , abandonnant leurs cavernes et leurs repaires. A peine le Sauveur des hommes eut-il commencé le cours de ses prédications , qu'ils s'écrièrent aussitôt : *Jésus, fils de Dieu , qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Etes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ?* (Matth. VIII, 29.) D'autres le suppliaient de ne point les précipiter dans l'abyme.

A Philippe , l'esprit de la Pythonisse est forcé de crier , à la vue des apôtres : *Ces hommes sont les serviteurs du Très-Haut ; ils vous annoncent la voie du salut.* (Act. apost. XVI, 17.)

Lorsqu'enfin les esprits infernaux virent les Apôtres disséminer la vérité par toute la terre , semblables à ces soldats déserteurs qui se sentent partout menacé de la colère de leur souverain , ils se hâtèrent d

prendre la fuite et d'abandonner le théâtre de leurs forfaits.

XV. Mais le créateur de cet univers, Dieu leur maître, leur souverain, les poursuit dans leurs repaires, détruit de fond en comble leurs citadelles et leurs forteresses, et réduisit au silence les eaux de Castalie, la fontaine de Colophone, les bassins de Thesprotis, de Dodone et de leur Jupiter, le trépied de Cirrhée. Les Apollons de Colophone, de Delos, de Delphes, de Claros, de Didyme, sont aujourd'hui muets. Un silence profond règne dans la Lebadie. Il n'y a plus d'Amphiloque, d'Amphiaras, de Trophonius, de Jupiter-Ammon. Les morts, aujourd'hui, sont sourds à la voix des nécromanciens de la Chaldée et de l'Etrurie. Le Maître de la nature a parlé et a mis un bâillon à la bouche des démons qui régnaient dans ces lieux, et, comme dit le Prophète, il a gourmandé l'abyme et lui a dit : *Tu seras abandonné ; je dessécherais tes fleuves* (Isaïe, L, 2.)

L'Apollon de Daphné demanda un jour qu'on transportât loin de lui les os de notre saint Evêque et confesseur Babylas, parce que son voisinage lui imposait silence et ne lui permettait pas de poursuivre le cours de ses fourberies. Mais le feu du ciel fit justice de son arrogance et le frappa de la foudre (*f*). De même que saint Paul ferma la bouche à la Pythonisse, de même aussi les cendres de notre glorieux confesseur condamnerent au silence cet esprit imposteur.

XVI. Vos philosophes vous ont appris à connaître la valeur et le mérite de vos oracles, c'est-à-dire, de ceux des démons ; si vous voulez maintenant connaître ceux du Dieu créateur, en apprécier la valeur,



comparez les uns avec les autres , l'obscurité des uns avec la clarté des autres ; ouvrez nos Livres saints ; et pour vous aider dans cette comparaison, j'en produirai quelques-uns.

Je commencerai par mettre sous vos yeux les prophéties qui ont annoncé la destruction des idoles J'entends d'abord Isaïe qui vous dit :

*Dans les derniers jours paraîtra la montagne du Seigneur , et la maison de Dieu sur le sommet des monts. Elle dominera toutes les collines ; toutes les nations viendront à lui ; beaucoup de peuples se mettront en mouvement et se diront entr'eux : Venez , montons sur la montagne du Seigneur , à la maison du Dieu de Jacob. Il nous annoncera sa voie et nous marcherons dans le sentier qu'il nous tracera. Car c'est de Sion que sortira la loi de Dieu ; c'est de Jérusalem que viendra le verbe du Seigneur. Il jugera les nations, il punira un grand peuple , et les nations convertiront leurs épées en socs de charrue, et leurs lances en faux. Elles ne tireront plus l'épée les unes contre les autres, et n'apprendront plus l'art de combattre.*  
( LXX. Isaïe, II. 1, 2, 3. )

Vous avez entendu Isaïe ; ah ! je vous en conjure , dites-moi ; au nom de la vérité , cet oracle est-il louche , tortueux , ambigu ? Vous direz : Non. J'en suis sûr ; car vous êtes témoins de l'accomplissement d'une partie des prophéties. N'êtes-vous pas témoins oculaires de l'exaltation de l'Eglise chrétienne ? Ne voyez-vous pas presque tous les mortels prosternés à ses pieds et lui rendre leurs hommages ? les uns venir à elle spontanément et sans contrainte , les autres la servir malgré eux ? Ne voyez-vous pas le sommet des

montagnes, jadis le repaire de vos Dieux, je veux dire, des esprits infernaux, aujourd'hui l'asile de pieux cénobites ? Entendez-vous annoncer de tous les côtés le Verbe qui a paru sur la montagne de Sion ? Voyez-vous les peuples étancher leur soif au torrent qui y prend sa source ? Ne voyez-vous pas les ennemis de l'Eglise qui ont mis bas les armes et en ont fait des instruments d'agriculture ? Vous rappelez-vous qu'au temps où Isaïe prédisait, Jérusalem était sous un roi, Samarie sous un autre, que les Iduméens, les Moabites, les Ammonites, que dis-je, les Arabes, les Madianites, les Amalécites, ceux de Gaza, d'Ascalon, d'Azoth, de Sidon, de Tyr, de Damas, vivaient très-isolés les uns des autres, chacun sous un prince particulier ? Il y avait alors autant de rois que de villes, autant de princes que de bourgs et de villages. Mais à peine le Sauveur des hommes eut-il paru sur la terre, que César-Auguste vint étendre sa vaste domination sur toutes ces royautés et principautés, fit disparaître toutes ces dominations isolées, pour les réunir sous le sceptre de Rome.

XVII. Quelques versets plus loin, il chantera, sur un ton presque tragique, la destruction des idoles que les hommes s'étaient eux-mêmes fabriquées.

*Ils cacheront, dit-il, dans les cavernes, dans les fentes de rocher, dans la terre, tous les Dieux que leurs mains ont forgés, parce qu'ils seront saisis de terreur à la vue du Seigneur et de sa puissance, lorsqu'il se lèvera pour frapper la terre. En ce jour-là, l'homme jettera loin de lui ses abominations d'or et d'argent, qu'il s'était faites et qu'il adorait, véritables puérités, telles que des chauves-souris, pour les cacher dans*

*des trous de rocher , saisis de frayeur à la vue de la majesté du Seigneur , et de sa gloire et de sa puissance , lorsqu'il se lèvera pour frapper la terre. (Ibid. 18, 19 et seq.)*

Je ne crois pas devoir vous expliquer cette prophétie , car déjà vous en avez admiré la vérité. Déjà vous en avez ingénument , mais intérieurement avoué la sincérité , à la vue de tout ce qui s'est passé autour de vous. Ne vous en tenez pas là ; faites-en sans retard un aveu haut et public. Ce n'est pas de l'aveu de nos fautes que nous devons rougir , c'est de nos actes criminels.

Mais seriez-vous , par hasard , tentés de nier ce qui est au vu et au su de tout le monde , de nier que vos Dieux ont été souvent enfouis dans la terre , que les chrétiens les en ont plusieurs fois retirés pour les exposer à la risée publique ? Oui , je le répète , comme l'avait annoncé le Prophète , les adorateurs d'idoles les ont cachées , se faisant eux-mêmes les protecteurs de leurs Dieux. Et ceux qui les avaient découvertes , les ont apportées sur la place publique et exposées aux yeux du peuple , des femmes , des enfants qui traînaient dans la boue ce que leurs pères avaient appelé des Dieux. C'étaient des reptiles , des quadrupèdes , des chauves-souris , des rats , des serpents , des scorpions qu'ils exterminaient dans leurs maisons et dont ils adoraient les figures. Nous en avons , au reste , assez dit.

XVIII. Passons à d'autres oracles du même prophète Isaïe , pour en montrer l'accomplissement : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israel : En ce jour l'homme mettra sa confiance dans son Créateur , et ses yeux se*

*tourneront vers le saint d'Israel ; il cessera de mettre sa confiance dans les autels , et les ouvrages de ses mains , et le travail de ses doigts. Il n'ira plus dans les bois , cacher ses abominations. ( LXX , Isaïe , xvii , 7 , etc. )*

Voilà ce qu'annonçait le prophète, plus de mille ans avant Constantin. Ce n'est qu'après ce laps de temps que les bois consacrés aux démons ont disparu. C'est à cette prodigieuse distance de temps que l'homme plein de l'esprit de Dieu a prédit ce que nous voyons aujourd'hui , comme s'il l'eût eu présent sous les yeux.

Comparez cet oracle avec ceux de votre Jupiter de Dodone , votre Apollon Pythien qui , sans pouvoir lire l'avenir à une distance même de trois mois , n'ont pu parler qu'en termes équivoques et amphibologiques.

Ecoutez encore ce qui suit :

*Convertissez-vous, enfants d'Israel, qui avez conçu de profonds projets d'iniquité , parce qu'en ce jour les hommes feront disparaître les ouvrages soit d'or , soit d'argent de leurs mains... Je suis le premier Dieu, celui qui est dans les siècles à venir. Les nations m'ont vu, et elles ont tremblé ; les extrémités de la terre ont été frappées de stupeur ; elles se sont approchées et elles sont venues ; chacun appelant son voisin et son frère à son secours , lui dira : L'ouvrier ( en bois ) a réussi , le forgeron a bien travaillé. Il ajoutera même : La soudure est belle ; ils ont mis en place leur ouvrage , ils l'ont consolidé avec des clous ( et ils ont dit ) ; il ne bougera pas. ( LXX. Isaïe , xli , 5 , 6 , 7. )* En effet , leurs Dieux ne peuvent être fixés qu'avec

des clous ; ils ne peuvent bouger de place qu'autant qu'on les porte.

XIX. *Vous, Jacob, mon serviteur, vous, Israel que j'ai choisi, enfant d'Abraham, mon bien-aimé que j'ai retiré des extrémités de la terre et que j'ai appelé du fond des abymes, je t'ai dit : Tu es mon fils, je t'ai choisi, je ne t'abandonnerai pas ; ne crains rien, car je suis avec toi. (Ut supra, 7, etc.)*

*C'est sur lui que j'ai répandu mon esprit. Il portera mon jugement chez les nations. Il ne crierapoint, il ne haussera pas la voix, il ne se fera point entendre au dehors ; il ne broiera pas le roseau déjà brisé ; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, mais il jugera en faveur de la vérité. Il brillera et ne sera point abattu pendant qu'il établira la justice sur la terre. Et c'est en lui que les nations espèreront. Ainsi a parlé le Seigneur Dieu qui a fait le ciel, l'a consolidé, qui a posé la terre sur ses bases et créé tout ce qui est en elle ; qui donne le souffle au peuple qui l'habite, et la vie à tous les êtres qui la foulent. Moi le Seigneur, je t'ai appelé dans ma justice ; je te tiendrai par la main, je te fortifierai ; je t'ai donné aux peuples en témoignage de ta divine origine, et pour être la lumière des nations, pour rendre la vue aux aveugles, briser les fers des captifs, arracher aux cachots les détenus couchés dans les ténèbres. Je suis le Seigneur Dieu ; voilà mon nom ; je ne céderai ma gloire à aucun autre, ni mes vertus aux idoles. (LXX. Isaïe, XLII, 1 et seq.)* C'est à Jésus-Christ notre Seigneur que Dieu adresse ici la parole sous les noms d'Israël et de Jacob, parce que, comme homme, il est fils, en ligne directe, des patriarches. Le prophète peint ici la douceur, la pa-

tience du Christ au milieu des railleries et des insultes du peuple juif. Il dit ensuite qu'il a été donné en témoignage de sa divine origine, car il avait promis aux patriarches et à toute la nation juive, que par lui le salut serait accordé à tous les peuples. Mais il dit aussi que le même Homme-Dieu paraîtrait pour éclairer les nations, rendre la vue aux aveugles, briser les fers des captifs, délivrer des ténèbres ceux qui, plongés dans l'ignorance, étaient comme ensevelis dans les cachots. Il donne les noms d'aveugles, de captifs à ceux qui sont enveloppés des nuages de l'ignorance, et qui sont détenus dans les chaînes du péché. Et la preuve que c'est sous ces dénominations qu'il désigne ceux qui étaient engagés dans les vaines superstitions de la gentilité, il ajoute : *Je suis le Seigneur Dieu. Voilà mon nom. Je ne céderai ma gloire à aucun autre, ni mes vertus aux idoles.*

En effet, Dieu, du moment de son incarnation, dépouilla les démons du titre de Dieux, qu'ils s'étaient insolemment arrogé.

XX. Quelques lignes plus bas, le prophète ajoute : *Le Seigneur, Dieu des puissances, sortira pour fouler la guerre, susciter le zèle, il criera avec force contre ses ennemis. Puis il explique pourquoi le Seigneur ne l'a pas fait plus tôt. Je me suis tu dans le temps. Est-ce que je me tairai toujours? Est-ce que je patienterai toujours? J'ai souffert comme une femme en couche; je me montrerai, je dissiperai et je dessècherai tout à la fois. (Isaïe, XLII, 14.)*

Voilà des paroles dictées par la patience, la longanimité, l'amour pour les hommes. Car Dieu, dans sa patience, n'a d'abord pas puni les hommes pécheurs;

mais après les avoir long-temps épargnés, il a appelé à lui ceux qui n'étaient qu'égarés, puis dispersé ceux qui ont persévéré dans leurs égarements. C'est pourquoi le prophète ajoute : *Je rendrai désertes les montagnes et les collines ; j'inonderai les îles, et je dessècherai les étangs.* (Ibid. 15.) Par ces paroles il désigne les bois dits sacrés, les temples situés sur les montagnes et dans les îles. C'est ce qui, en effet, est arrivé à la suite de l'incarnation du Sauveur.

XXI. Le prophète continue et dit : *Je conduirai les aveugles dans cette voie qui leur était inconnue ; je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils n'avaient jamais foulés.* (Ibid, 16.)

La voie de la vérité était inconnue aux nations. Mais lorsqu'elles eurent ouï les Apôtres, que ceux-ci furent devenus leurs chefs, leurs guides, leurs maîtres, elles abandonnèrent les sentiers de l'erreur pour entrer dans le chemin de la vérité. Alors le prophète dit :

*Je changerai leurs ténèbres en lumière ; je redresserai ce qui est courbe et détourné.* (Ibid.) C'est-à-dire, qu'au lieu de leurs antiques erreurs, les peuples recevront une lumière intellectuelle ; qu'ils quitteront les chemins détournés pour suivre la voie droite.

Puis, se tournant vers les récalcitrants, il les apostrophe en ces termes :

*Mourez de confusion, vous qui mettez votre confiance dans des statues et qui dites à des bronzes : Vous êtes nos Dieux.* (Ibid.)

Bientôt après : *Voilà que je ferai des choses nouvelles qui bientôt paraîtront, et vous les connaîtrez. Je ferai un chemin dans le désert. Je ferai couler les fleu-*

*ves là où il n'y en a point, pour abreuver la génération de mon choix, le peuple que je me suis formé, pour qu'il raconte mes vertus. (Ib. XLIII, 19.)*

Il appelle ceux qui croiront en lui la génération choisie dont il est le premier-né par son incarnation. Et ce qui suit, sert à prouver que c'est des nations qu'il a parlé : *Ecoutez, Iles; prêtez l'oreille, Nations; cela sera de longue durée, dit le Seigneur. (Ibid, XLIX, 1.)* Car lorsqu'il ne parle pas aux Juifs, le prophète se sert tantôt du mot d'*iles*, tantôt de celui de *nations*. C'est ce que nous voyons dans le texte suivant : *Ecoutez-moi, écoutez, mon peuple, et vous, Rois, prêtez l'oreille, parce que la loi sortira de moi et que mon jugement se répandra comme une lumière sur les nations. Ma justice approche rapidement. Mon salut sortira comme un flambeau. Les Iles m'attendent; toutes les Nations espèreront dans mon bras. (Ibid. LI, 4, 5.)*

XXII. Par ces paroles le prophète a prédit le salut futur des nations, la promulgation de la loi Evangélique, laquelle, comme un flambeau, sera portée au milieu des nations par les Apôtres. Ce mot de *bras* ne signifie pas ici un membre du corps humain. Car si dans le bras réside la force du militaire, de l'agriculteur, de l'ouvrier, c'est à juste titre qu'on donne par Méaphore le nom de *bras* à cette puissance dont les hommes se sentant appuyés, s'écrient : *Je ne craindrai aucun malheur, puisque tu es avec moi. (Ps. XXII, 4.)*

C'est encore de ce salut futur des nations que le prophète (David), dont nous venons de citer les paroles, a voulu parler lorsqu'il s'est écrit : *Voilà que j'ai donné aux nations un témoin, un prince, un précepteur : voilà que les nations qui ne t'ont pas con-*



*nu, t'invoqueront, les peuples qui n'ont pas ouï parler de toi, auront recours à toi, à cause du Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, parce que je t'ai glorifié, (Isaïe LV, 4.)*

Maintenant que vous êtes témoins du règne de Jésus-Christ étendu sur la surface de la terre, maintenant que vous voyez toutes les nations confesser sa puissance et sa principauté, comprenez les prophéties qui ont annoncé ce que vous voyez; et rendez hommage à leur vérité. Suivez-moi encore et écoutez :

*Ceux qui sont à l'occident craindront le nom du Seigneur, et ceux qui sont à l'orient redouteront sa gloire. (Ibid. LIX, 19.)*

*Je me suis fait connaître de ceux qui ne m'interrogeaient pas; ceux qui ne me cherchaient pas m'ont trouvé. J'ai dit: me voici, aux nations qui n'ont jamais invoqué mon nom. (Ibid. LXV, 1.)* C'est à-peu-près partout le même langage dans le prophète Isaïe.

XXIII. Mais pour que vous voyiez la conformité qui existe entre les différents prophètes, ouvrons encore Jérémie.

*En ce temps ils appelleront Jérusalem le trône du Seigneur. Toutes les nations s'y rassembleront et ne marcheront plus dans la perversité de leur cœur. (Jérém. III, 17.)*

Remarquez ici l'accord qui règne entre les prophètes. Vous êtes témoins du concours de tous les peuples qui se rendent à Jérusalem, où le mystère de la passion du Sauveur s'est accompli. Vous êtes témoins du mépris que tous les peuples affichent pour les idoles, et des honneurs divins qu'ils rendent à celui qui y fut jadis crucifié.

Voici encore d'autres paroles du même prophète , qui méritent votre attention : *Voici ce que dit le Seigneur : arrêtez-vous sur les chemins et voyez , cherchez les sentiers éternels du Seigneur. Cherchez la bonne voie et marchez-y et vous trouverez la sanctification de vos âmes ! et ils dirent : nous n'y marcherons pas. J'ai placé au-dessus de vous des surveillants , écoutez le son de la trompette, et ils diront : non, nous ne l'écouterons pas. C'est pourquoi les nations ont écouté , ainsi que ceux qui paissent les troupeaux parmi elles. (Jérém. VI, 16.)*

Dans ce peu de mots il est facile de retrouver la série des événements qui se sont passés. C'est d'abord aux juifs que la parole de Dieu a été adressée par les prophètes , puis par les apôtres. Le peuple choisi s'étant rendu récalcitrant , c'est aux autres nations que les dons de Dieu ont été transférés. Dieu parlant par la bouche de Jérémie , appelle du nom de *voies* ou de *chemins* les anciens prophètes , et sous le nom de *bonne voie* , il désigne le Christ , le Sauveur des hommes. Car , ainsi que tous les chemins ou sentiers qui sortent des bourgs et des villages aboutissent à la voie militaire ou grande route , de même tous les prophètes ont conduit , ont abouti à Jésus-Christ comme étant la grande , la *bonne voie* , et l'ont signalé à tous ceux qui ont voulu croire en lui. C'est pourquoi vous entendez Jésus-Christ , dans nos Evangiles , dire en parlant de lui-même : *je suis la voie , la vérité et la vie. (Joh. XIV, 6.)*

XXIV. Il exhorte ailleurs les juifs à scruter les oracles des prophètes et à y chercher ce qu'ils ont dit de lui. Mais n'ayant pu vaincre leur opiniâtreté , leur endurcissement , il fit entendre la trompette de l'Évan-

gile, c'est alors qu'ils dirent : *nous ne l'écouterons pas.*

A la vue de cette étrange obstination, les Apôtres leur annoncèrent cette terrible vérité : *Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu. Mais, puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons de ce pas vers les Gentils.* (Act. XIII, 46.)

*Seigneur, s'écrie encore Jérémie, vous qui êtes ma force, mon soutien, mon refuge dans les jours de tribulation, les nations viendront à vous des extrémités de la terre et diront : Que d'idoles mensongères nos pères ont adorées sans aucun profit pour eux ! si l'homme se fait à lui-même des Dieux, sont-ils des Dieux ?* (Jérém. XVI, 19.)

Peut-il y avoir quelque chose de plus frappant, de plus palpable que cet oracle ? Le prophète paraît ici assister en personne à cette révolution qui devait s'opérer sur la terre habitable. Il semble entendre les nations déplorer leur antique égarement et se moquer du néant de ces idoles, jadis la terreur de leurs pères.

XXV. Voici un autre prophète : c'est Amos qui va vous annoncer, non-seulement le salut des nations, mais encore la dispersion du peuple juif, écoutez le :

*C'est pourquoi, dit le Seigneur, je vais donner mes ordres. Je disperserai au gré des vents dans toutes les nations la maison d'Israël, comme le blé sur l'aire.* (Amos. IX, 9.)

*En ce jour je relèverai la tente de David qui était tombée ; je relèverai ses ruines, je la reconstruirai, comme les jours éternels, pour que le reste des hommes*

*me cherchent, ainsi que tous les peuples, au milieu desquels mon nom a été invoqué sur eux. Voilà ce que dit le Seigneur qui fait toutes choses. (Ibid. 11.)*

Si vous êtes curieux de savoir ce que c'est que la tente de David, écoutez l'apôtre saint Jean. Il va vous le dire :

*Le Verbe a été fait chair, il a habité au milieu de nous et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du fils unique du Père : Nous avons vu le Verbe plein de grâce et de vérité. (Joh. 1, 14.)*

XXVI. J'entends encore la voix de Sophonie qui crie à toutes les nations : *le Seigneur se fera voir au milieu d'elles : il fera disparaître tous les Dieux de la terre ; tous l'adoreront chacun dans le lieu où il sera, ainsi que toutes les îles des nations. (Soph. II, 11.)*

Comme la loi Judaïque prescrivait aux juifs de fréquenter le temple de Jérusalem, le prophète vous annonce qu'après la disparition des faux Dieux, personne ne sera tenu d'aller au temple de Jérusalem, mais pourra adorer Dieu partout où il se trouvera, à la ville comme à la campagne.

*C'est alors, continue le prophète, que je ferai entendre aux peuples une langue propre à leur génération, dans laquelle ils invoqueront le nom du Seigneur pour le servir sous un seul et même joug. De la source des fleuves les Ethiopiens m'apporteront des sacrifices. (Ibid. III, 8, 9, 10.)*

XXVII. *Réjouis-toi, s'écrie Zacharie autre prophète, tressaille de joie, fille de Sion, parce que voilà que je viens habiter au milieu de toi, dit le Seigneur ; beaucoup de nations auront recours au Seigneur en ce jour-là et deviendront son peuple. J'habiterai au milieu de*

*toi, dit le Seigneur, tu connaîtras que c'est le Dieu tout puissant qui m'a envoyé vers toi. (Zach. II, 10.)*

Ici le Fils de Dieu signale sa personne distincte de celle de son Père. Il se dit *envoyé*, parce que ce n'est point comme Dieu, mais comme homme qu'il a paru au milieu de nous. C'est dans son incarnation qu'il doit satisfaire à la justice de Dieu son Père pour les hommes, qu'il doit lui rendre cette obéissance qu'il est venu prêcher.

Le même Zacharie dit encore ailleurs :

*Réjouis-toi beaucoup, fille de Sion. Embouche la trompette, fille de Jérusalem, parce que ton roi est venu à toi plein de mansuétude, porté sur un poulain qui n'a point été monté. Il brisera les chars de guerre d'Ephraïm, et la cavalerie de Jérusalem. Il cassera l'arc de guerre, et il prêchera la paix aux nations. Sa domination s'étendra d'une mer à l'autre, des fleuves jusqu'aux extrémités de la terre, (ix ; 10). Plus loin il ajoute :*

*Le Seigneur régnera sur toute la terre. Dans ce jour il n'y aura qu'un Seigneur, son nom seul remplira toute la terre et tous les déserts. (Ibid. xiv, 9.)*

Quelle ambiguité, quelle obscurité, hommes de la Grèce, trouvez-vous dans ces paroles ? De toutes les prophéties que vous avez entendues, celle-ci n'est-elle pas la plus claire, la plus frappante, celle qui rejette toute espèce d'interprétation ?

XXVIII. Ecoutez encore le Dieu d'Israël, le Seigneur de l'univers adressant ses reproches au peuple juif par la bouche de Malachie.

*Mon affection n'est plus pour vous, dit le Seigneur, je ne recevrai plus de sacrifices de vos mains, parce que*

*du levant au couchant mon nom est glorifié chez les nations, dit le Dieu tout-puissant, en tout lieu on offrira des parfums à mon nom, et un sacrifice pur, parce que mon nom est grand parmi les nations ; mais vous, vous le profanez. (Malach. I, 10.)*

Comparez, mes amis, ce que vous lisez ici avec ce que vous voyez. Vous êtes témoins de l'endurcissement des juifs, de la profession de foi que font toutes les nations ; vous êtes témoins du sacrifice spirituel qui est offert à Dieu sur toute la surface de la terre. Oh ! célébrez donc la gloire de celui dont les oracles sont si fidèles. Que serait-ce, si vous vouliez interroger Daniel, Ezéchiel, Joël, Michée et tous les prophètes ? Car tous sans exception ont prédit le salut des nations.

Dieu, en contractant cette célèbre alliance avec le Père des croyants (Abraham), lui avait promis de donner dans sa progéniture la bénédiction aux nations.

*Je te bénirai, j'exalterai ton nom et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront. Je maudirai ceux qui te maudiront, et dans ta progéniture toutes les nations de la terre seront bénies. (Gen. XII, 2.)*

Ce n'est pas une fois seulement que Dieu fait cette promesse solennelle au saint Patriarche ; il la lui répète, il la lui réitère souvent. Après sa mort il la confirme à Isaac, puis à Jacob. C'est dans le sang de ces Patriarches que Dieu a pris sa nature humaine lors de son incarnation, et pour compléter le mystère de son économie, il envoya ses Apôtres prêcher à toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et celles-ci furent sauvées par la foi. La bénédiction donnée à Abraham et à sa postérité ne fut donc pas vaine. En

leur dévoilant ainsi l'avenir, il leur fit voir la grandeur de la récompense qui leur était réservée, il les consola en leur montrant dans le lointain le salut des peuples.

XXIX. Le Patriarche Jacob, en transmettant à Juda la bénédiction qu'il avait reçue de ses pères, ne passa pas sous silence celle des nations qui en dépendait. *Le sceptre ne sortira pas de Juda jusqu'à la venue de celui en qui repose l'attente des nations.* (Gen. XLIX, 10.)

Moïse, à la vue de ce mystère auguste, s'écria : *réjouissez vous, Nations, avec son peuple.*

Qui pourra recueillir toutes les prophéties du divin David ? Dans le second psaume, parlant au nom de notre Sauveur, le Prophète dit :

*Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai pour héritage les nations, et pour possession tous les confins de la terre.* (Ps. II. 7.)

O Dieu, notre Seigneur, combien votre gloire surpasse la hauteur des cieux ! Vous avez les louanges qui vous étaient dues, en faisant parler les enfants et les petits à la mamelle (Ps. VIII. 2). C'est ce que nous voyons journellement autour de nous. *Levez-vous, Seigneur, que l'homme ne se fortifie pas ; que les nations soient jugées en votre présence ; placez sur eux un législateur pour que les peuples sachent qu'ils sont hommes.* (Ps. IX, 20, 21.)

Le genre humain étant tombé au dernier degré de folie et d'extravagance, David demande qu'il soit donné aux hommes un législateur, pour que, connaissant la noblesse de leur origine et de leur nature,

ils cessent de vivre comme des brutes et des bêtes fauves.

*Alors toutes les extrémités de la terre se ressouviendront de ses merveilles et se convertiront au Seigneur. Toutes les familles des nations se prosterneront en sa présence, parce que la souveraineté appartient au Seigneur et qu'il dominera sur toutes les nations. ( Ps. XXI. 29, 30, 31. )*

**XXX.** Le Prophète annonce ensuite que de toutes les nations Dieu se formera un peuple nouveau : *A la place de vos pères des fils vous sont nés ; vous les établirez princes sur toute la terre. ( Ps. XLV, 48. )*

*Soyez tranquille, ajoute-t-il, considérez que je suis le Seigneur. Je serai exalté parmi les nations, je serai exalté dans toute la terre. ( Ib. 10. )*

Le psaume suivant est un chant prophétique du triomphe de Jésus-Christ sur toutes les nations.

*Peuples, battez des mains ; louez le Seigneur par des cris d'allégresse, parce que le Seigneur, le Très-Haut, le Dieu redoutable, le grand Roi, règne sur la terre. ( Ps. XLVI. 1. )*

Les trois psaumes suivants, et presque tous ceux de David, ne sont qu'une prophétie continue du changement qui devait s'opérer sur la terre, de la vocation et de la foi des Gentils. Ils nous dévoilent et nous font connaître la nature du Dieu Sauveur, qui est né avant tous les siècles, de Dieu son Père, conçu et enfanté par une Vierge. Ils nous déroulent sous les yeux les miracles qu'il doit opérer, sa passion, sa mort, l'endurcissement des Juifs. Nous y lisons l'histoire de sa résurrection, de son ascension, de la venue du Saint-Esprit, de la dispersion des Apôtres sur



toute la terre. Il est vrai que tous les autres prophètes ont été évangélistes.

XXXI. Je pense qu'il est superflu d'entasser ici toutes les prédictions qui concernent Jésus-Christ. D'ailleurs un volume ne suffirait pas pour recueillir toutes celles qui rentreraient dans notre sujet. Celles que nous avons produites, doivent vous suffire pour connaître la vérité, si toutefois vous voulez sincèrement la chercher ; car ce sont des tableaux fidèles, calqués, pour ainsi dire, sur la réalité des faits.

De même qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour juger du talent et du mérite d'un peintre, que de comparer son tableau, avec l'objet même qu'il a voulu peindre ; de même aussi vous pouvez comparer le tableau prophétique que Dieu, le plus savant des peintres, a tracé long-temps d'avance de tous les faits dont nous sommes aujourd'hui témoins ; et vous pouvez vous-mêmes juger, s'il existe quelque variante.

Avant que la prophétie eût reçu son accomplissement, il était difficile aux hommes de saisir la vérité de ce qui devait un jour arriver. Mais, maintenant que nous sommes témoins de la réalisation de tout ce qui avait été prédit tant de siècles d'avance, il n'y a nulle difficulté à croire ce qu'on voit ; car les oreilles ont aujourd'hui pour témoins les yeux ; et nos yeux voient ce que nos oreilles ont entendu. Nous n'avons pas besoin du témoignage d'Hérodote, pour savoir que les yeux sont des témoins plus fidèles que les oreilles. Ainsi, je le répète, nos yeux nous reproduisent aujourd'hui ce que nos oreilles ont entendu.

XXXII. Maintenant que les prophéties viennent de vous être déroulées, et que vous les voyez confirmées

par le témoignage incontestable de vos sens , comparez-les , je vous prie , avec les oracles de vos démons , et alors vous vous écrierez avec l'Apôtre : *Quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres , entre Jésus-Christ et Bélial , entre le fidèle et l'infidèle , entre le temple de Dieu et les idoles ?* ( II. Corinth. VI. 14. ) Les temples de Dieu sont les chœurs des prophètes ; les idoles que les nations ont adorées sont sourdes et muettes. Ce qui a fait dire à David : *Pour les idoles des nations , ce n'est que de l'argent et de l'or , ce n'est que l'ouvrage de la main des hommes ; elles ont une bouche , elles ne parleront pas ; elles ont des yeux , et ne verront pas ; elles ont des oreilles , elles n'entendront pas ; elles ont des narines , et ne respireront pas ; elles ont des mains , elles ne palperont pas ; elles ont des pieds , et ne marcheront pas ; elles n'articuleront aucun son dans leur gosier. Que ceux qui font ces idoles leur ressemblent , ainsi que tous ceux qui mettent leur confiance en elles.* ( Ps. CXIII. 12 , etc. ).

Quant à vous , Hommes de la Grèce , je souhaite que vous appreniez plutôt à connaître la vérité que de devenir l'objet de l'imprécation prophétique.

## NOTES

### SUR LE DIXIÈME DISCOURS.

(a) Sans le savoir , Lucrèce disait vrai , lorsqu'il disait que la crainte avait fait les Dieux : *Primus in orbe Deos fecit timor*. En effet , c'est , comme dit Lactance , la crainte des démons ( lib. II. cap. 15 ) qui força les hommes à leur rendre un

culte. C'était pour les empêcher de nuire qu'on les adorait. On se les croyait favorables, du moment qu'ils ne faisaient point de mal. Hermes ou Mercure affirme lui-même que ceux qui connaissaient le vrai Dieu, n'avaient rien à redouter des assauts des démons. C'est par la terreur qu'ils avaient usurpé ce redoutable empire sur le genre humain, et c'est encore par là qu'ils le conservent dans tous les pays idolâtres et surtout dans les Indes. ( Voyez les lettres de saint François Xavier et des autres Missionnaires. )

(b) Les *Aleuromantes* devinaient avec de la farine. Les *gastriloques* sont ce que nous appelons *ventriloques*. Les *neçyomantes* faisaient parler les morts. La fontaine de *Castalie* prenait sa source au pied du mont Parnasse. Son nom lui vient, dit-on, d'une jeune fille nommée *Castalie* qui, fuyant les poursuites d'Apollon, s'y précipita.

Colophone était une ville célèbre par les oracles d'Apollon. Le chêne était consacré à Jupiter.

Laissant de côté la fable, nous en rapporterons l'histoire d'après cet Hérodote. (*Lib. 1*).

L'*oracle de Dodone*, était le plus ancien de la Grèce. Il y avait une forêt de chênes près de Dodone, ville de la Chaonie dans l'Épire, célèbre par les oracles qu'y rendait Jupiter. On a dit que c'étaient des colombes qui prédisaient. Mais le fait est que c'étaient des femmes que les Thessaliens appelaient *Pelciades*, lequel mot, dans leur dialecte, signifiait *colombes*. (Voy. Hérodote, l. II, n. 57). Il paraît qu'elles se servaient de bassins de cuivre avec lesquels elles faisaient un grand carillon; car on appelait un babillard intarissable *Lebes dodonæus*, *Bassin de Dodone*.

Deux Prêtresses de Thèbes consacrées à Jupiter furent enlevées par des marchands Phéniciens. Celle qui fut vendue en Grèce, établit sa demeure dans la forêt de Dodone, où l'on allait alors cueillir le gland. Elle fit construire au pied d'un chêne, une petite chapelle en l'honneur de Jupiter; et ce fut là qu'elle établit ce fameux oracle. On nomma cette femme *colombe*, parce qu'on n'entendait pas son langage; mais, lorsqu'on vint à la comprendre, on dit que la *colombe*

avait parlé. Aux branchages du chêne étaient suspendues des plaques d'airain que le vent agitait. Une vieille femme nommée Pélias interprétait aux consultants, sous le nom de Jupiter, le son de ces plaques, mêlé au murmure du ruisseau qui coulait au pied du chêne. (*Voyez Servius in III. Æneid. v. 466.*)

*Cyrrhée* était une ville de la Phocide, qui dépendait de Delphes. Silius Italicus appelle *cavernes de Cyrrhée*, le lieu où se rendaient les oracles de Delphes. *Antra Cyrrhaca.* (L. III. vers. 9.) Constantin I<sup>er</sup> fit enlever de Delphes et transporter à Constantinople la statue d'Apollon avec son trépied. *Thesprotie*, ville de la Chaonie, proche de l'Épire, était célèbre par un temple où Apollon rendait ses oracles avec un chaudron, comme à Dodone avec des bassins.

L'oracle de Jupiter Ammon était dans la Libye, aussi ancien que celui de Dodone. On venait de toutes parts le consulter, malgré les incommodités d'un si long voyage et les sables brûlants de la Libye. Nous apprenons de Quinte-Curce que la statue du Dieu avait la tête d'un bélier; et Diodore de Sicile (*Lib. xvii*), raconte la manière dont ce Dieu rendait ses oracles lorsqu'on venait le consulter. Quarantevingts Prêtres portaient sur leurs épaules, dans un navire doré, la statue couverte de pierres précieuses, et allaient, sans tenir de routes certaines, là où ils croyaient que le Dieu les poussait. Une troupe de femmes et de filles suivaient cette pompe, chantant des hymnes en l'honneur de Jupiter. Quinte-Curce ajoute que le navire qui portait la statue, était orné d'un grand nombre de patères d'argent qui pendaient des deux côtés. C'était sur quelques signes ou mouvements de la statue, que les Prêtres annonçaient les décisions du Dieu. *Voy. Strabon, Liv. xvii.*

L'antre de Trophonius. Quoique Trophonius n'ait été qu'un héros et suivant quelques auteurs, un brigand, un scélérat, il eut pourtant un oracle qui devint fameux dans la Béotie. Comme personne n'a parlé de ses mystères avec plus de détail que Pausanias, nous allons rapporter ce qu'il en a dit :

« Le temple de Trophonius est situé dans un bois près de

» Lébadie. Sa statue est un ouvrage de Praxitèle. Voici les  
 » cérémonies qu'il faut pratiquer lorsqu'on vient consulter  
 » l'oracle. »

« Avant de descendre dans l'autre où l'on reçoit la réponse,  
 » il faut passer quelques jours dans une chapelle dédiée au  
 » *bon génie* et à la fortune. Ce temps est employé à se puri-  
 » fier par l'abstinence de toutes choses illicites, et à faire  
 » usage du bain froid, (car les bains chauds sont défendus),  
 » On ne peut se laver que dans l'eau du fleuve Hercine. On  
 » sacrifie à Trophonius et à toute sa famille, à Jupiter roi, à  
 » Saturne, à une Cères d'Europe, nourrice de Trophonius.  
 » On ne vit que de chairs sacrifiées. Il faut consulter les en-  
 » traîles de toutes les victimes, surtout celles d'un bélier  
 » qu'on immole en dernier lieu, pour savoir si Trophonius  
 » trouve bon qu'on descende dans l'autre. Si les auspices  
 » sont favorables, on mène le consultant la nuit au fleuve  
 » Hercine, où deux enfants de 12 à 13 ans lui frottent tout  
 » le corps d'huile. On le conduit ensuite jusqu'à la source du  
 » fleuve, et on lui fait boire de deux sortes d'eau : celle du  
 » *Léthé* qui efface de l'esprit toutes les pensées profanes,  
 » et celle de *Mnémosyne* qui a la vertu de faire retenir tout  
 » ce qu'on doit voir ou entendre dans l'autre sacré. On  
 » va ensuite faire sa prière à la statue de Trophonius,  
 » après s'être revêtu d'une tunique de lin, et orné de ban-  
 » delettes sacrées; de là on va consulter l'oracle. Cet ora-  
 » cle est sur une montagne, dans une enceinte faite de  
 » pierres blanches sur laquelle s'élèvent des obélisques  
 » d'airain. Dans cette enceinte est une caverne de la figure  
 » d'un four taillé de mains d'homme. Là s'ouvre un trou  
 » assez étroit où l'on descend par de petites échelles pour  
 » arriver à une autre petite caverne où l'on ne peut entrer  
 » que sur le ventre, les pieds les premiers, tenant dans les  
 » mains une certaine composition de miel. Et aussitôt on  
 » se sent emporté au dedans avec beaucoup de force et de  
 » vitesse.

» C'est là que l'avenir se déclare, mais non pas à tous de  
 » la même manière : les uns voient, les autres entendent.  
 » On sort de l'autre comme on y est entré. On vous met

- » ensuite dans la chaise de *Mnémosyne*, où l'on vous demande
- » ce que vous avez vu ou entendu. De là on vous ramène
- » encore tout étourdi dans la chapelle du *bon génie* où l'on
- » vous laisse reprendre vos sens. Après quoi, vous êtes
- » obligé d'écrire sur des tablettes ce que vous avez vu ou
- » entendu, ce que les prêtres interprètent à leur manière.
- » *Ce que j'écris ici*, ajoute Pausanias, *n'est pas fondé sur*
- » *des oui-dire; je ne dis que ce qui m'est arrivé à moi-même.*
- » *Car, pour m'assurer de la vérité, j'ai voulu descendre dans*
- » *l'autre et consulter l'oracle. (In Boetia.)* »

L'oracle de Delphes a été, sinon le plus ancien, du moins le plus célèbre. Eschyle, dans sa tragédie des *Euménides*, dit que la Terre fut la première qui y rendit des oracles, puis Themis, puis Phœbe mère de Latone et grand'mère d'Apollon, qui en resta possesseur.

Des chèvres qui paissaient non loin du mont Parnasse s'étant écartées et approchées d'un trou dont l'ouverture était fort étroite, revinrent au troupeau en faisant des sauts si extraordinaires que le berger fort étonné vint au même lieu, se pencha sur le trou, et fut saisi de vertiges qui lui firent débiter des extravagances, qui furent prises pour des prophéties et des oracles. Ce fut là que furent bâtis le temple et la ville de Delphes à mi-côte du Parnasse. Dans les premiers temps, il n'y avait point d'autres mystères pour prédire l'avenir, que de respirer la vapeur qui s'exhalait de la caverne; et le Dieu inspirait indifféremment toutes sortes de personnes. Mais enfin plusieurs de ces phrénétiques dans l'excès de leur fureur s'étant précipités dans l'abyme, on dressa sur le trou un trépied, sur lequel était assise une femme ou prêtresse nommée *Pythie*. Cette fonction fut long-temps réservée à de jeunes filles, vierges, pauvres, ignorantes; il suffisait qu'elle sût parler et répéter ce que le Dieu dictait. Mais un Thessalien, nommé Echécates, devenu amoureux de la Pythie, l'enleva. Depuis ce moment on ne plaça sur le trépied qu'une femme au-dessus de 50 ans.

Les oracles ne se rendaient qu'une fois l'an au printemps. Hors le jour marqué, il était défendu à la Pythie, sous peine

de mort, d'entrer dans le sanctuaire. Avant de la placer sur le trépied, on prenait des précautions infinies dans le choix des victimes, dans l'inspection des entrailles. Une minute négligée, il fallait tout recommencer. La prêtresse jeûnait trois jours, se baignait dans la fontaine de Castalie; on lui faisait ensuite mâcher des feuilles de laurier. Après tous ces préparatifs, Apollon annonçait son arrivée par une commotion qui ébranlait le temple jusque dans ses fondements, ainsi qu'un laurier qui était à l'entrée. Alors les Prêtres, qu'on appelait Prophètes, prenaient la Pythie, la plaçaient sur le trépied. Bientôt elle était agitée par les exhalaisons de la caverne, ses cheveux se dressaient, son regard devenait farouche, sa bouche écumait, un tremblement subit et violent, des convulsions horribles s'emparaient de tout son corps. Dans cet état elle tâchait de s'arracher des mains des prophètes qui la retenaient malgré ses cris et ses hurlements qui remplissaient de frayeur tous les assistants. Enfin ne pouvant résister au Dieu qui l'agitait, elle s'abandonnait à lui, et proférait quelques paroles mal articulées, que les prophètes recueillaient avec soin et rédigeaient en vers, en leur donnant une liaison qu'elles n'avaient pas. Cela fait, on ramenait la Pythie dans sa cellule, où elle était plusieurs jours à se remettre de ses fatigues; souvent une mort prompte était le prix de son enthousiasme. (*Voy. Hérodote, Plutarque et Strabon.*)

C'en est assez pour faire connaître ces bons génies que nos magnétiseurs appellent leurs bons anges; voyez le *magnétisme opposé à la médecine* par Dupotet, où vous lisez, page 339, que les *Pythies, les mystères de Trophonius*, etc., n'étaient que les effets du magnétisme ou de la magie.

(c) « Ne voyez-vous pas, dit Symmaque, que les oracles qui parlaient autrefois, se taisent depuis long-temps, que dans l'autre de Cumes on ne lit plus les lettres, que Dodone ne fait plus entendre le frémissement de ses forêts, que des soupiraux de Delphes il ne sort plus de vers? » Ainsi parlait Symmaque, ce zélé païen, qui plaïda

la cause du Paganisme devant Théodose, contre saint Ambroise. *Voyez* l. iv. Epist. 33.

On trouve dans le recueil des oracles anciens celui-ci, rendu à Delphes sur une consultation présentée par Auguste.

*Puer Hebræus judet me, diis beatis imperans*

*Hanc ædem relinquere et in Orcum redire.*

*Jam abito tacitus ab aris nostris.* (Orac. vetera. fol. 19.)

- Un enfant hébreu qui commande aux Dieux,
- Me commande de sortir de ce temple et de retourner aux enfers.
- Eloignez-vous de nos autels en silence.

(d) Dans un des livres de Mercure trismégiste qu'Apulée nous a conservé sous le titre d'*Asclépius*, nous lisons un passage qui mérite de trouver ici sa place :

« De toutes les merveilles, il en est une qui surpasse  
 • tous les transports de l'admiration : c'est la voie mysté-  
 • rieuse par laquelle l'homme est parvenu à découvrir la  
 • nature divine et à la créer lui-même. Nos aïeux, dans  
 • leur incrédulité, s'égarèrent beaucoup en ce qui concer-  
 • nait Dieu et son culte; et, sans s'occuper des rapports de  
 • l'homme avec son créateur, ils trouvèrent l'art de faire  
 • des Dieux. A cette invention ils réunirent une puissance  
 • empruntée de la nature du monde; amalgamant cette  
 • puissance avec cette nature, ne pouvant cependant créer  
 • des âmes, ils évoquèrent celles des démons ou des anges,  
 • ils les incorporèrent dans de saintes images, à l'aide de  
 • divins mystères. Au moyen de ces statues, figures ou  
 • images, ces seules idoles acquirent le pouvoir de nuire  
 • ou de secourir. » ( Page 145 de ma traduct. ) — Puis ail-  
 leurs :

« C'est ainsi que l'humanité se rapprochant toujours de  
 • sa nature et de son origine, imite sans cesse la divinité.  
 • De même que Dieu le Seigneur s'est fait à lui-même des  
 • êtres pareils, c'est-à-dire éternels, de même l'homme se  
 • fait des Dieux configurés comme lui.

( Ibid. f. 129 ). Quelques lignes plus loin, le philosophe



égyptien prédit et déplore le moment où tous ces Dieux disparaîtront de l'Égypte où ils ont pris naissance.

« L'Égypte, notre terre, est le temple de tout l'univers, et comme le sage doit tout préveir, il ne faut pas que vous ignoriez qu'il viendra un temps où l'on reconnaîtra que c'est en vain que les Égyptiens auront retenu si long-temps la divinité chez eux par un culte assidu, et perdront tout-à-coup le fruit de leurs saints sacrifices, de leurs holocaustes et de leurs adorations.... O Égypte, Égypte, ta religion, ta piété, ne seront aux yeux de la postérité que des fables incroyables, qu'elle rejettera dédaigneusement au nombre des absurdités. Il ne restera que des mots gravés sur des pierres, qui attesteront aux générations futures ta piété et ton respect pour les Dieux. » (Ibid. f. 130).

Voici maintenant les réflexions que fait saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. VIII. Cap. 24), sur ces divers passages :

« Je ne sais si les démons eux-mêmes, adjurés au nom de Dieu, seraient un aveu pareil à celui que fait ici cet Égyptien : *Nos aïeux*, dit-il, *dans leur incrédulité s'égarèrent beaucoup*. Il ne se contente pas de dire qu'ils s'égarèrent relativement aux Dieux, mais il ajoute : *beau-coup*. Ce sont donc leurs égarements, leur incrédulité, leur mépris pour la religion de leurs pères, qui leur ont fait trouver l'art de faire des Dieux. Voilà la source odieuse et honteuse de cette fatale invention dont ce fameux philosophe déplore l'anéantissement. Il est évident que c'est à une force divine qu'il obéit, lorsqu'il confesse l'erreur, l'impiété, l'irréligion de ses ancêtres; et que c'est aussi à une puissance infernale qui le contraint de se lamenter sur la perte de cet art monstrueux né de cette même incrédulité, qui doit un jour faire place à la vérité. » (On peut consulter les xxiii<sup>e</sup> et xxiv<sup>e</sup> Chapitres que nous ne pouvons copier dans leur entier.)

Quant à la prédiction d'Hermès sur la chute des idoles, elle est fort curieuse. si on la rapproche de ce texte d'Isaïe : Cap. XIX. 1. *Le Seigneur entrera en Égypte, alors les idoles d'Égypte seront ébranlées devant sa face, et leur cœur se fon-*

*dera dans elles*, et de la tradition que plusieurs Pères nous ont conservée, qui porte que, lors de la fuite de Jésus en Egypte, toutes les idoles dans tous les temples furent renversées.

(e) Voyez le paragraphe xi du viii Discours. Page 293.

(f) Saint Babylas, Evêque d'Antioche, fut mis dans les fers sous l'empereur Dèce; il mourut dans sa prison l'an 252 de Jésus-Christ. Gallus César fit transporter ses reliques dans Daphné, faubourg d'Antioche, afin de mettre par ce sacré dépôt un frein aux superstitions et aux orgies des Grecs. Apollon cessa, dès ce moment, de rendre ses oracles. Mais Julien l'apostat l'ayant voulu contraindre à rompre ce silence, il répondit qu'il ne pouvait parler tant que les restes infects du chrétien Babylas seraient dans son voisinage. Alors Julien ordonna de les reporter dans la ville, afin de délier la langue d'Apollon; mais immédiatement après cette translation, le feu du ciel écrasa cette idole et réduisit le temple en cendres. (Vid. Chrysost. *Orat. ad gentes*, iv *Homil. de Paulo*; Theodoret, *Hist. Eccl.* L. iii. Cap. 21 ).



---

---

## ONZIÈME DISCOURS.

### SUR LA FIN DE L'HOMME, ET LE JUGEMENT DERNIER.

I. Hommes de la Grèce, vous avez sans doute ouï parler d'Aristippe (*a*), petit fils d'un autre du même nom qui avait été disciple de Socrates. C'est de sa mère, fille du premier Aristippe, que celui dont nous parlons tint ses hautes connaissances philosophiques, à ce que disent les Grecs. Voilà d'où lui vint le surnom de *Metrodidactos*, (disciple de sa mère).

Ce n'est qu'à sa mère que ce philosophe célèbre fut redevable de ses hautes sciences, et vous, vous persistez à fermer les yeux à la vérité, après avoir assisté aux leçons des prophètes, aux leçons des Apôtres qui leur ont succédé ! D'où vient cette obstination ? Hélas ! c'est que vous ne regardez que comme chose inutile et futile, l'étude des principes sur lesquels repose la religion chrétienne.

II. Il est vrai que cette religion ne vous promet pas une vie voluptueuse telle que celle qu'on mène à Syracuse. Elle ne vous offrira pas en perspective une vie molle et efféminée ; elle ne vous jettera pas au milieu de ce flux et reflux de richesses et de pauvreté, qui ballottent les malheureux humains. Elle vous montrera au contraire une carrière dure et pénible, qu'il faut arroser de sueurs ; elle vous mettra en perspective les maux dont vous serez accablés, les périls auxquels

vous serez exposés pendant le cours de cette vie mortelle dont elle voilera le terme à vos yeux.

Accoutumés à ne voir que ce qui tombe sous vos yeux, vous ne pouvez ni voir ni saisir la nature des choses qui échappent à vos sens. Vous êtes privés de ces yeux que la foi seule peut donner.

Quant à moi, armé du flambeau des livres saints, je vous initierai à la connaissance de ce qu'il vous est important de savoir et de tout ce qu'il m'est possible de vous révéler. Mais pour en venir là je dois, comme je l'ai fait jusqu'ici, mettre en parallèle les doctrines philosophiques avec les dogmes de l'Évangile, pour que de cette comparaison vous puissiez juger de la différence du but où nous conduit la philosophie et de celui où nous mène l'Évangile.

III. Epicure estime et mesure notre vie sur le plus ou le moins de bonheur dont elle est accompagnée, posant en principe que c'est dans le plaisir seul, dans la volupté seule, que réside le souverain bien.

Démocrite l'Abdéritain, principal auteur de cette doctrine, faisait consister le bonheur, non pas tant dans la volupté que dans la paix de l'âme.

Héraclite l'Ephésien mit un mot à la place d'un autre sans altérer le sens de la doctrine. Au lieu de *volupté*, il mit celui de *bon plaisir*. Cependant ce dernier mot offre à la pensée quelque chose de plus vague, de plus incertain, mais il ne définit pas la qualité de ce *bon plaisir*, il ne nous dit pas en quoi il le fait consister. Au reste, presque tous les hommes varient sur le sens qu'ils attachent à ce mot. Les uns mettent leur *bon plaisir* dans la tempérance; les autres dans le vice qui lui est diamétralement opposé; ceux

ci dans la continence; ceux-là dans l'incontinence. L'avarice, l'injustice sont pour les uns les seuls éléments de félicité; d'autres ne la trouvent au contraire que dans la justice et l'équité. Or, comme chacun place son *bon plaisir* dans ce qui lui est agréable et ce qui lui paraît aimable, c'est sous ce mot vague qu'Héraclite a caché la même pensée que celle d'Épictète, qui s'était grossièrement servi de celui de *volupté*.

Pythagore n'a vu le souverain bien que dans l'art de compter, dans la science des nombres; Hécateé, dans celle d'être content de son sort; Antisthène, dans la modestie; Anaxagore de Clazomène dans la vie spéculative ou d'observation et dans cette liberté d'âme qui relève et dépend de la vie contemplative. C'est en cela qu'il fait consister le *nec plus ultra* de la philosophie. Ainsi donc le souverain bonheur du sage est d'être selon lui un profond naturaliste, et pouvoir par là apprécier le néant de tout ce qui est caduc et périssable et tenir son âme dans un état de liberté complète.

IV. Platon nous a enveloppé le souverain bien dans des nuages brillants d'expressions. Le souverain bien, a-t-il dit, est d'être, *autant qu'il est en nous*, en conformité avec la nature divine. Voilà qui est admirable. Mais cette restriction, *autant qu'il est en nous*, nous fait voir que sa définition est plus admirable qu'exécutable. Car est-il possible à de faibles mortels de s'élever jusqu'aux rangs des Dieux? Comment l'homme visible peut-il s'assimiler avec l'invisible? Comment un être exigu, qui n'a pour s'agiter qu'une sphère étroite et bornée, peut-il s'assimiler à celui qui, placé

hors de toutes limites , renferme tout l'univers ? Quel rapport, quelle similitude pourrons-nous établir entre le créateur éternel de toutes choses, et une chétive créature qui est d'hier et qui peut à peine saisir une brassée du ciel ? Qui peut donc, soit par sa nature, soit par sa puissance, soit par sa sagesse, s'élever jusqu'à lui ? Je ne dirai cependant pas que nous ne puissions pas reproduire quelques traits de similitude de la bonté, de la douceur, de la justice, de la philanthropie divine, c'est-à-dire de la compassion de Dieu pour les hommes, puisque lui-même se donne pour exemple à ceux qui ambitionnent ce genre de perfection, et leur dit : *Soyez miséricordieux comme mon Père céleste est miséricordieux ; lui qui fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes comme sur les injustes.* (Math. v, 45.)

V. Socrates, le maître de Platon, ne donne pas le nom d'*heureux* à celui qui abonde en richesses et qui a toujours eu le vent en poupe, mais à celui qui a connu et pratiqué la justice. C'est sous l'épithète d'impies et de scélérats qu'il signale ceux qui placent l'intérêt temporel avant la justice, ne regardant, lui Socrates, comme véritable intérêt que le juste et l'honnête.

VI. Les orateurs ne voulurent pas admettre ces définitions ; ils voulurent que l'intérêt fût indépendant du juste, ne comprenant pas que tout intérêt, hors de toute justice, était un mot vide de sens. Car ce qui est hors de la justice est injuste ; ce qui est injuste est nuisible ; ce qui est nuisible ne peut être d'aucun profit.

Ainsi, je conviens que Socrate et son disciple Platon ont dit des choses raisonnables et louables.

Mais voici Aristote qui, quoique disciple de Platon, a peu profité des leçons de son maître. Car selon lui le bonheur consiste dans les biens de l'âme, du corps, et dans les biens extérieurs, indépendants de l'âme et du corps. Pour être heureux, disait-il, il fallait être non-seulement doué de vertus, mais jouir d'une parfaite santé, de belles formes corporelles et d'abondantes richesses. On ne pouvait, ajoutait-il, donner le titre d'heureux à quiconque était privé d'une de ces qualités : vertueux, bien portant, beau et riche.

En cela, il n'a fait, à ce qui me semble, que marcher sur les pas de Simonides, qui nous a dit avant lui, que le comble du bonheur de l'homme était une bonne santé, de belles formes et une fortune acquise sans fraude.

La pauvreté, dit Théognis, est un vice qu'on ne peut pas trop soigneusement éviter.

« Il faut fuir la pauvreté, ou se précipiter du haut  
» des rochers dans la mer, ou du sommet des mon-  
» tagnes dans les abymes. »

VII. Les stoïciens ont placé le bonheur de l'homme dans un système diamétralement opposé. Ils ont dit que ce n'était qu'en prenant la nature pour guide, que l'homme pouvait prétendre au bonheur; que l'âme ne retirait ni perte ni profit de son alliance avec le corps pendant cette vie; qu'une mauvaise santé ne lui portait aucun préjudice. Ils ont prétendu que l'âme restait impassible au milieu des variations que subissait le corps. De là cet adage aussi impie qu'impudent parmi eux, *qu'il n'y avait aucune différence entre la vertu de l'homme et celle de Dieu (b)*.

VIII. Epicure, de son côté, faisait consister le bon-

heur de l'homme à ne souffrir ni la faim ni la soif. Il disait même que pour se garantir de la faim, l'homme pouvait déclarer la guerre à *Jupiter* lui-même, et c'est dans cette doctrine impie qu'il formait son élève voluptueux. Car il ne faut pas faire ici attention au nom de *Jupiter* dont il faisait souvent un de ses sujets de raillerie et de dérision, mais c'est qu'ici sous le nom de *Jupiter*, il indiquait et blasphémait le Dieu créateur de l'univers.

Au reste, cet exécration vice lui était familier. Il avait déjà blasphémé le nom de Dieu en attribuant au hasard, au concours fortuit des atomes, la formation de cet univers, en livrant à la merci d'une aveugle fortune, son gouvernement et son administration, en ne voyant rien au-delà du tombeau, qui pût intéresser l'homme, en voulant l'affranchir de tout compte à rendre de sa vie passée.

IX. Platon a vu les choses sous un aspect bien différent. Il a vu les peines et les récompenses qui attendent les humains au sortir de cette vie. Voici la peinture qu'il nous fait du supplice des condamnés :

« Là étaient des hommes farouches, au visage de  
 » feu qui, en entendant les mugissements qui sortaient  
 » du soupirail, s'empresaient de saisir et d'amener  
 » chaque âme l'une après l'autre. C'est ainsi qu'ils  
 » s'emparèrent d'abord d'Aristée et de quelques au-  
 » tres, qu'ils leur lièrent les pieds et les mains, et  
 » qu'ils les traînèrent par les pieds, tête en bas, et  
 » tout écorchés, dans des chemins tortueux, à travers  
 » les ronces et les épines. ( *Lib. x Reipublic.* ) »

Et ailleurs :

« Un troisième fleuve coule entr'eux, mais son



» cours n'est pas long ; à quelque distance de là , il  
 » se précipite dans un abyme qui ressemble à une  
 » vaste fournaise embrasée. C'est un marais plus vaste,  
 » plus profond que notre mer méditerranée, où l'eau  
 » et la boue sont en perpétuelle ébullition. Au sortir  
 » de ce lac , le fleuve continue sa course tortueuse ,  
 » chariant ses eaux boueuses ; après de longs circuits,  
 » il se jette encore dans une des extrémités du marais  
 » d'Acheruse (c), sans toutefois mêler ses eaux. Après  
 » de nombreux circuits , il court se précipiter dans  
 » un autre abyme qu'on appelle le Tartare. C'est là  
 » qu'il prend le nom de *Periplégéthon* , dont les  
 » rives , par des soupiraux , lancent des torrents de  
 » feu sur diverses parties de la terre , ( les volcans ).  
 » A l'opposite , coule un quatrième fleuve , dont les  
 » eaux bleues parcourent un pays d'un aspect affreux  
 » et horrible. Il tombe dans un étang qu'on appelle  
 » *Styx* , dont les eaux lui communiquent des vertus  
 » particulières. Au sortir de cet étang , il se précipite  
 » sous terre pour revenir à l'Acheruse , dans un point  
 » opposé à celui de sa sortie. De là , après mille cir-  
 » cuits dans ce marais , sans confondre ses eaux , il  
 » court encore se précipiter dans le Tartare , en face  
 » du Périplégéthon. » ( *Phédon.* )

X. Ici je m'arrête pour ne pas excéder les bornes  
 que je me suis prescrites. Vous pouvez aisément con-  
 sultier les livres de Platon ; là, vous apprendrez l'espèce  
 de tribunal qu'il constitue pour juger les mortels , le  
 code pénal qu'il établit contre les petits et les grands  
 criminels , contre les pécheurs par accident et ceux  
 par habitude. Je vais seulement vous en donner ici  
 quelques extraits. « Ceux que la grandeur de leurs

» forfaits semble rendre incurables, tels que les sa-  
 » crilèges, les meurtriers et autres de cette espèce,  
 » sont envoyés au fond du Tartare, pour n'en jamais  
 » sortir. Ceux dont les fautes, quoique graves, sont  
 » néanmoins expiables; par exemple, ceux qui dans  
 » un accès de colère, se sont portés à quelques actes  
 » de violence sur la personne de leur père ou de leur  
 » mère, mais qui dans la suite ont témoigné leur re-  
 » pentir par une piété filiale, constante et sincère, ou  
 » qui auront commis un meurtre ou quelque autre  
 » crime de cette nature, n'en seront pas moins jetés  
 » dans le Tartare. Mais au bout d'un an, les eaux les  
 » rejettent sur leurs bords. Les homicides iront dans  
 » le Cocyte, et les enfants qui auront outragé leur  
 » père, seront jetés dans le Peryphlégeon. (Ibid.) (d)»

Platon vous fait ensuite entendre les cris de ces malheureux damnés, les instantes prières qu'ils adressent à ceux qu'ils ont outragés, pour en obtenir le pardon; et, sur le refus de tout pardon, il nous les fait voir de nouveau plongés dans le lac, pour y subir encore le même supplice.

XI. Puis, après la description de ces tristes lieux de damnation, il nous introduit dans le séjour fortuné de ceux qui ont mené une vie sainte et pure.

« Ceux qui se sont distingués parmi les autres mor-  
 » tels par la sainteté de leur vie, sont ici regardés  
 » comme affranchis des liens de la terre, et sont di-  
 » rigés et conduits vers cette région supérieure, sé-  
 » jour éternel des bienheureux. C'est là que jouissent  
 » d'un repos éternel ceux qui auront été suffisamment  
 » purifiés par la philosophie. Il est difficile à un mor-  
 » tel quelconque de faire la description de ces lieux

» fortunés ; et quand je le pourrais , le temps ne me  
 » le permettrait pas. Mais , mon cher Simia , il est  
 » évident que , d'après ce que nous venons de dire ,  
 » nous ne pouvons pas faire trop d'efforts pour ac-  
 » quérir la vertu ; car la récompense est belle et l'es-  
 » poir bien fondé. » ( *Plato eodem loco* ).

Platon revient encore ailleurs sur le même sujet :

« Ecoutez , dit-il à un de ses interlocuteurs , écou-  
 » tez de hautes vérités que je crains cependant que  
 » vous ne preniez pour des fables. Je n'en persisterai  
 » pas moins à les tenir pour constantes et incontes-  
 » tables. Ecoutez donc ce que je vais dire , et retenez-  
 » le pour vrai... Nous disons et nous affirmons que  
 » l'homme qui aura mené une vie pure et sainte sera  
 » admis , après sa mort , dans le séjour des îles fortu-  
 » nées ; que là il vivra dans une félicité parfaite , à  
 » l'abri de toute espèce de maux ; que celui qui , au  
 » contraire , aura mené une vie souillée d'injustice et  
 » d'impiété , sera condamné , par jugement , à une  
 » prison qu'on appelle le Tartare... Il faut que les  
 » morts soient jugés nus et dépouillés ; il faut que le  
 » juge soit lui-même nu , *qu'il ait subi la mort* ; il  
 » faut , pour que le jugement soit juste et légitime ,  
 » que le juge soit dépouillé de toute affection terres-  
 » tre , qu'il ait laissé sur la terre tous ses parents ,  
 » tous ses amis et tout ce qui était en sa possession. »  
 ( *Idem. Lib. Gorgias* ).

XII. Il est donc évident que Platon croyait à un jugement subséquent à la mort , et qu'il y avait des lieux réservés au supplice des méchants.

C'est , à n'en pas douter , en Egypte , dans le commerce des Juifs , qu'il a eu connaissance des prophètes

tes (e). C'est là qu'il a vu le fleuve de feu dont parle Daniel (VII, 10). C'est là qu'il a lu dans le prophète Isaïe : *Leur ver (rongeur) ne périra pas, leur feu ne s'éteindra pas.... Qui nous fera connaître ce lieu éternel?* (LXVI, 24). On peut reconnaître dans les prophètes beaucoup de choses analogues aux opinions du philosophe grec. C'est ainsi qu'en les recueillant d'ici et de là, les amalgamant ensuite avec la mythologie grecque, il a fait ce discours dont je viens de vous lire quelques fragments. Ce qui suit rentre dans les mêmes idées.

« Parmi ces juges dont je vous parlais tout-à-l'heure,  
 » le plus notable, c'est Rhadamanthe. Si quelqu'un  
 » se présente à son tribunal, il ne connaît en aucune  
 » manière le coupable; il ne sait ni qui il est, ni d'où  
 » il est; il ne cherche à connaître que sa vie bonne  
 » ou mauvaise. S'il la juge mauvaise, il l'envoie au  
 » Tartare avec un signe qui indique s'il le juge suc-  
 » ceptible ou non de guérison. C'est sur ce signe,  
 » qu'arrivé au lieu du supplice, on lui fait subir ce-  
 » lui indiqué par le signe. Quelquefois, ce même  
 » Rhadamanthe, à la vue de l'âme d'un Grec qui  
 » aura mené une vie pure et sainte, qui aura mar-  
 » ché dans la voie de la vérité, en suivant soit ses  
 » propres lumières, soit celles d'autrui, et qui aura  
 » surtout, comme je le crois, ô Calliclès, vécu en  
 » vrai philosophe, qui ne se sera occupé que de lui,  
 » et se sera peu soucié de beaucoup de choses qui fati-  
 » guent tant de gens en cette vie; Rhadamanthe, dis-je,  
 » l'accueille avec affection, et l'envoie aux fies fortu-  
 » nées.. C'est pour cela, Calliclès, que je n'ai qu'une  
 » seule chose en vue, c'est de pouvoir présenter au

» tribunal de ce juge redoutable une âme exempte  
» de toute souillure , laissant de côté ces dignités  
» que tant d'autres ambitionnent. Adonné tout en-  
» tier à la vérité, je ferai tout ce qui sera en mon  
» pouvoir, pour vivre et mourir le plus homme de  
» bien de tous les mortels. Je voudrais pouvoir en-  
» gager tous les hommes, et vous le premier, mon  
» cher Calliclès , à courir cette superbe carrière  
» de la vertu , qui est la plus noble , la plus glo-  
» rieuse que la vie de l'homme puisse lui offrir.  
» Déjà et dès ce moment je vous fais des repro-  
» ches et je me porte votre accusateur. Car , lorsque  
» vous comparâtes devant ce juge redoutable , vous  
» ne pourrez produire aucun témoin à décharge ,  
» vous serez immédiatement frappé de cet arrêt éter-  
» nel dont je vous parlais naguères ; au moment que  
» vous serez présenté au tribunal de ce fils d'Egine (f),  
» que vous vous sentirez saisi , c'est alors que vous  
» grincerez les dents d'épouvante , de terreur , et  
» de vertiges , tout aussi bien que moi. On vous  
» frappera peut-être , on vous couvrira la face de  
» soufflets , vous serez bafoué , insulté. Tout cela  
» vous paraît aujourd'hui être des contes de vieilles  
» femmes , et vous en souriez de pitié. Votre mé-  
» pris , votre dédain au reste n'aurait rien pour moi  
» d'étonnant, si vous ou moi nous pouvions dans nos  
» recherches mettre à la place de ces doctrines  
» quelque chose de meilleur , de plus salutaire et de  
» plus vrai. Car vous voilà trois , tous trois vous  
» êtes les plus savants hommes de la Grèce , vous  
» Calliclès , vous Polies , vous Gorgias , jamais en-  
» tre vous trois vous ne pourrez nous prouver que

» nous devons tenir une autre règle de vie que celle  
 » qui paraît aboutir à la félicité éternelle. (*Gorgias*  
 » *in fine.*) »

XIII. Tels sont les très-sages conseils que nous donne Platon, pour nous détourner de la voie qui conduit au supplice éternel.

Dans le Criton il fait, par une prosopopée, parler ainsi les lois à Socrates : « O Socrates, fie-toi à nous  
 » qui avons été tes nourrices, ne mets jamais tes en-  
 » fants, ta vie, ou quoique ce soit au monde, au  
 » dessus de la justice, afin que lorsque tu descendras  
 » dans le sombre empire de Pluton, tu aies de quoi  
 » répondre aux princes infernaux. »

Dans l'Apologie de Socrates, il n'hésite pas à lui faire dire que la mort est un bien. « Faisons en sorte,  
 » dit-il, pendant notre vie de pouvoir espérer que  
 » notre mort sera notre bonheur. Car de deux choses l'une ; où, il faut que la mort soit la porte du  
 » néant, ou, que nous n'ayons rien à espérer ni rien  
 » à redouter au delà du tombeau. Or, d'après ce que  
 » nous avons dit, il faut nécessairement que la mort  
 » ne soit qu'une mutation d'état, et qu'une migration  
 » de l'âme d'un lieu dans un autre. »

XIV. Voilà dans Platon des choses admirables, quoiqu'elles soient amalgamées avec des dogmes absurdes, et entremêlées de rêveries mythologiques, quoiqu'il nous parle de Rhadamanthe, de Minos et des îles fortunées, quoiqu'il n'admette au bonheur ou malheur éternel que les âmes seules, et qu'il en exclue les corps. Car tout cela est étranger à la vérité ; mais excusable dans la bouche d'un homme qui n'a jamais participé aux lumières apostoliques. Quant à

ce qu'il nous dit de la transmigration des âmes qu'il fait avec Pythagore voyager de nos corps dans d'autres corps, c'est si souverainement absurde qu'on ne peut y trouver aucune analogie avec nos dogmes. Car c'est dans le Phédon qu'il nous apprend que les âmes en passant dans d'autres corps conservent les mœurs et les habitudes qu'elles avaient eues pendant leur vie.

« Quelles sont les mœurs, dites-vous, Socrates, que  
 » prennent les âmes des morts ? Ne dites-vous pas,  
 » par exemple, que celui qui de son vivant s'est li-  
 » vré à la gloutonnerie, à l'ivrognerie, à la débauche  
 » qui en est la suite, sans égard pour la pudeur et  
 » l'honnêteté, se revêtira d'un corps d'âne ou de quel-  
 » qu'autre animal de cette catégorie ? Ne dites-vous  
 » pas que cela est très-conforme aux lois de l'affini-  
 » té ? Ne dites-vous pas que ceux qui ont passé leur  
 » vie à exercer toutes sortes de rapines, de briganda-  
 » ges, de violences, de tyrannies, seront changés en  
 » loups, en vautours, en milans. Car où pourrions-  
 » nous loger ailleurs de pareilles âmes ? Certes, dit  
 » Cébès, ce ne peut être que dans le corps de ces  
 » animaux. »

XV. Nous ne ferons pas ici un extrait complet de tout ce que Platon a dit sur cette matière. Cela nous mènerait trop loin. Mais il n'est personne qui soit tant soit peu familiarisé avec ses écrits, qui ne sache que selon lui, les âmes de ceux qui avaient pratiqué les vertus politiques, prendraient des corps d'abeilles, de guêpes et de fourmis. Outre l'excès du ridicule que porte avec soi cette doctrine, elle renferme une contradiction manifeste avec ce qu'il a dit ailleurs ; car

nous l'avons , il y a quelques instants , entendu établir en principes que les âmes subissaient des peines, les unes dans l'Achéron et le marais d'Acheruse , les autres dans le Styx , le Cocyte et le Périphlégeton , que toutes celles dont la vie était inexpiable étaient jetées dans ce dernier qui les portait ensuite dans le Tartare. Mais ici ce n'est plus cela ; tout est changé. Voilà que les âmes de ceux qui se sont abandonnés aux plus sales voluptés , sont changées en ânes , que celles de ceux qui se sont livrés aux brigandages , aux rapines , prendront des corps de loups, de vautours et de milans.

C'était dans les fies fortunées que, d'après lui, ceux qui avaient pratiqué les vertus civiles et sociales devaient recevoir de belles et de magnifiques récompenses ; mais ce n'est plus cela ; aujourd'hui il les béatifie avec des corps de guêpes , d'abeilles et de fourmis. Voilà où se réduisent aujourd'hui les honneurs dont votre Philosophe daigne gratifier les âmes vertueuses. Ceux qui, dans leur vie , n'ont offensé ni molesté personne , recevront pour prix de leur innocence des aiguillons pour piquer , inquiéter et fatiguer les autres ; car c'est le propre de ces mouches. Quant aux fourmis , tout le monde sait qu'elles sont le fléau des cultivateurs , que c'est à leurs dépens qu'elles font leurs provisions. La guêpe n'est pas moins funeste au jardinier. Elle perce d'outre en outre les jeunes arbres , et les fait pourrir , ainsi que l'abeille. Tous ces inconvenients ne sont pas venus dans l'idée de votre Philosophe par excellence ; mais il n'a eu en vue que l'autorité de Pythagore, qui le premier a rêvé la transmigration des âmes.



XVI. Ce n'est pas à ces contes seuls que s'est arrêté votre Platon, combien d'autres n'a-t-il pas encore débités ! Ecoutez ; en voici encore un sur le même sujet, qui n'est pas moins curieux.

« Aucune âme ne rentre dans l'état d'où elle est partie qu'au bout de dix mille ans (*g*), et ne reçoit des ailes avant ce temps pour prendre son essor, à l'exception de celle qui aura été franchement philosophe, qui aura ainsi aimé les enfants selon les lois de la saine philosophie. Car cette âme, après avoir parcouru le cercle de la vie, est affranchie au bout de mille ans. D'autres âmes, après leur séparation d'avec leurs corps, subissent un jugement qui les envoie habiter des lieux souterrains, en punition de leurs crimes. D'autres sont emportées par la justice dans des régions célestes, en récompense des mérites de la vie qu'elles ont menée sur la terre. (L. x. de *Republ.*) »

XVII. L'absurdité de ce discours saute aux yeux. Car, qui est-ce qui a révélé à Platon ce nombre de dix mille ans ? Qui lui a appris qu'après cette période d'années, chaque âme revenait à son point de départ ? Tout ce tissu de paroles ne convient ni dans la bouche d'un scélérat ni dans celle d'un philosophe. Car il a rangé parmi les purs philosophes les amateurs lascifs de jeunes garçons, et il réserve aux uns comme aux autres les mêmes récompenses. Il oublie de temps en temps ce qu'il a dit. Après avoir fait du ciel le séjour des justes, il fait d'Orphée un cygne, d'Agamemnon un aigle, d'Ajax un lion, d'Atalante un athlète, de Thersite un singe. Je ne comprends pas, en vérité, pourquoi Platon a souillé ses dialogues de pareil-

les sottises. Je suis tenté de croire qu'en faisant ainsi rouler les âmes de corps en corps , il a voulu plutôt s'amuser aux dépens de ses lecteurs que parler sérieusement , surtout après avoir fait de l'enfer le séjour des réprouvés.

XVIII. Revenons donc à ce triste séjour pour ne pas laisser notre Philosophe au milieu de cet amas d'absurdités. Prêtons - lui donc encore un moment d'attention :

« Je ne vous raconterai pas un apologue d'Alcinus,  
 » mais l'histoire d'un homme fort et robuste (*h*), d'un  
 » nommé Héros , fils d'Harmonius , natif de la Pam-  
 » philie , qui était resté sur un champ de bataille. Il y  
 » avait dix jours que les corps gisaient à moitié pour-  
 » ris , lorsqu'on vint en faire la levée. C'est là qu'on  
 » le trouva entier ; c'est de là qu'on le transporta  
 » chez lui. Deux jours après, le 12<sup>m</sup> jour après sa  
 » mort , son corps était placé devant le bûcher , lors-  
 » que tout-à-coup il revint à la vie , et de retour chez  
 » lui , il raconta en ces termes ce qu'il avait vu aux  
 » enfers : A peine mon âme fut-elle sortie de mon  
 » corps , qu'elle arriva avec beaucoup d'autres dans  
 » un endroit admirable où se trouvaient deux ouver-  
 » tures qui se communiquaient et qui correspondaient  
 » avec la terre , et vis-à-vis deux ouvertures supérieu-  
 » res qui communiquaient avec le ciel. Entre ces ou-  
 » vertures siégeaient des juges qui , après avoir rendu  
 » leurs arrêts , faisaient monter les âmes des justes  
 » par l'ouverture de droite , portant sur la poitrine  
 » leur arrêt que les juges eux-mêmes y avaient atta-  
 » ché. Quant aux réprouvés , ils les faisaient précé-  
 » piter à gauche dans une des ouvertures portant éga-

» lement sur le dos le précis de leur vie passée. Quant  
 » à lui, il raconta que, lorsqu'il fut venu en présence  
 » du tribunal, les juges lui avaient dit qu'il fallait  
 » qu'il retournât pour annoncer aux hommes com-  
 » ment les choses se passaient dans l'autre vie et lui  
 » avaient ordonné de tout voir et de tout enten-  
 » dre (j) » ( *Plat. Dial. X de Repub.* )

Ceci est au moins raisonnable. On ne voit pas ici les âmes humaines prendre des corps d'animaux. Mais on nous montre celles des justes prendre le chemin qui conduit aux régions célestes; celles des reprobés, précipitées dans l'abyme. De manière que votre Philosophe paraît tantôt se jouer de son auditeur, et tantôt lui parler sérieusement.

XIX. Plutarque, dans son dialogue *de l'âme*, a mis aussi en scène des juges et des exécuteurs de la justice éternelle. Voici comment il raconte son histoire.

« Nous étions avec Sosithète et Héraclion, lors-  
 » qu'Antyllus nous raconta que s'étant trouvé mort,  
 » au dire des médecins, il revint à la vie, après une  
 » léthargie pas trop profonde, et que sans donner au-  
 » cun signe de surprise ni d'émotion quelconque, il  
 » dit à ceux qui l'environnaient, qu'il avait été véri-  
 » tablement mort, et qu'il avait été rendu à la vie;  
 » mais que sa mort, à la suite de sa maladie, n'avait  
 » pas été absolument irrévocable. Il ajouta que les mi-  
 » nistres des enfers avaient été sérieusement répri-  
 » mandés par le président de ce qu'ils lui amenaient  
 » Antyllus, au lieu et place de Nicanda dont ils avaient  
 » été chargés de faire l'enlèvement. Or, ce Nicanda  
 » était un cordonnier qui mourut quelques instants

» après. Dès ce moment-là, Antyllus recouvra une  
 » parfaite santé. » (*Plutarq. Lib. X<sup>me</sup> de anima.*)

XX. Maintenant vous voilà initiés à tous les mystères ou dogmes de la philosophie. Les uns ont mesuré la félicité de l'homme sur la capacité de son estomac ; les autres en ont parlé avec un peu plus de décence. Ceux-ci n'ont rien vu au-delà du tombeau ; ceux-là n'ont pas eu de couleurs assez sombres pour nous peindre l'horreur des lieux réservés aux réprouvés, mais ils n'ont pu nous en parler sans recourir aux fictions mythologiques.

Il est temps de vous introduire dans le sanctuaire des dogmes évangéliques qui mettent l'homme en rapport avec Dieu.

Parmi nous, on tient en principe que la crainte de Dieu est la source de toute félicité. David et Salomon son fils ont dit : *Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur.* (Eccl. Cap. 1. Ps. cx-10). C'est dans la perspective de cette félicité que nous consacrons notre vie à remplir les lois et les préceptes que Dieu nous a donnés.

*Heureux ceux qui sont purs dans leur conduite et qui marchent selon la loi du Seigneur. Heureux ceux qui gardent ses commandements, qui le cherchent de tout leur cœur* (Ps. cxviii, 1, 2).

Et c'est encore ce que nous a appris le Sauveur dans ses Evangiles. Car ce n'est pas aux riches, aux voluptueux, à ceux qui se roulent dans le torrent des jouissances de la vie, qu'il promet le bonheur ; mais c'est aux pauvres d'esprit, c'est aux hommes humbles de cœur, c'est aux miséricordieux, c'est à ceux qui ont faim et soif de la justice, qui ont quelque chose à

souffrir pour elle. Voilà ceux à qui il promet une part dans son royaume céleste. (*Matth. v, 3 et seq.*)

XXI. Mille autres passages de nos Evangiles reproduisent la même doctrine. Mais celui que nous venons d'indiquer suffit pour montrer quel a été le but de notre législateur, et celui auquel nous devons nous-mêmes constamment aspirer. Car il ne nous est pas prescrit de courir après les richesses, de désirer la beauté, la santé du corps; il nous a, au contraire, tracé une carrière pleine de fatigues, que nous devons arroser de nos sueurs, dans laquelle nous avons de nombreux assauts à soutenir pour la vertu.

Mais aussi quelles magnifiques récompenses propose-t-il aux généreux athlètes qui s'élancent dans l'arène! La bouche de l'homme ne peut en parler; comment en effet pourrait-elle décrire ce royaume céleste qui est infini; cette vie qui ne connaît ni la vieillesse, ni les soucis, ni les douleurs, et comment parler, dit l'Apôtre, de ce que *l'œil n'a point vu, l'oreille point entendu, puisque le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.* (1 Cor. II, 9.)

Or, si celui qui a été admis à la contemplation de ces merveilles n'a pu en parler avec la dignité convenable, comment tout autre oserait-il s'y hasarder?

XXII. Apprenez du même Apôtre que la vie éternelle est la fin unique de l'homme. Car, écrit-il aux Romains, *lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quel fruit tiriez-vous donc alors de ce qui fait aujourd'hui votre honte, puisque vos désordres n'avaient pour fin que la mort? Mais maintenant que vous êtes affranchis du péché et devenus les*

*esclaves de Dieu , votre sanctification est le fruit que vous en tirez , et la vie éternelle en sera la fin. Car c'est dans la mort que le péché trouve sa solde ; mais la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur est une grâce , un don de Dieu. (Rom. vi, 20 , 23. )*

Ce don de la liberté dont parle ici l'Apôtre , serait déjà une ample récompense promise à votre piété ; mais Dieu , grand et magnifique dans ses dons , vous promet en sus la vie éternelle , pour vous faire apprécier la distance qui existe entre le péché et la justice. Car le péché a pour fin la mort , et la justice a pour fin la vie éternelle.

XXIII. Il nous montre ensuite en quoi consiste le plus grand des dons.

*Quiconque est poussé par l'esprit de Dieu, est enfant de Dieu. Car vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte; mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption des enfants, qui nous fait crier : Mon Père, mon Père. Et c'est cet Esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, pour être glorifiés avec lui. (Rom. VIII, 14, etc. )*

Dans son épître aux Galates , il dit encore : *Vous n'êtes donc déjà plus l'esclave, mais vous êtes l'enfant; et si vous êtes l'enfant, vous êtes aussi l'héritier de Dieu par Jésus-Christ. (Gal. iv. 7, 8).*

C'est dans le même sens qu'il écrit à Timothée : *C'est une vérité, que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui; que si nous souf-*

*frons avec lui, nous règnerons aussi avec lui ( II. Tim. II, 11. )*

Dans la même épître nous lisons encore: *Car, quant à moi, je suis comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion; l'instant de ma dissolution est proche; j'ai soutenu un beau combat. Je suis arrivé à mon terme; j'ai gardé la foi; il ne me reste que la perspective de cette couronne de justice que me donnera le Seigneur au jour de sa justice, non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui ont aimé son avènement. ( Ibid. 6, 7 et 8. )*

XXIV. La doctrine de la résurrection des corps se trouve consignée dans les épîtres aux Corinthiens, aux Thessaloniens, aux Philippiens, et dans plusieurs autres endroits.

*Le corps, comme une semence, est maintenant dans la terre, il est semé dans la corruption, pour ressusciter incorruptible; il est semé dans l'abjection, pour ressusciter dans la gloire; il est semé sans mouvement, pour ressusciter plein de force; c'est un corps animal, qui est semé, pour ressusciter spirituel; (I. Cor. xv, 42, 43) car la trompette sonnera et les morts sortiront du tombeau, incorruptibles, car nous serons changés. Car il faut que ce corps, sujet à la corruption, devienne incorruptible, et que, de mortel qu'il est, il devienne immortel. (Ibid. 52, 53). Quant à nous, notre vie est dans le ciel, d'où nous attendons le Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, qui reformera ce corps vil et abject, pour le rendre conforme au sien et le revêtir de sa gloire. (Philip. III. 20, 21).*

Voici les termes dans lesquels le Seigneur lui-même annonça ce grand mystère aux Juifs: *Comme il est*

*le Fils de l'homme, ne vous étonnez pas de cela; parce que l'heure arrive à laquelle tous ceux qui gisent dans les tombeaux, entendront sa voix, et que les bons en sortiront, pour ressusciter à la vie, et les méchants pour ressusciter à leur condamnation. (Joh. v. 28, 29).*

Parlant encore de la fin générale, il ajouta ces mots mémorables : *Aussitôt après ces jours de désolation, le soleil s'obscurcira, la lune s'éteindra, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. C'est alors que le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et toutes les tribus de la terre seront dans les pleurs. (Matth. xxiv, 29, 30).*

Voilà les termes dans lesquels il peint la désolation de ceux qui n'auront pas cru à son Évangile :

XXV. Après la parabole des dix vierges qui furent, les unes admises avec leurs lampes aux noces de l'époux, les autres exclues, parce que leurs lampes étaient éteintes (*Matth. xxv, 1* etc. ; après la parabole des cinq talents, dans laquelle le père de famille fait l'éloge de ceux qui ont administré avec sagesse et intelligence le dépôt qui leur avait été confié, et fait jeter dans les ténèbres extérieures celui d'entre eux, qui par indolence avait enfoui le sien, (*Ibid.*) le Seigneur ajoute : *Or, quand le fils de l'homme viendra dans l'éclat de sa majesté, escorté de tous les anges, et quand il s'asseyera sur le trône de sa gloire, alors toutes les nations seront rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : venez, vous qui avez été bénis par mon père,*



*possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'ai été étranger, et vous m'avez abrité; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous êtes venus à moi.*  
(Ibid.)

Et lors même que ces justes lui diront que jamais ils n'ont rien fait qui soit digne de telles récompenses, (car le propre d'un vigoureux athlète est d'être modeste et de ne pas faire ostentation de ses forces,) il leur répondra : *En vérité je vous le dis, tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères [qui ont cru en moi], c'est à moi que vous l'avez fait.*

Après avoir ainsi préconisé la gloire des élus et adjugé leurs récompenses, il se tournera vers ceux qui seront à sa gauche et leur dira : *Allez, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges.* Mais remarquez qu'il expose aux méchants les motifs de leur condamnation. C'est parce qu'aucun d'eux ne s'est acquitté des devoirs de charité qui ont signalé le chœur des justes, et qu'il n'a pas imité leur modestie. Car tandis que ceux-ci se refusaient à convenir de tout le bien qu'ils avaient fait, ceux-là au contraire se vantaient d'avoir fait un bien qu'ils n'avaient pas fait. Condamnés à juste titre, ils seront livrés aux peines et aux supplices qui leur sont réservés.

XXVI. Comparez, Hommes de la Grèce, cette doctrine avec les plus beaux discours de Platon. Car pour le reste et ceux des autres philosophes ils ne contiennent que des puérités dignes d'être jetées dans les

ténèbres extérieures. De tout ce que nous avons recueilli de ce philosophe et de ce que nous avons trouvé de plus raisonnable, c'est cela seul qui a le plus d'affinité avec nos Evangiles. Lorsqu'il admet, par exemple, les supplices des méchants et les récompenses décernées aux justes, il est d'accord avec nos monuments sacrés tant anciens que nouveaux. Mais quand il parle des juges, il cesse d'être en harmonie avec nous; d'abord il en admet un plus grand nombre que nous : Eaque, Minos, Rhadamanthe, tous des hommes qui ne jouissent pas universellement d'une haute réputation de probité. Car il en est beaucoup qui flétrissent la mémoire de Minos de plusieurs crimes. Mais pour nous, nous attendons pour juge celui-là même qui nous a faits, qui connaît parfaitement notre nature, puisqu'il en est l'auteur, qui a la conscience non-seulement de nos paroles, de nos actions, mais encore de nos pensées les plus intimes. Il nous jugera, celui-là même qui s'est associé à notre humanité; car, quant à sa nature divine, elle est inaccessible à nos regards. C'est pourquoi le juge se donne à lui-même le nom de *fiis de l'homme*, parce que ceux qui seront jugés reconnaîtront en lui leur propre nature.

Voilà pourquoi l'Apôtre saint Paul, dans le discours qu'il adresse aux Athéniens, leur dit : *Dieu, sans jeter des yeux trop sévères sur ces temps d'ignorance, fait aujourd'hui annoncer à tous les hommes que le moment est venu pour eux de faire pénitence, parce qu'il a fixé le jour où il jugera le monde selon sa justice par celui qu'il a destiné à en être juge; de quoi il a donné au monde un témoignage certain en le ressuscitant d'entre les morts.* (Act. xvii, 30.)

XXVII. Si quelqu'un parmi vous s'obstinait à fermer les yeux sur les témoignages que nous venons de vous produire et à regarder comme des puérités tout ce que les Apôtres ont dit, qu'il apprenne au moins la manière dont il pourra se convaincre de la vérité.

Beaucoup de choses ont été prédites sur l'état de la vie future, soit par Jésus-Christ lui-même, soit par ses disciples délégués par lui. Outre ce qui concernait la vie future, ils ont prédit ce qui concernait la vie présente.

Examinez donc soigneusement, considérez ces dernières prédictions : voyez, si celles-ci se sont réalisées, si les évènements ont répondu aux prédictions qui en ont été faites ; si cela est, vous devez nécessairement tenir pour certaines, sans discussion, les prophéties qui concernent la vie future. Voilà où votre attention doit se porter. Par exemple :

Jésus-Christ a prédit le siège et la ruine de Jérusalem, la destruction totale de ce fameux temple ; il a prédit que tous ces juifs qui devaient participer un jour à son crucifiement, seraient ignominieusement chassés de leur patrie et disséminés sur la terre. Voilà une prédiction positive : s'est-elle accomplie ? Oh ! j'espère que vous ne la révoquerez pas en doute. Vous êtes témoins de leur expulsion, de leur dissémination. Interrogez ceux d'entre vous qui ont été sur les lieux ; qu'ils vous disent s'ils n'ont pas vu le temple désert, ruiné, rasé de fond en comble. Ajoutez au moins foi à leur témoignage univoque. Quant à moi, j'ai vu, de mes propres yeux vu la solitude régner en ces lieux. Quoique je connusse la prédiction du fait, j'ai encore été convaincu par mes pro-

pres yeux. J'ai admiré non-seulement la vérité, mais je l'ai adorée. Les faits sont là pour attester à grands cris la vérité des paroles du Sauveur.

XXVIII. Prenons encore une autre prophétie et voyons-en l'accomplissement. Jésus-Christ avait prédit à ses apôtres tous les combats qu'ils auraient à soutenir, tous les périls qu'ils auraient à courir, et le moment où ils publieraient son Evangile, d'abord aux juifs, puis aux nations.

*Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.... Donnez-vous de garde des hommes; ils vous livreront à leur sanhédrin; ils vous flagelleront dans leurs synagogues.... Le frère livrera le frère, et le père le fils; les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront périr. Vous serez en butte et en haine à tout le monde à cause de mon nom. Mais celui-là sera sauvé qui persévèrera jusqu'à la fin..... S'ils ont donné le nom de Bêlzebub au père de famille, comment traiteront-ils ses domestiques?.... N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur terre, mais l'épée.... Car je suis venu séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère, la bru d'avec sa belle-mère, l'homme aura pour ennemis ses domestiques. (Matth. x, 16, 17, 21, 25, 34, 35, 36).*

Voilà, mes amis, ce que nous avons vu s'accomplir à la lettre; c'est au milieu de tous les périls prédits par le Christ, que les Apôtres ont répandu sur toute la terre la lumière de l'Evangile. Leurs successeurs ont maintenu et conservé le dépôt qui leur avait été confié. Et nous avons pour témoins de tous ces faits les tombeaux des martyrs épars sur toute la terre, qui rendent hommage à la vérité des prophéties. Car Jésus-

Christ ne leur avait pas seulement prophétisé les dangers qu'ils auraient à courir , mais encore la victoire qu'ils devaient remporter. Car *sur cette pierre* , leur avait-il dit, *je bâtirai mon Eglise, et les paroles de l'enfer ne prévauderont pas contr'elle.* (Matth. xvi, 18).

Nous voyons aujourd'hui ce que Dieu avait prédit. Nous voyons des maisons , des familles divisées. Ici sont des hommes pris dans le filet de la religion chrétienne , qui luttent sans cesse contre des épouses qui persistent encore dans leurs impiétés. Là au contraire ce sont des épouses qui se sont courbées sous le joug de la foi et qui travaillent à amener au berceau de Jésus-Christ des maris errants et égarés.

XXIX. Mais sans m'arrêter à tant d'autres prophéties , je vous rappellerai seulement celle faite à l'occasion de cette femme qui vint verser sur les pieds du Sauveur un vase de parfum. Jésus-Christ dit à ses disciples qui étaient présents : *Je vous le dis en vérité , partout où cet Evangile sera prêché, on racontera à l'honneur de cette femme , l'action qu'elle vient de faire.* (Matth. xxvi, 13. Marc. xiv, 9.) Or, nous voyons par nous-mêmes l'accomplissement de cette prédiction. Car aujourd'hui la foi de cette femme est proclamée partout.

Ainsi donc , puisque Jésus-Christ a prédit longtemps d'avance toutes ces choses dont nous voyons de nos propres yeux l'accomplissement , puisqu'il a de même prédit l'état de la vie future , nous devons, sans discussion , tenir pour certaines toutes ses prédictions ; l'accomplissement des unes étant une garantie pour nous de celles qui sont encore à écheoir. Voilà pourquoi le Sauveur a annoncé des événements

plus ou moins éloignés , pour que l'accomplissement des plus rapprochés servît à prouver et à confirmer celui des plus éloignés.

Quant aux honneurs dont il a généreusement gratifié ceux qui ont cru en lui, il ne les leur avait jamais promis. Ce n'est pas de leur vivant seulement qu'il les combla de gloire ; mais il les en combla encore après leur mort, et cela pour que de sa générosité purement gratuite, nous puissions augurer de la somptuosité qu'il mettra dans l'exécution de ses promesses. Car celui qui a donné au-delà de ses conventions, celui dont la générosité a de beaucoup excédé les promesses, sera sans doute fidèle à ses engagements à l'égard de ceux qui ont combattu pour lui.

XXX. En effet, ne serait-il pas honteux de voir des préfets de jeux publics et de gymnases, remplir exactement à l'égard des athlètes les engagements qu'ils ont contractés, des maîtres d'atelier payer régulièrement leurs ouvriers, et de supposer que le Maître de la nature, qui a tiré du néant tout ce qui est, qui a consommé le mystère du salut, qui a ouvert les yeux à tant d'aveugles, en les initiant aux connaissances divines, serait infidèle dans ses promesses ? Si ce que nous dit l'Évangile est vrai, comme il l'est en effet, ce qu'il dit n'est ni vain ni mensonger. Or, il nous promet à nous qui croyons en lui, le royaume des cieux, une vie qui ne connaîtra point de fin ; il nous promet de nous faire participer à la vie éternelle, et de nous admettre au nombre des esprits bienheureux ; comme aussi il annonce des supplices éternels à ceux qui refuseront de croire en lui. Voilà le sens de la parabole de la zizanie, que lui-même s'est chargé de nous expliquer en

ces termes : *Le fils de l'homme enverra ses anges qui ramasseront et enlèveront hors de son royaume tous ceux qui sont des occasions de chute et de scandale, et ceux qui commettent l'iniquité ; ils les précipiteront dans la fournaise du feu. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père.* Puis il ajoute : *Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.* (Matth. XIII, 41 et seq.)

XXXI. Ce sont ces dernières paroles, mes chers amis, que nous vous adressons dans la sincérité de notre cœur. Nous ne prétendons pas vous forcer à recevoir, malgré vous, les dons de Dieu ; mais c'est en vous exhortant, c'est en vous suppliant même, que nous vous en faisons voir toute la magnificence. C'est pourquoi nous terminons cet entretien par ces paroles du Sauveur : *Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.*

Ainsi soit-il.

## NOTES

### SUR LE ONZIÈME DISCOURS.

(a) Aristippe vivait l'an 364 avant Jésus-Christ. Il appartenait à la secte Cyrénaïque dont son aïeul était le fondateur. Cette secte n'admettait pour principe de nos actions que douleurs et plaisirs.

(b) L'adage des stoïciens était que celui qui jouissait de cette impassibilité de l'âme pouvait le disputer en félicité avec Jupiter. C'est ce qui a fait dire à Sénèque (Epist.

25) : *La nature ne demande que du pain et de l'eau. Qui a cela, n'est jamais pauvre. Celui qui borne à cela ses desirs, peut le disputer en félicité avec Jupiter.* Il dit encore (Epist. cx) : *Ayons de l'eau et de la polente et disputons avec Jupiter lequel de nous est le plus heureux.*

Il est plaisant de voir un homme riche à plusieurs millions, recommander le mépris des richesses, à ceux de ses concitoyens que Néron avait depouillés de leurs biens, et leur dire froidement pour les consoler : *Nil tam acerbum in quo non æquus animus solatium inveniat.* Il n'y a rien de si cuisant que l'égalité d'âme ne puisse adoucir.

(c) On distingue deux *Acheruses*. L'une est un marais de la terre de Labour, l'autre est un lac situé dans l'Épire, d'où sort une rivière appelée aujourd'hui *Fanar*, qui se décharge dans un petit Golfe de la mer Ionienne, entre Pergu et Preveza. Le premier est situé le long de la côte entre la ville de *Bayes*, et l'embouchure du *Volturno*. (Voyez la *Géograph. Lat.* de Beaudrand.)

(d) Voilà l'éternité des peines d'un côté, et le purgatoire de l'autre, clairement établis dans ce passage de Platon. Mais il est curieux de le comparer avec cet autre que nous tirons d'un des livres d'Hermès intitulé : *Asclepius*.

« Ecoute donc, *Asclepius*, lorsque l'âme sera séparée  
 » du corps, alors elle tombera sous la puissance d'un  
 » grand Esprit, pour être scrutée, examinée et jugée selon  
 » son mérite. Et s'il la trouve pieuse et juste, il l'enverra  
 » habiter les lieux réservés aux âmes justes. Mais si, au  
 » contraire, il la trouve souillée de vices, hideuse de crimes,  
 » il la précipitera aussitôt dans les abîmes infernaux,  
 » et la livrera à l'instant même aux tempêtes, aux  
 » tourbillons suscités par des éléments toujours en fureur  
 » les uns contre les autres, l'air, l'eau et le feu. Là, entre  
 » le ciel et la terre, cette âme sera éternellement agitée,  
 » ballottée. C'est dans son immortalité même qu'elle trouvera  
 » son supplice. Car ce sera par une sentence immortelle  
 » telle qu'elle sera condamnée à un supplice éternel. Comprends-tu donc quelle frayeur nous devons tous avoir



» d'être un jour enveloppés dans ce malheur; quel soin,  
 » quelle précaution nous devons prendre pour n'y pas tom-  
 » ber? C'est alors que *ceux qui affichent aujourd'hui l'incrédulité, seront forcés de croire, non plus à des paroles, mais à des faits; non plus à des menaces, mais à leur propre supplice.* » (V. *Asclepius*, f. 135.)

(e) Nous ne répèterons pas ce que nous avons dit si souvent que, quoi qu'en dise Théodoret, ce n'est pas chez les juifs que Platon a puisé ce qu'il a dit de plus raisonnable, mais dans les initiations égyptiennes. Ce philosophe qui amalgamait les rêveries mythologiques avec les hautes vérités traditionnelles, a plutôt vu son *fleuve de feu* dans le Phlégéon des poètes, que dans les prophéties de Daniel. Car le mot *Phlégéon* signifie *ardent, enflammé*.

(f) Aégine, fille d'Asope, roi de Béotie, eut de Jupiter deux fils: *Eaque* et *Rhadamanthe*, que les mythologues ont établis juges aux enfers.

(g) Platon veut ici parler de la grande année si célèbre chez les Pythagoriciens, qui croyaient que nous venions souvent au monde, mais que nous y étions oubliés; que nous y reviendrions encore après mille ans, pour y être encore oubliés; que déjà nous avons plusieurs fois fait ces courses pour les refaire encore. C'est à cette même période que semble faire allusion Sénèque, lorsqu'il dit dans sa 36<sup>me</sup> épître: *veniet iterum qui nos in lucem reponat dies.* (Voy. Marsile Ficin dans son Comment. sur le x<sup>me</sup> liv. de la *République* de Platon.)

(h) Il y a dans le texte grec de Platon un jeu de mots assez puéril entre *Alcinus* nom d'homme et *Alcimus* nom adjectif: *fort, robuste*, cela disparaît dans la traduction.

(j) On retrouve le même conte dans Plutarque, (*Propos de tables. Quest. V.*) Dans Eusèbe, *Préparation évangélique*, L. 11, ainsi que le suivant.

---

## DOUZIÈME DISCOURS.

### SUR LA VERTU ACTIVE.

I. C'est la racine qui porte l'arbre , qui le nourrit , qui l'orne de verdure et de fleurs , et qui le charge de fruits. Ebranchez cet arbre , découronnez-le ; que lui servent alors ses racines nourricières ?

L'homme a besoin de ses yeux pour diriger et conduire ses autres sens ; il a besoin de ses pieds pour se transporter d'un lieu à un autre , de ses mains pour agir , opérer et fournir à tous les autres membres de quoi se nourrir.

Ce n'est pas avec la chaîne seulement qu'on fait les toiles et les draps , mais il faut la trame sans laquelle la chaîne n'est rien.

Mais à quoi tendent ces réflexions ? Ce n'est pas , Hommes de la Grèce , que je sois amateur de fables et de niaiseries ; c'est que , par ces comparaisons , j'entends vous faire comprendre en quoi consiste la vraie philosophie dans toute sa rigueur. Le plus grand de tous les biens est incontestablement la science des choses divines ; mais il ne suffit pas de s'en montrer gratifié , il faut encore que les œuvres soient compagnes de la science. Ce que la racine est à l'arbre , l'œil au corps , la chaîne à l'étoffe , c'est ce qu'est la connaissance de la vérité , c'est ce qu'est une foi imperturbable dans les sciences divines. Il ne suffit donc pas de connaître ce que c'est que Dieu , il faut encore régler

sa vie sur ses préceptes , conformer ses mœurs à ses lois.

Si quelqu'un se consacre à un art , tel que celui de la peinture , ou à un métier , tel que celui de tailleur ou à tout autre , il ne se contente pas d'en apprendre la théorie ; mais il l'exerce , mais il le pratique sous les yeux des maîtres. Ainsi faut-il que ceux qui se consacrent à la piété , ne se bornent pas à l'étude des sciences divines , mais qu'ils apprennent à mettre en œuvre et à pratiquer les leçons de la vertu , à les conserver intactes autant que possible , et à y conformer leur caractère et leurs mœurs. Car celui-là est une image vivante et rationnelle du divin Législateur , qui sur ce modèle réforme et compose son âme.

II. C'est ce qui faisait dire au grand Apôtre : *Soyez imitateurs de Dieu* ( Ephes. v. 1 ), En cela , il n'était que l'écho fidèle de ce qu'avait dit notre divin Maître : *Imitez votre Père qui est dans les cieux. Ailleurs : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* ( Matth. v. 48 ). Celui-là imite Dieu autant qu'il est en lui , qui aime et hait tout ce que Dieu aime et déteste. Or , nous connaissons par les lois divines ce qui plaît et déplaît à Dieu.

Écoutons le Roi-Prophète : *Dès le matin je me présenterai devant vous , et je verrai que vous n'êtes point un Dieu favorable à l'iniquité ; je verrai que le méchant n'habitera point près de vous , et que les hommes pervers ne subsisteront point devant vos yeux ; que vous laissez tous ceux qui commettent l'iniquité , que vous perdrez tous ceux qui disent des mensonges , que le Seigneur a en abomination l'homme sanguinaire et le fourbe.* ( Ps. v. 4 , 5 , 6 , 7 ).

Voilà où le Prophète vous trace les dispositions et les affections du Législateur.

Dans un autre Psaume , il fait ainsi parler , en face du Seigneur , celui qui a étudié ces mêmes dispositions : *Je marchais avec un cœur pur et parfait dans le secret de ma maison ; je ne tournais mes yeux vers aucun objet condamnable ; j'ai eu en horreur ceux qui commettaient l'injustice ; nul homme dont le cœur était corrompu , n'a eu de commerce avec moi. Je n'avais aucune liaison avec le méchant qui se détournait de mon chemin. Je poursuivais celui qui parlait en secret contre son prochain. Je n'admettais point à ma table l'homme à l'œil superbe et au cœur ambitieux. Mes yeux se tournaient vers les fidèles de la terre ; je les faisais asseoir près de moi. Je ne recevais les services que de celui qui marchait dans la voie de l'innocence. L'orgueilleux n'habita pas ma maison. Celui qui parle contre la justice , ne marcha pas en ma présence. (Ps. c , 3-9. )*

III. Ici le Prophète nous apprend , non-seulement , que nous pouvons imiter le Dieu tout-puissant , mais encore le moyen et la manière de l'imiter ; car il ne nous a pas ordonné de créer , à son exemple , un soleil , une lune , un monde et mille autres choses de cette nature ; il ne nous a pas prescrit d'être un , simple , incirconscriptible de nature , mais d'aimer et de détester tout ce que Dieu aime et déteste. Le Prophète , satisfait du témoignage de sa conscience , s'écrie avec confiance vers le Seigneur : *Vos amis , ô mon Dieu , sont pour moi des hommes à très-grand honneur , n'ai-je pas toujours haï , Seigneur , ceux qui vous haïssent , leur vue ne me faisait-elle pas sécher d'en-*

nui ? Oui, je les hais d'une haine implacable, et ils sont devenus mes ennemis.... Hommes de sang, éloignez-vous de moi. — Retirez-vous de moi, méchants, j'étudierai les commandements de mon Dieu. — J'ai eu en horreur les impies et j'ai aimé votre loi. — Comment ai-je aimé votre loi, Seigneur ? Tout le jour elle est l'objet de ma méditation. — Que vos paroles me sont agréables ! elles ont pour moi plus de douceur que le miel le plus délicieux. (Ps. CXXXVIII, 21, 19 ; CXVIII, *passim*.)

On rencontre mille passages du même genre chez le Psalmiste ; car toute sa prophétie ne respire que cette doctrine. Moïse, qui a donné au peuple juif les lois que Dieu lui avait dictées, n'a pas manqué de lui signaler ce qui était agréable et désagréable au Législateur.

Au reste, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, et tout le chœur des Prophètes ont annoncé et prêché la même doctrine, et le Seigneur lui-même est venu la confirmer par ces paroles : *Ce ne seront pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui-là seulement qui aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* (Matth. VII, 21.) *Celui qui garde mes commandements, c'est celui qui m'aime* (Job. XIV, 21.) *Celui-là qui fera et enseignera, sera grand dans le royaume des cieux.* (Matth. V, 19.)

V. Dans la parabole des talents, il a déclaré que non-seulement il réclamerait le capital qu'il aurait avancé, mais encore les intérêts, et que celui qui ne pourrait les payer, serait jeté sans pitié lié et garrotté dans les ténèbres extérieures. (Matth. XXV. 30.)

C'est encore lui qui n'a pas voulu admettre en pré-

sence de l'Époux les vierges qui n'avaient pas fait une provision suffisante d'huile (*Matth. xxv*) ; c'est lui, qui, sous la figure de l'Époux, chassa hors de la salle du festin, celui qui s'y était introduit sans être revêtu de la robe nuptiale. Ce n'est pas qu'il s'y fût présenté furtivement et sans y être invité, mais c'est parce qu'il n'avait pas répondu à cette honorable invitation par un changement de robe, qu'il fut honteusement expulsé (*Ibid. xxii*).

VI. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre. *Si nous péchons volontairement, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais d'hostie pour le péché. Mais il ne reste qu'une attente effroyable du jugement et l'ardeur d'un feu jaloux, qui dévorera les ennemis de Dieu.* (*Heb. x, 26.*)

Il prouve ensuite ce qu'il avance par un exemple :

*Celui qui a violé la loi de Moïse, est condamné à mort sans miséricorde sur la déposition de deux ou trois témoins. Combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura profané le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce. Car nous connaissons celui qui a dit : C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je saurai la faire, dit le Seigneur, parce qu'il jugera son peuple, comme il est dit ailleurs.* (*Ibid. 28.*) Voici ensuite les menaces terribles qu'il adresse aux lâches et aux paresseux dans le service de Dieu : *C'est une chose horrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant.* (*Ibid. 31.*) *Car nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive la peine, ou la ré-*

*compense due aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites pendant le cours de sa vie mortelle.* (Rom. XI, v, 10—11 ; Cor. v, 10.)

Je crois avoir suffisamment prouvé que la connaissance de la vérité était nulle sans les œuvres.

VII. Voyons maintenant ce qu'en ont pensé vos philosophes. Nous rencontrons d'abord Platon et quelques-uns de ses sectateurs en parfaite harmonie avec nous. Voici ce que nous lisons dans son livre *des lois* :

« Il faut nécessairement que celui qui tient à être  
 » l'ami de Dieu , travaille autant qu'il est en lui à se  
 » rendre semblable à Dieu , et rien n'est plus conforme  
 » à la raison. L'homme sage et modéré est chéri de  
 » Dieu ; il lui est semblable ; celui, au contraire , qui  
 » n'est ni sage ni modéré , n'a aucun trait de ressem-  
 » blance avec la divinité. »

Jusque - là , ce philosophe n'a rien dit de contraire à nos doctrines , puisqu'il va même jusqu'à avouer que nous devons , autant qu'il est en nous , imiter Dieu dans toutes ses dispositions pour le bien. Il faut encore convenir que par ces mots : *sage et modéré* , Platon n'entend pas parler de celui-là à qui les forces physiques peuvent permettre de se livrer à la volupté avec le plus d'impunité , mais celui qui travaille à conserver saines et entières toutes les forces de son âme intellectuelle.

Il a dit encore ailleurs quelque chose de semblable :  
 « Le mal, mon cher Théodore, ne peut ni périr ni dis-  
 » paraître ; car il est nécessaire qu'il y ait constam-  
 » ment quelque chose d'opposé au bien ; et cependant  
 » le bien et le mal ne peuvent ensemble résider en  
 » Dieu. Mais il est nécessaire que la nature mortelle

» vive au milieu du bien et du mal. C'est pourquoi  
 » nous devons nous efforcer de fuir ce dernier le  
 » plus promptement possible. C'est dans la fuite  
 » qu'est cette ressemblance que nous devons avoir avec  
 » Dieu, autant que notre nature le permet. Et cette si-  
 » militude consiste à nous rendre saints et justes avec  
 » prudence » (Platon, *Theaitète*.)

VIII. C'est avec autant de raison que de sagesse qu'il nous indique le moyen de nous assimiler à Dieu par voie d'imitation. D'abord, il nous prescrit de fuir les choses d'ici-bas et terrestres, non pas comme si nous ne tenions en rien à la terre, mais comme si nos affections intellectuelles étaient affranchies des soucis et des inquiétudes de ce monde. C'est, au reste, ce qu'il explique mieux encore par ces paroles : « Car c'est la » fuite que j'ai dite être une assimilation avec Dieu. » On ne peut qu'applaudir à ces dernières expressions. En effet, dans son système de législation, il n'a pas exigé de nous que nous fussions, rigoureusement parlant, semblables à Dieu, mais seulement autant que les forces de l'homme le permettent. Pour définir cette similitude, il ajoute que c'est l'acquisition que nous faisons de la sagesse et de la justice avec la prudence.

Ce dernier mot est en vérité très-beau et admirable ; car il est beaucoup de gens qui ont une haute idée de la justice, mais qui, lorsqu'il en faut venir à la pratique, par stupidité la défigurent entièrement.

IX. Dans le même dialogue, Platon s'étend encore beaucoup sur les perfections de la vertu. « Parlons » donc, dit-il, des premiers et des plus célèbres philosophes. Car, que dirions-nous de ces hommes » qui, sous le nom de philosophes, ne suivent aucune



» des lois , aucun des préceptes que dicte la sagesse ?  
 » Ceux qui l'ont réellement connue et qui ont marché  
 » sans détour dans le véritable chemin qu'elle a tracé ,  
 » n'ont pas suivi celui qui conduit aux assemblées pu-  
 » bliques , aux tribunaux , au sénat et aux réunions  
 » populaires , aux élections des magistrats ; ils n'ont  
 » pas fréquenté les conciliabules , les banquets , nices  
 » lieux infâmes où la musique fait danser la débauche,  
 » et cela pour n'être pas troublés dans leur sommeil.  
 » Le vrai philosophe ignore s'il y a un malhonnête  
 » homme dans la ville ; il est étranger à toutes les anec-  
 » dotes scandaleuses ; il ignore tout cela , comme il  
 » ignore combien la mer tient de verres d'eau. Il ne  
 » sait pas même qu'il ignore tout cela ; et s'il n'y prend  
 » aucun intérêt , ce n'est pas pour rechercher les louan-  
 » ges de ses concitoyens , ni pour leur plaire ; c'est  
 » parce qu'il n'y a que son corps qui soit habitant de  
 » la ville. Car son âme n'envisage rien de tout ce qui  
 » est autour de lui : et comme si elle foulait tout aux  
 » pieds , elle vole partout et dans toutes les directions ,  
 » dit Pindare ; tantôt elle s'élève dans les cieux , pour  
 » y faire connaissance avec les habitants de l'Olympe ,  
 » tantôt elle s'enfouit dans les abîmes de la terre. Elle  
 » en mesure tantôt les hauteurs , tantôt les profon-  
 » deurs. C'est ainsi que prenant son essor au milieu des  
 » astres , elle parcourt , elle scrute toute la nature. »

X. Qui croirait que Platon vient ici de décrire les  
 mœurs , et de tracer le portrait de nos philosophes  
 chrétiens ? car ce n'est pas chez les vôtres , même an-  
 ciens , qu'il en a trouvé le type. Ce Socrates même que vous  
 exaltez par-dessus tous les autres , tenait assidument  
 école de philosophie dans les boutiques des ouvriers ,

dans les gymnases. On le voyait tantôt aller ici et là dans la ville ; tantôt diriger ses pas nonchalamment vers le port de Pirée , tantôt s'arrêter pour voir passer les pompes (a) , tantôt assister aux exercices militaires. On le vit même, les armes à la main, à Potidée (b) , et dans l'île de Délos. Ses fréquentations avec les jeunes gens dans les tavernes lui attirèrent les persifflages d'Aristophanes et les sarcasmes d'Alcibiades. C'est Platon qui nous l'apprend lui-même dans ses symposiaques. On le rencontrait confondu avec le peuple au milieu du théâtre. Ce n'est donc pas à Socrates que convient le portrait du vrai philosophe. Et, s'il ne lui convient pas , où trouverez-vous quelque autre à qui vous puissiez l'attribuer ?

XI. Or , tous ceux qui parmi nous se sont sentis embrasés de l'amour de la philosophie évangélique , se sont constamment éloignés du tumulte de la ville. C'est pourquoi, on les voit retirés sur le sommet des montagnes, ou dans le creux des vallons solitaires, pour se livrer à la méditation et à la contemplation des choses divines. Là , ils se sont mis à l'abri des inquiétudes , des soucis que donnent dans le monde une femme , des enfants , la culture des terres, les soins domestiques , et cela pour conserver et maintenir leur âme sous le joug des lois divines , et pour , à l'exemple des plus grands peintres qui ne transportent sur la toile que les plus beaux modèles , faire de leur vie l'image vivante des plus grands exemples de vertu.

XII. C'est encore Platon qui va lui-même nous prouver que le portrait qu'il vient de tracer ne peut convenir qu'à nos philosophes chrétiens. Car voici ce

qui suit , à peu de distance , ce qu'il a dit précédemment.

« Il faut que le philosophe , tel que celui que nous  
 » venons de décrire , soit tellement occupé de son étude  
 » de , qu'il soit totalement étranger aux affaires du  
 » siècle , comme un berger de montagne , et que ,  
 » comme lui , il ne connaisse rien de ce qui se passe  
 » au-delà de la clôture de son troupeau ; il faut que ,  
 » lorsqu'il entend parler d'un riche possesseur de  
 » mille , de dix mille arpents de terre , il ne voie dans  
 » cette immense possession que peu de choses , en  
 » comparaison de toute la terre. »

Or , comme jamais les archives de la philosophie ne nous ont montré un philosophe vivant dans un chalet , comme un berger de montagnes , il est évident que votre haine pour les chrétiens qui se sont voués au genre de vie que Platon vient de décrire , vous constitue en opposition réelle et en contradiction avec votre célèbre chef d'école.

XIII. C'est encore le même langage qu'il tient dans son second livre *de la République*. « Supposons une  
 » fois un homme du caractère que nous venons de  
 » tracer , et mettons-lui en face un homme simple ,  
 » juste , ingénu , généreux qui , comme dit Eschyle  
 » (dans la *Thébaïde*.), ambitionne d'être juste et non  
 » de le paraître ; (je pense que le *vouloir paraître*  
 » doit être effacé du portrait que nous traçons ; car  
 » s'il paraissait tel aux yeux des hommes , on le ver-  
 » rait bientôt poursuivi par les honneurs et les pla-  
 » ces ; et alors ce serait un problème à résoudre ,  
 » s'il est juste par principe ou par ambition ) , il faut  
 » donc dépouiller l'homme qu'on dit *juste* de tous

» ces accessoires et ne lui laisser que sa seule et uni-  
 » que justice pour le replacer dans son état primitif.  
 » *Il faut que , ne possédant rien , il passe pour le plus*  
 » *injuste des hommes ; il faut qu'il soit éprouvé , que*  
 » *sa justice soit manifestée par des tourments de tout*  
 » *genre ; il faut qu'il gémissé sous le poids des flé-*  
 » *trissures et des infamies , sans qu'elle soit ébranlée ,*  
 » *même par la mort. C'est ainsi que le véritable juste*  
 » *confondra ses ennemis qui l'ont pendant toute sa*  
 » *vie accusé d'injustice (c). » (11 Dial. de republ.*  
*vel de justo.)*

XIV. Il n'est pas un de ces traits qui ne convien-  
 ne à nos généreux athlètes ; car toute leur vie , tous  
 leurs sacrifices , toutes leurs vertus n'ont rien de com-  
 mun avec celles des Anthisthène , des Diogène , des  
 Crates ; rien n'est chez nos philosophes souillé de vaine  
 gloire ; toutes leurs actions sont marquées au coin de  
 la véritable vertu. C'est pourquoi vous les voyez se  
 séquestrer des villes et des bourgs , pour dérober aux  
 yeux des hommes la sainteté de leur vie et ne la ma-  
 nifester qu'à celui-là seul qui doit un jour la récom-  
 penser.

Tel est cependant le spectacle que ces généreux  
 athlètes du christianisme vous donnent et dont vous  
 détournez les yeux , de peur de l'admirer.

Si cependant vous remarquez quelques-uns de ces  
 hommes qui s'enveloppent du nom de chrétiens , et  
 dont la vie n'est pas en harmonie avec leur profession  
 de foi , ils sont aussitôt l'objet de vos railleries et de  
 vos sarcasmes. Si la méchanceté de votre langue n'at-  
 teignait que les hommes qui s'écartent de leurs de-  
 voirs , une apparence de raison semblerait la justifier.

Mais il n'en est rien ; vous prenez à tâche de noyer dans le même torrent d'injures, pêle-mêle , et ceux qui marchent hors de la voie du christianisme, et ceux qui en observent rigoureusement les lois. Car ce n'est pas seulement aux méchants que vous déclarez la guerre, mais c'est encore à ceux qui mènent une vie laborieuse et digne d'admiration. Vous êtes semblables à cet homme qui , à la vue d'un singe imitateur de ses gestes et de ses actions, maudirait, à cause de cette imitation, tout le genre humain.

XV. Au reste ce ne sera pas moi seul qui accuserai d'injustice et de sottise un pareil jugement. Ce sera encore au tribunal de votre maître que je citerai ces détracteurs. Ecoutez-le parler dans son *Theaîtète*.

« Voilà un homme qui vit du produit de ses chèvres ; il en fait l'éloge , il en vante l'utilité. En voici un autre qui rencontre des chèvres isolées de leur berger, lesquelles dévastent son petit champ, et qui les déteste et les maudit toutes les fois qu'il ren- contre un troupeau mal gardé. Croirons-nous qu'il serait juste de comprendre dans la même malédiction toute espèce de troupeau offensif ou inoffensif? »

Ce n'est pas moi qui viens de parler ; c'est Platon ; c'est lui qui nous avertit que nous ne devons pas déclarer la guerre à toute espèce de troupeaux et les rendre responsables des dommages qu'ils commettent, parce qu'ils sont mal gardés. Il nous apprend encore que beaucoup se disent philosophes et que la philosophie est le partage d'un très-petit nombre. « *Beaucoup, dit-il, portent des ferules, bien peu sont des Bacchus.* C'est ainsi que Jésus-Christ notre maître a

dit : *Beaucoup sont appelés , bien peu sont élus.*  
(Matth. xx, 16.)

Ce que dit encore Platon dans l'*Epimonide* rentre dans le même sens : « Je ne dirai jamais que le bonheur puisse être le partage ici-bas de tous les hommes , mais seulement d'un petit nombre , et je soutiens qu'il n'y a que la mort qui puisse nous donner l'espoir d'entrer en possession de tous les biens. »

XVI. Pourquoi donc votre bile s'allume-t-elle à la vue de quelques-uns des nôtres, dont les mœurs sont en contradiction avec le genre de vie qu'ils ont embrassée ? Que n'admirez-vous plutôt ces hommes qui, franchissant d'immenses intervalles, s'élèvent au-dessus de l'humanité, et prennent dès cette vie rang et place parmi les anges, qui, quoique vêtus d'un corps mortel, surmontent tous les obstacles, brisent tous les liens qui les tiennent attachés à la terre, pour mener une vie dégagée de tous les sens et purement spirituelle. En vérité vous allez contre toutes les règles du bon sens et de la raison. Car ces hommes qui sautent à pieds-joints les fossés de la nature humaine, devraient être pour vous un sujet d'admiration et d'éloges ; comme aussi ceux qui se laissent aller aux penchans d'une nature dépravée, devraient être pour vous un sujet de commisération, d'autant plus que vous n'ignorez pas combien ces penchans sont difficiles à surmonter ; car vous n'êtes pas sortis d'un tronc de chêne, ni n'avez pas été engendrés dans quelques rocs.

XVII. C'est de la difficulté de cette victoire sur soi-même et sur ses sens que votre philosophe a voulu

parler dans le *premier Livre de la République*, où Céphale dit à Socrates : « Plus je sens chaque jour » s'affaiblir en moi le goût des plaisirs sensuels, plus » je sens aussi se développer en moi un attrait pour » les entretiens, plus je trouve de jouissances dans » ces conversations sérieuses. »

Et sur la demande que lui fait Socrates, s'il avait encore à combattre les assauts d'une chair rebelle, » pardon, lui répond-il, je vous dirai qu'il y a long- » temps que j'ai secoué le joug de cette furieuse et » turbulente passion, avec autant de plaisir, qu'un » esclave en a à fuir de la maison d'un maître fé- » rocé et cruel. » Voilà ce que dit Platon de cette honteuse et sale volupté.

Dans le *Gorgias*, en parlant du *juste* et de l'*injuste*, il s'exprime ainsi : « C'est une chose aussi difficile » qu'admirable, pour l'homme constitué en haute di- » gnité, qui peut impunément être injuste, que d'ob- » server et de pratiquer la stricte justice. Ces hom- » mes sont rares; car je ne dis pas que par-ci, par-là » on ne puisse en rencontrer; je pense même qu'il » est encore des hommes assez probes pour admi- » nistrer avec équité le bien qu'on leur a confié. » — A tant de propos où nous avons fait le procès » à beaucoup de monde, il faut mettre un terme » par cette réflexion très-avantageuse pour nous- » mêmes. C'est que nous devons bien plus pren- » dre garde d'offenser quelqu'un, que d'en être of- » fensés. Car, avant tout, l'homme doit faire tous ses » efforts, non pas pour paraître, mais pour être » réellement un homme de bien, soit en particulier, » soit en public. »

XVIII. Voici encore le langage que Socrates tient à Criton :

» *Socrates* : Nous ne devons sous aucun prétexte  
 » offenser qui que ce soit , ni user de représailles ,  
 » comme beaucoup le pensent et le pratiquent. Car  
 » l'offense ne peut être admise en aucun cas.

» *Criton* : Cela doit être ainsi.

» *Socrates* : Mais enfin est-il ou n'est-il jamais  
 » permis de faire du mal à quelqu'un ?

» *Criton* : Non jamais , ô Socrates !

» *Socrates* : Quoi ! celui qui est offensé ne peut pas  
 » rendre le mal pour le mal , comme le vulgaire pen-  
 » se ? Est-ce justice ou injustice ?

» *Criton* : C'est injustice,

» *Socrates* : Fort bien , car entre faire du mal à  
 » quelqu'un et l'offenser il n'y a aucune différence.

» *Criton* : En effet il n'y en a pas.

» *Socrates* : Vous le voyez , ô Criton , vous tom-  
 » bez malgré vous par vos concessions dans mon sen-  
 » timent. Nous concluons donc qu'il n'est permis ni  
 » d'offenser ni d'outrager personne , quelque offense  
 » qu'on en ait reçue soi-même. »

XIX. Telle est la doctrine que Socrates et Platon nous ont laissée sur ce qui est juste et injuste. Elle est admirable en ce qu'elle est parfaitement conforme à la raison , et qu'elle ne répugne pas à la nature humaine , puisque la morale a été gravée par la nature elle-même dans le cœur des mortels. Lorsque le Créateur a pétri l'homme dans ses mains , il lui imprima dans le cœur la connaissance du bien et du mal. Voilà d'où vient que non-seulement Socrates , Platon , Aristide fils de Lysimaque et quelques autres Grecs , mais



encore beaucoup de barbares ont flétri de tout leur mépris ceux qui foulaient aux pieds les lois de la justice. Car les nations Hyperboréennes, comme nous l'apprend l'historien Hellanicus, qui habitent au-delà des monts *Riphées*, connaissent et pratiquent la justice ; ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, et ne vivent que de fruits à coque, recueillis dans les bois. D'autres historiens racontent que les Brachmanes vivent dans les forêts, et ne se couvrent que de feuilles.

XX. On parle d'ailleurs d'Anacharsis le Scythe, philosophe qui se rendit célèbre dans les vastes contrées de la Scythie par sa haute sagesse. On raconte qu'il ne veillait pas seulement sur les écarts de son imagination, mais qu'il se tenait même en garde pendant son sommeil contre les révoltes de la chair ; qu'il comprimait habituellement ses lèvres, pour nous montrer de quelle importance il est, de mettre un frein à sa langue, et de nous tenir en garde contre ses intempérances.

Hermippe de Berythe dit que le centaure Chiron avait laissé par écrit des préceptes de justice. Homère lui-même l'appelle le plus juste des Centaures.

Il ne faut donc pas s'étonner, qu'Hésiode prétende que le chemin de la vertu soit difficile, rude et pénible, que Simonides nous en ait montré le séjour au milieu des rocs les plus escarpés et d'un difficile accès.

Ces poètes, en nous peignant les mœurs du centaure Chiron des autres *Hyppomolques*, et celles d'Anacharsis, ont voulu nous les présenter comme des modèles à suivre.

XXI. Antisthène qui fut successivement de l'école Cynique et de l'école Socratique, prétendait que la folie était préférable à la volupté ; c'est pourquoi il

engageait ses amis à ne pas étendre le doigt pour le seul motif de la volupté, tant elle valait peu.

C'est à cette école que fut élevé Diogène de Synope. Mais il ne fut disciple de ce maître que de nom ; car il fut l'esclave de la plus vile débauche, et en donna un jour en public un monstrueux exemple. *Nous supprimons ici ce que la pudeur de notre langue ne permet pas de traduire.*

Cratès le Thébain, tout en prodiguant des louanges à la vertu, marchait sur les traces de cet impudent Cynique. « Ceux, disait-il, qui obéissent librement » et sans détours aux lois inflexibles de la volupté, » sont les amants du royaume éternel et de la liberté. » Il avait l'habitude de dire qu'il n'y avait que la faim qui bridait la volupté. Dans un accès de fureur vénérienne, il fit acte public du cynisme le plus effronté avec Hypparchie la Maronitide, et le réitéra plusieurs fois dans le portique des stoïciens, oubliant et laissant de côté les magnifiques éloges qu'il prodiguait à la vertu dans ses écrits.

Aristippe le Cyrénéen répondit un jour à quelqu'un qui lui reprochait ses liaisons avec Laïs, célèbre courtisane de Corynthe : Laïs est à moi et je ne suis pas à Laïs.

XXII. Les Péripathéticiens étaient aussi grands apologistes de la vertu que grands sectateurs de la volupté. C'est ce dont ils s'accusaient tous, les uns les autres, sans épargner leur maître (Aristote) à qui ils imputaient d'odieuses turpitudes. Car Aristocles le péripatéticien dit sur la foi de Lycon qui était de la même secte, qu'Aristote avait l'habitude de vendre l'huile, qui lui avait servi à se frotter dans les bains

chauds ; que dans son voyage en Chalcide, les douaniers qui visitaient le vaisseau sur lequel il était, avaient trouvé 74, d'autres disent 300 cruches de cette huile, qui lui appartenait. Je crois la chose assez probable, parce qu'elle est conforme à sa définition du bonheur et à sa maxime favorite, qui était que l'homme ne pouvait être heureux, qu'en jouissant d'une parfaite santé, qu'en vivant dans l'abondance de tous les biens extérieurs. Car, disait-il, la vertu n'ajoute rien au bonheur de ces heureux-là.

C'est ce qu'Atticus le platonicien écrit en termes très-clairs dans la vie d'Aristote. Et la plupart des historiens sont d'accord sur tous les chefs d'accusation dont ce philosophe est l'objet.

XXIII. Platon est loin de penser ainsi, quant à la définition du bonheur. Dans son 5<sup>e</sup> livre de la République, il veut que l'on ait égard au corps, à cause de ses relations avec l'ame. Car, c'est par le corps que l'homme vit, et que se manifeste l'homme-été de la vie, surtout chez ceux qui font profession d'enseigner et de publier la vérité.

C'est la même vérité que prêche l'Apôtre. *La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres ; couvrons-nous des armes de lumière. Marchez donc avec bienséance pendant la nuit comme pendant le jour, fuyez les débauches, les ivrogneries, les couchés impudiques, les querelles, les jalousies ; mais revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ, et ne faites pas du soin de la chair un objet de désir. (Rôm. XIII, 12, 13.)*

Ainsi l'apôtre nous apprend à ne pas donner à notre corps des soins trop minutieux pour ne pas l'expo-

ser à se révolter contre l'esprit et la raison. Nous devons le soigner, de manière à ce qu'il rende à l'âme un service actif, lui serve de compagnon et d'auxiliaire, et lui obéisse au premier signe.

Platon est donc ainsi d'accord avec nous. Il vous exhorte à donner à votre corps les soins nécessaires. Il va plus loin; il vous montre le principe, l'origine de cette concupiscence, du trouble qu'elle apporte dans la société intime du corps avec l'âme et de ses progrès, « Car, dit-il, nous pouvons presque affirmer sans absurdité, que la vue est le principe de l'amour, que l'espérance en est l'accroissement, que la mémoire en est la nourriture, que l'usage et l'habitude en sont le principe conservateur. »

Il dit encore en parlant de la vertu : « Le premier rejeton de toute plante, dirigé vers le bien, surmonte la nature, et devient un agent puissant pour nous mener à un but utile. »

XXIV. Soerates de son côté nous invite à nous tenir en garde contre tous les attraits du vice, à ne pas nous livrer à un appétit désordonné, soit dans le boire, soit dans le manger. Il veut en même temps que nous évitions les baisers et les attouchements de la belle jeunesse, comme plus venimeux que les scorpions et les phalanges (espèces d'araignées).

XXV. Belles paroles ! mais dépourvues d'exemples ! Car le même Soerates ne fréquentait les gymnases que pour y voir la belle jeunesse et repaître ses yeux avides d'impudicité. C'est ce que nous apprennent Phébus, Phèdre, Charmides, ses rivaux, enfin les autres dialogues de Platon. Dans le livre intitulé : *Le banquet*, celui-ci a consigné tous les propos qu'Alci-

biades a tenus sur le compte de Socrates son maître et son ami. Quant à moi , je me tairai plutôt que de les répéter , tant ils supposent d'ineptie et de dévergondage dans ce célèbre Philosophe, tant ils sont immoraux , lubriques et dangereux.

C'est dans ces dialogues qu'on lit que ce Philosophe moraliste passait du soir jusqu'au lendemain à boire dans une taverne, même seul, après que le sommeil et la fatigue en avaient chassé tous les buveurs. C'est là qu'on lit que, le verre à la main, il était d'une étonnante loquacité, sans cependant rien dire d'utile; que sa conversation eût été plus digne d'un Alcibiade, d'un Aristophane, et d'autres impudents convives, que d'un Philosophe.

Porphyre, dans son histoire des philosophes, nous peint Socrates comme très-irascible, sur le témoignage d'Aristoxène qui a écrit sa vie et ses mœurs. En effet cet Historien raconte qu'il n'a jamais connu d'homme, qui possédât à un plus haut degré l'art de persuader aux autres ce qu'il voulait, que tout était chez lui animé; que sa voix, sa figure, son geste étaient pleins d'expressions, s'il ne se laissait pas envahir par la colère; mais que, du moment où elle venait à le prédominer, il ne connaissait plus de frein et se livrait aux derniers excès de l'impudence, tant en actions qu'en paroles.

Le même Historien ne s'arrête pas là; il nous le fait voir comme un vil esclave des plus sales voluptés, sans cependant, il est vrai, outrager la couche nuptiale de qui que ce soit; mais se livrant sans contrainte aux prostituées. Il eut deux femmes simultanément; Xantippe, citoyenne en quelque sorte plus commune;

Myrthone, fille d'Aristide, nièce de la fille de Lysimaque. Il épousa d'abord Xantippe dont il eut un fils nommé Lamprocles; puis encore en légitime mariage Myrthone, dont il eut Sophronisée et Ménexène. Dans les intervalles où ces deux femmes cessaient de se disputer, elles tombaient ensemble sur Socrates, parce que, loin de les séparer lorsqu'elles se querelaient, il avait l'habitude de les agacer, d'en rire et de s'en faire un agréable passe-temps. Socrates, selon le même Historien, était, dans le commerce de la vie, souvent difficile et même arrogant.

Enfin voici ce que Porphyre en a dit en écrivant sa vie :

« La voix publique a toujours accusé Socrates d'a-  
 » voir été dans son enfance très - peu gracieux et  
 » très-effronté, d'avoir été constamment rebelle aux  
 » volontés de son père, de lui avoir presque toujours  
 » résisté, armé d'un ciseau et d'un maillet, lorsqu'il  
 » lui ordonnait de se mettre au travail, (car il était  
 » statuaire). » Il raconte, qu'au mépris des ordres  
 paternels, il ne faisait que vagabonder; qu'à l'âge de  
 dix-sept ans il fit connaissance d'Archelaüs disciple  
 d'Anaxagore qui en fit son *giton* (*f*), que loin de ré-  
 pugner à cet odieux et infâme commerce, il vécut  
 avec lui plusieurs années, et que c'est par cette porte  
 qu'Archelaüs l'initia à la philosophie... « Au reste,  
 » dit-il un peu plus loin, parmi tous les reproches  
 » que l'on faisait à Socrates, un des plus notables  
 » était celui d'aller se confondre avec la populace  
 » dans les carrefours, aux pieds des *Hermes* (*g*), d'en-  
 » trer dans les tavernes, et là, de se livrer à des dis-  
 » sertations inutiles et déplacées. »

Porphyre raconte sur ce philosophe beaucoup d'autres choses que je passe sous silence sciemment et pour bonnes raisons.

XXVI. Il est aisé de conclure de tout ce que nous venons de dire, que les louanges que les anciens philosophes ont données à la vertu, n'ont été que des mots et des paroles, mais qu'en réalité et en pratique ils ne la connaissaient pas, qu'ils étaient des esclaves abrutis de leurs passions et de leurs voluptés. Car si, comme dit Porphyre, les feux de l'impudicité dévoreraient Socrates; si, non content de deux femmes, il recherchait publiquement le commerce des prostituées, comme le dit Platon; s'il ne se rendait dans les gymnases que pour y jouir de la vue d'une belle jeunesse dans un état de nudité; s'il était si irascible qu'il ne pût se contraindre; s'il était si peu maître de sa langue qu'il ne pût mettre un frein à sa loquacité, dites-moi, je vous prie, quelles leçons de philosophie pouvait-il donner?

XXVII. La plupart des anciens, comme vous le savez, n'ont pas épargné la mémoire de Platon. Ne l'ont-ils pas accusé d'avoir maintes fois donné par ses actions un démenti à sa doctrine? Je n'en veux pour témoin que Xénophon dans sa lettre à Eschine le Cratique, où il dit: « Ils (ces philosophes) aimèrent, » dit-on, l'Egypte et la vie sauvage de Pythagore; » mais leur liaison intime avec Denis le tyran de Syracuse; mais leur préférence pour la table royale, » somptueuse et plus qu'abondante, à la table modeste » et frugale des Syracusains, ne montrent-elles pas » assez combien était peu solide leur attachement à » la doctrine Socratique? »

C'est à ces paroles de Xénophon que Porphyre fait allusion , lorsqu'il parle des liaisons que Platon avait eues avec Denis , tyran de Syracuse ; car on sait qu'au sortir d'Athènes , il se retira à la cour de ce Prince dont il devint le commensal ; et qu'après la mort de ce Denis , il fut encore le favori de son fils , adoptant les mœurs de cette cour efféminée. Ses leçons philosophiques eurent tant de succès sur l'esprit du Tyran , qu'il finit par être chargé de chaînes et envoyé aux carrières ; puis , comme un esclave barbare , vendu aux enchères. Plutarque dit qu'il fit le voyage de l'Égypte pour y vendre de l'huile.

Lorsque nous rapportons les vices qu'on impute à ce philosophe , nous aimons néanmoins dire de lui tout le bien qu'on en a dit , ne voyant en ce que nous écrivons que votre propre utilité et votre instruction.

XXVIII. Nous ne nous dissimulons pas , au reste , que la Grèce a produit des femmes recommandables. On parle avec éloge de Lysidice et de son extrême pudeur ; car dans le bain , dit-on , elle ne se dépouillait jamais de son dernier vêtement. Philotère , en descendant dans le bain , ne se découvrait qu'au fur et à mesure qu'elle entra dans l'eau , tenant le haut du corps exactement couvert. Théano , surnommée la Pythagoricienne , répondit à un curieux qui l'observait secrètement et qui s'était écrié : *Oh , le beau bras !* *Oui , mais il n'est pas public.* On lui demanda encore combien de jours d'intervalle il devait y avoir pour une femme entre les embrassements d'un homme et l'assistance aux mystères de Cérès : Aucun , répondit-elle , si elle n'a vu que son mari , comme elle doit s'en abstenir pour toujours , si elle est adultère.



XXIX. Voilà des faits et des doctrines auxquels nous applaudissons sincèrement, et qui ne sont pas indignes de la philosophie. Nous aimons entendre Platon compter le mariage au nombre des biens qui constituent le bonheur de l'homme, qu'il appelle une heureuse invention pour garantir le dogme de l'immortalité et assurer la conservation de l'espèce humaine ; comme aussi nous détestons, nous abhorrons les doctrines de Démocrite et d'Epicure, qui tendent à détourner les hommes du mariage et de la procréation des enfants, qui ne placent de bonheur pour l'homme que dans la seule volupté, qui lui font envisager comme un malheur tout ce qui peut entraîner après soi des soucis et des ennuis.

Les philosophes qui fréquentaient le *stoa poekile* prirent le milieu entre ces deux doctrines, mettant au nombre des choses indifférentes le mariage et l'éducation des enfants, dont les inconvénients pouvaient être compensés par les avantages qui en résultaient.

XXX. Nos Livres saints, il est vrai, font un grand éloge du célibat éclairé par la philosophie, comme d'un état de vie qui est affranchi de mille soucis et de mille inquiétudes ; mais ils n'en contiennent pas moins des lois positives sur le mariage, dans le but d'augmenter la génération, et d'affranchir des voluptés charnelles ceux qui veulent vivre dans la chasteté. Nos livres condamnent et flétrissent le viol, l'adultère, la fornication, toutes ces sales voluptés qui ne sont que le partage des pourceaux. *Que le mariage soit en honneur parmi vous, dit l'Apôtre, que la couche nuptiale soit sans tache ; car Dieu condamne les fornications et les adultères.* (Hebr. XIII, 4). Quant

*aux personnes qui ne sont pas mariées ou qui sont veuves, je leur dis qu'il est bon de demeurer en cet état, comme je le fais moi-même ; si la continence est au-dessus de leurs forces , qu'ils se marient (I Cor. VII, 8 . 9) Qu'on n'entende jamais parmi vous de fornications ni d'impuretés, comme il convient à des saints. ( Ephes. v , 3. ) Qu'on ne rencontre jamais parmi vous des fornicateurs ou des profânes comme Esaü. ( Hebr. XII , 16. )*

Telle est la règle que nos maîtres et nos docteurs nous ont tracée dans leurs lois ; règle qui est en harmonie parfaite avec la raison de l'homme , tandis que vos plus habiles maîtres ont été en proie aux plus sales voluptés. Ils en ont été non-seulement les plus stupides esclaves , mais ils vous ont encore laissé des codes de crimes et d'impuretés. Voyez les lois de Platon sur le mariage et la paedérastie , ( et son dialogue *de Pulchro* ).

XXXI. Hyppodame le Pythagorien a dit quelque part qu'il y avait trois sortes d'amitié; que la première était le fruit de la science des dieux , la 2<sup>me</sup> celui de la bienveillance sociale , la 3<sup>me</sup> d'une volupté animale. Notre maître, Jésus-Christ, a dit dans ses Évangiles que nul ne pouvait donner une plus grande marque de charité, que celle de mourir pour ses amis. (*Joh. xv, 13*) et pour nous apprendre le chemin de la perfection , il nous a dit ailleurs : *Aimez vos ennemis , faites du bien à ceux qui vous haïssent. ( Matth. v , 44. )*

Hyppodame, imbu de la doctrine de Pythagore et de l'efficacité du nombre quaternaire , donna à l'amitié la bienveillance pour principe. Mais ce raisonnement est si absurde , qu'il ne peut supporter le plus

léger examen. Car , combien ne voyons-nous pas d'hommes généreux devenir les bienfaiteurs de leurs ennemis , combien plus encore ne voyons-nous pas d'hommes ingrats, devenir les ennemis mortels de ceux-là mêmes qui les ont accablés de bienfaits! La bienveillance n'est donc pas la mère de l'amitié. Mais c'est l'amitié qui engendre la bienveillance.

XXXII. Ainsi donc, Hommes de la Grèce, réfléchissez; vous connaissez maintenant la distance qu'il y a entre les lois divines et les lois humaines; vous voyez que ces dernières peuvent vous servir d'échelons, pour vous élever jusqu'à la perfection des choses divines, et ne cherchez pas des prétextes *pour excuser vos péchés*, comme le dit l'Esprit saint, par la bouche du Chantre de Sion. ( *Ps. cXL, 4.* ) Car , lorsque nous vous démontrons l'immense supériorité des lois évangéliques sur la philosophie grecque , vous en convenez , vous applaudissez ; et néanmoins vous nous objectez journellement le nombre des chrétiens prévaricateurs ; vous en prenez occasion, pour calomnier les lois elles-mêmes , tandis que votre indignation devrait tomber seulement sur ceux qui les transgressent. Pour de mauvaises vignes , nous n'arrachons pas les bonnes; parce qu'il y a des amandes amères , nous ne coupons pas tous les amandiers ; parce qu'il y a de l'or de mauvais aloi , nous ne rejetons pas celui qui est affiné ; parce qu'il y a de la pourpre faux teint, nous ne rebutons pas toute espèce de pourpre. Parce qu'il y a de mauvais peintres , faisons-nous le procès à tous les peintres ? Confondons-nous les barbouilleurs avec les véritables artistes ? Parce qu'il y a des scélérats, ne connaissons-nous dans le monde aucun honnête homme ? Parce que

vous aurez rencontré des médecins ignorants , direz-vous qu'il n'y a point de médecine , et qu'il n'existe aucun art de guérir ? Nous savons distinguer parmi les peintres , les médecins , les cordonniers , les forgers , les orfèvres , les bons d'avec les mauvais. Nous ne nions pas l'existence de ces arts et métiers , quoique , cependant , nous n'ayons rencontré personne qui les possédât tous. N'y aurait-il pas un excès de folie dans un homme qui , voyant des aveugles marcher , en concluerait que les yeux sont dans l'homme des hors-d'œuvres ; qui , en entendant un bègue , regarderait une voix franche et sonore comme inutile , l'ouïe comme chose peu nécessaire , puisqu'on rencontre des sourds , d'ailleurs très-bien portants ? N'y a-t-il pas moins de déraison et d'injustice , à calomnier les lois évangéliques , à cause de ceux qui les transgressent , de confondre dans la même accusation le législateur , et le prévaricateur ? Car , si un charpentier , après avoir tracé sur sa pièce de bois le trait qu'il doit suivre , vient avec sa hache à le franchir maladroitement , ou à rester dehors de ce trait , faudra-t-il accuser la règle qui a servi à tracer la ligne , tandis que toute la faute réside dans la maladresse de l'ouvrier ? Que sont les lois , sinon les lignes qui nous sont tracées ? Parmi ceux qui leur sont subordonnés , les uns les suivent avec exactitude et y conforment leur vie ; d'autres préférant l'agréable à l'utile , et même au nécessaire , se laissent emporter hors de la ligne. C'est ainsi que nous voyons des hommes qui , au mépris des avis de la médecine , préfèrent le plaisir à leur santé , et que nous voyons leurs maux empirer par leur intempérance , en dépit des avis et des conseils des médecins.

XXXIII. Réfléchissez , méditez sur ces comparaisons , et alors vous chanterez les louanges de notre divin législateur. Vous reconnaîtrez l'heureuse influence de ses lois sur le bonheur de la vie ; et comme des spectateurs qui assistent à d'honorables combats , vous applaudirez à ceux des athlètes , qui en ont rigoureusement observé les lois.

Vous ne porterez cependant pas un jugement égal sur tous les prévaricateurs , puisque tous ne pèchent pas avec une égale malice. Car nous autres , faibles mortels , nous péchons souvent par inadvertance , contre notre intention. Et c'est ce qu'on appelle péchés involontaires ; comme si , par exemple , voulant lancer une pierre à un chien , ou contre tout autre objet , nous venons à frapper un homme , même à le tuer , comme Adraste (*h*) , dont Hérodote nous a transmis l'histoire. Il peut arriver à un bûcheron , qu'en voulant de sa hache attaquer un arbre par le pied , le fer se détache et aille frapper un passant.

XXXIV. Devant tous ces délits involontaires , la loi se tait. Mais il n'en est pas de même des autres qui ont pour principe une volonté déterminée. Les lois alors ne se taisent pas ; mais leurs jugements sont différents ; parce que les crimes , tout crimes qu'ils sont , ne sont pas égaux par leur nature (*j*). Supposons un homme qui , dans un violent accès de colère , vient à frapper son voisin , et même à le tuer , sans préméditation , sans que les coups manifestassent une intention homicide ; supposons-en un autre qui aura commis le même crime , mais avec préméditation et avec des mesures prises et calculées d'avance ; l'un sera criminel par précipitation ; l'autre le sera de sang-

froid et à un très-haut degré. Chez l'un, la volonté ne fut pas pleine et entière; chez l'autre, elle fut complète. Les lois ne prononceront donc pas également sur l'un et sur l'autre. Ainsi, tous les hommes ne sont pas également coupables, même de volonté.

C'est ainsi que nous voyons des hommes qui se tiennent en garde contre les traits de l'amour, qui sont très-indifférents aux diverses beautés qui circulent autour d'eux; et qui se trouvent tout-à-coup percés d'outre en outre par les traits d'une beauté imprévue, et à laquelle leurs yeux sont inaccoutumés; voilà leur raison aussitôt désarçonnée. En voilà d'autres, au contraire, qui consomment leur temps et leur vie à repaître leurs yeux de tableaux insidieux; d'autres, dans le principe, éprouvent une certaine crainte, une espèce de honte de se livrer aux plaisirs de la table; la tentation survient, les agite, et petit à petit ils succombent, parce que, dès le principe, ils n'ont pas opposé à la tentation une forte et vigoureuse résistance. Il en est encore qui portent plus loin les excès, qui joignent à la glotonnerie tout le luxe de la gourmandise, qui cherchent par tous les moyens à réveiller leur appétit abattu, qui tombent dans le découragement, et qui se désolent quand ils sentent leurs forces s'épuiser et s'éteindre.

XXXV. Puisqu'il existe une si grande distance d'un pécheur à un autre, nous ne devons, nous ne pouvons pas les envelopper tous dans une égale condamnation et les frapper tous d'un égal anathème. Si nous devons détester ces hommes qui font profession ouverte de mener une vie de pourceaux, nous devons aussi tendre une main secourable aux autres; nous

leur devons des conseils , des exhortations ; nous devons leur procurer tous les remèdes salutaires que la charité nous suggère. Mais si ces malheureux persistent , malgré tous nos conseils et nos avis , à se livrer aux désordres de la glotonnerie et de la brutalité , il ne nous reste qu'à en faire le deuil , lors même qu'ils paraissent en vie , et d'écrire sur leurs portes cette épitaphe de Sardanapale :

« J'emporte avec moi tout ce que j'ai mangé , et  
 » tout ce que la volupté rasassée a pu épuiser. Je  
 » regrette encore beaucoup de choses très-désirables  
 » que je laisse après moi. Maintenant je ne suis que  
 » cendres , moi , qui possédais le vaste empire de  
 » Ninus. »

Mais l'auteur de l'Épitaphe s'est étrangement trompé. Car un mort n'emporte rien avec lui de tout ce qu'il a bu ou mangé. Il a tout converti en pourriture , il n'a pour lui que l'infection de son iniquité , qu'une âme couverte de crimes , qu'une conscience désespérée, qu'une mémoire déchirante, que des douleurs et des supplices en perspective.

### CONCLUSION.

XXXVI. Me voilà, Hommes de la Grèce , au terme du travail que je m'étais proposé , je crois vous avoir dans ces douze discours suffisamment exposé les diverses opinions de vos philosophes sur Dieu , le monde et la création , sur ce qui est vice et vertu , et suffisamment développé ce que nos Livres saints nous enseignent sur ces mêmes sujets. Nous vous avons fait voir la vanité de vos institutions philosphi-

ques, vous les avez vues toutes éteintes et noyées dans l'oubli, tandis que les nôtres sous vos yeux s'accroissent, s'étendent, se fortifient de jour en jour; que toutes les villes, toutes les provinces, tous les royaumes comptent d'innombrables docteurs, qui ont chacun un immense auditoire. Ils ne sont pas, il est vrai, doués de cette faconde platonique; mais armés du flambeau de la vérité, ils prouvent à toutes les nations que le règne de l'erreur est passé, et que celui de Jésus-Christ notre Sauveur est arrivé.

Voilà un fait auquel Porphyre, cet ennemi du nom chrétien, rend témoignage. Écoutons-le :

« On est étonné aujourd'hui de voir la ville en proie aux maladies. Qu'y a-t-il d'étonnant, puisqu'on n'a plus recours à Esculape ni aux autres Dieux ? Depuis que le culte de Jésus a commencé, aucun mortel n'a ressenti la protection publique des Dieux. »

Le Christ par son avènement a brisé le pouvoir que les Dieux exerçaient sur les nations, et c'est Porphyre, l'ennemi déclaré du Christ, qui lui rend ce témoignage. Après la consommation du Mystère de la Croix et de la Passion, Esculape et les autres démons, qui avaient usurpé le nom de Dieu, ont cessé de fasciner le genre humain par leurs impostures. Comme une nuée de chouettes et de hiboux, toute cette bande de Dieux s'est hâtée de rentrer dans les ténèbres, du moment que le soleil de justice a paru sur l'horizon.

Je prie le Seigneur qu'il vous fasse participer à sa lumière, car tel est le but que je me suis proposé en



vous adressent cet écrit et en composant cet électuaire, que je crois être un remède souverain contre les maux dont vous êtes affligés.

Ainsi soit-il.

## NOTES

### SUR LE DOUZIÈME DISCOURS.

(a) Dans la langue grecque et latine, le mot de *Pompe* est synonyme de notre mot *Procession*, ou marche solennelle, soit dans les triomphes, soit dans les funérailles, soit dans les cérémonies religieuses.

Ad delubra juvat solemnes ducere pompas. *Virg. Georg.* III. v. 22.

(b) Potidée, ville de la Macédoine sur la pointe du cap Canistro, à 27 lieues de Salonique.

(c) C'est à la suite de ce passage que nous lisons dans Platon cet autre que Théodoret a déjà cité (Discours VIII. n° 19) que nous allons encore reproduire ici d'après le texte même de Platon.

« A ce tableau que vous venez de faire du Juste, il faut y ajouter encore quelque chose de plus. Ne croyez pas au reste, Socrate, que ce soit moi qui parlerai, mais ceux-là qui préfèrent l'injustice à la justice; car ils diront que le Juste ainsi disposé sera battu de verges, torturé, enchaîné, qu'on lui brûlera les yeux, et qu'enfin après toutes ces tortures, il sera suspendu au gibet, et que c'est alors qu'il connaîtra qu'il vaut mieux paraître juste, que de l'être en effet. » (Voyez *Plat. Grec. Edit. de Basle* 1584, f. 333.)

Si Grotius et Bossuet, en lisant Platon, avaient fait attention à cette dernière phrase, ils n'auraient pas cherché, dans ce portrait du Juste qui, à sa mort devait reconnaître qu'il valait mieux paraître juste que de l'être en effet,

ils n'y auraient pas cherché les traits prophétiques du Christ. Ils ont bien pu traduire le Verbe *ανασπινδυλιω* par celui de *mis en croix*, quoiqu'il ne signifiait autre chose que *suspension*. Mais dans leur traduction ils ont omis qu'on lui brûlerait les yeux, parce que cela n'était pas écrit dans la Passion du Sauveur. En revanche ils ont dit qu'on lui cracherait à la figure, ce qui n'est pas dans le texte.

Ceux de nos théologiens qui ont cité ce passage de Platon, l'ont fait dans l'intention de prouver que ce philosophe avait eu connaissance des livres des Prophètes. Nous ne revenons pas sur cette question, nous l'avons épuisée.

Si on veut voir dans ce qu'a dit Platon sur l'homme juste, un portrait du Christ, il faut nécessairement admettre, qu'il avait sous les yeux les vers sibyllins, qui sont si exacts et si précis sur la mort du Sauveur. Les Juifs eux-mêmes n'eussent pu parler à Platon du supplice du gibet qui leur était tout-à-fait inconnu. D'ailleurs, pourquoi recourir aux Juifs pour donner à Platon l'idée du Juste aux prises avec l'injustice des hommes ? Les Chinois ne connaissaient pas les Juifs, et cependant ils attendaient LE SAINT PAR EXCELLENCE, qui devait renouveler l'univers, changer les mœurs des nations, expier les péchés du monde, mourir dans la douleur et l'opprobre, et nous ouvrir le ciel. (Mem. de la Chine, t. IX. pag. 385).

*Tien-Gien sera le Dieu homme, il sera parmi les hommes, et les hommes ne le connaîtront pas. Frappez le Saint, déchirez-le à coups de fouet, mettez le voleur en liberté.* (Voyez les *Eléments de philosophie catholique*). Voyez la note O, huitième discours.

(d) La férule est un arbrisseau souple et délié qui croît dans les pays chauds, que les Grecs appelaient *Nartex*, les Latins, *Ferula* de *Ferio, je frappe*. Les maîtres d'école s'en servaient pour fustiger les enfants indociles, ou les en frapper sur le plat de la main. De là ce mot de Columelle : *Nec manibus mites ferulas*; et ailleurs : *Ferulasque minaces plantantur*. Les Grecs donnent le nom de *Nartex* à cette

partie de leurs églises , où se tenaient les prosternés. De là vient qu'encore en Italie, le pénitent , sortant du confessionnal , reçoit du confesseur un coup de baguette sur l'épaule.

Platon , dans le Phédon , nous apprend que les Prêtres de Bacchus étaient armés de férules, *Nartecuphores*, parce que l'arbuste *férules* était consacré à Bacchus , et que les ânes en étaient friands. Sénèque , dans l'*Apolocynthèse* , nous dit que c'était l'âne qu'on sacrifiait à Bacchus.

(e) *Giton* est le nom dont on est convenu , d'après Pétrone , d'appeler le jeune homme qui se livre à la brutale lasciveté d'un autre homme.

(f) Statues de Mercure ou d'*Hermes* qui présidaient aux carrefours , pour indiquer les chemins.

(g) Les portiques étalent à Athènes le rendez-vous des désœuvrés. Ces portiques s'appelaient *stoa*, du verbe *sto*, je m'arrête. Parmi ces *stoa* , on en distinguait un , nommé *Poecile*, c'est-à-dire *varié* , à cause de la variété des peintures , dont un nommé *Polignote* l'avait décoré. C'est dans ce *stoa Poecile* que Zénon réunissait ses disciples , et c'est de là qu'ils prirent le nom de *Stoïciens*.

(h) Adraste , fils de Midas , eut le malheur de tuer son frère par mégarde. N'osant reparaitre en présence de son père , il se retira à la cour de Crésus , comme un enfant malheureux. Se trouvant un jour à une partie de chasse au sanglier avec Atys fils de son bienfaiteur , il eut encore le malheur de le tuer , en voulant le défendre contre le sanglier. Adraste désespéré , se perça de son épée sur le corps d'Atys. ( Hérodote , *lib. 1* ).

(k) Les philosophes stoïciens prêchaient à Rome que toute infraction à la loi , petite ou grande , légère ou grave , était toujours digne du dernier supplice.

Le code pénal du Japon ne fait aucune distinction entre fautes et crimes. Un des moindres crimes est de jouer quelque peu que ce soit , de dérober , ne fût-ce qu'un sou. La peine de mort en est l'inévitable châtiment. ( Voyez *Lettres du Japon* , XLVII , n. 26. )

FIN DES DISCOURS ET DES NOTES.

---

## RAILLERIE

### DU PHILOSOPHE HERMIAS

#### SUR LES PHILOSOPHES PAIENS.

TRADUIT DU GREC.

I. C'est avec raison que l'Apôtre saint Paul écrivant au Corinthiens, voisins de la Laconie, leur disait : *Mes frères, la sagesse de ce monde n'est que folie devant Dieu.* (1 Cor. III, 19.)

Quant à moi, je pense que cette prétendue sagesse date du jour où les Anges levèrent l'étendard de la rébellion contre le Créateur, et que c'est la raison pour laquelle on ne rencontre parmi ces prôneurs de sagesse, aucun principe quelconque d'unité et d'uniformité, dans l'exposition de leur doctrine.

Demandez-leur ce que c'est que l'âme ; les uns vous diront avec Démocrite que c'est le *feu* ; d'autres avec Zénon, que c'est l'*air* ; ceux-ci que c'est la *pensée* ; ceux-là, comme Héraclite, qu'elle n'est que le *mouvement*. En voici d'autres qui font de l'âme une *exhalaison des astres*, ou bien une *émission virtuelle des planètes*.

Ce n'est point cela, dit Pythagore, l'âme est le *nombre* moteur par essence : point du tout, dit Hip-

pon ; c'est *l'eau prolifique*. Vous n'y êtes pas ; c'est l'élément des éléments ; c'est *l'harmonie*, s'écrie Di-narche. C'est le *sang*, dit Critias ; en voici d'autres qui veulent que ce soit le *souffle*, puis d'autres encore qui crient avec Protagoras, que c'est *l'unité*.

Et si nous remontons dans l'antiquité, combien d'autres opinions plus absurdes les unes que les autres ne rencontrerons-nous pas ? Quel ridicule champ de bataille, quelle arène de discorde, que toutes ces écoles de Sophistes qui courent les yeux bandés après la vérité ou la sagesse !

II. Eh bien ! soit, ils ne sont pas d'accord entr'eux sur l'essence et la nature de l'âme. Mais du moins ils seront peut-être unanimes sur tout le reste. C'est ce que nous allons voir :

L'un nous dit que la volupté est un bien, l'autre que c'est un mal ; celui-ci que c'est le juste milieu entre le bien et le mal.

Les uns font de l'âme un être dont la nature est éternelle, les autres disent qu'elle est périssable ; il en est qui ne lui attribuent qu'une courte durée.

Quelques-uns la concentrent parmi les seules brutes ; d'autres en font le partage de tout individu corporel ; ceux-ci la font entrer trois fois dans les corps, d'autres lui font faire auparavant un circuit de 3,000 ans, et promettent à ceux qui ne vivent pas cent ans de la rencontrer dans les 3,000 ans qui viendront dans la suite.

Quel nom donnerons-nous à toutes ces doctrines, si ce n'est celui de rêveries, de folies, de délires, d'idiotisme, ou pour mieux dire d'une nuit de fiévreux ? Car, s'ils ont découvert une vérité quelconque, pour-

quoi ne la professent-ils pas tous ? Pourquoi cette vérité n'est-elle pas également évidente pour tous ? C'est alors que je les écouterai volontiers. Mais lorsqu'ils s'amuse à disséquer, à écarteler mon âme, quand l'un lui attribue telle nature, l'autre telle essence, qu'entr'eux ils la roulent de telle matière en telle autre, je vous avoue que je ne puis me voir ainsi le jouet des fréquentes métamorphoses que ces docteurs se plaisent à me faire subir.

Hier j'étais immortel ; c'est bien, j'étais content. Mais aujourd'hui on me fait abjurer mon immortalité ; adieu mes titres de noblesse, et je pleure. Livré à l'alambic de ces alchimistes, je subis toutes les espèces d'analyses ; je suis *eau*, je suis *air*, je suis *feu*. Mais bientôt je ne suis ni *air*, ni *feu*. Me voilà bête brute, me voilà poisson, et je me trouve de la famille des dauphins.

Si je me considère, je tremble à la vue de mon propre corps ; je ne sais quel nom lui donner. Suis-je homme, chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon, ou bien suis-je la chimère ? Car d'école en école je me vois changé en toute espèce d'animaux ; je me vois tour-à-tour un être terrestre, aquatile, volatile, multiforme, sauvage, apprivoisé, muet, parlant, brut, doué de raison ; je nage, je vole, je rampe, je cours, je me repose.... Mais voici Empédocles.... et me voilà changé en arbuste.

III. Si tous ces penseurs n'ont pu se mettre d'accord entr'eux sur la définition de l'âme, quelle uniformité de doctrines espérons-nous rencontrer chez eux, lorsqu'ils nous parleront ou des Dieux ou de l'univers ? — On peut au reste tout attendre de leur

audace ou plutôt de leur orgueilleuse stupidité. Oui, nous allons voir ces savants qui n'ont pu se définir eux-mêmes, vouloir scruter la nature des Dieux ; nous allons voir ces docteurs qui ne connaissent pas même la nature de leur propre corps, se morfondre dans la recherche de la nature du monde. Et c'est ici surtout que se manifeste l'esprit de vertiges et de contradiction dont ils sont frappés.

J'entre à l'école d'Anaxagore ; et j'entends de la bouche de ce grave philosophe cet Axiome : « L'esprit » est le principe de toutes choses ; c'est la cause efficiente et suprême de tout ce qui est ; c'est lui qui » dans la confusion préside à l'ordre, qui imprime le » mouvement à ce qui est immobile, divise, sépare » les diverses substances et répand sur la nature brute » les charmes de l'ornement. »

Oh ! j'applaudis à cette doctrine, et me voilà partisan d'Anaxagore. Mais je rencontre Mélisse et Parménides. Celui-ci me chante en très-beaux vers, que *tout ce qui est, est un et éternel, infini, immobile et en tout semblable à lui-même* (a). J'écoute, je réfléchis ; et voilà bientôt, je ne sais comment, Anaxagore qui est supplanté par Parménides dans ma cervelle.

Je me croyais déjà en possession d'un point de doctrine imperturbable, lorsqu'Anaximène vient encore me troubler sur ce terrain : « Tout ce qui est, » est *air*, me dit-il ; s'il se condense, c'est de l'*eau* ; » s'il se concrète, c'est un *corps dur* ; s'il se raréfie, » c'est l'*éther* ; s'il se dilate, c'est le *feu*.

Je quitte encore Parménides, et me voilà de l'école d'Anaximène.

(a) Voilà le Panthéisme de Spinoza et des Saint-Simoniens.

IV. Mais j'entends Empédocles, qui du fond de l'Etna menace toute la race philosophique, et mugit à travers les flammes ce nouvel oracle :

« Sympathie, antipathie, voilà les seuls principes générateurs ; ce que l'une réunit, l'autre le dissipe ; c'est de leur division que naissent toutes choses, c'est dans la similitude et la dissimilitude, dans l'infini et le fini, dans l'incréé et le créé que consiste la définition du principe générateur. »  
— *Bravo*, Empédocles, ah ! pour cette fois je te suis jusqu'au fond du cratère. Je cours, mais je me sens saisi par le bras ; c'est Pratagoras qui me dit. « Eh ! mon ami, c'est l'homme, oui, c'est l'homme qui est le terme et le jugement de toutes choses. Il n'y a de réel que ce qui tombe sous nos sens. Ce qui n'y tombe pas, est hors de toute essence. »

Cette idée me flatte, me plaît, parce qu'elle rend l'homme juge souverain de l'universalité des êtres, tout au moins de la généralité.

Voici cependant Thalès qui me découvre une autre vérité ; c'est que c'est l'eau qui est le principe primordial de tout être, c'est dans l'humide que tout prend naissance, c'est dans l'humide que tout se dissout et se résout, même la terre.

Comment ne pas croire à Thalès qui est le plus ancien des philosophes de l'Ionie ? Il est vrai qu'Anaximandre, son concitoyen, nous dit que le mouvement étant éternel, a une priorité d'âge sur l'humide, et que c'est le mouvement qui répand partout et la vie et la mort. Laissons donc Thalès, et tenons-nous-en à Anaximandre.

V. Ne parle-t-on pas aussi d'Archelaüs qui du chaud et du froid a fait l'archétype du monde.



Mais Platon, ce beau et grand parleur, qui a placé le principe de toutes choses dans Dieu, la matière et le modèle, l'écrase et le foudroie. Quel parti prendrai-je ? m'attacherai-je à ce grand homme qui a fait le char de Jupiter (a) ?

Au reste voici derrière ce grand homme, voici son disciple, voici Aristote. Jaloux de la gloire que la construction du fameux char a versée sur la tête de son maître, il a fait école à part. Et c'est chez lui qu'on apprend qu'*action* et *passion* sont les seuls principes universaux ; que l'action n'est susceptible d'aucune passion, telle que l'éther ; que la passion suppose quatre qualités, le *sec*, l'*humide*, le *chaud* et le *froid*, et que c'est du concours et du choc de ces quatre principes que sortent la vie et la mort.

Oh ! pour le coup ballotté entre tant d'opinions ; je suis fatigué, je m'arrête, et je m'en tiens définitivement à Aristote, et aucune autre école ne m'en débusera désormais.

VI. C'est bien dit. Mais me constituerai-je ainsi en guerre ouverte avec l'antiquité ? Cette idée me déconcerte. Phérocides n'a-t-il pas dit que les principes universaux étaient *Jupiter*, *Tellus* et *Saturne* ; que *Jupiter* était la région *éthérée*, comme *Tellus* était la *terre*, comme *Saturne* était le *temps* ; que l'air fécondait, que la terre nourrissait, et que le temps enveloppait et contenait toutes leurs productions. Mais cette antiquité est-elle d'accord avec elle-même ? Leucippe ne traite-t-il pas tout cela de rêveries ? Ne nous dit-il pas que les germes primordiaux sont *l'infini*, *l'immobile* et *l'atôme*, que de toutes ces substances, les plus

(a) Voyez Platon. lib. *Théacte*.

subtiles sont au-dessus même des surfaces , telles que l'air et le feu, que les plus grossières, comme la terre et l'eau, en constituent les bases ?

Combien de temps perdrai-je donc à entendre des fariboles sans rien recueillir de vrai , si Démocrite ne vient pas me désabuser en me faisant voir que tout procède de *ce qui est* et de *ce qui n'est pas* ; que *ce qui est* est le *vide*, mais que c'est le *plein* dans le *vide* qui opère tout par voie de conversion ou de figure.

J'eusse été tenté de m'asseoir à côté de ce bon Démocrite et de rire avec lui, si Héraclite en pleurs ne m'avait pas distrait et ne m'eût pas dit d'un ton larmoyant : C'est le feu qui est l'unique principe de tout. *Raréfaction, condensation*, voilà ses affections. L'une est active, l'autre est passive ; l'une agglomère , l'autre divise.

En voilà bien assez ; j'ai des principes par-dessus la tête , allons nous reposer. Mais il n'en sera rien ; car voici Epicure qui vient à moi pour me faire admirer son superbe système des atômes et du vide, qui dans leur ingénieuse combinaison sont nécessairement le principe et la fin de toutes choses.

VII. Fort bien, fort bien, mon cher Epicure, pas de disputes, c'est assez ; vous avez raison. Voyez, mon ami, voilà Cléanthe qui, la tête hors de son puits, se moque de vous et de vos systèmes. L'entendez-vous ? C'est moi, vous dit-il, c'est moi qui seul puise à la source des vrais principes, qui sont *Dieu et la matière*. « Or, » je dis que la terre se change en eau, l'eau en air, que » l'air s'éloigne de la terre et que le feu s'en approche, » que l'âme universelle pénètre le tout et nous-mêmes » qui faisons partie du tout. »

Tandis que je fuyais à travers cette tourbe de doctes parleurs, je vois venir à moi du fond de la Libye, Carnéades et Clitomaque à la tête d'une cohue de savants qui foulent aux pieds tout ce que leurs prédécesseurs ou leurs contemporains ont pu dire et débiter. Quant à eux, leur axiome favori est que l'universalité des êtres est sans bornes, est infinie, que la vérité est toujours accompagnée d'une certaine illusion qui approche du faux et qui la rend très-équivoque.

Dans un tel conflit d'opinions, après tant de peines et de temps perdu en courant après la vérité, quel parti prendrai-je? Comment pourrai-je me purger la tête de tant de folies contradictoires? Car si tout est incompréhensible, la vérité n'est qu'un phantôme qui promène l'homme de chimères en chimères, et cette philosophie tant vantée court donc plutôt après des ombres qu'après des réalités, et ne saisit réellement aucun objet.

VII. Il est vrai qu'il existe une antique école qui a pour Patriarche Pythagore, dont les enfants sont graves et silencieux. C'est sous le voile du mystère que ces docteurs transmettent leurs sciences à leurs adeptes; chez eux toute discussion, toute altercation vient expirer en face de ce mot solennel : *C'est lui qui l'a dit*. Selon eux l'unité est le principe de toutes choses; les éléments se composent des figures et des nombres sous lesquels elle se manifeste. Voici le nombre, la forme, la mesure sous laquelle il désigne chacun d'eux.

1° Le feu est un composé de vingt-quatre triangles rectangles et de quatre équilatères; chacun de ces équilatères est composé de six triangles rectangles, et en forme une pyramide.

2° L'air est un composé de quarante-huit triangles rectangles , et de huit équilatères. Il le compare à une figure octaèdre renfermée dans huit triangles équilatères dont chacun d'eux se divise en six triangles rectangles : de manière que tous les angles donnent une somme de quarante-huit.

3° L'eau composée de cent-vingt triangles est renfermée dans vingt équilatères égaux entr'eux et comparée à une figure *icosèdre* (vingt bases) formée de cent-vingt triangles rectangles égaux entr'eux.

4° L'éther se compose de douze pentagones équilatères et se compare à un dodécaèdre de cent-vingt triangles.

5° La terre se représente par quarante-huit triangles rectangles, se renferme dans six quarrés équilatères et se compare à un Cube. Car le cube se compose lui-même de six quarrés équilatères. Chacun de ces quarrés donne quatre triangles, de façon que le cube produit vingt-quatre (a).

IX. Voilà donc comme Pythagore mesure et calcule l'univers. Nouvel enthousiaste je ne vois ni famille, ni patrie, ni femme, ni enfants; tous les intérêts d'ici-bas me sont étrangers.

Je prends mon essor vers la région éthérée. La mesure de Pythagore à la main, je commence par mesurer le feu. Mais ce n'est point assez d'avoir réduit Jupiter sous mon compas, si, moi qui suis le *Mégazon* (*grand animal*) qui suis le corps immense, le vaste génie, si je ne m'élève pas jusqu'aux cieux, si je n'arpente pas la voûte éthérée, c'en sera fait de l'empire de Jupiter.

(a) Le texte original se trouvant très-altéré, nous en donnons la traduction sur les corrections qu'en a données Worth.

Dès que je l'aurai mesuré par pieds , pouces et lignes , dès que j'aurai appris à Jupiter combien le feu porte d'angles avec lui , je redescendrai du ciel , et après m'être restauré avec des olives , des figues et des herbagés , je me plongerai dans l'humide empire de Neptune ; j'en calculerai la longueur , largeur et profondeur par pieds , pouces et lignes , pour apprendre à ce roi des eaux l'étendue de ses domaines.

Dans un jour je ferai le tour de la terre , et j'en aurai bientôt levé et calculé le plan géométrique. Je suis sûr de ne pas me tromper dans mon calcul de quatre pouces , tant mes données sont fixes et certaines. Une fois que j'aurai connu le nombre des étoiles , des poissons et des animaux terrestres , en mettant le monde dans la balance , le poids en sera facile à trouver.

X. C'est ainsi que mon esprit , entraîné à la suite de Pythagore , embrassait déjà le gouvernement de l'univers , lorsqu'Epicure m'apercevant , m'aborda et me dit : « Eh ! bien , notre ami , vous n'avez encore » mesuré qu'un monde ; mais , s'il y en a plusieurs , » et même beaucoup , si le nombre en est infini , comme » je suis forcé de vous répéter qu'il y a beaucoup de » cieux et même plusieurs régions éthérées les unes » sur les autres , alors , mon ami , ne perdez point de » temps , faites vos provisions de voyage et mettez-vous » en route. »

En effet , je franchis en un clin d'œil Thétis et l'Océan ; j'arrive dans un autre monde , comme dans une nouvelle ville ; en peu de jours j'ai tout vu , tout mesuré et tout calculé. De là je passe à un troisième , un quatrième , un cinquième , un dixième , un centième , un millième et cela sans jamais trouver de fin.

Tout est ténèbres , ignorance , charlatanisme , dé-

ception, labyrinthe inextricable, pensée avortée, science indigeste ; à moins que je ne voulusse compter et numéroter tous les atômes qui sont entrés dans la confection de tant de mondes, pour ne rien laisser échapper sans examen , de ce qui contribue , surtout au bonheur , à l'utilité, à la nécessité des familles et des villes.

Ce discours n'a eu d'autre but que de mettre dans tout son jour les contradictions manifestes qui résultent des diverses opinions de ces hommes qui se déco- rent fastueusement du nom de philosophes , et de montrer que les recherches auxquelles ils se livrent , n'ont pour résultat qu'une incommensurable divagation , sans but d'utilité réelle , dépourvue d'évidence et de raison.

FIN.



---

## TABLE DES MATIÈRES.

( Le chiffre romain indique le discours, le chiffre arabe indique le paragraphe. )

### A

- Abeilles, II, 28; XI, 15.
- Abraham ( promesse, bénédiction faite à ), X, 28.
- Accusateur devenu accusé, VII, 12.
- Acheron (marais), XI, 9.
- Achille, élève de Chiron, VIII, 8. — Amitié pour Patrocle, *idem*. — Colère d'Achille, source de la littérature grecque, I, 5.
- Acrisius ( tombeau d' ), VIII, 12.
- Acusilaüs d'Argos, un des sept Sages, V, 22.
- Adoration ( objet de l' ) du chrétien, II, 24.
- Adrien, persécuteur impuissant, IX, 6. — S'élève un temple, VIII, 23. *Voyez* Antinotis.
- Adytes, lieux mystérieux des temples, III, 25.
- Agamemnon devenu aigle, XI, 17.
- Agraule, fille de Cécrops, ( sacrifice d' ) VII, 14.
- Agriculture du chrétien, I, 3.
- Agreste ( vie ), I, 9; XII, 12.
- Air ( de l' ), III, 7; IV, 21.
- Aimant ( pierre d' ), V, 1.
- Allégories ( Mythologie changée en ) par les philosophes éclectiques, VII, 16, 20.
- Amalécites, X, 16.
- Amélius, philosophe cité, II, 25.
- Ames ( métamorphoses des ), XI, 15.
- Amitié ( de l' ), selon Pythagore, selon les chrétiens, XII, 30.
- Ammon ( oracle d' ), X, 3, 15.
- Ammonius Saccas, philosophe, VI, 20.
- Amos, prophète cité, X, 25.
- Amour, passion nécessaire, IX, 14; XII, 23.

- Amphiaratès ( oracle d' ), X, 2, 15.  
 Amphiloque ( oracle d' ), *idem*.  
 Amphitryon ( race d' ), VIII, 6.  
 Anacharsis, philosophe, I, 11; V, 19, 22, 25; XII, 19.  
 Anaxagoras, philosophe de Clazomène, I, 21; II, 8, 9, 17; IV, 4, 6, 7; V, 15; VI, 8; XI, 3.  
 Anaxarque, philosophe ( constance d' ), VIII, 21.  
 Anaximander, philosophe, I, 21; II, 3; IV, 3, 6; V, 15.  
 Anebon, Égyptien, III, 21, 24.  
 Ancêtres, VIII, 6, 17.  
 Andocède, orateur cité, V, 32.  
 Anges, II, 18; III, 31, 32, 36; IV, 11.  
 Ame du monde, II, 24; III, 33; V, 9, suivant les platoniciens panthéistes.  
 Ame humaine, définition par les philosophes, V, 7, 9; XI, 7.  
 » » » par les chrétiens, V, 24, 26, 17; IV, 27.  
 — Que devient-elle à la mort? VIII, 14, 16, 19; XII, 13.  
 Animal ( nature de l' ), IV, 28; V, 9; VII, 13; IX, 30.  
 Antinoüs déifié, VIII, 2.  
 Antiochus, historien, VIII, 12.  
 Antiochus, roi, VIII, 24.  
 Antiphon, philosophe cité, VI, 8.  
 Antisthène, disciple de Socrate, I, 18; III, 20; XI, 6; XII, 20.  
 Antonin le premier, VI, 20; IX, 6.  
 Antonin, martyr, IX, 27.  
 Antyllus ( résurrection d' ), *Voyez* Armenius, XI, 19.  
 Anytus, accusateur de Socrate, VII, 17; VIII, 20.  
 Apis, prince de la médecine, I, 6; III, 11.  
 Apis, législateur d'Argos, IX, 2.  
 Apis ( bœuf ), divinité d'Égypte, III, 16.  
 Apollon, VI, 2; VII, 4; VIII, 8; X, 6, 7, 8, 9, 13, 15.  
 Apollodore, VIII, 8. *Voyez* Esculape.  
 Apothéose des empereurs romains, III, 12.  
 Apôtres, I, 10; VI, 20; VIII, 23; IX, 4, 10, 18; X, 10, 14, 26; XI, 25, 26. *Voyez* Pêcheurs, Paul.  
 Apparition divine, VI, 29.  
 Appelés ( beaucoup d' ), XII, 15.  
 Arabes ( industrie des ), I, 6.  
 Arbitre ( libre ), V, 2; VI, 5.  
 Arbres ( les ), se connaissent aux feuilles et aux fruits, XII, 1.  
 Arcadiens ( jactance des ), V, 5.  
 Archilaüs, philosophe, II, 8; IV, 3; V, 7; XII, 25.



- Archias, législateur, IX, 2.  
 Archiloque, poète (éloge d'), IX, 12.  
 Aréos, bourg d'Athènes, IX, 4.  
 Aréopage, tribunal d'Athènes, IX, 4.  
 Aridée (réception d') aux enfers, XI, 9.  
 Aristarque sur Pythagore, I, 7.  
 Aristide le juste, VIII, 21.  
 Aristocles, philosophe péripatéticien, VIII, 44, XII, 22.  
 Aristogiton, VIII, 16.  
 Aristomaque, dupe de l'Oracle, X, 9.  
 Aristomène (sacrifice d'), VII, 14.  
 Aristophane le comique, XII, 10.  
 Aristote de Stagire, philosophe, I, 7, 19; IV, 2, 3, 4; V, 7, 9, 10,  
 13; VI, 47; VIII, 1, 13; XI, 7; XII, 2.  
 Aristoxène, philosophe, I, 7; XII, 25.  
 Armenius (résurrection d'), XI, 18.  
 Arsolus, roi des Solymes, III, 21.  
 Arsinoë, fils d'Apollon, VIII, 8.  
 Arts, enfants de la barbarie, I, 4, 6; XII, 1.  
 Arius, roi des Solymes, III, 21.  
 Ascalon, ville, X, 19.  
 Ascèles (les), VI, 32; IX, 9; X, 16.  
 Aspasia, maîtresse de Socrate, I, 5.  
 Assemblées des chrétiens, VII, 27.  
 Assyriens (punition des), VI, 12.  
 Astrologie, I, 6; X, 6.  
 Astronomie, I, 21.  
 Athéniens, V, 7; IX, 24; X, 9, 10.  
 Athéisme, II, 32; III, 2.  
 Athlètes (les) du Christ, XII, 13.  
 Avenir (incertitude de l'), V, 4.  
 Atomes, IV, 2, 3.  
 Auguste, empereur, VIII, 23; X, 26.  
 Aurélien, empereur, IX, 6.

## B

- Babylas, martyr, X, 15.  
 Bacchus, I, 7, 25; III, 12, 16, 21; IV, VIII, 10.  
 Baccillide, poète, I, 18.  
 Bactriane, (conversion de la), IX, 3.  
 Balaam, III, 23.

- Baptême, VII, 11.  
 Barbares, II, 25; V, 20.  
 Bassin de Thesprote, X, 2, 15. *Voyez* Oracles de Dodone.  
 Bien et mal (connaissance du), I, 1; VI, 14, 15; XI, 6; XII, 19.  
 Bien (définition du vrai), II, 24; IV, 11; V, 13; VI, 15; VII, 12; XI, 20.  
 Biens spirituels, VI, 15.  
 Bion, philosophe cité, VI, 8.  
 Bonheur (du), I, 26; VI, 14, 15, 28; X, 21; XI, 10, 12, 20; XII, 35.  
 Bouc adoré en Egypte, III, 30.  
 Bourreaux, leur nécessité, VI, 12.  
 Brachmanes, I, 8; V, 20; XII, 19.  
 Branchides (oracles des), X, 2.  
 Bretons (conversion des), IX, 3.  
 Brima, Rhée ou Cybèle, I, 6.  
 Buisson ardent, IX, 7.

## C

- Cadmus le Phénicien, I, 6; II, 27.  
 Candaule (femme de), IX, 13.  
 Caligula Calus, VIII, 23; IX, 6.  
 Carthaginois (sacrifices humains des), VII, 14.  
 Caspiens (conversion des), IX, 11.  
 Castalie (fontaine de), X, 2, 15.  
 Castor et Pollux. *Voyez* Dioscures.  
 Cadavres humains jetés aux chiens, IX, 11. — Semence de la résurrection, XI, 24.  
 Cécrops (tombeau de), VIII, 12.  
 Celtes (conversion des), VIII, 3.  
 Célibat (du), III, 33; IX, 19, 20; XII, 29, 30.  
 Cerbère, chien des enfers, III, 23.  
 Cérés (la Déesse), III, 16, 21, 34; X, 10; XII, 29.  
 Chæremon, historien, III, 25.  
 Chaldéens (arts des), I, 8, 10; X, 15.  
 Charondas, législateur, IX, 2.  
 Chauves-souris (idoles), X, 17.  
 Chêne oraculeux, X, 2.  
 Chérubin, III, 21.  
 Chiens, dieux d'Egypte, III, 30.

- Chiron le centaure, XII, 20.  
 Chœurs célestes, III, 32; des prophètes, II, 21.  
 Christ ( du ), II, 28; VI, 21; VII, 16; VIII, 6; X, 3, 6, 19, 22, 27; XI, 27, 28.  
 Christianisme ( du ), II, 24; V, 34; IX, 3, 6, 10, 21, 22; XI, 2; XII, 14, 32.  
 Chrysis, prêtre d'Apollon, VII, 7.  
 Chrysippe, philosophe, V, 25; VI, 5, 6, 7; VIII, 1.  
 Cimbres convertis, IX, 4.  
 Circoncision ( de la ), I, 5.  
 Claude, empereur, IX, 6.  
 Cléanthe, philosophe stoïcien, IV, 4; V, 10.  
 Cléarque, philosophe, V, 7.  
 Cléomaque ( tombeau de ), VIII, 12.  
 Cléomède ( l'athlète ) divinisé, VIII, 11; X, 12.  
 Clysthènes, législateur, IX, 2.  
 Clotho ( les fils de ) ne lient pas la raison, V, 11.  
 Coccythe, fleuve des enfers, XI, 10.  
 Codrus ( dévouement de ), VII, 15.  
 Cœur ( le ), siège de l'âme, selon quelques philosophes.  
 Cognition ( de la ), I, 19, 21, 22, 25, 28; XII, 1.  
 Colophone ( oracle de ), X, 2, 15.  
 Commode, empereur, IX, 6.  
 Communauté de femmes, d'enfants, d'habitations, de repas, d'exercices, selon Platon, IX, 14, 15.  
 Concupiscence, V, 26.  
 Confiance de l'homme en son Créateur, X, 18.  
 Confusion des langues, II, 20.  
 Conscience ( remords de ), VII, 2; XI, 12.  
 Constance ( de la ) dans les tourments, VIII, 21.  
 Constantin ( destruction des temples sous ), X, 18.  
 Continence selon Platon.  
 Cornutus, philosophe, auteur d'une théologie grecque, II, 27.  
 Corps ( soins dus à nos ) selon Platon, V, 6; XII, 23. *Voyez* Suicides.  
 Cratès, philosophe, XII, 21.  
 Création ( contemplation de la ) et des créatures, III, 8, 10; IV, 14; VI, 2.  
 Crésus, trompé par l'oracle, X, 9.  
 Critias, philosophe, V, 7.  
 Crocodile, dieu d'Égypte, III, 30.  
 Croix ( de la ), VI, 32; IX, 6.

Cybèle ou Rhée, I, 6.  
 Cyrus, roi de Perse, I, 10; V, 20.  
 Cynopolis, ville d'Égypte, III, 30.

## D

Daniel, prophète, I, 10; XI, 12.  
 Danses et jeux publics, IX, 13.  
 David (tabernacle de), X, 25. — Psaumes cités, II, 21; V, 17, 27; VI, 21; VII, 15; X, 29, 32; XI, 20; XII, 2.  
 Déjanire, VIII, 6.  
 Démons, III, 22, 24, 36, 37, 38, 39; IV, 11, 19; VII, 1, 15; VIII, 17, 18; X, 1, 3, 4, 6, 7, 8, 14, 18.  
 Démocrite, philosophe, IV, 1, 2, 3, 4, 5; V, 8, 9; VI, 5, 7; XI, 3; XII, 29.  
 Démonax, législateur, IX, 2.  
 Démosthènes, orateur, I, 6; VIII, 1, 11.  
 Denys d'Halicarnasse, III, 17.  
 Déon, Cérés et Rhée la même déesse, I, 6; III, 34; VII, 4.  
 Destin (du) suivant Chrysippe, VI, 37.  
 Devins (honneurs aux), VIII, 15. — Menteurs, VI, 3; X, 8.  
 Deuil consacré aux démons, X, 4.  
 Diable (étymologie du mot), III, 36.  
 Diagoras, philosophe athée, II, 32; III, 2; VI, 4.  
 Diane (temple de), à Magnésie, VIII, 12.  
 Dieu selon les livres saints, I, 28; II, 17, 18, 21, 22, 23, 28, 29, 30, 31, 32; III, 1, 10; IV, 14, 24, 25; V, 13, 15; VI, 2, 3, 9, 15, 16, 29, 31; VII, 1; X, 18, 28; XI, 4.  
 Dieux (nature des) selon les Gentils et les philosophes, II, 9; III, 4, 11, 12, 13, 17, 20, 22, 23; IV, 11, 14; VII, 2, 13; VIII, 6, 23; X, 23. — Honneurs rendus aux Dieux, I, 14; II, 3; III, 13, 27, 29, 31; VII, 3, 4, 5; IX, 27; XII, 36.  
 Dieux au pluriel, dans le sens des Livres saints, II, 22.  
 Diphile le comique, cité, VI, 9.  
 Dioclétien, empereur, persécuteur, IX, 6.  
 Diodore de Sicile, I, 6; II, 27; III, 3, 11, 16.  
 Diogène Apolloniate, II, 3; IV, 3, 4, 5.  
 Diogène le cynique, I, 7; VI, 8; XII, 21.  
 Diogène de Smyrne, II, 4.  
 Diogénien, cité, X, 8.  
 Dionysiaques, fêtes de Bacchus, I, 6, 25.

**Diophante**, philosophe pythagoricien de Syracuse, IV, 2.  
**Dioscures (les)**, ou Tyntarides, II, 16; III, 12; VIII, 11.  
**Dulie**, culte des Saints, VIII. *Passim*.

## E

- Eaque**, fils d'Egine, XI, 12.  
**Eglise**, V, 24; IX, 7, 9; X, 16; XI, 25.  
**Ecriture sainte**, I, 4; V, 26; VIII, 5.  
**Echeto**, tyran de l'Epire, IX, 16.  
**Education chrétienne**, V, 3.  
**Egyptiens**, I, 5, 6, 10, 11; II, 27; V, 5, 20, 25; VII, 8. *Voyez* Manethon.  
**Eléatiques (secte des philosophes)**, II, 6; IV, 2. *Voyez* Xénophane.  
**Eléments**, II, 28; III, 5; IV, 2, 20, 24.  
**Eleusis (mystères d')**, I, 6; VII, 5, 6.  
**Empédocles**, I, 7, 17; II, 3, 8; IV, 3, 5; V, 7, 8; VIII, 14; X, 4.  
**Enfants (nombre des) limité par Platon**, IX, 14, 15. — **Enfants exposés**, VIII, 8; IX, 16.  
**Enfers**, I, 15; XI, 9, 10, 11.  
**Ennemis (il faut aimer ses)**, IX, 21; XII, 31.  
**Epictète**, philosophe, VI, 28.  
**Epicure**, philosophe, I, 19; II, 3; IV, 2; V, 7, 8, 9; VI, 4; XI, 3, 8; XII, 29.  
**Epidaure**, VIII, 8. *Voyez* Esculape.  
**Epiménide**, philosophe, V, 22.  
**Erasistrates**, médecin, V, 8.  
**Erasthotènes**, VIII, 21.  
**Ermites et moines**; III, 33; VI, 32.  
**Eros (résurrection d')**, XI, 18.  
**Eschyle**, poète cité, IV, 7.  
**Esculape**, I, 6; III, 11; VIII, 8; XII, 36.  
**Esprits célestes**, III, 32, 33.  
**Espirit saint**, II, 25, 29, 30, 31.  
**Espirit**, ame du monde selon Platon, II, 24.  
**Eternuements (présage des)**, VI, 8.  
**Ethiopiens**, III, 27; VII, 7; IX, 2, 3.  
**Etre (de l')** simple et multiple, II, 6, 11; V, 11; XII, 13.  
**Etrusques ou Tyrrhéniens**, I, 6.  
**Eudoxe**, législateur, XII, 26.  
**Euemère Théagète**, II, 32; III, 2.  
**Eunée**, fils de Jason, II, 16.

- Euripide, cité, I, 19; V, 5; VI, 32.  
 Europe ( tableau de l'enlèvement d' ), III, 29.  
 Eusèbe ( préparation évangélique d' ), II, 28.  
 Evangile, V, 3; VI, 32; IX, 3; XI, 20, 29.  
 Exemples ( les ) sont des leçons, VI, 11, 23.  
 Exercices propres au sexe féminin, IX, 12.  
 Exposition des enfants selon Platon, IX, 16.  
*Ex-voto* ( des ), VIII, 24.

## F

- Fables mythologiques, III, 15, 16, 20; VI, 27; VII, 3; XI, 12.  
 Fatalité, VI, 4, 37. *Voyez* Destin, Nécessité.  
 Fatuité des prétendus Sages, III, 10.  
 Femme ( de la ), V, 18, 19; IX, 5, 12, 13, 14; XII, 25, 26, 27.  
 Femmes ( communauté des ) selon Platon, IX, 5, 6, 16.  
 Fêtes des Gentils, VII, 5, 6; X, 4, 21. — Judaïques, VII, 11. *Voyez* Sacrifice.  
 — des martyrs et des Apôtres, IX, 27.  
 Feux perpétuels, V, 26; XII, 28.  
 Fils de Dieu ( le ), X, 29, — dit *le Verbe*, *le Christ*, II, 29, 30, 31.  
 — dit *le Fils de l'homme*, XI, 26.  
 Fin de l'homme selon les philosophes et les livres saints, XI, 3, 6; 20.  
 Firmament ( du ), IV, 24.  
 Flagellations diaboliques, X, 5.  
 Fleuves de feu, XI, 9, 12.  
 Fluide universel, IV, 2.  
 Flûte ( invention de la ), I, 6.  
 Foi ( la ), principe de toute science, I, 12 et suiv.  
 Fortune ( définition de la ), VI, 7; X, 8.  
 Fourberies des démons, III, 22.  
 Fourmis ( âmes changées en ), XI, 15.  
 Fuite du vice, XII, 7, 8.  
 Fumée ( la ) nous fait jeter dans le feu ( proverbe ), III, 19.  
 Funérailles ( des ), VIII, 12, 13, 18; IX, 10, 11.  
 Furieux ( caractère des ), IV, 8.  
 Futur ( le ) se lit dans le passé, VI, 32.

## G

- Galien ou Galenus, médecin, V, 27.  
 Galiléens ( les ), apôtres, IX, 2, 10.

ГЕОДОБЕТ. *Discours.*

- Ganymède (enlèvement de), III, 12.  
 Gaze, ville, X, 16.  
 Géants (des), III, 21.  
 Génethliologie. *Voyez* Nativité, I, 6.  
 Gentils (vocation des), X, 21, 22.  
 Géométrie (principes de), I, 16, 20; VI, 18.  
 Germains (conversion des), IX, 3.  
 Gigantomachie philosophique, II, 6.  
 Glaucus (oracle de) X, 2.  
 Gorgias, philosophe, XI, 12.  
 Grecs, I, 6, 10, 12; II, 27; V, 25; VII, 14.  
 Gramen offert en sacrifice, VII, 13.  
 Gymnasiarque, XI, 29.

## H

- Halys, fleuve de l'Asie, X, 9.  
 Harmodius, VIII, 16.  
 Hébreux, I, 5, 10, 11; VI, 13.  
 Hébraïque (langue), V, 23.  
 Hécate, III, 23; X, 8. *Voyez* Oracles.  
 Hector (piété d'), VII, 7.  
 Hélène, adultère divinisée, III, 12.  
 Héliée, tribunal d'Athènes, IX, 4.  
 Héliopolitains (sacrifices humains des), VII, 14.  
 Hellanicus, historien, XII, 19.  
 Héraclides, philosophe, IV, 4, 6; V, 7.  
 Héraclite de Bason, philosophe, I, 16, 19, 21; II, 2; III, 18; IV, 2, 5; V, 7, 9; VI, 7; VIII, 15; X, 26; XI, 3.  
 Hercule, III, 2; VI, 9; VIII, 6, 7.  
 Hermes (les), ou pierres plantées sur les routes, XII, 25.  
 Hermippe de Berythe, XII, 20.  
 Hérodote, histor., I, 7; X, 4, 31; XII, 33.  
 Héros (des) et demi-Dieux, VIII, 6; X, 12.  
 Hérophyles, médecin, V, 8.  
 Hésiode, poète d'Ascrée, II, 9, 27; III, 14, 15; IV, 22; V, 4; VIII, 18; XII, 20, 29.  
 Hierombal, prêtre de Jao, II, 15.  
 Hipparchie la maronite, XII, 21.  
 Hippare de Métaponte, philosophe, II, 3; IV, 2; V, 7.  
 Hippocrate, médecin, V, 8.  
 Hippodame, pythagoricien, cité, XII, 30.

- Hippomolgues, peuples du nord , V, 20.  
 Hirondelles parfumées , II , 2.  
 Homère, poète , II, 2, 3, 9; III, 1, 2, 23, 26, 34; V, 6, 13; VIII, 9 ,  
 12, 13; IX, 12; X, 12; XII, 20.  
 Homme (nature de l'), V, 4, 5, 16, 17; VI, 16, 28; VIII, 18.  
 Hommes de feu , XI, 9.  
 Humains (sacrifices) , VII, 13.  
 Hyacinthies (les), fêtes à Sparte , VIII, 11.  
 Hymnes, poème en l'honneur des Dieux. *Voyez Péans*, VIII, 24.  
 Hyperboréens (mœurs des) , XII, 19.  
 Hypéride, orateur cité , VI, 32.  
 Hyrcaniens (les) reçoivent l'Évangile , IX, 11, 27.

## I

- Iades, les muses , II, 6.  
 Iao, nom de Dieu , II, 15.  
 Ibis, oiseau sacré des Égyptiens , III, 30.  
 Idées (les) platoniques , II, 29; IV, 16.  
 Idoles , II, 17; III, 10, 29; X, 16, 17, 18, 20, 32.  
 Illyriens, peuples barbares , V, 25.  
 Images (livre des laïques) , VII, 3. *Voyez Idoles*.  
 Imitation de Dieu , XI, 4; XII, 2, 11.  
 Immortalité répartitive , III, 31.  
 Impudique (regard) , IX, 19.  
 Incestes (mariages des Perses) , IX, 10.  
 Indiens (sagesse des) , V, 25. — Conversion des) , IX, 3.  
 Indifférence stoïque , XI, 8.  
 Infidèles ou profanes , I, 17, 18.  
 Infortunes , VI, 23.  
 Injures (pardon des) , XII, 17.  
 Isaac (promesse faite à) , X, 23.  
 Isate, prophète , X, 16, 18; XI, 12.  
 Isis, sœur d'Osiris , I, 4; III, 3, 16.  
 Iles des bienheureux selon Platon , XI, 11, 12.  
 Isocrate, rhéteur , VI, 32; VIII, 6.  
 Ismaélites nomades , V, 25.  
 Israël (peuples d') , VI, 12; VII, 8, 9; X, 19, 25.  
 Italique (de la secte) , I, 13. *Voyez Pythagore*.



## J

- Japhet , III , 14.  
 Jean ( saint ) Evangéliste , II , 25 ; X , 25.  
 Jednes rejetés de Dieu , VII , 11.  
 Jeunesse ( devoirs de la ) , I , 15.  
 Jérémie , prophète cité , VII , 12 ; X , 23.  
 Jérusalem , X , 16 , 23 ; XI , 27.  
 Job , V , 17.  
 Josué ou Jésus , II , 18 ; XII , 36.  
 Jugement dernier selon Platon , VI , 9 , 15 ; XI , 11 , 12 , 18 , 25 , 26 , XII , 6.  
 Julien l'apostat , IX , 7 ; X , 9.  
 Juifs ( surdité , aveuglement , dispersion des ) ; II , 15 , 19 ; X , 14 , 15 , 25 ; XI , 27.  
 Junon allégorique ; III , 21.  
 Jupiter , III , 11 , 14 , 24 ; VI , 2 ; VII , 4 , 14 ; XI , 8.  
 Juste ( du ) selon Platon , VI , 15 ; VIII , 19 ; XI , 11 ; XII , 13.  
 Justice , VI , 9 , 10 , 23 ; XII , 17

## L

- Lacédémoniens , VII , 14 ; IX , 5 ; X , 12.  
 Langue latine comparée au Grec , V , 25.  
 Langues ( variété des ) , V , 19 , 25.  
 Laodicée , VII , 14.  
 Larron ( conversion du ) , IV , 1.  
 Latone , déesse , III , 31.  
 Latus , poisson , divinité , III , 30.  
 Lazes , peuples , IX , 2.  
 Lébadie ( oracle de ) , X , 32.  
 Leo ( sacrifice des filles de ) , VII , 15 ; VIII , 6 , 11.  
 Leontius ( fête de ) , IX , 27.  
 Lettres ( invention des ) , I , 6.  
 Leucippe , philosophe , IV , 3.  
 Liberté ( de la ) de tout écrire , V , 13.  
 Libyens , premiers navigateurs , I , 6.  
 Licinius , persécuteur , IX , 6.  
 Lien ( le ) de l'erreur et de l'ignorance , X , 19.  
 Lion , divinité de Léontopolis , III , 30.  
 Linus ( époque de ) , II , 17.  
 Lois humaines et divines comparées , IX , 1 , 2 , 4 , 6 , 23 ; X , 29 , 30 , XI , 10.

Longin cité, V, 10.  
 Loup (le) divinité de Lycopolis ; III, 30.  
 Luc (saint) cité, X, 24.  
 Lune (étymologie de), III, 16.  
 Lumière évangélique, II, 2, 26 ; X, 19, 22.  
 Lyciens (dieux des), III, 22.  
 Lycon, philosophes pythag., VIII, 13 ; XII, 22.  
 Lycophon (tombeau de), VIII, 12.  
 Lycopolis, ville d'Égypte, III, 30.  
 Lycurgue, législat.  
 Lydiens, Évangélisés, I, 10.  
 Lysander, lacédémonien, VIII, 21.  
 Lytherse, hymne à Cérès, IV, 26.  
 Lysidice (pudeur de), XII, 27.

## M

Machaon, fils d'Esculape, VIII, 9.  
 Madianites, X, 16.  
 Magie, III, 22.  
 Magistrats (choix des), I, 10.  
 Mal (du), V, 13 ; VI, 8, 14, 19, 23 ; VIII, 20 ; XII, 18.  
 Malachie, X, 27, 28.  
 Maléfices, III, 22.  
 Manethon historien, II, 27.  
 Marathon (bataille de), VIII, 13.  
 Mercellus (fête de saint), IX, 27.  
 Mars (le Dieu), III, 16 ; VII, 14 ; VIII, 9, 16.  
 Martyrs, VI, 32 ; VIII, 4, 5, 13, 14, 15, 24, 25, 26, 27 ; IX, 7, 8 ; XI, 25.  
 Massagètes évangélisés, IX, 11.  
 Matière (de la), II, 29 ; IV, 3, 14, 28. *Voyez* (monde).  
 Maurice (saint) martyr, VIII, 27.  
 Maxence, emper. perséc., IX, 6.  
 Maximien, id. id. IX, 6.  
 Médecin, I, 2 ; VI, 29 ; VIII, 18 ; XII, 32.  
 Médecine, I, 6 ; VI, 31 ; VIII, 8. *Voyez* Apis.  
 Mélisse, philosophe de Milet, II, 6 ; IV, 2.  
 Mélitus, accusateur de Socrate, VII, 17 ; VIII, 20.  
 Mélodie sacrée, IV, 26.  
 Mémoire (de la), V, 26.  
 Memphis adore un veau, III, 30.

- Menden adore un bouc**, III, 30.  
**Ménandre**, poète comique cité, VI, 8.  
**Mensonge** ( Démons artisans du ), III, 22.  
**Mer** ( de la ), IV, 7, 21; VI, 1.  
**Mercure** ( le Dieu ) sous la figure d'un bouc, VII, 4.  
**Méthrodore**, philosophe, II, 3, 4; IV, 2, 3, 4.  
**Minerve** ( déesse ), III, 18; X, 10.  
**Minos**, législat., IX, 2; X, 9; XI, 26.  
**Miracles** ( définition des ), III, 22; IV, 23.  
**Mnésarque**, père de Pythagore, II, 7, 8.  
**Mnéson**, législateur, IX, 2.  
**Monarchie** ( excellence de la ), III, 1.  
**Monastique** ( vie ), I, 6. *Voyez* Ascètes, célibat.  
**Monde**, III, 38; IV, 3, 10, 12, 14; V, 13; VI, 20; VII, 17.  
**Montagnes consacrées aux Dieux**, IX, 8.  
**Mopus** ( oracle de ), X, 3.  
**Morale naturelle**, XII, 19.  
**Mort** ( de la ), VI, 18, 26; VIII, 16, 17, 18; XI, 15; XII, 35.  
**Morts ressuscités**, XI, 18, 19. *Voyez* Antyllus, Armenius.  
**Mouches divinisées**, IX, 10; X, 17.  
**Muses**, VIII, 1.  
**Musée**, poète, II, 16.  
**Musique**, ( de la ), VII, 8, 12.  
**Myrmidons peuples**, VIII, 12. *Voyez* Funérailles.  
**Myrton**, seconde femme de Socrates, XII, 25. *Voyez* Xantippe.  
**Mystères du Chistianisme**, I, 25; V, 19. **Mystères des Grecs**, I, 6;  
X, 14.  
**Mythologie** ( de la ), III, 35. *Voyez* Fables.

## N

- Nativité astrologique**, I, 6.  
**Nature** ( de la ), II, 4; IV, 1; V, 25; VI, 7; XI, 7.  
**Navigateurs**, I, 6, 21.  
**Néanthes**, philosophe Pythag., I, 7.  
**Nécessité** ( de la ), VI, 2, 4, 6. *Voyez* Fatalité, destin.  
**Nefastes** ( jours ), X, 4.  
**Néréides**, nymphes, IV, 25.  
**Néron**, perséc., III, 12; IX, 6, 19.  
**Nestor**, législateur des Pyléens, IX, 2.  
**Nicander**, cordonnier, XI, 20.  
**Nil**, fleuve, IV, 22.  
**Nombres** ( science des ), XI, 3.

- Nudité ( de la ), IX, 13.  
 Nuit ( avantages de la ), IV, 12.  
 Numénius, philosophe pythagor., I, 5; II, 23, 24, 32; V, 10.  
 Nymphes, IV, 25; VII, 3.

## O

- Océan ( de l' ), VII, 13.  
 Oedipe ( enfants d' ), VIII, 16.  
 Oenomaus le Cynique, X, 14.  
 Offrandes des anciens, VII, 13.  
 Oiseaux de nuit, II, 1.  
 Opinions, II, 2. *Voyez* Préjugés.  
 Oracles, VIII, 11; IX 2; X, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 14, 16; XII, 36.  
 Origène, disciple d'Ammonius, VI, 20.  
 Oropé ( oracle d' ), X, 2, 3.  
 Orphée, I, 6, 15, 16, 19, 25; II, 10, 16, 27; III, 11, 21; XI, 16.  
 Orthomène de Colophone, IV, 2.  
 Osiris ( mort et mystères d' ), I, 6, 25; III, 3, 16, 21, 24.

## P

- Paeons, peuples barbares, V, 2 5.  
 Paeon, médecin des Dieux, VII, 9.  
 Paedéristie à Sparte, autorisée par Platon, IX, 5, 6, 19.  
 Pagondas, Législateur, IX, 2.  
 Pan, Dieu, X, 20, 21.  
 Panathénées ( origine des ), I, 6.  
 Panégyres chrétiennes ( solennités ), VII, 27.  
 Panthéisme, IV, 2.  
 Parménides l'Eléate, I, 17; II, 3, 6, 31; IV, 2, 6; V, 7, 8; VI, 6.  
 Parole ( de la ), I, 9; VI, 10; IX, 1; X, 31. *Voyez* Verbe.  
 Parques ( les ), V, 2, 11; X, 13.  
 Pasques, jour auquel toutes les églises furent abattues, IX, 6.  
 Patience païenne et chrétienne, VIII, 21.  
 Patriarches ( chœur des ), V, 29.  
 Patrocles ( funérailles de ), VIII, 12.  
 Paul, disciple de Lacyde, VIII, 22.  
 Paul, Apôtre, I, 1; II, 27; III, 10; V, 25; VII, 12; IX, 6, 20, 21, 27; XI, 21 à 26; XII, 2.  
 Pauvreté ( de la ), X, 21; XI, 7.  
 Péan, hymne, V, 26.  
 Pêche ( de la ), VI, 1.

- Pêcheurs ( langage des ), V, 21, 23, 24; VI, 20; VIII, 2; IX, 1, 3, 6, 18, 23; X, 22. *Voyez* Apôtres.
- Péché ( du ), VI, 11; VII, 12; X, 17; XII, 6, 33.
- Peine ( de la ) de mort, VI, 11.
- Pétopidas, Béotien, VIII, 22.
- Périandre, Corinthien, V, 22.
- Péripatéticiens ( les ), vertueux en paroles, XII, 22.
- Perses ( langue des ), V, 25; leur cruauté, IX, 9, 10.
- Peuple Juif, X, 30.
- Phalaris ( cruauté de ), IX, 16.
- Phalophores, III, 30.
- Pharaon, VI, 11.
- Phéniciens ( des ), I, 10; II, 27; III, 1. *Voyez* Sanchionaton.
- Phérécydes le Syrien, I, 4, 7; VII, 14.
- Philammon, II, 16.
- Philémon, poète comique, VI, 8.
- Philon de Byblos, II, 27. *Voyez* Sanchionaton.
- Philon, historien, VII, 14.
- Philosophes, I, 5, 7, 9, 10; II, 2, 27; III, 1; XII, 10, 15.
- Philosophie ( la vraie ) est la pensée de la mort, VIII, 16, 17.  
— ( de la ), II, 28; XI, 11.
- Philolaüs, législateur, IX, 2.  
— pythagoricien, IV, 4; V, 5.
- Philotère ( pudeur de ), XII, 28.
- Philtres magiques, III, 22.
- Philiasiens, peuples, IX, 2.
- Phrénésie ( de la ), I, 2.
- Phrygiens ( invention des ), I, 6.
- Physique, science, I, 7; II, 4; IV, 7, 8.
- Physiologues ( disputes des ), II, 5, 6; IV, 8.
- Pierre ( de la ), fondement de l'Eglise, XI, 28.
- Pierre ( martyr de saint ), VIII, 27; IX, 6.
- Piété chrétienne, III, 37; XII, 1, 2.  
— païenne, VII, 16. *Voyez* Socrates.
- Pindare, poète, I, 15; VI, 15; VIII, 14.
- Pirithous, père d'Alkmeat, I, 7.
- Pisistrade ( carnage de la famille de ), VIII, 16.
- Pittacus, législateur, IX, 2.
- Plantes ( les ) classées parmi les animaux, V, 9.
- Platon, philosophe, I, 5, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 18, 19, 25, 26; II, 2, 5, 6, 8, 9, 11, 13, 22, 23, 32; III, 1, 3, 14, 18, 21, 26, 28, 37, 38; IV, 2, 3, 4, 10, 11, 13, 14, 16; V, 5, 6, 7, 11, 13, 14, 15, 18, 23; VI,

- 7, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 18; VII, 15, 16, 17, 19, 20; VIII, 16; IX, 6, 12, 13, 14, 19; XI, 3, 8, 11, 12, 13; XII, 7, 8.
- Plein (du) et du Vide, IV, 2. *Voyez* Democrite.
- Plotin, philosophe, II, 24, 27; VI, 19, 20, 23.
- Plutarque, I, 5, 6, 8, 10; II, 8, 27, 31, 32; III, 21; X, 3, 4, 5; XI, 9.
- Pluton ou Serapis, III, 23.
- Plutus, VI, 14.
- Poètes, II, 9, 10, 17; III, 13, 16, 29, 35; V, 4, 7; VI, 2; VII, 15.
- Point mathématique (du), I, 21.
- Porc (chair de), VII, 8.
- Prédictions vérifiées, XI, 28.
- Préjugés, II, 2.
- Prépuce de Bacchus adoré, X, 12.
- Présages, VI, 8.
- Prestiges des Démons, III, 22.
- Priape (le Dieu), I, 25; III, 30.
- Principe de l'univers, II, 3, 30; IV, 2.
- Promesses divines, X, 29, 30.
- Prophètes, IV, 28; V, 21; VI, 29; XII, 4.
- Prophéties, VI, 32; X, 31.
- Proserpine, fille et concubine de Jupiter, III, 33.
- Protagoras, philosophe, II, 32; VI, 4.
- Proverbes persiques, V, 25.
- Providence (de la), VI, 6, 18, 19.
- Publicains, IV, 1; V, 23; VIII, 2; IX, 2, 3, 6, 19. *Voyez* Apôtres.
- Pudeur (exemples de), XII, 28.
- Puissances célestes (attributions des), IV, 14.
- Pyriphlééton, fleuve des enfers, XI, 9.
- Pythagore, philos., I, 5, 7, 11, 13; II, 8, 11, 17; IV, 6; V, 5, 9; VI, 7; VIII, 1; XI, 3.
- Pythagoriciens, IV, 4; V, 7.
- Pythias, législateur, IX, 6.
- Pythonisse, X, 14.
- R**
- Raison (de la), I, 19; IV, 1; V, 11, 26.
- Régénération nécessaire, VII, 11.
- Remords (des), XI, 12.
- Respect humain de Platon, II, 12, 13.
- Resurrections (hist. de deux), XI, 18, 19.
- Resurrection (oracles sur la), XI, 14.
- Rhadamante, juge aux enfers, XI, 15.
- Rhée, déesse, I, 6; III, 11, 16, 33.
- Rhodiens (sacrifices humains des), VII, 14.
- THEODORET. *Discours.*

Riphées. monts, XII, 19.  
 Roi de Sion, X, 27.  
 Rois célèbres, VI, 31.  
 Romains anciens, III, 17; IX, 2, 3; X, 17.  
 » » (Apothéose des), III, 12.  
 » » (Eloquence des), V, 26.  
 Royaume de Jésus-Christ, VIII, 4.  
 Royaux insignes, IX, 23.

## S

Sabbat (abolition du), VII, 11.  
 Sacrements (des), V, 19.  
 Sacrifices des Juifs rejetés, VII, 8, 9, 10, 11, 12; X, 28.  
 » » Gentils, VII, 6, 10; X, 4, 7.  
 » » Humains, VIII, 13; X, 9.  
 Sages de la Grèce, I, 9; V, 22.  
 Sagesse (de la), V, 13, 14, 30; VIII, 1.  
 Saisons (des), IV, 20.  
 Salamine (oracle de), X, 10.  
 Salut (du), V, 4; VI, 29; VII, 11.  
 Samson (problème de), III, 24.  
 Sanchionathon, histor., II, 15, 27; III, 11.  
 Sang (le), interdit comme nourriture, H, 19.  
 Sang (le) versé sera vengé, II, 20.  
 Sardanapale, IX, 17; XII, 35.  
 Satan (étymologie de), III, 36.  
 Saturne, II, 9; III, 11, 14, 15, 21; VII, 14.  
 Satyres, III, 29; VII, 6.  
 Scandales (des), XI, 30. *Voyez Xizanie.*  
 Scepticisme, II, 32.  
 Science, I, 6, 21, 24; II, 7.  
 Scythes (convers. des), VIII, 3; IX, 3, 12.  
 Seigneur (Dieu), II, 21; X, 19, 23; XII, 4.  
 Sémélé, fils de Bacchus, VIII, 10.  
 Semi-dieux (des), VIII, 6.  
 Sens (origine et fonctions des), II, 3, 7.  
 Sepulcres, VIII, 11, 23.  
 Sépulture des soldats morts sur le champ de bataille, VIII, 13.  
 Serapis (dieu d'Égypte), III, 22, 23.  
 Sères (convers. des), IX, 3.  
 Sergius (fête de saint), IX, 27.  
 Serpent symbolique, VIII, 9.

- Sexes (des)**, III, 31; V, 19.  
**Siciliennes (luxue des tables)**, II, 8; XII, 27.  
     »    »    (Muses), II, 6.  
**Silène. Voyez. Satyres**, III, 29.  
**Simonide**, XI, 6; XII, 20.  
**Socrate**, I, 5, 8, 11; II, 3, 9, 10, 17; IV, 1, 7, 8; VI, 18; VII, 17; XII, 10, 23, 24, 25, 26, 28.  
**Soleil (nature du)**, I, 20; III, 6; IV, 12, 21; VI, 28.  
**Solon**, I, 5; II, 17; V, 5.  
**Solymes (peuples)**, III, 21.  
**Sophistes (disputes des)**, II, 5, 40.  
**Sophocle (citat. de)**, VII, 16.  
**Sophonie (citat. de)**, X, 26.  
**Sosilèle**, XI, 19.  
**Speusippe, philosophe**, V, 7.  
**Stagirites. Voyez Aristote.**  
**Stoïciens (doctrine des)**, II, 32; IV, 2, 3; V, 7, 8, 9; X, 7, 8.  
**Stoïque (secte)**, IV, 2. *Voyez Zénon.*  
**Straton, philosophe**, IV, 3; V, 8.  
**Styx, fleuve des enfers**, XI, 9.  
**Suicide**, VIII, 17.  
**Superstition**, IV, 8; VI, 8.  
**Syllogismes, insolubles**, VIII, 2.  
**Symboliques (préceptes)**, VIII, 2.  
**Syracusain (luxue)**, II, 9; XI, 2.

## T

- Tabernacle de David (future restauration du)**, X, 25.  
**Talantiens ou Illyriens**, V, 25.  
**Talents (pabole des)**, XI, 25; XII, 5.  
**Tantale, fils de Jupiter**, VIII, 6.  
**Tartare**, III, 17, 18; VI, 4, 5, 7.  
**Taureau (le), divinité de Memphis**, III, 30.  
**Telanges, fils de Pythagore, maître d'Empédocles**, II, 8.  
**Telmesse (oracle de)**, VIII, 12.  
**Temples (des)**, III, 27; VIII, 23, 24.  
     »    du vrai Dieu, X, 32.  
**Temps (principe du)**, IV, 12, 13.  
**Ténèbres morales**, X, 21, 22.  
**Tentations**, IX, 20.  
**Terre (influence de la)** III, 6, 7; V, 4.



- Thalès, philosophe, I, 5, 7; II, 3, 17; IV, 4, 6; V, 7.  
 Thamyris, II, 16.  
 Theano, femme de Pythagore, II, 8; XII, 28.  
 Thémistocles résiste à l'oracle, X, 10.  
 Théodore Cyrénien, philosophe, II, 37; III, 2.  
 Théodote Pythag. (constance de), VIII, 21.  
 Théologie mythologique, II, 17, 27; III, 21; VII, 9; XII, 2.  
 Théognis de Megare, I, 16; V, 7, 9.  
 Théophraste Pythag. VII, 13, 15.  
 Théopompe, philosophe, I, 7.  
 Thersite devenu singe, XI, 17.  
 Thesmophories (fêtes de Cérès), I, 7; III, 30; VII, 5.  
 Thesprote (oracle de), X, 2, 15.  
 Thomas (fête de Saint), IX, 27.  
 Thraces (dieux des), III, 27.  
 Thucydide, histor. VIII, 1, 13.  
 Timée, philosophe de Locres, II, 26.  
 Timon le Phlasien, poète, II, 7.  
 Timothée de Pergame Histor. VIII, 21.  
 Titans (fable des), III, 21.  
 Tlésicles, père d'Archiloque, II, 8.  
 Tonneaux de Jupiter, V, 13.  
 Tosabis, roi des Solymes, III, 21.  
 Tour de Babel, II, 20.  
 Tricca séjour d'Esculape, VIII, 8.  
 Trinité (de la), selon Platon, II, 32.  
 Trinité (de la Sainte), II, 19, 23, 29; V, 24.  
 Trisagion (du), II, 19.  
 Trompette (invention de la), I, 6.  
 Trophonius (oracle de), X, 2, 15.  
 Tyndarides (des), II, 16; III, 12; VIII, II.  
 Typhon (fureur de), I, 25; III, 21.  
 Tyr adore Hercule, VIII, 6.  
 Tyrans (nécessité des), VI, 12.  
 Tyrrhéniens, I, 6; X, 15.
- U
- Univers (principe de l'), II, 3.  
 Unité (de l'), II, 18.  
 Utile (de l') hors de la justice, XI, 5.
- V
- Vaisseaux (invention des), I, 6, 21.  
 Vanité des philosophes, V, 15.

- Vénéfices diaboliques, III, 22.  
 Vénus (déesse), III, 12, 18, 19, 20; IX, 17; XII, 16, 21,  
 Verbe (le), II, 24, 25; IV, 12; V, 1; VI, 20, 28; VIII, 2; IX, 4;  
 XI, 16, 26.  
 Vérité (la), I, 4, 10, 26; II, 7, 15; III, 23; V, 21; VII, 18; IX, 1,  
 15; XII, 2.  
 Vers impérissables. *Voyez* Remords.  
 Vertus (des) païennes, VI, 18; XI, 8; XII, 8, 19, 21, 26.  
 Vertu chrétienne, V, 18.  
 Verus César, empereur, IX, 6.  
 Vespasien, empereur, VIII, 24.  
 Vesta (déesse), ou la terre, III, 16.  
 Victoire (de la) sur soi même, V, 11.  
 Vie (de la), III, 32; VI, 14, 21; VII, 1; XII, 14.  
 Vieillards immolés, IX, 11.  
 Vigne (de la), III, 12. *Voy.* *Bacchus*.  
 Virginité (avantages de la), IX, 13, 20; XI, 25; XII, 5.  
 Vœux (des), I, 18; X, 31; XII, 25, 34.  
 Voies (les) de Dieu, X, 23.  
 Volonté, le plus facile de nos actes, IV, 18.  
 Volupté (de la), III, 28; XI, 5; XII, 17, 21, 34.  
 Vouloir (du) de Dieu, IV, 18.  
 Vulcain, III, 16, 18.

## X

- Xantippe, femme de Socrates, XII, 25.  
 Xénocrates, philosophe, IV, 6; V, 7.  
 Xénophane de l'école éléatique, II, 3, 6; III, 27; IV, 1, 2, 3, 4.  
 Xénophon historien, philosophe socratique, I, 18; II, 4; IV, 7, 9;  
 XII, 27.

## Z

- Zacharie, prophète, X, 25.  
 Zaleucus législateur, IX, 2.  
 Zamolxès, philosophe, I, 7.  
 Zarade ou Zoroastre, légis. des Perses, IX, 10.  
 Zénon, philosophe éléate, II, 3; VIII, 21.  
 Zénon, chef des Stoïciens, III, 27; IV, 2, 9, 10.  
 Zénon Myndien, VIII, 12.  
 Zizanie (parabole de la), XI, 30.  
 Zoroastre. *Voyez* Zarade.

Fin de la Table des matières.

## TABLE DES NOTES.

( Le chiffre romain indique le discours. La lettre indique la note. )

### A

Adraste (hist. d'), XII, *h.*  
 Aérolythes, III, *a.*  
 Agathodémons, X, *a.*  
 Aleuromanthes, X, *b.*  
 Allégories des fables, III, *c.*  
 Alphabet (origine de l'), I, *e.*  
 Ame, émanation de Dieu, V, *f.* Différence entre *anima* et *animus*,  
 III, *f.* V. *e.* Résidence de l'âme, V, *c.* Présupposée, V, *b.*  
 Ammon (oracle de Jupiter), X, *b.*  
 Amour Platonique, IX, *m. n.*  
 Apis le Dieu, III, *e.*  
 Apôtres, I, *a. c. n.*  
 Apollodore, grammairien, VIII, *e.*  
 Aréopage, IX, *e.*  
 Asclépius ou Esculape. *Voyez* Hermès, VIII, *f. g.*  
 Autorité (nécessité de l'), I, *5.*

### B

Babylos (St), X, *f.*  
 Bacchus, III, *g.* XII, *d.*

### C

Castalie (fontaine de), X, *b.*  
 Charondas, légis., IX, *a.*  
 Circonclision (la), en Egypte, I, *e. l.*  
 Codrus (mort de), VII, *g.*  
 Colophone (oracle de), X, *b.*  
 Cyrrhée (oracle de), X, *b.*

### D

Delphes (oracle de), X, *b.*  
 Déluge, IV, *j.*  
 Demon, étymologie, VIII, *m.* Sublunaires, IV, *l.*  
 Destin (du), VI, *b. c.*

Dieu (connaissance de), II, 9.  
 Dieux (histoire des), III, h.  
 Diogène apolloniate, II, b.  
 Diogène le cynique, II, c.  
 Dioscures (les), VIII, h.  
 Dodone, oracle, X, b.

## E

Ecole patriarchale, II, h.  
 Enfer (de l'), par Hermès, XI, f.  
 Ere dioclétienne en Egypte, IX, g.  
 Erreurs des philosophes, cause des, V, j. k.  
 Essence et substance, II, f.  
 Esculape, VIII, f.  
 Eternuements, V, e.  
 Etre (de l'), II, k.  
 Evandre, VIII, c.

## F

Ferule ou *Nartex*, arbuste, XII, d.

## G

Giton, XII, e.  
 Gymnase, IX, k.

## H

Hagios (étymologie d'), III, o.  
 Hébreux en Egypte, I, l.  
 — Vantés par Apollon, I, m.  
 Hercule, VIII, c. d.  
 Hermès, I, d, l; II, h, k; III, k; IV, e, f; V, l; VI, f; VIII, q; X, a, d.  
 Hermes ou les dieux *Hermes* ou *Termes*, XII, a, f.  
 Hirondelles parfumées, II, a.  
 Homme (origine de l'), V, a.  
 Hypoipe, chanson des chasseurs, IV, n.  
 Hyppomolgues, peuples tartares, V, o.

## I

Idolâtrie (principe de l'), X, d.  
 Isaye et Horace, III, m.  
 Isis, reine d'Egypte, I, h.

## J

Juste (la mort du), selon Platon, VIII, o, XII, c.

## K

Kacodémons, X, a.

## L

Léos (les filles de), VIII, j.

Liberté de parler et d'écrire selon Platon, V, g.

Lythiersan, chanson des moissonneurs, IV, m.

## M

Mal (définition du), V, h.

Manéthon, historien, III, d.

Manichéisme (source du), IV, k.

Mendes, ville d'Égypte, adore un bouc, III, n.

Ménéécé (dévouement de), VII, g.

Mercuré Trismégiste. Voy. *Hermes*.

Monde, étymologie du mot, IV, h; (fin du), V, d.

Montesquieu, admirateur de Platon, IX, f.

Mystères, I, d; x; VII, b.

## N

Naturalistes, causes de leur impiété, III, a.

Nécromantie ou nécromantie, VIII, k.

## O

Oénomatus philosophe, VI, a.

Orgies, I, x, VII, b.

Orphée en Égypte, I, g, VII, h.

## P

Panthéisme (du), II, f.

Parménides, philosophe, II, e.

Péché (du) originel, V, b.

Peine de mort (de la), IX, o, p, q, r.

Phérécydes, poète moraliste, II, h; IV, f.

Philon de Byblos, VII, f.

Philosophes (portrait des), II, d. Lâcheté, II, e, inconséquence, II, p.

Philosophie grecque, (origine de la) I, d, II, h.

Platon en Égypte, I, b, d.

Plotin, VI, h.

Point (du) mathématique, I, t.

Pompes (des) ou processions, XII, a.

Porphyre, I, k.

Portique poécile ou stoa, XII, a.

Potidée (ville), XII, b.

Prêtres (des) égyptiens, I, *d*, *e*.  
 Proverbe grec, I, *j*; II, *a*.  
 Providence, VI, *d*.  
 Pudeur entre les pères et les enfants, IX, *f*.  
 Pythagore en Egypte, I, *d*.

## R

Raca, étymologie du mot, IX, *t*.

## S

Sacrifices sanglants et humains, VII, *d*, *g*.  
 Sanchionaton, historien, II, *m*, *n*.  
 Sénèque, philosophe, VI, *d*.  
 Sérapis, Dieu d'Egypte, III, *e*.  
 Sibyllins (livres), V, *d*.  
 Socrates, VIII, *p*.  
 Soleil (distance du), I, *v*, *u*.  
 Solymes, villes, III, *j*.  
 Stoïciciens philosophes, XII, *k*.

## T

T, lettre fatale, II, *j*.  
 Talmud (origine du), II, *p*.  
 Tétragramme, II, *j*.  
 Thesprotie (oracle de), X, *b*.  
 Théurgie, III, *k*.  
 Timon le Phlasien, II, *g*.  
 Trinité (de la) chez les Juifs, II, *o*.  
 Trophonius (oracle de), X, *b*.

## V

Vanité des sciences, IV, *b*.  
 Ventriloques, X, *b*.

## Z

Zaleucus, législateur, IX, *b*.

Fin de la Table des notes.



Louis de Gonzague, pénétré des plus humbles sentiments, se regarde comme un serviteur inutile;

*Hymne.*

Gloire au Père, etc.

secourir.

\*. Seigneur, hâtez-vous de me  
\*. O Dieu ! venez à mon aide ;

A SIXTE.

*Oraison*, O Dieu, etc., p. 127.

jusqu'à vous.

\*. Et que mes cris s'élevaient  
\*. Seigneur, exaucez ma prière ;  
\*. Parce qu'ils verront Dieu.

\*. Bienheureux ceux qui ont le  
cœur pur ;

85. 253. 7454  
132

— 155 —

mais tandis qu'il s'abaisse, Dieu prend plaisir à l'élever.

Il ne peut se distraire des communications divines, et quoiqu'enfermé dans sa prison mortelle, son âme jouit par avance de la félicité céleste.

*Table préparée*

*Ant.* O vous, qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau et où vous vous reposez à midi, de peur que je m'égare.

\*. Entraînez-moi après vous ;

\*. Et nous courrons à l'odeur de vos parfums.

*Oraison*, O Dieu, etc., p. 127.

A NONE.

\*. O Dieu ! venez à mon aide ;

Saint Louis, imitateur de la vie  
Anges,  
Saint Louis, miroir des vierges,  
des affligés,  
Saint Louis, très-doux consolateur  
de la jeunesse,  
Saint Louis, l'honneur et la gloire  
mons en fuite,  
Saint Louis, qui avez mis les d  
ciel,  
Saint Louis, très-puissant dans  
tience,  
Saint Louis, admirable dans la p  
béissance, priez pour nous.  
Saint Louis, consommé dans l'

— 144 —

sainte Marie, patronne de saint  
Louis de Gonzague, priez pour  
nous.  
Saint Louis, priez.  
Saint Louis, comblé des bénédic-  
tions de Dieu, priez.  
Saint Louis, rempli du Saint-Es-  
prit, priez.  
Saint Louis, très-digne confesseur  
de Jésus-Christ, priez.  
Saint Louis, très-pieux adorateur  
de la divine Eucharistie, priez.  
Saint Louis, serviteur fidèle de la  
bienheureuse Vierge Marie, pr.  
Saint Louis, méprisant généreuse-  
ment les délices du monde, pr.  
Saint Louis, exemple d'humilité,  
priez pour nous.  
Saint Louis, amateur de la pa  
vreté,

— 140 —







Saint Louis, consommé dans l'o  
 béissance, priez pour nous.  
 Saint Louis, admirable dans la pa  
 tience,  
 Saint Louis, très-puissant dans  
 ciel,  
 priez  
 Saint Louis, qui avez mis les d  
 mons en fuite,  
 Saint Louis, l'honneur et la gloi  
 de la jeunesse,  
 Saint Louis, patron des écoles  
 pri  
 Saint Louis, imitateur de la vic  
 Anges,  
 pri  
 Saint Louis, miroir des vierges,  
 Saint Louis, très-doux consolat  
 des affligés,  
 pri  
 Saint Louis, le salut très-ass  
 des infirmes,  
 pri  
 Saint Louis, l'honneur et l'or

— 141 —

ainte Marie, patronne de saint  
 Louis de Gonzague, priez pour  
 nous.  
 Saint Louis, priez.  
 Saint Louis, comblé des bénédic  
 tions de Dieu, priez.  
 Saint Louis, rempli du Saint-Es  
 prit, priez.  
 Saint Louis, très-digne confesseur  
 de Jésus-Christ, priez.  
 Saint Louis, très-pieux adorateur  
 de la divine Eucharistie, priez.  
 Saint Louis, serviteur fidèle de la  
 bienheureuse Vierge Marie, pr.  
 Saint Louis, méprisant généreuse  
 ment les délices du monde, pr.  
 Saint Louis, exemple d'humilité,  
 priez pour nous.  
 Saint Louis, amateur de la pa  
 vreté,

— 140 —

Louis de Gonzague, pénétré des  
 plus humbles sentiments, se re-  
 garde comme un serviteur inutile;

*Hymne.*

Gloire au Père, etc.  
 secourir.

#. Seigneur, hâtez-vous de me  
 \*. O Dieu ! venez à mon aide ;

A SESTE.

*Oraison, O Dieu, etc., p. 127.*  
 jusqu'à vous.  
 \*. Et que mes cris s'élèvent  
 \*. Seigneur, exaucez ma prière;  
 \*. Parce qu'ils verront Dieu.  
 cœur pur ;  
 \*. Bienheureux ceux qui ont le

85. 253. 132 74

— 133 —

mais tandis qu'il s'abaisse, Dieu  
 prend plaisir à l'élever.

Il ne peut se distraire des com  
 munications divines, et quoiqu'en  
 fermé dans sa prison mortelle, son  
 âme jouit par avance de la félicité  
 céleste.

*Cable préparé*

*Ant.* O vous, qui êtes le bien  
 aimé de mon âme, apprenez - moi  
 où vous menez paître votre trou  
 peau et où vous vous reposez à  
 midi, de peur que je m'égare.

#. Entraînez-moi après vous ;  
 \*. Et nous courrons à l'odeur  
 de vos parfums.

*Oraison, O Dieu, etc., p. 127.*

A NONE.

\* O Dieu ! venez à mon aide ;



Louis de Gonzague, pénètre des plus humbles sentiments, se re- garde comme un serviteur inutile;

*Hymne.*

Gloire au Père, etc.  
secourir.

\*. Seigneur, hâtez-vous de me  
\*. O Dieu ! venez à mon aide ;

A SIXTE.

*Oraison*, O Dieu, etc., p. 127.  
jusqu'à vous.

\*. Et que mes cris s'élèvent  
\*. Seigneur, exaucez ma prière;  
\*. Parce qu'ils verront Dieu.

cœur pur ;  
\*. Bienheureux ceux qui ont le

85. 253. 74

— 133 —

mais tandis qu'il s'abaisse, Dieu prend plaisir à l'élever.

Il ne peut se distraire des communications divines, et quoiqu'enfermé dans sa prison mortelle, son âme jouit par avance de la félicité céleste.

*Cable préparé*

*Ant.* O vous, qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau et où vous vous reposez à midi, de peur que je m'égare.

\*. Entraînez-moi après vous ;  
\*. Et nous courrons à l'odeur de vos parfums.

*Oraison*, O Dieu, etc., p. 127.

A NONE.

\*. O Dieu ! venez à mon aide ;

Saint Louis, imitateur de la vic-  
anges,  
Saint Louis, miroir des vierges,  
Saint Louis, très-doux consolat-  
des affligés,  
Saint Louis, le salut très-ass-  
des infirmes,  
Saint Louis, l'honneur et l'or-  
de la jeunesse,  
Saint Louis, patron des écolier-  
mons en fuite,  
Saint Louis, l'honneur et la glo-  
de la jeunesse,  
Saint Louis, qui avez mis les d-  
ciel,  
Saint Louis, très-puissant dans  
tience,  
Saint Louis, admirable dans la p-  
béissance, priez pour nous.  
Saint Louis, consommé dans l'

— 144 —

— 140 —

sainte Marie, patronne de saint  
Louis de Gonzague, priez pour  
nous.

Saint Louis, priez.  
Saint Louis, comblé des bénédic-  
tions de Dieu, priez.  
Saint Louis, rempli du Saint-Es-  
prit, priez.  
Saint Louis, très-digne confesseur  
de Jésus-Christ, priez.  
Saint Louis, très-pieux adorateur  
de la divine Eucharistie, priez.  
Saint Louis, serviteur fidèle de la  
bienheureuse Vierge Marie, pr.  
Saint Louis, méprisant généreuse-  
ment les délices du monde, pr.  
Saint Louis, exemple d'humilité,  
priez pour nous.

Saint Louis, amateur de la pa-  
vreté, pr



*Sous Presse :*

OEUVRES COMPLÈTES  
**DE SAINT CYRILLE,**

TRADUITES DU GREC ,

AVEC DES NOTES TRÈS-ÉTENDUES,

PAR M. ANT. FAIVRE.

Cet ouvrage , annoncé depuis plusieurs années , va enfin paraître en 2 vol. in-8 , même format , mêmes caractères que celui-ci. Voici son contenu :

- Dix-huit *Catéchèses* ou instructions improvisées sur le Symbole des Apôtres , adressées aux catéchumènes ;
- Cinq *Catéchèses* mystagogiques ou instructions sur les sacrements de Baptême , de Confirmation et d'Eucharistie , adressées aux nouveaux baptisés ;
- Une Homélie sur le paralytique ;
- Une autre sur la Purification de la sainte Vierge ;
- Une Lettre à l'empereur Constance sur l'apparition d'une croix , vue à Jérusalem , l'an 351 ;

Cette traduction , accompagnée de notes nombreuses et de plusieurs dissertations sur des matières importantes , soit de dogmes , soit de discipline , sera , conformément au décret du Concile de Trente (IV<sup>e</sup> session) soumis à l'approbation de l'Ordinaire.